
3 1761 07358757 8





NOUVELLE

# GÉOGRAPHIE

UNIVERSELLE

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^ie

Les dix premiers volumes

DE LA

NOUVELLE GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE

sont en vente

*(Voir le Catalogue à la fin de ce volume)*

10016. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

NOUVELLE

# GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE

## LA TERRE ET LES HOMMES

PAR

ÉLISÉE RECLUS

X

## L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE

Première partie

**BASSIN DU NIL**

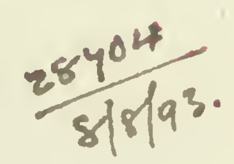
SOUDAN ÉGYPTIEN, ÉTHIOPIE, NUBIE, ÉGYPTE

CONTENANT

3 CARTES EN COULEUR TIRÉES A PART

111 CARTES INTERCALÉES DANS LE TEXTE

ET 57 VUES OU TYPES GRAVÉS SUR BOIS




PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1885

# NOUVELLE
# GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE

## LIVRE X
## L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE

### CHAPITRE PREMIER
### CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

I

Le nom même de l'Afrique montre qu'à une époque récente encore le continent n'appartenait pas au monde connu. Pour les Grecs cette terre était la Libye[1], aux bornes ignorées, qui s'étendait au loin vers les régions du sud et du couchant; ils lui donnaient aussi, parmi beaucoup d'autres dénominations mythologiques ou poétiques, les appellations vagues d'Eskhatie ou « Fin du Monde » et d'Hespérie ou « Contrée d'Occident »[2], qui servit aussi à désigner l'Italie, puis l'Espagne, et, sous la forme arabe de Maghreb, est devenue le nom de la Maurétanie. Quant à ce mot d'Afrique, appliqué maintenant à l'ensemble du corps continental, on ignore quelle

[1] Nom dérivé d'un terme sémitique, en hébreu *Loub*, au pluriel *Loubim*.
[2] D'Avezac. *Esquisse générale de l'Afrique.*

en fut l'origine. Est-il une désignation de l'antique Carthage, dans le sens de la « Séparée » ou la « Colonie », et rappelle-t-il ainsi la suzeraineté de la Tyr phénicienne[1] ? Faut-il y voir une appellation générale des Berbères[2], ou celle d'une peuplade seulement[3], les Aouràghen ou Aourìgha, ayant eu sa période de prépondérance? Quoi qu'il en soit, l'Afrique, ainsi nommée par Ennius avant la deuxième guerre punique, ne fut d'abord pour les Romains que la contrée libyenne voisine de l'Italie, le Tell tunisien, appelé maintenant encore Friga[4], et c'est peu à peu que ce nom est devenu celui du continent, de même que l'Asie du Caïstre s'est agrandie jusqu'à englober l'Inde, la Sibérie et la Chine, et qu'en Europe l'Ile-de-France a donné sa dénomination à l'ensemble des Gaules. Peut-être la ressemblance du nom Afrique avec celui d'un héros mythique, fils d'Hercule, le « Noir » ou le « Sauvage », a-t-elle contribué pour une certaine part à faire désigner ainsi le « pays des Monstres », la région si longtemps inconnue et redoutée.

Désormais reconnue sur tout son pourtour, l'Afrique, la partie de l'Ancien Monde la mieux délimitée, peut être considérée comme une île immense; seulement un pédoncule, ayant 150 kilomètres de large, unit l'Égypte, terre africaine, à l'Arabie et à la Palestine, territoires asiatiques. Cet isthme lui-même n'est qu'un ancien fond fluvial et marin. Au nord, ses terres sont des alluvions de la Méditerranée; au midi, elles ont été déposées par la mer Rouge, tandis qu'entre les deux zones du sol marin s'étendent les restes d'un ancien delta du Nil, qui communiquait peut-être avec le Jourdain, à en juger par la parenté des faunes. L'isthme de Suez n'existait pas à l'époque tertiaire, mais d'autres bras continentaux unissaient l'Égypte à Cypre et à la Syrie, car nulle part sur la rondeur de la Terre on ne voit des golfes rapprochés aussi différents par leur faune que le sont le golfe de Suez et celui de Gaza[5]. Mais si les eaux de la mer des Indes sont restées complètement distinctes de la Méditerranée depuis la période éocène, si ce n'est peut-être par un bras sans profondeur, à l'époque quaternaire, le travail de l'homme les fait communiquer désormais; grâce à son industrie, les deux flots se mêlent dans le port intérieur du lac Timsâh, et par les plus grands navires la circumnavigation de l'Afrique peut se faire en entier. Comparées au continent méridional, si parfaite-

[1] Suidas; — D'Avezac, ouvrage cité; — Duveyrier, *Notes manuscrites*. La racine sémitique *faraqa* a le sens de *séparer*, *diviser*.

[2] Barth, *Reisen*, vol. I; — Egli, *Etymologisch-Geographisches Lexikon*.

[3] Gaffarel, *L'Algérie*, p. 332.

[4] Duveyrier, *Notes manuscrites*.

[5] Neumayr, *Zur Geschichte des östlichen Mittelmeerbeckens*.

ment limité, les deux autres parties de l'Ancien Monde paraissent se confondre en une seule : la dépression qui longe la base orientale des monts ouraliens, du golfe de l'Ob' à la Caspienne, et l'isthme de Manîtch, entre la Caspienne et le Pont-Euxin, ne sont point des traits géographiques ayant comme zones de séparation la netteté du sillon maritime de Suez à Port-Saïd.

Cependant, si bien limité que soit actuellement le continent d'Afrique, il n'est point aussi distinct de l'Europe et de l'Asie qu'on pourrait le croire d'après le tracé de ses rivages; même quelques-unes de ses contrées se rattachèrent directement aux pays d'outre-Méditerranée. Il fut un temps où le détroit de Gibraltar n'existait pas et où l'Atlas s'unissait par des chaînes en échelons aux montagnes parallèles de la Sierra Nevada ; encore à la fin de la période pliocène, la Tunisie tenait à la Sicile et à l'Italie par une large zone de terres dont les deux îles maltaises sont un faible débris ; la Grèce était unie par de vastes plaines arrosées de fleuves où venaient boire les éléphants et plonger les hippopotames[1]. Quoique séparée de l'Espagne et de l'Italie, l'Afrique nord-occidentale est encore par sa géologie, de même que par son histoire naturelle et son climat, une terre essentiellement méditerranéenne, et forme avec le littoral opposé de l'Europe une région distincte : des deux côtés de la Méditerranée les mêmes fossiles se retrouvent dans les roches anciennes; une flore et une faune semblables se sont emparées actuellement du sol. Les pays du littoral maurétanien diffèrent beaucoup plus de la Nigritie, dont ils sont séparés par le désert, que de la Provence, située par delà les grandes eaux; ainsi que le disait déjà Salluste, l'Afrique, prise dans le sens étroit de Maurétanie, est une partie de l'Europe. A l'est, les côtes éthiopiennes de la mer Rouge appartiennent aussi aux mêmes formations que les rivages opposés. Climat, productions et peuples se ressemblent de chaque côté du grand portail de Bâb el-Mandeb, dans l'Éthiopie et le Yemen.

Très massive de contours, l'Afrique ressemble aux deux autres continents du sud, l'Amérique méridionale et l'Australie, par le tracé général de ses côtes. Elle est même moins découpée que la moitié correspondante du Nouveau Monde et ne se complète pas comme l'Australie par toute une pléiade d'îles grandes et petites, parsemant les mers au nord et à l'orient. La grandeur de ses dimensions contribue à donner une lourde apparence au continent africain. La surface qu'il occupe est évaluée à près de 30 millions de kilomètres carrés[2], plus de trois fois la superficie de l'Europe,

[1] Ramsay; Zittel; Neumayr, etc.
[2] D'après Behm et Wagner, 29 823 250 kilomètres carrés.

quatre fois celle de la Nouvelle-Hollande. Et pourtant le développement du littoral africain est notablement moindre que celui de l'Europe. Tandis que ce dernier continent n'a pas moins de 31 900 kilomètres de côtes, sans tenir compte des mille petites indentations, comme celles des fjords de la Scandinavie et des firths écossais, l'Afrique a seulement 28 500 kilomètres de pourtour maritime, et sur cet espace, que de longues étendues où nulle part le rivage ne s'infléchit assez pour décrire une simple crique! Dans son ensemble, le continent libyen a la forme d'un ellipsoïde orienté du nord au sud, sur lequel se greffe à l'ouest, du cap Bon au golfe de Guinée, une masse semi-elliptique, de contours encore moins accidentés. Les deux traits qui modifient le plus la régularité massive des contours sont : à l'ouest, la courbe rentrante du littoral, qui permet aux eaux de l'Atlantique de doubler la largeur de leur bassin, et à l'est, la péninsule aiguë qui se termine par le cap Guardafui et reparaît au large par l'île Socotra. Cette côte avancée de l'Afrique orientale, que la manche d'Aden sépare des grèves de l'Hadramaout, suit une direction qui est précisément celle de l'extrémité sud-orientale de l'Arabie. Par ce trait de sa configuration, de même que par son climat, cette péninsule de l'Asie semble appartenir à l'Afrique ; c'est une terre de transition qui fait partie des deux mondes à la fois.

La forme si régulière du continent africain porterait à croire qu'il offre dans son ensemble une grande simplicité de plan, qu'il se distingue par l'unité de son architecture. Il n'en est pas ainsi. L'Europe, malgré la variété de ses mille découpures, peut être comparée à un corps organisé pourvu d'une épine dorsale et de membres ; l'immense Asie équilibre ses plaines et ses péninsules autour d'un faîte suprême, le « Toit du Monde » ; les deux Amériques ont leurs cordillères occidentales et à l'est leurs vastes plaines fluviales, que séparent à peine de faibles seuils de partage. L'Afrique, en comparaison des autres masses continentales, est une terre presque informe, d'une organisation rudimentaire, sans massif central, ni versants réguliers. Cependant les montagnes côtières qui s'élèvent dans l'Afrique orientale, parallèlement au littoral de l'océan Indien, peuvent être, à certains égards, considérées comme formant, sinon l'épine dorsale, du moins la chaîne bordière d'un faîte du continent. Malgré les larges brèches où passent les fleuves Limpopo, Zambézi, Djouba, on reconnaît comme le reste d'un rempart dans l'ensemble de montagnes qui commence aux régions du Cap et se prolonge au nord jusqu'au massif éthiopien. C'est

dans cette zone de montagnes bordières que se dressent les pics les plus élevés de l'Afrique, les volcans éteints Kilima N'djaro et le Kenia, peut-être les sommets que les anciens appelaient les « Montagnes de la Lune ». A

N° 1. — MONTAGNES ET PLATEAUX DE L'AFRIQUE CENTRALE.



D'après divers documents — C. Perron

1 : 20 000 000

0 — 500 kil.

l'ouest de ces pics s'aligne sur le plateau une rangée parallèle d'autres volcans, dont quelques-uns émettraient encore de la fumée, et de l'autre côté du Nyanza une troisième chaîne, dominée par les pitons du Mfoumbiro et du Gambaragara, formerait la crête bordière occidentale, faîte de séparation entre le haut Nil et des affluents du Congo. Dans cette région,

le plateau faîtier a près de 900 kilomètres en largeur. Il se termine au nord par le groupe des monts abyssiniens, citadelle de rochers dont le socle dépasse en puissance celui de tous les autres systèmes orographiques du continent. Les hauteurs de l'Éthiopie font face à celles du Yemen et sont comme elles un fragment de la bordure qui se développe autour de la mer des Indes et de l'océan Pacifique, du cap de Bonne-Espérance au cap Horn, en un immense demi-cercle de 40 000 kilomètres, égal à la circonférence du globe.

Quoique l'Afrique n'ait pas encore été explorée dans son entier, on la connaît assez pour en figurer le relief dans ses traits principaux. Plus massif, moins découpé dans ses contours que les autres parties du monde, le « continent noir » est aussi moins ouvré à l'intérieur par le travail d'érosion des eaux : l'élévation moyenne de ses terres est supérieure à celle de l'Europe et de l'Asie, quoique pourtant il n'ait guère de montagnes égales aux grandes Alpes et au Caucase, aucune qui puisse se comparer à l'Himalaya. L'altitude du continent, considéré comme un bloc à pans verticaux et à surface horizontale, est évaluée par Chavanne au moins à 580 mètres[1], au plus à 660 mètres[2], et dépasserait ainsi la hauteur de l'Asie. Une ligne oblique, tracée des côtes de Loanda sur l'Atlantique, au bord de la mer Rouge, entre Souakin et Massaouah, limite une région qui, dans son ensemble, est un plateau presque continu, portant ses massifs montagneux sur des socles de 1000 à 1500 mètres de hauteur. Le bassin du Congo et celui du Nil, s'entremêlant par quelques-uns de leurs affluents dont les seuils intermédiaires sont indécis, bornent au nord et à l'ouest cette région des plateaux, qui comprend environ le tiers du continent africain. De l'autre côté de la dépression médiane, les hautes terres recommencent, mais avec un moindre relief et beaucoup plus divisées que celles de l'Afrique méridionale et orientale. Un de ces groupes de proéminences s'élève entre le Congo et le Niger ; un autre entre le Nil et le lac Tzâdé ou Tsâd ; en plein Sahara se dressent les deux massifs insulaires du Tibesti et de l'Âhaggar ; à l'ouest, un rebord de plateaux et de montagnes se développe parallèlement au littoral de la Guinée septentrionale et de la Sénégambie ; enfin, les montagnes de la Maurétanie, cet Atlas que des fables figuraient anciennement comme un dieu soutenant de ses épaules le poids du firmament, constituent dans l'Afrique un système distinct, qui se rattacha jadis aux chaînes de l'Europe méridionale. Au sud des monts

[1] *Afrika, im Lichte unserer Tage.*
[2] *Mittheilungen der geographischen Gesellschaft in Wien,* 1881.

qui font face à ceux de l'Espagne, l'ensemble du continent libyen peut être comparé à un plan qui s'incline dans le sens du nord-ouest.

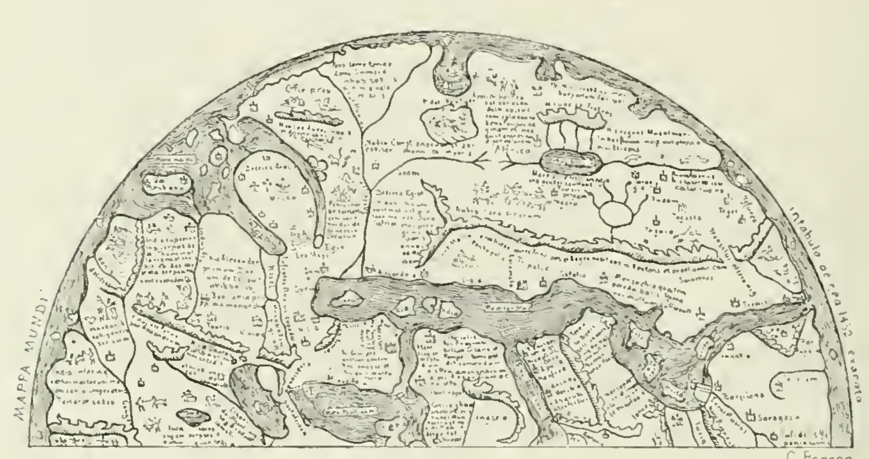
La forme rudimentaire qui caractérise l'ensemble du continent se retrouve dans sa ramure hydrographique. Les fleuves de l'Afrique, engagés en grande partie dans l'épaisseur du plateau, ont pour la plupart un cours irrégulier et comme inachevé : ils sont coupés de rapides et de chutes; leurs vallées sont étroites et souvent se réduisent à de simples cluses. Même ceux qui ont une grande abondance d'eau sont, toute proportion gardée, moins accessibles aux embarcations que les rivières des autres continents : à cet égard, le contraste est complet entre les deux parties du monde que l'on compare le plus souvent l'une à l'autre, l'Afrique et l'Amérique du sud, car dans cette moitié du Nouveau Monde les estuaires sont des golfes et les puissants cours d'eau qui s'y jettent sont largement ouverts jusqu'au pied des Andes. La faible longueur relative des courants navigables est certainement l'une des raisons qui ont contribué, avec la rareté des îles côtières, le manque de ports et l'immensité des déserts, à détourner de l'Afrique le mouvement général des nations commerçantes. Les trois fleuves principaux par la longueur de leur cours, le Congo, le Dhiôli-ba ou Niger et le Nil, sont coupés par des cataractes et des rapides qui défendent l'accès de contrées populeuses dont la ramure fluviale s'étend sur des centaines de millions d'hectares. Le Congo et le Nil, naissant dans la région des hauts plateaux où la pente est encore indécise, traversent dans leur partie supérieure de grands lacs qu'une vague tradition représentait naguère comme une mer intérieure ayant une immense superficie. Au seizième siècle, les explorateurs portugais avaient quelque idée de ce régime hydrographique; ils dessinaient au centre de l'Afrique de grands bassins lacustres[1]; mais en traçant les contours de ces lacs s'appuyaient-ils sur des renseignements positifs, comme le croient nombre d'auteurs, ou bien se bornaient-ils simplement, ce qui semble probable, à copier des cartes anciennes[2]? Quoi qu'il en soit, les Portugais, obéissant peut-être à ces idées mystiques sur l'origine commune des grands fleuves qui prévalaient en Chine, dans l'Inde, dans la Chaldée, croyaient à l'existence d'une seule source ou de fontaines entremêlées pour le Nil, le Congo et même le Zambézi; mais on admettait aussi que les eaux traversaient de vastes régions en souterrain; une carte italienne gravée au milieu du quinzième siècle représente un Nil à trois têtes séparé par un grand espace des

[1] Luciano Cordeiro, *l'Hydrographie africaine au seizième siècle.*
[2] Wauters, *Bulletin de la Société belge de Géographie*, 1879.

effluents de la fontaine mère[1]. D'ailleurs, ce même Nil traverse le continent du nord au sud : au petit delta d'Égypte correspond un delta beaucoup plus considérable de l'Afrique méridionale.

Les explorateurs modernes, en parcourant le pays même, se sont également laissé influencer par ces idées traditionnelles : c'est ainsi que Speke traçait le cours de quatre rivières s'échappant de diverses parties du Nyanza pour former le Nil, et que Stanley donnait le Tanganyka pour source à deux effluents, l'un descendant au nord vers le Nil, l'autre coulant à l'ouest vers le Congo. Toutefois, si le grand fleuve qui descend à la Méditerranée et celui qui roule vers l'Atlantique ne sont point épanchés par le

N° 2. — HYDROGRAPHIE DE L'AFRIQUE, D'APRÈS LES GÉOGRAPHES DU MOYEN AGE.



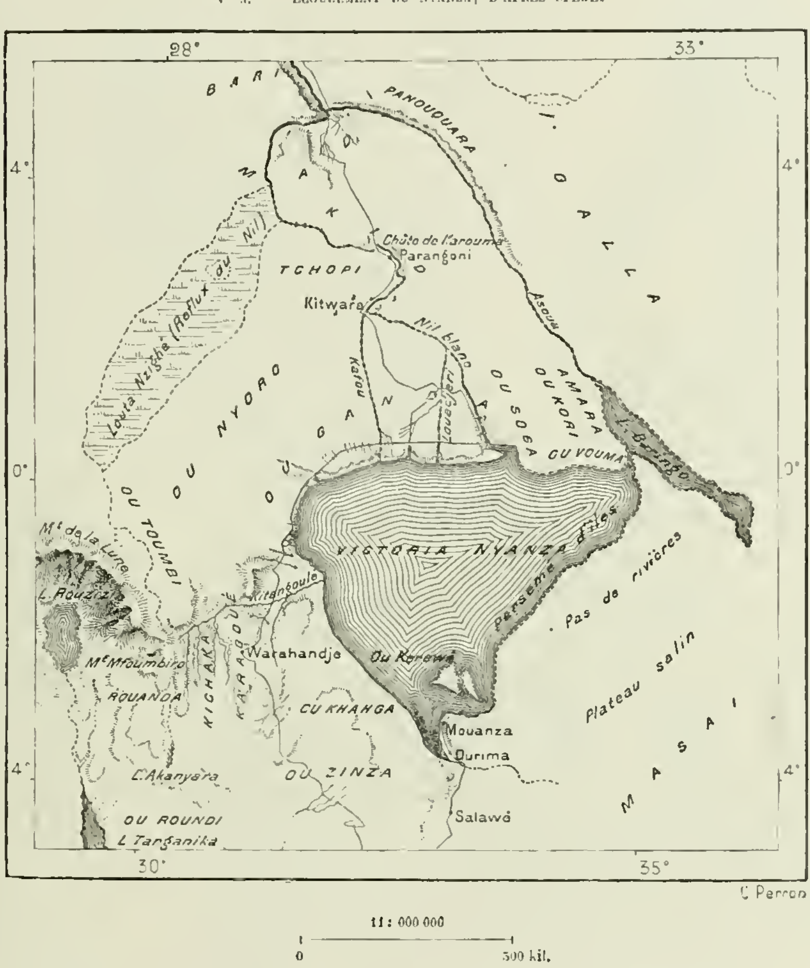

même bassin, du moins une grande partie du seuil de partage n'offre-t-elle qu'une faible saillie entre les deux versants, et de légères oscillations du sol suffiraient pour changer la direction de maint tributaire. Peut-être même existe-t-il sur le faîte de quelques bassins des lacs ou des marécages à double déversoir.

La forme inachevée des fleuves de l'Afrique centrale, les cascades qui en interrompent le cours, les réservoirs lacustres parsemés sur les plateaux donnent une certaine ressemblance aux régions centrales du continent libyen et aux terres du nord telles que la Scandinavie. Mais on comprend que dans les contrées boréales, encore recouvertes de glaces à une époque géologique récente, le double travail d'érosion et de colmatage accompli par les rivières soit à peine commencé. Au milieu de

[1] Lelewel, *Géographie du moyen âge.*

l'Afrique, les phénomènes du climat ne sauraient se comparer à ceux de la péninsule Scandinave, et quoique certains indices permettent de croire à l'existence d'une ancienne période glaciaire, même dans la zone tropicale[1], les longs âges écoulés depuis cette époque doivent avoir effacé

N° 5. — ÉCOULEMENT DU NYANZA, D'APRÈS SPEKE.




11 : 000 000

0 — 500 kil.

presque toutes les traces de glaciers et de moraines. C'est peut-être à une tout autre cause qu'est due la forme rudimentaire des bassins fluviaux : il est possible que le climat, beaucoup plus humide jadis dans le Sahara, l'ait été beaucoup moins dans les régions orientales, sur le plateau du Nyanza; les pluies, y tombant rarement comme dans les déserts du Sahara et du Kalahari, n'y ravinaient point les roches, n'élargissaient point les

[1] Elia Lombardini, *Essai sur l'hydrologie du Nil*.

cluses, et les cavités qu'emplissent aujourd'hui les lacs ne pouvaient se combler par l'effet des alluvions[1]. Pendant les cycles de la Terre, les zones climatiques se déplacent incessamment. Si dans certaines contrées les pluies sont plus abondantes qu'autrefois, elles sont plus rares ailleurs : ainsi le bassin de l'Igharghar, dans l'Afrique nord-occidentale, appartient à l'une de ces régions desséchées.

A l'est du Nil et de la région des grands lacs, le versant des plateaux et des montagnes est trop étroit pour que des fleuves puissent s'y développer en un vaste cours : la mer Rouge ne reçoit des monts égyptiens que des ouadi au cours temporaire, et l'océan Indien jusqu'au sud du Mozambique, sur un littoral développé d'environ 4000 kilomètres, n'a pour tributaires que des cours d'eau où les embarcations voguent difficilement entre les troncs d'arbre échoués : tels sont le Djouba, le Tana, le Loufidji, le Rovouma. Mais au sud des grands plateaux du centre, parsemés de bassins lacustres, le Zambézi, dont les premières eaux prennent naissance dans le voisinage de la côte occidentale, porte à la mer l'excédent liquide d'un très vaste territoire, dont la superficie est évaluée à 1 450 000 kilomètres carrés, près de trois fois la France ; la portée de son courant lui donne le troisième rang parmi les fleuves africains, tandis que la longueur de son lit le place seulement au quatrième. Plus au sud, le Limpopo roule aussi une masse d'eau considérable, tandis que l'Oranje, dont le bassin comprend plus d'un million de kilomètres carrés, apporte à l'Atlantique austral un faible reste de l'eau tombée dans les ravins de son bassin supérieur. Plus abondants, le Kounènè, le Koanza, qui se succèdent du sud au nord, ne sont relativement que de faibles cours d'eau par les dimensions de leur territoire d'écoulement, et l'on peut en dire autant de l'Ogôwé, qui naît dans la presqu'île formée par la grande courbe du Congo, à l'est de la Guinée équatoriale.

Avec le Nil, le Zambézi, le Congo, le Niger ou « Nil des Noirs » est l'un des quatre principaux fleuves africains. Encore au commencement du siècle, Dureau de la Malle énumère les raisons qui lui font croire à la jonction du Niger et du Nil à travers le continent[2]. Mainte ancienne carte représente le « Nil des Noirs » comme naissant dans le même lac que le Nil oriental, tandis que sa source maîtresse, loin de se trouver dans le centre de l'Afrique, est, au contraire, dans le voisinage de la côte occidentale, au mont Loma, sur le versant des montagnes de la Rokelle. Les origines des deux

[1] Albrecht Penck, *Einfluss des Klima auf die Gestalt der Erdoberfläche.*

[2] *Géographie physique de la mer Noire, de l'intérieur de l'Afrique et de la Méditerranée.* 1807




LE NIL. — VUE PRISE DE L'ILE DE PHILÆ.

Dessin de Taylor, d'après une photographie.

fleuves sont au moins à 4500 kilomètres de distance ; entre les affluents les plus rapprochés, l'espace est de 1200 kilomètres. Loin de se rattacher au système hydrographique du Nil, le Niger appartient à une région complètement distincte de l'Afrique orientale par la forme et la disposition de ses plateaux. De l'autre côté des monts où naissent le Niger et ses premiers affluents occidentaux, plusieurs rivières, le Pongo, le Rio Grande, la Gambie, se déversent dans les estuaires du littoral, et, plus au nord, le Sénégal, né sur le même versant que le Niger, contourne les montagnes pour rejoindre l'Atlantique, en franchissant les seuils de rochers par des cascades. C'est le dernier fleuve abondant du littoral africain dans la direction du nord. De la barre de Saint-Louis à celle de Rosette, sur un espace de 8000 kilomètres environ, on ne trouve que des ouadi, comme le Draa, au sud du Maroc, ou de pauvres rivières, comme la Molouya, le Chelif, la Medjerda, dans la Maurétanie. Ainsi la répartition des eaux sur le pourtour du continent africain se fait d'une manière très inégale. A lui seul, le Congo roule probablement autant d'eau que tous les autres fleuves réunis de l'Afrique, et c'est dans le même océan, de l'autre côté du golfe de Guinée, que vient se déverser le courant le plus considérable après lui, le Niger. Par son débit, le Nil n'a que le quatrième rang parmi les cours d'eau de l'Afrique.

Quelques régions du continent sont des bassins constamment ou temporairement fermés, dans lesquels se perdent les eaux sans trouver leur chemin jusqu'à la mer. Les deux principales cavités de ce genre, celle du lac Tzâdé au nord, celle du Makarakara et du Ngâmi au sud, sont à peu près à égale distance du bas Congo, offrant ainsi une disposition symétrique des deux côtés de l'équateur. Le plus vaste bassin fermé, celui du Tzâdé, se trouve aussi dans la partie boréale de l'Afrique, plus étendue que la partie australe : la superficie des deux espaces sans écoulement est proportionnée à la surface de la région environnante à versants océaniques. Les deux bassins diffèrent toutefois par leur histoire, s'il est vrai que la cavité du Tzâdé ait toujours été fermée[1] ; à une époque géologique antérieure, les réservoirs du Makarakari et du Ngâmi s'unissaient au Limpopo et au Zambézi. Outre sa dépression centrale, chaque moitié de l'Afrique a ses déserts parsemés de bassins secondaires, d'oasis dont les eaux se perdent dans le sable, coupées de ouadi presque toujours desséchés. L'ensemble des terres africaines n'envoyant à la mer aucun excédent de précipitation est évalué par Chavanne à près de 7 millions et demi

[1] Henri Duveyrier, *Notes manuscrites.*

de kilomètres carrés, dont 1 400 000, soit environ la cinquième partie, au sud de l'équateur[1]. Parmi les espaces sans écoulement, l'Afrique du nord comprend quelques cuvettes dont le niveau se trouve maintenant au-dessous du niveau de la mer : ce sont probablement les restes de golfes et de détroits qui appartinrent à la Méditerranée et à la mer Rouge, à une époque géologique antérieure. Les plus grandes dépressions de ce genre sont celles qui semblent continuer la petite Syrte tunisienne au sud de l'Algérie et dans lesquelles se déversait autrefois le fleuve maintenant desséché de l'Igharghar, courant de 1300 kilomètres de longueur, plus que le Limpopo. D'autres cavités inférieures à la surface marine se succèdent entre le Nil et la grande Syrte, au sud du plateau de la Cyrénaïque. A la base des monts de l'Éthiopie, sur les bords de la mer Rouge, se voient aussi des vasques profondes dont l'eau superficielle s'est évaporée jusqu'à un niveau beaucoup plus bas que celui des golfes voisins. Dans la partie méridionale du continent, il n'existe point de ces bassins littoraux d'évaporation.

Très pauvre en saillies et en découpures, le continent africain est aussi dépourvu, sur presque tout son pourtour, de compléments insulaires. Par le relief sous-marin, les îles de la Méditerranée appartiennent beaucoup plus à l'Europe qu'à l'Afrique : la Crète se rattache à l'Asie Mineure et à la Grèce ; la Sicile, la Corse, la Sardaigne dépendent de la péninsule italienne ; les Baléares tiennent à la côte de Valence par un seuil immergé ; seulement l'île Djerba et quelques îlots de la petite Syrte et des parages maurétaniens sont égrenés le long de la rive africaine. A l'ouest, sur le rivage à double courbure que baigne l'Atlantique, le continent n'a d'autres fragments insulaires que des rochers, des bancs et des terres basses, comme cet archipel des Bissagos ou Bichlao qu'une faible couche d'alluvions ou un faible soulèvement du sol relieraient à la côte ferme. Les îles du large, Madère et Porto Santo, les Canaries, l'archipel du Cap-Vert, séparés du continent par des abîmes ayant plus de 1000 mètres de profondeur, sont des groupes d'origine volcanique, des amas de laves et de cendres qui se sont dressés au-dessus de crevasses profondes, sur le bord du socle inondé qui porte

[1] Bassins hydrographiques fermés du continent africain :

| | | | |
|---|---|---|---|
| AFRIQUE DU NORD. | | | |
| Bassin du Tzâdé, y compris le Fêdé. . . . | 1 820 000 | kilomètres | carrés |
| » de l'Igharghar. . . . . . . . . | 816 500 | » | » |
| Autres bassins et déserts sans eau. . . . | 3 362 600 | » | » |
| AFRIQUE DU SUD. | | | |
| Bassin du Ngâmi. . . . . . . . . . . | 785 000 | kilomètres | carrés. |
| Autres bassins et déserts sans eau . . . . | 642 400 | » | » |

tout l'édifice continental. Dans la mer de Guinée, les îles d'Annobom, de São-Tome, de Principe, de Fernão do Póo et la presqu'île de Camarãos sont aussi des massifs d'éruption alignés sur une fissure du lit marin et de la berge voisine ; cette chaîne de volcans, disposée suivant une ligne légèrement concave, comme d'autres rangées de pics ignivomes, dans les Antilles, la Sonde, les mers Aléoutiennes, est le produit de phénomènes secondaires, postérieurs à la formation de l'Afrique. Sur sa face orientale, le continent est aussi très pauvre en îles riveraines. Les petits archipels de la côte d'Égypte et d'Éthiopie, dans la mer Rouge, ne sont que des franges de coraux, dominées çà et là par des pitons volcaniques ; les seules îles vraiment africaines de l'océan Indien sont la terre de Socotra, fer de lance de la péninsule rompue qui se termine actuellement à la pointe émoussée du cap Guadarfui. Pemba, Zanzibar et Mafia se prolongent parallèlement au littoral comme une ancienne côte brisée par la force des vagues. Les Comores sont d'origine volcanique, et quant à la grande masse insulaire de Madagascar, elle est trop éloignée du Mozambique pour qu'on puisse la considérer comme une terre africaine : son promontoire le plus rapproché est à 300 kilomètres du continent, et les flots rapides d'un courant allongent très notablement cette distance, puisqu'il est impossible de traverser le détroit sans dériver vers le sud : pour la navigation ordinaire, Madagascar se trouve repoussée, pour ainsi dire, deux fois plus loin dans la mer des Indes que si des eaux tranquilles la séparaient de l'Afrique. D'ailleurs, la flore et la faune de cette grande île prouvent qu'elle fait partie d'un domaine distinct en histoire naturelle. Geoffroy Saint-Hilaire y voyait une partie du monde indépendante ; après lui, la plupart des zoologistes la considèrent comme le fragment d'une ancienne terre continentale, la « Lémurie », qui comprenait aussi l'archipel granitique des Seychelles, l'île également cristalline de Rodriguez, peut-être Ceylan et les Maldives, et qui se serait étendue jusqu'à Célèbes, dans l'Australasie[1].

De toutes les parties du monde, l'Afrique est celle où les phénomènes du climat présentent en moyenne le plus de régularité : la cause en est à la forme massive du continent et à sa position sur la rondeur équatoriale. Dans la région la plus rapprochée de la ligne des équinoxes, au nord et au sud, les pluies tombent en toute saison, grâce à la rencontre des vents alizés, qui, en se neutralisant l'un l'autre, maintiennent fréquemment le

[1] Alfred R. Wallace, *The Malay Archipelago*; — Oscar Peschel, *Neue Probleme der vergleichenden Erdkunde*.

calme dans l'atmosphère et permettent aux vapeurs locales de se condenser sans voyager au loin. Au nord de l'équateur, dans l'hémisphère septentrional, jusque vers le quinzième degré de latitude, s'étend une zone à double saison pluviale; en été les pluies s'y précipitent en grande abondance lorsque les vents alizés du sud-ouest apportent en une nappe im-

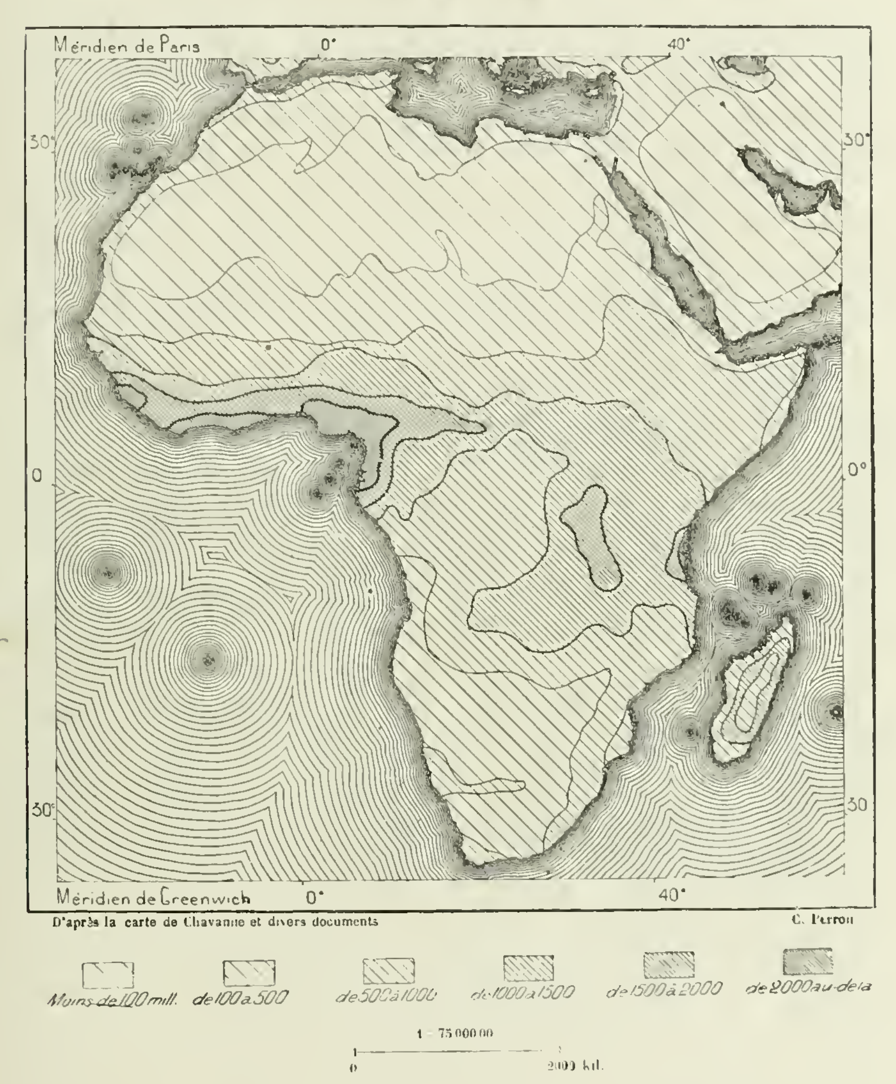
N° 4. — ISOTHERMES DE L'AFRIQUE.




mense les pesantes nuées de l'Océan; six mois après, quand les terres du nord sont livrées à l'hiver et que les terres méridionales sont dans la période de l'été, les alizés du nord-ouest, empiétant à leur tour sur l'hémisphère du sud, y entraînent aussi en mer aérienne les nuages de tempête. Mais, des deux côtés de la zone tropicale, qui comprend environ les sept dixièmes de la superficie du continent africain, la différence

dans le régime des vents a pour conséquence un contraste correspondant dans la précipitation des pluies. Là, les vents alizés se maintiennent constamment ou seulement avec de faibles variations temporaires dans leur direction normale ; soufflant du nord-est dans l'hémisphère du nord,

N° 5. — DISTRIBUTION DES PLUIES EN AFRIQUE.




D'après la carte de Chavanne et divers documents — C. Perron

1 : 75 000 00

du sud-est dans l'hémisphère du sud, ils entraînent vers l'équateur toute la vapeur d'eau qui se mêle à leur courant : le ciel reste pur et la terre desséchée. Ainsi, l'Afrique a deux zones de roches, de graviers, de marnes, d'argiles et de sables presque complètement stérilisés : au nord, le Sahara et le désert libyen ; au sud, le Kalahari et d'autres solitudes. La symétrie

des climats se complète par l'alternance régulière des vents et des pluies, dans la zone maurétanienne et dans celle du Cap de Bonne-Espérance, qui appartiennent l'une et l'autre à la région des pluies subtropicales, tombant dans l'hiver respectif de chaque hémisphère[1]. Ainsi, l'Afrique est découpée, du nord au sud, en bandes alternativement grises et d'un vert plus ou moins intense, qui offrent peut-être aux habitants des planètes un aspect analogue à celui que nous présentent les ceintures parallèles de nuées autour du Jupiter. Ces différentes zones d'humidité, dont les limites coïncident en plusieurs endroits avec les isothermes, se développent à travers le continent avec assez de régularité pour que M. Chavanne ait pu tenter d'en dessiner la carte. L'Afrique est plus nettement partagée en régions distinctes par les déserts qu'elle ne le serait par de larges bras de mer, et la distribution des peuples s'y est faite presque uniquement suivant le régime du climat, en proportion de l'abondance des pluies et de la verdure.

Par sa flore et sa faune, de même qu'au point de vue de la géologie et du climat, la région septentrionale de l'Afrique appartient à la zone de transition avec l'Europe et l'Asie; l'unité apparente que sa forme massive donne au continent ne se retrouve pas dans l'ensemble des phénomènes de la vie. La Cyrénaïque et tout le littoral maurétanien sur le versant de l'Atlas font partie de l'aire de végétation méditerranéenne, qui comprend aussi l'Espagne, la Provence, l'Italie, la péninsule des Balkans et les côtes de l'Asie Mineure et de la Syrie. La zone du Sahara, qui se prolonge sous le tropique du Cancer à travers le continent, se continue dans l'Arabie jusqu'au golfe Persique, et même les rivages du Baloutchistan, le Thar, le Rann, la presqu'île de Kathyawar dans l'Inde, se rattachent par leurs rares espèces au même domaine de végétation. Enfin, la flore du Yemen et de l'Hadramaout ressemble à celle de la Nigritie: l'étroite mer Arabique a été facilement franchie par les semences africaines.

La zone caractéristique de végétation pour le continent libyen est celle du Soudan et des régions équatoriales : elle s'étend de mer à mer et de désert à désert, entre l'Atlantique et l'océan Indien, entre le Sahara et le Kalahari. Dans son ensemble, elle est beaucoup moins riche en espèces que les autres contrées de la zone torride, l'Inde, les îles de la Sonde, et même que diverses régions subtropicales, telles que l'Asie Mineure; cependant certaines régions centrales du continent ont une singulière variété de plantes : tel est le pays qu'arrose le Diour, non loin du faîte de partage

[1] Josef Chavanne, *Afrika's Ströme und Flüsse*.

entre le Nil et le Congo ; en cinq mois, le botaniste Schweinfurth y recueillit près de sept cents espèces phanérogames, ce qu'il serait impossible de faire dans le district le plus riche de l'Europe. La plus grande partie de l'aire tropicale de l'Afrique est sous le régime des pluies périodiques, et les plantes subissent une longue période de sécheresse. Il en résulte que la végétation arborescente n'offre nulle part autant de fougue et de puissance que dans l'Amérique méridionale, si ce n'est dans les plaines d'entre Nil et Congo, au bord de quelques rivières qui disparaissent sous des galeries de verdure, et dans le voisinage du golfe de Bénin, où l'atmosphère est beaucoup plus humide que dans l'intérieur. Les savanes occupent une grande étendue de la zone du Soudan ; il est vrai qu'en certains endroits les graminées et autres herbes croissent en masses tellement épaisses, que les animaux refusent d'y pénétrer ; dans les marais du Nil, des espèces d'andropogonées ont des chaumes non ligneux atteignant une hauteur de plus de 6 mètres[1] ; les girafes peuvent, à tête redressée, y chercher un refuge et disparaître aux yeux du chasseur. Les diverses graminées de l'Afrique centrale ne s'entremêlent pas comme celles des prairies européennes : sur des espaces de plusieurs centaines de kilomètres carrés, le sol est occupé en entier par une seule espèce. A distance, on croirait voir des champs de blé aux tiges gigantesques ; le botaniste reconnaît de loin les formes végétales à la couleur et aux ondulations de la masse agitée par le vent[2].

Les arbres à épines sont proportionnellement très nombreux dans les forêts de la zone soudanienne, et l'on dit qu'après les défrichements les bois ne se reconstituent pas aussi facilement que dans l'Amérique méridionale ; les champs abandonnés par les nègres n'offrent pas de longtemps une nouvelle végétation forestière. Les espèces de palmiers sont plus rares dans la flore africaine que dans celle des autres contrées tropicales : l'Amérique, le continent d'Asie en ont chacune dix fois plus ; mais l'Afrique a pour ses espèces dominantes une aire d'expansion plus considérable, et les individus y sont plus nombreux. Dans les autres parties du monde, les régions équatoriales n'ont guère de forêts de cocotiers, si ce n'est sur les côtes de Malabar, dans l'île de Ceylan, sur les bords de la mer des Caraïbes, tandis que dans la Nigritie les palmiers *doum* (*hyphæne thebaica*), à tronc bifurqué, et les *deleb* (*borassus flabelliformis*), à fût renflé vers le milieu, se rencontrent à l'état social, comme le dattier (*phœnix dac-*

[1] Werne, *Expedition zur Entdeckung des Weissen Nils.*
[2] Barnim ; Hartmann, *Reise durch Nordost Afrika.*

*tylifera)* dans les oasis du Sahara septentrional; en diverses régions, ils occupent en un tenant des espaces de plusieurs centaines de kilomètres carrés. Proportionnellement au nombre de ses espèces, la flore de la Nigritie possède beaucoup d'arbres ayant un développement anormal de troncs, de feuilles ou de fruits. Le baobab se distingue par l'énormité de son tronc, qui se gonfle en forme de courge; telle bignoniacée, la *kigelia*, a des fruits de deux pieds de long[1]; une musacée, l'*ensete*, étale des feuilles énormes, les plus grandes du monde végétal. Dans l'Afrique orientale, sur les bords du Nil, on ne rencontre guère d'arbre qui n'ait été frappé d'un coup de soleil et dont une partie ne soit desséchée, tantôt un côté de l'écorce, tantôt une branche ou le feuillage[2].

La flore du Kalahari, au sud du domaine de la végétation tropicale, ressemble à celle du Sahara; mais elle n'a pas d'oasis, et les rares endroits arrosés n'y sont point ombragés de palmiers. Cette flore se distingue par ses acacias à épines, ses mimosas, et, comme celle de la Nigritie septentrionale, elle est très riche en espèces de graminées; au nord de ses confins on rencontre, en quelques stations rarement humectées par les pluies, cet arbre étrange, le *welwitschia*, à côté duquel maint voyageur est passé sans l'apercevoir, tant il s'élève peu au-dessus du sol: s'enfonçant dans la terre en forme de cône renversé, il ne montre à l'air libre qu'une table raboteuse de plus d'un mètre de largeur, étalant à droite et à gauche deux cotylédons semblables à des tabliers de cuir lacéré et dépassant parfois cinq mètres en longueur, après une période centenaire de croissance.

Sur la côte orientale de l'Afrique, le passage de l'un à l'autre domaine de végétation est plus graduel que sur la côte de l'ouest, où l'aire du Kalahari limite brusquement celle de la région tropicale; à l'est, la transition se fait insensiblement au nord et au sud, par le bassin du Limpopo et le Natal; sur la côte de l'océan des Indes, que longe le courant d'eau tiède du Mozambique, la limite méridionale du palmier est à 16 degrés plus au sud que sur les rivages de l'Atlantique[3]. Mais, dans son ensemble, la végétation de l'Afrique méridionale, au sud du fleuve Oranje, se distingue nettement des formes de toute autre région. Quoique le pays ne reçoive point les pluies en grande abondance et que les formations géologiques n'y présentent qu'une faible variété, cependant la flore du Cap, qui consiste principalement en herbes, en buissons, en arbustes, est unique dans le

[1] Schweinfurth, *Au cœur de l'Afrique*.
[2] Grisebach, *Végétation du Globe*, trad. par Tchihatcheff.
[3] *Petermann's Mittheilungen*, 1858, carte n° 7.

monde par la multitude des espèces entremêlées : à cet égard, les contrées les plus riches de l'Europe ne peuvent lui être comparées ; nulle part les montagnes n'offrent sur leurs pentes plus de formes végétales disposées

N° 6. — AIRES VÉGÉTALES DE L'AFRIQUE.



en ceintures bien limitées les unes des autres par les cotes d'altitude. On peut se demander si le domaine floral du Cap n'est pas le reste de terres beaucoup plus étendues que la mer a dévorées, mais dont les plantes ont pu se réfugier presque toutes dans l'espace relativement étroit borné au nord par le bassin de l'Oranje. C'est ainsi que l'île de Madagascar a gardé

en grande partie la flore de l'antique continent « lémurien » : elle possède plus d'une quarantaine de familles végétales qui lui appartiennent en propre. La « découverte », puis l'invasion de l'Afrique par les Européens et par les Sémites ont été accompagnées par l'introduction d'une foule d'espèces nouvelles, qui en maints endroits ont déplacé et même exterminé des formes indigènes; mais il est aussi des plantes dont l'aire paraît s'être modifiée sans l'intervention de l'homme. Ainsi le papyrus était, il y a trois mille années, l'une des plantes caractéristiques du Nil égyptien; on ne le trouve plus maintenant, constate Schweinfurth, que sur le haut fleuve, dans le voisinage de l'équateur; le lotus rose (*nelumbium speciosum*), dont la fleur épanouie était le symbole du fleuve vivifiant, du soleil qui féconde, de la divinité qui bénit, ne fleurit plus sur les eaux de l'Égypte. Sur les momies des nécropoles de la haute Égypte se trouvent des guirlandes de fleurs où nombre d'espèces, telles que le coquelicot et la centaurée *depressa*, manquent de nos jours à la flore locale spontanée; il n'est pas probable que ces plantes fussent toutes des espèces exotiques cultivées dans les jardins : elles vivaient sur un sol qui ne les nourrit pas aujourd'hui[1].

Pour sa faune, l'Afrique n'a point d'aires aussi nettement limitées que celles de la flore : voyageant avec plus de facilité que les plantes, les animaux ont franchi mainte limite tracée à la végétation par les conditions du climat. Il est vrai que l'aire méditerranéenne des espèces végétales se confond avec celle des formes animales : le Sahara est également un domaine spécial aussi bien pour les bêtes que pour les plantes; mais les mêmes types d'animaux dominent dans toute la Nigritie et le nord de la colonie du Cap : de nombreuses espèces de mammifères et d'oiseaux se rencontrent de la pointe méridionale du continent jusqu'aux bords du Sénégal; nulle part, les plateaux et les monts ne sont assez élevés pour empêcher les voyages des animaux. En Afrique, ce ne sont pas les remparts de montagnes, mais seulement les larges espaces déserts qui séparent les faunes spéciales. Les Mascareignes, et surtout la grande Madagascar, ont des espèces qui leur appartiennent en propre : ce sont des centres de vie indépendants; la grande île des Ova et des Sakalava a plus d'une centaine d'animaux qu'on ne retrouve point ailleurs. Mais les immigrations et les conquêtes des Arabes et des Européens ont pour résultat d'ajouter des espèces à la faune africaine, en échange de celles qu'ils contribuent à détruire. Le chameau, cet animal sans lequel on ne peut guère s'imaginer de

[1] Schweinfurth, *Nature*, jan. 31, 1884; — Fr. Lenormant, *Histoire ancienne de l'Orient*, t. II.

caravanes traversant le Sahara, desséché comme il est actuellement, y fut pourtant introduit à l'époque historique, car les anciens monuments d'Égypte, les « pierres écrites » des Berbères d'autrefois, n'en représentent point l'image : c'est aussi que le Sahara n'a pas toujours été un désert; de précieux épigraphes, confirmant le texte d'Hérodote, prouvent que le bœuf et le zébu furent les premières bêtes de somme des Garamantes sur la route du Fezzân à la patrie des Haousa[1]. De nos jours, l'homme s'est fait suivre par ses compagnons ordinaires, tels que le chien et le cheval, du moins dans les régions de l'Afrique où ils peuvent s'accommoder au climat. Lorsque l'Américain Chaillé-Long parut à cheval à la cour du roi d'Ou-Ganda, sur le plateau du haut Nil, les nègres eurent la même illusion que les Mexicains à la vue des cavaliers espagnols : ils s'imaginèrent voir un centaure, et quand l'étranger descendit de sa monture, ils s'enfuirent avec terreur, croyant que l'animal venait de se partager en deux êtres différents[2]. Le plus grand obstacle au peuplement de l'Afrique provient d'une simple mouche, la tsétsé ou *glossina morsitans*, dont la piqûre tue les chevaux, les bœufs, les chameaux et les chiens, tandis qu'elle est inoffensive pour l'homme, pour le veau, la chèvre et les bêtes sauvages : on a présumé, à tort ou à raison, que cet insecte destructeur transmet le charbon aux animaux qu'il pique. Très commune dans certains districts de l'Afrique du sud et du centre, la tsétsé ne dépasse pas au nord le Bahr el-Ghazâl[3] et le Senâr[4]; elle est inconnue dans la partie nord-occidentale du continent. Un autre diptère, la *donderobo*, observé au sud du Kilima N'djaro, épargne les bœufs, mais attaque les ânes, les chèvres et les moutons

Le continent massif entre tous est celui dans lequel se meuvent les plus grosses bêtes, les puissants mammifères herbivores, éléphants, rhinocéros de diverses espèces, hippopotames, girafes et autres animaux vivant de graminées et de feuilles. Tandis que l'Amérique du sud se distingue surtout par sa végétation, l'Afrique l'emporte sur les autres parties du monde par le grand nombre des espèces animales, dont plusieurs sont encore indomptées et de plus fortes dimensions que les êtres analogues des autres continents. Pourtant l'éléphant d'Afrique, différent de celui des Indes par la convexité du front, la largeur des oreilles et d'autres carac-

[1] H. Duveyrier, *Notes manuscrites.*
[2] Chaillé-Long, *American Geographical Society*, 1878.
[3] Wilson and Felkin, *Uganda and the Egyptian Soudan*
[4] Hartmann, *Naturgeschichtlich-medicinische Skizze der Nilländer.*
[5] H. Duveyrier, *Notes manuscrites.*

tères physiques, est moins grand et moins vigoureux que son congénère, mais il ne se laisse que rarement apprivoiser; les tentatives faites par Gordon pour domestiquer cet animal et l'employer au service des armées n'ont pas réussi; à cet égard, les Européens ont encore à découvrir les secrets que les Hindous possèdent et que connaissaient déjà les anciens, même les tribus africaines du sud de la Maurétanie, peut-être, dit M. Duveyrier, les Wakorè du Sahara occidental. Le lion de l'Atlas est plus féroce que celui de la Babylonie; le gorille est le plus fort et le plus redouté des singes; le zèbre est de tous les solipèdes le plus farouche; ni le caïman d'Amérique, ni le gavial de l'Hindoustan n'égalent en dimensions le crocodile africain, et, de tous les oiseaux coureurs, l'autruche africaine est le plus vigoureux. L'Afrique n'est pas seulement le continent par excellence des animaux par le nombre et la taille des espèces, mais aussi par la multitude des individus : c'est ainsi que, dans les régions centrales, des voyageurs ont pu voir de vastes plaines couvertes à perte de vue par des troupeaux de ruminants, et Livingstone raconte qu'il lui fallut écarter de la main des antilopes pour s'ouvrir un passage. Mais déjà les chasses d'extermination ont fait bien des vides dans les populations animales de l'Afrique, sur les bords du Nil et dans les régions du sud; on a calculé que, pour obtenir les sept cent mille kilogrammes d'ivoire importés chaque année en Angleterre, il faut tuer cinquante mille éléphants[1]. Des espèces du continent sont menacées de disparaître, comme ont disparu déjà le petit éléphant maurétanien et certaines formes animales des Mascareignes dans l'océan Indien. L'aire d'extension du rhinocéros comprenait autrefois le sud-ouest du Maroc[2].

Dans la première moitié de ce siècle, les géographes européens, ne connaissant guère du continent libyen que les régions désertes ou mal peuplées du littoral, s'exagéraient facilement la surface du désert et prenaient volontiers pour des solitudes tous les espaces laissés en blanc sur les cartes. On pensait que cinquante ou soixante millions d'hommes, au plus cent millions, habitaient l'Afrique. Depuis cette époque, des statistiques précises ont été faites dans quelques colonies ou possessions européennes de la côte; des évaluations raisonnées ont fixé approximativement la population de quelques régions peu éloignées des ports maritimes, et les voyageurs, plus

[1] *Afrique découverte et civilisée*, n° 1, juillet 1879.

[2] H. Duveyrier, *Sculptures antiques de la province marocaine de Soûs*; Bulletin de la Société de Géographie de Paris, août 1876.

nombreux de décade en décade, qui ont parcouru les contrées de l'intérieur, en ont du moins rapporté des impressions générales suffisantes pour que l'on puisse classer ces pays parmi les régions faiblement ou fortement peuplées. Il en est où les habitants se pressent en multitudes aussi denses que celles de la Belgique. Dans certains districts fertiles, les villages suivent les villages en zones continues d'habitations, se développant sur des longueurs de plusieurs lieues. Les bassins du Tzâdé et du Dhiôli-ba ou Niger, ainsi que presque tout le territoire de la Nigritie, au sud de la zone déserte du Sahara, sont très populeux; de même une partie de la région des grands lacs, le delta, les bords du Nil dans le pays des Chillouk et les contrées que parcourent le Congo et ses principaux affluents. C'est à deux cents millions d'hommes au moins qu'il faut évaluer la population totale du continent; il y a près d'un siècle, Pinkerton et Volney ne l'estimaient qu'à trente millions d'hommes; plus tard, Balbi s'arrêtait au chiffre de soixante millions, qui fut longtemps accepté comme le plus probable. Peu à peu, les explorations des voyageurs permettront de diminuer la part des hypothèses dans ces chiffres approximatifs[1].

On donne fréquemment à l'Afrique le nom de « continent noir », comme si tous les habitants étaient des nègres proprement dits, offrant un type analogue à ceux des riverains de l'Atlantique équatorial : l'appellation de Beled es-Soudân ou « Nigritie » se trouverait ainsi étendue à l'ensemble de la masse continentale. Mais les vrais nègres, quoique formant peut-être la majorité des habitants de l'Afrique, n'occupent pas même la moitié du territoire : les autres régions, au nord, au sud, à l'est, appartiennent à des nations et à des tribus différentes par l'aspect physique et groupées en races ou en sous-races distinctes. On a prétendu que tous les peuples de l'Afrique, tous les « enfants de Cham », des Berbères aux Hottentots, descendent d'une même souche originelle et que leurs divergences, s'opérant par transitions graduelles, proviennent de l'accommodement à des milieux différents[2] ; mais ce n'est là qu'une hypothèse dont la preuve ne peut être faite, et l'on est surtout frappé des contrastes ethniques, originaires ou dérivés, que présentent du nord au sud les diverses populations africaines. Entre les divers groupes de noirs, pour ne parler que de ceux-là, les différences de charpente osseuse, de musculature, de physionomie, de coloration, de même que la variété des langages, constituent des oppositions aussi tranchées que celles des blancs d'Europe et des jaunes de l'Asie

[1] Évaluation de la population africaine, en 1882, par Behm et Wagner, 205 823 260 habitants.
[2] Antoine d'Abbadie; — Robert Hartmann, *les Peuples de l'Afrique*.

orientale[1]. Toutefois les classements proposés par les ethnologistes, d'après les ressemblances physiques et les affinités de langage, n'ont encore qu'une valeur conventionnelle et provisoire. Il est un grand nombre de peuplades dont on ne connaît guère que le nom et que l'on classe tantôt dans un groupe, tantôt dans un autre : on tâtonne parfois dans le chaos des appellations de peuplades, de tribus et de familles que les voyageurs ont recueillies dans les diverses parties de l'Afrique ; ici, le même nom est celui de deux nations distinctes ; ailleurs, c'est à un même groupe que s'appliquent différentes dénominations portées sur les cartes comme appartenant à des populations séparées.

La région méditerranéenne du continent libyen diffère du reste de l'Afrique par ses habitants aussi bien que par son histoire géologique, la forme de son relief, sa flore et sa faune. Le fond de la population maurétanienne se compose de Berbères (Imâzighen et Imôhagh), qui ressemblent beaucoup plus aux habitants d'Europe que les autres Africains : parmi eux, on rencontre plusieurs tribus où les yeux bleus et les chevelures blondes ou châtain clair ne sont pas rares, et l'on a été souvent tenté d'y voir, bien à tort, des colonies européennes. Il est probable que ces populations berbères sont les frères des Égyptiens primitifs ; il serait même possible qu'aux âges préhistoriques une même souche ethnique eût peuplé l'Europe méridionale et le littoral de la Berbérie des deux côtés de la Méditerranée ; comme les espèces végétales ou animales, les populations seraient en partie d'origine commune. Au sud de la Maurétanie, des Berbères peuplent aussi les oasis et les vallons des montagnes au milieu du désert, et quelques-unes de leurs tribus, désignées sous le nom de « Maures », habitent même, au sud du Sahara, la rive droite du Sénégal. Parmi les Berbères, diverses peuplades, — telles les Imôhagh ou Touâreg de l'Âhaggar et de l'Âzdjer et les Imâzighen ou Kabyles, c'est-à-dire les « Tribus », principalement celles du Maroc, — paraissent être de race pure, mais dans les plaines et surtout dans les villes des croisements à l'infini ont modifié le type de mille manières et donné naissance à des populations métisses, connues sous les noms les plus divers. De même qu'en Europe le sang « maure » coule encore dans les veines des Andalous, des gens de Murcie, de Valence et des Algarves, de même en Afrique, Phéniciens, Romains, Vandales, Espagnols, Provençaux, Italiens, Grecs et Français ont laissé quelques traces de leur passage, soit comme esclaves, soit comme conquérants. D'autre part, les noirs autochthones du Sahara et les nègres importés du sud

[1] H. Duveyrier, *Notes manuscrites.*

dans toutes les contrées de la Berbérie se sont croisés diversement avec les tribus berbères, tandis que, venus de l'est, les conquérants dits Arabes et mêlés avec les Syriens et des Orientaux de toute provenance, ont ajouté de nouveaux éléments à la race déjà si mélangée. On en est même venu à donner ce nom, « Arabes », à une grande partie de la population maurétanienne, qui mérite cette appellation seulement par l'idiome, la tradition de la conquête, la foi religieuse et quelques douteuses généalogies.

Dans le bassin du Nil, la race est également très mêlée, mais les éléments européens n'ont eu, par les Turcs, qu'une bien faible part à ces croisements, tandis que les Sémites, Arabes et autres, ont pris une influence prépondérante dans la formation de mainte population de l'Afrique nord-orientale. De nombreux historiens ont voulu distinguer d'une manière absolue, pour l'origine première, entre les Égyptiens et les riverains du Nil en amont des cataractes : il leur semblait que les habitants des trois provinces égyptiennes, si remarquables par l'histoire de la civilisation, devaient être, soit classés parmi les Sémites ou les Aryens, soit considérés comme une race distincte; ils cherchaient à rattacher les Rétou (Rotou), c'est-à-dire les anciennes populations du bas Nil, à une souche de Proto-Sémites, d'où seraient aussi descendus les Arabes[1]. Quoique les arguments tirés de la glossologie n'aient pas une valeur absolue, il est généralement admis que la famille « hamitique » des langages, comprenant le vieil égyptien, le galla, le berbère[2], offre une lointaine affinité d'organisme avec les idiomes des Sémites ; mais la parenté la plus sûre du vieil égyptien et de son dérivé moderne, le copte, serait avec les dialectes berbères[3]. Quant au type des Rétou, que reproduit celui des fellah modernes, malgré les croisements et les modifications de toute espèce apportés par le temps, il n'est nullement sémitique. Il ne se rattache pas non plus à celui des nègres de l'intérieur. Sans doute, ainsi que l'avait remarqué déjà Champollion le jeune, beaucoup d'Égyptiens ressemblent aux Barâbra de Nubie, qui eux-mêmes diffèrent à peine des Bédja[4]. Les voyageurs qui remontent le Nil constatent que le type des fellah du nord se rapproche en gradations insensibles de celui des peuplades méridionales ; mais ce phénomène est la conséquence nécessaire des mélanges de races. Les croisements, les migrations, les conquêtes, les transports d'es-

[1] De Rougé ; Ebers ; Maspero.

[2] Fred. Muller ; — Fr. Lenormant, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient* ; — R. N. Cust, *Sketch of the modern languages of Africa*.

[3] Ernest Renan, *Histoire des langues sémitiques* ; — H. Duveyrier, *Notes manuscrites*.

[4] Hartmann, ouvrage cité.

claves, la nourriture, les conditions sociales ont modifié de mille manières le type originel, tantôt formant des races mixtes, tantôt introduisant entre les peuplades voisines les contrastes les plus divers, de taille, de couleur, de mœurs, de langues et d'institutions politiques.

Dans la région des grands lacs et des hauts affluents occidentaux du Nil, divers groupes de peuplades, tels que les Foundj, les Chilouk, les Bari, les Denka, représentent les nations « nègres » proprement dites. Les nègres sont loin d'offrir en majorité cette peau noire et luisante, ces bouches lippues, ces mâchoires avancées, ces figures plates, ces nez écrasés à larges narines, cette laine crépue que l'on s'imagine ordinairement être le partage de tous les Africains. Même la nation des Monbouttou, qui habite au sud des Niam-Niam, entre le bassin du haut Nil et celui du Congo, se distingue par un teint presque clair, une barbe assez fournie, le nez droit ou aquilin, et l'on rencontre fréquemment parmi eux des individus dont les cheveux sont d'un blond cendré : Schweinfurth évalue ces nègres blonds à plus d'un vingtième des Monbouttou. Peut-être leur régime carnivore, comprenant même la chair humaine, contribue-t-il pour une certaine part à donner un teint relativement clair à ces indigènes, car les observations de M. Antoine d'Abbadie sur les tribus éthiopiennes, observations corroborées par beaucoup d'autres voyageurs, ont établi que les populations carnivores, même celles des plaines chaudes, ont un teint beaucoup plus clair que celui des granivores, même lorsque ceux-ci vivent à une plus grande hauteur, sur les plateaux ou les pentes des montagnes. Les nègres qui ressemblent le plus au type traditionnel popularisé sur le théâtre sont les riverains de l'Atlantique : nulle part la traite n'a fait plus de ravages que parmi leurs tribus, et la haine du maître, c'est-à-dire du blanc, pour son esclave a popularisé le type de la laideur, en grande partie imaginaire, que l'on attribue à l'ensemble des asservis.

D'après les physiologistes, le sang des noirs serait plus épais, moins rouge que celui des blancs; il se coagule plus vite et bat plus lentement. Le noir, de même que le jaune d'Asie, a la sensibilité plus obtuse que l'Européen; il souffre moins des opérations chirurgicales et ne court pas le même danger de fièvres traumatiques; sa vie nerveuse est moins intense : il ne vibre pas comme le blanc. Plusieurs des maladies qui ravagent l'Europe sont inconnues, ou du moins peu fréquentes dans le continent d'Afrique : cancer, gravelle, croup, carie dentaire, fièvres paludéennes et typhoïdes ne sont point des maladies de nègres; mais ils souffrent de maladies biliaires et cutanées : le tétanos est très redoutable pour eux et le moindre changement




TYPES ET COSTUMES. — FEMMES NUBIENNES

Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie communiquée par M. D. Héron.

de climat les expose aux affections pulmonaires. Là où les blancs et les noirs vivent à côté les uns des autres dans les plantations, les fléaux se partagent la mortalité : la fièvre jaune emporte les blancs, le choléra tue les Africains. La nostalgie est aussi l'une des maladies les plus fatales à la race[1]. Que d'esclaves morts en tournant les yeux vers le pays où les berça leur mère !

La partie de l'Afrique située dans l'hémisphère méridional est occupée surtout par les Bantou, dont les diverses peuplades ont un type analogue et parlent des dialectes dérivés de la même souche, ainsi que Lichtenstein l'avait reconnu déjà au commencement du siècle. Les Cafres de Natal et de la colonie du Cap sont parmi les plus beaux de cette race admirable des Bantou, qui ne le cède point aux Barâbra du Nil pour la fierté de l'attitude et l'élégance des mouvements. Mais, précisément en contact immédiat avec ces Africains superbes, se trouvent d'autres indigènes qui présentent un type tout différent et beaucoup moins noble : ce sont les Koïkoïn ou Hottentots, à la figure jaunâtre et pyriforme, à la courte stature, aux muscles peu développés. Peut-être ces peuplades, aussi distinctes des Bantou que les Chinois le sont des Aryens, représentent-elles une race vaincue, refoulée peu à peu par les envahisseurs jusque dans la partie méridionale du continent; mais une hypothèse de cette nature paraît beaucoup plus justifiée à l'égard des peuplades de « pygmées », éparses sur le continent. Tels sont les San, les Boschjesmannen ou « Hommes des Broussailles » des Hollandais, les Bushmen des Anglais, de l'Afrique australe, les Doko du Kaffa, les Akka ou Tikki-Tikki des bords de l'Ouellé, les Obongo de l'Ogôwé. En parlant de ces peuplades de petits hommes, et surtout des Bushmen, des anthropologistes ont fait remarquer que, si l'Afrique est le continent des grands singes anthropomorphes, le gorille et le chimpanzé, elle est aussi celui des hommes les plus simiesques : c'est dans cette partie du monde, disent-ils, que la transition entre les deux ordres des primates est la moins considérable. On est tenté de voir dans ces petits hommes le faible résidu des populations aborigènes, auxquelles une race plus forte arracha la domination du territoire[2]. Quant aux habitants de Madagascar, ils ne se rattachent que pour une part aux Africains. La population est en partie d'origine malaise : comme les plantes et les animaux, elle témoigne de l'indépendance géographique de l'île; mais dans les Comores la langue est africaine.

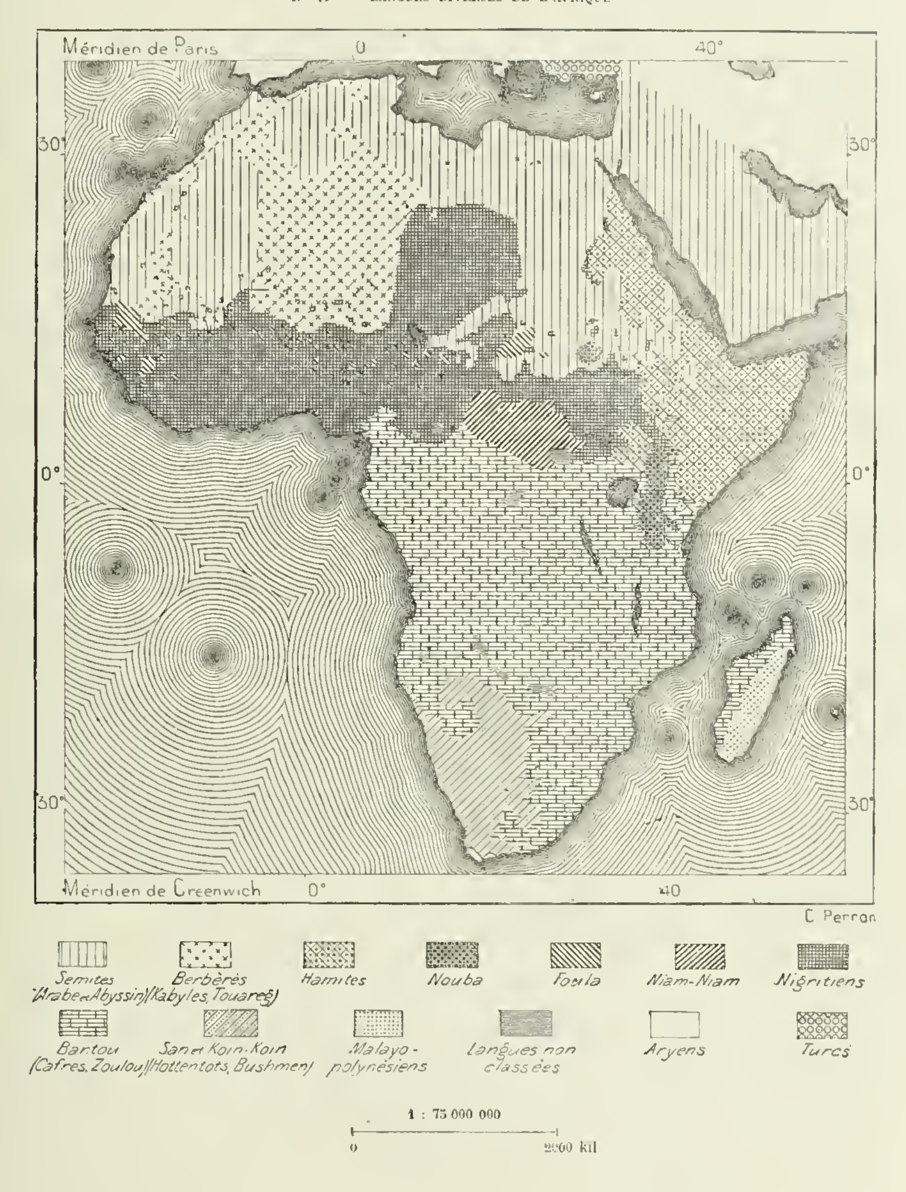
[1] Bordier, *Géographie médicale*.
[2] O. Lenz, *Skizzen aus West-Afrika*; — Hartmann, *Völker Afrika's*.

L'orgueil de race, duquel les historiens ne se défient pas assez, a donné naissance à ce préjugé très répandu, que les Africains n'ont eu, pour ainsi dire, aucune part dans l'œuvre générale de la civilisation. Le premier exemple qui se présente à l'esprit est celui du roi de Dahomey célébrant la « grande coutume » par un égorgement en masse et le remplissage d'un lac de sang; ou bien on voit apparaître l'image de ces hordes armées de Mounboutton qui se précipitent à la bataille en grinçant des dents et en criant : « Viande! viande! » Mais ces tableaux affreux ne résument pas l'histoire de l'Afrique. Bien au contraire, l'étude de nos propres progrès ne nous ramène-t-elle pas forcément vers le bassin du Nil, sur la terre africaine? En regardant la longue perspective du passé, bien au delà des temps héroïques de la Grèce, où naquit notre culture spécialement européenne, nous remontons de siècle en siècle jusqu'aux âges où s'élevèrent les pyramides, jusqu'à ceux où la première charrue laboura les terres grasses délaissées par le Nil. C'est en Égypte que nous retrouvons les plus anciens documents de l'histoire précise : les droits des riverains du grand fleuve à la primauté comme civilisateurs étaient si bien établis, que les Hellènes eux-mêmes voyaient dans la terre nilotique le berceau commun des hommes. Quelle que soit la part des éléments qui ont formé le peuple auquel nous faisons remonter nos origines intellectuelles, il est certain que sa civilisation est bien d'origine africaine; elle est née dans l'étroite et féconde vallée du Nil, entre l'aride rocher et le sable plus aride encore. C'est par ce fleuve, sorti des profondeurs du continent, que s'établirent les échanges et les influences mutuelles entre les diverses parties de l'Ancien Monde. A l'ouest, les autres contrées de l'Afrique du nord devaient rester presque sans utilité comme intermédiaires, surtout avant l'introduction du chameau dans le continent, puisqu'elles étaient séparées des régions peuplées du Soudan par l'étendue immense du désert.

De toute antiquité, les Africains, même en dehors de l'Égypte, ont pris part aux conquêtes de l'humanité sur la nature, comme éleveurs de bétail ou cultivateurs du sol : on leur doit mainte espèce précieuse de plante, maint animal domestique. Du continent africain nous vient la variété de sorgho qui, sous le nom de dourra, est cultivée des bords du Nil aux rivages de la mer Australe et qui rivalise avec le froment et le riz par son importance économique comme denrée d'alimentation. L'Afrique nous a aussi donné une autre espèce de pain, la datte : ce sont probablement des Berbères ou des Soudaniens qui les premiers ont étudié les mœurs de ce palmier, vivant dans leurs forêts à l'état spontané, et ont appris à féconder l'arbre femelle. D'après Schweinfurth, la forme sauvage du bananier

d'Éthiopie, connue par les botanistes sous le nom de *musa ensete*, aurait donné naissance aux centaines de variétés du bananier des jardins, dont le fruit sert également de pain en mainte contrée d'Amérique. A ces trois

N° 7. — LANGUES DIVERSES DE L'AFRIQUE




espèces végétales, d'utilité première pour la nourriture de l'homme, le continent libyen en a ajouté une quatrième, l'arbuste du Kaffa, dont un tiers de l'humanité considère la baie comme le produit par excellence pour l'énergie vivifiante et le délicieux arome. Le monde civilisé est aussi rede-

vable aux Africains de plusieurs animaux domestiques. Certaines espèces de chiens, le chat, le cochon du Senâr, le furet ont été apprivoisés par eux et sont devenus les compagnons de l'homme; c'est peut-être aux nègres que l'on doit également la chèvre, la brebis, le bœuf; l'âne, le patient et infatigable serviteur, est certainement de provenance africaine. Récemment encore, l'Afrique a rendu aux Portugais la pintade, qu'elle avait précédemment donnée aux Grecs et aux Romains, mais dont l'espèce s'était perdue en Europe, redevenue presque barbare au moyen âge.

Même pour l'industrie, l'Afrique a contribué pour une certaine part à l'avoir commun de l'humanité. Les monuments de l'Égypte, ses routes, ses travaux de canalisation et d'endiguement, ses riches étoffes, ses meubles et ses bijoux, ses bois et ses métaux ouvrés, les mille objets qu'on a découverts dans ses nécropoles ne sont pas l'œuvre des seuls Rétou, ces Africains civilisés voisins des Sémites; dans les produits de l'antique industrie égyptienne, on reconnaît aussi fréquemment des formes que l'on retrouve en Nubie, en Abyssinie et jusque dans le Soudan[1]. La découverte métallurgique la plus utile, celle de la fusion et du martelage du fer, est née chez les Nigritiens[2] aussi bien que chez les Chalybes de l'Asie Mineure, et quelques tribus sauvages, notamment les Bongo du pays des Rivières, savent construire des fourneaux très ingénieux; il est vrai que fondeurs et forgerons doivent pour la plupart se contenter d'engins primitifs, mais ils s'en servent avec une merveilleuse adresse. Les Fân de l'Ogôwé fabriquent un fer de si excellente qualité, que les usines européennes ne sauraient en produire de semblable[3]. Dans la plupart des tribus africaines, les forgerons constituent une caste spéciale, très redoutée comme savante dans les arts de la magie. En Éthiopie, dans le Senâr, on les accuse de se transformer de nuit en hyènes et autres bêtes féroces pour rôder autour des villages et déterrer les corps.

Ainsi, par l'agriculture et l'industrie, les Africains ont eu leur part dans l'histoire de la civilisation; mais leur influence directe dans le commerce du monde ne se faisait sentir qu'en Égypte et en Maurétanie, sur le littoral de la Méditerranée. Le mouvement des échanges se propageait de l'une à l'autre extrémité du continent, mais lentement et par mille intermédiaires: au lieu de s'établir par un courant régulier, le trafic s'opérait de proche en proche par des remous partiels, de même que dans une nappe d'eau les molécules s'entremêlent peu à peu, sans qu'on aperçoive le mou-

[1] Hartmann, *Die Völker Afrika's*.
[2] De Mortillet, *Origine du fer*; — Hamy, *Congrès du Havre*, 1er sept. 1877.
[3] A. Wormann, *Mittheilungen der Geographischen Gesellschaft in Hamburg*, 1880 1881.

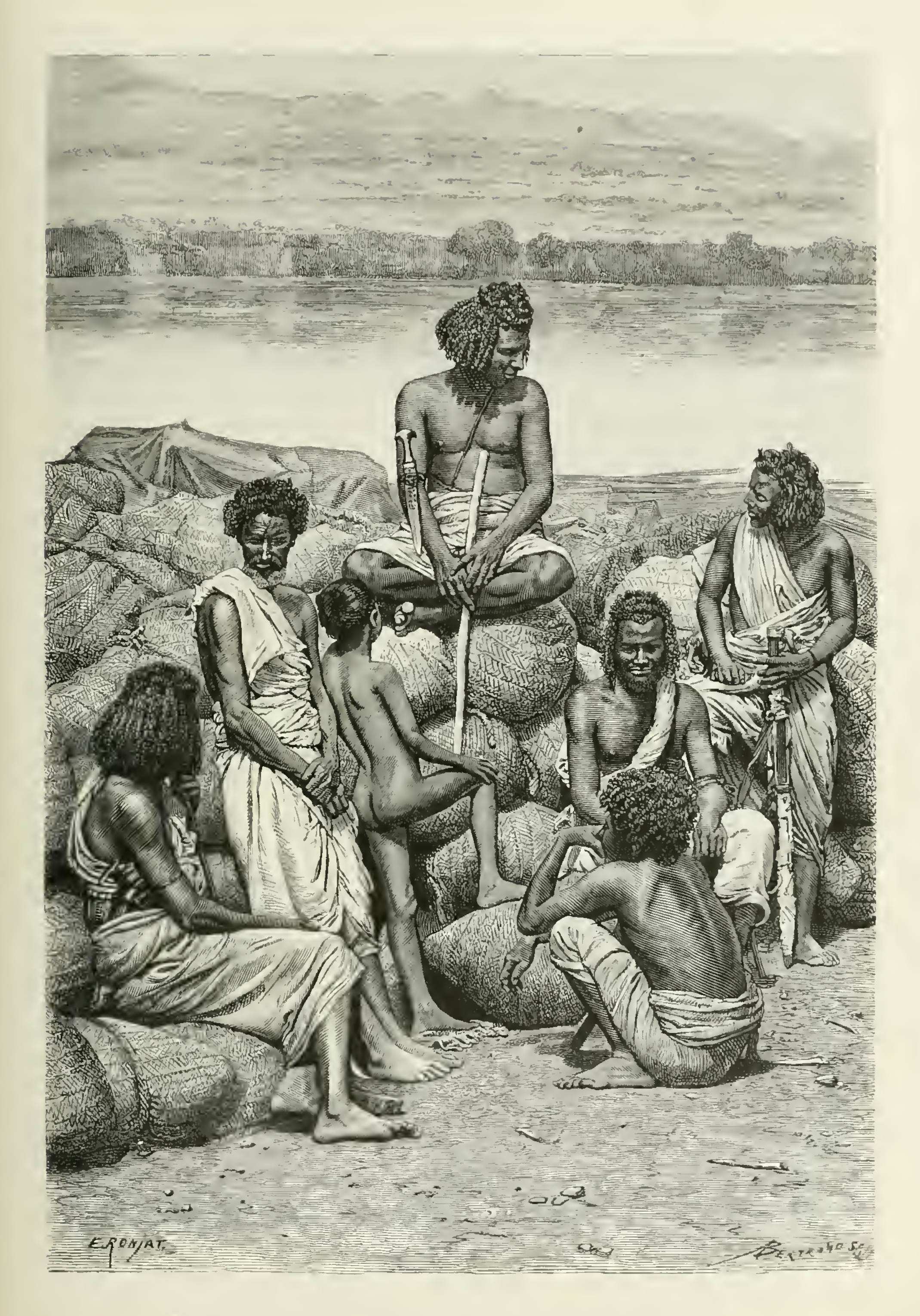
vement de la masse liquide. Les denrées du centre de l'Afrique arrivaient en Europe sans que les consommateurs pussent en connaître le lieu d'origine; sur les bords du Niger, des populations achetaient du fil de Manchester et des clous de Birmingham sans même savoir que leur fleuve va se jeter dans la mer et que d'autres parties du monde existent en dehors de leur continent[1]. Mais il n'est pas douteux que depuis des milliers d'années le commerce est très actif dans l'intérieur de l'Afrique. Jusqu'à une époque récente, les caravanes étaient sacrées, inviolables, et passaient sans danger entre deux armées qui allaient en venir aux mains[2]. L'esprit de négoce domine chez de nombreuses tribus de la Maurétanie, du haut Nil et du Soudan comme chez les Juifs et les Arméniens, et leurs traitants ont tous la finesse, la ténacité, l'inépuisable complaisance qui sont les qualités maîtresses de la caste marchande. Depuis un temps immémorial les caouri des Maldives (*cyprea moneta*), remplaçant d'autres menus objets, tels que des grains de dourra et diverses semences, ont pénétré comme signe représentatif des échanges jusque dans l'Afrique occidentale; on les transporte par la voie de Calcutta et de Londres, ou par celle de Zanzibar, au golfe de Benin, d'où ils sont expédiés au marché du lac Tsâd[3]; mais déjà la majorité des peuplades ne les emploient plus que pour l'ornement. Les piastres à colonnes, les écus de Marie-Thérèse devancent les voyageurs européens dans la plupart des régions inconnues de l'intérieur; même une peuplade, celle des Bongo, connaissait et fabriquait la monnaie[4]; les morceaux de fer d'un décimètre de longueur que troquent les Fân de l'Ogôwé contre les denrées sont aussi des monnaies ayant cours. Mais dans le commerce maritime la part des Africains a été presque nulle. Si l'on ne tient pas compte d'Alexandrie qui, par sa position sur le chemin de l'Inde à l'Europe, est un port essentiellement intercontinental, la seule ville du continent, Carthage, qui soit devenue puissante par son trafic, était une colonie phénicienne, située sur un promontoire tendu comme un bras dans la direction de l'Europe. Les populations de matelots sont rares sur les rivages africains : on ne cite que les Somal de la pointe orientale et les Krâ ou Kroomen du littoral atlantique; mais les premiers ne dépassent guère la manche d'Aden, poussés d'un littoral à l'autre par le souffle alternatif des alizés, et les Krâ ne se hasardent que dans le voisinage des marigots et des estuaires.

[1] Winwood Reade, *The Martyrdom of Man.*
[2] Antoine d'Abbadie; — R. Thomassy, *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, 1845.
[3] John E. Hertz, *Mittheilungen der Geographischen Gesellschaft in Hamburg*, 1880-1881.
[4] Georg Schweinfurth, *Au cœur de l'Afrique.*

Depuis la chute de Carthage et la décadence de la civilisation égyptienne, l'événement le plus considérable de l'histoire africaine a été l'invasion de l'Islam. C'est dans le continent noir que l'ardente propagande des missionnaires mahométans a recruté le plus de fidèles. La simplicité de la théologie musulmane, qui se borne à proclamer l'unité, la toute-puissance et la bonté de Dieu, la clarté des préceptes, qui recommandent avant tout la prière et la propreté du corps, symbole de la pureté de l'âme, le zèle des apôtres, le prestige des victoires séduisirent Égyptiens, Bichari, Berbères et nègres; de siècle en siècle, le territoire musulman s'est agrandi, et maintenant il comprend près de la moitié du continent, de l'isthme de Suez aux sources du Niger et même au bord du golfe de Benin. Dans les premiers siècles de ses triomphes, l'Islam, apportant en même temps les sciences transmises par le monde byzantin, fit revivre, pour ainsi dire, l'Égypte et la Maurétanie, leur donna une nouvelle période de civilisation, et par les caravanes du Maroc, devenu l'entrepôt de l'Espagne musulmane, fit de Timbouctou, sur le Niger, une ville de commerce et de mouvement intellectuel. Dans la Nigritie, la propagation de l'Islam coïncide également avec d'importantes transformations politiques et sociales. De grands États se sont constitués dans les territoires que se partageaient des centaines de tribus toujours en guerre; les mœurs se sont adoucies; un sentiment de solidarité naît entre les races jadis hostiles. Le mahométisme a plus de cohésion matérielle dans le continent libyen qu'en Europe et en Asie, où les fidèles se trouvent épars au milieu de populations d'autres croyances, séparés les uns des autres par des solitudes et par des bras de mer : un espace en un seul tenant, aussi vaste que l'Europe, de la mer Rouge à l'Atlantique, appartient à l'Islam et la religion aide à propager les idées, les mœurs, les costumes et la langue des Arabes. Maintenant le christianisme essaye de disputer les peuples de l'Afrique à la propagande mahométane; les missionnaires protestants ont obtenu quelques succès, surtout dans l'Afrique méridionale; mais, comparés aux messagers de l'Islam, ils ont un grand désavantage, celui de ne pouvoir se dire que mystiquement les frères des prosélytes : le « messager de la bonne nouvelle » ne donne point sa fille en mariage à l'indigène, même converti à la foi chrétienne, et ne prend point la sienne en union légitime; blanc, il ne veut point se contaminer par un mélange de sang noir. Il reste l'homme d'une autre race et d'une autre caste[1].

Devenue la terre de la foi par le triomphe de l'Islam, l'Afrique a vu

[1] W. Blunt, *Fortnightly Review*, 1881




TYPES ET COSTUMES. — BICHARI MARCHANDS DE GOMME A KOROSKO

Dessin de Ronjat, d'après une photographie communiquée par M. D. Héron.

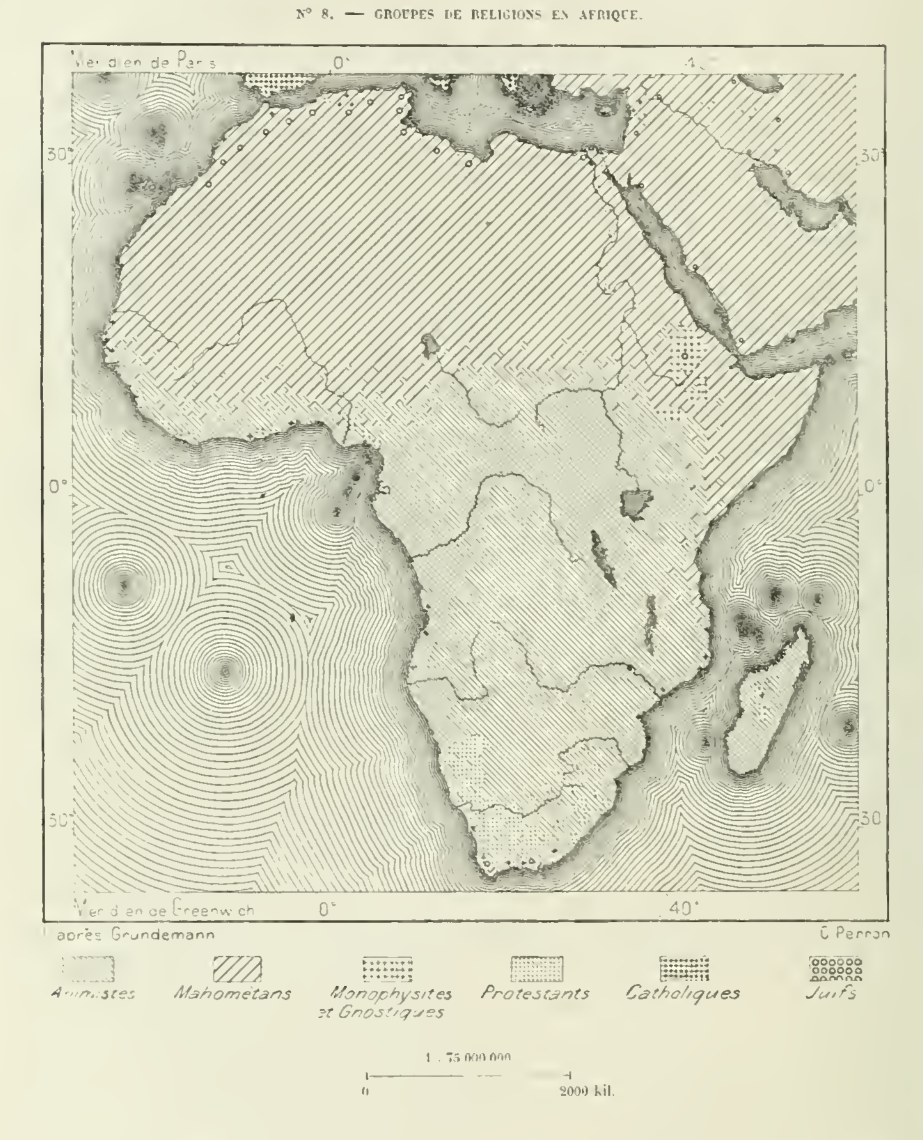
naître des prophètes assez puissants pour déclarer la guerre sainte. Dès l'invasion de l'Égypte par les armées républicaines, à la fin du siècle dernier, un *mahdi*, c'est-à-dire un « guide » annoncé par d'anciennes prophéties, appelait ses coreligionnaires à l'extermination des étrangers. Récemment d'autres mahdi ont soulevé les tribus à l'ouest contre les Français du Sénégal, à l'est contre les Turcs et les Anglais d'Égypte, et des fanatiques dans les contrées du nord, en Algérie, en Tripolitaine, les Senoûsîya, préparent les émissaires pour les envoyer de mosquée en mosquée entretenir la haine contre les infidèles[1]. A la Mecque, les pèlerins les plus zélés, ceux qui tombent le plus souvent dans les transes de l'extase, sont les Takroûr ou Takârir, nom sous lequel on comprend en général les nègres de l'Afrique occidentale, quoiqu'il s'applique spécialement aux tribus nigritiennes, du Ouadaï au Bournou[2], et aux habitants de Metammeh, au nord-ouest de l'Éthiopie : malgré les difficultés du voyage, des milliers de Takrour entreprennent chaque année le pèlerinage sacré. Les propagateurs de l'Islam dans l'Afrique occidentale ne sont point des Arabes, quoique la langue dont ils se servent et qui est en Afrique le principal véhicule de la civilisation, soit bien l'idiome du prophète. Ce sont des Nigritiens de diverses tribus : marchands ou industriels, ils parcourent les tribus des bords de la Gambie, se montrent jusque dans le pays des Achanti et le Dahomey, sur la Côte de l'Or et le golfe de Benin. Dans l'Afrique orientale, sur les rivages de l'océan Indien, la propagande est aussi très active, quoique la plupart des marchands arabes, hier encore négriers, n'aient aucun souci de convertir les malheureux qu'ils exploitent. Bien au contraire, il leur plaît de les savoir païens pour avoir le droit de les haïr et de les voler; s'ils les convertissaient, leur devoir serait de les traiter en frères. Mais qu'ils les fassent circoncire, ne fût-ce que pour ne pas s'exposer à manger la chair d'animaux non égorgés par des mains « pures »[3], ce signe suffit pour ajouter un soi-disant musulman à l'armée de la foi et pour accroître ainsi les forces de l'Islam. D'ailleurs il ne manque point de mahométans sincères qui, prenant à cœur les préceptes du Coran, travaillent à l'émancipation des esclaves. Felkin rencontra dans la province de Bahr el-Ghazâl le fils d'un traitant qui, devenu maître de plusieurs centaines de nègres par la mort de son père, les mit aussitôt en liberté.

Mais négociants arabes, aussi bien que marchands chrétiens, avaient naguère l'homme pour article principal de commerce, et non les dents d'élé-

[1] Henri Duveyrier, *La Confrérie musulmane de Sidi Mohammed ben 'Alî es-Senoûsî.*
[2] Cheykh Mohammed Ebn-Omar El Tounsy, *Voyage au Darfour.*
[3] Speke, *Journal of the Discovery of the Source of the Nile.*

phant, le coton, les arachides ou l'huile de palme. Les nègres, malheureusement pour eux, sont les plus dociles et les plus dévoués des serviteurs. Les anthropologistes ont insisté sur le type essentiellement féminin que pré-

N° 8. — GROUPES DE RELIGIONS EN AFRIQUE.




senteraient les Nigritiens, comparés aux blancs. Ils ont en général la voix douce, la barbe peu fournie, les attaches fines, les doigts longs, les ongles rosés, la peau veloutée, les muscles arrondis[1] ; par leur démarche et leurs manières, quelle que soit d'ailleurs leur force physique, ils se rapprochent

[1] G. d'Eichthal ; — Winwood Reade.

du type général de la femme. Ils sont timides et curieux, coquets et jaloux, bavards, grands diseurs de secrets, prompts à l'amour et aux bouderies, suivies de réconciliations. Ils ont aussi, comme tant de femmes, le grand défaut de se plaire à l'obéissance quand même et de se sacrifier pour ceux qui les oppriment et les méprisent. Le fait est que, de toute antiquité, les noirs furent les plus appréciés des esclaves et que, parmi les tributs ou les présents envoyés aux souverains d'Europe et d'Asie, les mieux accueillis étaient ceux qu'accompagnaient des captifs africains. Dans le continent noir, il n'est guère de peuple qui n'ait ses esclaves, et, dans mainte tribu, une moitié de la population est asservie à l'autre moitié. Les prisonniers de guerre, considérés comme marchandise, sont troqués ou vendus au plus offrant, soit pour aller travailler dans le champ d'un maître, soit pour accroître le nombre des fainéants qui entourent un chef puissant, soit, dans quelques pays, pour être égorgés en sacrifice aux fétiches ou aux aïeux, ou bien, chez les Monbouttou, pour être rôtis et dépecés dans un somptueux repas. Toutefois la condition de l'esclave n'a d'ordinaire rien de cruel ; souvent il s'est donné lui-même pour éviter la faim, et s'il n'est pas bien traité par un propriétaire, il est autorisé par la coutume à en changer : en abdiquant sa liberté, il entre dans une nouvelle famille, et ses enfants, nés de la femme libre qu'il épouse, deviennent libres comme leur mère.

C'est, il faut le dire, l'influence de la « civilisation » européenne qui a le plus aggravé la condition de l'esclave africain. Déjà, bien avant que les côtes de Guinée eussent été découvertes par les navires des blancs et que les nations d'Europe possédassent des colonies dans le Nouveau Monde, des marchés d'esclaves se tenaient à Séville et à Lisbonne. Plus tard, quand le Portugal fut devenu le possesseur des côtes du pays noir, grande officine des esclaves, quand les conquérants des Amériques, Espagnols, Portugais, Anglais, Français, Hollandais, eurent besoin dans leurs possessions lointaines de travailleurs robustes pour remplacer les indigènes exterminés, alors une grande partie de l'Afrique fut transformée en parc de chasse à l'homme et le nom de « blanc » devint le synonyme d'anthropophage, comme il l'est encore dans la langue galla[1]. Sur le pourtour du continent, se succédaient les stations pour l'entrepôt de la chair humaine. Les Portugais expédiaient au Brésil les nègres parqués à Angola ; la Jamaïque, les Barbades, la Virginie recevaient leurs esclaves de Cape Coast ; la Louisiane et les Antilles françaises recrutaient leurs chiourmes au Sénégal et sur la côte des Esclaves ; la Mina était le comptoir des

[1] Léon des Avanchers, *Annales de la Propagation de la Foi*, 1858.

négriers hollandais de Niew-Amsterdam : à chaque plantation d'Amérique correspondait un cabanon de Guinée. En débarquant, les négriers transmettaient aux chefs voisins leurs commandes; des battues se faisaient dans les environs ; bientôt les hommes valides demandés, les menottes au poignet, le carcan au cou, défilaient devant le marchand, et le payement s'effectuait en toiles, fusils, poudre, verroteries. On connaît les horreurs de la traversée dans ces navires de la traite, où, pour ménager l'espace, les négriers rangeaient les corps vivants comme des cercueils dans un caveau, et où le typhus, la soif, la chaleur, parfois la mort volontaire, faisaient en peu de jours de si larges vides. On ne saurait tenter d'évaluer les multitudes d'êtres humains qu'a coûtés la traite, par les guerres qu'elle a déchaînées sur tout le pourtour de l'Afrique, les épidémies qu'elle a propagées, les révoltes et les massacres qui en ont été la conséquence. C'est par millions et par millions que les Africains ont été transportés dans le Nouveau Monde, et pourtant la population de couleur, composée presque uniquement d'hommes, ne s'accroissait que lentement; dans ce siècle-ci seulement l'équilibre des sexes a fini par s'établir dans la race exilée. Actuellement, le nombre des Américains de race pure ou mélangée qui comptent des Nigritiens parmi leurs ancêtres, dépasse 25 millions, et, parmi eux, il en est encore un million et demi qui ne sont point affranchis; mais, après la sanglante guerre civile qui s'est terminée aux États-Unis par la libération des noirs, cette ancienne forme de la servitude est définitivement condamnée et de jour en jour ses dernières citadelles, le Brésil et Cuba, voient diminuer le nombre des asservis. En Afrique même, l'institution est frappée à mort par la fermeture des marchés extérieurs, et quoi qu'on en dise parfois, le nombre des barques, arabes ou autres, qui, sur les rivages de l'océan Indien, parviennent à forcer le blocus pour exporter des esclaves, est peu considérable[1]. Mais il en est encore beaucoup qui franchissent la mer Rouge, bravant les Anglais d'Aden, les Français d'Obock et les Italiens d'Assab, et c'est encore par dizaines de milliers que la chasse à l'homme compte ses victimes annuelles dans l'intérieur de l'Afrique. Lors de la prospérité des négriers, leur fortune coûtait la vie chaque année à un demi-million d'hommes au moins. En comparaison de cette époque, déjà éloignée de nous, la période actuelle est certainement un âge de progrès : les cabanons du littoral ne se remplissent plus de victimes, et comme dans le Nouveau Monde, les guerres soulevées par les

[1] Bâtiments négriers capturés et condamnés sur la côte orientale d'Afrique :

| | | |
|---|---|---|
| En 1876-1877. . . . . . | 27 bâtiments portant | 458 esclaves. |
| 1877-1878. . . . | 15 » | » 60 » |

marchands d'esclaves aboutissent à la ruine de leur hideuse industrie.

Alimenté désormais par d'autres denrées que les esclaves, le commerce d'Afrique a plus de facilités pour faire pénétrer ses agents dans l'intérieur du pays et rattacher le continent au reste du monde, et d'ailleurs les ressources dont les explorateurs disposent sont bien autrement considérables que celles de leurs devanciers. Toute une armée de voyageurs, choisissant leurs points d'attaque sur le pourtour du continent, marche à la reconnaissance des régions mal connues ou non encore découvertes, et dans le nombre de ces hardis volontaires qui se sont succédé en Afrique depuis le commencement du siècle, il en est des centaines qui se mirent en route n'ayant d'autre but que les progrès de la science et faisant d'avance pour elle le sacrifice de leur vie. C'est une des gloires de notre siècle d'avoir produit tant de héros, les uns devenus célèbres, les autres restés obscurs, qui se dévouaient pour ajouter quelques traits aux dessins de nos cartes, quelques noms de montagnes, de rivières et de peuples aux nomenclatures de nos géographies. Combien de ces vaillants sont morts à la peine! M. Henri Duveyrier, lui-même un de ces hardis explorateurs qui ont le plus ajouté à notre avoir géographique, a dressé la carte de l'« Afrique nécrologique »[1], sur laquelle sont portés les noms des principaux voyageurs européens qui, de 1800 à 1874, ont été tués par des musulmans fanatiques, ont péri victimes de leur imprudence, ou bien ont succombé à la fatigue ou aux effets du climat. Depuis cette époque, la liste s'est longuement accrue : les noms de Flatters et de ses compagnons, de Schuver, de Sacconi et de tant d'autres encore se sont ajoutés au martyrologe de la science.

Dans l'histoire des découvertes africaines, de même que pour toutes les autres conquêtes de l'homme, les progrès ne se sont point accomplis d'une manière continue : c'est par élans successifs, parfois suivis de reculs temporaires, que s'est faite l'œuvre d'exploration. Entre le premier voyage de circumnavigation, que raconte Hérodote comme s'étant fait sous le règne du Pharaon Necho[2], et celui qui fut accompli par Vasco de Gama, vingt et un siècles s'écoulèrent, et dans l'intervalle de nombreuses découvertes déjà faites étaient retombées dans l'oubli : les géographes du quinzième siècle ne connaissaient le résultat des anciennes explorations dans l'intérieur de la Libye que par les tables incorrectes de Ptolémée, rendues plus incorrectes encore par les méprises des copistes et l'imagination des commentateurs; il fallut redécouvrir les côtes connues déjà des Phéniciens, car

[1] *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, décembre 1874.
[2] Hérodote, livre IV, 42; — D'Avezac, *Esquisse générale de l'Afrique*.

Hannon, dix-neuf siècles avant les Portugais, avait vogué jusqu'au sud du Sénégal, vers Sierra Leone[1]. Même après le périple de Gama et la prise de possession d'une grande partie du littoral par les Portugais, la connaissance des régions déjà visitées s'obscurcit plus d'une fois, surtout par la jalousie des nations conquérantes qui voulaient garder pour elles le secret de leurs voyages. Maintenant les érudits cherchent patriotiquement à revendiquer pour leurs pays respectifs l'honneur d'avoir été les premiers à reconnaître des terres africaines oubliées depuis. Il paraît certain que, bien avant les Portugais, des navigateurs italiens avaient reconnu la plus grande partie des côtes de l'Afrique nord-occidentale et même les îles qui se groupent en archipels dans la haute mer. Un portulan de 1367 du Vénitien Marco Pizzigani, conservé à la bibliothèque de Parme, donne à tout le littoral africain jusqu'au cap Bojador une délimitation générale conforme à celle que lui ont trouvée les levés rigoureux des marins modernes[2]. De leur côté, les Dieppois réclament pour leurs aïeux la gloire d'avoir fondé en 1364 un « Petit-Dieppe » sur la côte de Guinée[3], et d'avoir colonisé les Canaries en 1402, sous les ordres du marin Jean de Béthencourt. Quant aux Portugais, les navigateurs qui pénétrèrent les premiers dans la « Mer Impénétrable » et firent la lumière dans « l'Océan Ténébreux », ils attribuent aussi à leurs missionnaires du seizième siècle la primeur des principales découvertes faites récemment dans l'intérieur de l'Afrique. Cependant, longtemps après ces missionnaires, on put lire sur les cartes de l'Afrique les noms des peuples « Sans-Langues » et des « Sans-Nez », ceux des Opistodactyles « aux doigts retournés » et des « Pygmées qui disputent leurs aliments aux grues » !

De nos jours les archives géographiques sont tenues avec assez de précision pour qu'il ne subsiste point de doute sur les chemins que frayent les voyageurs dans le continent noir, et l'on peut tracer au moins approximativement le réseau des itinéraires qui ont accru la somme de nos connaissances. Pendant les cent dernières années, depuis que, en 1788, se fonda chez les Anglais la Société pour l'exploration de l'Afrique, dont l'Allemand Hornemann et l'Écossais Mungo-Park furent « les premiers héros et les premières victimes »[4], le continent a été plusieurs fois traversé en entier d'une mer à l'autre mer. Livingstone, Cameron, Stanley, Serpa Pinto, Mas-

[1] Vivien de Saint-Martin, *Histoire de la Géographie.*

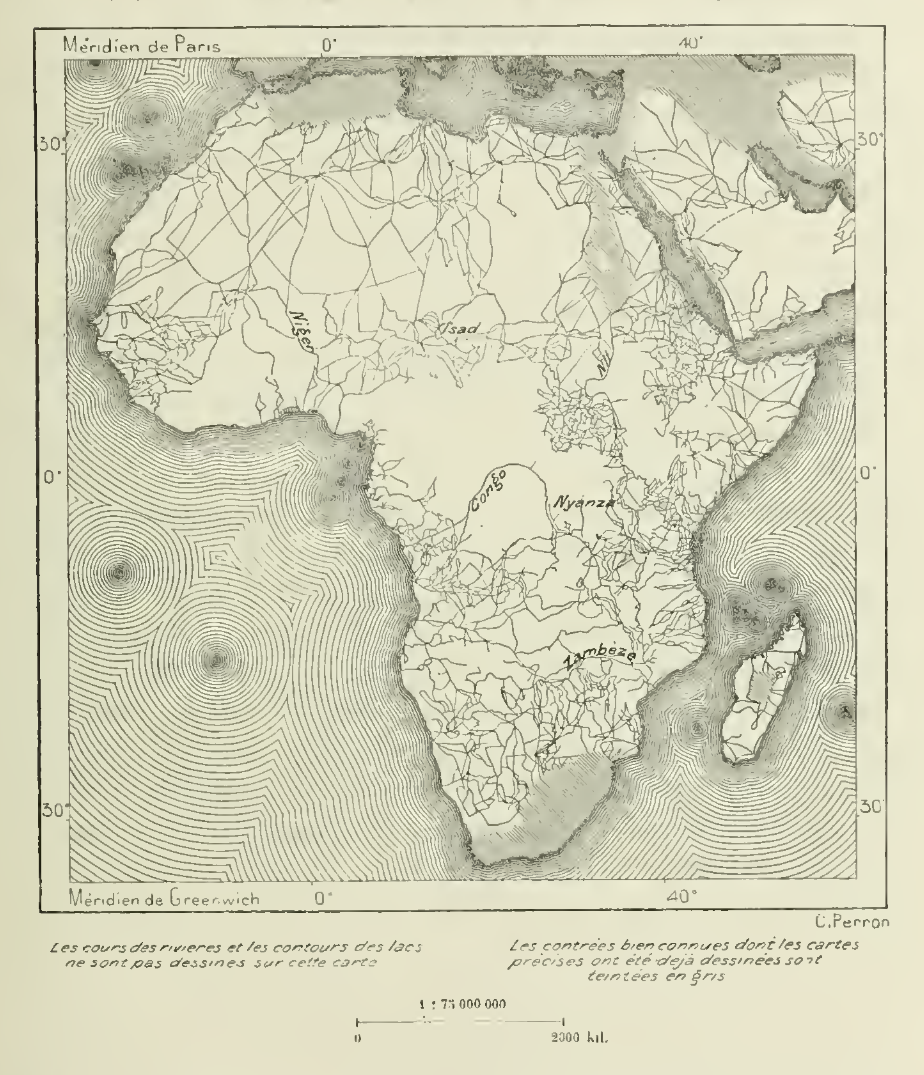
[2] Federico Bonola, *Société de Géographie du Caire*, séances du 20 mars et du 26 mai 1876.

[3] Estancelin, *Recherches sur les voyages des navigateurs normands en Afrique au delà de la Sierra Leone;* — D'Avezac, *Esquisse générale de l'Afrique.*

[4] Émile Banning, *L'Afrique et la conférence géographique de Bruxelles.*

sari, Wissmann, Buonfanti, ont accompli cet exploit, et c'est par dizaines que l'on compte les voyageurs moins heureux, qui se sont pourtant avancés dans l'intérieur à des milliers de kilomètres du port de débarquement. D'ailleurs, ce n'est point à la longueur du chemin que se mesure l'impor-

N° 9. — PRINCIPAUX ITINÉRAIRES DE DÉCOUVERTE DANS L'INTÉRIEUR DE L'AFRIQUE EN 1885.




tance des recherches, et maint voyage peu considérable par la distance parcourue n'en a pas moins marqué dans l'histoire géographique du continent. On a déjà pu dresser des cartes de détail précises pour certaines régions du pourtour africain, le Cap, le delta du Nil, Tunis, l'Algérie, désormais reliée à l'Europe par des signaux qui brillent de montagne à montagne par-dessus la manche d'Almeria, et la liste des positions déter-

minées astronomiquement, qui comprend déjà plusieurs milliers de noms, s'accroît de jour en jour[1]. Il ne se passe guère de semaine dans laquelle ne nous soit apportée la nouvelle de quelque conquête géographique. Les routes des explorateurs s'entrecroisent sur la carte de manière à ne plus laisser beaucoup de vides d'une grande étendue, et là où s'étendent des régions inconnues, on connaît du moins les amorces de vallées, de fleuves ou de crêtes qui faciliteront les recherches aux expéditions futures. Actuellement, le plus grand espace de « terre inconnue » qui reste encore à découvrir en Afrique est celui qui se prolonge, parallèlement à l'équateur, au nord de l'Ogôwé et du Congo, entre la Serra do Cristal et les monts Mfoumbiro et Gambaragara d'entre Nil et Congo : c'est une superficie d'au moins un million de kilomètres carrés, soit une fois et demie la France, environ la trentième partie du continent. Mais en ce moment même ces régions sont attaquées par les voyageurs sur plusieurs points de leur pourtour, et c'est par la voie du Congo que vient de se souder, en décembre 1883, le dernier anneau de la chaîne de stations hospitalières tendue de la rive atlantique aux bords de l'océan Indien. Un chemin d'exploration traverse le continent de part en part.

Certainement l'Afrique serait déjà découverte dans son entier si tous les blancs qui ont pénétré dans le pays avaient su être justes envers les indigènes et frayer ainsi la route à leurs successeurs. Les hommes qui passent en faisant le bien comme Barth, Speke, Livingstone, Piaggia, Gessi, Schweinfurth, Emìn-bey, protègent par leurs actions mêmes tous ceux qui les suivent; tel homme violent qui menace et qui tue fait par contre-coup tomber les têtes de ceux qui viendront après lui. Mais quel que soit le désintéressement des hommes qui s'élancent à la conquête scientifique des pays inconnus, les naturels, qui se méfient des étrangers, les considérant comme l'avant-garde d'expéditions guerrières, ne se sont point trompés : il est bien vrai que l'Européen, même celui qui aime les indigènes et se fait aimer d'eux, est, à certains égards, un ennemi; il fraye la voie à des successeurs moins dévoués que lui. Que de fois l'explorateur honnête, recevant l'hospitalité dans un kraal, doit penser avec une sorte de remords à l'avenir qu'il prépare à ses hôtes : même sans le vouloir, il amène après lui les marchands et les soldats, il livre d'avance ceux qui l'accueillent et le caressent. Pour s'excuser à ses propres yeux, il doit se dire que les guerres de conquête et les annexions violentes sont les phénomènes préliminaires de l'union consciente et pacifique entre les peuples.

[1] H. Duveyrier, *Liste de positions géographiques en Afrique* (continents et îles).

La plus grande partie du littoral africain est annexée déjà comme territoire de conquête à des États européens et chaque nouvelle exploration dans l'intérieur permet aux soldats, aux employés, aux collecteurs d'impôt, de pénétrer plus avant. Le commerce s'accroît d'année en année ; un pays, l'Égypte, fait à lui seul plus d'échanges annuels que tout le continent à l'époque de la génération précédente[1]. Des routes se construisent des bords de la mer vers les plateaux de l'intérieur, pour faciliter les expéditions futures, et même des lignes de chemins de fer, se rattachant à quelques ports du littoral, se glissent dans les ravins, gravissent les escarpements et pointent vers le centre du continent, où ils se croiseront un jour. A ces premiers tronçons qui partent des côtes égyptiennes, de Tunis et de l'Algérie, du Sénégal, du Cap et de Natal, s'en ajouteront bientôt d'autres, comparables à des tranchées que des assiégeants creusent autour d'une place forte. L'Afrique est comme une grande citadelle assiégée et les deux cents millions d'hommes qui en forment la garnison, partagée en d'innombrables groupes sans unité, inconnus les uns aux autres, sont condamnés d'avance à ouvrir leurs portes, c'est-à-dire à recevoir les Européens parmi eux, en vainqueurs ou en patrons. C'est aux maîtres de la mer et du littoral que doit échoir inévitablement la possession de l'intérieur. Dût même, par un retour de fortune, l'un des États du centre de l'Afrique reconquérir pour un temps des régions de la côte, sa qualité de puissance souveraine le forcerait aussitôt d'entrer en accommodement pour la protection de son littoral avec quelque nation maritime d'Europe, et cette alliance même faciliterait l'entrée de son territoire. Quoique non encore complètement découverte, l'Afrique n'en est pas moins déjà, au point de vue politique, une simple dépendance de l'Europe : en ouvrant le canal de Suez et en complétant ainsi le blocus de l'Afrique, on l'a doublement séparée de l'Asie. C'est au tour des Européens d'initier les peuples d'Afrique à une civilisation nouvelle, de rendre aux noirs, sous une autre forme, cette culture qu'ils ont eux-mêmes reçue des riverains du Nil.

[1] Commerce extérieur de l'Afrique en 1860 : 945 025 000 francs.
(Ravenstein, *Introduction to Travels and Researches by Lewis Krapf.*)

# CHAPITRE II

## LE BASSIN DU NIL

### LE FLEUVE

Descendant du sud au nord et traversant dans son cours inférieur des campagnes largement ouvertes, le Nil incline, pour ainsi dire, toute l'Afrique nord-orientale vers le bassin de la Méditerranée. Son delta correspond, malgré la différence des formes, à une autre bouche, à la fois maritime et fluviale, celle des Dardanelles et du Bosphore, par laquelle les régions que parcourent les fleuves de l'Europe orientale se penchent également vers la Méditerranée. Ainsi, comme un cercle intérieur décrit dans un cercle plus vaste, se développe au centre de l'Ancien Monde une zone de terres riveraines formant comme un microcosme à part et comptant au nombre des cités qui brillent dans l'histoire des villes telles que Memphis, Alexandrie, Jérusalem, Tyr, Antioche, Éphèse, Milet, Smyrne, Athènes, Constantinople.

Le Nil est par la longueur de son cours l'un des plus grands fleuves de la Terre et, parmi les tribus de ses bords, plusieurs croient que le monde est partagé en deux par le fleuve, serpent mythique s'enroulant autour du monde et se mordant la queue[1]. Il dépasse certainement tous les autres cours d'eau du groupe oriental des continents, même le Yangtze-kiang et les trois grands courants sibériens; il est même supérieur en développement au fleuve des Amazones, et ne le cède probablement qu'au seul Missouri-Mississippi; toutefois on ne connaît pas encore avec une certitude absolue

[1] Felkin, *Uganda and the Egyptian Soudan*, vol. II, p. 45.

la rivière maîtresse qui se jette dans le grand N'yanza, formant ainsi le cours supérieur du Nil; peut-être cette rivière est-elle plus considérable qu'on ne l'imagine et les sinuosités de son cours donnent-elles à l'ensemble du lit fluvial, des sources de l'Afrique australe aux plages de la Méditerranée, une longueur encore plus grande que celle du fleuve américain. Le développement du Nil, mesuré seulement à partir du N'yanza, est de 6270 kilomètres[1]; en ligne droite, suivant le méridien, à droite et à gauche duquel serpente la vallée du Nil, la distance de lac à mer est de 31 degrés et demi, soit environ 3500 kilomètres; mais peut-être faut-il descendre encore à plus de 3 degrés au sud de l'équateur et à 2 degrés à l'est de l'émissaire de sortie pour y trouver les premières eaux du bassin nilotique. Les sinuosités du lit allongent le courant fluvial de plus des trois quarts[2]. Pour la superficie du bassin, le Nil est inférieur aux deux fleuves américains, le courant des Amazones et le Missouri-Mississippi; d'après le tracé approximatif de nos cartes d'Afrique, il est à peu près égal au Congo pour l'étendue de l'aire d'écoulement : si ce n'est dans la partie moyenne de son cours, entre le pays des Makraka et l'Éthiopie, ses versants latéraux n'ont qu'une faible largeur[3]. Enfin, la sécheresse de la plupart des régions que parcourt le Nil ne lui permet pas de se comparer pour la masse liquide avec les autres grandes artères fluviales du monde; d'après le tableau des portées fluviales que l'on a pu calculer d'une manière approximative, il serait probablement le vingt-septième fleuve de la Terre. Suivant les évaluations des ingénieurs, l'Atrato, qui débouche dans la mer des Caraïbes, près de l'isthme de Panama, et forme ainsi une sorte de pendant au grand fleuve africain, roulerait une masse d'eau plus considérable, quoique son bassin soit près de cent fois moindre.

La pente générale du sol, des plateaux de l'Afrique centrale aux rivages de la Méditerranée, coïncide avec la vallée du Nil; toutefois c'est uniquement à ce fleuve que les régions traversées doivent leur unité géographique. Les hautes terres de l'intérieur parsemées de lacs, les espaces maréca-

[1]

| | | |
|---|---|---|
| Longueur du Missouri-Mississippi. . . . . . . . . . | 7052 | kilomètres. |
| » du Nil, avec l'affluent supérieur du Nyanza. . | 7000 | » |
| » du fleuve des Amazones, avec l'Apourimac. . | 6000 | » |
| » de l'Irtich-Ob'. . . . . . . . . . . . . | 5685 | » |
| » du Selenga-Angara-Yenisei. . . . . . . . | 5500 | » |
| » du Vitim-Lena. . . . . . . . . . . . | 5465 | » |
| » du Yangtze-kiang. . . . . . . . . . . | 4650 | » |

[2] Elia Lombardini, *Essai sur l'hydrologie du Nil.*

[3] Superficie approximative des bassins fluviaux :

| | | | |
|---|---|---|---|
| Amazones. . . . . . | 7 000 000 kil. carrés. | Nil . . . . . . . . . | 3 350 000 kil. carrés. |
| Mississippi . . . . . | 3 496 000 » » | Congo. . . . . . . | 3 200 000 » » |

geux où les principaux affluents du sud-ouest viennent s'unir au Nil Blanc, la citadelle de montagnes occupée par les Éthiopiens, le Kordofân, entouré de solitudes, les déserts de Nubie, l'étroite et sinueuse vallée de la haute Égypte, enfin la campagne verdoyante où se ramifient les bras fluviaux avant de s'unir à la Méditerranée, toutes ces contrées sont autant de domaines géographiques bien distincts, et l'histoire en aurait été toute locale si le Nil et ses affluents, serpentant de l'une à l'autre région, ne les avaient unies de leurs fils d'argent. C'est grâce au fleuve que les bords du Nil inférieur se sont peuplés de colons d'origine nubienne, que l'antique civilisation d'Égypte remonta jadis jusqu'à Meroë et même au delà, que des guerres fréquentes ont sévi entre Éthiopiens et gens des plaines pour la possession des cours d'eau, et que, pendant ce siècle, vice-rois et khédives du Caire ont fait de si constants efforts pour rattacher à leur domination tout le bassin du haut Nil, jusqu'aux grands lacs et au faîte de partage. Les divisions naturelles entre les peuples riverains sont marquées sur cette longue artère de l'Afrique nord-orientale par les seuils des cataractes et les confluents de rivières. Il importe donc d'étudier d'abord le fleuve qui a fait l'histoire de ces contrées.

Les anciens disaient que le Nil prend sa source dans les « montagnes de la Lune », et c'est, en effet, dans l'Ou-Nyamouèzi ou « Pays de la Lune » que Speke a vu les affluents les plus méridionaux du système lacustre d'où s'échappe le Nil. Mais, parmi ces tributaires, en est-il un que la longueur de son cours, sinon l'abondance de ses eaux, permette de considérer comme la branche maîtresse du fleuve? On cherche encore cette « tête du Nil »; comme au temps de Lucain, personne n'a eu la gloire de voir le Nil naissant, ou du moins ceux qui habitent ses bords en ignorent le rôle historique. Suivant les cartes qui ont été dressées d'après les itinéraires de Stanley, de Pearson, de Smith et des missionnaires français, il semblerait que le Mwarou (Liwoumba, Louwambé), naissant au sud du cinquième degré de latitude boréale, et coulant au nord, puis au nord-ouest vers le N'yanza, serait le vrai Nil « de la Lune », du moins pour la longueur du lit; mais, si les altitudes barométriques rapportées par l'explorateur Pearson sont exactes, il est impossible que ce cours d'eau aille se jeter dans le bassin lacustre, puisqu'il coule à une moindre élévation. D'autre part, il ne saurait se diriger à l'ouest, vers le lac Tanganyka, puisqu'il en est séparé par des seuils d'environ 150 mètres[1] et que de nombreux voyageurs auraient dû le traverser en route; il se perd

[1] E. G. Ravenstein, *Map of Eastern Equatorial Africa.*

donc probablement en quelque bassin d'évaporation. Les indigènes dirent à Speke que cette région, comprise entre le grand lac et les hautes montagnes du littoral, est parsemée de lacs et de fonds salins, pareils à ceux que les informateurs arabes de Denhardt, Erhard, Wakefield ont découverts plus au nord. Naguère, on aurait pu croire aussi que des rivières abondantes descendaient du versant occidental de la montagne géante de l'Afrique, le Kilîma N'djâro, qui dresse ses deux pitons neigeux à 400 kilomètres à l'orient du N'yanza; mais les eaux qui s'échappent des ravins de l'énorme volcan prennent surtout la direction de l'est et du midi pour s'écouler dans la mer des Indes; les ruisseaux peu abondants du versant occidental vont se perdre dans les dépressions du plateau. Les cours d'eau que Stanley et d'autres voyageurs ont reconnus sur la côte orientale du N'yanza ne sont pas des rivières considérables et naissent encore loin du Kilîma N'djâro. Le faîte de partage entre le versant de la mer des Indes et celui du haut Nil n'a pas la hauteur des sommets orientaux, et ressemble plutôt à une berge élevée se terminant brusquement à l'est et s'inclinant doucement du côté de l'ouest; de distance en distance des volcans se dressent sur cette haute berge, et, d'après les Arabes, dont le témoignage a été récemment confirmé par celui du voyageur Fischer, plusieurs de ces monts offrent encore des signes d'activité; des éruptions même auraient eu lieu. Un des cônes est le Dounyé Ngaï ou le « Mont Céleste »; deux cimes portent le nom de Dounyé M'bouro ou « Pic de la Fumée », et des eaux thermales coulent en abondance de leurs fissures. A la base des escarpements orientaux de la falaise, haute d'environ 1500 mètres, qui porte le Mont Céleste et les autres volcans bordiers s'étend un lac thermal, prolongé par des marais où se dépose la soude. En cet endroit le sol forme une dépression profonde entre la chaîne des volcans et le Kilîma N'djâro; l'altitude du lac est de 640 mètres seulement[1].

L'affluent du grand lac qui a certainement le plus de droits à être tenu pour la rivière maîtresse du bassin, du moins par la masse liquide, est le Tangouré, Kagera[2] ou rivière de Kitangoulé, qui s'épanche dans la partie occidentale de la mer intérieure, à peu près vers le milieu du littoral : ses premiers explorateurs lui ont donné le nom de Nil d'Alexandra. Il naît dans une région montueuse, à une centaine de kilomètres au sud de l'équateur et à près de 3900 kilomètres en droite ligne de la Méditerranée, puis, uni aux torrents qui descendent du massif de Mfoumbiro, il coule

[1] Fischer, *Hamburger Correspondent*, 21 déc. 1883; — *Proceedings of the Geographical Society*, fev. 1884.

[2] Dans la transcription des noms étrangers, le *g* a toujours le son dur.

dans la direction normale du nord-est. Stanley a pénétré dans la vallée de ce haut Nil en aval de son confluent avec l'émissaire de l'Akanyarou, appelé aussi, avant d'avoir été visité, « lac Alexandra ». A l'endroit où Stanley explora le fleuve, celui-ci traverse plusieurs lacs et reçoit les affluents d'autres bassins lacustres parsemés dans les dépressions; sa profondeur moyenne est de 15 mètres, et des papyrus le bordent en une haute muraille cachant entièrement l'horizon. Speke et Grant, qui virent les premiers le haut Nil, le traversèrent beaucoup plus bas, en aval de la cascade de Morongo, à une ou deux journées de marche de son entrée dans le lac. Le Tangouré est une puissante rivière, s'étalant sur un espace de plusieurs kilomètres à droite et à gauche pendant la saison des pluies; elle rappela au voyageur Grant le Hougly, entre Chandernagor et Calcutta. A l'endroit où Speke la franchit, en janvier 1862, c'est-à-dire à l'époque des eaux basses, sa largeur était seulement de 75 mètres, mais elle ressemblait à un canal ouvert entre les murs de roseaux; l'eau était trop profonde pour qu'il fût possible aux bateliers d'employer des gaffes : ils étaient obligés de ramer. Le courant du Nil d'Alexandra est très rapide, d'au moins 6 kilomètres à l'heure : c'est à grand'peine que les embarcations peuvent le remonter. A son embouchure, s'ouvrant en forme d'estuaire, il a plus de 150 mètres de large et sa profondeur varie de 25 à 40 mètres; cependant la vitesse de ses eaux est toujours considérable, et l'on voit se prolonger à plusieurs kilomètres de distance la ligne de démarcation entre le flot du Nil, « couleur de fer sombre », et les eaux bleues du lac[1]. Les indigènes ont une grande vénération pour leur fleuve, et Speke eut à discuter longtemps avec les passeurs qui voulaient le forcer à se déchausser dans le bateau : ils craignaient que la conduite peu respectueuse de l'étranger n'amenât une catastrophe; ils ne permirent pas non plus à Grant de jeter la sonde dans l'eau sacrée[2]. Un des noms que les riverains donnent à la rivière justifie l'hypothèse qui en fait la branche maîtresse du Nil : d'après Stanley, ils l'appellent la « mère » du « Courant des Pierres », désignant par ce dernier nom l'émissaire de sortie, dans l'Ou-Ganda. A l'angle nord-occidental du lac, se déverse une autre rivière abondante, la Katonga, qui naît à l'ouest, dans le voisinage du lac M'voutan-Nzigé; son cours dépasse 200 kilomètres, mais il est certain que sa masse liquide est inférieure à celle du Tangouré.

Le « N'yanza » par excellence ou lac d'Ou-Kerewé, qui reçoit ces affluents

[1] Stanley, *Trough the dark continent.*
[2] *Journal of the Geographical Society*, 1876 : — Speke, *Discovery of the source of the Nile.*

et d'où s'épanche le grand Nil, est le plus vaste bassin lacustre du continent africain : d'après la carte provisoire de Stanley, que remplacera bientôt une œuvre plus longuement étudiée de Mackay[1], ce lac n'est dépassé en superficie dans le monde entier que par le lac Supérieur du Dominion[2]; le Michigan et le Huron sont l'un et l'autre moins étendus de quelques milliers de kilomètres carrés. Même l'Aral, généralement désigné sous le nom de « mer », aussi bien à cause de ses grandes dimensions que pour la salure de ses eaux, ne recouvre pas une surface aussi considérable que celle du N'yanza. Et ce n'est pas seulement par la surface qu'elle occupe sur la rondeur terrestre, c'est aussi par sa profondeur que la mer intérieure d'Afrique peut se comparer aux principales cavités lacustres des continents : dans le voisinage immédiat de la côte orientale, et non loin d'îles et d'îlots, la sonde n'a trouvé le fond qu'à 177 mètres. Il est probable que dans les parages du milieu, loin de tous les rivages, la profondeur est plus considérable : s'il en est ainsi, le N'yanza serait, parmi les mers d'eau douce, celle dont la masse liquide est la plus forte. L'altitude de la nappe d'eau a été diversement évaluée par les explorateurs, suivant les indications de leurs instruments : la hauteur de 1200 mètres au-dessus du niveau de la mer est provisoirement adoptée comme très rapprochée de la vérité[3].

Speke, qui découvrit la mer intérieure de l'Afrique, lui donna, suivant l'habitude anglaise, le nom de sa souveraine : lac Victoria ou Victoria N'yanza. Chaque peuplade des alentours la désigne par une appellation différente ; pour les Souâheli du littoral de l'océan Indien, c'est le Bahari ya Pila ou la « Seconde Mer » ; en outre, l'histoire mentionne beaucoup d'autres noms qui se rapportaient évidemment à cette nappe lacustre des plateaux. Son appellation de Kerèwé lui vient de la plus grande île des côtes méridionales, Ou-Kerèwé, que sépare de la terre ferme un simple fossé de quelques mètres de largeur, le détroit de Rougechi, presque entièrement

[1] *Proceedings of the Geographical Society*, may 1884.

[2] Superficie des principaux lacs du monde :

| | Kilomètres carrés. | | Kilomètres carrés. |
|---|---|---|---|
| Supérieur . . . . . . . . | 83 000 | Huron . . . . . . . . . . | 61 340 |
| N'yanza . . . . . . . . . . | 66 500 | Michigan. . . . . . . . . | 59 072 |
| Mer d'Aral . . . . . . . . | 65 780 | Érié. . . . . . . . . . | 28 400 |

[3] Altitude du Nyanza, d'après les divers explorateurs :

| | |
|---|---|
| D'après Speke, en 1858. . . . . . . . . | 1140 mètres. |
| » » en 1862. . . . . . . . . . | 1008 » |
| » Stanley, en 1875 . . . . . . . . . | 1257 » |
| » Smith, en 1876. . . . . . . . . | 1158 » |
| » Pearson, en 1879 . . . . . . . . . | 1251 » |
| » Wilson et Felkin, en 1881. . . . . | 1295 » |
| » Mackay, en 1883. . . . . . . . . . | 1006 » |

obstrué par des papyrus et autres plantes aquatiques ; mais, d'après Wilson, on désignerait généralement le lac sous le nom de N'yanza, la « mer Intérieure » par excellence. Au sud de l'île Ou-Kerèwé, un golfe s'enfonce profondément dans les terres : Stanley lui a donné le nom de Speke, son devancier dans l'exploration de l'Afrique centrale. D'énormes crocodiles

N° 10. — SOURCES DU NIL ET PLATEAU DU NYANZA.




gîtent dans les eaux marécageuses qui bordent çà et là le pourtour du golfe ; ceux qui se pressent dans les roseaux, près de la branche du Tangouré, sont tenus pour des demi-dieux personnifiant le génie du fleuve[1]. Certaines îles sont le domaine incontesté de belliqueux hippopotames, qui se groupent par tribus et familles et ne tolèrent point la présence d'autres grands animaux sur leurs territoires respectifs. Les naturels ont construit des bateaux d'une espèce particulière pour la capture de ces monstres :

[1] Mackay, *Proceedings of the Geographical Society*, may 1884.

en heurtant l'embarcation l'animal engage sa tête dans le creux du bordage et l'on en profite pour le percer de coups; mais pareille chasse est toujours périlleuse[1].

Sur l'immense pourtour de plus de 1200 kilomètres, sans compter les mille petites indentations des côtes, les paysages varient à l'infini. Presque partout le littoral est rocheux, gneiss, granit ou basalte; mais, tandis qu'en maints endroits la zone riveraine est une étendue plane et sans arbres, ailleurs de hautes collines, des montagnes même, s'élèvent au bord de l'eau, parsemées de bouquets de verdure, entre lesquels se montrent des villages; de la rivière Katonga au Tangouré une grande partie de la rive est basse, et les pêcheurs poussent leurs radeaux à la gaffe jusqu'à 5 kilomètres du bord. Au sud se dressent des rochers nus, auxquels des broderies de lichens rouges ou orangés donnent l'aspect de blocs de fer, et plusieurs sont en effet composés de minerai ferrugineux[2]. Les sites les plus gracieux se déroulent au nord-ouest du bassin dans l'Ou-Ganda ou pays de Ganda : les baies qui découpent le rivage paraissent divisées en nappes inégales par des promontoires boisés; de toutes parts on voit briller des eaux argentines entre les massifs verdoyants; de chaque vallon s'échappe un ruisseau bordé de hautes herbes ou d'arbustes, au-dessus desquels se reploient les branches des grands arbres. Il n'est probablement pas de contrée au centre de l'Afrique qui ait un sol plus fécond et un climat plus égal que ce pays de Ganda : les plantes de la zone tempérée qu'y ont introduites les Européens ont parfaitement réussi[3].

Au large du littoral de Ganda, entre la haute mer et les golfes des côtes se prolonge en chaîne continue un archipel de quatre cents îles, dont le groupe le plus considérable porte le nom de Sessé. Les paysages de ce monde insulaire sont encore plus variés que ceux des rivages de l'Ou-Ganda et la végétation y est plus riche : des arbres superbes recouvrent les pentes jusqu'aux plages, qu'entoure une bordure de papyrus. A l'ouest, une île basaltique, le Boukerebé, l'Alice-Island de Stanley, dresse ses parois noirâtres à plus de 100 mètres au-dessus du lac. De toutes les roches insulaires qui frangent la côte sur le pourtour du N'yanza, la plus étrange est celle que Stanley appela « île du Pont ». Ce roc, situé non loin de l'angle nord-oriental du lac, se compose de deux piliers de basalte, unis l'un à l'autre par une arcade surbaissée d'environ 4 mètres de flèche. Des arbres ont inséré leurs racines dans les fissures de la pierre : le rocher a disparu, on

[1] Wilson and Felkin, *Uganda and the Egyptian Soudan.*
[2] Mackay, *Proceedings of the Geographical Society*, may 1884.
[3] Wilson, *Proceedings of the Geographical Society*, june 1880.



PAYSAGE DES BORDS DU N'YANZA DANS L'OU GANDA. — VUE PRISE DE LA BAIE MURCHISON

Dessin de Slom, d'après Stanley.

ne voit que deux groupes de verdure enguirlandés de lianes qui retombent dans le flot, traçant chacune leur petit sillage; à travers l'arcade, festonnée de plantes, se montre la chaîne vaporeuse des montagnes côtières.

Les bateaux qui voguent sur le lac, parfois groupés en flottes considérables, contribuent à la beauté des paysages du N'yanza. Quelques riverains ont des bateaux à voiles, les marchands ont lancé de grandes embarcations pareilles aux *dhaou* des Arabes zanzibariens, et les missionnaires européens ont charpenté des chaloupes sur le modèle anglais; mais la plupart des esquifs sont encore de construction primitive : ce sont des pirogues arrondies vers l'arrière et pointues à l'avant; la moitié antérieure émerge en entier et se redresse à la façon des gondoles par une haute proue ornée de deux cornes d'antilope et d'un bouquet de plumes : on dirait de loin un animal élevant le cou hors de l'eau et cherchant sa proie. Ces bateaux, que montent de dix à quarante-huit rameurs, ne marchent qu'à la pagaye; ils n'ont ni mât, ni voile; formés de troncs d'arbres mal équarris que rattachent des branches flexibles et calfatés par des écorces mêlées de boue, ils ne résistent guère à la pression de l'eau et les accidents sont fréquents; les rameurs ne se hasardent guère loin du rivage. Naguère, les flottes de Ganda n'osaient s'approcher de l'île d'Ou-Vouma : armés d'un simple couteau, les insulaires nageaient vers les barques, plongeaient à quelque distance pour arriver sous la carène dont ils tranchaient les attaches ligneuses : en quelques secondes, l'embarcation était rasée par le flot et les rameurs luttaient contre la mort[1]. Les dangers de la navigation sur le N'yanza assurent aux divinités du lac une grande vénération de la part de tous les riverains. Ces dieux, qui résident dans les îles, ne daignent communiquer avec les mortels que par l'intermédiaire d'ambassadeurs, auxquels on parle les mains pleines de présents[2]. Avant longtemps, les bateaux à vapeur auront privé ces dieux de leur prestige et les feront rentrer dans les rangs des simples mortels. Lorsque l'Américain Chaillé-Long voulut s'embarquer sur le lac, le roi d'Ou-Ganda fit abattre les têtes de sept magiciens que l'on adorait et que l'on exécrait à la fois comme les mauvais génies du lac : il espérait ainsi favoriser le voyage de son hôte[3]. Les tempêtes, les trombes sont fréquentes sur le lac. M. Wilson a constaté l'existence d'un courant constant qui se fait sentir dans le golfe de Speke et se porte dans la direction de l'ouest, parallèlement au littoral; il est causé par l'alizé du sud-est, qui souffle régulièrement pendant presque toute l'année.

[1] Ernest Linant de Bellefonds, *Bulletin de la Société de Géographie du Caire*, 1876.
[2] Speke, ouvrage cité.
[3] *Petermann's Mittheilungen*, 1875, n° XI.

L'eau surabondante de la mer intérieure s'écoule lentement par un large golfe de la côte septentrionale ouvert au nord de l'île Ou-Vouma, puis, graduellement resserrée en fleuve, elle précipite son courant : c'est là que se forme le Nil. A peine le courant de sortie a-t-il pris l'aspect d'un cours d'eau, qu'il atteint le bord d'un seuil d'où il plonge en cascade : c'est le « Courant des Pierres ». Un groupe de rochers, portant quelques arbres, se dresse à peu près au milieu de la chute, large d'environ 400 mètres; d'autres blocs de pierre, moins élevés, divisent le courant à droite et à gauche, et plus bas d'autres écueils sont parsemés dans le courant, au milieu de la masse écumeuse et tourbillonnante : de là le nom de Djindja ou de « Pierres » sous lequel les habitants de l'Ou-Ganda désignent la cataracte. Speke lui donne l'appellation de « chutes de Ripon », *Ripon-falls*, généralement indiquée sur les cartes. La hauteur verticale de la cascade est de 4 mètres, et pourtant les poissons, qui se pressent en foule à la base de la nappe croulante, s'élancent par centaines à la fois pour retomber dans le courant supérieur. Un bac traverse le fleuve tranquille à une petite distance en amont de Djindja. La vue du lac est en grande partie cachée par un promontoire boisé; un petit bouquet de palmiers sur une péninsule basse indique la ligne de séparation entre les eaux du golfe et le courant fluvial. Au delà, des îles verdoyantes semblent continuer les collines de la terre ferme.

D'après Stanley, le Nil, appelé ici Kivira, serait d'un tiers environ plus considérable que le Tangouré, l'affluent principal du grand lac. Large d'un demi-kilomètre en moyenne, il coule d'abord au nord-ouest en formant quelques rapides; plus bas, il s'étend à droite et à gauche en vastes marécages emplis de roseaux, mais le fleuve maintient sa profondeur normale entre les joncs, et, par delà les marais, les deux versants de la vallée déroulent leurs prairies, leurs bois et leurs vallons. A une centaine de kilomètres de ses chutes, le Nil débouche dans un autre lac, le Gita-N'zigé, appelé lac Ibrahim par l'Américain Chaillé-Long, qui le découvrit en 1875. C'est une nappe d'eau peu étendue en comparaison des mers d'eau douce que possède l'Afrique centrale : il occuperait un espace d'environ 500 kilomètres carrés. Dans cette région, le Nil reçoit quelques cours d'eau, entre autres le Louadjerri, qui naît dans les collines de l'Ou-Ganda, non loin de la rive du N'yanza, et que Speke croyait être un effluent de ce grand lac. L'explorateur anglais traçait sur la carte un troisième émissaire, le Kafou, qui se serait réuni au grand Nil, après un cours d'environ 200 kilomètres. C'eût été un phénomène extraordinaire que celui de trois rivières s'épanchant d'un même lac pour aller se rejoindre à travers des régions

accidentées; mais le Kafou, comme le Louadjerri, naît dans le voisinage du lac, sans communiquer avec lui.

Le Nil s'est à peine reformé dans un étroit canal, au sortir du lac Ibrahim, qu'il s'étend de nouveau, dit Chaillé-Long, pour former un immense marécage n'ayant en moyenne que 3 ou 4 mètres de profondeur et recouvert de végétation : ici des arbres, ailleurs des forêts de roseaux. Ce marais est le Kiodja ou Kapeki, découvert par l'Italien Piaggia. A une petite distance en aval, sur la courbe occidentale d'un long méandre, le fleuve reçoit la rivière navigable de Kafou. En aval, il décrit une autre courbe vers l'est et vers le nord, puis, tournant brusquement à l'ouest, se maintient désormais dans la même direction jusqu'au grand lac de M'woutan-N'zìgé : dans cette partie de son cours, il est en général désigné sur les cartes anglaises sous le nom de Somerset. Large de plus de 400 mètres en moyenne, le fleuve serait parfaitement navigable si la pente n'en était trop rapide : d'après les mesures approximatives faites par les voyageurs, la chute totale du Nil, sur cet espace d'environ 150 kilomètres, serait de 695 mètres, soit plus de 4 centimètres et demi par mètre de cours. La première cascade de cette partie du Nil, celle de Karouma, est plutôt un rapide ; l'eau, resserrée entre des parois de syénite, glisse d'un ressaut presque aussi régulier qu'un barrage fait de main d'homme et fuit en nappes écumeuses : de l'aval à l'amont la différence de niveau est d'environ 5 mètres. Mais à ce premier rapide en succèdent d'autres, le Tada, le Nakoni, l'Assaka, le Kadia, le Wadé, le Ketoutou ; là est le seuil principal que franchit le Nil pour descendre de la région des hauts plateaux. Sur un espace de 50 kilomètres, l'eau s'échappe d'écluse en écluse, se heurtant sur les rochers, emplissant l'atmosphère de vapeurs qui retombent en pluie sur les arbres de la rive ; même les pirogues des indigènes ne peuvent s'aventurer dans ces rapides. L'action du courant a, pour ainsi dire, scié le rocher en abaissant graduellement le niveau du fleuve : la paroi de la rive méridionale s'élève à 40 ou 50 mètres de hauteur verticale au-dessus des eaux bouillonnantes[1].

C'est par une imposante cascade que se termine le cours torrentiel du Nil Somerset. Sur une vingtaine de kilomètres en amont de la chute, l'eau est tellement inclinée, que rapide succède incessamment à rapide : la pente du fleuve est d'au moins 10 mètres par kilomètre[2]. Soudain le courant, réduit à une largeur d'à peine 50 mètres, s'élance d'une corniche entre deux

[1] E. Linant de Bellefonds, *Bulletin de la Société de Géographie du Caire*, 1876.
[2] C. G. Gordon *Journal of the Geographical Society*, 1876.

falaises noires et plonge à 35 mètres de profondeur dans un bassin de vagues tournoyantes, entourées d'écume; un brouillard irisé s'élève de la chute comme une fumée, ondulant sous la brise; à 100 mètres au-dessus du flot toujours agité se balancent les éventails des palmiers. Baker, le premier Européen qui visita cette cataracte, lui donna le nom de « chute Murchison », appellation que l'on pourrait changer pour celle de Choa-Moron, le village le plus rapproché. Presque immédiatement en aval du remous inférieur, l'eau se calme; le fleuve, large de 150 à 250 mètres, est presque sans courant : on dirait plutôt un reflux du lac M'woutan-N'zîgé que la continuation du rapide cours d'eau que l'on a vu fuir entre les rochers. Ce phénomène s'expliquerait, d'après Linant de Bellefonds et d'autres voyageurs, par l'existence d'un effluent latéral qui se dirigerait au nord-ouest pour aller rejoindre le Nil inférieur sans traverser le lac : cet effluent serait le véritable fleuve[1].

Le lac découvert par Baker et dénommé par lui Albert-N'yanza est connu par ses riverains orientaux sous le nom de « Mer des Sauterelles ». — M'woutan-N'zîgé. — D'autres indigènes l'appellent la « Grande Eau ». Pourtant il est de dimensions bien inférieures au N'yanza : il s'étend du sud-ouest au nord-est sur une longueur d'environ 150 kilomètres; sa largeur moyenne dépasse 30 kilomètres; d'après les mesures approximatives de Mason, il occupe une superficie de 4650 kilomètres carrés; son altitude est de 700 mètres : du N'yanza à ce bassin inférieur, le Nil a donc descendu près de la moitié de la rampe du continent, entre les plateaux et la Méditerranée. Comme la mer Morte, le M'woutan-N'zîgé paraît emplir le fond d'une fissure du sol; il est dominé à droite et à gauche par des montagnes escarpées, tandis qu'à ses deux extrémités, du nord et du sud, il se termine par des baies à pente douce, bordées de plages basses. Les hautes falaises de la rive orientale, roches de granit, de gneiss et de porphyre rouge, forment comme un premier degré à l'escalier qui monte vers le plateau d'Ou-Nyoro et d'Ou-Ganda. Les rivières qui proviennent des marais de ces hautes terres n'ont pu encore se tailler un lit régulier à travers les parois extérieures du plateau, et, comme le Nil aux chutes de Murchison, elles descendent toutes en cataractes, moins puissantes que celles du grand fleuve par la masse liquide, mais d'une hauteur plus considérable : la hauteur de ces colonnes d'eau plongeant dans les sombres écluses du haut des corniches de rochers est évaluée approximativement à 300 mètres.

[1] Chippendall; — C. G. Gordon, *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, nov. 1875; — *Bulletin de la Société de Géographie du Caire*, 1876.

Livingstone et d'autres explorateurs de l'Afrique centrale considéraient le lac Tanganyka comme appartenant au bassin du Nil et l'excédent de ses eaux se serait déversé au nord-est dans le M'woutan-N'zigé. Les découvertes récentes ont prouvé que les deux grands lacs ne sont point en communication. Dans leurs voyages de circumnavigation, Gessi, puis Mason, ont reconnu que le lac Albert ne reçoit d'autre rivière dans sa partie méridionale qu'un cours d'eau paresseux, obstrué d'herbes, sans profondeur; en ces parages marécageux, il est couvert d'une forêt flottante ou à moitié submergée d'ambatch ou ambadj, arbres de la famille des légumineuses (*herminiera elaphroxylon*) qui élèvent à 5 ou 6 mètres de hauteur leurs tiges ornées de feuilles en étoiles et de fleurs d'un jaune doré comme celle des genêts; le bois de l'ambatch, ressemblant au liège, est le plus léger que l'on connaisse; un homme porte facilement un radeau suffisant pour soutenir huit personnes[1]. Même les barques des indigènes ne peuvent pénétrer dans ce fourré, au milieu des racines entremêlées dans le fond vaseux. Du haut du mât, Gessi put voir qu'au delà des forêts s'étend une vaste savane entre les deux parois de montagnes qui continuent les chaînes riveraines. En dehors des bas-fonds du sud, où l'eau est noirâtre et vaseuse, et de quelques parages de la côte orientale où jaillissent des sources salines utilisées par les habitants de l'Ou-Nyoro, le M'woutan-N'zigé, dont le flot se renouvelle sans cesse par le courant du Nil, ne contient que de l'eau douce et pure. On n'a point remarqué de courants, si ce n'est celui de la houle, poussée par le vent. La navigation y est fort dangereuse à cause des brusques sautes des courants aériens au tournant des promontoires et à l'issue des cluses. En s'embarquant sur leurs périlleux bateaux, les indigènes ne manquent jamais de jeter dans le flot des objets précieux, en offrande aux divinités de la « mer » : un chef, ami de Baker, se fit donner par lui des verroteries pour les offrir au lac et le rendre propice à l'étranger. Mais depuis ces premières visites le M'woutan-N'zigé, annexé pour un temps au royaume khédivial, a vu d'autres embarcations : deux bateaux à vapeur l'ont parcouru dans tous les sens. Pour amener ces bâtiments, que des cascades arrêtaient sur le cours du Nil, il a fallu les démonter en entier et les expédier en morceaux par les portages; 4800 individus ont ainsi transporté le *Khédive* jusqu'au chantier de reconstruction; six cents nègres traînaient la chaudière à travers les marais, les broussailles et les rochers. Les escarpements de la rive orientale sont beaucoup plus élevés que ceux de la rive d'occident; en longeant

[1] *Petermann's Mittheilungen*, 1860, n° 11; — Schweinfurth, même recueil, 1868, n° 1.

celle-ci, on voit facilement l'autre côté du lac, tandis que des parages orientaux le lac paraît une mer sans bornes[1].

Ainsi qu'on le dit, à tort, pour tous les autres cours d'eau qui se jettent dans un lac et ressortent à une certaine distance, le Nil traverserait el M'woutan-N'zìgé sans se mêler aux eaux environnantes. Il n'en est rien : suivant la différence des températures dans les deux masses liquides, l'eau fluviale, plus tiède, s'étale en une mince couche à la surface du lac et les vents opèrent le mélange, ou bien, plus froide, elle descend dans les profondeurs de la cavité lacustre pour déplacer des eaux plus légères. Quoique le golfe de sortie soit à une vingtaine de kilomètres seulement du golfe d'entrée, cependant le Nil, qui s'enfuit dans la direction du nord, n'est point le courant qui forma la cataracte de Murchison : celui-ci s'est perdu dans la « Grande Eau »; l'autre fleuve est le trop-plein de l'immense réservoir. Entre les deux entonnoirs fluviaux, la profondeur est peu considérable et tout un archipel d'îlots et de bancs de sable parsème les eaux au-devant de la côte.

Au sortir du M'woutan-N'zìgé, le Nil, appelé aussi dans cette partie de son cours Kir, Meri et Bahr el-Djebel ou « fleuve des Montagnes », et de maints autres noms, suivant les dialectes des tribus riveraines, coule dans la direction du nord et du nord-est. Le fleuve est d'allure tranquille et, large de 500 à 2000 mètres, serpente en longs méandres entre deux rives verdoyantes. Dans le milieu du chenal, l'eau est profonde, de 5 à 12 mètres, et de gros bâtiments pourraient en toute saison desservir les escales riveraines jusqu'à 200 kilomètres en aval du lac. Des îles boisées et des îlots, s'élevant hors de l'eau comme des bouquets de papyrus, bordent les rives; souvent, surtout au commencement des crues, on voit des îles flottantes passer au fil du courant. Les matériaux originaires de ces îles consistent en traînées de feuilles et de roseaux qui viennent s'échouer sur des fourrés de hautes herbes aquatiques, se raidissant sous l'effort de l'eau comme des cordes d'ancre. Ces débris de plantes se décomposent et forment une première couche de terreau flottant, qui ne tarde pas à se couvrir de végétation; les radicelles, les racines s'entremêlent et finissent par donner au tapis végétal une certaine solidité; pendant cinq, six années, la flore se renouvelle dans ces jardins flottants, puis le lacis du chevelu se décompose à son tour, les terres se divisent et descendent en rondelles inégales, tournoyant sur le flot[2]. Mais il arrive souvent que les débris végétaux s'accu-

[1] Mason, *Bulletin de la Société de Géographie du Caire*, n° 5, 1878.
[2] Romolo Gessi, *Esploratore*, 1877.

mulent en assez grande quantité pour que les masses flottantes prennent racine çà et là au fond du lit fluvial, et l'on a vu dans le bassin du Nil des rivières entièrement recouvertes par ces planchers mobiles et élastiques, sur lesquels se hasardent même les caravanes. C'est à la formation rapide des îles d'herbes que le Nil doit d'avoir été fréquemment bloqué dans cette partie de son cours et forcé de se creuser de nouveaux lits. Dans les plaines qui s'étendent à l'ouest du Nil actuel, on remarque en beaucoup d'endroits les restes d'anciens courants, « fausses rivières » qui furent autrefois le Nil. La chaîne de montagnes peu élevée qui limite cette plaine à l'occident et qui constitue le faîte de partage entre le bassin du Nil et celui du Congo pourrait être désignée sous le nom de « chaîne des Explorateurs » : les cimes qui se succèdent du sud au nord ont été appelées Schweinfurth, Junker, Chippendall, Speke, Emin, Baker, Gordon et Gessi.

La grande courbe que le Nil décrit en aval du poste de Doufilé, à l'altitude d'environ 600 mètres, marque un endroit très important dans l'hydrographie du bassin. Plusieurs rivières abondantes viennent y rejoindre le courant principal, entre autres l'Asoua ou Acha; un certain nombre de géographes la représentent comme issue de ce lac Mbaringo ou Baringo (Bahr Ingo) que Speke croyait jadis former le golfe nord-oriental du N'yanza et dont on contestait récemment l'existence, après en avoir fait une nappe distincte. Peut-être ce nom de Bahr ou « Mer » n'est-il qu'un calembour involontaire, provenant de l'appellation de Ba-Ringo ou « Peuple du Léopard », ainsi nommés parce qu'ils portent à la guerre des peaux de léopard [1]. Le voyageur Thomson, qui vient de parcourir ces régions, mais dont on n'a pas encore publié les récits (août 1884), a sans doute résolu cette « question » fort discutée du Baringo. Quoi qu'il en soit, il paraît probable que l'Asoua ne sort point d'un lac, mais descend d'une région montagneuse, à l'est du Nil Somerset; quant à l'effluent du Mbaringo, il s'épancherait directement dans le N'yanza : ce serait le Yagama, qui tombe dans le golfe nord-occidental du grand lac. A leur jonction, les deux cours d'eau, Nil et Asoua, bordés de montagnes à droite et à gauche, sont obstrués de rochers qui rendent la navigation difficile; même, en amont du confluent, un plan incliné, sur lequel le courant du Nil glisse en nappes écumeuses comme sur le talus d'une chaussée, est complètement infranchissable [2] : c'est le rapide de Fola, appelé par Wilson la « hui-

[1] Mackay, *Afrique explorée et civilisée*, mai 1884.
[2] Gordon, *Journal of the R. Geographical Society*, 1876.

tième » cataracte. Toutes les embarcations du haut Nil doivent s'arrêter en aval de cette chute et transborder leurs marchandises : l'arrêt forcé de la navigation est une des raisons qui ont fait abandonner la voie du Nil en amont des rapides. A partir du grand coude de Doufilé, les caravanes qui se dirigent vers les bords du N'yanza continuent leur marche au sud-est et vont rejoindre le Nil Somerset à Foweïra ou Faoueïra, au-dessus des rapides de Karouma; ce chemin en droite ligne, qui a servi aussi de voie militaire aux modernes conquérants égyptiens, est deux fois plus court que la route tortueuse de la vallée fluviale.

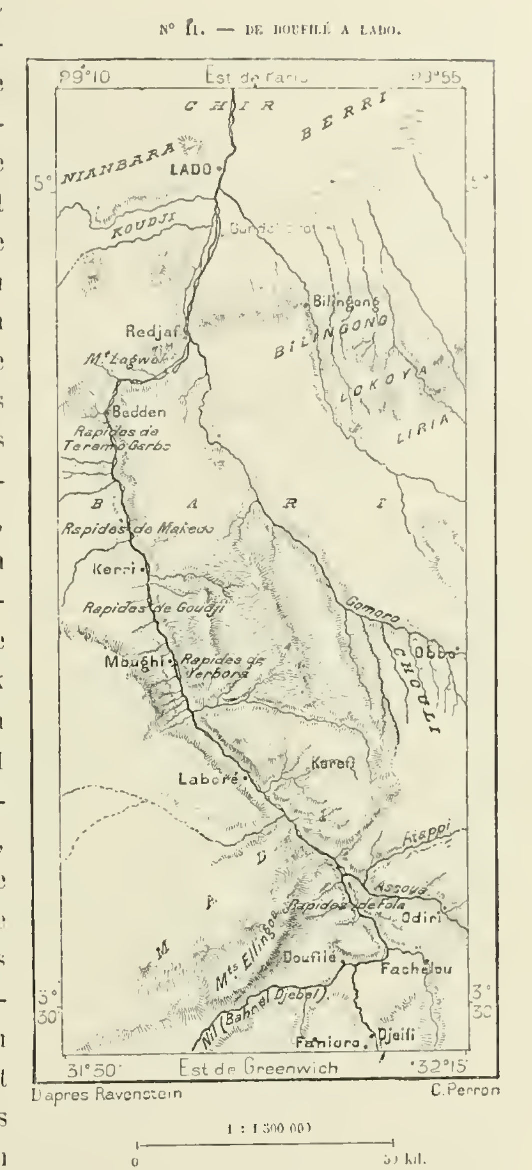
En aval de l'Asoua, le Nil est encore çà et là hérissé de roches qui rendent le passage difficile : à Yerbora, les courants partiels s'enfuient entre des blocs de pierre; à Makedo, ils forment deux chutes ayant près de deux mètres à pic, puis se précipitent encore en rapides au Teremo-Garbo et au Djenkoli-Garbo[1]; mais nulle part les seuils ne sont absolument infranchissables pendant les crues. C'est jusque-là que pénétra d'Arnaud, lors de sa mémorable expédition, en 1841. Les bateaux à vapeur remontent librement pendant neuf mois de l'année jusqu'à Ragât ou Redjâf et au méandre de Bedden, en aval de ces chutes qui forment la « septième » cataracte; quand les eaux sont basses, ils ne peuvent dépasser le poste fameux d'Ismaïliya ou Gondokoro, qui fut pendant longtemps la capitale des hautes provinces du Soudan égyptien. Une butte gréyeuse, quoique d'apparence volcanique, le Redjâf, qui dresse à plus de 100 mètres de hauteur sa masse conique, d'une régularité parfaite et terminée par une roche en forme de tour, est la borne qui signale de loin aux matelots la limite de la grande navigation. Ce monticule est désigné par les indigènes Bàri sous le nom de Logvek ou le « Trembleur », parce que le sol frémit fréquemment dans cette région ; d'après Felkin, l'aire de vibration qui commence à Redjâf s'étend au loin vers le sud-est et comprend toute la contrée des grands lacs[2].

A la tête de la navigation sur le cours moyen, à Redjâf ou Gondokoro, la portée normale du fleuve, calculée par Lombardini, d'après les évaluations de Dovyak et de Peney, serait de 550 à 560 mètres cubes; les eaux, réglées par les grands réservoirs lacustres du N'yanza et du M'woutan-N'zîgé, oscilleraient d'une maigre de 500 à une crue de 900 mètres cubes à la seconde[3]. Le flot des eaux pluviales, uni en un seul courant à Gondokoro et à Lado ou Lardo, la capitale nouvelle de la province de l'Équateur, présente un aspect imposant; mais, coulant dans une plaine à très faible

[1] Alf. Peney, *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, 1863.
[2] Wilson and Felkin, *Uganda and the Egyptian Soudan.*
[3] *Essai sur l'Hydrologie du Nil.*

pente, il se ramifie en de nombreuses rivières latérales : à droite et à gauche du Bahr el-Djebel ou Kir, — nom que les Denka donnent à cette partie du Nil, — serpentent d'autres courants secondaires entremêlés de marais. La rivière principale finit même par se bifurquer complètement : tandis que le Nil proprement dit maintient d'abord sa direction vers le nord-ouest, le Bahr ez-Zarâf ou « Fleuve des Girafes » coule au nord, pour aller rejoindre le fleuve majeur après un cours errant d'environ 300 kilomètres à travers les savanes et les marécages : ce n'est pas une rivière, dit Marno, mais seulement un *khôr*, une « coulée », qui d'ailleurs devient d'année en année plus difficile à visiter; les bateaux ne peuvent s'y aventurer qu'à la période des hautes crues, durant quelques mois ou seulement quelques semaines[1]. Évidemment, toute la région basse dans laquelle serpentent le Bahr el-Djebel, le Bahr ez-Zarâf, leurs innombrables effluents et les rivières qui viennent les rejoindre, fut jadis un vaste lac que les alluvions ont graduellement comblé; quelques îles rocheuses reposant sur un socle de terres affermies, à rives

N° 11. — DE DOUFILÉ A LADO.




1 : 1 500 000

0 — 50 kil.

bien limitées, s'élèvent au milieu de ces campagnes en formation. L'endroit où commence la berge septentrionale de cette ancienne mer intérieure est indiqué par le brusque changement de cours du Nil au confluent du Bahr el-Ghazâl ou « Fleuve des Gazelles ». A ce tournant, dit le « Jong des

[1] Marno, *Petermann's Mittheilungen*, 1873, n° 4; — *Reisen im Egyptischen Sudan.*

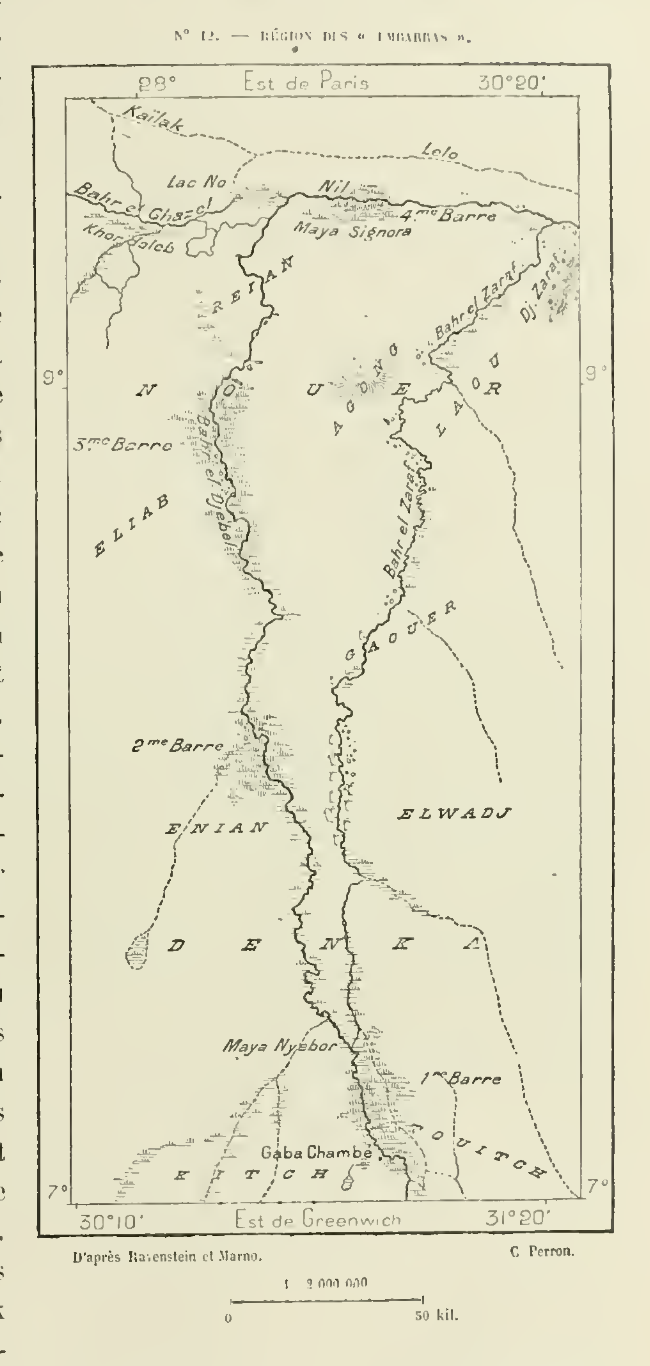
Rivières », tout le système des eaux, fleuve principal et coulées, doit se recourber vers l'est pour longer les hautes plaines du Kordofân. Un reste de lac, qu'on appelle le No, Nou ou Birket el-Ghazâl, emplit encore une cavité de l'ancienne dépression; mais, sous l'action des courants, des crues, des apports, cette nappe d'eau, maréçageuse sur les bords, change incessamment de forme; elle se déplace, se partage, se reconstitue pour se diviser encore. Sur toutes les cartes originales, les contours en diffèrent; elle paraît diminuer maintenant, colmatée par les apports continuels du fleuve et des rivières; en 1840, lorsque d'Arnaud en dressa la carte, c'était un bassin très considérable[1].

Le « Joug des Rivières » est la partie du fleuve où les débris végétaux bloquent le plus souvent le passage : les îles flottantes qu'apportent les courants et les bayous latéraux s'arrêtent aux brusques tournants et s'étendent de rive à rive en un radeau mobile. Arrêté par l'obstacle, le fleuve se déplace, mais d'autres *sedd* ou amas d'herbes, retenus par des fourrés d'ambatch, viennent bloquer le nouveau lit; en maints endroits, l'« embarras » — nom que les créoles de la Louisiane donnent, sur la Rivière Rouge, à ces digues d'herbes, de roseaux et de branches — occupe une largeur d'une vingtaine de kilomètres. Terre qui se forme, la couche de débris finit par se consolider; elle se recouvre de papyrus, même de végétation arborescente, et des forêts croissent au-dessus d'un fleuve caché qui continue lentement son cours dans les profondeurs. Des familles nombreuses de la tribu des Nouèr installent leurs campements sur le tapis d'herbes flottantes, se nourrissant uniquement des poissons qu'ils pêchent en perçant le sol, et des graines d'espèces diverses de nymphéacées[2]. Sur les berges du fleuve et des marais se voient en certains endroits des myriades de buttes argileuses élevées par les termites, et toutes assez hautes pour dépasser de leurs pointes le niveau des nappes d'inondation : suivant la hauteur des crues, les termites montent ou descendent d'étage en étage[3]. Un des habitants les plus curieux de ces régions inondées est l'oiseau appelé « père du soulier » par les Arabes, à cause de la forme de son bec : c'est le *balæniceps rex* des naturalistes. Quand on aperçoit de loin, sur une butte de termite, cet animal bizarre aux longues jambes, au plumage grisâtre, à la tête énorme, on se demande si l'on voit un oiseau ou un pêcheur Nouèr, le corps frotté de cendre[4].

[1] *Société de Géographie de Paris*, séances du 3 décembre 1880 et du 20 juin 1884.
[2] Wilson and Felkin, ouvrage cité.
[3] Samuel Baker, *Albert Nyanza*.
[4] Marno; — Schweinfurth, *Au cœur de l'Afrique*.

On sait que les embarras du Nil ont arrêté fréquemment les explorateurs, depuis l'époque où les émissaires qu'envoya Néron à la découverte des sources du Nil durent s'arrêter devant la mer des herbes. La plupart des voyageurs qui ont navigué sur le haut Nil pendant la dernière moitié de ce siècle ont dû s'ouvrir un passage de vive force à travers les herbes entrelacées; une des coulées où passa le bateau à vapeur de mademoiselle Tinné en garde le nom de Màya Signora. Pendant sept années, de 1870 à 1877, le fleuve fut complètement barré, et les navigateurs durent tous tenter le voyage par le Bahr ez-Zaràf[1]. Nombre d'entre eux ont séjourné pendant des semaines ou même des mois sur ces eaux pestilentielles, d'où s'élèvent des tourbillons de moustiques. C'est dans ces roselières que Gessi se trouva bloqué, en 1880, avec cinq cents soldats et de nombreux esclaves libérés; son bateau à vapeur et ses autres embarcations ne purent s'ouvrir un passage;

N° 12. — RÉGION DES « EMBARRAS ».




D'après Ravenstein et Marno. C. Perron.

1 : 2 000 000

0 — 50 kil.

[1] Marno, ouvrage cité.

trois mois se passèrent avant qu'une flottille égyptienne, commandée par l'Autrichien Marno, pût rouvrir le fleuve en travaillant du côté d'aval à la destruction de l'embarras. Dévorés par les insectes et par la fièvre, n'ayant d'autre nourriture que des herbes et la chair des malheureux qui succombaient, la plupart des captifs eurent le marais pour tombeau, et ceux qui en réchappèrent moururent presque tous d'épuisement quelque temps après; Gessi lui-même ne survécut que peu de mois à son emprisonnement dans les herbes du Nil. C'est aux marais de No qu'il faut attribuer l'origine de ces « eaux vertes » que l'on observe au Caire dans la première décade de juin et quelquefois plus longtemps, pendant vingt ou trente jours; l'eau du fleuve, remplie de cellules végétales, prend alors un goût marécageux et devient insalubre : les riverains n'en boivent point et se contentent de l'eau dont ils ont fait provision avant la période des troubles. Les premières crues des courants d'Éthiopie noient tous ces débris ou les rejettent dans les canaux, rendant ainsi à l'eau du Nil ses qualités si vantées[1].

La « rivière des Gazelles », qui s'unit au courant principal dans le bassin du lac No, est un « bahr », c'est-à-dire un fleuve considérable, une « mer » coulant perpendiculairement au Nil supérieur et précisément dans la direction de l'ouest à l'est, qui est celle des eaux réunies en aval du confluent ; le Bahr el-Ghazâl apporte le flot de crue qui détruit les barres temporaires et nettoie les passes : il balaye les embarras que le Nil a formés. Dans ce courant commun du Bahr el-Ghazâl se sont réunies cent autres rivières qui contrastent singulièrement par leur multitude et leur abondance avec la pauvreté ou le manque total d'eaux courantes que présente plus au nord le bassin hydrographique du grand fleuve. Dans son ensemble, la ramure des affluents du Nil se distribue très inégalement, de manière à rendre visible, pour ainsi dire, l'opposition des climats. Dans la région des sources, sur les plateaux, le N'yanza et le Nil Somerset reçoivent des tributaires de l'orient et de l'occident; les pluies tombent dans toute la région en quantités assez considérables pour faire converger des rivières de tous les côtés vers le réservoir lacustre. Mais, au nord du M'woutan-N'zigé les groupes d'affluents alternent de l'une à l'autre rive du Nil. Dans la partie du cours fluvial qui se termine par les marécages du lac No, les cours d'eau tributaires affluent de l'occident; plus au nord, ils descendent des monts éthiopiens situés à l'orient; puis, au delà, sur un espace de 2500 kilomètres, le Nil ne reçoit plus d'affluents, ni de droite ni de gauche; les

[1] Schnepp, *Bulletin de l'Institut égyptien*, 1861, 1862; Lombardini, ouvrage cité.

ravins qui débouchent dans sa vallée ne roulent, lors de rares averses, qu'un flot bientôt desséché. Le grand fleuve de la zone torride ressemble à un arbre frappé par le feu n'ayant plus gardé que deux faisceaux de branches. Unique parmi les cours d'eau de la surface terrestre, le Nil paraît être dans la plus grande partie de son développement un fleuve sans bassin tributaire. Sur sa rive occidentale, il faut remonter jusqu'à 3700 kilomètres de l'embouchure avant de trouver un affluent durant plus longtemps que les pluies d'averse; mais là le contraste est soudain : par l'effet d'un changement de climat qui se reproduit sur le sol, une région où les eaux coulent en surabondance succède aux plaines et aux rochers arides.

Toute la contrée de forme triangulaire comprise entre le cours du Bahr el-Djebel, la ligne de partage d'entre Nil et Congo et les hautes terres du Fôr est parcourue de rivières, convergeant presque toutes dans la direction de l'ancien lac comblé par les débris de plantes. Avec leurs affluents et sous-affluents, elles forment un vaste labyrinthe dans lequel les explorateurs ont grand'peine à se reconnaître, surtout à cause de la multitude des noms, chaque cours d'eau ayant, comme le Nil lui-même, autant d'appellations qu'il y a de tribus dans sa vallée ou dans le voisinage. Pour ne citer que les principaux, ce sont le Yei, qui va se perdre dans les marais riverains du Nil; le Rôl, qui rejoint le Bahr el-Ghazâl; le Roa, qui s'unit au Tondj, pour former l'Apabou; le Dioûr, qui s'unit au Bahr el-Ghazâl près de Mechra er-Rèk, l'« embarcadère de Rèk », et donne à la rivière plus d'eau que tous les autres affluents; le Pango, affluent du Dioûr; enfin le Famikam, plus connu sous le nom de Bahr el-Arab, le « Fleuve des Arabes » : c'est la rivière qui limite au nord toute la région d'écoulement et qui, en se continuant par le Bahr el-Ghazâl, entraîne le Nil dans la direction de l'est. La pente générale de la plupart de ces rivières est très faible; les plus rapides naissent dans les montagnes voisines du M'woutan-N'zigé, mais il en est dont le cours se trouve complètement dans la région des plaines et dont on dépasse les sources pour entrer dans le bassin du Congo sans remarquer de seuil intermédiaire. Dans la partie inférieure de leur cours, le Rôl, le Dioûr et autres affluents du Nil, ne pouvant s'écouler assez rapidement dans le fleuve obstrué d'herbes, débordent comme lui, et pendant la période d'inondation la contrée, sur un espace de plusieurs milliers de kilomètres carrés, se trouve transformée en un marais infranchissable. Une forte part de l'eau tombée dans cette région du bassin nilotique s'évapore sans atteindre le courant du fleuve : dans cette seule partie du bassin fluvial, les pluies annuelles représentent une masse d'eau plus considérable que la portée du Nil devant le Caire.

Au coude que forme le Nil, en aval de la région des embarras, pour reprendre sa direction normale vers le nord, il reçoit un affluent oriental, le Sobat, que l'on désigne aussi par une grande variété de noms[1]. Le Sobat, dont le bassin de réception est fort étendu, et que Russegger croyait être le vrai Nil, est le premier affluent qui reçoive des montagnes éthiopiennes une partie de sa masse liquide : en effet, il roule fréquemment une plus grande quantité d'eau que le Bahr el-Djebel; quand il est en pleine crue, les eaux du fleuve principal s'arrêtent devant son courant et refluent avec les herbes qu'elles avaient apportées[2] : si l'on en juge par la couleur de son flot blanchâtre, où se perd l'eau noirâtre du Nil, c'est bien le Sobat qui devrait s'appeler Bahr el-Abiad ou « Fleuve Blanc »[3]. Tandis que parmi ses affluents les uns naissent dans les terres basses qui s'étendent à l'orient du Nil, le plus important prend sa source beaucoup plus à l'est dans les hautes vallées des monts Ghecha, qui forment le faîte de partage entre le versant de la Méditerranée et celui de la mer des Indes. Cette rivière, le Baro, désignée en outre, comme tous les autres cours d'eau du bassin, par une dizaine de noms différents, traverse à son entrée dans la plaine un lac marécageux, le Behâïr des Arabes, que le Hollandais Schuver, en souvenir de sa patrie, dénomma « mer de Haarlem ». Le Baro apporte au Sobat, dans la saison des pluies, une grande quantité d'eau. A 120 kilomètres du confluent avec le Nil, Pruyssenaere mesura le débit de la rivière, le 15 juin 1862; elle roulait alors plus de 1200 mètres cubes d'eau à la seconde. Aussi la navigation est-elle facile à l'époque des crues dans toute la partie inférieure du Sobat; mais si les navigateurs ne se retirent pas à temps, ils risquent fort de rester échoués sur un banc de sable, ainsi qu'il arriva au marchand Andrea Debono, prisonnier du fleuve pendant onze mois.

[1] Noms du haut Nil et de ses affluents :

Nil : Kivira, Somerset (entre les deux grands lacs); Meri, chez les Madi; Karré, chez les Bàri; Kir, chez les Denka; Yer, chez les Noûer; Bahr el-Djebel, pour les Arabes entre le M'woutan-N'zìgé et le No; Bahr el-Abiad, en aval du Sobat.

Yei : Ayi, Doghourgourou, Djemid, Rodi, Bahr Laou.

Rôl : Nam Rohl, Ferial, Welli, Yabo, Nam Gel.

Roa : Meriddi, Bahr Djaou.

Tondj : Lessi, Doggorou, Kouan.

Dioûr : Heré, Nyenam, Bahr Waou, Ougoul, Relaba.

Pango : Dji, Dichi, Ongakaer, Bahr el-Homr.

Famikam ou Bahr el-Arab : Lialoui, Lol, Lollo, Komkom.

Sobat : Bahr el-Moqatè des Arabes; Waik, Telfiou, Wah ou Tah des Chilouk; Pinyiu ou Tilfi des Nouêr; Biel, Kieti, Kidi ou Kiradid des Denka.

[2] Samuel Baker, *Ismaïlia*.

[3] Russegger; Hansal; Beke, *Sources of the Nile*.

C'est en aval du Sobat que le Nil prend enfin dans le langage commun ce nom arabe de Bahr el-Abiad ou « Fleuve Blanc », sous lequel il est en général désigné par les Européens en amont de Khartoum, où l'autre Nil, le Bahr el-Azraq, le « Fleuve Bleu », vient à sa rencontre. Les deux cours d'eau contrastent en effet par la nuance de leurs eaux : celles du fleuve Blanc, mélangées de débris organiques, sont limoneuses, sans transpa-

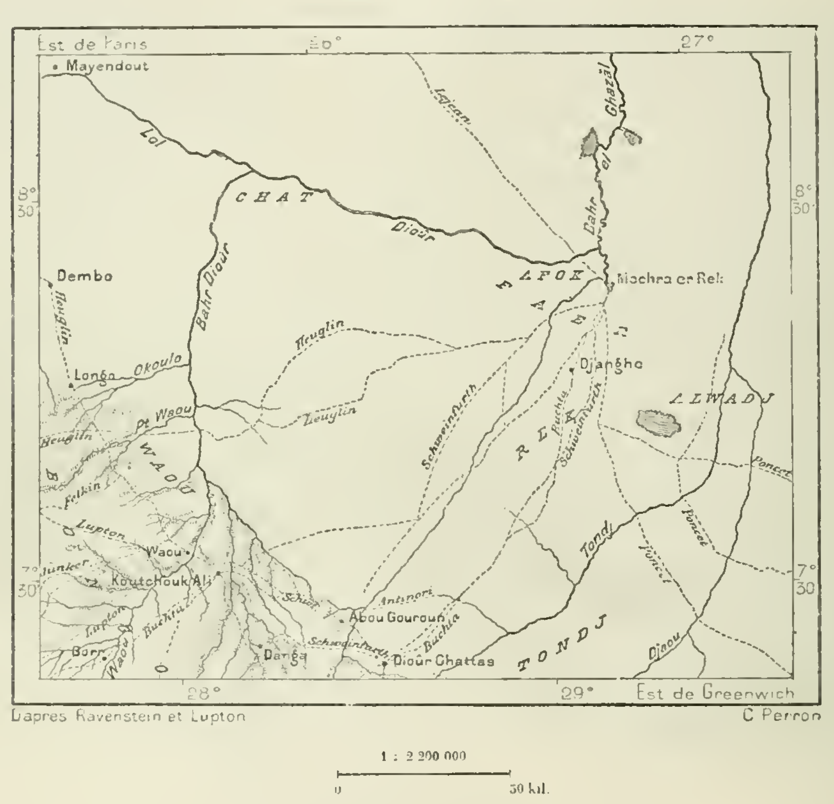


LE NIL A KHARTOUM.
Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. R. Buchta.

rence; celles du fleuve Bleu, qui descendent d'un pays de rochers, sont généralement plus limpides. Mais le grand contraste entre les courants rivaux provient de la différence de leur débit, suivant les saisons. Le Nil occidental, — qui est de beaucoup le plus considérable par la longueur du cours, puisque de Khartoum à sa source, encore inconnue, la distance est plus grande que de la même ville à la Méditerranée, — est aussi le fleuve dont la tenue est la plus régulière : sa masse liquide, égalisée par les grands lacs et par les marais voisins du lac No, se maintient plus égale pendant toute l'année; elle est plus forte lors des maigres, et plus faible lors

des crues. L'impétueux Bahr el-Azraq participe à la nature des torrents; à peine les grandes averses sont-elles tombées sur les plateaux d'Éthiopie que déjà les vagues d'inondation roulent dans le lit fluvial; alors le débit du fleuve Bleu dépasse celui du fleuve Blanc, et c'est en arguant de cette imposante masse d'eau que des voyageurs ont pu longtemps, à l'exemple de Bruce, revendiquer le premier rang pour le Nil oriental. Mais depuis les

N° 13. — MECHRA ER-REK, DANS LE PAYS DES RIVIÈRES




découvertes de Speke, de Grant et de Baker, il est devenu impossible de voir en ce fleuve plus qu'un simple affluent du Bahr el-Abiad; sa portée moyenne est moins considérable, et les barques ne peuvent y naviguer en temps de maigre. Ainsi qu'il a été dit, c'est le Nil Blanc qui maintient le courant jusqu'à la mer, mais c'est le Nil Bleu qui porte l'inondation nourricière : sans le premier fleuve, il n'y aurait point d'Égypte; sans le second, ce pays n'aurait point sa merveilleuse fertilité[1]. Non seulement les rivières d'Éthiopie versent dans les campagnes du delta l'eau fécondante,

[1] Samuel Baker, *The Nile tributaries of Abyssinia;* — Winwood Reade, *Martyrdom of Man.*



KHARTOUM. — VUE GÉNÉRALE

Dessin de Slom, d'après une photographie de M. R. Buchta.

elles lui apportent aussi la terre qui renouvelle incessamment le sol, assurant à jamais le retour des moissons. C'est dans les montagnes éthiopiennes que s'explique le mystère du fleuve égyptien, grossissant chaque année et débordant sans cause apparente, puis rentrant dans son lit après avoir terminé son œuvre de fertilisation. Il est fâcheux que la portée des deux Nil n'ait pas été régulièrement mesurée[1]; le nilomètre de Khartoum ne sert qu'à évaluer le débit du Nil Bleu[2].

Au confluent des deux Nil, on se trouve déjà en pays connu des anciens. Le Bahr el-Azraq est l'Astapus de Ptolémée; peut-être même les Romains eurent-ils connaissance de l'origine de ce fleuve, car ils le font naître dans un lac, le Coloe Palus, mais en le plaçant à 12 degrés au sud de sa position véritable. Le Tana ou Tsana est considéré comme le réservoir lacustre d'où s'échappe l'Abâï, quoique la rivière Bechto, prenant son origine à 250 kilomètres plus à l'orient, dût être prise pour la branche maîtresse, si l'on ne tenait compte que de la longueur du cours[3]. L'effluent du Tana a l'avantage d'être beaucoup plus constant dans sa tenue, grâce au lac qui règle le débit des eaux, s'élevant lentement dans la saison des crues, s'abaissant aussi par degrés insensibles durant les sécheresses : l'écart annuel entre les niveaux du lac ne dépasse guère un mètre. L'Abâï, la rivière la plus abondante qui se déverse dans ce bassin, naît à Gich Abâï, près de la base nord-orientale du Dengoñiya[4], à une centaine de kilomètres du lac. Il est certain que les Portugais établis en colonie dans cette région à la fin du seizième siècle visitèrent les sources de l'Abâï; mais la première description en fut donnée par le jésuite Paez. D'après lui, les eaux de l'Abâï, suintant du fond d'une prairie marécageuse, forment un petit lac d'eau limpide que les naturels disent « insondable », parce qu'ils n'en atteignent pas le fond avec leurs lances. De là s'écoule un ruisseau dont on ne reconnaît le cours que par le tapis des herbes frémissantes qui le recouvre; puis, à 2 kilomètres en aval, l'eau apparaît à la surface : c'est la rivière que les Portugais et Bruce appelaient Nil[5]. Des exhalaisons enflammées, sans doute des feux follets, que l'on voit au-dessus des sources de l'Abâï, lui ont valu l'adoration des naturels, et maintenant encore on

[1] Portée approximative des deux Nil à Khartoum, par seconde :

| BAHR EL-ABIAD : | | | | BAHR EL-AZRAQ : | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|
| Crue. . . . . . | 5005 mètres cubes | (Linant). | | Crue. . . . . . | 6104 mètres cubes | (Linant). | |
| Maigre. . . . . | 297 | » | » | Maigre. . . . . | 159 | » | » |

[2] Mason, *Bulletin de la Société de Géographie du Caire*, 1882.

[3] Th. von Heuglin, *Reise nach Abessinien*.

[4] Antoine d'Abbadie, *Géodésie d'Éthiopie*, carte n° 5.

[5] Desborough Cooley, *Notice sur le P. Pedro Paez*, Bulletin de la Société de Géographie, 1872.

sacrifie des animaux aux génies de la rivière[1]. Large d'environ 10 mètres, l'Abâï pénètre dans le golfe sud-occidental du lac; son eau, souvent trouble, a déposé dans le Tana une longue péninsule d'alluvions, un delta coupé de bouches errantes; mais le courant qui s'échappe du lac et que l'on appelle également Abâï, est d'un bleu pur et mérite bien son nom arabe de Bahr el-Azraq. De même que pour tous les autres bassins lacustres dont le principal tributaire porte le même nom que l'émissaire de sortie, naturels et voyageurs répètent à l'envi que l'Abâï ou Nil Bleu traverse le Tana sans se mêler aux eaux environnantes. Il n'est pas possible qu'il en soit ainsi; en vertu de la diversité des températures, l'eau du haut Abâï doit s'étaler au loin à la surface du lac ou plonger dans les profondeurs; mais il paraît certain qu'un courant sensible se porte de la bouche d'entrée à la bouche de sortie, et ce courant, que forment les eaux du lac lui-même, se distingue souvent de loin par les reflets de la surface[2].

Le Tana ne peut être comparé en étendue aux grands lacs de l'Afrique centrale : d'après les mesures de Stecker, il a 2980 kilomètres carrés de superficie[3], moins de la vingtième partie du N'yanza; jadis il fut plus considérable, ainsi qu'en témoignent, principalement au nord, quelques plaines alluviales. Sa forme générale est celle d'un cratère, si ce n'est au sud, où il se prolonge en golfe vers l'estuaire de sortie. Plusieurs auteurs ont émis l'hypothèse que ce lac serait en effet un immense entonnoir volcanique : il serait plus simple d'y voir un bassin d'effondrement, comme il s'en trouve en diverses contrées cachant dans leurs profondeurs des foyers souterrains; des collines de basalte, s'élevant à quelques centaines de mètres, se dressent en promontoires autour du lac, et des îles rondes, surgissant des eaux, paraissent avoir été des cônes d'éruption. Il est probable que dans la partie centrale du bassin la profondeur est considérable; Rochet d'Héricourt aurait trouvé 197 mètres non loin de l'île Meteraha ou Matraha, près de la côte orientale, mais des sondages faits depuis dans les mêmes parages sembleraient indiquer une erreur dans ses mesures : la plus grande épaisseur d'eau trouvée par Stecker est de 72 mètres seulement; toutefois c'est dans le golfe méridional du lac, loin des espaces sans îles de la partie septentrionale, qu'il a jeté la sonde. L'eau du Tana est d'une grande pureté, aussi douce à boire que celle du Nil; le

[1] Beke, *Journal of the Geographical Society*, 1844.
[2] Stecker, *Mittheilungen des Afrikanischen Gesellschaft in Deutschland*, 1881.
[3] D'après la carte de M. Antoine d'Abbadie, 3940 kilomètres carrés.

littoral n'est bordé de joncs que dans la partie sud-occidentale, où les riverains vont couper ces longs et légers roseaux d'une espèce méditerranéenne (*arundo donax*) qu'ils assemblent en paquets pour en faire des *tankoua*, embarcations creuses ou radeaux à deux ou quatre rameurs, au centre desquels ils placent des bancs élevés pour que les marchandises ne baignent pas dans l'eau. Mais le commerce est peu considérable de l'une à l'autre rive. A travers les branches des arbres qui font une ceinture verte au beau lac et qui entremêlent leurs feuilles aux frondaisons diversement nuancées des plantes grimpantes, on ne voit guère que les montagnes lointaines et les cônes insulaires entourés de l'eau étincelante ou bleue. Souvent les hippopotames se montrent en troupeaux, laissant derrière eux un long sillage, mais il n'existe point de crocodiles dans le lac, quoiqu'ils ne manquent pas dans l'Abâï, en aval des cataractes. Parmi les habitants de la mer éthiopienne se trouverait aussi un petit lamantin, l'*aïla* des indigènes[1]; toutefois aucun voyageur européen ne l'a vu. Les eaux sont extrêmement riches en poissons, appartenant pour la plupart au genre des cyprins et constituant une faune spéciale, différente de celle du Nil; des bivalves, qui rappellent les huîtres par leur aspect et dont la chair a le même goût, vivent sur les fonds du littoral. Peu nombreux sont les pêcheurs qui s'occupent d'exploiter ces richesses alimentaires.

Issu du lac à l'altitude de 1860 mètres[2], l'Abâï ou Bahr el-Azraq descend d'abord au sud-est d'un flot égal, puis non loin de Woreb, à 8 kilomètres du lac, il forme une première chute. Plus bas le cours d'eau, large d'environ 200 mètres, serpente au milieu des prairies, sous les ombrages, puis s'écroule soudain d'une saillie de roches par une cataracte de 25 mètres de hauteur : c'est la chute de Tis Esat et de la « Fumée », appelée ordinairement chute d'Alata, d'après un torrent voisin. Des vapeurs s'élèvent en tourbillons au-dessus du gouffre, laissant entrevoir au milieu de la cascade une roche en forme de pyramide, et à la cime un arbre toujours agité par le reflux de l'air. Soudain rétréci en aval de l'entonnoir où tournoient les eaux, l'Abâï pénètre dans une tortueuse cluse n'ayant pas plus de deux ou trois mètres dans sa partie la plus étroite et franchie en cet endroit par un pont de construction portugaise, simple arcade que d'autres continuent sur la rive occidentale[3]. A une cinquantaine de kilomètres en aval, un autre pont traverse le fleuve, mais l'arche centrale est brisée et ses fragments forment

[1] Th. von Heuglin, ouvrage cité.
[2] D'après les mesures de M. Antoine d'Abbadie.
[3] Antoine d'Abbadie, *Géodésie d'Éthiopie*, carte 5; — Achille Raffray, *Abyssinie*; — Ch. Beke, *Sources of the Nile*.

écueil au milieu des eaux tumultueuses; l'espace qui sépare les deux ponts n'est qu'une succession de cascades et de rapides ayant ensemble une déclivité d'au moins 600 mètres. Les Alpes se dressent à droite et à gauche au-dessus de la vallée, qui semble sans issue; mais, après avoir décrit un demi-cercle complet autour du plateau d'Éthiopie, l'Abaï entre dans la plaine en suivant la direction du nord-ouest. Sa chute totale dans ce vaste circuit est de plus de douze cents mètres, tandis que, dans la partie inférieure de son cours, qui se termine au confluent de Khartoum, sa déclivité est à peine sensible; il serpente en lents méandres entre des rives de formation alluviale qui, sous la pression du courant, s'écroulent brusquement en prismes verticaux. Pendant la période des maigres, les eaux du Bahr el-Azraq diminuent de l'amont à l'aval; on peut alors traverser en maints endroits le Nil en maintenant sa poitrine hors de l'eau. Le Yabous et le Toumat, les principaux tributaires du sud, ne sont en apparence que des lits de sable pendant plus d'une moitié de l'année, mais l'eau y coule invisible. Un des grands affluents orientaux, le Rahad ou Abou-Ahraz, qui naît sur le versant occidental de la chaîne bordière éthiopienne, est complètement à sec avant la saison des crues, jusqu'à une grande distance en amont du confluent; mais de juin au milieu de septembre, quand les pluies tombent en averses sur les pentes des montagnes, le vaste lit fluvial est empli jusqu'aux bords et les cultures riveraines reçoivent en surabondance l'humidité nécessaire. Le Dender, autre rivière d'origine éthiopienne, mieux fournie que le Rahad, conserverait de l'eau toute l'année [1]. Il n'est pas de rivières où il serait à la fois plus utile et plus facilement praticable de construire des bassins de retenue pour emmagasiner le trop-plein des crues et les rendre pendant la saison sèche [2]. L'altitude du confluent des deux Nil, à Khartoum, est évaluée diversement de 378 à 435 mètres.

De même que la région méridionale du plateau d'Éthiopie, celle du nord appartient au bassin du Nil et les rivières tributaires du grand fleuve y naissent, non sur le versant occidental des monts, mais au cœur même des hautes terres, dans le voisinage immédiat de la chaîne qui domine le versant de la mer Rouge. Le Takkazê, branche maîtresse de toute la ramure hydrographique de l'Atbâra, prend son origine à plus de 2000 mètres d'altitude et coule d'abord à l'ouest comme pour aller se jeter dans le lac Tana, mais la gorge dans laquelle il descend entre des parois de

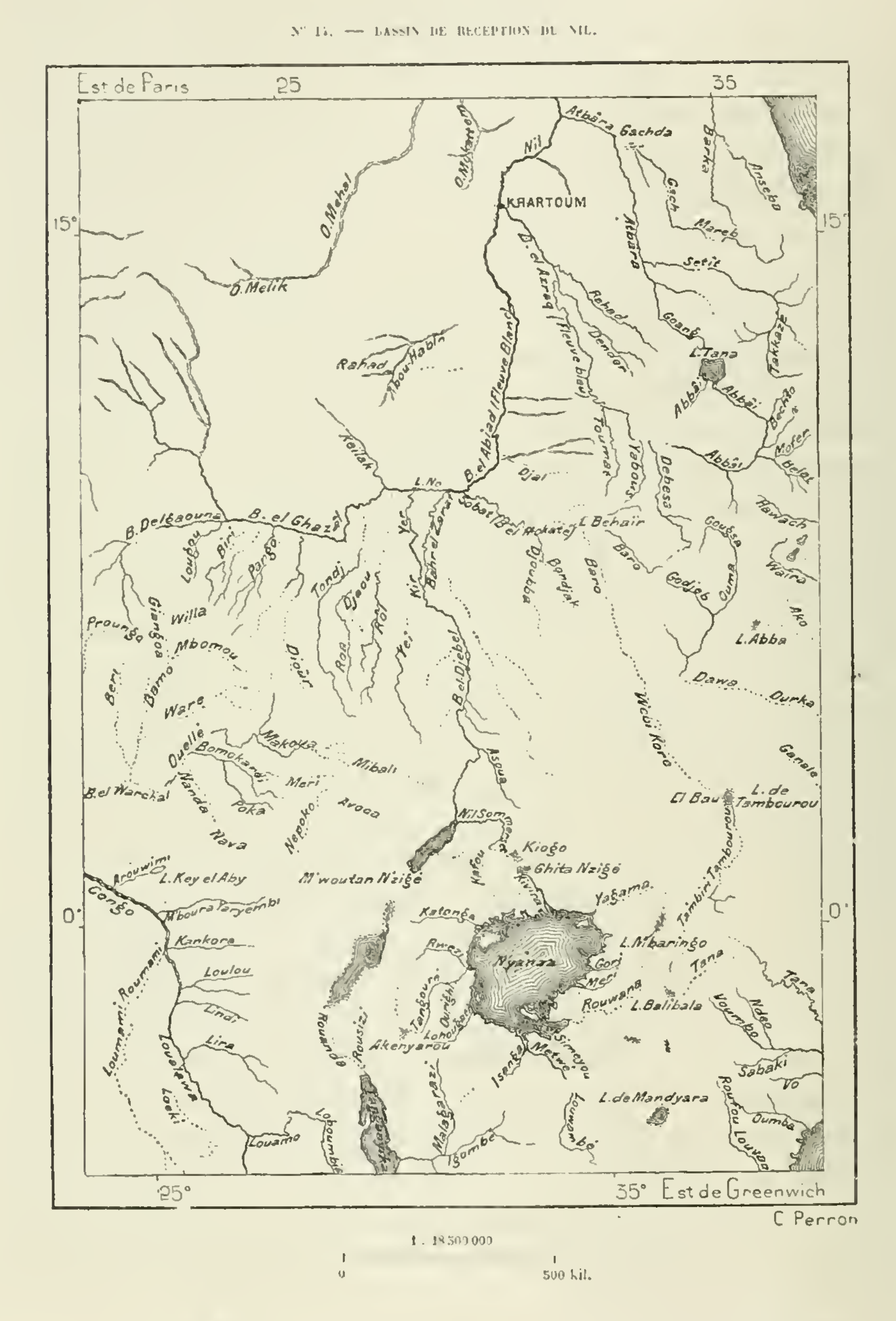
[1] P. Trémeaux, *le Soudan*.
[2] Samuel Baker, *The Nile tributaries of Abyssinia*.

schistes cristallins se creuse rapidement à un niveau bien inférieur à celui des plateaux éthiopiens : à l'endroit où la rivière se recourbe vers le nord, elle se trouve déjà à 1500 mètres et la végétation tropicale commence à se montrer sur ses rives; quand on descend des montagnes environnantes exposées au vent froid, on a la sensation que l'on éprouve en entrant dans une serre[1]. En échappant à la région des plateaux, le Takkazè reprend la direction de l'ouest, et de cluse en cluse finit par entrer dans la plaine; là il prend le nom de Setît et reçoit un affluent, l'Atbâra, beaucoup moins abondant que lui et deux fois moindre par la longueur du cours; mais la direction moyenne de sa vallée, commençant immédiatement à l'ouest du lac Tana, est la même que celle des eaux réunies : c'est lui qui donne le nom au système hydrographique, comme le Mississippi quand il rejoint les eaux jaunes et tourbillonnantes du puissant Missouri : un des affluents du Takkazè, le Goang, naît au nord, dans la dépression du Tana, dont il n'est séparé que par un seuil de 50 mètres[2]. En aval du confluent, l'Atbâra, qui garde son nom antique donné par Ptolémée sous la forme d'Astaboras, diminue peu à peu en masse liquide, de même que son ancien affluent le Mâreb, qui décrit dans son cours supérieur une de ces grandes courbes en demi-cercle qui caractérisent les fleuves éthiopiens. On peut dire en effet que le Mâreb ou la « rivière d'Occident », ainsi nommée par les Éthiopiens à cause de sa direction, a cessé d'être un tributaire de l'Atbâra. Appelée Sona dans son cours moyen et Gach dans son cours inférieur, où elle n'a plus qu'un flot périodique, elle coule au nord parallèlement à l'Atbâra et finit par s'épuiser dans les terres alluviales avant d'atteindre son ancienne embouchure dite Gach-da ou « bouche du Gach » par les nomades Hadendoa. Lorsque Munzinger visita le pays en 1862, le lit du confluent n'avait pas été rempli une seule fois depuis vingt années. La cause de ce changement dans l'hydrographie locale provient des travaux d'irrigation accomplis sur la rive gauche du Gach : endiguée de ce côté, la rivière se rejette à droite, en rongeant sa rive orientale, la plus élevée; son cours, autrefois perpendiculaire à l'Atbâra, lui devient parallèle; mais, en se prolongeant vers le nord, elle finit par s'épuiser[3]. En 1840, un conquérant égyptien, Ahmed-pacha, essaya de rejeter le Gach directement à l'ouest dans l'Atbâra, mais sa digue fut percée par les riverains de la plaine inférieure[4]. Récemment, la rivière Barka ou Baraka, qui

[1] G. Rohlfs, ouvrage cité.
[2] Th. von Heuglin ; — G. Lejean.
[3] *Ost-Afrikanische Studien.*
[4] Ferdinand Werne, *Feldzug von Sennaar nach Taka, Basa und Beni-Amer.*

va se perdre dans les marais riverains de la mer Rouge, non loin de Souakin, était considérée aussi comme appartenant au bassin nilotique par

N° 14. — BASSIN DE RÉCEPTION DU NIL.




1 : 18 500 000

0 500 kil.

une branche du Mâreb, la rivière errante : cette tradition diffère peu de celle que rapporte Strabon, d'après lequel une coulée de la rivière Astaboras aurait rejoint la mer Erythrée. Peut-être cette tradition repose-t-elle

en partie sur une confusion de noms, car la plaine qui s'étend à l'est du Mâreb vers l'Atbâra s'appelle Barka ou Baraka comme le khôr coulant à l'orient. Quoi qu'il en soit, les Éthiopiens Axoumites et après eux les Abyssins, qui virent longtemps le vrai Nil dans leur Takkazè, s'imaginèrent pendant des siècles qu'il serait facile de rejeter leur fleuve dans la mer et de priver ainsi l'Égypte de l'eau qui fait naître ses moissons ; d'ailleurs cette illusion était partagée par les étrangers, puisque l'Arioste en parle dans son *Orlando Furioso*. Reprenant la menace d'Albuquerque, qui demandait au roi de Portugal de lui envoyer des ouvriers de Madère pour leur faire creuser au Nil un nouveau lit jusqu'à la mer Rouge, le « roi des rois » Théodoros prétendait qu'il rejetterait le Mâreb dans le Barka pour affamer l'Égypte et forcer le khédive d'Égypte à demander merci[1].

Pendant la saison des sécheresses, l'Atbâra ne réussit même pas, comme le Nil Bleu, à gagner le fleuve principal. Le lit, large de 400 mètres, est complètement à sec : « désert au milieu du désert », c'est une plaine de sable resplendissant, que le mirage lointain fait briller comme de l'eau. Cependant il reste çà et là des mares dans le lit inférieur de l'Atbâra; aux tournants des cingles, là où les eaux, frappant avec force contre leurs berges, ont affouillé le sol à plusieurs mètres au-dessous des fonds ordinaires, se maintiennent des étangs que les arbres de la rive garantissent un peu contre l'évaporation. Dans ces mares, les unes ayant plus d'un kilomètre de long, les autres réduites à une surface de quelques mètres carrés, se pressent, en un voisinage trop étroit pour leurs aises ou leur sécurité, tous les animaux fluviatiles, poissons, tortues, crocodiles et jusqu'à l'hippopotame; les bêtes sauvages viennent boire à ces étangs, tout grouillants de vie, et chaque palmier de la berge, chaque buisson porte sa colonie d'oiseaux. Dans la plupart des rivières de la plaine, l'eau que ramène la saison des pluies descend avec lenteur dans le chenal : précédée d'un courant d'air qui donne au feuillage des bords un frisson joyeux, elle s'avance avec un bruit d'étoffes froissées: sa première nappe n'est qu'une masse d'écume jaunâtre où s'entremêlent les débris; derrière ce mélange d'eau et de boue vient une deuxième vague, où l'on reconnaît déjà l'onde fluviale; puis apparaît le courant normal, vers lequel se précipitent déjà les animaux pour se désaltérer[2]. Mais la puissante masse liquide de l'Atbâra se précipite comme une avalanche. Quand le fleuve emplit de nouveau son lit, ce n'est point par une lente et graduelle

[1] Beke, *Sources of the Nile ;* — De Malzac, Vayssière, etc.

[2] Beltrame, *Il Sènnaar e lo Sciangàllah ;* — J. M. Schuver, *Ergänzungsheft zu Petermann's Mittheilungen*, n° 72.

invasion de l'eau. Non, la crue apparaît soudain. Que le voyageur s'endorme sur le sable du lit, tout à coup il est réveillé par le tremblement du sol, par le fracas d'un tonnerre grandissant : « El-bahr! el-bahr! » crient les Arabes, et l'on n'a plus que le temps de se précipiter vers la berge pour échapper au flot qui s'avance, poussant devant lui un mascaret de boue, entraînant sur ses premiers rouleaux écumeux des joncs, des bambous, mille débris arrachés au rivage. Bientôt le fleuve est là tout entier, large d'un demi-kilomètre, profond de 5 à 6 mètres, roulant paisiblement son onde, comme si jamais son courant n'avait été interrompu. De même que le Nil Bleu, l'Atbâra, appelé aussi Bahr el-Aswad ou « Fleuve Noir » par les Arabes, ajoute son courant à celui du grand Nil et, descendant avec lui de cataracte en cataracte, apporte aux rives du bas fleuve ces eaux limoneuses qui renouvellent la fertilité du sol[1].

En aval de la jonction des deux Nil, au nord de Khartoum, le fleuve n'a plus d'affluent visible dans la saison des sécheresses, puisque le lit inférieur de l'Atbâra est complètement à sec, mais il est probable qu'il reçoit des sources profondes, car l'évaporation, les filtrations latérales et la perte du liquide dans l'arrosement des campagnes riveraines ne diminuent l'eau fluviale que d'un septième environ d'après Lombardini, d'un cinquième d'après Gottberg, sur un développement total de 2700 kilomètres, entre Khartoum et le Caire. Le fleuve se réduit lentement dans la grande courbe qu'il décrit à travers la Nubie : mais, aux yeux du voyageur, il ne paraît pas changer en volume dans ce long parcours sur une partie de la circonférence terrestre. Roulant une quantité d'eau égale à quatre fois celle de la Loire ou à sept fois celle de la Seine, le Nil aurait en moyenne un flot suffisant pour porter sans difficulté les embarcations de la mer au centre du continent si le cours fluvial n'était interrompu de distance en distance par des seuils de rochers. Six barrages naturels coupent ainsi le cours du Nil nubien en sept biefs navigables, mais ne laissant les navires passer de l'un à l'autre que pendant les hautes eaux, à moins que des centaines de bras ne les tirent ou ne les retiennent. Si les barrages des cataractes n'arrêtaient les eaux du Nil, et que la masse liquide pût s'écouler librement pendant la saison sèche, en resterait-il assez pour l'année tout entière? Y aurait-il un delta? Y aurait-il eu une Égypte[2]?

Précédée de deux forts rapides, entre Tamaniât et le Djebel Melekhat, et d'une cluse que dominent deux colonnades basaltiques[3], la cataracte la

[1] Samuel Baker, *The Nile tributaries of Abyssinia*; — Ch. Beke, *The Sources of the Nile*.
[2] E. de Gottberg, *Des Cataractes du Nil*.
[3] Samuel Baker, *The Albert Nyanza*.

plus méridionale, dite la « sixième », entre Khartoum et la bouche de l'Atbâra, ne mériterait guère ce nom sur des fleuves comme ceux du Canada ou des rivières comme celles de la Scandinavie, contrées dont les vallées, jeunes encore, ont gardé leurs brusques ressauts, malgré l'incessante érosion du flot. Cette cataracte de Garri est plutôt un rapide formé par l'étranglement du Nil entre des rochers de granit; mais il suffit pour arrêter la navigation pendant la plus grande partie de l'année. Lorsqu'un chemin de fer, destiné à devenir le débouché commercial de tout le bassin du haut Nil, rattachera au littoral de la mer Rouge le confluent de l'Atbâra et du Nil, cette voie ferrée devra être prolongée en amont jusqu'à la cataracte de Garri pour que le trafic puisse se faire sans interruption. La « cinquième » cataracte, à laquelle font suite les rapides de Geracheb, de Mogràt et d'autres encore, entre Berber et Aboû-Hâmed, n'est un obstacle que pendant la période des maigres; mais plus bas se succèdent des barrages naturels plus élevés. La plupart des voyageurs qui traversent la Nubie entre le Soudan et l'Égypte suivent la voie de terre d'Aboû-Hâmed à Korosko, non seulement à cause du vaste détour semi-circulaire que le Nil décrit vers l'ouest dans cette partie de son cours, mais aussi parce que trois séries de cataractes en interrompent le lit. Un de ces groupes de rapides, connu sous le nom de « quatrième » cataracte, est assez long et se divise en plusieurs gradins comme une écluse étagée. D'abord une roche élevée, l'île Doulga, portant les ruines d'une forteresse, divise le courant; puis d'autres blocs de granit montrent leurs pointes au-dessus de l'eau, mais sans arrêter la navigation; des îles, des bancs de sable succèdent à ce premier barrage; d'autres rochers viennent ensuite, partageant le fleuve en canaux inclinés, et le défilé se termine, près de Gerendid, par une sorte de portail formé par deux rochers ayant chacun son débris de forteresse. Là, point d'arbres, comme à la cinquième cataracte ou comme à la troisième, située en aval de Dongola le Neuf; pas une zone de verdure sur la rive qui adoucisse un peu l'austère gravité du paysage : on ne voit que l'eau, la roche, le sable et le ciel. En aval, on voit se dresser la table du mont Barkal.

La « troisième » cataracte comprend, comme les autres, plusieurs chutes partielles, au-dessous d'un ancien lac semé de grandes îles, dans lequel s'étalent largement les eaux du fleuve, ayant une douzaine de kilomètres entre les deux rives. Au premier barrage de granit, celui de Hannek, ainsi nommé d'un château nubien de la rive gauche, l'eau du courant, divisée en mille canaux écumeux, offre une assez forte dénivellation : là des rochers noirâtres, formés d'amphibole et de feldspath,

s'élèvent à 7 ou 8 mètres au-dessus des basses eaux; les embarcations ne se hasardent point entre les brèches de ce mur inégal qui barre le fleuve; seulement, près de la rive orientale, s'ouvre un canal de fuite, par lequel deux barques pourraient passer de front. A l'entrée de la cataracte, quel-

N° 15. — CATARACTE DE HANNEK.




D'après de Gottberg C. Perron

1 : 50 000

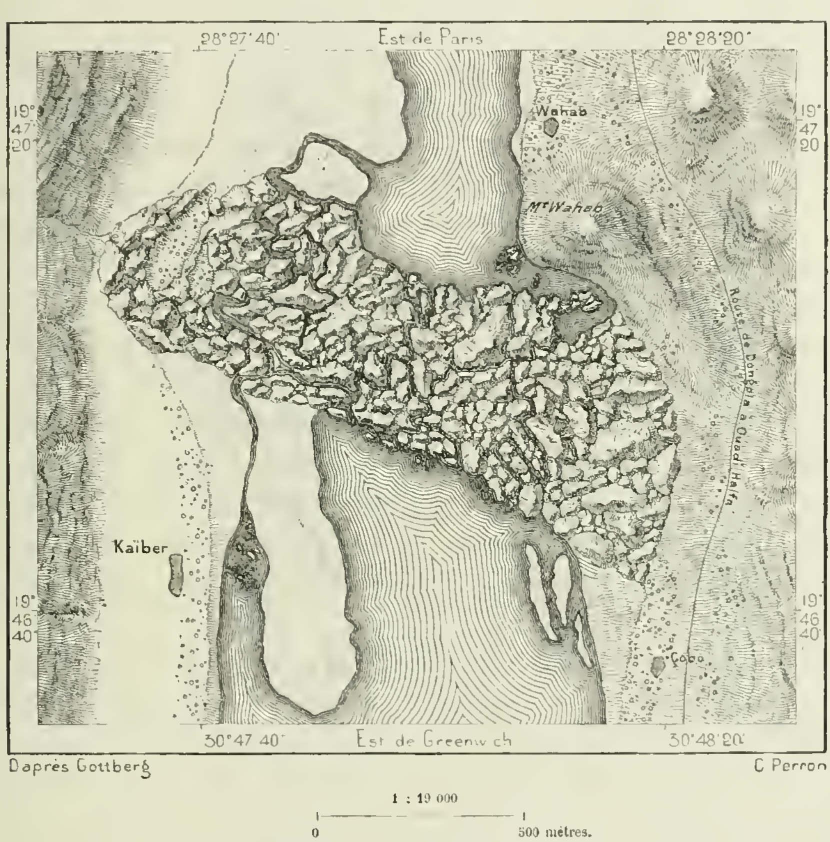
0 1 kil.

ques arbres festonnés de plantes grimpantes ombragent en voûtes épaisses des écueils évités avec soin, à cause des serpents venimeux qui les habitent. Plus bas, d'autres îles sont éparses au milieu du fleuve, contrastant par leur verdure avec les noirs écueils[1]. La longueur totale des rapides de Hannek est de 6470 mètres, et la différence de niveau entre les deux points

[1] Frédéric Cailliaud, *Voyage à Meroé, au Fleuve Blanc*, etc.; — E. de Gottberg, *Des Cataractes du Nil*.

extrêmes est de 5$^{m}$,50 en temps d'étiage, de 5$^{m}$,20 pendant l'inondation ; on voit donc que la chute est relativement minime, environ d'un quinze-centième ; dans la plupart des autres cataractes, la déclivité n'est pas plus forte. En aval de Hannek, le Nil tourne brusquement à l'est pour se reporter, non moins soudainement, dans la direction du nord, vers le seuil de Kaïbar ou Kadjbar, qui en temps de maigre semble fermer complètement le fleuve de sa masse luisante : on dirait une digue artificielle, qu'un singulier

N° 16. — CATARACTE DE KAÏBAR.




effet d'optique, par le contraste de la roche sombre et des eaux grises, montre comme s'élevant à une grande hauteur. Il faut arriver jusqu'à la roche même pour apercevoir les tortueuses ruelles par lesquelles s'échappent les filets écumeux du Nil et où les matelots ne peuvent même engager leurs barques ; le lit n'est pas assez large pour les laisser passer. En temps d'inondation, le barrage de Kaïbar disparaît en entier sous le flot : on ne voit plus une saillie de rochers, plus un tourbillon. Le fleuve coule majestueusement entre les falaises.

La « deuxième » cataracte, appelée aussi de Ouâdi-Halfâ, est celle où s'arrêtent la plupart des visiteurs d'Europe ou du Nouveau Monde qui font leur « tour du Nil » : le rocher d'Aboû-Sîr, qui domine le tumulte des eaux et d'où l'on jette un long regard vers l'horizon du sud, est tout griffonné des noms qu'y ont écrits les voyageurs, fiers d'avoir pénétré si loin sur le fleuve mystérieux[1]. La cataracte se prolonge sur un espace de plus de 25 kilomètres, mais elle ne forme que la partie inférieure d'une série de rapides appelée Batn el-Hagâr ou le « Ventre des Pierres » et se développant sur une longueur de 150 kilomètres[2]. Dans ce long parcours, le fleuve présente partout le même aspect : le large lit est semé de rochers, la plupart arrondis comme les pierres « moutonnées » qu'ont polies les glaciers; d'autres divisés verticalement comme des colonnades basaltiques, ou bien découpés en crêtes inégales, hérissées de pointes et d'aiguilles. Entre ces blocs s'élancent les courants sinueux, ayant chacun sa cascatelle; ailleurs s'ouvrent des vasques où l'eau tournoyante semble à jamais emprisonnée; puis viennent d'autres rapides, d'autres chutes, d'autres remous : c'est en milliers de chutes partielles que se décompose la cataracte. Mais quand les eaux sont basses, c'est à peine si l'on voit ces filets minces qui se perdent dans l'immense labyrinthe. L'archipel se compose de 355 îles ou îlots, sans compter les écueils, ayant tous leur nom nubien; plus de cinquante sont habitées et cultivées[3]. Au nord, le long de la rive droite, un chaos de volcans éteints succède à celui des rochers de la cataracte. Cônes à cratères, saillies de roches boursouflées, buttes de cendres solidifiées, monticules de scories, découpent de leurs mille dentelures l'horizon du désert de Libye[4].

La « première » cataracte, celle d'Asouân, est moins longue, moins uniforme, et n'a point l'aspect désolé que présente la cataracte de Ouâdi-Halfâ, mais elle ne mérite pas davantage le nom que nous ont légué les anciens : c'est également une série de rapides se ramifiant à l'infini entre des rocs granitiques, de diverses formes et de diverses couleurs, presque tous sans végétation, mais offrant aussi çà et là des tableaux grandioses ou charmants, par l'entassement des blocs entourés d'écume ou par le groupement pittoresque des palmiers, des tamaris ou des buissons enguirlandés de lianes. En amont, l'île de Philae, à la fois temple et jardin; en aval, Éléphantine, l' île « des Fleurs », gardent les approches de la cataracte et

[1] J.-J. Ampère, *Voyage en Égypte et en Nubie.*
[2] E. de Gottberg, ouvrage cité.
[3] Rifaut, *Tableau de l'Égypte, de la Nubie.*
[4] Amelia Edwards, *A Thousand Miles up the Nile.*




LE NIL A LA DEUXIÈME CATARACTE

Dessin de Taylor, d'après une photographie communiquée par M. D. Héron.

jettent dans les eaux du Nil un reflet de leur beauté; en outre, les souvenirs historiques, l'écho de ce que dirent les anciens, contribuent à faire du spectacle des rapides une des vues qui sollicitent le plus fortement l'intérêt et qui s'effacent le moins de la mémoire. Là est la « porte » de l'Égypte; là, depuis les origines de l'histoire écrite, on trace comme une limite visible entre deux mondes. Par une remarquable coïncidence, cette limite est, à peu de chose près, marquée par la ligne tropicale, car c'est près d'Asouân que les astronomes virent pour la première fois, au jour du solstice d'été, les gnomons dépourvus d'ombre et les puits éclairés jusqu'au fond par les rayons solaires. Un autre domaine commençait pour eux au delà de cette ligne idéale; il leur semblait que, dans la zone torride, tout devait contraster avec les phénomènes de la zone tempérée. Encore aujourd'hui, on se laisse entraîner facilement à exagérer toutes les différences locales entre les régions qui s'étendent des deux côtés de la cataracte et les populations qui les habitent.

Lors de la crue, la navigation n'est pas arrêtée sur le parcours de ce qu'on appelle la cataracte : les bateliers la descendent et la remontent sans danger au-dessus des écueils; mais quand les eaux sont basses, le trajet, à la descente ou à la montée, sur les mille bras de l'immense « escalier de Neptune », ne peut s'accomplir que grâce à l'aide des *chellâla*, ou gens de la cataracte, qui tirent ou retiennent l'esquif au moyen de cordages; une cinquantaine de grandes *dhahabîyé*, louées par les visiteurs du Nil, franchissent ainsi chaque année le pas dangereux, et grâce à l'expérience des pilotes les accidents sont rares. L'adresse des bateliers en descendant les cataractes consiste à maintenir la barque sur le renflement central que forme le courant et qui s'élève parfois à 2 mètres, même plus encore, au-dessus de l'eau longeant les rochers : du haut de cette colline mouvante, le pilote commande du regard la tumultueuse cataracte. Dès que l'embarcation glisse à droite ou à gauche de ce dos des vagues, le danger commence; si les matelots ne peuvent la ramener par rame ou gouvernail dans le fil du courant, elle est irrévocablement entraînée dans le remous du bord, et les rochers, comparés par les Arabes à des monstres, la « mordent » au passage.

A la vue des rapides, on se demande, tout en tenant compte de l'exagération poétique des anciennes descriptions, si les rochers du barrage n'étaient pas plus élevés il y a deux mille années et si les eaux du Nil ne formaient pas à cette époque une véritable chute. Il est probable, en effet, que le fleuve plongeait alors en cataracte du haut d'un seuil de granit. A l'est des rapides on retrouve, dans le désert, un ancien bras du fleuve à

un niveau de plusieurs mètres au-dessus de la hauteur actuelle des crues. Même le voyageur peu accoutumé à l'observation de la nature ne peut manquer de reconnaître qu'il chemine dans un lit fluvial abandonné : il voit encore les serpentines du fleuve entre les rochers couverts d'inscriptions hiéroglyphiques ; là se retrouvent les berges et les bancs, et çà et là les alluvions se montrent sous les flots de sable qu'apporta le vent du désert. Les annales que les archéologues déchiffrent sur les falaises racontent le passage des conquérants, depuis Thotmès et Ramsès jusqu'à Desaix, dans cet ancien lit fluvial ; mais il est probable que, lors des origines de l'histoire égyptienne, le défilé depuis si longtemps à sec était occupé par un bras du Nil. Les observations faites par Lepsius à Semné, en amont de la deuxième cataracte, justifient cette hypothèse : les marques burinées en cet endroit sur le roc, il y a 4700 ans, sous le règne d'Amenemha III, prouvent que le niveau des crues dépassait alors de plusieurs mètres celles de nos jours : pour la plus haute, l'excès dépassait 8 mètres, et même la moins forte laissait à plus de 4 mètres en contre-bas le niveau des plus fortes inondations actuelles[1]. De même sur la rive droite de la cataracte de Hannek, M. de Gottberg a trouvé des couches de limon nilotique à 5 mètres et demi au-dessus de la nappe des plus hautes crues contemporaines. N'étaient-ce pas les seuils des cataractes qui retenaient ainsi les eaux du fleuve et le forçaient à se rejeter dans le val aujourd'hui desséché qui sert de grand chemin entre l'Égypte et la Nubie[2] ? En amont du « Ventre des Pierres », on voit beaucoup de terrains qui furent autrefois cultivés et qui sont devenus complètement stériles parce que les eaux d'inondation ne les atteignent plus. De même que toutes les vallées fluviales, dont le lit se régularise par l'action des eaux, celle du Nil égalise sa pente, en s'abaissant dans la Nubie, tandis qu'elle s'élève dans l'Égypte inférieure. M. de Gottberg explique l'abaissement du plan d'eau dans la Nubie par la disparition de cataractes qui existaient jadis entre Ouâdi-Halfâ et Asouân et dont il reste encore quelques traces. Les roches, qui formaient seuil en cet endroit, étaient formées de schistes qui n'ont pas résisté comme les écueils cristallins à la force destructive du courant. Les masses granitiques se détruisent également sous l'effort des eaux, mais fort lentement. Les blocs apportés par le flot dans une anfractuosité de la pierre tournoient en creusant peu à peu la paroi et finissent par former des « marmites de géants », la plupart verticales, mais parfois aussi inclinées ou même horizontales.

[1] Richard Lepsius, *Briefe aus Aegypten, Aethiopien, und der Halbinsel des Sinai.*

[2] J.-J. Ampère ; — Amelia Edwards, *A Thousand miles up the Nile.*

Quand la roche est ainsi forée de plusieurs cylindres, elle s'écroule et le chenal change de place. Les Nubiens qui habitent près des cataractes utilisent les débris des « marmites » pour en faire leurs mortiers à broyer le grain et d'autres ustensiles de ménage[1].

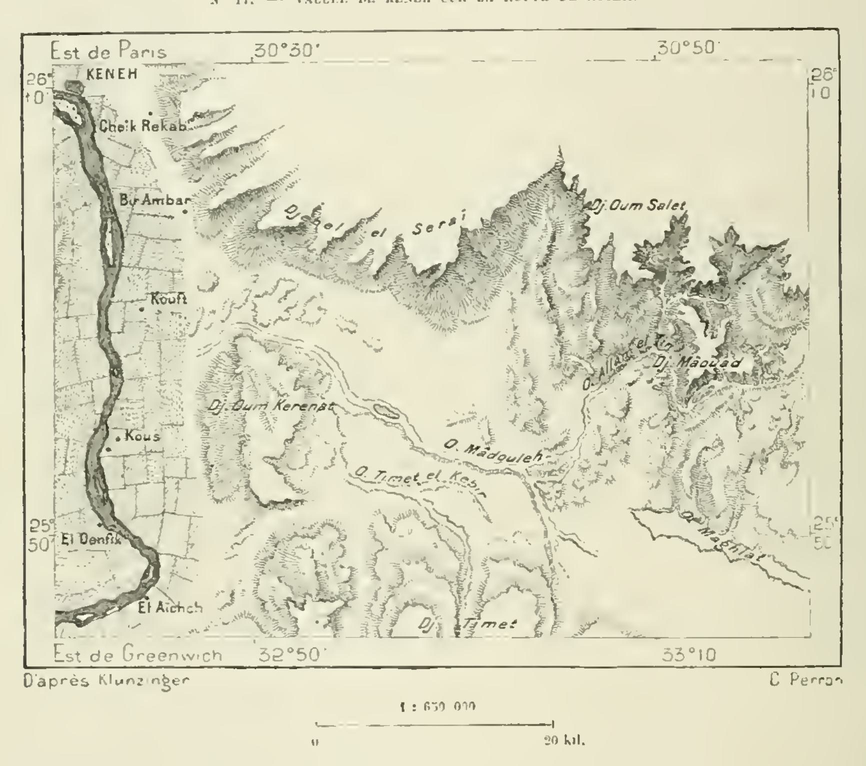
En aval du seuil de granit d'où glissent les eaux de la première cataracte, les falaises qui dominent le fleuve sont formées d'assises de grès auxquelles succèdent des massifs calcaires; l'Égypte historique commence au pied de cette barrière des roches cristallines que recouvrent des deux côtés des couches tertiaires[2]. Au nord d'Asouân, les falaises opposées n'offrent d'abord entre elles qu'un espace de 3 à 4 kilomètres de largeur : les champs et les arbres, à l'étroit entre les escarpements et la rive, ne présentent de part et d'autre qu'un faible ruban de verdure se déroulant au pied de la roche grise ou jaune qui resplendit au soleil comme l'or ou le feu. C'est à l'ouest surtout, le long de la rive dite « libyque », exposée aux rayons de l'orient, que se prolonge la zone des cultures; comme la plupart des autres fleuves de l'hémisphère septentrional, le Nil se porte principalement vers sa rive droite, et le courant suit la base des rochers ou des talus d'éboulement; en certains endroits, la falaise verticale de la rive « arabique » se dresse immédiatement au-dessus du flot; les villes sont bâties principalement sur la rive gauche, mais plusieurs d'entre elles, délaissées au loin dans les terres, ont dû se déplacer à mesure que la berge fuyait devant elles et se reconstruire à l'endroit où se trouvait leur port[3]. Au défilé de Silsilé, c'est-à-dire de la « Chaîne », où la vallée, large de 1200 mètres seulement entre les parois des deux rives, aurait été en effet barrée jadis par une chaîne de fer, les quais d'embarquement touchent les anciennes carrières où l'on taillait blocs et statues pour les palais des pharaons, et l'on y voit encore une tête de sphinx engagée dans la roche. Au delà, les monts s'écartent un peu de part et d'autre, et le fleuve serpente dans une plaine d'environ 15 kilomètres en largeur, la première en aval de la cataracte où les fonds offrent assez d'espace pour recevoir une grande ville : c'est là que s'élevait jadis Thèbes aux Cent Portiques. Plus loin, la vallée s'élargit encore, et de montagne à montagne la distance varie de 20 à 25 kilomètres; mais dans cette partie de son cours, aussi bien qu'en amont de Thèbes, le fleuve s'appuie principalement sur la rive droite, rongeant la base des rochers de la chaîne Arabique. Au bord de la rive gauche, les seuls monticules sont des dunes de sable qui

[1] E. de Gottberg, ouvrage cité.
[2] Girard, *Observations sur la vallée d'Égypte*, tome XX.
[3] G. Schweinfurth, *Petermann's Mittheilungen*, 1865, n. IV.

se reforment et se déplacent légèrement à chaque nouvelle tourmente : jusqu'au milieu des cultures s'annonce le désert libyen, que l'on peut contempler dans sa morne étendue en gravissant les promontoires de la chaîne occidentale.

A une soixantaine de kilomètres en aval de Thèbes, près de Keneh, le Nil décrit le méandre qui le rapproche le plus du golfe Arabique : en ligne droite, la distance qui sépare le fleuve et la mer est seulement d'une centaine de kilomètres. Précisément la chaîne orientale est interrompue dans

N° 17. — VALLÉE DE KENEH SUR LA ROUTE DE KOSEÏR.




cette direction par une des plus profondes gorges transversales qui l'échancrent dans son parcours, et l'on a pu se demander si, lors d'une période géologique antérieure, le Nil ne s'était pas dirigé par cette brèche vers la mer Rouge. Des grèves de cailloux roulés, qui n'ont pu être déposées que par des eaux courantes, se voient dans cette gorge, aussi bien sur le versant du Nil que sur celui de la mer, et ce sont probablement ces traces d'un ancien cours d'eau qui ont fait naître dans la vive imagination des Arabes l'idée qu'il serait facile de rejeter le Nil dans son lit d'autrefois, — à supposer que ce ravin ait en effet reçu les eaux fluviales. — Du moins, si l'on ne peut détourner le cours du Nil dans cette gorge latérale, sera-t-il

aisé d'y construire une voie ferrée qui fera du port de Koseïr le principal débouché commercial de toute la haute Égypte. Il y a plus d'un

N° 18. — PRISE D'EAU DU CANAL D'IBRAHIMIEH.

D'après Chélu. C. Perron.

1 : 425 000

0 10 kil.

demi-siècle déjà que les Anglais y ont creusé des puits de distance en distance dans l'idée d'utiliser ce chemin pour la route des Indes.

Après avoir coulé vers l'ouest, en aval du grand méandre de Keneh, le Nil prend la direction du nord-ouest, puis celle du nord; mais dans cette

partie de son cours il est double. Une branche s'en est détachée pour l'accompagner du côté de l'ouest à la distance moyenne d'une douzaine de kilomètres : c'est le Bahr-Yoûsef ou « fleuve de Joseph », ainsi nommé en souvenir du ministre du pharaon mentionné dans les traditions juives, ou plutôt d'un certain Yoûsef, ministre des Fatimites du douzième siècle[1]; mais il ne paraît point avoir été creusé de main d'homme, quoiqu'il ait été maintes fois endigué, détourné, dérivé dans les fosses latérales, comme toutes les eaux courantes de la vallée : récemment la prise d'eau en a été déplacée, et le canal, baptisé du nom d'Ibrâhîmieh, a été ramené sur les terres hautes de la rive pour régler plus facilement l'écoulement des eaux d'inondation. Dans la partie où il n'a pas été régularisé, le Bahr-Yoûsef, que les dunes apportées par le vent du désert bordent sur sa rive gauche, est une rivière sinueuse comme le Nil, ayant comme lui ses îles et ses bancs de sable, ses berges d'érosion, son lacis de coulées et de fausses rivières. Sa largeur moyenne est d'environ 100 mètres, mais, par son débit, il ne représente qu'une très faible partie du Nil; des affluents du grand fleuve, traversant la plaine intermédiaire, alimentent de distance en distance la rivière de Joseph et compensent par leurs apports la perte causée par l'évaporation : ce phénomène de deux cours d'eau parallèles dans une même vallée, l'un, le fleuve principal, roulant presque toute la masse liquide, l'autre, la faible coulée, serpentant dans un ancien lit fluvial, se retrouve dans presque toutes les vallées dont le régime hydrographique n'a pas encore été complètement changé par des endiguements et des travaux de drainage. Même plusieurs fleuves bordés de levées ont aussi, comme le Nil, leur Bahr-Yoûsef : telle est, en France, la Loire, qu'accompagnent la Cisse, les eaux traînantes sorties du Cher, de l'Indre et de la Vienne, puis la rivière Authion et les ruisseaux qui en dérivent.

A 500 kilomètres environ du lieu de bifurcation, le Bahr-Yoûsef pénètre dans une vallée latérale, où il se divise à son tour. La branche orientale, qui continue la rivière proprement dite, emprunte au nord-est une brèche de rochers ouverte à la base de la chaîne libyque et va rejoindre le Nil en amont du delta; mais après la crue l'eau du bas fleuve reflue du nord au sud dans ce canal, poussée par l'inondation du Nil. La branche occidentale se rejette brusquement vers le nord-ouest dans une gorge rocheuse, mais le cours est réglé à son entrée par un pont de trois arches bâti au treizième siècle et muni de vannes qui laissent passer le flot ou le rejettent dans la vallée du Nil. Au delà du barrage, le canal serpente dans une cluse de la

[1] Ernest Desjardins, *Notes manuscrites*.

chaîne libyque, longue d'une dizaine de kilomètres, et débouche soudain dans une vallée en forme d'amphithéâtre ayant environ 180 kilomètres de circonférence : c'est le Fayoûm. Les eaux du canal, se ramifiant en filles et en filioles, bordées de saules et de tamaris, présentent l'aspect d'un système de veines et de veinules dans un organisme vivant : sur la carte, le Fayoûm

N° 19. — ENTRÉE DU FAYOÛM.




D'après divers documents. C. Perron.

1 : 150 000

0 5 kil

ressemble à une pièce d'anatomie. Dans son ensemble, toute la région qu'enferme le cercle des montagnes forme un talus de déjection aux pentes très faiblement inclinées, mais offrant néanmoins une déclivité sensible sur tout son pourtour, au sud, à l'ouest, au nord ; dans la partie basse, le sol du Fayoûm est diversement mesuré comme étant de 29 à 35 mètres au-dessous du niveau de la Méditerranée. A l'endroit où débouche le canal dérivé du Bahr Yoûsef, les eaux sont entraînées par la force de gravité sur

tout le circuit du Fayoûm et donnent à ses campagnes une fécondité comparable à celle de la vallée du Nil. L'humidité surabondante va former au sud le petit lac de Gara'a ou le « Creux », dont l'eau est douce comme celle des canaux qui l'alimentent, et jadis elle pénétrait au loin dans l'ouàdi Reyân; à l'ouest, les égouts de la plaine circulaire s'amassent en un grand lac, ayant, du sud-ouest au nord-est, une longueur d'environ 50 kilomètres. Ce réservoir, dit le Birket el-Keroûn, est à peine saumâtre quand il occupe toute la dépression occidentale de la vallée, et les animaux s'y abreuvent volontiers[1]; mais, quand l'évaporation réduit la masse liquide, elle devient salée, et ses bords se couvrent d'efflorescences cristallines qui ressemblent à la neige; des fonds vaseux, revêtus d'une légère couche de sel, comme les sebkha d'Algérie, forment en quelques endroits des fondrières perfides où bêtes et gens ne peuvent s'aventurer sans danger d'enlisement[2]. On croyait naguère qu'une cluse ouverte au nord dans les parois de la vallée de Fayoûm emportait l'excédent des eaux dans la dépression du Bahr belà-mà ou « Fleuve, Mer sans eau »; mais les recherches des géologues n'ont point justifié cette hypothèse. Le nom pluriel de ces vallées, — car les bassins sont nombreux et distincts, — est Behâr belà-mà ou « Lacs sans eau ». On n'y trouve point de couches de limon nilotique, comme il devrait en exister si le fleuve y avait passé; les lignes d'affleurement que des voyageurs avaient cru y retrouver sont des assises de gravier, et les vergues, les mâts de navire dont parlent les Arabes sont des troncs d'arbres pétrifiés comme il s'en rencontre en diverses parties du désert. Certaines dépressions des Behâr belà-mà ont plusieurs lieues de longueur[3].

Le Fayoûm, l'Arsinoïtide des anciens, est une des régions où se firent les travaux hydrauliques les plus remarquables des ingénieurs égyptiens. Avant l'intervention du travail de l'homme, toute la dépression circulaire, dans laquelle les eaux du Bahr Yoûsef se déversaient alors librement, était une mer intérieure : la tradition est unanime à cet égard, et d'ailleurs l'afflux continuel du courant nilotique dans la dépression fermée du Fayoûm devait avoir pour résultat d'emplir la cavité jusqu'à un niveau suffisant pour que la perte par l'évaporation compensât les apports : le nom même de Fayoûm ou mieux Piom, Phaïom, aurait le sens de « terre inondée » en ancien égyptien; en arabe, le mot *fayyoûm* offrirait un sens très

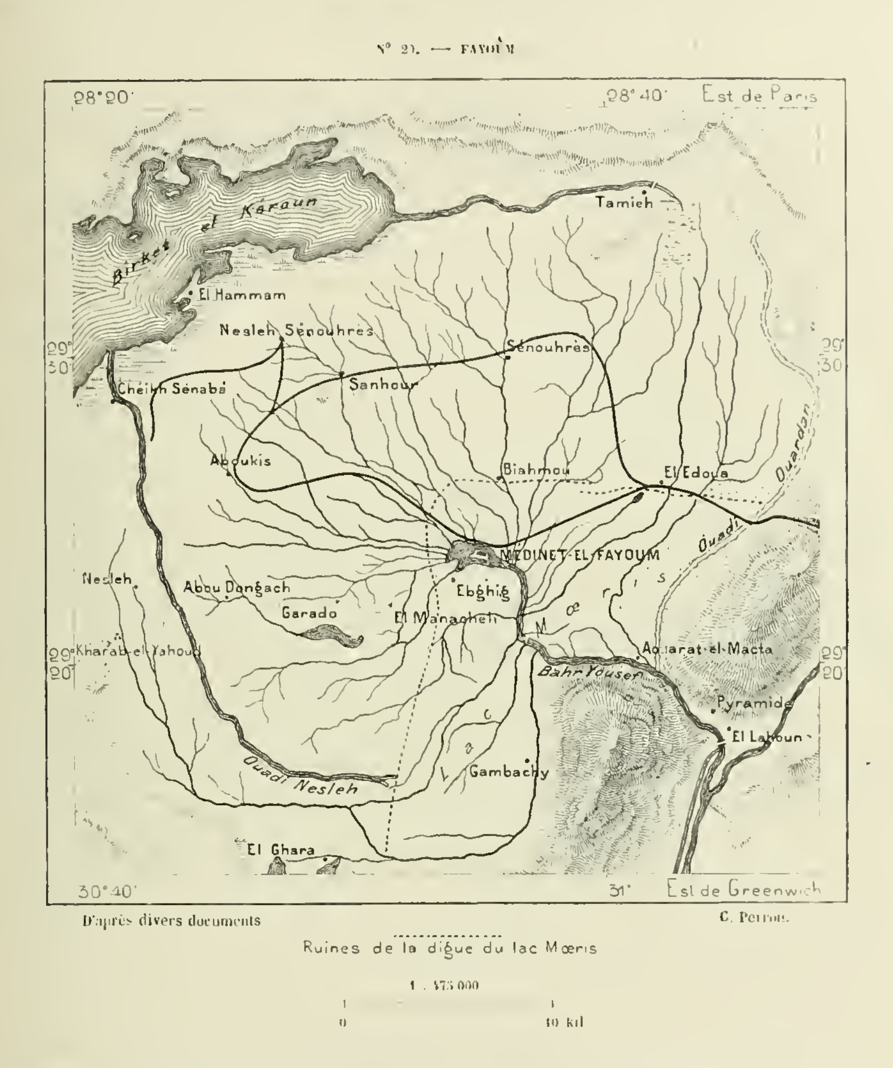
[1] Martin, *Description de l'Égypte*, tome XVI.

[2] Paul Lucas, *Troisième voyage*; — Jomard, *Description de l'Égypte*, tome VI.

[3] Olivier, *Voyage dans l'Empire Ottoman*; — Ascherson, *Mittheilungen der Geographischen Gesellschaft in Hamburg*, 1876-77; — Gerhard Rohlfs, *Petermann's Mittheilungen*, 1879, I.

approprié à la région : il signifie « producteur des épis »[1]. Dès que la dérivation du Bahr Yoûsef fut barrée à son entrée dans la gorge, la mer, perdant peu à peu de sa masse liquide, s'est rapetissée, réduite à un marais semi-circulaire; elle se dessécherait complètement si les vannes du barrage

N° 21. — FAYOÛM




D'après divers documents. C. Perron.

Ruines de la digue du lac Mœris

1 : 475 000

0 — 10 kil

ne laissaient pénétrer dans le Fayoûm les eaux nécessaires pour l'arrosement des fonds émergés. C'était déjà une œuvre considérable que d'avoir conquis à la culture une surface très étendue, où l'on comptait, dit-on, jusqu'à cent cinquante villages. Mais, d'après l'hypothèse très probable, fondée sur l'exploration attentive de la contrée, qu'a cherché à faire prévaloir l'ingénieur Linant de Bellefonds[2], la partie la plus haute des terres

[1] H. Duveyrier, *Notes manuscrites*.

[2] *Mémoire sur le lac Mœris; — Mémoires sur les principaux travaux publics exécutés en Égypte.*

reprises sur la mer intérieure aurait été utilisée pour la création de ce lac Moeris qui fut une des merveilles du monde et que l'on doit considérer encore, des siècles après sa disparition, comme ayant été l'un des prodiges de l'industrie : ce qui donne à l'hypothèse de Linant la plus grande probabilité, c'est que de nos jours encore, dans ce pays d'Égypte où les traditions sont si durables, les bassins où s'emmagasine le trop-plein des crues pour se reverser ensuite sur les campagnes altérées sont construits précisément de la même manière que l'aurait été le réservoir du Moeris, à en juger par l'aspect des terrains. Des restes de digues, ayant en certains endroits 9 mètres de hauteur et 60 mètres de base, s'élèvent dans la partie orientale du Fayoûm : c'étaient là sans doute les levées extérieures de l'immense bassin dans lequel venaient, au temps de crue, se déverser les eaux du Bahr Yoûsef, évaluées de la vingt-quatrième à la vingt-huitième partie du Nil ; des pyramides, qui se dressaient aux angles de ce barrage et dont on a retrouvé les restes, racontaient la gloire du pharaon Amenemha III, sous le règne duquel, quarante-sept siècles avant le creusement du canal de Suez, aurait été formé le magnifique réservoir du Moeris. Hérodote, qui le vit peut-être, mais qui ne le mesura point, lui donne une circonférence énorme, beaucoup plus grande que celle de tout le Fayoûm ; d'autre part, plusieurs géographes anciens le représentent comme inférieur à sa véritable étendue. D'après Linant, il occupait une surface d'environ 300 kilomètres carrés dans la partie orientale du Fayoûm, et la masse liquide enfermée devait atteindre à la fin de la crue la quantité prodigieuse de 2915 millions de mètres cubes. Une faible part de cette eau pouvait servir à l'irrigation du Fayoûm occidental ; mais presque tout l'excédent pris au Nil dans sa période de trop-plein revenait aux campagnes nilotiques dans la période de sécheresse : cette réserve liquide suffisait pour l'irrigation de 180 000 hectares. Parmi les réservoirs modernes, il n'en est pas un seul qui puisse se comparer en dimensions à celui de nos civilisateurs les Égyptiens, et il n'en est guère qui aient été aussi judicieusement établis, comme le lac Moeris, en dehors de la vallée maîtresse soumise à l'action directe des courants et du flot de crue. Les bassins de retenue que construisent les ingénieurs ne sont que des lacs artificiels dans lesquels se jette toute la masse des eaux fluviales, et d'où s'épanche le trop-plein pour retomber dans le lit inférieur : l'œuvre même du fleuve, avec ses remous, ses érosions, ses affouillements, est de travailler incessamment à la destruction de son réservoir, et l'on sait, par mille exemples, qu'il arrive souvent à son but. « Un réservoir traversé est un réservoir détruit », a dit un hydraulicien moderne. Actuellement, le bas-

sin du lac Moeris serait difficile à réparer, car l'exhaussement des terres alluviales à l'entrée du Fayoûm obligerait les ingénieurs à surélever de plusieurs mètres la crête des levées[1].

Le Bahr Yoûsef se continue sous divers noms jusqu'au delta, mais dans sa partie inférieure il n'a plus qu'un très faible débit : un lit unique, celui du grand Nil, a recueilli presque toutes les eaux fluviales ; le courant se resserre en un seul tronc avant de se répandre en mille canaux dans les campagnes de la basse Égypte. Bien qu'amoindri en volume, le Nil offre ici la même apparence que dans la Nubie, ou, plus haut encore, au confluent de Khartoum ; le retard du courant, ayant pour conséquence l'élargissement du lit fluvial, pourrait même faire croire que le Nil est devenu plus puissant dans son cours inférieur. D'un mouvement lent et régulier, l'eau glisse entre les berges, reflétant les arbres, les villages en terre grise, quelques blancs édifices. Rien de brusque ni de heurté dans le paysage immense ; les méandres se développent par longues courbes, d'environ 5 kilomètres en moyenne, et sur la nappe mobile qui s'étend de l'un à l'autre horizon se réfléchit l'image du ciel, presque toujours pur, aux nuances insensiblement dégradées, sans oppositions soudaines ; à peine quelques bateaux, les *dhahabîyé* ou « dorées », ayant tous même forme et même voilure, rompent-ils l'uniformité du tableau. De chaque côté l'étroite plaine, les escarpements, les ravins, les terrasses se continuent sans varier leur aspect : dans ce pays aux lignes si simples on s'étonne à peine de voir les masses régulières des pyramides s'alignant au bord du plateau occidental, le matin cônes roses et vaporeux, comme des flammes entrevues sous l'éclat du jour, le soir triangles sombres se détachant sur le ciel embrasé.

En aval du Caire, les deux rangées de hauteurs entre lesquelles coule le Nil, comme dans un fossé, s'écartent en s'abaissant, et le fleuve partage ses eaux en rameaux divergents pour se déverser dans la Méditerranée. On sait que la disposition triangulaire de la plaine alluviale dont il a fait « présent » à l'Égypte, suivant l'expression d'Hérodote, a valu le nom de delta à toute la région des bouches, et par analogie à toutes les contrées de même formation, quelles que soient d'ailleurs les irrégularités de leur contour ; mais, en dépit de tous les changements qui se sont accomplis dans la géographie locale depuis vingt-cinq siècles, le delta d'Égypte est resté un modèle d'élégance par le rythme de ses branches divergentes et les découpures de ses rivages.

Aux premiers temps de l'histoire, le sommet du delta était plus au sud

[1] Duponchel, *Théorie des alluvions artificielles.*

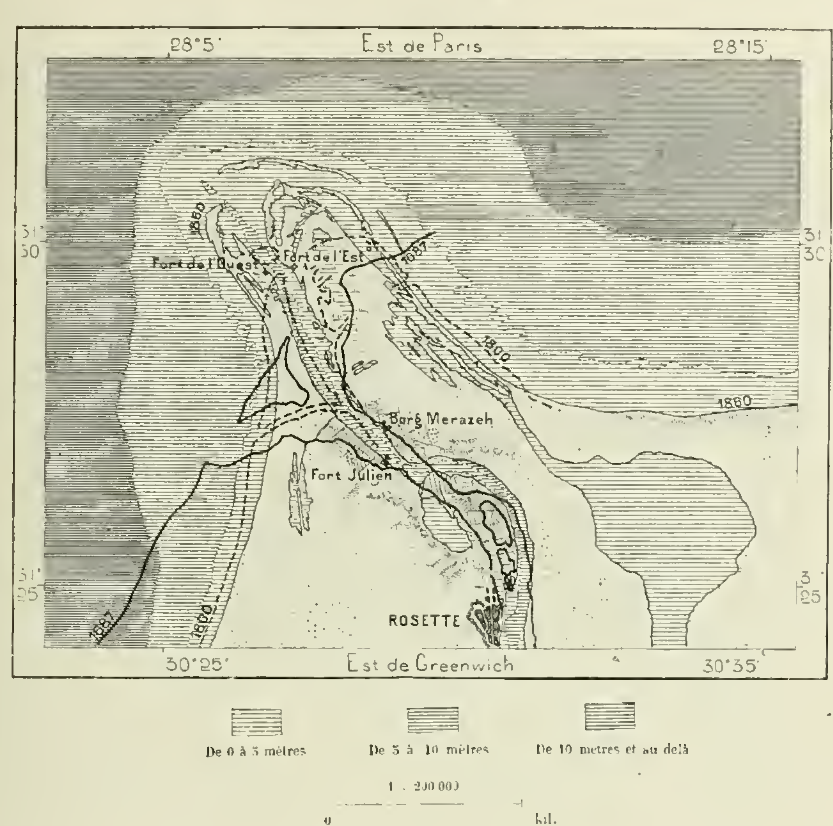
qu'il n'est aujourd'hui. C'est à 7 kilomètres au-dessous du faubourg actuel de Boulâq que les eaux avaient leur bifurcation il y a deux mille ans; mais, la pointe intermédiaire n'étant point armée d'un éperon de digues, le courant a dû l'user incessamment, d'année en année, de siècle en siècle, et la faire reculer vers l'aval : l'ensemble du delta se déplace du sud au nord à mesure que les alluvions se déposent en dehors des bouches et que s'exhausse le lit d'amont. Actuellement, la fourche du delta, appelée Batn el-Baqara ou « Ventre de la Vache », est à 21 kilomètres du Caire en suivant les sinuosités du fleuve semé d'îles; le déplacement a donc été d'environ 7 mètres par an. Dans tout le reste du delta se sont accomplis des changements analogues : les méandres ont rongé tantôt à droite, tantôt à gauche dans le sol meuble des alluvions; de simples fosses sont devenues de larges lits, tandis qu'ailleurs de puissantes rivières se sont desséchées; chaque parcelle de terrain a été reprise et délaissée tour à tour par les courants. Obéissant à des idées mystiques sur la valeur des nombres, les écrivains de l'antiquité s'accordent pour énumérer sept branches principales dans le delta; les autres affluents du fleuve n'étaient pour eux que de « fausses bouches » : la moindre abondance de leur flot, souvent arrêté par une barre à leur entrée dans la Méditerranée, permettait de n'y voir que des coulées sans importance. Du reste, de continuels travaux de dragage, d'endiguement, de canalisation, maintenaient pendant les périodes de paix la direction normale des rivières, nécessaire au bon entretien des champs. Il serait impossible de tracer sur la carte le cours des sept anciennes branches du delta, car, livrées à elles-mêmes, elles recommençaient à errer dans la plaine, changeant de place à chaque nouvelle crue; mais on est à peu près d'accord sur l'orientation générale de ces rivières nilotiques, et telle fosse abandonnée où le fleuve ne rentre que pendant les inondations, telle dépression dans le fond des marigots de la côte peuvent être désignées comme des traces des anciens lits; les recherches faites dans le delta par les savants de l'expédition d'Égypte ont éclairci plusieurs points douteux de l'hydrologie du Nil aux temps d'Hérodote et de Strabon[1].

De nos jours on ne compte plus que deux branches principales, indiquées d'ailleurs sur l'arc de cercle convexe du littoral par deux pointes que forment les lèvres d'alluvions s'avançant au loin dans la mer. Ces deux branches sont la rivière de Rachîd ou Rosette, identifiée avec la Bolbitine des anciens, et la rivière de Damiette, qui porta jadis les noms de Phatné-

[1] Andréossy, *Lac Menzaleh* ; — du Bois Aymé, *Mémoire sur les anciennes branches du Nil.*

tique et de Bucolique. La rivière de Rosette, plus courte de 25 kilomètres et par conséquent un peu plus basse de niveau, de 80 centimètres à 1m,20, emporte la quantité d'eau la plus considérable; celle de Damiette, et une fosse intermédiaire, la raya de Menoufieh, ménagée à travers le barrage,

N° 21. — BOUCHE DE ROSETTE.




n'emportent ensemble que les quatre neuvièmes du courant nilotique; néanmoins le bras de Damiette est de beaucoup le plus utilisé pour l'irrigation, grâce à la plus grande élévation de son niveau[1]. Comme deux rayons d'un cercle, les deux branches maîtresses vont s'épancher, l'une au nord-ouest, l'autre au nord-est, en projetant leurs bouches à une douzaine de

[1] Débit du Nil au barrage pendant l'étiage de 1873, d'après Ali-Pacha Moubârek :

| | |
|---|---|
| Branche de Rosette . . . . . . . . . . . | 181m,5 |
| » de Damiette . . . . . . . . . . . . | 245m |
| Raya de Menoufieh . . . . . . . . . . . . | 19m,4 |
| Ensemble . . . . . . . . | 445m,9 |

(Barois, *Notes manuscrites.*)

Débit moyen . . . . . . . . . . . . . . . 4750 mètres.

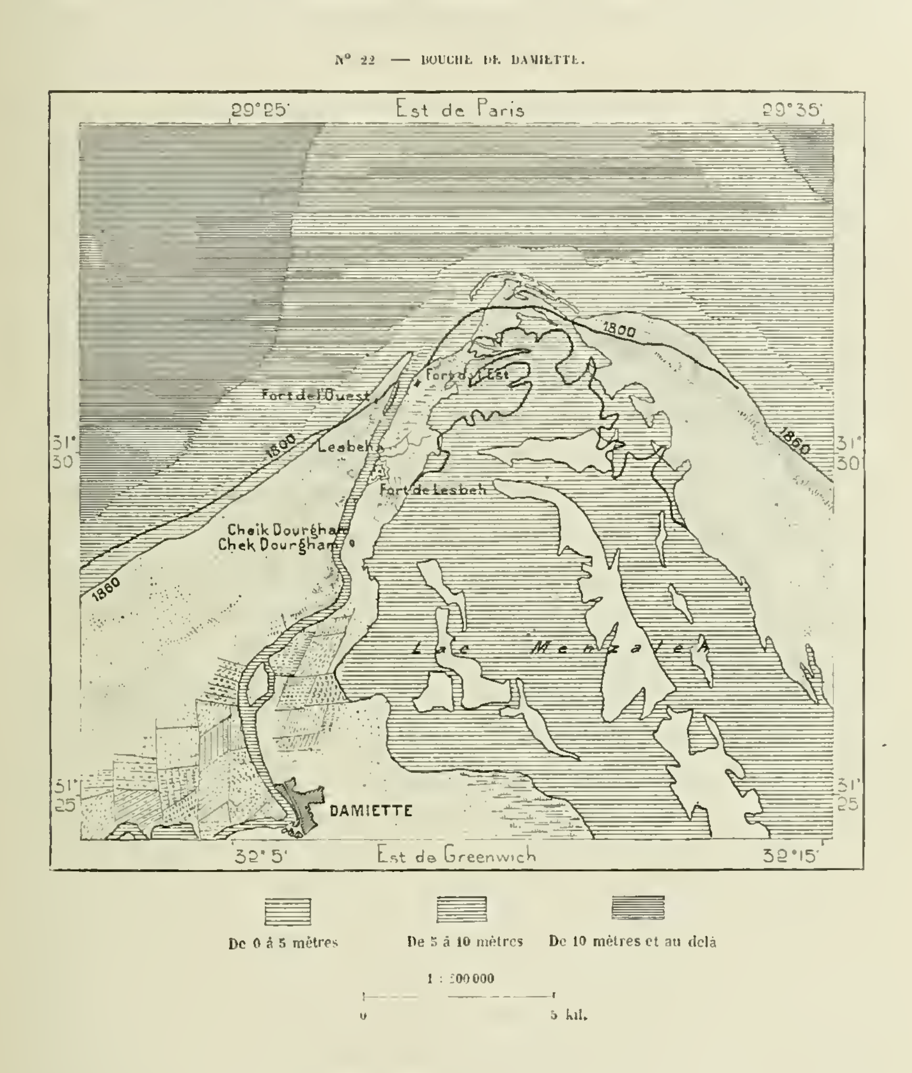
kilomètres en dehors de la ligne normale de la côte. Mais l'une et l'autre, de même que tous les fleuves qui se jettent dans la Méditerranée, sont à demi closes à l'entrée par des « barres » de vase et de sable que ne peuvent franchir les grands navires. La rivière occidentale, celle de Rosette, a deux passes d'une profondeur respective de 2 mètres et de 2m,20; la rivière de Damiette, moins ouverte, a seulement 1m,60 à son embouchure. La hauteur des seuils, dépendant de l'action des flots marins qui soulèvent le sable sur le prolongement de la côte, ne varie que faiblement suivant l'abondance des eaux. A l'époque de la grande crue, quand les bouches du fleuve versent à la mer une masse liquide de 13 400 mètres par seconde, la barre est d'un à deux décimètres à peine plus creusée que pendant la saison des maigres, quand l'apport fluvial descend à 550 mètres cubes; mais si la profondeur change peu, l'emplacement de la barre, indiquant le point d'équilibre entre les deux flots qui s'entre-heurtent, se modifie de plusieurs kilomètres. En temps de crue, le courant du Nil se fait sentir jusqu'à 5 kilomètres en mer et suffit parfois pour rompre sensiblement la force des vagues. Les navires peuvent venir s'y réfugier comme dans une rade[1].

Le front du delta avance graduellement dans la mer, mais beaucoup moins qu'on ne pourrait s'y attendre, en raison de l'abondance des eaux nilotiques et de leur teneur considérable en alluvions. D'après la comparaison de tous les points de repère trouvés dans les documents anciens et du moyen âge, Elie de Beaumont avait cru devoir fixer à 4 mètres par an les progrès du littoral égyptien, mais il est probable que ce chiffre, relativement faible, bien inférieur au taux d'avancement de moindres deltas, tels que ceux du Rhône et du Pô, est encore trop élevé. Une première carte marine du grau de Rosette, levée en 1687 par l'ingénieur Razaud, fournit un premier élément de comparaisons positives. Depuis, les deux cartes, parfaitement comparables entre elles, l'une que dressèrent les marins de l'expédition française, à la fin du siècle dernier, l'autre que construisit M. Larousse en 1860, lors des travaux préliminaires du canal de Suez, donnent pour la bouche de Rosette un avancement annuel de 40 mètres et pour celle de Damiette un progrès de 11m,60 dans le même espace de temps; mais ce sont là des changements locaux, et quand les bouches fluviales se déplacent, les péninsules d'alluvions qu'elles ont formées sont bientôt démolies par les vagues, et les sables en sont distribués le long du littoral; en maints endroits on a constaté de ces retours offensifs de la mer. Un courant littoral,

[1] Larousse, *Annales hydrographiques*, 2 semestre 1871.

très appréciable, longe la côte de l'Égypte en se portant de l'ouest à l'est, d'Alexandrie vers Port-Saïd, mais en formant çà et là de petits contre-courants locaux, comme le remous qui se produit entre la bouche de Rosette et la pointe d'Aboukir. L'effort incessant du courant côtier est de raser les pointes et de combler les golfes en rétablissant la belle courbe parabolique

N° 22 — BOUCHE DE DAMIETTE.




de la côte : partout où il rencontre un obstacle résistant, il le rattache à la terre ferme par une plage sablonneuse en hémicycle. C'est ainsi qu'il amasse des sables contre la jetée occidentale de Port-Saïd, afin d'arriver à en combler l'entrée; mais ces apports ne sont pas assez considérables pour mettre en danger les bassins du nouveau port, et l'homme peut en avoir facilement raison par les dragages. Dans l'ensemble on ne peut guère évaluer à plus de 2 mètres et demi par an le progrès annuel du delta sur la mer :

le gain du continent aurait été de 6 kilomètres au plus depuis le temps d'Hérodote.

Peut-être même y aurait-il eu équilibre entre les apports du fleuve sur la plage extérieure et les érosions du flot, car l'aspect géologique de la côte est celui d'un ancien cordon littoral, continuant le petit chaînon calcaire d'Alexandrie, qui se termine maintenant au cap d'Abouhir. Dans les eaux sans profondeur, les vagues se servent ainsi des points rocheux, îles ou promontoires, pour y appuyer leurs levées de sable qui séparent de la mer les baies irrégulières et les transforment graduellement en marigots. Avant de travailler à la conquête des fonds méditerranéens, le Nil avait à combler les étangs que la flèche sablonneuse sépare de la haute mer, et cette œuvre de colmatage n'est point encore achevée. Certains indices permettent d'ailleurs de croire que le travail de comblement est retardé par un mouvement de dépression général de la contrée, semblable à celui que l'on constate en tant de contrées alluviales, en Hollande, sur les côtes de l'Allemagne du Nord, aux bouches du Pô, sur les bords de l'estuaire des Amazones. Ainsi, des grottes artificielles creusées jadis près d'Alexandrie à une certaine hauteur au-dessus de la mer sont maintenant immergées : ce sont les tombeaux connus sous le nom de « Bains de Cléopâtre[1] ». La dénivellation du sol expliquerait également la formation nouvelle d'étangs, qui, après être restés longtemps desséchés, rouvrent leurs « graus » ou *boghâz* pour emplir partiellement leurs anciens lits.

Quoi qu'il en soit, les bassins lacustres du delta ne contiennent plus qu'une faible quantité d'eau, et le colmatage pourrait en être facilement mené à bonne fin. Déjà l'extrémité orientale du lac Menzaleh, séparée de la région du Nil par les levées du canal de Suez, a été transformée en terre ferme, en même temps que l'ancien lit de la branche pélusiaque ; le lac Menzaleh lui-même s'est rétréci depuis l'exploration d'Andréossy, à la fin du siècle dernier, et l'on n'y trouve plus les profondeurs de 5 mètres qu'il avait indiquées dans le voisinage des boghâz. L'épaisseur d'eau n'y est plus que d'un mètre en moyenne, mais la surface qu'il occupe est d'environ 1200 kilomètres carrés pendant les crues du Nil ; alors il reçoit des canaux temporaires du fleuve qui déposent leurs alluvions à droite et à gauche de leur cours, et communique avec la mer par deux graus dans lesquels viennent se jouer les marsouins ; pendant la période des maigres, les bancs de sable et les îlots affleurent en si grand nombre que la navigation devient impossible dans une partie considérable de l'étang, mais les piétons

[1] Lyell, *Antiquity of Man.*

ne peuvent guère s'y aventurer non plus, à cause des fosses marécageuses qui séparent les terres émergées.

Le lac Bourlos, situé à l'est de la branche de Rosette, dans la partie septentrionale du delta, est à peine moins étendu que le Menzaleh, et comme lui il s'accroît ou diminue avec la hauteur des eaux fluviales, tantôt bassin d'eau douce quand il communique avec le Nil, tantôt empli d'un résidu

N° 25 — BRANCHE DU NIL DANS LE LAC MENZALEH.




D'après la carte de l'Expédition d'Égypte. C. Perron

1 : 360 000

0 15 kil.

saumâtre quand la couche liquide superficielle s'est évaporée; il ne communique avec la mer que par un seul grau permanent. Les lacs d'Edkoû et d'Aboukir ne méritent guère que le nom d'étangs. Quant au Marioût, le Maréotis des anciens, son pourtour est d'au moins une centaine de kilomètres, et quelques-unes de ses rives, à l'ouest et au sud, baignent abruptement dans le bassin de manière à lui donner l'aspect d'un véritable lac. Pourtant il était complètement à sec en 1799, lorsque les Anglais coupèrent, au sud d'Alexandrie, la digue qui le séparait de la mer : redevenu lac, il diminue de nouveau, depuis que la brèche a été réparée. Soit que

les anciens Égyptiens l'eussent aussi desséché en le séparant de toute communication avec la mer, soit que le niveau continental fût alors plus élevé, il est certain que la dépression du Maréotis fut à sec en totalité ou en partie pendant une partie de l'ère ancienne, car on y a trouvé les restes de temples et des statues.

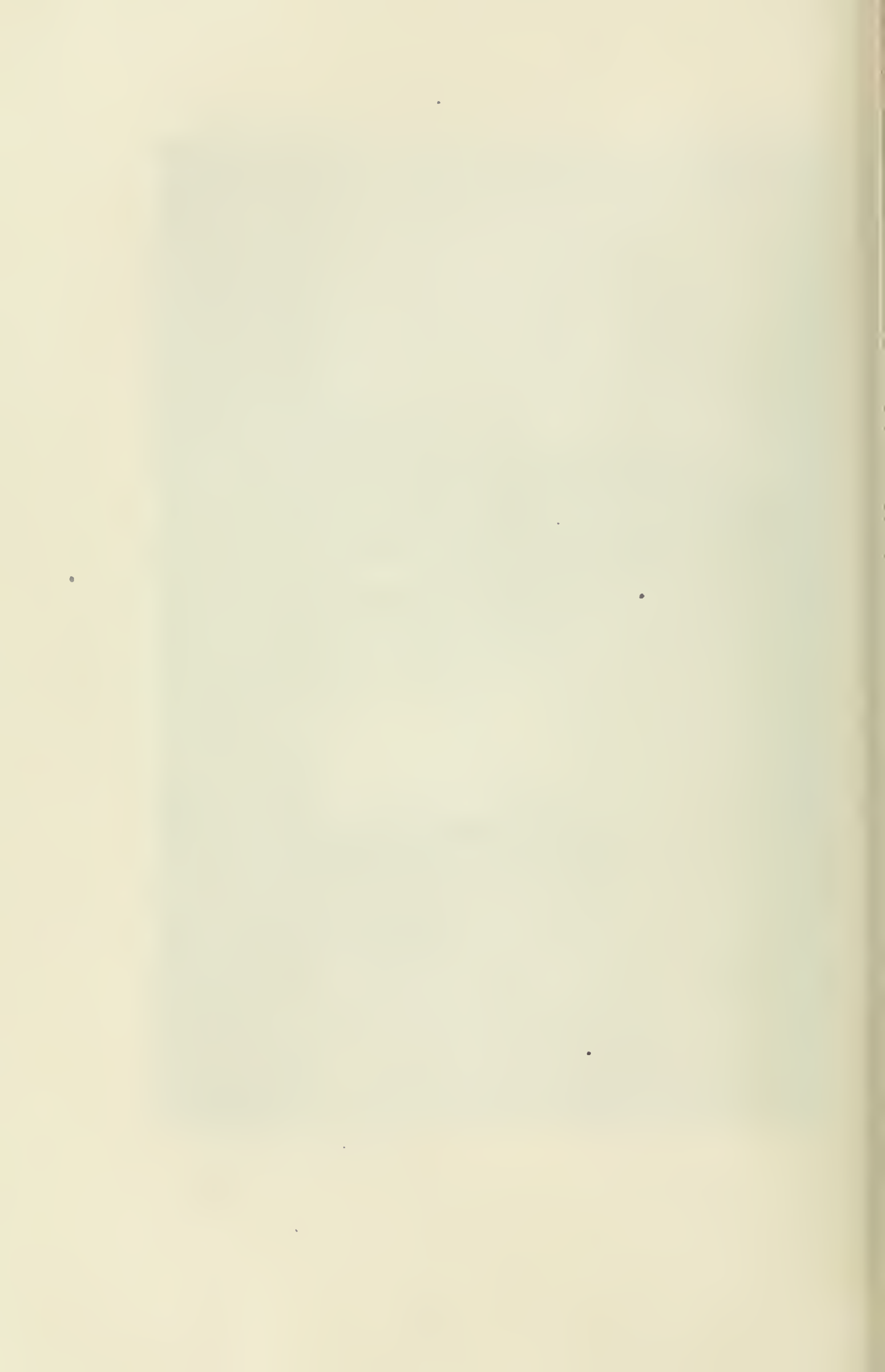
Si les empiétements des alluvions nilotiques sur la mer et sur les lacs du delta sont difficiles à évaluer, il en est de même de l'exhaussement graduel des terres riveraines du Nil dans toute la région arrosée par les crues, d'autant plus qu'il faudrait en même temps tenir compte des molécules sableuses qui sont apportées par le vent et qui se mêlent aux alluvions[1]. Girard crut pouvoir déduire des observations comparées faites pendant l'exploration d'Égypte que les couches alluviales déposées annuellement par le Nil produisent un exhaussement moyen de 126 millimètres par siècle : depuis cinq mille ans, c'est-à-dire à une époque à laquelle les Égyptiens entreprenaient déjà les plus grands travaux de canalisation, le niveau des campagnes nilotiques se serait donc élevé à plus de 6 mètres[2], quoique le delta ait si faiblement empiété sur la mer. Il est vrai que la plupart des monuments construits dans le voisinage du fleuve sont maintenant enfouis dans la terre jusqu'à une certaine hauteur : les dalles de pierre qui pavent les grandes avenues de sphinx devant Karnak sont cachées par les dépôts du Nil ; de même les statues colossales de Memnon, situées à un peu plus de 2 kilomètres du fleuve, ont presque tout leur piédestal dans l'épaisseur des alluvions, et c'est dans le sol même qu'il a fallu chercher une inscription grecque, qui, sans doute, avait été gravée à hauteur d'homme. Mais ce ne sont point là des preuves de l'exhaussement du sol, car les lourdes masses des édifices et surtout des blocs comme les colosses de Memnon doivent s'enfoncer graduellement dans le sol alluvial des campagnes riveraines du Nil : la salle hypostyle à Thèbes, qui fut évidemment construite au-dessus du niveau des crues, est inondée tous les ans et l'on s'y promène en barque[3]. C'est ainsi que les blocs erratiques de la Suisse et les colonnades des temples romains entrent de plus en plus dans la terre meuble qui les porte. Le nilomètre découvert par Girard dans l'île d'Éléphantine est peut-être un de ces monuments dont les fondations se sont abaissées : de ce que le niveau des crues dépasse actuellement de 2 mètres et demi les anciennes mesures, on ne peut conclure que la hauteur du lit et des rives se soit augmentée d'autant. Ce serait là un phénomène en con-

[1] H. Duveyrier, *Notes manuscrites.*
[2] *Description de l'Égypte*, tome VI.
[3] Ernest Desjardins, *Notes manuscrites.*




COLOSSES DE MEMNON

Dessin de Ph. Benoist, d'après une photographie



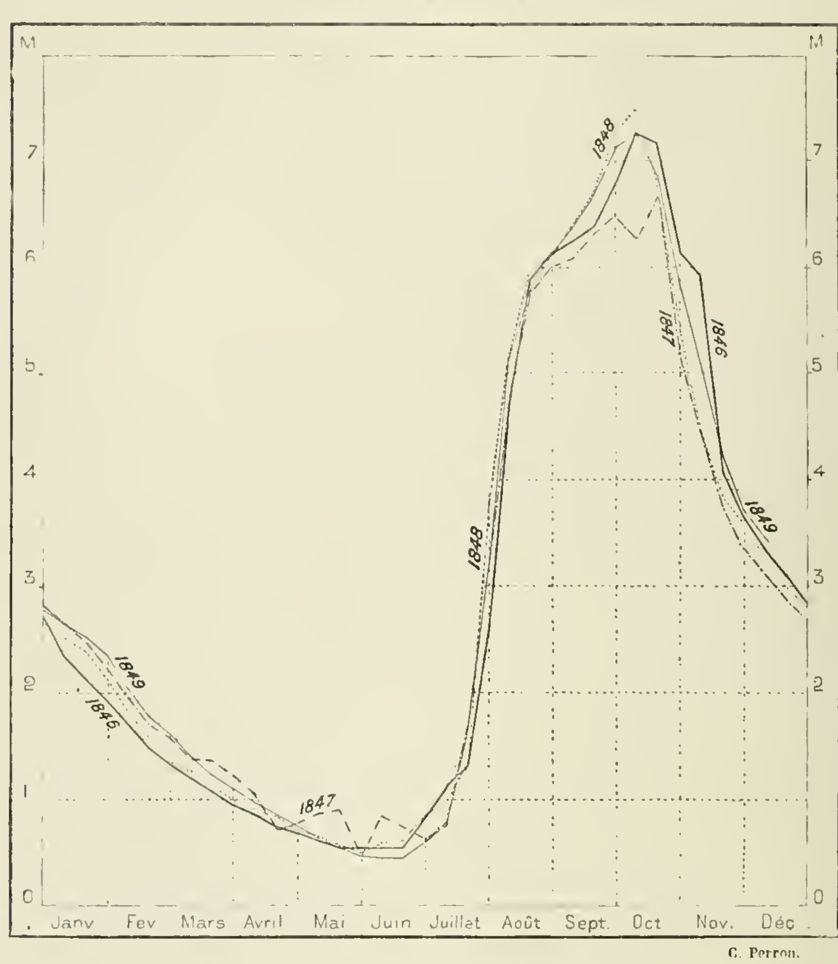
tradiction avec le dessèchement de l'ancienne vallée à l'orient d'Asouân, abandonnée de nos jours par le courant.

La crue annuelle du Nil, qui fait renaître la nature et que les Égyptiens célébraient comme la résurrection d'un dieu, est un phénomène très régulier dans son apparition et n'offrant que peu d'écart dans ses alternatives ; on comparait jadis le retour des eaux de crue à celui des astres. Comment les peuples riverains n'eussent-ils pas adoré ce fleuve, « le créateur du blé, le producteur de l'orge », lui sans lequel « les dieux tomberaient sur la face et périraient les hommes » ? « Salut, ô Nil, toi qui viens donner la vie à l'Égypte ! » ainsi le célébraient autrefois les prêtres[1]. C'est d'après son régime que tout se réglait et que tout se règle encore, travaux des campagnes et de la cité, fêtes religieuses et civiles ; mais de nos jours il est plus facile de se préparer à la venue du flot, annoncé de Khartoum trente ou quarante jours à l'avance. C'est presque toujours le 10 juin que le fleuve commence à croître, en roulant les « eaux vertes » et insalubres qui proviennent des grands marais du haut Nil ; mais les progrès de la montée sont d'abord presque imperceptibles ; vers le milieu de juillet, la crue est rapide, gonflée soudain par les eaux « rouges » qu'apportent les torrents de l'Éthiopie ; souvent une petite « corne », formée d'un abaissement et d'un relèvement, se produit dans la courbe de l'inondation : ce phénomène provient de la non-coïncidence des crues entre le Nil Bleu et l'Atbâra. Vers la fin d'août, le Nil est à peu près dans son plein ; cependant l'inondation augmente encore légèrement jusqu'au 7 octobre, jour moyen où les eaux atteignent leur point culminant. A partir de cette époque, la descente se fait graduellement, presque sans inflexions secondaires dans sa courbe normale, jusqu'à ce que la montée du flot recommence. Pendant les trois mois de hautes eaux, la masse liquide que le Nil roule à la mer représente les trois quarts du débit total, soit 90 milliards de mètres cubes sur 120 milliards[2]. Naturellement la hauteur de l'inondation diminue de l'amont à l'aval. Devant Asouân, elle est de 16 ou 17 mètres ; au Caire, elle est de 10 mètres moins élevée ; en 1800, année de grande crue, elle atteignit 7^m^,961, tandis qu'en 1799, année de basses eaux, elle ne dépassa pas 6^m^,857. En s'appuyant sur quelques textes anciens, notamment sur un passage très discuté d'Hérodote, on a cru pouvoir affirmer que la hauteur des crues a considérablement changé depuis les premiers siècles de l'histoire égyptienne, mais on n'a point de données suffisantes pour se pro-

[1] Maspero, *Catalogue du Musée de Boulaq.*
[2] Barois, *Notes manuscrites.*

noncer avec certitude. En tout cas, l'élévation moyenne des eaux de crue ne s'est pas modifiée depuis la fin du huitième siècle de l'ère vulgaire, car les mesures exactes prises à cette époque ont été conservées, et l'on a constaté qu'elles coïncident avec celles que publièrent les savants de l'expédi-

N° 25. — OSCILLATIONS ANNUELLES DU NIL.




tion française et la série continue des observations modernes[1]. Toutefois, les crues varient tantôt en plus, tantôt en moins, autour d'une moyenne d'équilibre; quelquefois l'eau ne monte pas assez pour emplir tous les canaux; en d'autres années, l'inondation est trop forte et les campagnes ne s'assèchent pas assez tôt pour que les cultures puissent bien réussir. Généralement, le taux des impôts qui pèsent sur la terre varie suivant

[1] Jomard, *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, avril 1864.

la hauteur et la teneur du fleuve; aussi le crieur public qui annonce les niveaux de crue a-t-il souvent donné de fausses indications, commandées par le fisc, en vue d'un plus fort rendement des impôts. Le jour où le Nil vient raser ses bords et où l'on se prépare à couper les digues qui le séparent des canaux de canalisation intérieure est un jour de joie pour tous les riverains, car cette eau grossissante représente pour eux le pain qui va germer dans le sillon; mais l'eau n'a pas encore mouillé leur champ que déjà l'exacteur s'est présenté pour réclamer la part, et plus que la part, du souverain. On sait qu'autrefois une jeune fille était portée en grande pompe au fleuve et jetée aux eaux dévorantes pour obtenir du dieu une récolte favorable; maintenant on ne livre plus aux flots qu'une poupée, mais c'est encore le bourreau qui est chargé de faire cette offrande, souvenir des sacrifices du temps passé.

Les deux zones de terres alluviales qui longent le Nil sont traversées de canaux d'irrigation qui distribuent partout l'eau nourricière. Le Nil, de même que tous les autres fleuves coulant dans une plaine d'alluvions, a des berges plus élevées que la partie de la plaine éloignée du lit : une coupe transversale à la direction de la vallée montrerait que de falaise à falaise la plaine a dans son ensemble une forme convexe : le fil du courant, dans sa période de crue, occupe précisément la partie la plus haute de tout l'entre-deux des collines latérales. De cette protubérance médiane, la surface de l'eau s'incline à droite et à gauche, et la pente se continue de part et d'autre dans les campagnes riveraines. La plus grande hauteur de la plaine en proportion de la proximité du fleuve s'explique par la plus forte part d'alluvions qu'y laissent déposer les eaux de crue : le flot qui s'épanche par dessus les berges cherche à descendre obliquement, suivant la double pente qui le sollicite, l'une dans le sens général de la vallée, l'autre transversalement au fleuve. Si l'eau ne trouvait aucun obstacle dans les canaux d'arrosement dérivés du Nil, elle se précipiterait donc aussitôt vers la partie basse des campagnes, c'est-à-dire le long des talus du désert, et transformerait cette dépression en un immense lac : il faut retenir le flot de crue dans la partie la plus haute du canal au moyen d'une digue transversale, qu'on ouvre seulement lorsque la partie supérieure a été suffisamment submergée; l'eau séjourne ensuite dans une deuxième partie du canal également limitée par un barrage, et c'est ainsi que de proche en proche les canaux disposés en gradins apportent le liquide nourricier dans toutes les parties de la plaine[1]. Toutefois la rencontre des courants dans les canaux

[1] Girard, *Description de l'Égypte*, tome XX.

latéraux et le dépôt local des alluvions ont modifié en maints endroits la pente normale du sol, et çà et là les sables apportés par le vent des escarpements voisins ont exhaussé les terres de la plaine au même niveau que celui des berges du Nil ou même à un niveau supérieur; les cultivateurs sont obligés en conséquence de changer tout le système de leurs canaux. Jadis, lorsque le Nil égyptien nourrissait dans ses eaux cinq espèces de crocodiles, le petit saurien inoffensif appelé *souk* se portait en avant des eaux; il en précédait la venue, c'était le héraut de la grande nouvelle. Aussi les villageois accueillaient-ils par des fêtes ces crocodiles de bon augure, et dans les villes éloignées du Nil on leur rendait un culte solennel; on leur dressait des temples, et dans le sanctuaire vivaient de ces animaux, parés de bracelets et de pendeloques, nourris de la chair des victimes[1]. Actuellement, il n'y a plus de crocodiles dans le Nil égyptien. Le grand saurien, que l'on voyait encore au commencement du siècle dans les canaux qui traversent le Caire, ne se rencontre même plus à Thèbes : les premiers se trouvaient naguère à Ombos, entre le défilé des Chaînes et Asouân[2]; dans la région des cataractes se cachent aussi les poissons électriques[3]. Les hippopotames ou « chevaux du Nil » se sont réfugiés encore plus en amont, vers le confluent de l'Atbâra.

Quand le niveau commence à baisser dans le lit du Nil, la masse liquide qui remplit la partie supérieure des canaux s'enfuirait aussitôt dans le fleuve si l'on ne barrait l'entrée de la fosse : ainsi les cultivateurs gardent pour le printemps et l'été l'eau qui leur est nécessaire pour les irrigations; quand le fleuve est en décrue, le niveau de l'inondation est maintenu dans les campagnes à 5 et 6 mètres au-dessus du courant dans le lit fluvial. En outre, les cultivateurs profitent des eaux du Nil qui filtrent latéralement dans le sol à la distance de plusieurs kilomètres, mais avec une telle lenteur que l'effet des crues s'y fait sentir seulement des semaines ou des mois après la période normale de l'inondation : à 100 mètres du courant, il faut attendre de huit à dix jours avant de voir monter l'eau des puits; à plus d'un kilomètre, elle s'élève seulement lorsque le fleuve a baissé. Il en résulte ce phénomène bizarre, que, lors des maigres du Nil, l'eau atteint dans les puits éloignés des rives un niveau supérieur de 3 à 4 mètres à celui du fleuve lui-même : les agriculteurs continuent ainsi les irrigations, qui, sans l'afflux souterrain, seraient impossibles.

Les canaux, les digues transversales, utilisés comme chemins entre les

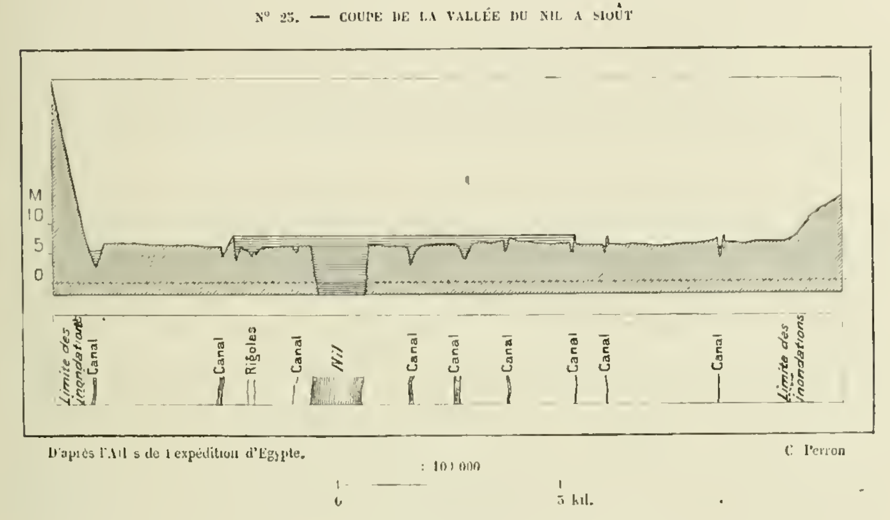
[1] Geoffroy Saint-Hilaire, *Revue Encyclopédique*, tome XXXVIII, mai 1828.
[2] Ernest Desjardins, *Notes manuscrites;* — Prokesch-Osten, *Nilfahrt.*
[3] Goltberg, mémoire cité.



BORDS DU NIL. — LE CHÂDOUF.
Dessin de Slom, d'après une photographie.

villages, font de tout le pays un vaste damier de cultures dont les lignes de séparation sont les unes en saillies, les autres en creux; l'eau vivifiante circule partout comme le sang dans les artères d'un animal; mais l'entretien de tout cet organisme demande un soin prodigieux, et le moindre désordre dans ces campagnes presque plates, à pente indécise, suffit pour causer des crevasses et des obstructions, pour changer les canaux en marais. Épuisés par leur labeur incessant, découragés par la rapacité du fisc, les fellâhîn n'ont pas toujours la liberté d'esprit nécessaire pour entretenir en bon état la ramure des canaux, qui pourtant leur est indispensable pour alimenter leurs engins primitifs d'arrosement. Dans les grands domaines,

N° 25. — COUPE DE LA VALLÉE DU NIL A SIOÛT




D'après l'Atlas de l'expédition d'Égypte. C. Perron

1 : 100 000

0 5 kil.

L'échelle des hauteurs est centuple de celle des longueurs.

l'eau monte au moyen de *sâkîyé*, ou « roues à pots » semblables à celles de la Syrie et mues par des bœufs ou des ânes, en Nubie par des chameaux. Mais la plupart des paysans se servent de *châdoûf*, vases ou paniers que deux hommes, agissant sur un bras de levier, plongent dans l'eau et relèvent tour à tour. Arrivé au sommet de sa course, le panier se vide dans une rigole, puis il redescend pour remonter encore. Un châdoûf élève ainsi l'eau de 2 à 3 mètres; si les champs à irriguer se trouvent à un niveau supérieur, un deuxième engin fonctionne au-dessus du premier : parfois on voit sur les degrés de la berge trois étages de châdoûf superposés. Mais ces moyens rudimentaires ne prennent au Nil qu'une bien faible partie de l'eau qui pourrait être utilisée pour l'irrigation. Sur les 120 milliards de mètres cubes que roule le Nil dans l'année, 3 milliards seulement sont employés par les cultivateurs riverains; aussi les terres cultivées ne for-

ment-elles que la moitié, peut-être la troisième partie, du sol que l'on pourrait utiliser[1]. Quarante millions d'hommes à peine vivent dans le bassin du Nil. Pour combien d'autres millions l'eau nourricière pourrait-elle faire naître le blé !

Le limon du Nil, de couleur brune ou noirâtre, est le seul engrais des campagnes. Sous la chaleur du soleil il se consolide et peut être façonné en briques et en vases. Sous les pas, il devient dur comme la pierre et se contracte en formant de profondes crevasses. Les anciens fonds sableux et calcaires, mêlés à la base des collines aux cailloux roulés qu'apportèrent des inondations antérieures à l'époque géologique contemporaine, sont recouverts d'une couche de 10 à 12 mètres d'épaisseur[2], constituant un sol arable d'une extrême richesse qui, répandu sur d'autres plaines, suffirait pour fertiliser un espace cent fois plus considérable. Par sa composition chimique, ce limon du Nil qui fit l'Égypte diffère de ceux de tous les fleuves européens[3]; les analyses qu'en donnent les savants varient beaucoup, suivant l'âge du dépôt et le lieu de provenance, dans le voisinage ou à distance du fleuve; mais tous les limons nilotiques contiennent une part considérable de carbonates de chaux et de magnésie, de l'oxyde de fer et du carbone provenant de substances organiques décomposées[4]; chaque millimètre de ce limon renferme aussi des bâtonnets siliceux de diatomées. Dans cette eau si douce du Nil se retrouvent les débris apportés de toutes les provinces de l'immense bassin, les boues de l'Atbàra, les restes animaux putréfiés dans les mares du Bahr el-Azraq, les sphaignes et les roseaux du Kîr et du fleuve des Gazelles. Entre les sables, les argiles, les rochers mornes des deux déserts s'interpose l'étroite zone verdoyante, formée des apports mélangés d'une moitié du continent africain.

[1] Stephan, *Das heutige Ægypten;* — Raoul Pictet, *Société de Géographie de Genève*, séance du 25 janvier 1874.

[2] Girard, ouvrage cité.

[3] Oscar Fraas, *Aus dem Orient.*

[4] Analyse du limon d'Égypte, par Regnault, *Description de l'Égypte*, tome XX :

| | | | |
|---|---|---|---|
| Eau. . . . . . . . . . | 11 parties sur 100. | Carbonate de magnésie. . | 4 parties sur 100. |
| Carbone. . . . . . . . | 9 » » | » chaux . . . | 18 » » |
| Oxyde. . . . . . . . | 6 » » | Alumine. . . . . . . . | 48 » » |
| Silice. . . . . . . . . | 4 » » | | |

## II

### RÉGION DES GRANDS LACS

Le bassin du N'yanza et celui du haut Nil, jusqu'à son passage à travers le M'woutan-N'zìgé, comprennent une étendue considérable, que l'on peut évaluer à 450 000 kilomètres carrés, sans prétendre toutefois à une approximation bien grande de la vérité : tant qu'on ne connaîtra pas exactement les lignes de partage entre les versants, on ne peut que faire de grossiers calculs, d'après l'espace qu'enferment les mailles du réseau des longitudes et des latitudes. Cette vaste région, dont la hauteur moyenne dépasse 1200 mètres, fait partie du faîte continental : par ses eaux qui s'écoulent dans le fleuve égyptien, elle appartient au bassin de la Méditerranée; mais elle est beaucoup plus rapprochée des rivages de l'Atlantique, et son extrémité méridionale est à moins de 400 kilomètres de la mer des Indes. Pour la facilité des relations avec l'extérieur, les bords du grand N'yanza sont dans le cercle d'attraction de Zanzibar; même quand la voie du Nil est ouverte et que la guerre n'en désole pas les rives, les voyageurs européens qui se rendent dans cette partie de l'Afrique ont intérêt à prendre la route de l'océan Indien et à monter vers les plateaux par les chemins que suivent les marchands arabes.

Quoique formant le faîte de partage entre le versant de la Méditerranée, ceux de l'Atlantique et de la mer des Indes, la région du N'yanza est beaucoup moins élevée que d'autres parties du continent. Si ce n'est vers les sources du Tangouré, où se dresse le M'foumbiro, ayant peut-être plus de 5000 mètres d'altitude, et plus au nord, là où se prolonge, parallèlement au méridien, le massif du Gambaragara, supérieur encore en altitude, le plateau n'offre point de grandes montagnes; les protubérances dominent seulement de quelques centaines de mètres les plaines environnantes; nulle part, la nature n'oppose d'obstacles infranchissables à l'exploration de la contrée. Parmi les territoires du haut bassin nilotique, il en est, notamment les pays riverains du N'yanza, à l'ouest et au nord, qui sont des régions privilégiées, en Afrique et dans le monde entier, par la grâce et la variété des paysages, l'abondance des eaux, la richesse de la végétation, la fertilité du sol. Au sud du lac, dans l'Ou-Nyamèzi, les habitants sont moins favorisés : les vallées y alternent avec les collines et les plateaux; mais, pendant la saison des pluies, elles sont

presque partout envahies par les eaux et changées en marais. Il a fallu construire tous les villages, distribuer toutes les cultures sur les pentes des hauteurs; les vallées intermédiaires ne sont utilisées que comme terrains de pâture pendant les sécheresses; les collines sont formées de masses granitiques revêtues çà et là d'une légère couche de terre végétale où croissent quelques broussailles. A l'orient de la mer intérieure, le sol, moins abondamment arrosé, est parsemé de dépressions où s'étendent des marais saumâtres ou salins, tandis qu'au nord, entre les deux lacs N'yanza et M'woutan-N'zigé, les marécages d'eau douce, les fourrés de nénuphar, les rivières aux larges lits sinueux et lents, occupent une grande étendue.

Le N'yanza est traversé par la ligne équatoriale; néanmoins, l'altitude de la contrée, le libre passage qu'elle offre à tous les courants atmosphériques, la végétation arborescente qu'entretiennent les pluies, tempèrent la chaleur moyenne, et l'on n'a point à souffrir de températures excessives comme dans la Nubie, à 20 degrés au nord de l'équateur; des observations régulières faites à Roubaga, capitale de l'Ou-Ganda, à quelques minutes au nord de la ligne, montrent que le climat de ces contrées n'est point de ceux qu'on pourrait qualifier de « torrides ». La température la plus élevée qu'aient eu à y subir les Européens, était de 34°,88 seulement, et le point le plus bas auquel soit descendu le mercure du thermomètre est de 10°,77 : entre ces deux extrêmes, la moyenne de chaque mois oscille entre 20 et 22 degrés; pour toute l'année, elle est de 21,4 degrés centigrades[1]; c'est la température de Canton, de Tunis, de la Nouvelle-Orléans; le Caire, Bagdad, la Havane, Rio-de-Janeiro ont une moyenne plus élevée, sans parler des « enfers » de Bouchir, de Mascate, de Karatchi, de Biskra, de Mourzouk. Les vents qui dominent dans la région sont ceux du sud et du sud-est, attirés par le foyer du Sahara; quand des orages se produisent, presque toujours à la même heure de l'après-midi, c'est généralement par l'effet d'une rencontre de ces courants méridionaux avec d'autres courants du nord et du nord-ouest. Aucun mois n'est dépourvu de pluie : dans cette région, qui répond à celle du « Pot au Noir » dans l'Atlantique, des nuages d'averses se forment en toute saison; cependant le mois de juillet est relativement sec : les pluies les plus abondantes tombent de septembre en novembre; le mois d'avril offre un deuxième maximum d'humidité. La tranche annuelle de l'eau pluviale ne serait pourtant, d'après Wil-

[1] E. Ravenstein, *Appendice to Wilson and Felkin's Uganda*; — Hann, *Petermann's Mittheilungen*, 1878, p. 64; 1880, p. 145.

son, que de 1 mètre 25 dans l'Ou-Ganda, ce qui s'explique par le manque de cimes élevées arrêtant les nues au passage. Les mois ne se distinguent point les uns des autres par l'accroissement ou la diminution de la chaleur; les deux seuls phénomènes notables de l'année solaire étant les deux saisons pluvieuses d'automne et de printemps, les gens de Ganda ont pris pour division naturelle du temps l'époque des pluies qui coïncide pour eux avec celle des cultures : leurs années ne sont donc que la moitié des nôtres; chaque année est composée de six mois, le premier appelé « mois où l'on sème », les cinq autres « mois où l'on mange »[1].

Favorisée par ces pluies, la flore est très riche dans les régions fertiles qui environnent le grand lac N'yanza et dont le sol consiste en terre végétale reposant sur une argile rouge mêlée de sable et n'ayant pas moins d'une dizaine de mètres en épaisseur. Dans l'Ou-Ganda, vers la ligne équatoriale, on ne voit pas une seule interruption dans la verdure qui recouvre la contrée : là où cessent les massifs de bananiers et les autres cultures, vastes jardins dans lesquels disparaissent les villages, commencent aussitôt les forêts de grands arbres, portant sur leurs branches des colonies de plantes parasites et se rattachant aux arbustes du sous-bois par des festons de lianes; plus de cinquante espèces de fougères croissent dans ces fourrés. Les ruisseaux qui serpentent dans les fonds coulent comme en des galeries souterraines, où ne pénètre qu'un vague crépuscule; on ne les reconnaît de loin que par le somptueux branchage des arbres entremêlés au-dessus du courant. Mais, si belle que soit la flore des plateaux du haut Nil, elle ne paraît pas se distinguer par une grande variété; sur les 750 espèces que Grant rapporta de son voyage à travers l'Afrique, de Zanzibar au bas Nil, 80 plantes, une centaine au plus, étaient encore inconnues aux botanistes : flore du Cap, flore abyssine, flore du Nil se confondent sur ces hauteurs; on y trouve même quelques espèces de l'Hindoustan[2], et maintenant nombre de plantes européennes y jouissent du climat qui leur convient[3]. Grant pense que cette région, surtout le Karagoué, serait admirablement propice à la culture de l'arbre à thé[4]. L'arbre le plus grand de la contrée est le m'paffou; de son tronc, qui a jusqu'à 7 et 8 mètres de tour, s'écoule une gomme odoriférante.

Comme la flore, la faune des plateaux ne se distingue de celle des régions environnantes que par un petit nombre d'espèces. Le lac est peuplé

[1] Wilson and Felkin, *Uganda and the Egyptian Soudan.*
[2] Speke, *Journal of the Discovery of the Source of the Nile.*
[3] Wilson, *Proceedings of the R. Geographical Society*, juin 1880.
[4] *A Walk across Africa.*

d'hippopotames et de crocodiles comme le Nil et le Niger, et des oiseaux pêcheurs gîtent en multitudes dans ses roseaux ou perchent sur les branches des arbres qui bordent le rivage. Dans le pays de culture, d'où la présence de l'homme a éloigné presque tous les fauves, il reste pourtant dans les fourrés des léopards, très redoutés des villageois; des hyènes rôdent également autour des cabanes; quelques renards épouvantent le voyageur par leur glapissement de mauvais augure; des chats sauvages et d'autres animaux de l'espèce des furets poursuivent le petit gibier; des écureuils s'élancent de branche en branche; de grands perroquets grisâtres s'envolent du sommet des arbres en poussant leur aigre cri; tandis qu'au-dessous, parmi les fleurs, s'agite tout le monde brillant des petits oiseaux et des papillons. Loin des régions cultivées, notamment dans l'Ou-Soui, sur les frontières du Karagoué et dans l'Ou-Ganda septentrional, où les arbres forestiers sont remplacés par les palmiers sauvages, et les fougères par des graminées, des antilopes d'espèces nombreuses, des rhinocéros, des éléphants, des zèbres, parcourent la contrée; les buffles peuplent les abords des marais, et les sangliers gîtent dans les broussailles. Plusieurs espèces de singes habitent les forêts du plateau, notamment le *colubus guereza*, à la somptueuse chevelure blanche et noire; le chimpanzé même appartiendrait à la faune du pays[1]. Le lion est très rare sur les plateaux de l'Afrique équatoriale, cependant sa voix puissante se fait entendre parfois, épouvantant les autres animaux. Les autruches vivent dans les plaines ouvertes, et d'innombrables familles de pintades s'abritent sous les buissons. Des vautours de petite taille nettoient la contrée des cadavres qu'y laissent les exécutions et les batailles.

Certaines parties de la région du haut Nil sont parmi les plus populeuses de l'Afrique. Les descriptions de Speke et Grant, de Stanley, de Chaillé-Long, de Linant et de Gessi, les évaluations partielles des missionnaires, s'accordent à cet égard. D'après ces témoignages concordants sur l'Ou-Ganda et plusieurs des États limitrophes, il est probable que la population s'élève à 10 ou 12 millions d'hommes dans la partie du versant méditerranéen situé autour du N'yanza et du M'woutan-N'zigé.

Par l'idiome et probablement aussi par la race, les tribus et les nations du plateau se rattachent aux habitants de l'Afrique méridionale : le domaine ethnologique empiète en cet endroit d'un millier de kilomètres sur

[1] Emin-bey, *Petermann's Mittheilungen*, 1881.

le versant du nord. Les riverains du N'yanza appartiennent à la souche des Bantou, c'est-à-dire des « Hommes », si remarquables par leurs dialectes harmonieux et souples, d'une richesse et d'une plasticité sans égales. Seulement, à l'orient du N'yanza, vivraient peut-être des tribus parlant des idiomes de même provenance que celui des Nouba, dans le Kordofân : en tout cas, il est certain que les Masaï et les Wa-Kwafi, dont la langue n'est point d'origine bantou, possèdent des villages à proximité du lac[1]. Parmi les tribus riveraines, il en est qui n'ont pas encore été en relations avec les voyageurs européens : on les a classées provisoirement parmi les Bantou, en attendant les témoignages positifs, qui ne sauraient tarder, car les missionnaires de diverses sectes commencent à devenir nombreux sur les bords du N'yanza.

Une partie du groupe des tribus connues sous le nom de Nyamèzi (Ou-Nyamèzi) s'est établie dans la région accidentée qui s'étend au sud du golfe de Speke, le plus vaste du N'yanza. Aucun État considérable ne s'est constitué dans cette contrée, qu'arrosent le Simeyou et autres tributaires du golfe; la population, désignée dans son ensemble sous le nom de Soukoùma, se divise en un grand nombre de petites peuplades, d'origine bantou, mais très modifiées par les croisements avec des esclaves de toute provenance, et se déplaçant fréquemment pour échapper aux attaques des brigands ou *rouga-rouga*. La plupart des tribus de l'Ou-Soukoùma, quoique unies par une sorte de confédération, se distinguent les unes des autres par les traits du tatouage et par la manière dont les dents sont affilées; leur principal ornement consiste en fil de fer qu'ils s'enroulent autour des bras, des jambes, du cou, et qui rend les mouvements brusques très difficiles; hommes et femmes s'attachent aussi des clochettes aux jambes pour accompagner leurs discours d'un cliquetis argentin[2]. Les chefs de tribu ne disposent en principe que d'un pouvoir très limité; les vieillards, dépositaires de la coutume, doivent être consultés dans toute circonstance grave; néanmoins les impôts que prélèvent les roitelets et qui en font les grands propriétaires du pays leur permettent souvent d'agir en despotes irresponsables. Quand les villageois brassent leur bière ou *pombé*, le roi s'enivre et boit à discrétion; quand des chasseurs ont tué un éléphant, le roi reçoit pour sa part les meilleurs morceaux et s'empare des défenses; toutes les peaux de lion, de léopard ou de zèbre lui appartiennent d'avance; le traitant qui passe doit montrer ses marchandises au roi, et celui-ci pré-

[1] R. N. Cust, *The Modern Languages of Africa*.

[2] Missionnaires d'Alger, *A l'assaut des pays nègres*.

lève un droit de passage, fixé d'après son caprice; enfin, quand un malheureux a été brûlé ou percé de javelots pour cause de sorcellerie, tout son héritage revient au chef de la tribu[1]. Quoique les femmes soient en général fort peu respectées dans le pays, un village populeux, celui de Wama, est gouverné par une reine[2]. Les magiciens jouissent d'un grand pouvoir, et ceux d'entre eux dont les prophéties se sont réalisées et que l'on dit avoir accompli des miracles disposent de la puissance sans bornes accordée à l'infaillibilité. Leur instrument de divination est une corne de vache ou d'antilope, qu'ils emplissent d'une poudre magique et qui, plantée dans le sol devant un village, suffit pour écarter l'ennemi; toutefois, il faut recourir souvent à des enchantements d'une plus grande énergie. Quand une bataille se prépare, le magicien écorche un enfant, qu'il place tout sanglant sur le « chemin de la guerre, » et les combattants passent sur ce corps pour marcher à la victoire. L'arrivée des missionnaires européens a porté un grand coup à la puissance des magiciens, car ils sont aussi tenus pour des « hommes de médecine », et leurs philtres sont considérés comme plus puissants que ceux des noirs. Un udomètre placé près d'une station des bords du N'yanza a dû être enlevé par les missionnaires afin de ne pas nuire aux conjurations qu'avaient faites les magiciens pour attirer la pluie.

Le pays de Soukoûma offre une certaine importance commerciale, grâce à sa position sur la route des traitants arabes, entre l'Ou-Nyamèzi et l'Ou-Ganda; depuis Speke et Stanley, plusieurs Européens l'ont visité. Le district le plus populeux est l'Ou-Rima[3], près de l'estuaire ramifié que Speke nomma Jordans' Nullah (rivière de Jordans), d'après sa maison de campagne. Sur la rive gauche du lac, le port le plus visité est le village de Kagheyi (Kageï), où furent lancées les premières chaloupes de construction anglaise, la *Lady Alice* de Stanley, puis la *Daisy*, l'*Eleanor*. En face, la vue du large est cachée par les montagnes de l'île d'Ou-Kerewé, dont le nom est souvent donné à toute la mer intérieure. Presque entièrement couverte de forêts, cette île forme un État distinct, ayant pour capitale Boukindo, située près de l'extrémité orientale, au bord d'une crique bien abritée des vents par des îlots. Au centre de la ville, une palissade, composée de troncs d'arbres entiers, renferme la grande cabane royale, celles du gynécée, les greniers, le hangar où sont placés les tambours de guerre. En dehors de cette première enceinte est la cour de justice, où le roi, siégeant sur un trône

[1] Speke, ouvrage cité.
[2] Wilson and Felkin, ouvrage cité.
[3] Mackay, *Proceedings of the R. Geographical Society*, may 1884.

orné de dents, de griffes et de cornes, juge les différends de ses sujets ; le long des rues sinueuses se succèdent les huttes du menu peuple, toutes entourées d'un jardin où l'on cultive le tabac, des céréales et divers légumes importés de la côte par les Arabes. Une deuxième palissade, moins solide que celle du palais royal, environne tout le village.

A l'ouest de la rivière Isanga, qui va rejoindre un fjord étroit s'avançant à plus de 50 kilomètres dans l'intérieur des terres, le pays de Zinza (Ou-Zinza, Ou-Zindja) borde la partie sud-orientale du N'yanza. C'est une région

N° 26. — OU-KEREWÉ ET OU-SOUKOÛMA.




D'aprés Ravenstein et Mackay. C. Perron

1 : 1 500 000

0 50 kil.

peu explorée, que les voyageurs européens n'ont encore visitée qu'à une assez grande distance du N'yanza et sur le versant méridional du faîte de partage qui sépare ce bassin lacustre de celui du Tanganyka. Les Wa-Zinza ou gens du Zinza sont, comme les Soukoûma, divisés en plusieurs peuplades que gouvernent des chefs et des magiciens et qui vivent en de continuelles appréhensions ; dans quelques districts, ils osent à peine sortir de leurs villages, craignant de voir apparaître soudain les brigands de la tribu des Wa-Touta, que l'on dit être des Bantou de l'Afrique méridionale, peut-être des Zoulou, venus des bords du lac Nyassa par le bassin du Tanga-

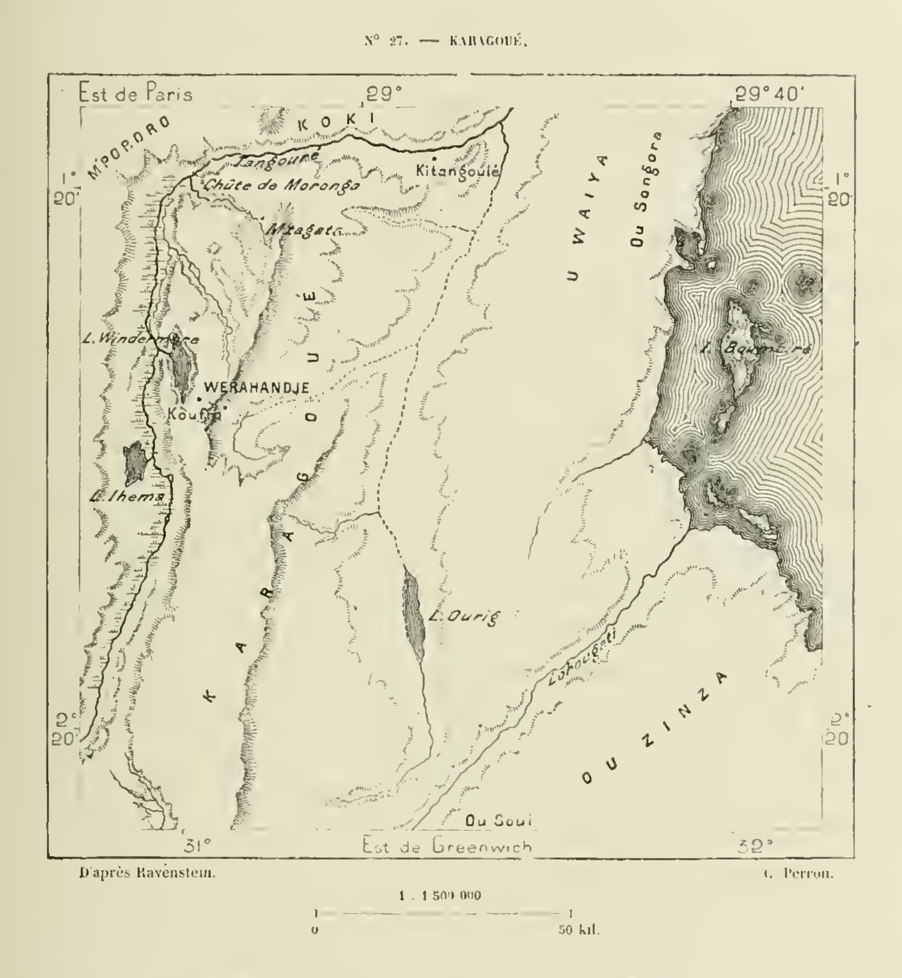
nyka, en pillant et en massacrant, comme une horde de bêtes fauves. Les peuplades Zinza qui habitent la région des collines de grès, au nord de la contrée, et qui ont moins à redouter les incursions ennemies, sont composées de gens plus vigoureux et plus fiers que les Zinza de la plaine. Ils s'habillent d'un jupon en peau de bœuf tannée, portent au cou des ornements et des amulettes, et se frottent le corps de beurre rance. Des bracelets de cuivre superposés ou des tiges de laiton roulées entourent le bas de la jambe. Les tribus de l'Ou-Soui sont les plus puissantes de l'Ou-Zinza.

Dans ces contrées, le pouvoir appartient à des familles de Houma (Wa-Houma), race de pasteurs qui a ses représentants sur tous les hauts plateaux, autour du N'yanza; d'après Speke et Grant, ce seraient des Galla, venus en conquérants des montagnes de l'Éthiopie. Dans l'Ou-Nyamèzi et jusqu'au septième degré au sud de l'équateur, vivent des tribus de même origine, connues sous le nom de Wa-Tousi, ne différant des Houma ni par les mœurs, ni par le langage. Ils se distinguent de leurs voisins sédentaires par une plus haute taille et une plus grande régularité de traits : leur figure est d'un bel ovale, leur nez est droit et bien dessiné, leurs lèvres n'ont jamais cette bouffissure que l'on considérait jadis comme une caractéristique de toutes les populations noires. Surtout les femmes houma ont le beau type éthiopien, et les chefs d'autres races les achètent volontiers pour en faire leurs épouses; mais, tandis que les diverses peuplades du pays modifient graduellement leur type par ces croisements, les Wa-Houma gardent leur pureté originaire, s'abstenant de tout mélange avec les gens du pays. Ils sont presque tous pasteurs et vivent hors des villages, dans les jungles, et les voyageurs ne rencontrent que rarement ces nomades. Quoiqu'ils aient donné des rois à la plupart des tribus des plateaux, ils sont néanmoins tenus pour des barbares par les nègres cultivateurs : c'est ainsi que, dans l'empire du Milieu, les Mandchoux, race des vainqueurs, sont méprisés par les Chinois, fils des vaincus. Mais, au milieu de toutes ces populations asservies, qui s'enorgueillissent de leurs cultures et de leurs arts, les Houma ont du moins une supériorité, celle d'une vie libre et indépendante : ils ne tolèrent point de maîtres parmi eux; ceux qui n'ont pas su défendre leur liberté cessent d'être considérés par eux comme appartenant encore à leur nation. Speke raconte même que les femmes houma capturées et réduites en esclavage sont brûlées par leurs compatriotes si elles retombent dans leurs mains. La langue des Wa-Houma n'est pas connue : parlent-ils un idiome galla mêlé de mots bantou, ou bien un dialecte bantou ayant gardé une partie du vocabulaire galla? les voyageurs n'ont pas

encore assez vécu avec eux pour que cette question puisse être résolue[1].

Le royaume de Karagoué occupe, à l'ouest du N'yanza, un espace d'environ 15 000 kilomètres carrés, limité au sud par le pays des Ou-Zinza, à l'ouest et au nord par le Tangouré, la rivière que l'abondance de ses eaux désigne comme le haut Nil : une « marche » déserte, que traverse la rivière Lohou-

N° 27. — KARAGOUÉ.




D'après Ravenstein. C. Perron.

1 : 1 500 000

0 — 50 kil.

gati, affluent du N'yanza, sépare le Karagoué de l'Ou-Soui. Le Karagoué est une des plus belles contrées de l'Afrique centrale; ses collines sont verdoyantes et ses vallées fertiles, dans chaque vallon murmurent les eaux courantes; toute la contrée, qui ressemble à un parc, pourrait être transformée en un immense jardin. La région occidentale du royaume est assez élevée; des croupes du plateau atteignent la hauteur de 1500, même de 1800 mètres, et, quand le temps est clair, on aperçoit, par delà les vallées où

[1] R. N. Cust, *The Modern Languages of Africa*

naissent les affluents du Tangouré, les sommets bleuâtres du M'foumbiro et d'autres pitons que Speke désignait sous le nom de montagnes de la Lune ; sur les hauteurs du Karagoué, le vent est assez frais pour que les nègres de la côte de Zanzibar s'imaginent être dans le voisinage de l'Angleterre, le seul pays froid que leur ait fait connaître la renommée. Dans les bas-fonds se sont formés quelques lacs : l'un d'eux, le Ravérou (1295 mètres), dont le trop-plein se déverse par un court émissaire dans le Tangouré, parut à Speke et à Grant aussi beau que la nappe lacustre de Windermere, dans leur pays, et ils lui donnèrent le même nom ; mais, quoique dominé par des pentes gazonnées s'élevant de quatre à cinq cents mètres au-dessus, ce n'est point un lac alpestre ; à l'endroit le plus creux, il n'a pas seulement 14 mètres de profondeur[1]. Un autre lac, l'Ourigi, situé près de la frontière méridionale du royaume, n'est guère qu'un grand étang, dont l'eau vagabonde descend au nord vers le Tangouré. D'après les indigènes, toute la vallée aurait été couverte d'eau à une époque récente ; des bateaux pouvaient remonter du N'yanza jusqu'à l'Ourigi, et de petits monticules en forme de dômes que l'on voit surgir dans la plaine étaient des roches insulaires. Ces collines sont composées de grès argileux, d'un rouge brillant, alternant avec des plaques blanches de quartz ; la décomposition des assises de grès, roche dominante de toute la contrée, fournit la terre rouge, si fertile, qui rend avec tant de générosité la semence qu'on lui confie. Dans la région nord-occidentale du Karagoué, au fond d'une ombreuse vallée qui s'incline vers le Tangouré et qui rejoint ce fleuve près des chutes de Morongo, jaillissent les six fontaines thermales de M'tagata, d'une température de 54 degrés centigrades ; les nègres y accourent de toutes les régions du plateau pour se guérir de leurs maladies.

Les habitants du Karagoué sont assez clairsemés ; quelques districts seulement, entre autres celui de la capitale, non loin du lac Windermere, ont une population dense. Le gros de la nation se compose de Wa-Nyambo, parlant un dialecte bantou, le zongora ; mais chez eux, comme chez leurs voisins, le pouvoir appartient aux Houma, qui ne permettent pas à leurs filles d'épouser des nègres de caste inférieure. La vie des Houma est tenue pour sacrée ; la peine capitale n'est jamais prononcée sur eux pour meurtre ou pour toute autre cause ; crimes et délits ne sont payés que par des amendes. On sait que dans mainte partie de l'Afrique les femmes des chefs sont méthodiquement engraissées, au point de ne pouvoir plus même se

[1] Stanley, *Through the Dark Continent.*

lever, l'embonpoint de l'épouse étant tenu pour le mérite suprême, sans doute parce qu'elle prouve la richesse des personnages qui peuvent ainsi nourrir leurs femmes en les dispensant du travail; c'est pour une raison analogue qu'un grand nombre de chefs du Karagoué laissent pousser leurs ongles, comme les mandarins annamites, pour montrer orgueilleusement qu'ils n'ont point à se servir de leurs mains et que des esclaves labourent et récoltent pour eux. Dans aucun pays africain peut-être on n'est plus strict que dans le Karagoué pour donner aux princesses cette énormité de formes qu'exige la coutume; aux barres transversales placées dans les cabanes coniques des chefs sont suspendues des rangées de pots au lait; les femmes, assises sur des bancs en terre recouverts d'herbes, n'ont qu'à étendre la main pour saisir la coupe du breuvage nourricier; quant aux jeunes filles, qui ne comprennent pas encore leur devoir et qui se refusent parfois à se laisser gorger, le père est obligé parfois d'employer la verge pour les mettre à la raison. Il est des circonstances où la coutume demande à ces enfants un sacrifice plus grand encore, celui de la vie. Lors du décès d'un souverain, le peuple construit au-dessus du cadavre un palais mortuaire, puis on y jette cinq jeunes filles et cinquante vaches, destinées à mourir d'inanition pour accompagner le roi dans son grand voyage au pays des esprits.

La capitale du Karagoué, Warahandjé, est dans une position admirable. Elle est située à plus de 1500 mètres d'altitude sur une terrasse herbeuse d'où l'on voit à ses pieds le petit lac Rwérou (Windermere), dominé par une colline escarpée qui porte le tombeau des rois; au delà se montre la vallée du Nil-Tangouré, vaste forêt de papyrus où brillent çà et là des nappes argentines, puis au loin se succèdent des chaînes parallèles, dominées à l'extrême horizon par les trois cônes bleus du M'foumbiro. Le Karagoué est dans le cercle d'attraction de Zanzibar. Non loin de Warahandjé, à la base orientale d'une crête intermédiaire, des marchands arabes ont établi l'entrepôt de Koufro (Kafouro), où s'échangent des étoffes, du sel, des objets d'origine européenne, contre l'ivoire, le café et d'autres denrées du pays. Les éléphants, chassés pour le compte des traitants, sont devenus rares; mais les rhinocéros sont encore très nombreux : en un seul jour, Speke en tua plusieurs aux bords du Windermere. Quelques-uns de ces mammifères énormes constituent une variété blanche ou grisâtre[1]. A l'ouest et au nord du Karagoué, les grands animaux de la faune africaine n'ont encore été troublés dans leurs gîtes ni par les Arabes ni par les Européens,

[1] Speke, ouvrage cité.

car jusqu'à maintenant ces contrées sont restées en dehors des itinéraires des voyageurs : défendues par les massifs de montagnes qui forment en cet endroit une sorte de citadelle, les populations de ce pays ont même maintenu leur indépendance presque républicaine.

Le Rouanda, qui s'étend immédiatement à l'ouest du Tangouré et qui pénètre au loin jusqu'au versant septentrional du lac Tanganyka, est probablement l'État le plus puissant de cette région encore inexplorée[1] : d'après le dire des Arabes, qui ont vainement essayé de s'y faire accueillir et qu'on aurait promptement expulsés, « parce qu'ils amenaient à leur suite la sécheresse et la famine », il y aurait de très grands villages et le pays serait riche en minéraux et en eaux thermales; au sud du M'foumbiro, toutes les pentes seraient couvertes par une immense forêt d'essences précieuses. Au nord, le M'poróro et l'Ou-Sagara, appelés aussi Ankori ou Nkolé, seraient également des contrées productives en denrées de prix. On raconte les choses les plus étranges sur ce pays mystérieux, et dans tous ces récits de méchants nains, plus redoutables que des géants, jouent un grand rôle : il est probable que de petits hommes comme les Akka des forêts du Ouellé et les Obongo des rives de l'Ogowé vivent dans les hautes vallées du M'foumbiro et des montagnes qui s'alignent dans la direction du nord vers le mont Kibanga et le Gambaragara : d'après Stanley, le roi d'Ou-Ganda envoya une expédition contre ces nains, mais le froid aurait empêché ses soldats de pénétrer dans les hautes vallées. Il paraît que là aussi le pouvoir appartient aux Houma : ces conquérants de l'est seraient ainsi parvenus jusque sur le faîte de partage entre le bassin du Nil et celui du Congo. Sans nul doute cette contrée, actuellement inconnue, prendra tôt ou tard dans l'histoire du continent une importance de premier ordre, analogue à celle qu'elle a déjà dans son relief géographique; par son climat et ses productions, elle pourra devenir une nouvelle Europe au centre même de l'Afrique, sous la zone équatoriale; là sera le principal sanatoire des régions basses du Nil et du Congo.

Le royaume d'Ou-Ganda[2], le mieux connu des États du plateau dans le bassin nilotique, paraît être aussi le plus populeux : en tout cas il est celui dont la puissance est le plus redoutée. Sa forme est celle d'un croissant se développant à l'ouest et au nord du N'yanza; il comprend le

[1] J. A. Grant, *A Walk across Africa*.
[2] *Ou-Ganda*, Pays de Ganda; *M'Ganda*, Homme de Ganda; *Wa-Ganda*, Gens de Ganda; *Ki-Ganda*, Langue de Ganda.

Koki, l'Ou-Dou (Ouddou) et d'autres États jusqu'à la bouche du Nil-Taugouré; à l'est il dépasse même le Nil-Kivira, s'annexant peu à peu le pays d'Ou-Soga; en outre, il possède le grand archipel de Sessé et plusieurs autres îles; à l'intérieur des terres, ses limites indécises se perdent dans les jungles inhabitées, et dans ces derniers temps il s'est arrogé la suzeraineté sur le Karagoué et l'Ou-Soni[1]. On peut évaluer la surface totale du pays de Ganda à 50 000 kilomètres carrés; mais, avec ses dépendances, il comprend environ 175 000 kilomètres. Les évaluations de Stanley, basées sur le nombre des hommes armés, portaient l'ensemble de la nation à 2 775 000 individus; mais s'il est vrai, comme le croient les missionnaires anglais, que la population du Ganda s'élève à 5 millions, la densité des habitants serait d'une centaine de personnes par kilomètre, c'est-à-dire de près d'un quart supérieure à celle de la population en France. Toutefois il est permis de mettre en doute la valeur de cette statistique provisoire, car une autre assertion de MM. Wilson et Felkin paraît plus étrange : d'après eux, la proportion des femmes serait trois fois et demie plus forte que celle des hommes[2], phénomène démographique sans exemple; jusqu'à maintenant toutes les statistiques régulières ont montré que les deux sexes sont presque en équilibre numérique, soit avec un léger excès pour le nombre des femmes, comme dans toutes les contrées de l'Europe et du Nouveau Monde, soit avec un faible surplus pour les hommes, comme au Japon. Suivant les voyageurs anglais, les causes de cette disproportion extraordinaire seraient à la fois naturelles et politiques. Les filles naissent dans les familles en beaucoup plus grand nombre que les garçons, ainsi que l'on s'en assure facilement en voyant les groupes d'enfants jouer devant les cases, et la guerre ferait le reste par les dangers de la bataille et le massacre des prisonniers. Lors d'une expédition triomphante, les guerriers wa-ganda, de même que leurs voisins, tuent les hommes et s'emparent de toutes les femmes, qui sont réparties ensuite entre les vainqueurs.

Dans le pays de Ganda comme dans la plupart des autres États du plateau, le pouvoir appartient à la nation des Wa-Houma, mais la majorité des habitants sont ceux qui ont donné leur nom au royaume, les Wa-Ganda. Ce sont de vrais « nègres » à peau presque noire et à cheveux courts et crépus; leur taille est au-dessus de la moyenne et leur vigueur peu commune; les femmes se distinguent par la petitesse des mains et des

[1] Missionnaires d'Alger, *A l'assaut des pays nègres*.
[2] Wilson and Felkin, *Uganda and the Egyptian Soudan*.

pieds. Les Wa-Nyambo, qui viennent du Karagoué et des provinces limitrophes et qui, pour la plupart, font le métier de pasteurs, sont de plus grêle apparence que les indigènes; quant aux Wa-Soga, immigrants des contrées situées à l'orient du Nil-Kivira, ils égalent les Wa-Ganda en stature et en force; leur peau est d'une nuance encore plus foncée. Parmi ces diverses nations, les albinos sont assez nombreux, cependant on les montre comme des curiosités dans les cases des grands personnages. L'habitude générale dans les tribus africaines, de se tatouer le visage, ou de se distendre le lobe de l'oreille, ou bien encore de se tailler les dents en pointe, n'est jamais pratiquée dans le pays; toute mutilation volontaire est défendue sous peine de mort. Les Wa-Ganda, habitants des terres élevées, ne s'oignent point le corps de graisse comme la plupart des Africains. Ils sont d'ailleurs très propres et se lavent fréquemment. La maladie la plus redoutée dans l'Ou-Ganda est la variole, importée probablement de la côte orientale; elle pardonne rarement quand elle se présente sous forme épidémique. Quelques cas de lèpre se montrent çà et là, et l'on voit fréquemment des personnes dont la peau noire est semée de taches blanches comme celle des *Pintados* du Mexique.

La nourriture principale des gens de Ganda est la banane, dont ils possèdent plusieurs variétés, entre autres le *musa ensete* d'Éthiopie, et qu'ils préparent de diverses manières, même pour en faire de la farine et pour en extraire une boisson fermentée. Les patates douces, des haricots, diverses espèces de citrouilles et de solanées, le maïs, le millet, la papaye, le riz et des légumes introduits par les Arabes, sont aussi au nombre de leurs plantes alimentaires; le cafier est également cultivé, mais il ne donne que de très petites baies, dont les Wa-Ganda ne font point d'infusions et qu'ils se bornent à mâcher. Ils ne mangent que rarement de la viande, car le bétail, consistant en vaches maigres et mauvaises laitières, en chèvres et en brebis à grosse queue, appartient aux pasteurs Houma, qui ne le vendent point. Sur les bords du lac et dans les îles, la population, en grande partie ichtyophage, trouve amplement à se nourrir, grâce à la multitude de poissons qui vivent dans le N'yanza. Du reste, il est peu de bestioles que dédaignent les Wa-Ganda; ils se régalent de termites et de sauterelles; même ils font la chasse aux essains de moucherons, qu'ils capturent au moyen de filets promenés vivement dans l'air.

La fraîcheur de l'air étant parfois sensible sur ces plateaux de l'Afrique centrale, les Wa-Ganda se construisent des maisons avec plus de soin que la plupart des autres peuples du continent, et ces demeures sont assez grandes pour que les travaux domestiques puissent tous se faire à l'inté-

rieur. Le type de ces cases est presque toujours celui de la ruche; elles se composent d'un double hémisphère ou dôme de branchages soutenu par des poteaux et revêtu d'épaisses couches du chaume que fournit une graminée, « l'herbe des tigres », longue de cinq à six mètres; entre les deux toits, l'air circule librement, débarrassant la cabane de toute mauvaise odeur[1]. Une banquette de terre battue, inclinée au dehors, entoure la cabane pour faire couler l'eau sur le pourtour pendant la saison des pluies. Nombre de maisons ont un porche bas sous lequel on entre en rampant : telle est, jointe à l'habitude de se prosterner devant les supérieurs, la cause des plis que la plupart des indigènes ont à la peau des genoux et qui affectent parfois la forme de véritables poches[2]. A l'intérieur des cabanes, le sol est jonché d'herbes fines, dont les javelles sont disposées en figures géométriques; l'aspect général du vaisseau est agréable, tant que les parois ne sont pas noircis à cause du manque d'ouvertures. Dans ces derniers temps, les Arabes et les Européens ont fait construire d'autres maisons plus vastes, avec pignons et fenêtres, mais le roi d'Ou-Ganda n'a pas permis d'élever d'édifices en pierre, nul n'ayant le droit d'habiter une demeure plus somptueuse que le palais du souverain. Le costume national change aussi sous l'influence des modes étrangères. Seuls, avec les Wa-Nyoro, parmi les tribus de l'Afrique centrale, les Wa-Ganda s'habillent de la tête aux pieds, et même, peine de mort est prononcée contre hommes ou femmes que l'on rencontrerait en dehors de leur maison insuffisamment vêtus. Naguère le costume national était le *mbougou*, vêtement d'écorce que fournit une espèce de figuier (*ficus indica*) et que l'on bat longtemps pour l'assouplir. Sur le mbougou, les chefs portaient une robe de peau, soit la dépouille d'un bœuf, soit vingt ou trente fourrures de la petite antilope ntalaganya, qui n'est pas plus grande qu'un lièvre et dont le pelage brun est d'une remarquable beauté. Mais les vêtements arabes l'emportent graduellement. Même les pauvres indigènes achètent le haïk, la chemise, la ceinture, le caftan; les chefs ornent leurs têtes de riches turbans ou portent le fez égyptien; les bas et les babouches remplacent les grossières sandales en peau de buffle. De même pour les armes : Zanzibar expédie des fusils, et les guerriers ganda déposent, pour ne plus s'en servir, les javelots et les arcs dans un coin de leur cabane. C'est en vain que le gouvernement égyptien a défendu l'exportation des armes de guerre vers la région du N'yanza, elles sont importées d'ailleurs.

[1] J. A. Grant, *A Walk across Africa*.
[2] Peney, *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, juillet 1863; — Felkin, ouvrage cité.

La pratique de la polygamie est bien plus générale chez les Wa-Ganda que chez les mahométans d'Europe et d'Asie : les chefs ne connaissent point de limites pour le nombre de leurs femmes, qui sont en même temps des servantes. Le roi M'tesa n'aurait pas moins de sept mille épouses achetées en échange d'un animal quelconque, de six aiguilles ou d'une boîte de capsules. Les chefs imitent leur souverain en s'attribuant chacun toute une armée de femmes, et le moindre vassal a son harem; les dignitaires de la contrée s'adjugent une si forte part de la population féminine, que, malgré la grande supériorité numérique des filles, il n'en reste pas pour tous les Wa-Ganda : on rencontre fréquemment des paysans dont les maigres récoltes n'ont jamais suffi à l'achat d'une femme. Aucune loi ne défend le mariage en cas de proche parenté; même à la mort de son père le fils aîné hérite de toutes les épouses, à l'exception de sa mère; parfois il les partage avec d'autres membres de la famille. Pendant la période de l'allaitement, qui dure deux années, les femmes vivent loin de leur mari; le roi et les chefs ont pour ces nourrices des maisons de campagne éparses sur toute la superficie du royaume.

Les travaux domestiques sont presque tous imposés aux femmes et aux esclaves; l'homme libre ne peut se permettre d'autre travail que la construction de sa demeure : soldat né, il doit réserver ses mains pour le maniement des armes. Les Wa-Ganda ont naturellement tous les vices qu'engendre un pareil état de choses; ils sont paresseux, menteurs et larrons; le temps de ceux qui ont femmes et esclaves pour travailler à leur place est donné au jeu et à la boisson. Ce qui frappe le plus l'étranger dans le peuple ganda est son peu de souci pour la vie humaine. Tuer un homme est une vétille dont personne ne s'émeut. Un page de la cour essaye un fusil : il vise le premier venu et revient enchanté de son coup d'œil et de l'excellence de son arme. Un autre page se plaint au roi de toujours servir, disant qu'il voudrait bien être chef. « Eh bien! tue ton père! » et le fils s'empresse de mettre à exécution cette idée afin d'hériter de femmes et d'esclaves qui lui permettront de se croiser les bras à son tour[1]. Et pourtant, on ne saurait dire que les Wa-Ganda soient méchants : ils sont plutôt portés à la bienveillance. Ils traitent en général leurs esclaves avec une grande douceur et font bon accueil à l'étranger. L'Ou-Ganda, dit-on, est le seul pays d'Afrique où la vie de l'hôte ait toujours été scrupuleusement respectée. Quand une guerre éclate, tous les étrangers sont internés dans un village et placés sous la surveillance d'un chef responsable de leur

[1] Wilson and Felkin, ouvrage cité.

sécurité, tenu de leur fournir les vivres et le couvert; mais s'ils s'éloignent du lieu fixé pour leur résidence, le chef n'a plus à répondre d'eux.

Très intelligents, disposant d'une langue admirable de logique, de souplesse et de sonorité, les Wa-Ganda sont probablement le peuple de l'Afrique dont l'évolution intérieure a été le plus rapide depuis que Speke, le premier visiteur européen, a pénétré dans le pays, en 1862; déjà même en 1880 les envoyés de l'Ou-Ganda ont visité l'Europe. Des plantes nouvelles ont été introduites, en même temps que de nouveaux modes de culture; l'industrie se renouvelle. Très habiles à forger le fer, les Wa-Ganda imitent parfaitement les objets européens et même savent transformer des fusils à pierre en armes à percussion. Ils apprennent volontiers les langues étrangères, et le sawàhili, l'idiome « des côtes », le plus utile de l'Afrique orientale, est déjà parlé couramment dans la capitale et les lieux de marché; même un certain nombre de chefs parlent et écrivent l'arabe. Enfants et grandes personnes maîtrisent en quelques jours les difficultés de l'alphabet latin, rendu plus facile par les missionnaires anglais que ne l'est celui de la langue arabe, où le son correspond si rarement au signe : l'abécédaire ganda se compose de lettres latines, moins l'*x* et le *q*, remplacés par d'autres caractères.

Jusqu'à maintenant les religions étrangères n'ont guère trouvé d'accès dans le pays. L'islamisme, qui fait tant de progrès au nord et au sud des plateaux, paraissait devoir l'emporter dans l'Ou-Ganda; mais la pratique de la circoncision, sans laquelle il n'y a guère de musulmans aujourd'hui, si ce n'est peut-être dans le Senàr et plus haut, sur le Nil Bleu[1], s'est heurtée contre la loi formelle du pays qui, tout en permettant le meurtre, défend toute mutilation. Une centaine de jeunes gens qui s'étaient laissé circoncire, ont été brûlés par ordre du roi; toutefois les étrangers musulmans ont reçu la permission d'élever une mosquée[2]. Missionnaires catholiques et protestants n'ont fait qu'un bien petit nombre de prosélytes, quoique les uns et les autres aient également espéré pouvoir frapper un grand coup en convertissant le roi, baptisé d'avance du nom de « Constantin noir ». D'ailleurs, les Wa-Ganda n'ont point d'idoles ou de dieux-fétiches proprement dits; ils croient à un créateur universel, le Katonda, mais ils ne l'adorent point, le croyant trop élevé pour qu'il daigne entendre leurs prières; ils se bornent à invoquer les *loubari*, génies favorables ou démons redoutés, qui vivent dans le lac, les rivières, les arbres, les

[1] Beltrame, *Il Sènaar e lo Sciangàlla.*
[2] *Annales de la Propagation de la Foi.*

rochers des montagnes. Moukousa, le dieu du N'yanza, s'incarne parfois en un magicien ou une magicienne dont il emprunte la voix pour annoncer la sécheresse ou la pluie, la guerre ou la paix, les désastres ou les triomphes. Un autre dieu redouté, celui qui déchaîne le fléau de la variole, paraît être l'esprit d'un ancien roi et réside au sommet du Gambaragara, au-dessus de la région des nuages. Tous les rois ont leur apothéose et, devenus demi-dieux, gouvernent encore leur peuple, massacrent ou pardonnent comme ils le faisaient avant leur mort. Le dieu lanceur de foudres est parmi les plus vénérés, et l'endroit où l'on a vu frapper l'éclair est tenu pour un lieu saint : on y élève une arcade, au-dessous de laquelle

N° 98 — OU-GANDA MÉRIDIONAL.




1 : 2 500 000

0 — 50 kil.

nul étranger n'a le droit de passer, ou bien on y bâtit une case, considérée comme une sorte de temple ; mais il est interdit de la réparer quand elle tombe en ruines ; le sol fait retour à la terre profane. Contre tous les dangers qui l'entourent, provenant des génies mauvais et des puissances de l'air, l'homme de Ganda se protège par des amulettes en bois, en corne ou en pierre, et par des lambeaux d'étoffes que lui fabriquent les *mandwa* ou « hommes de médecine ». Il paraît, du reste, que ces magiciens ont une part d'influence légitime, due à leur science dans le traitement des maladies par les simples et les racines. D'après Speke, un fief ecclésiastique, sur lequel le roi d'Ou-Ganda n'a qu'un pouvoir indirect, occupe une grande étendue sur la rive gauche du Nil.

Dans l'Ou-Ganda, le seul commerce qui ait de l'importance est entiè-

rement entre les mains des Arabes et des métis de Zanzibar : le Nil-Kivira et la série des cataractes, de Karouma à la chute de Murchison, sont la limite de leurs marchés dans la direction du nord ; s'ils pénètrent à l'ouest vers le M'woutan-N'zìgé, c'est dans le pays de Ganda qu'ils ont leurs entrepôts. Ils apportent des fusils, des munitions de guerre, des étoffes, des verroteries, quelques objets de manufacture européenne, et prennent en échange de l'ivoire et le principal article de marchandise dans l'Afrique centrale, des esclaves ; au moins un millier de noirs sont ainsi vendus chaque année aux Arabes. Les éléphants pourchassés s'enfonçant de plus en plus dans les jungles éloignées de toute habitation humaine, les Wa-Ganda n'ont d'autre moyen de payer leurs acquisitions qu'en livrant chaque année un plus grand nombre d'esclaves aux marchands de chair humaine : on constate déjà que la population servile diminue dans le pays. L'ivoire vient surtout de l'Ou-Soga, et le sel est importé à travers l'Ou-Nyoro, des rivages du M'woutan-N'zìgé ; naguère un faible trafic se faisait aussi avec les possessions égyptiennes du Soudan, auquel l'Ou-Ganda fournissait du café, du tabac, du bétail, en échange de cotonnades, de fers et de babouches. On ne se sert encore que rarement de monnaie dans les transactions ; le signe représentatif de l'échange est le *doti*, soit « huit coudées » de calico ; c'est à cet étalon, représentant mille caouri, qu'est rapportée toute la valeur des marchandises. Mais il n'est pas douteux que le régime du troc ne soit bientôt remplacé par les ventes et les achats, car les facilités d'échange s'accroissent, grâce aux nombreuses caravanes qui vont et viennent entre la mer et le lac par les chemins faciles du pays des Masaï ; la navigation du N'yanza devient moins périlleuse depuis que les Arabes y ont lancé leurs dhaou, et dans l'Ou-Ganda même de véritables routes remplacent les sentiers fangeux d'autrefois. Le chemin qui unit la capitale à son port sur le N'yanza ferait honneur à des Européens : il franchit un marais sur un plancher solide formé par les troncs juxtaposés de palmiers sauvages[1].

Les conquêtes égyptiennes, à l'époque de leur plus grande extension, n'ont pas atteint les frontières de l'Ou-Ganda ; les officiers du khédive n'ont pénétré dans le pays qu'à titre d'ambassadeurs. Le royaume n'a rien changé à son ancien régime féodal depuis qu'il se trouve en relations de commerce avec les Arabes et les Européens. En principe, le roi est le maître absolu de la terre et des hommes, et dans les matières de peu d'importance, telles que la vie de ses femmes ou des *wakopi*, sujets de la classe agricole, il est libre d'agir à sa guise. M'tesa, c'est-à-dire, suivant l'une des inter-

[1] Wilson and Felkin, ouvrage cité.

prétations de ce mot, « celui qui fait trembler », mérite bien son nom : une petite armée de bourreaux, ayant tous la tête ceinte de cordes, est toujours à ses ordres; il ne marche que suivi de ce hideux cortège. Mais pour les affaires d'État il n'est point le maître absolu; les trois *wakoungou*, vassaux héréditaires, contrôlent son pouvoir. Le principal fonctionnaire, le *katekiro*, sorte de maire du palais et gouverneur de l'Ou-Dou, est à la nomination du roi et peut être choisi même parmi les paysans. Il siège avec le souverain et les trois wakoungou dans le conseil privé, et préside, en l'absence du roi, l'assemblée gouvernante ou *loutchiko*, composée de tous les grands personnages du pays, vassaux et vavassaux, wakoungou et watongoli; le cuisinier chef et d'autres dignitaires du palais ont aussi voix dans ce conseil. Au décès du roi, le droit de nomination appartient aux trois wakoungou, qui choisissent l'un des enfants, emprisonnent ses frères pendant toute la période de minorité, puis les brûlent, à l'exception de deux ou trois, que l'on garde pour perpétuer la race, au cas où le nouveau roi mourrait sans enfants. Si les trois grands chefs ne s'accordent pas pour le choix du souverain, la guerre décide entre eux, et le vainqueur intronise son candidat. Pour leurs batailles, les wakoungou ne manquent point de soldats : tous les hommes valides, soit de cinq à six cent mille individus, sont exercés au maniement des armes et doivent répondre au premier appel de leurs chefs. La garde royale se compose en partie de gens du Soudan oriental et du Dongola, déserteurs de l'armée égyptienne. Plusieurs centaines de canots constituent la flotte.

La capitale change suivant le caprice du roi. En 1862, lors de la visite de Speke et Grant, la résidence était Banda. Dans un pays de grand commerce, elle serait fort heureusement située, sur le seuil d'un portage entre la grande baie de Mwarou-Louadjerri, la Murchison-bay des Anglais, et la rivière Katawana-Louadjerri, qui va rejoindre le Nil au lac Ibrahim. Il ne reste maintenant de la résidence de Banda que des hameaux épars au milieu de ruines que le temps aura bientôt nivelées. La plus importante des capitales actuelles, Roubaga, est située à une douzaine de kilomètres vers le nord-ouest, sur une colline qu'entourent des ruisseaux, source maîtresse de la rivière M'werango, tributaire du Nil par le Kafoû. La grande case royale, signalée de loin par son gable élevé et par son mât pavoisé, se dresse au sommet de la colline, entourée de jardins, au-dessus desquels se montrent les toits coniques des cabanes habitées par les épouses du roi et les fonctionnaires. Au nord, une autre colline porte une deuxième résidence royale et le village de Naboulagala — l'Oullagalla de Stanley — : c'est l'entrepôt des marchands arabes, d'où part la route des

caravanes vers M'rouli, le marché principal du Nil-Kivira. Les deux ports les plus fréquentés de l'Ou-Ganda sur les bords du grand lac sont Ou-Savara, sur le rivage de la baie Murchison, et N'tebbi, au bord du golfe que limite au sud l'archipel de Sessé.

A l'est du N'yanza, l'État le plus puissant est celui de Kavirondo, qui exercerait une sorte de suzeraineté sur toutes les populations du littoral, entre l'île d'Ou-Kerewé, au sud-est, et le pays d'Ou-Gana, au nord-est du grand lac[1] : ainsi les deux royaumes de Ganda et de Kavirondo seraient à peine séparés par la marche qu'habitent les Wa-Soga. Le Kavirondo proprement dit, situé à peu près vers le milieu de la côte orientale, d'après la carte de Ravenstein, mais au nord-est du lac, suivant les récits de Thomson, le plus récent explorateur, est une plaine herbeuse, au milieu de laquelle se dressent quelques collines isolées : au nord s'élève le haut massif de Nanda. Quoique les pluies tombent en abondance dans la contrée, on n'y voit que de rares bouquets d'arbres; on est obligé, comme dans les steppes syriennes et en Égypte, de garder précieusement la bouse de vache pour le foyer. De nombreuses rivières serpentent dans la plaine, et l'une d'elles, le Mori, sortirait du lac pour aller s'évaporer dans une dépression inférieure au niveau du N'yanza; mais ce fait remarquable n'a d'autre garant que la parole d'un traitant arabe décrivant son itinéraire au retour d'un voyage[2]. Cette rivière, coulant à contresens, serait traversée par un pont suspendu devant la ville de Kamrelé. Non loin de ce bassin fluvial, dans l'île d'Ou-Kava, vivrait, d'après Felkin et Wilson, une race de petits hommes ayant une stature moyenne moindre de $1^m,52$.

Les Wa-Kavirondo ont le type nigritien. Ce sont des hommes grands et forts; ils ont la peau presque noire, le nez aplati, les lèvres bouffies; à en juger par la langue aussi bien que par les traits, ils appartiendraient à la même souche que les Chilouk du Nil moyen; par les traits et l'idiome, ils se distinguent nettement des autres riverains du lac, d'origine bantou. Les femmes se tatouent la poitrine et le dos, tandis que les hommes cherchent rarement à s'embellir de cette manière; mais comme tant d'autres peuplades africaines, ils ne laissent point leurs dents dans leur état naturel, et s'arrachent les deux incisives du milieu dans la mâchoire inférieure. Ils marchent nus ou ne portent d'autre vêtement qu'un pagne; seulement

[1] Denhardt, *Petermann's Mittheilungen*, 1881.
[2] Farler, *Proceedings of the R. Geographical Society*, dec. 1882.

les femmes y ajoutent une queue en écorce, détail de toilette qui explique, — comme chez d'autres peuplades les queues en lanières de cuir tressées, — les fables, si longtemps admises chez les Arabes, de populations africaines médiaires entre le singe et l'homme. A part cette queue, les femmes kavirondo n'ont point d'ornements, mais elles s'enduisent le corps de graisse mêlée à l'urine de vache, ingrédient dont elles se servent aussi pour nettoyer leur vaisselle, préparer des remèdes et même des aliments[1] : l'urine et les cendres d'herbes riches en potasse remplacent le sel, qui ne se trouve point dans leur pays. Les Wa-Kavirondo ne se croient point déshonorés par le travail, comme les Wa-Ganda ; ils ne laissent pas aux femmes seules le travail de la terre et labourent, sèment, récoltent à côté d'elles ; ils s'adonnent aussi à la chasse, à la pêche, à l'élève des oiseaux domestiques, dans laquelle ils sont fort habiles, et lancent sur le N'yanza des barques à voiles plus solides que les canots des Wa-Ganda. Très laborieux, ils sont aussi très pacifiques ; toutefois ils se défendent courageusement contre les attaques, et les palissades dont ils entourent leurs demeures sont évitées avec soin par les nomades de l'intérieur. Les Wa-Kavirondo ont un roi ; mais ce personnage n'est point un maître disposant de la vie de ses sujets ; le pays est plutôt une confédération de villages républicains qu'un royaume féodal comme l'Ou-Ganda. Les Wa-Kouri et les Wa-Kara, qui vivent plus au sud, sur la région du littoral que limite le golfe de Speke, ressemblent aux Wa-Kavirondo par la langue et les mœurs, si ce n'est que les Wa-Kara s'habillent d'écorce, se tatouent la poitrine et se peignent le corps en rouge et en blanc au moyen d'argile délayée dans l'huile[2]. Mais, parmi les nombreuses peuplades de ce versant oriental du N'yanza, plusieurs constituent des îlots ethnologiques distincts des groupes environnants par leurs mœurs et peut-être par leur origine. Tels sont les Wa-Nanda, qui peuplent les vallées des montagnes du même nom, au nord du Kavirondo. Ils seraient d'une extrême férocité : tous les marchands étrangers évitent de passer dans le voisinage de leurs repaires. On les dit « vêtus de couteaux » qu'ils portent aux bras, aux cuisses, au torse et à la ceinture[3].

Les bourgades des Wa-Kavirondo sont assez populeuses pour mériter le nom de villes. La plus grande est celle de Kabondo, située sur la frontière orientale du pays, non loin du territoire occupé par les Masai. A quatre heures de marche au nord-ouest, à N'yawa, s'élève la résidence du roi,

[1] Denhardt, mémoire cité.

[2] Wakefield, *Proceedings of the R. Geographical Society*, dec. 1882.

[3] Farler, mémoire cité.

puis, à peu près à la même distance et dans la même direction, en vue des montagnes de Nanda, qui se dressent au nord, est la ville de Sendegé, entre-



OU-GANDA. — ROUBAGA, PRINCIPALE RÉSIDENCE DE M'TESA

Dessin de A. de Bar, d'après Stanley.

pôt des marchands musulmans de Zanzibar. Les caravanes, qui marchent lentement, ne faisant guère que douze à quinze kilomètres par jour, emploient deux mois entiers à faire le voyage. Plus heureux que dans l'Ou-Ganda, les missionnaires de l'Islam revendiquent le Kavirondo comme leur

conquête : du moins la plupart des habitants sont-ils soumis à la circoncision.

Au nord de l'Ou-Ganda, la plus grande partie du territoire péninsulaire comprise entre le M'woutan-N'zìgé et le Nil-Kivira appartient à la nation des Wa-Nyoro. Jadis toute la contrée qui s'étend entre les deux lacs nilotiques constituait le vaste royaume de Kitwara, gouverné par une dynastie de conquérants houma. Cet empire s'est divisé en plusieurs États dont l'Ou-Ganda est le plus puissant ; mais le souverain du pays de Nyoro garderait encore sur ses voisins une sorte de suzeraineté virtuelle et porte toujours officiellement le titre de roi du Kitwara [1]. Toutefois l'Ou-Nyoro ne peut se comparer à l'Ou-Ganda pour la superficie du territoire de culture, ni pour le nombre des habitants, ni pour la cohésion politique. Malgré les frontières naturelles indiquées par les rivages du Nil et du lac, ses limites sont rendues indécises par les incursions de tribus hostiles. Des marches inhabitées séparent l'Ou-Nyoro de l'Ou-Ganda ; mais là se trouve une région de grande importance commerciale qui appartient à la fois aux deux royaumes comme lieu de passage et que les caravanes doivent franchir sous une forte protection, choisissant d'ordinaire la nuit pour leurs étapes : cette région débattue est la zone de terrain comprise entre les marais de l'Ergougou et le brusque méandre du Nil à M'rouli : les Wa-Ganda doivent forcément y passer pour se rendre de Roubaga au Soudan, et les Wa-Nyoro de l'ouest ne peuvent non plus choisir d'autre chemin pour aller visiter leurs villages situés à l'orient du Nil. La guerre règne en permanence dans l'Ou-Nyoro et le divise en chefferies qui s'accroissent ou se réduisent en étendue suivant les alternatives des combats. Il est d'usage qu'après la mort du souverain, ses plus proches parents se disputent la succession : le cadavre n'est enseveli qu'après la victoire de l'un des compétiteurs; mais celui-ci se hâte trop souvent de célébrer son triomphe, et la guerre se continue pendant des générations entre frères et cousins. Actuellement l'Ou-Nyoro se divise en royaumes ennemis ; en outre, des garnisons égyptiennes, coupées du centre de l'administration, à Khartoum, occupent encore la ligne du Nil entre la courbe de Foweïra et le M'woutan-N'zìgé, et de nombreuses tribus sont restées indépendantes, surtout dans la région montueuse du sud-ouest entre les deux N'zìgé.

Dans son ensemble, l'Ou-Nyoro est un plateau accidenté qui s'incline au

[1] Samuel Baker, *Albert Nyanza.*

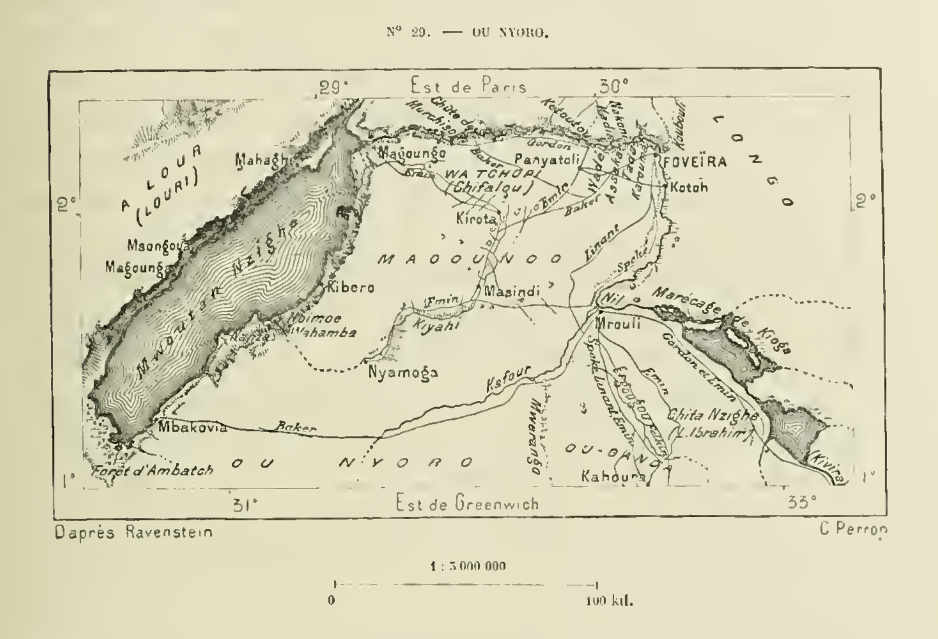


TYPES ET COSTUMES. — NATURELS DE L'OU-NYORO

Dessin de A. Sirouy, d'après des photographies de M. Richard Buchta

nord-est, parallèlement au M'woutan-N'zigé. Les pluies sont très abondantes dans cette région et mainte dépression du sol est occupée par des marais qu'il faut traverser avec précaution, à cause des trous qu'y ont faits au passage les pieds lourds des éléphants; des blocs de gneiss et de granit, dont on s'explique difficilement la présence sur ces terres d'alluvions, sont épars au milieu des flaques d'eau[1]. Si ce n'est dans le voisinage du Nil, la végétation paraît en général être moins touffue dans l'Ou-Nyoro que dans l'Ou-Ganda : les plantes de la famille des légumineuses y sont représentées en plus grand nombre et l'on y voit des forêts d'acacias dont le feuillage

N° 29. — OU NYORO.




1 : 3 000 000

0 — 100 kil.

délicat semble de loin comme un léger brouillard flottant autour des branches. Les antilopes foisonnent dans ces régions, même aux abords de la route qu'ont suivie presque tous les voyageurs, le long du khôr Ergougou, entre Roubaga et M'rouli.

Les Wa-Nyoro ne sont pas aussi grands que leurs voisins de l'Ou-Ganda et leur céderaient aussi en force physique et en intelligence, mais non en industrie comme forgerons et potiers. Ils appartiennent à la même race que les gens de Ganda et parlent une langue bantou de même origine, mais ils sont moins noirs : la nuance ordinaire de leur peau est le rouge sombre et leurs cheveux sont crépus[1]. En général très propres, ils ne manquent jamais de se laver les mains avant et après le repas; cependant leurs cases

[1] Emîn-bey (Schnitzler), *Petermann's Mittheilungen*, 1878, n° X

ne sont pas bien tenues : elles sont toutes construites de branchages, plantés en cercle autour d'un pieu et reployés vers le sommet de manière à former un cône régulier. Les indigènes n'ont d'autres animaux que des vaches, des chèvres et de maigres volailles ; quand ces bêtes sont malades, ils les traitent d'ordinaire par la saignée et ne craignent pas d'employer le sang pour leur propre nourriture. Les Wa-Nyoro, qui ont l'habitude de se vêtir, se considèrent comme bien supérieurs aux peuples nus d'outre-Nil[1] ; néanmoins leurs jeunes gens ne prennent de vêtements en écorce ou en peau qu'à l'époque de la puberté : c'est alors qu'on les traite comme faisant partie de la tribu et qu'on leur arrache les quatre incisives inférieures pour constater leur dignité nouvelle ; deux lignes tatouées de chaque côté du front les distinguent des tribus voisines. La polygamie est universelle ; même les plus pauvres Wa-Nyoro ont deux ou trois femmes, achetées, il est vrai, parmi les plus laides, car une belle épouse vaut au moins quatre vaches. De même que dans l'Ou-Ganda, les frères peuvent épouser leurs sœurs, les pères même prennent leurs filles pour femmes, et le fils hérite de tout le harem paternel, à l'exception de sa mère. Le roi a le monopole de toutes les femmes non mariées de l'Ou-Nyoro et c'est à lui surtout que revient le profit du métier de prostitution qu'il leur commande. Devenues riches, elles s'établissent dans le voisinage du palais royal et le souverain leur choisit un époux parmi ses courtisans. Leurs enfants mâles deviendront les pages du roi et leurs filles continueront la profession maternelle[2]. Les femmes du roi et des chefs se croiraient déshonorées par le travail, comme celles du Karagoué, et mettent leur gloire à peser deux fois plus que les prolétaires. Il est rare de rencontrer des femmes dans l'Ou-Nyoro ayant plus de deux ou trois enfants.

L'islamisme a déjà pénétré dans l'Ou-Nyoro. A l'exemple des Égyptiens qui tiennent garnison sur les bords du Nil, un grand nombre de chefs se sont convertis, mais la majorité de la nation n'a guère accepté de la religion envahissante que ses prescriptions sur les viandes impures ; les pratiques religieuses, dirigées par les « hommes de médecine », sont encore celles de la pure magie. C'est par des amulettes, des gestes, des incantations et des danses qu'ils cherchent à se concilier le « grand magicien » et le monde des esprits. Les « diseuses de bonne aventure », appartenant à une caste errante qu'Emîn-bey compare à celle des Tsiganes d'Europe, sont fréquemment consultées. Le « mauvais œil » est très redouté, surtout quand

[1] Samuel Baker, *Albert Nyanza* ; — Grant, ouvrage cité.
[2] Richard Buchta, *Petermann's Mittheilungen*, 1881, n° 5.

le regard funeste est celui d'une vieille femme : alors il empoisonne viande et boisson. Tout malade se croit ensorcelé, et pour se guérir il crache trois fois à la figure de chaque femme qu'il aperçoit : il guérit quand il arrive enfin à l'auteur de son mal. Il n'est pas une rencontre de bête sauvage, pas un mouvement dans le feuillage, pas un phénomène dans le monde ambiant, qui n'ait un sens favorable ou redouté. Le M'Nyoro est toujours aux aguets, interrogeant les herbes, les oiseaux, l'état du ciel. A aucun prix il ne reviendra sur ses pas; s'il lui faut retourner en arrière, il prendra un sentier parallèle au premier ou même s'en frayera un deuxième à travers la jongle[1]. Quand le forgeron bat le fer, il chante en même temps, afin que ses paroles entrent dans le métal et lui donnent sa vertu. Deux hommes se jurent-ils amitié, c'est en mélangeant le sang l'un de l'autre et en y trempant un grain de café, pour se nourrir ainsi des vertus de l'ami : entre les deux frères de sang la confiance est absolue et n'est jamais trompée : aussi le roi choisit-il ses serviteurs les plus intimes parmi les hommes unis avec lui par la fraternité du sang. On dit que les danses nocturnes, célébrées à la clarté vacillante des torches ou au flamboiement des bûchers, présentent un spectacle inoubliable : les magiciens, couverts de peintures, ornés d'accoutrements bizarres, qui conjurent les démons par leurs sauts, leurs contorsions et leurs cris, et qui tantôt se voient en pleine lumière, tantôt s'engloutissent dans l'ombre, paraissent eux-mêmes des êtres fantastiques, des spectres de la nuit. Les Wa-Nyoro ont aussi une danse guerrière, rappelant celle des Zoulou, du midi de l'Afrique : l'une et l'autre nation appartiennent à la même race et font la guerre de la même manière, avec javelots, lance et bouclier.

Les tribus les plus puissantes qui, sans faire partie de la nation nyoro, en occupent les terres, sont les peuplades des Lango ou Longo, qui vivent sur les deux bords du Nil, entre Foweïra et Magoungo. Ce sont peut-être des parents des Wa-Houma, comme eux des conquérants venus de l'est, mais les Longo du moins gardent leur dialecte galla; ils n'ont pas adopté, comme les Wa-Houma, le langage bantou des peuples vaincus. Les Lango vivent en pleine liberté, par groupes de familles indépendantes, et n'acceptent l'autorité des chefs élus que durant leurs expéditions de guerre[2]. Parmi ces nations africaines, sur lesquelles la coquetterie a tant d'empire, il en est peu qui passent plus de temps à soigner leur coiffure pour lui donner une forme élégante ou majestueuse; la plupart en fabriquent

[1] Richard Buchta, mémoire cité.
[2] Ernest Linant de Bellefonds, *Bulletin de la Société de Géographie du Caire*, tome I, 1876.

une espèce de casque, où chaque tresse est entremêlée de laines multicolores et qui se termine par une auréole de plumes, par des guirlandes de coquillages et de verroteries, par des courges recourbées simulant des cornes de buffles : des années entières s'emploient à parachever l'édifice d'une chevelure[1]. Les femmes lango sont les plus belles et les mieux proportionnées de toute la région des plateaux ; elles n'ont point de vêtements, mais elles s'ornent de colliers, de ceintures, de bracelets et d'anneaux. Peuple de pasteurs, les Lango n'ont pas une nourriture presque uniquement végétale comme celle des Wa-Ganda et des Wa-Nyoro. Au sud du Nil, les peuplades des Wa-Tchopi ou Chefalou forment un autre îlot ethnologique : d'après leur dialecte et leur apparence physique on peut les classer dans la nation des Chilouk, dont le gros habite à près de mille kilomètres plus au nord, par delà le Bahr el-Ghazâl. Les Chefalou disent eux-mêmes qu'ils descendent de conquérants venus du nord[2].

Masindi, situé sur les bords d'un tributaire du lac M'woutan, était, lors des visites de Speke, Grant, Baker, la résidence du roi de l'Ou-Nyoro ; en 1877, elle était remplacée comme capitale par Nyamoga, qui est également bien placée, au centre de la contrée limitée par le M'woutan et la grande courbe que décrit le Nil en aval de M'rouli. Cette dernière place, qui occupe une position stratégique et commerciale importante, à l'extrémité occidentale d'un brusque méandre du Nil, à l'endroit où le fleuve reçoit les eaux marécageuses du Kafou et où vient aboutir la voie suivie par les caravanes de l'Ou-Ganda, a cessé d'être la citadelle avancée des Égyptiens. Même avant le soulèvement des musulmans du Fôr, les troupes du khédive avaient abandonné ce poste, trop éloigné de Khartoum, de même que celui de Kirota, situé au nord-ouest dans une clairière des forêts, et avaient fait choix pour frontière politique du cours du Nil dans la région des cataractes. A l'ouest, la place de défense est Foweïra (Faouera, Fauvera, Foveïra), qu'ils ont déplacée pour la bâtir sur une berge de la rive orientale du Nil, près de l'embouchure de la rivière Kouhouli, descendue du pays des Lango, et non loin du méandre par lequel le Nil prend la direction de l'ouest vers le M'woutan-N'zigé. Un autre fortin s'élève au nord du fleuve, près des rapides de Karouma et au nord de Panyatoli, résidence de l'un des principaux chefs de l'Ou-Nyoro. La troisième place forte des Égyptiens chez les Wa-Nyoro est Magoungo, située sur la rive droite du Nil, à l'endroit où ce fleuve entre dans le lac sans courant appréciable. L'em-

[1] Ernest Linant de Bellefonds ; — Felkin ; — Richard Buchta, etc.

[2] Emin-bey, *Petermann's Mittheilungen*, 1881, n° 1.



CHUTE DE MURCHISON.

Dessin de A. de Bar, d'après une photographie de M. R. Buchta.

placement où elle fut d'abord construite, sur la rive gauche, étant exposé aux érosions et aux émanations d'eaux stagnantes, il fallut déplacer le fort et le reconstruire plus à l'est. Cet ouvrage, entouré d'un fossé de 5 mètres de profondeur, est inexpugnable pour des troupes mal armées et sans discipline comme celles des Laugo ou des Wa-Nyoro. A l'est de Magoungo, les bateaux à vapeur remontent le fleuve jusque dans la cluse aux falaises boisées au fond de laquelle apparaît la chute de Murchison, en colonne blanche entourée de vapeurs.

Sur la rive occidentale du M'woutan-N'zìgé, à l'abri d'un promontoire qui le défend des vents du nord, les Égyptiens ont construit un autre camp fortifié, Mahaghi ou Mahahi. Toute cette région du littoral lacustre est connue sous le nom de Lour; la population, plus nombreuse, paraît être de même origine que les tribus nigritiennes du Nil jusqu'au Bahr el-Ghazâl et parle un dialecte à peine différent de celui des Choûli à l'orient du Nil. Les mœurs des Lour sont les mêmes que celles des Wa-Nyoro, avec lesquels ils étaient jadis en relations de commerce très fréquentes et dont ils reconnaissent la suzeraineté, sans avoir du reste à payer de tribut. Au sud-ouest de la station égyptienne, près du rivage, jaillissent des eaux thermales, sulfureuses comme toutes celles que l'on a découvertes jusqu'à maintenant dans la région du haut Nil[1]. Un assez grand mouvement de barques se fait de la rive occidentale du lac à la rive orientale, surtout avec les ports M'bakovia et Kibero, où le lessivage des argiles fournit du sel en abondance.

## III

### PAYS DES RIVIÈRES

La région du bassin nilotique comprise entre le M'woutan-N'zìgé et le confluent du Bahr el-Ghazâl est parfaitement distincte des contrées voisines par l'abondance de ses eaux, la convergence de ses rivières, la superficie considérable de ses marais, l'uniformité générale de sa pente. Les cours du Nil et de l'Asoua à l'est et au sud-est, celui du Bahr el Ghazâl au nord, forment les limites naturelles de ce domaine géographique. Dans le mouvement historique du continent les habitants de cette région ont aussi un rôle à part : là se trouve le principal lieu de passage entre le bas-

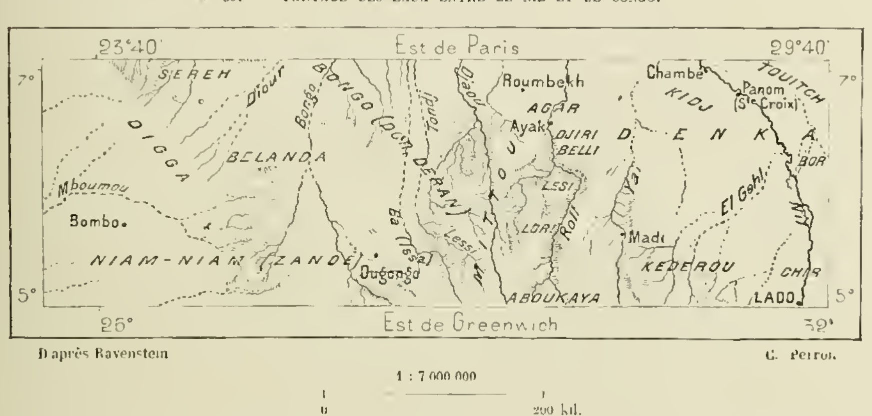
[1] Emin-bey, *Petermann's Mittheilungen*, 1879, n° V.

sin du Nil et celui du Congo. Le « divorce des eaux », n'étant indiqué par aucun faîte appréciable, les migrations se font sans peine de l'un à l'autre versant; la ligne de partage hydrographique n'est point une limite naturelle entre les races, et diverses nations, entre autres celles des Niam-Niam, occupent la zone à double pente, en gagnant de plus en plus vers le nord. C'est par cette région de partage que passera dans l'avenir la principale voie de communication de l'est à l'ouest du continent, entre la mer Rouge et le golfe de Benin; déjà Peney, Lejean, Petherick, les frères Poncet, Piaggia, Schweinfurth, Potagos, Junker, Bohndorff ont frayé la route, et sur leurs traces se pressent d'autres explorateurs. Au nord de la région des Rivières se trouve une vraie limite naturelle, mais non indiquée par un faîte de partage; le climat trace la ligne de séparation, et le contraste s'établit en conséquence dans l'aspect du sol, la végétation, la faune et les populations elles-mêmes. La dépression parallèle à l'équateur dans laquelle serpente le Bahr el-Arab coïncide d'une manière générale avec cette frontière climatique. Au sud, les eaux de pluie sont assez abondantes pour former des ruisseaux et des rivières à courant pérenne ou du moins persistant pendant une moitié de l'année; au nord, les ravins qui descendent vers le fleuve des Arabes ne sont que des ouâdi parcourus d'eaux sauvages seulement après les fortes pluies. Au nord et au sud de la zone du Bahr el-Arab, les forêts, composées d'essences différentes, n'ont pas la même physionomie : d'un côté, vers le Fòr, se voit le baobab, à l'énorme tronc renflé; de l'autre, vers le Fertît, se montrent les bois de loulou ou « arbres à beurre », recouvrant de leur branchage entremêlé, pareil à celui du chêne, des espaces de plusieurs centaines de kilomètres. Les grands singes ne franchissent point la limite du pays des Rivières pour entrer dans le Kordofân; de même l'éléphant ne se hasarde pas au nord du Bahr el-Ghazâl, et la redoutable mouche tsétsé n'étend pas ses ravages sur les troupeaux des plaines septentrionales. La région des Rivières est le pays des nègres et des bêtes à cornes, tandis que le versant opposé est le domaine des Arabes et des chevaux.

La contrée comprise entre le Bahr el-Djebel et le Bahr el-Arab, si bien caractérisée par sa ramure de cours d'eau, n'a pas de nom général et n'est connue que par les appellations des tribus qui l'habitent : politiquement, la partie occidentale du pays est désignée comme la province du Bahr el-Ghazâl, qui ne devrait appartenir qu'au bassin de cet affluent du Nil. On pourrait désigner l'ensemble de la région par le nom de « pays des Rivières », car c'est là que se trouvent réunis tous les tributaires occidentaux du fleuve, au nord du M'woutan-N'zìgé : la superficie totale de ce tre-

ritoire si bien arrosé est d'environ 550 000 kilomètres carrés, d'après les cartes provisoires dues aux récents voyageurs; son altitude moyenne est de 800 mètres. Le sol de la contrée, formé de granit décomposé et mêlé aux alluvions fluviales et à l'humus, est d'une rare fertilité. De vastes espaces sont couverts de terre rouge, reposant sur un minerai de fer limoneux : ces débris, en s'unissant aux boues des rivières et aux restes de la végétation, deviennent aussi d'une grande fécondité; mais là où la couche ferrugineuse est très rapprochée de la surface, la terre ne laisse pénétrer que peu de racines et même après les pluies ne se recouvre que d'un maigre gazon; çà et là, des flaques d'eau, disparaissant sous un tapis de verdure, sont éparses dans les dépressions de la roche et les blocs de pierre s'ornent

N° 30. — PARTAGE DES EAUX ENTRE LE NIL ET LE CONGO.




D'après Ravenstein. C. Perron.

1 : 7 000 000

0 200 kil.

des fleurs roses du dianthera, plante qui correspond au silène visqueux de la flore européenne[1]. Partout où le sol n'est pas formé d'un plancher métallique, le sol produit les récoltes en abondance et sa flore spontanée comprend un grand nombre d'espèces dont les produits, naguère inconnus aux Européens, seraient des plus utiles dans l'industrie. Cette région de la Nigritie possède le roulim, espèce de grand cotonnier (*eriodendron anfractuosum*), dont on pourrait faire des tissus; ses forêts de loulou (*butyrospermum Parkii*) élaborent dans leurs fruits l'huile et le beurre; d'autres arbres fournissent en abondance diverses variétés de caoutchouc. Çà et là se montre le higlik (*balanites ægyptiaca*) ou « arbre de l'éléphant », sous lequel on creuse souvent des fosses recouvertes de branches, pour capturer le grand pachyderme, très friand des feuilles de cet arbre. Ces animaux de la faune africaine sont très communs dans le pays

[1] Schweinfurth, *Im Herzen Afrika's*, traduction française par Madame Henriette Loreau.

des Rivières ; quoiqu'on en tue de cinq à six mille par an, on ne s'apercevrait pas encore, dit Lupton, d'une diminution de leurs bandes ; mais cette assertion est contredite par d'autres voyageurs. Le gouverneur du pays évalue à une centaine (?) les espèces d'antilopes qui parcourent la contrée[1]. De grands singes, que Felkin croit être des chimpanzés, sont fort redoutés des indigènes. Une centaine de ces bimanes attaquèrent le comptoir de Gaba Chambé, sur le Nil, démolirent plusieurs maisons et il en résulta un incendie qui détruisit les entrepôts. Quant aux animaux domestiques, ils sont peu nombreux. Les chevaux, de même que les mulets, les ânes, les chameaux et les bœufs de somme amenés par les Baggara, ne peuvent vivre plus d'une année dans les contrées forestières qui limitent au sud Fòr et Kordofân : c'est au développement spontané de multitudes d'entozoaires qu'Emìn-bey attribue le dépérissement de tous ces animaux transportés du dehors. Jusqu'au troisième degré au nord de l'équateur, les indigènes ont beaucoup à souffrir de la filaire ou « ver de Médine ».

Cinquante millions d'habitants vivraient à l'aise dans cette riche contrée ; en certains districts, que des marais ou d'autres obstacles ont défendus contre les envahisseurs, les villages se touchent et la jongle a disparu, remplacée par les jardins ; mais presque partout se voient les traces des incursions de meurtre et de pillage, et plusieurs régions, naguère en culture, sont même complètement dépeuplées. Nulle part dans l'Afrique orientale la traite des nègres n'a causé plus de désastres que dans ces plaines où se pressaient les tribus. Devenus maîtres du pays sous le titre d'officiers égyptiens, les négriers firent ouvertement pendant de longues années le trafic de chair humaine. Chargés de pourvoir de jeunes filles et d'eunuques les marchés de Khartoum et du Caire et de recruter des soldats pour les armées, les fonctionnaires pouvaient accomplir en paix ce que les rapports appelaient pompeusement leur « mission civilisatrice », les villages se dépeuplaient, et de chaque *zerìba* des marchands arabes ou du Dongola partaient régulièrement des convois de malheureux se dirigeant vers le Nil, liés par paires au moyen de fourches et d'anneaux qui passent au cou de l'esclave et se rattachent à la monture du maître ; encore de nos jours, les routes suivies par les convois se reconnaissent aux ossements humains épars le long des sentiers. Même lorsque le trafic des esclaves fut officiellement interdit dans la province du Bahr el-Ghazâl, il ne fut pas difficile aux officiers égyptiens, chrétiens ou musulmans, d'éluder les ordres qui ne

[1] *Proceedings of the R. Geographical Society*, 1884.

leur avaient été donnés que des lèvres. Par des moyens détournés et d'autant plus cruels parce qu'ils occasionnaient plus d'incursions et de meurtres, les marchands d'esclaves arrivaient à constituer leur *mâl* ou capital humain. Ils n'attaquaient point eux-mêmes les viallges, mais ils excitaient les tribus les unes contre les autres. Encouragée au pillage, une peuplade fondait à l'improviste sur un camp d'ennemis, tuait les hommes, capturait les femmes et les enfants. N'était-ce pas alors une apparente humanité de la part des traitants d'aller délivrer les captifs pour leur assurer les bienfaits d'une servitude moins dure dans leur zerîba ou dans les villes du nord? Mais la peuplade vaincue se vengeait tôt ou tard, et les traitants intervenaient encore pour délivrer les prisonniers à leur profit. Et si la guerre continuait sans pitié, embrasait toute la province, ne devait-on pas intervenir entre les belligérants et mettre un terme au désordre en prenant des otages aux uns et aux autres? Tel était le régime introduit par « l'ère du progrès », et non seulement le pays se dépeupla, mais ce qui restait des habitants s'avilit par le vice, se déprava par la violence. Des tribus pacifiques devinrent hordes de brigands[1]. Un des voyageurs européens possédait tout un arsenal de carabines dont les crosses avaient autant de crans qu'il avait abattu de nègres[2].

Lorsqu'un gouverneur européen, Gordon, voulut enfin mettre un terme à ces horreurs, en 1878, la révolte éclata, et tandis qu'officiellement le pouvoir encourageait ses représentants à la résistance, c'est aux révoltés qu'on envoyait des munitions de guerre : les marchands d'esclaves avaient pour eux la complicité ouverte ou déguisée de presque tous les fonctionnaires égyptiens, et l'opinion générale était que la région du Bahr el-Ghazâl et le Fòr constitueraient bientôt, sous le gouvernement du négrier Souleïman, un royaume séparé de l'Égypte et lui fournissant des esclaves, débarrassé de tout contrôle européen. Ces calculs furent déçus, grâce à l'héroïque persévérance et au génie militaire de l'Italien Gessi, qui non seulement parvint à faire lever le siège de la place dans laquelle il était enfermé, mais encore finit par triompher d'ennemis aguerris bien supérieurs en nombre et pacifia complètement le pays, en organisant sa garde de *basenger* anciens esclaves libérés par lui. On ne lui pardonna point cette victoire; bientôt après il était rappelé, de même que Gordon, le gouverneur de tout le Soudan égyptien. Néanmoins il ne paraît pas que l'ancien régime de l'oppression à outrance ait été rétabli. Le pouvoir khédivial, officiellement

[1] Hartmann; Schweinfurth; Lejean; Gessi; Marno; Felkin.
[2] G. Lejean, *Tour du Monde*, 1865.

restauré, subsiste encore, du moins de nom, puisque, au commencement de l'année 1884, les musulmans révoltés du Kordofân n'avaient point franchi le Bahr el-Ghazâl; les forces de Lupton-bey, réduites aux deux tiers de leur effectif par les rencontres, avaient victorieusement repoussé toutes les incursions des Baggara, aidés des Nouèr et des Denka; il comptait sur l'appui des Niam-Niam pour triompher des Arabes. Mais les communications de la contrée des Rivières ont été coupées avec le nord. Jadis, quand le Nil était fermé par des embarras d'herbes, les voyageurs pouvaient du moins passer en faisant un détour par le Fôr et le Kordofân; maintenant les fonctionnaires égyptiens ne pourraient tenter de revenir au Caire qu'en descendant au sud vers Zanzibar ou à l'ouest vers le Congo. Par la force même des choses, la province qu'ils administrent devient pour un temps un royaume, autonome, mais en dépit des promesses de l'Angleterre, il est à craindre que l'époque est encore éloignée où « le Soudan » sera vraiment « aux Soudaniens ». Il n'est pas en Afrique de contrée qui promette de devenir plus riche quand la chasse à l'homme aura été remplacée par l'exploitation du sol et que les trois millions d'habitants s'occuperont d'exporter les produits autres que l'ivoire : caoutchouc, gommes diverses, gousses de tamariniers, cire, beurre végétal, fruits, grains et légumes de toute espèce, cotons, peaux ouvrées et métaux. Les Européens peuvent vivre dans la contrée, à la condition de mener une existence très active; néanmoins les vastes marécages du bas pays rendront toujours la région dangereuse aux immigrants, tant que des sanatoires, analogues à ceux de l'Inde, n'auront pas été établis dans les montagnes du sud.

Les guerres et les razzias des négriers ont en maints endroits mêlé les tribus; les anciennes limites sont devenues indécises; les territoires ont changé d'occupants; pendant la dernière génération, la population ne s'est maintenue d'une manière stable dans les domaines héréditaires que sur les deux bords du Nil, entre Magoungo et Doufilé, où les marchands d'esclaves n'ont guère pénétré, ou du moins n'ont pas séjourné longtemps. Aussi cette partie de la contrée est-elle populeuse; on peut y voyager pendant des journées entières sans avoir sous les yeux un seul paysage qui n'ait été modifié par la culture, où subsiste un reste de jongle ou de forêt vierge. Dans ces districts dont la paix n'a pas été troublée depuis des générations les mœurs sont douces; on n'entend jamais parler de crime; un voyageur peut traverser la contrée dans tous les sens, n'ayant d'autre arme que son bâton. Le contraste est grand entre ces populations pacifiques et celles

qu'ont opprimées les marchands d'esclaves! Pourtant elles sont presque toutes de même origine, et jadis elles avaient les mêmes mœurs, la même organisation sociale et politique. Pour la plupart de race nègre, elles parlent des langues complètement différentes des idiomes bantou employés par les tribus riveraines du N'yanza. Parmi ces parlers de la région du Bahr el-Ghazâl, deux ou trois seulement ont été élevés par les missionnaires au rang de dialectes écrits; le bâri, le denka, le chiloùk ont été partiellement fixés par des vocabulaires et des traductions religieuses. De tous les groupes glossologiques du continent celui-ci est le moins connu dans son ensemble, quoique la contrée ait reçu beaucoup plus de visiteurs étrangers que d'autres régions de l'Afrique[1].

Les Choûli sont les premières tribus dont le Nil traverse le territoire, à sa sortie du M'woutan-N'zigé; sur le versant occidental du fleuve, où ils n'ont pour domaine qu'une étroite zone limitée à l'ouest par une arête de montagnes, ils sont appelés Lour ou Louri; du moins les deux peuples appartiennent-ils évidemment à une même souche. L'ensemble du territoire lour et choûli comprend la rive gauche du M'woutan-N'zigé, et, sur la rive droite du Nil, un vaste territoire en forme de croissant qui se recourbe vers le nord-est et le nord jusque par delà le cours de l'Asoua. Les Choûli seraient d'un extérieur assez agréable s'ils n'avaient pris, pour se distinguer des autres peuplades, l'habitude de se percer la lèvre inférieure pour y introduire un morceau de cristal, un bâtonnet ou tout autre ornement, long de 7 à 10 centimètres, qui se balance quand ils parlent; ils arrachent aussi les quatre incisives supérieures, ce qui contribue à rendre leur langage indistinct. Ils se peignent en rouge au moyen d'oxyde de fer, mais aucune règle ne préside à ces peintures, entièrement laissées à la fantaisie individuelle; les uns ont la figure rouge et le corps noir, les autres n'ont que des taches ou des stries d'ocre sur le visage, tandis que le tronc ou les jambes ont la couleur du sang, comme chez ces Hipporei dont parle Pline; d'autres encore se bariolent de lignes grises : de loin on croirait voir des soldats de diverses armes, chacun dans l'habit réglementaire. Comme dans la plupart des tribus sauvages, c'est aux hommes que revient le prix de la coquetterie. De même que leurs voisins du nord, les Madi, et ceux du sud, les Lango, les Choûli passent une grande partie de leur existence à se peindre et à s'orner : les édifices de leurs chevelures, que chacun élève à son gré, varient de forme suivant le goût d'un chacun, mais tous sont entretenus avec le plus grand soin; il en est qui se dressent à plusieurs

[1] R. N. Cust, *The modern Languages of Africa.*

étages, mêlés à des ornements de toute espèce, floches de laine, herbes en guirlandes, anneaux, festons de perles, et c'est à peine si le porteur de ce monument d'architecture ose balancer la tête en marchant. Les riches élégants jettent une peau d'antilope sur leurs épaules, les pauvres ont au moins la dépouille d'une chèvre, et les mains, les jambes, le cou sont chargés de colliers de fer ; sous cette masse de métal qui comprime les muscles et les veines, on ne peut se mouvoir qu'avec lenteur; pour regarder à droite ou à gauche, le Choûli de bonne maison doit se retourner tout d'une pièce. Des perles rouges et blanches, des amulettes de soie, de racines, de dents et de corne complètent le costume. En comparaison des hommes, les femmes sont très succinctement vêtues : un pagne, une longue queue comme celle des Niam-Niam, quelques verroteries et des peintures, c'est tout chez les femmes mariées ; les jeunes filles sont nues. Les Choûli, les Lour, les Madi se distinguent des tribus voisines par les égards qu'ils témoignent aux femmes dans la vie sociale. Les jeunes filles pubères, vivant à part dans des huttes qui leur sont réservées, ont le droit de se choisir un époux avant d'être achetées à leurs parents. Jamais la femme n'est battue en pays choûli, et d'ordinaire le mari ne prend aucune décision sans la consulter, ne reçoit aucun présent sans le partager avec elle. Le travail des champs n'est point imposé aux femmes comme chez les Wa-Ganda et les Wa-Nyoro ; elles n'ont à s'occuper que des soins du ménage.

Le nom de Choûli rappelant de loin celui de Chiloûk, que l'on a donné aux puissantes tribus établies plus au nord, sur les rives du Nil Blanc, quelques auteurs ont émis l'opinion que les Choûli sont des immigrants chiloûk établis depuis plusieurs générations[1]. Quoi qu'il en soit, les dialectes des deux nations se ressemblent : les soldats chiloûk amenés dans le pays par les officiers égyptiens comprennent aussitôt le parler local. Mais les fils des anciens conquérants, devenus très pacifiques, s'occupent surtout des soins de la culture, et l'aspect de leurs champs témoigne de leurs efforts. Ils ont d'excellent tabac, des légumes d'espèces diverses, dont plusieurs introduits récemment par les Arabes et les Européens, et près des grands villages leurs champs de céréales et de sésame s'étendent à perte de vue. Au milieu des arbres fruitiers s'élèvent çà et là des arbres fétiches dont les branches sont chargées de cornes et de dents, de crânes apportés par les chasseurs. Les Choûli, comme les tribus riveraines du N'yanza, bâtissent aussi de petites huttes aux génies de la Terre et ne se lancent dans aucune entreprise avant d'avoir consulté les magiciens. Très hospita-

[1] R. N. Cust, ouvrage cité : — Emin-bey, *Esploratore*, gennajo 1881.

liers, ils accueillent bien le voyageur, et lui témoignent leurs sentiments de fraternité en lui crachant dans la main, ou du moins en en faisant le geste. Quand l'étranger continue son voyage, l'homme égorge une chèvre sur le sentier, afin que tout danger de mauvaise rencontre soit conjuré. Trois jours de la semaine sont considérés comme favorables; trois sont néfastes; le septième n'est ni bon ni mauvais. Le voyageur qui ne tient pas compte de ces superstitions locales a fréquemment à s'en repentir,



MUSICIENS CHOÛLI.
Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie de M. R. Buchta.

car ses compagnons, dispos, confiants et braves quand ils partent sous d'heureux auspices, se refusent au travail et tremblent au moindre bruit lorsque la nature leur paraît hostile[1].

Les pachas égyptiens ont fondé sur le territoire choûli quelques stations militaires, placées à deux ou trois journées de marche les unes des autres, de manière à dominer la contrée par un réseau de voies stratégiques. Un de ces fortins, Wadelaï, est situé sur la rive gauche du Nil, au confluent d'une petite rivière; mais la place la plus importante, Fatiko, désignée par

[1] Wilson and Felkin, *Uganda and the Egyptian Soudan.*

Baker, est à une centaine de kilomètres à l'est du fleuve, entre deux affluents de l'Asoua, sur un sol de terre rouge, d'une grande fertilité, que dominent des escarpements de granit : au nord du bourg, un de ces rochers se dresse d'une centaine de mètres au-dessus des campagnes, dominant un vaste horizon, jusqu'au delà du Nil; au nord-est, le piton de Choua, dont une paroi presque verticale s'élève à 250 mètres, indique aux voyageurs la direction à suivre à travers les forêts et les savanes. Fatiko, située à l'altitude d'environ 1200 mètres, occupe précisément le faite de la région des Choûli : de ce point culminant on descend au nord, à l'ouest, au sud par une succession de terrasses à brusques degrés. A moitié chemin de la station de Foweïra, sur le Nil Kivira, et de Doufilé, sur le Nil « des Montagnes », Fatiko occupe une excellente position commerciale, dans une plaine entourée de collines rondes, « paradis des botanistes »; elle expédie beaucoup de céréales et de la cire. Les autres villages populeux du pays des Choûli sont, à l'est et au nord de l'Asoua, Fadjello ou Fadjouli, Fadibek, Faradjok et Obbo.

Les Madi, qui vivent au nord, principalement sur la rive droite du fleuve, ont la même apparence que les Choûli, la même coquetterie dans l'arrangement de leur chevelure, la même habitude de se peindre le corps; et non seulement ils leur ressemblent par les modes, ils partagent avec eux le rare privilège de respecter la liberté des femmes et de les admettre dans leurs conseils. Il semblerait que Madi et Choûli sont frères de race, et pourtant l'idiome madi est complètement distinct de celui des Lour, des Choûli, des Chiloûk, et se rapproche au contraire du langage des Niam-Niam; il a beaucoup de monosyllabes et se prononce d'une voix emphatique et saccadée[1]. Sans doute ce contraste de la langue et cette ressemblance de mœurs s'expliquent par la coexistence de deux peuples, maintenant fondus en un seul : les tribus conquises, plus nombreuses, auront fini par s'assimiler les conquérants, mais ceux-ci auront gardé et imposé leur langue. C'est par le sud-ouest que seront venus probablement les envahisseurs : de ce côté, les Madi occupent les deux versants du faîte de partage et confinent, dans le bassin du Congo, à des populations de même langue et de même origine, les Kalika.

Dans le territoire des Madi, la principale station des Égyptiens est Doufilé, bourgade située sur la berge occidentale du fleuve, non loin du grand méandre que décrit le petit Nil avant de s'unir à l'Asoua. Doufilé occupe le sommet du triangle formé par les deux cours d'eau et par le Nil

[1] Emin-bey, *Petermann's Mittheilungen*, 1880, n° VI.

Kivira, entre Foweïra et Magoungo; en outre, une rivière, navigable sur une vingtaine de kilomètres, débouche en face de Doufilé. C'est là une position très importante au point de vue stratégique, et dans l'avenir le bourg ne peut manquer d'avoir une grande activité commerciale; là se trouve la station des bateaux à vapeur du haut Nil, barré en aval par les rapides de Fola. La palissade de Doufilé est entourée de palmiers, au delà desquels se montrent les escarpements du mont Koukou. Au nord, la chaîne, se dressant en quelques endroits à 200 mètres au-dessus du fleuve, se continue en longeant de près le courant; les deux postes fortifiés de Labòré, qui se cache à demi sous les ombrages, et de Mougi, près des rapides de Yerbora, n'ont qu'une bande étroite de cultures entre le Nil et les rochers. Du côté du sud, Doufilé se rattache au poste choûli de Fatiko par le bourg populeux de Faloro, un des greniers du Soudan égyptien. Les soldats du nord qui ont enrichi la flore et la faune locale d'un grand nombre d'espèces nouvelles, ont malheureusement apporté des myriades de punaises; mais cet insecte ne dépasse pas Faloro[1]. Les champs des Madi sont cultivés avec grand soin; les femmes et les enfants sèment chaque grain séparément.

Les Bâri, qui succèdent aux Madi sur les deux rives du fleuve, sont un des groupes de tribus nègres les plus remarquables par la beauté du corps et la fierté du maintien. Le voyageur peut étudier sans peine leurs admirables proportions, car ils sont tous nus. Ils pensent que la dignité masculine ne permet pas de se couvrir; Peney raconte même qu'ils ont « peur du vêtement »; pour se faire bien accueillir, ce voyageur était obligé de se dépouiller de ses habits[2]. La coutume permet aux femmes de se vêtir; mais la plupart n'ont qu'un *rahad* ou pagne en chaînettes de fer ou en lanières de cuir et une peau de bête suspendue aux reins; elles ont toujours la chevelure rasée, tandis que les hommes laissent une petite touffe au sommet de leur tête, ombragée de plumes d'autruche chez les grands chefs. Les Bâri ne sont pas couverts d'ornements et d'amulettes comme les Choûli, mais il en est qui se peignent aussi le corps, surtout pour les danses guerrières, et se tatouent d'arabesques ou de dessins géométriques multicolores; ces opérations, qui se font à l'époque de la puberté, sont très dangereuses et causent souvent la mort du patient. Les Bâri, naguère décimés par la petite vérole, ont eu recours à la pratique de l'inoculation, inventée par eux, dit M. Felkin, et cette méthode prophylactique paraît avoir complètement réussi. Les guerriers bâri ont la réputation d'être les

[1] Emîn-bey, *Petermann's Mittheilungen*, 1880, n° VI.
[2] *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, juillet 1863

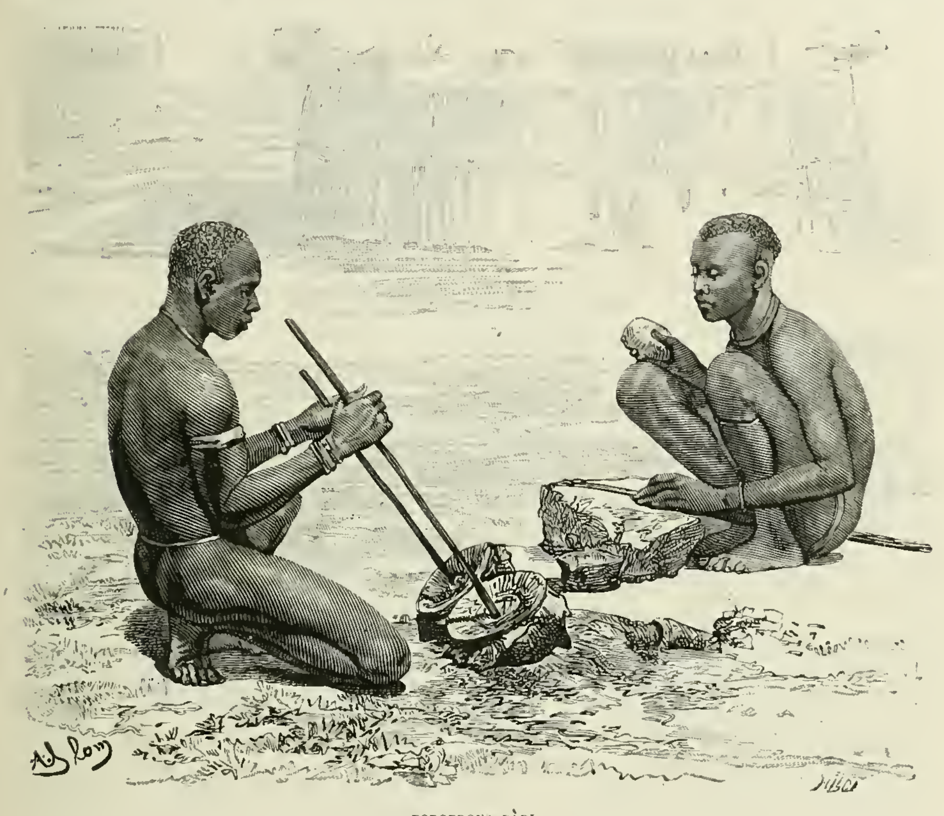
plus braves des riverains du Nil, et parmi eux on rencontre fréquemment des hommes ayant au poignet un bracelet d'ivoire : ce sont les chasseurs qui ont réussi à tuer un éléphant en combat singulier. C'est généralement chez les Bâri que les marchands d'esclaves recrutaient leurs chiourmes de négriers, et le nom de ces bandits était redouté jusque dans le voisinage des grands lacs. Mais les tribus bâri ont eu elles-mêmes beaucoup à souffrir des incursions des traitants, et certaines parties de leur territoire ont été complètement dépeuplées. Sachant que la grande richesse des Bâri consiste en bétail et qu'ils tirent vanité de ces beaux animaux, qui balancent leurs sonnailles comme les vaches de la Suisse, les négriers capturaient d'abord les troupeaux, et, pour les racheter, les Bâri amenaient leurs propres femmes ou leurs enfants, à moins qu'une expédition heureuse ne leur eût livré les familles de tribus voisines[1]. La vache est un animal presque sacré pour ces peuplades du Nil et la bouse est considérée comme ayant une vertu magique : elle entre comme principal ingrédient dans le pansement des plaies. Auprès des cabanes des Bâri, du reste admirablement propres, la terre d'argile et de cendres battues est toujours mêlée à la bouse de vache, comme naguère le sol des aires à battre le blé dans les provinces françaises. Au lieu de s'accroupir comme la plupart des autres nègres ou de se croiser les jambes comme les Arabes, les Bâri ont l'habitude de s'asseoir sur des tabourets peints en rouge.

Des missionnaires catholiques ont été longtemps à l'œuvre au milieu des Bâri, mais ils ne firent guère de prosélytes, la conduite des chrétiens marchands d'esclaves n'étant guère de nature à aider la propagande des prêtres. Les Bâri en sont restés à leurs pratiques de magie, à leur ancien culte animiste, à leur adoration du serpent, qu'ils appellent « grand'mère », à leur vénération pour les morts, qu'ils asseyent avec beaucoup de soin dans leurs tombeaux. Jadis, disent-ils, on pouvait monter au ciel par une corde attachée aux astres, mais cette corde s'est brisée[2]. On ne voit plus les ruines de l'église, centre des missions du haut Nil, et seulement une belle avenue de citronniers marque l'emplacement de ce qui fut la « ville » de Gondokoro; les briques de la maison des missionnaires autrichiens ont été pilées et mêlées à de la graisse pour peindre le corps des indigènes. Le pacha Samuel Baker avait fait de Gondokoro le chef-lieu de son gouvernement, sous le nom d'Ismaïliya; mais le déplacement du fleuve, la formation de marais et de bancs de sable décidèrent Gordon à quitter ce

[1] Wilson and Felkin, *Uganda and the Egyptian Soudan.*

[2] Kaufmann, *Das Gebiet des weissen Flusses.*

poste : il s'établit à une vingtaine de kilomètres en aval, à Lado ou Lardo, sur la berge de la rive occidentale. Cette ville, dont on voit par-dessus la palissade les édifices en briques et à toitures de fer battu, présente une assez belle apparence, comparée aux villages environnants; une promenade entoure la ville; un eucalyptus, planté par Emîn-bey, domine déjà de haut les maisons; des navires bordaient naguère le quai. Les autres stations du pays des Bâri, en amont de Gondokoro, sont celles de Kirri et de Bedden,

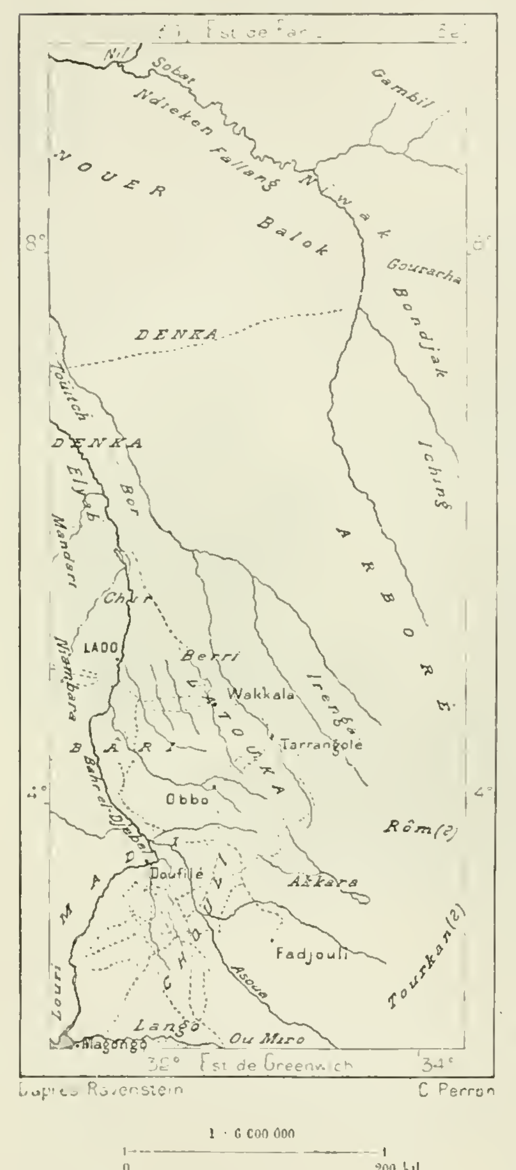


FORGERONS BÂRI.
Dessin de Slom, d'après une photographie de M. R. Buchta.

devant laquelle un bac traverse le fleuve. Au sud-est de Gondokoro s'élèvent les villages de Billigong ou Beleniân, célèbres par leurs mines de fer et leurs ateliers pour la fabrication des javelots et des lances. Dans les montagnes voisines, celles de Lokoya, vivent les plus fiers des Bâri, contre lesquels les blancs établis à Gondokoro eurent souvent à se défendre. Plus au nord, les Berri, Bar ou Behr, qui vivent dans les savanes au nord-est de Gondokoro, forment un groupe de tribus distinct des Bâri, et parlent un idiome presque identique à celui des Choûli, auxquels ils ressemblent par les traits et les mœurs. D'autres peuplades parentes sont celles des Chir,

dont les villages bordent les deux rives du Nil, en aval de Lado. N'ayant pas de fer, ces noirs taillent leurs pointes de flèches en bois d'ébène[1].

N° 51. — ITINÉRAIRES DES VOYAGEURS A L'EST DU BAHR EL-DJEBEL.




A l'orient des Bàri, un territoire bien arrosé par des kherân qui descendent vers le Nil, du sud-est au nord-ouest, est habité par les Latoùka ; ceux-ci ne ressemblent nullement aux nègres leurs voisins et presque tous les voyageurs s'accordent à les reconnaître comme de souche galla[2] : leur langage serait de la même famille que celui des Ilm-Orma[3]; leur front haut, leurs grands yeux, leur nez droit et ferme, leurs lèvres fortes, mais non bouffies, ne permettent guère de douter de leur origine. D'autres populations, qui vivent plus à l'est dans la direction du Sobat, les Arboré notamment, appartiennent à la même famille; mais les Akkara et les Irenga parlent d'autres langages. Le caractère des Latoùka diffère beaucoup de celui des nègres voisins; ils sont plus gais, plus francs, d'une singulière vaillance et les traitants n'ont jamais pu capturer d'esclaves parmi eux; s'ils étaient unis, au lieu de guerroyer sans cesse de tribu à tribu, ils seraient certainement l'une des puissantes nations de l'Afrique. Quoi-

[1] Zuchinetti, *Bulletin de la Société de Géographie du Caire*, février 1881.

[2] Petney; Baker; Emin-bey. Taille moyenne des Latoùka : 1m,70 à 1m,75.

[3] D'après E. Ravenstein, leur idiome se rapprocherait de celui des Masai. (*Proceedings of the R. Geographical Society*, may 1884.)

que l'idiome originaire, les traits physiques et le caractère de ces immigrants galla se soient en grande partie maintenus, les Latoûka, dont les croisements ont fait un peuple métis, se sont rapprochés par les mœurs des peuplades nègres du Nil : comme les Bâri et les Chiloûk, ils auraient honte de porter des vêtements, mais ils se font gloire de donner à leur chevelure une forme élégante, celle du casque notamment. Il faut un labeur de huit à dix années avant que la coiffure soit parfaite : les cheveux, tressés avec des filaments d'écorce, sont transformés en une sorte de feutre capitonné, qu'émaillent des verroteries et des boules de porcelaine; une plaque de cuivre resplendit au-dessus du front et des aigrettes, des touffes de plumes se balancent au sommet de la tête[1]. Quant aux femmes, qui ont moins d'élégance corporelle que les hommes et qui ne se distinguent que par une vigueur peu commune, elles n'ont pas droit à autant d'ornements que les hommes et se bornent à quelques tatouages; elles portent une queue qui ressemble à celle du cheval, et, comme la plupart des autres femmes de la région, elles s'arrachent les quatre incisives inférieures. Les cases des Latoûka ressemblent à celles des indigènes voisins; elles ont la forme de la cloche ou de l'éteignoir et n'ont d'autre ouverture qu'une porte basse par laquelle il faut pénétrer en rampant. Près de chaque village se trouve une nécropole où on transporte les ossements, lorsque le cadavre, enterré d'abord près de la cabane, est complètement décomposé; pendant des semaines entières, on célèbre des danses funèbres autour des morts. Les campagnes des Latoûka sont très productives et le tabac qu'on y cultive est très demandé par les tribus environnantes, quoique mélangé presque toujours avec de la bouse de vache. Dans le pays, on ne craint d'autre fauve que le léopard, qui attaque souvent l'homme; mais le lion n'est pas redouté. Emîn-bey raconte que, l'un de ces animaux étant tombé dans une fosse à léopards, la population se hâta de l'en retirer[2].

Le territoire des Latoûka, limité à l'orient par la chaîne de montagnes du Lofit ou Lafit, s'élevant d'un millier de mètres au-dessus des plaines, est borné au sud par d'autres sommets plus hauts encore : dans son ensemble, le pays est une longue vallée fertile, parsemée d'arbres, parmi lesquels se voit fréquemment le higlik, dont le fruit sucré est si riche en potasse qu'on l'utilise en guise de savon. Les villages sont assez nombreux et quelques-uns méritent même le nom de villes. Tarrangolé, la cité prin-

[1] Samuel Baker, *Albert Nyanza*.
[2] *Petermann's Mittheilungen*, 1882, n° VII.

cipale, située au milieu du pays des Latoûka, sur la berge du khòr Kolis, n'aurait pas moins de trois mille cabanes, sans compter les hangars sous lesquels gîtent de dix à douze mille bestiaux. La ville est entourée d'une forte palissade et chaque maison est elle-même défendue par un enclos; des tourelles à trois étages de plates-formes s'élèvent en divers points de la cité et des sentinelles y veillent chaque nuit, prêtes à frapper sur le tambour de guerre au moindre indice de danger. Une seule large rue traverse la ville; les autres passages ne sont que des allées tortueuses où les vaches ne peuvent entrer qu'une à une, afin qu'il soit facile de les compter et que l'ennemi, par une brusque surprise, ne puisse pas s'emparer de grands troupeaux. Dans la région septentrionale du pays, les deux villages de Wakkala ou Okkela et de Loronio, également connu sous le nom de son chef Latomé, ont aussi une population considérable. D'après Emîn-bey, la population des femmes y serait, comme dans l'Ou-Ganda, beaucoup plus forte que celle des hommes.

Les Latoûka sont les tribus galla les plus avancées dans la direction de l'est, à moins que les Lango du haut Nil et les Houma des plateaux ne soient, eux aussi, considérés comme des représentants de la race; mais sur le Bahr el-Djebel même et à l'occident du fleuve on ne voit plus que des nègres. A l'ouest des Bâri, les Niambâra ou Niam-bâri, occupant un territoire montueux qui forme le massif de partage entre le Nil et son tributaire le Yeï, sont frères de race avec les Bâri; toutefois leur idiome se distingue par une plus grande variété d'intonations que les langues des tribus voisines et par ses mots à consonnes sifflantes. Grands et forts comme les Bâri, les Niambâra sont nus comme eux; mais ils se chargent d'anneaux, de grelots et d'autres ornements en fer. Quelques-uns en sont « bardés »; en outre, les femmes portent toujours un poignard à la ceinture; tandis que les pendants d'oreilles sont inconnus chez la plupart des peuplades nilotiques, les Niambâra se percent de trous tout le pourtour des lobes pour y passer des boucles et des verroteries : comme les Orejones de l'Amérique méridionale, ils se font ainsi de chaque côté de la figure de larges pavillons qui leur donnent une étrange physionomie. Les femmes se percent aussi les deux lèvres à la commissure, pour y introduire un morceau de quartz ou, à défaut, un cylindre de bois ou un fragment de roseau; elles n'ont point de pagne, seulement un morceau de cuir, des feuilles d'arbre, parfois un grelot. Au milieu du siècle, avant l'arrivée des marchands d'ivoire, les défenses d'éléphant avaient si peu de valeur, qu'on ne s'en servait guère que pour faire des enclos au bétail. Les Niambâra pratiquent la chasse du grand pachyderme autrement que les autres tri-

bus : un homme, caché dans le feuillage d'un arbre, attend que des rabatteurs aient ramené l'animal au-dessous de la branche où il se tient, lance en main; bientôt la lame de fer, de 60 à 70 centimètres de longueur, s'enfonce jusqu'à la hampe dans le dos de l'éléphant, produisant une blessure presque toujours mortelle[1]. Les Niambâra ne sont pas seulement d'habiles chasseurs, ils cultivent aussi très bien leurs vergers et leurs champs, et fixent les essaims d'abeilles autour de leurs cases; comme forgerons, ils ne le cèdent pas aux Bâri de Beleniân. Un des principaux villages du Niambâra porte le nom de la tribu : il est situé, à 620 mètres d'altitude, dans un cirque entouré de collines élevées, qui se rattachent par une ramification latérale à la chaîne de montagnes dominant le Nil, de Mougi à Doufilé; les pics Kougou, comparables à des pyramides, s'élèvent au-dessus des campagnes de Niambâra, plongées à leur base dans une mer de verdure : des eaux thermales, utilisées également par les indigènes et par les marchands arabes, jaillissent en divers endroits de la contrée.

De tous les peuples qui vivent sur les bords du Bahr el-Djebel, les Denka ou Dinka, appelés aussi Djeng et Djaughé, sont ceux qui occupent le domaine le plus étendu; leur territoire peut être évalué à une centaine de mille kilomètres carrés et c'est par dizaines que se comptent leurs tribus ou familles indépendantes : les plus connues sont naturellement celles avec lesquelles les traitants sont en contact, telles que les Tonitch, les Bôr, les Kidj ou Kitch, les Eliab, riverains du Nil, et les Wadj, les Rek, les Afodj, à l'occident, sur les tributaires du Bahr el-Ghazâl; d'autres peuplades denka vivent aussi sur la rive droite du Bahr el-Abiad, en aval du confluent du Sobat. Mais, quoique sur le chemin suivi forcément par tous les voyageurs qui remontent le haut Nil ou qui se rendent sur le versant du Congo, les Denka n'ont en rien modifié leur genre de vie sous l'influence de la civilisation étrangère; ils sont restés libres dans leurs savanes ou leurs marais et n'achètent presque rien des marchands arabes; le laitage des troupeaux, les fruits du verger, les grains et les légumes du champ leur suffisent. Bôr, sur la rive droite du Nil, dans le pays de la tribu du même nom, est le fort que le gouvernement égyptien a fait construire pour surveiller les Denka. Ceux-ci ont eu, comme les Bâri, la visite de missionnaires catholiques d'Italie et d'Autriche, qui s'étaient installés, en aval de Bôr, à Panom ou Faoutentoum, dans le pays des Kidj, sur la rive gauche du Nil; mais cet établissement, appelé Sainte-Croix (Santa-Croce, Heiligen-Kreutz), a dû être abandonné à cause des maladies qui ravageaient la mission. D'ailleurs les efforts

[1] Peney, *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, juillet 1864.

de conversion avaient été inutiles; le seul résultat du séjour des prêtres est le recueil de vocabulaires et de traductions qu'ils ont rapporté du pays denka. Les missionnaires de l'Islam n'ont pas eu de prise non plus sur ces populations nilotiques, restées animistes comme la plupart des autres peuplades de l'Afrique centrale.

De même que les Bâri, qui parlent un idiome parent du leur, les Denka tiennent les vêtements pour une honte; ils marchent nus, laissant aux femmes l'usage de s'attacher des peaux de bêtes à la ceinture; mais ils ne dédaignent pas les ornements, portent des anneaux de fer aux bras, aux chevilles, aux oreilles, balancent des plumes d'autruche au sommet de leur tête, se tatouent le visage pour se distinguer d'autres peuplades et s'arrachent les incisives de la mâchoire inférieure; la plupart se rasent, mais les élégants peignent leur chevelure de manière à la faire ressembler à celle de l'Européen et lui donnent une teinte rougeâtre en la traitant par l'urine de vache. Leur peau, dans sa nuance naturelle, a le bel éclat du bronze; mais, pour empêcher qu'elle ne s'altère, ils ont presque toujours soin de la frotter de substances huileuses[1] et de la barbouiller de cendres, ce qui leur donne en apparence la couleur d'un gris bleuâtre. Ayant l'habitude d'allumer tous les soirs de grands feux, autour desquels ils passent la nuit avec leurs troupeaux pour les garantir des moustiques, ils parsèment ainsi leurs villages de grands tas de cendres où ils se roulent avec délices. Les Denka de la région orientale sont parmi les plus grands des Africains; il n'est pas rare de trouver parmi eux des hommes de $1^m,80$; les Kidj surtout ont une taille élevée[2]; mais à l'occident, dans le bassin du Bahr el-Ghazâl, les Denka ont une taille à peine supérieure à la stature moyenne des Européens qui viennent les visiter; en général ils ont une grande force physique, bien qu'ils ne mangent ordinairement qu'une fois par jour, vers le coucher du soleil[3]. Ils ont tous la jambe longue et décharnée, et, comme les Nouèr et les Chilloûk, habitant aussi les régions marécageuses, ils ont la démarche des échassiers. En les voyant, cheminant lentement au-dessus des roseaux, relevant le genou et avançant avec précaution leurs larges pieds plats, on dirait des cigognes. Comme les oiseaux des marais, ils ont pris l'habitude de se tenir immobiles sur un pied, appuyant l'autre jambe au-dessus du genou; ils se reposent ainsi pendant une heure entière[4].

Quoique se trouvant en plein développement de l'âge de fer, ainsi qu'en

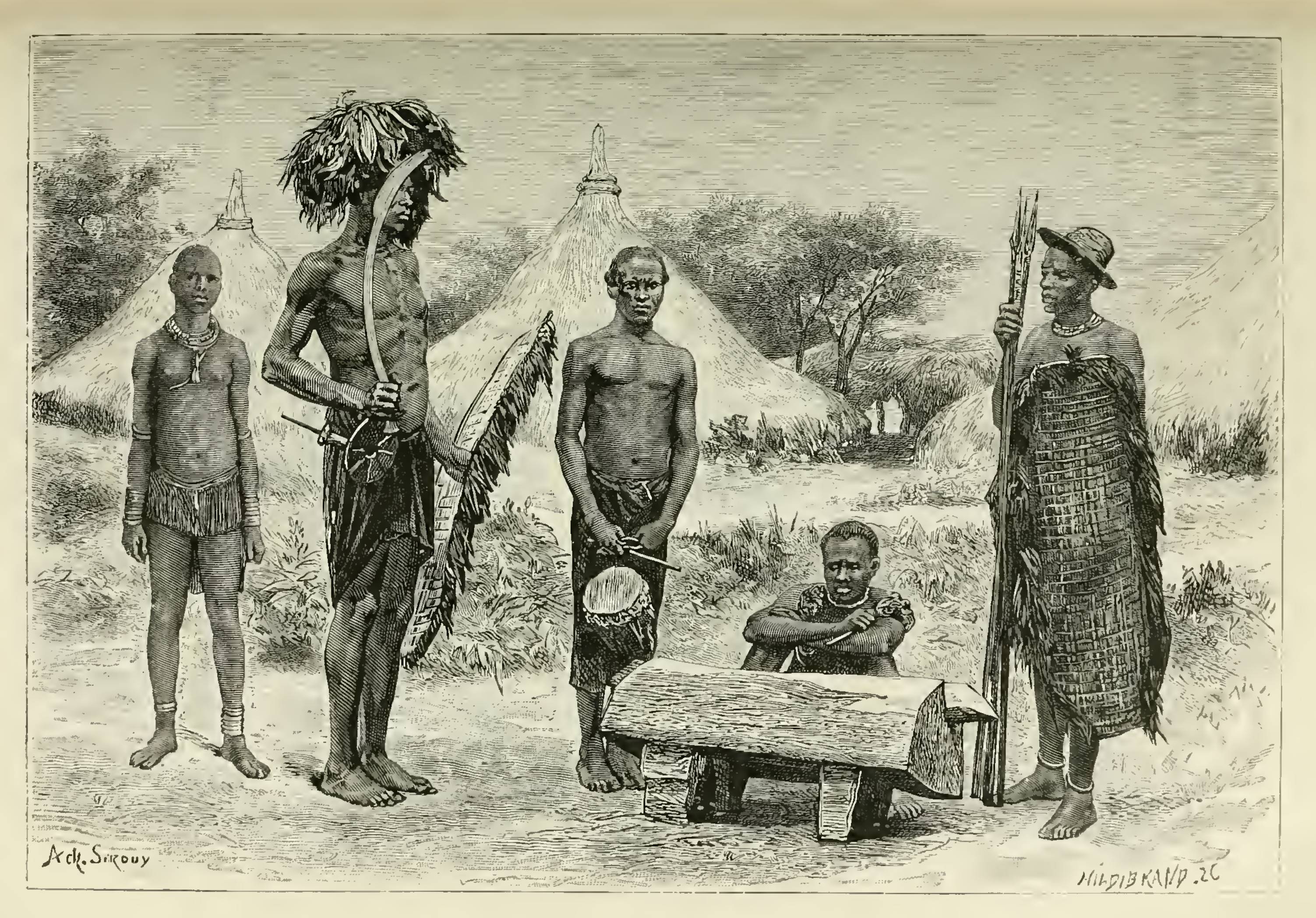
[1] G. Schweinfurth, ouvrage cité.
[2] Taille des Kidj, d'après R. Buchta : $1^m,70$ à $1^m,95$. (*Petermann's Mittheilungen*, 1881, n° II.)
[3] Beltrame, *Il fiume Bianco e i Dénka.*
[4] Th. von Heuglin, *Ergänzungsheft zu Petermann's Mittheilungen*, n° 15.

témoigne leur prédilection pour les instruments de ce métal, les Denka n'ont point de forgerons, le sol alluvial de leur contrée ne contenant pas de minerai; mais ils se montrent fort habiles ouvriers en diverses industries. Désignés ironiquement par leurs voisins sous le nom de « Gens du Bâton », à cause de leur arme favorite, ils fabriquent des arcs élastiques très ingénieux et sculptent de curieuses cannes avec garde à coquille pour se protéger la main en détournant les coups; ils se bâtissent des maisons plus grandes que celles des tribus voisines, et, comme cuisiniers, leur talent est exceptionnel : à cet égard, ils n'auraient pas leurs pareils en Afrique. Ils sont de passionnés éleveurs de bétail, dont ils possèdent d'immenses troupeaux, et quand un animal tombe malade, ils le séparent des autres et le traitent dans une infirmerie d'une exquise propreté; n'abattant jamais une de leurs grosses bêtes, mais les saignant parfois pour en boire le sang, mêlé avec le lait[1], ils ne mangent que la viande des animaux morts de maladie ou par accident. Il semble que, malgré leurs soins, la race bovine dégénère dans le pays, peut-être à cause des conditions climatiques ou bien, comme le croit Schweinfurth, par suite du manque absolu de croisement entre les races et la privation complète de sel dans leur nourriture. Sur cent bêtes, il en serait une à peine qui aurait la force de voyager d'un *mouràh* ou enclos à un autre mouràh et de porter un fardeau comme les bœufs des Baggâra. Du reste, ce sont de charmants animaux, à cornes minces, à tête fine : on dirait presque des antilopes. Les béliers ont une crinière qui leur couvre les épaules, le cou et la poitrine, tandis que sur le corps et sur la queue le poil est tout à fait ras; ils ressemblent à de petits bisons. Les Denka élèvent aussi des chèvres : c'est le seul animal qu'ils abattent pour en manger la chair. Peuple de bergers, vivant en petits groupes au milieu des savanes, les Denka n'ont point de culte public ou privé; cependant on a cru que mainte pratique locale rappeilerait une religion semblable à celle des Aryens de la région des « Sept Fleuves ». Leur respect de la vache, dont ils recueillent précieusement la bouse et l'urine pour tous les usages domestiques et même pour les préparations culinaires, serait un reste de l'ancien culte. De même que les Chilouk et les Bâri, ils ont aussi pour les serpents une vénération singulière et leur donnent le nom de « frères ». Tuer ces reptiles leur paraît un crime. On affirmait à Schweinfurth que dans chaque demeure les serpents familiers sont connus individuellement des chefs de famille et répondent à leur nom en s'approchant de ceux qui les appellent.

[1] Wilson and Felkin, ouvrage cité.

La grande rivière Yeï, qui naît dans les « montagnes Bleues », à une faible distance du haut Nil et du pays des Madi, et qui, après avoir décrit une grande courbe vers l'ouest par des vallées marécageuses, va rejoindre le Nil en aval de la station de Gaba Chambé et de la bifurcation du Bahr ez-Zarâf, traverse des contrées dont les populations, Kakouak, Fadjellou, Kederou, appartiennent pour la plupart au même groupe de nations que les Bâri et les Denka; mais, parmi les tribus de ce bassin, il en est au moins une, celle des Iddio ou Makraka, qui se distingue à la fois par la langue, l'aspect physique et les mœurs. Ces indigènes appartiennent à la nation considérable des A-Zandé ou Niam-Niam, dont le domaine s'étend principalement au sud-ouest dans le bassin du Congo. Les Makraka (Makarakà), c'est-à-dire les « Cannibales », méritent en effet ce nom, ainsi que le témoignage de Schweinfurth, confirmant celui des marchands, l'a mis hors de doute; mais, pris en masse, ils sont véritablement supérieurs aux tribus nègres qui les entourent. Ils ont le teint d'un noir à reflets rouges; leur nez est moins épaté, leurs pommettes moins saillantes, leur angle facial plus développé que ceux de leurs voisins; ils ont le poil moins rare que la plupart des Nigritiens; leurs cheveux sont longs et presque soyeux: au moyen de graines et de divers ingrédients retirés des arbres, ils donnent à l'édifice de leur chevelure les formes les plus bizarres : à cet égard, ils ne le cèdent pas aux Madi en ingénieuse coquetterie. Ils n'ont point l'habitude de s'arracher d'incisives comme les tribus nègres des alentours, mais, seuls parmi tous les non-musulmans de la contrée, ils pratiquent la circoncision : aussi sont-ils tenus comme des espèces de musulmans, quoiqu'ils ne professent nullement l'Islam, et cette demi-fraternité religieuse est une des raisons qui les a fait choisir par les gouverneurs égyptiens pour le recrutement de leurs troupes; mais la cause principale de ce choix est la terreur qu'ils inspirent aux populations par leur courage et qu'entretenait naguère leur réputation d'anthropophagie. Souvent, dans leurs expéditions, les marchands qui parcouraient la contrée eurent à lutter contre les Makraka; mais il ne leur suffisait pas de vaincre les hommes, les femmes se trouvaient aussi parmi les combattants. Cette peuplade des Niam-Niam cultive admirablement la terre et possède une variété considérable de plantes. Quoique l'ensemble de son territoire soit peu étendu, sa prospérité matérielle lui a donné le premier rang parmi les tribus du pays et l'une des *moudirîyé* instituées par le gouvernement égyptien a reçu le nom de ce peuple, quoiqu'elle comprenne aussi beaucoup d'autres groupes de population.

La nation qui occupe le plus vaste territoire dans le bassin du Yeï, en




TYPES ET COSTUMES. — GROUPE DE MAKRAKA

Dessin de Sirouy, d'après une photographie de M. R. Buchta.

amont du pays denka, est la nation des Morou, dont une peuplade, que Felkin a étudiée avec beaucoup de soin [1], porte le nom de Madi, comme la grande tribu des bords du Bahr el-Djebel. Peu différents des Bâri et des Denka par les mœurs, les Morou sont nus comme eux et ne portent guère d'autres ornements que des anneaux de fer : ils ont pour signe distinctif de leur race dix traits de tatouage sur le front; les pierres placées sur leurs tombes ont la forme des dolmens de la Bretagne. Très forts, les Morou sont employés comme porteurs dans toutes les stations du pays des Rivières; comme agriculteurs et jardiniers ils sont aussi fort habiles, et chaque cabane a dans son voisinage un enclos dont les plates-bandes à légumes, hautes d'un mètre et fort étroites, sont disposées de manière qu'on puisse les cultiver sans courber le dos. L'ancien régime de la propriété commune n'a pas été complètement remplacé chez les Morou par la propriété privée. La bière que préparent les femmes appartient à tous; elle est déposée dans un édifice public, et qui a soif, indigène ou voyageur, peut en boire à volonté, mais il n'emporte point cette boisson chez lui et jamais il n'en abuse : l'ivrognerie est inconnue. Lorsque le temps est beau, tous les habitants du village, hommes et femmes, dînent ensemble, servis par les enfants. La politesse est une des vertus que les Morou cultivent avec le plus de soin. Les femmes sont honorées et celles qui exercent la médecine, d'ailleurs avec beaucoup plus d'intelligence et de succès que les hommes, sont toujours accompagnées jusqu'à la porte de leur demeure par le chef de la famille qu'elles viennent d'honorer de leur visite. L'éducation des enfants est considérée comme le devoir principal de la tribu : garçons et filles sont habitués à s'incliner et à se taire devant les anciens; ils apprennent la gymnastique, la danse, les pantomimes, s'exercent aux jeux de lutte et d'adresse, s'étudient au maniement des armes, et, choisissant le père comme cible, lui lancent des flèches émoussées. On les égare dans la forêt, puis on les surveille de loin pour voir comment ils retrouveront le chemin du village. L'éducation se complète par des voyages. A l'âge de dix ans, les enfants quittent la maison paternelle pour aller visiter des amis lointains de la même nation ou d'autres peuplades et font ainsi leur « tour du monde » pour connaître les mœurs et les coutumes de l'étranger. Les jeunes filles sont-elles fatiguées du voyage, les frères les ramènent à la maison, puis reprennent leur odyssée. C'est aussi à l'étranger, surtout chez les Niambâra, qu'ils cherchent femme, car l'exogamie est de règle dans la nation morou, tandis qu'elle est inconnue chez les Bâri. Le jeune Morou

[1] *Proceedings of the R. Society of Edinburgh*, session 1883-84.

a-t-il vu la fille qui lui convient, il s'approche d'elle et lui attache au poignet une guirlande de feuilles; si elle garde cet ornement, le jeune homme peut espérer, et les pourparlers de mariage commencent entre les parents[1].

La station principale du territoire des Morou est le village de Madi (A-madi), situé sur la rive gauche du Yeï et sur la route des caravanes entre Lado et Dem Souleïman, au milieu de champs de sésame et de millet qui s'étendent à perte de vue. C'est l'un des centres de trafic entre la vallée du Nil et le pays des Monbouttou : les rapports officiels mentionnent le nombre des quintaux d'ivoire qu'y achètent les employés du gouvernement égyptien, mais ils ne parlent pas d'un article de commerce plus important, les esclaves captivés parmi les populations pacifiques de la contrée. Naguère Madi envoyait aussi un grand nombre d'eunuques aux villes du bas Nil et à l'Arabie. On raconte que les marchands d'esclaves cherchaient surtout à capturer et à mutiler les chefs qui ne se prêtaient pas de bonne grâce à leur trafic de chair humaine. Il n'est donc pas étonnant que la vue d'un « Turc » épouvante les noirs de ces régions; en apercevant un inconnu, les enfants s'enfuient avec des cris de terreur.

La rivière Rôl, qui, sous divers noms, coule parallèlement au Yeï et va se perdre dans les marécages du Nil en amont des embarras, traverse le territoire de tribus nombreuses n'ayant aucune cohésion politique, Abonkaya, Lori, Lesi, Belli, Djiri. Dans le pays des Agar, qui appartiennent à la grande nation des Denka, une véritable ville, Ayak ou Doufalla, entourée d'une palissade et d'un profond fossé, s'élève sur la rive droite du fleuve; les cases, toutes construites sur de hautes plates-formes, se pressent dans l'enceinte et tout un cercle de villages entoure la zerîba. Au nord-ouest d'Ayak, loin de la rivière et dans une campagne accidentée couverte de cultures, se trouve une autre zerîba, fondée par les marchands arabes : c'est la ville de Roumbèk, appelée aussi Rôl comme la rivière et la principale tribu riveraine : c'est le chef-lieu d'une moudirîyé égyptienne. D'après Felkin, la population urbaine serait d'environ trois mille individus et, dans le voisinage immédiat, les villages seraient habités par trente mille indigènes. Dans la ville de Rôl, le port des vêtements est tenu pour un privilège de religion; à l'exception des femmes épousées par des Arabes, aucune n'a le droit de se montrer vêtue.

A l'ouest, la grande nation des Bongo, appelés aussi Dôr ou Derân, habite

[1] Emin-bey, *Petermann's Mittheilungen*, 1883, n° VII.

au nord des Niam-Niam les plaines accidentées qu'arrosent le Djaou, le Toudj, le Dioûr, le Bongo et leurs nombreux affluents. Schweinfurth, qui vécut deux années au milieu des peuplades bongo, dit qu'avant l'arrivée des marchands d'esclaves ils devaient être au moins au nombre de trois cent mille; actuellement la population serait réduite au tiers. Répartis jadis en d'innombrables petites communautés indépendantes et vivant en paix les unes avec les autres, les Bongo n'avaient pas appris à se concerter pour résister à des attaques étrangères; quand les négriers se présentèrent avec leurs bandes armées de fusils, ils s'emparèrent facilement des villages de la plaine, établirent leurs zerîba aux points stratégiques et bientôt tout le pays fut à leur merci : on put croire qu'en peu d'années disparaîtrait la nation entière des Bongo, tant l'esclavage et l'oppression dépeuplèrent rapidement la contrée; la civilisation locale dépérit, certaines industries furent abandonnées. Schweinfurth se demandait si cette race originale, si curieuse par ses caractères physiques et ses mœurs, n'allait pas cesser d'exister au moment même où elle venait d'être découverte pour la science. Il paraît cependant que, dans ces derniers temps, le pays commençait à refleurir, grâce à quelques années de paix; il est menacé de nouveau par les incursions des Arabes et des tribus qui leur sont alliées. Les familles des Bongo seraient assez nombreuses, grâce peut-être à ce que les mariages sont relativement tardifs dans ces peuplades : c'est de quinze à dix-sept ans que se marient les jeunes gens[1], tandis que chez leurs voisins les unions ont lieu à treize ou quatorze ans.

Les Bongo contrastent singulièrement avec leurs voisins septentrionaux, les Denka, quoique les deux idiomes respectifs semblent indiquer une certaine parenté. Ils sont d'une nuance beaucoup moins sombre; leur peau est d'un rouge brun, presque identique à la couleur du sol ferrugineux qui compose les terrasses du pays, s'abaissant par gradins dans la direction du nord[2]. Moins grands que les Denka, ils sont plus forts, plus trapus, et loin d'avoir ces jambes maigres et décharnées qui font ressembler les tribus des marécages à des échassiers, ils se distinguent, au contraire, par la forte musculature de leurs cuisses et de leurs mollets; les femmes ont les hanches énormes, une démarche d'animal; la queue dont elles se sont ornées et qui se balance à chaque pas ajoute à la ressemblance. Tandis que les Denka ont la tête étroite et longue, les Bongo sont tous brachycéphales : leur crâne est presque rond; d'après Schweinfurth, aucun peuple n'aurait

[1] Felkin, *Uganda and the Egyptian Soudan*.
[2] Schweinfurth; — Lupton, *Proceedings of the R. Geographical Society*, march 1884.

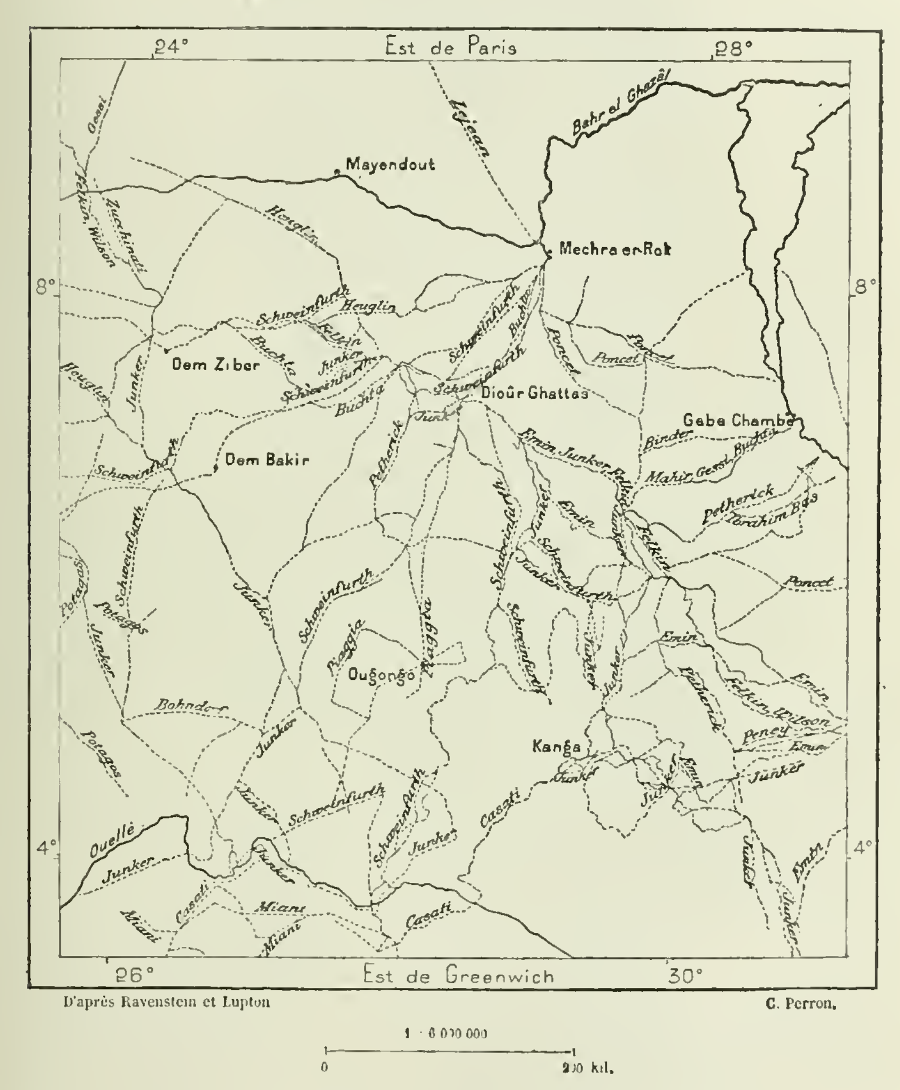
un indice céphalique plus élevé : il paraîtrait d'ailleurs que, dans certains districts, les mères donnent par la compression une forme particulière aux crânes de leurs enfants. Les hommes ne sont pas nus comme tant d'autres habitants de la région des rivières; ils portent un lambeau d'étoffe, et les anneaux de fer qu'ils ont au bras, au nombre de plusieurs dizaines parfois, sont assez bien ajustés pour former un véritable brassard. Les femmes n'ont point de pagne; elles s'attachent seulement à la ceinture une branche feuillue ou des touffes d'herbes; pour elles, les ornements par excellence sont les clous ou les plaques de métal, qu'elles se passent à travers la lèvre inférieure; souvent on rencontre des femmes bongo ayant, comme les Botocudos du Brésil, la lèvre pourvue d'une rondelle assez grande pour qu'elle puisse servir de plat pour la nourriture; en outre, les élégantes s'introduisent des chevilles dans les commissures des lèvres, dans les narines, sur toutes les saillies et dans tous les plis du corps; il en est qui se sont ainsi épinglées en cent endroits différents.

Par la bienveillance, la douceur, l'amour du travail, les Bongo sont peut-être au premier rang parmi les peuples de l'Afrique. Ils ne sont nullement possédés de cette passion extraordinaire pour le bétail qui distingue les Bâri et les Denka; ils s'occupent surtout d'agriculture, et hommes aussi bien que femmes apportent le plus grand soin à la préparation du sol et à l'entretien des cultures. La fertile terre rouge leur donne des récoltes abondantes de tabac, de sésame, de dourrah et de plantes alimentaires; mais en dépit de cette variété de produits végétaux, auxquels s'ajoutent des tubercules souterrains d'espèces sauvages et les champignons des bois, tous comestibles, les Bongo n'ont de dégoût pour aucune viande, fraîche ou pourrie, à l'exception de celle du chien; ils chassent le vautour pour se repaître de son reste de charogne, se délectent des vers intestinaux qu'ils ramassent dans la panse du bœuf, mangent le scorpion, les larves de termite, tout ce qui rampe et grouille sur le sol ; chez eux, de même que chez les tribus voisines, la géophagie est très commune. Comme ouvriers forgerons, les Bongo sont les premiers des Africains; ce sont eux qui fournissent aux Denka leurs armes et leurs bijoux. Ils établissent des fourneaux très ingénieux pour activer le courant d'air à travers le minerai de fer et fabriquent, à l'aide des outils les plus simples, des objets aussi bien ouvrés que les produits de l'industrie européenne. Comme autrefois les gens du Logonè dans le bassin du Tzâdé[1], ils ont eu l'idée d'utiliser des rondelles de ce métal pour en faire une monnaie : c'est en portant des piles de ces disques

[1] H. Duveyrier, *Notes manuscrites.*

ou *koulouk* que les jeunes gens se présentent aux parents de leur fiancée pour acquitter le prix d'achat. Très habiles constructeurs et sculpteurs sur bois, les Bongo se bâtissent des maisons solides, entourées d'un rebord circulaire servant de terrasse ou de balcon; autour des tombeaux des chefs,

N° 32. — ITINÉRAIRES PRINCIPAUX DES VOYAGEURS DANS LE PAYS DES RIVIÈRES.




D'après Ravenstein et Lupton C. Perron.

1 : 6 000 000

0 200 kil.

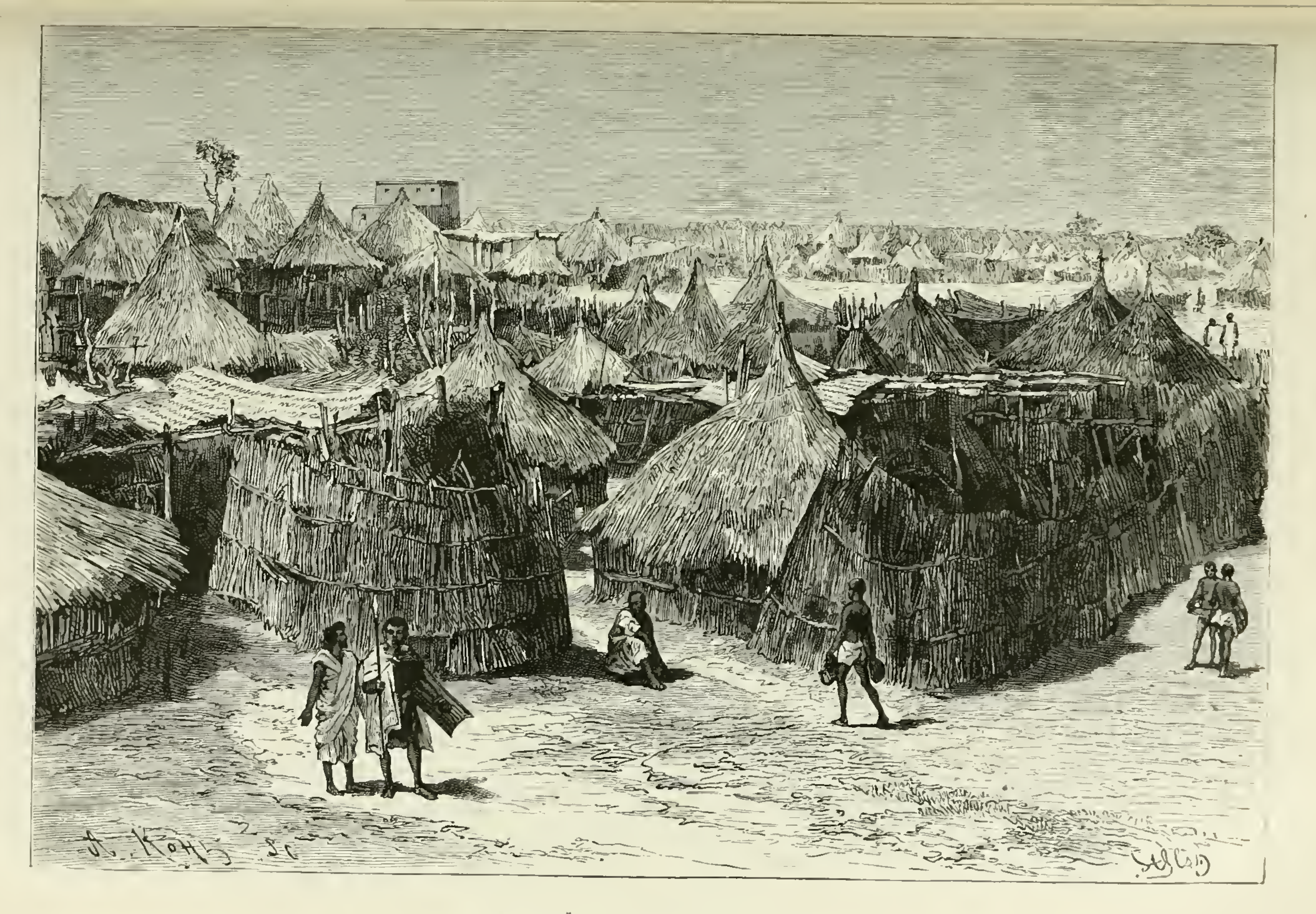
ils sculptent des pieux en forme d'effigies humaines, qui ressemblent singulièrement aux divinités des insulaires de l'Océanie; mais ces statuettes des Bongo ne sont point des dieux; elles représentent seulement les morts sortant de la tombe : ce sont des symboles de la résurrection. Les Bongo croient aussi à la métempsycose : pour eux, les âmes des vieilles femmes

passent dans le corps des hyènes; aussi se gardent-ils bien de tuer ces animaux, que chacun pense appartenir peut-être à sa famille[1].

Les Dioûr, c'est-à-dire les « Hommes des Bois », les « Sauvages », ont reçu cette appellation méprisante des Denka, qui considèrent comme des êtres inférieurs tous les gens pauvres en bétail : leur véritable nom est celui de Louoh ou Lwo; ce sont des immigrants chiloûk, de même que les Belanda, tribu qui s'est avancée au loin vers le sud, dans le territoire des Niam-Niam; ils parlent encore l'idiome chiloûk, presque sans modification, et quelques vieillards ont le tatouage traditionnel. Les Dioûr vivent sur les dernières terrasses ferrugineuses du plateau, entre le pays des Bongo et celui des Denka; plusieurs rivières, dont la plus importante est celle qui a reçu le nom de la tribu, traversent leur contrée. D'après Schweinfurth, ils seraient au nombre d'une vingtaine de mille seulement, mais ils s'accroissent rapidement en temps de paix, car les familles, remarquables par l'affection touchante de tous leurs membres, sont généralement nombreuses. Les Dioûr, beaucoup mieux proportionnés que les Denka, sont au nombre des peuples nus que les premiers voyageurs classaient parmi les « hommes à queue »; ils en portent généralement deux, attachées à leur ceinture. Excellents forgerons comme les Bongo, ils se fabriquent aussi des anneaux pour orner leurs bras et leurs cuisses, mais ils ne suivent plus les modes chiloûk pour l'arrangement compliqué de la chevelure : hommes et femmes ont presque tous les cheveux courts. Les anciennes mœurs disparaissent : ainsi les Dioûr ne se crachent plus l'un sur l'autre pour se témoigner leur affection[2]. A côté de chaque village ne se dresse plus cet « arbre de mort », au tronc duquel étaient clouées des têtes d'ennemis.

La principale zerîba de la contrée, Dioûr Ghattâs, est fort bien située au point de contact des trois nations, Bongo, Denka, Dioûr, et dans la zone de transition entre les savanes marécageuses et la région des terrasses accidentées où les bois alternent avec les prairies. C'est à une centaine de kilomètres seulement vers le nord-est que se trouvent, au confluent du Dioûr et du Momoul, dans un labyrinthe de canaux et à l'orient de forêts immenses, le village et le groupe d'entrepôts appelés Mechra er-Rek ou « embarcadère du Rek » : là commence la navigation du Bahr el-Ghazâl et se forment toutes les caravanes qui pénètrent au sud, au sud-ouest et à l'ouest dans le pays des Rivières; avant la guerre qui a séparé les régions du haut Nil et Khartoum, un bateau à vapeur remontait périodiquement le fleuve des

[1] Werne; — Peney; — G. Schweinfurth, etc.
[2] G. Schweinfurth, ouvrage cité.



DEM SOULEÏMAN. — VUE GÉNÉRALE

Dessin de Slom, d'après une photographie de M. R. Buchta.

Gazelles jusqu'à Mechra er-Rek. Au nord-ouest de Dioûr Ghattâs se succèdent d'autres zerîba dans le pays des Dioûr : l'une est Koutchouk-Ali, où Gessi remporta une victoire décisive sur le marchand d'esclaves Souleïman et où se trouvent de beaux jardins de bananiers, de citronniers et d'orangers plantés par Schweinfurth; une autre station, sur la rive gauche du Dioûr, est la ville de Waou, entourée de grandes forêts qui fournissaient à Gessi des bois de construction pour sa flottille de bateaux descendant le Dioûr jusqu'au port du Bahr el-Ghazâl. Sur la route principale, unissant Dioûr Ghattâs à Dem Souleïman, Gessi établit des bacs au passage de toutes les rivières.

A l'ouest des Bongo vivent les Seré et les Golo, dont les territoires ont pour limite commune le Dji ou Pango. Les Seré, qui confinent aux Niam-Niam et qui leur furent longtemps soumis, ressemblent beaucoup à cette nation du versant occidental de l'Afrique. Ce sont des gens robustes, bien bâtis, très propres et très laborieux : dans leurs cases tous les objets sont rangés avec un ordre parfait. Ils ont le caractère le plus heureux, souffrant sans se plaindre la fatigue, la soif, la faim et s'amusant à des jeux enfantins pour s'étourdir quand manque le repas. Les plus pauvres des nègres en compagnons domestiques, ils n'ont que des poules autour de leurs cases, soit que leurs ancêtres n'aient point apprivoisé d'animaux, soit que la tribu d'immigrants venue dans la vallée du Dji n'ait point amené de bêtes avec elle. Les Golo ont en général l'aspect physique et les mœurs des Bongo, mais parlent un idiome complètement différent du leur. Les cabanes rondes qu'ils se construisent ont un toit à très larges bords qui s'appuient sur une rangée circulaire de pieux, en sorte qu'une varande continue entoure l'habitation; les parois sont badigeonnées d'excréments de hyènes. Les greniers des Golo, d'une élégance rare, sont des récipients en forme de vase que soutient un escabeau; au-dessus est un couvercle mobile se terminant en pointe empanachée. A l'ouest des Golo, vivent les Kredi ou Kredj, que Schweinfurth dit être les plus laids et les moins intelligents des nègres qu'il ait jamais rencontrés : comme des fugitifs, ils errent au milieu des bois par groupes peu nombreux. D'ailleurs, cette région, dont les eaux s'écoulent au nord-est dans le Bahr el-Arab par le Biri et d'autres cours d'eau, est une de celles où les races ont été le plus mélangées, non par des croisements libres, mais par la promiscuité, les migrations forcées, le va-et-vient des soldats et des marchands d'esclaves. Le dâr Fertît, nom que les Arabes donnent généralement à cette partie du pays des Rivières, n'était naguère dans toute son étendue qu'un camp de négriers. L'appellation de Dèm ou Douèm ou « Ville », jointe à tant de

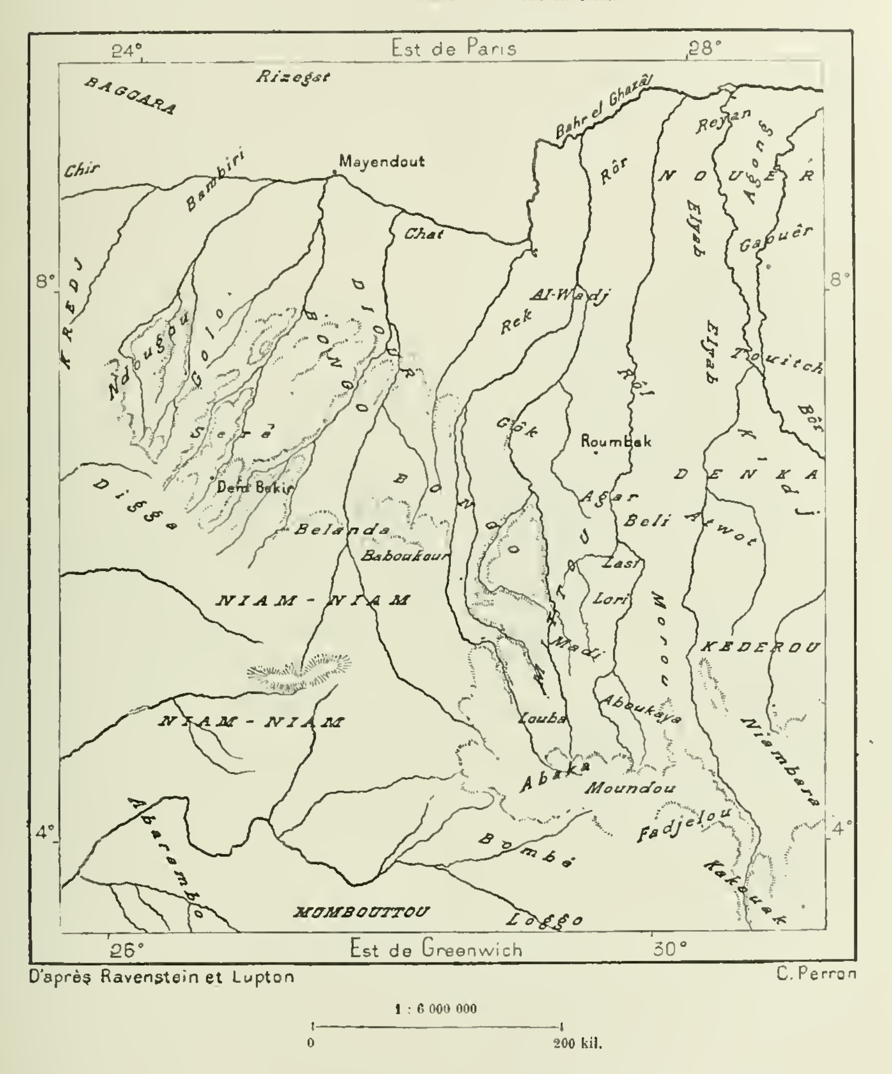
noms de lieux, indique les zerîba ou stations fortifiées qu'y possèdent les traitants. L'une d'elles, Dem Idris, le chef-lieu du pays des Golo, est l'un des grands entrepôts d'ivoire : à la fin de 1885, lorsque Bohndorff, le compagnon de Junker, réussit à s'échapper vers le nord, les défenses d'éléphant s'y étaient entassées. Le gouverneur Lupton évaluait à 125 000 kilogrammes d'ivoire et à 15 000 kilogrammes de caoutchouc les expéditions qu'il aurait pu faire à Khartoum, si le fleuve n'avait pas été barré par l'insurrection.

La principale ville des « Douèm », le Dèm Ziber ou le Dèm Souleïman, ainsi nommé des deux marchands d'esclaves, le père et le fils, dont Gessi renversa la puissance en 1878, est la plus grande agglomération urbaine du bassin nilotique en amont de Khartoum; les Egyptiens en ont fait la capitale de la province de Bahr el-Ghazâl : en arrivant dans cette « grande cité », les envoyés du roi de l'Ou-Ganda crurent qu'ils étaient entrés dans la riche Angleterre dont on leur avait raconté tant de merveilles. Les magasins de Dèm Souleïman sont approvisionnés de marchandises européennes, aussi bien que de denrées locales, de fruits et de légumes exotiques acclimatés dans les jardins des alentours. Des joailliers se sont établis dans le chef-lieu du Bahr el-Ghazâl et des sculpteurs y taillent l'ivoire avec beaucoup de goût pour en faire des bracelets, des poignées de sabre et de dague et autres objets de luxe, de manière à ne pas tomber sous le coup de la loi qui déclare les défenses d'éléphant propriété du khédive. Dèm Souleïman est la seule ville du pays des Rivières où s'élève une mosquée.

Au nord du Fertît, Gessi avait choisi pour lieu de garnison, sur la frontière arabe, la place de Hiffi, située dans le voisinage de grandes forêts, vers les sources de ruisseaux qui descendent vers le Bahr el-Arab, mais qui se dessèchent complètement pendant une partie de l'année. L'une des tribus voisines, celle des Togoï, appartenant probablement à la même race que les Kredj, est sauvage, laide et dégradée, tandis que d'autres peuplades, les Inderi et les Chîr, ont des traits que Felkin dit être « presque européens » et se distinguent par de grandes qualités morales. Le village de Gondou, à une quarantaine de kilomètres au nord de Hiffi, est une citadelle des Chîr, perchée au sommet d'une colline, dominant la plaine d'une centaine de mètres; un âpre sentier serpente sur le flanc du monticule, mais c'est en vain que les conquérants arabes ont tenté de le gravir pour s'emparer du village. Les Chîr, n'ayant pour armes que des flèches et des pierres, ont toujours repoussé les assaillants : restés indépendants, et gardant leur fierté, ils n'ont rien perdu non plus de leur bonté native;

quand un étranger se montre, ils quittent leur travail pour courir au-devant de lui, le saluer, lui présenter des rafraîchissements et des vivres. Les Chìr, loin d'avoir le type nègre, ont au contraire les lèvres minces, le

N° 33. — POPULATIONS DU PAYS DES RIVIÈRES.




D'après Ravenstein et Lupton — C. Perron

1 : 6 000 000

0 — 200 kil.

nez bien formé; ils se badigeonnent le corps d'huile et d'ocre rouge, ce qui les fait ressembler à leurs homonymes les Chìr des bords du Nil; comme les Madi et tant d'autres peuplades de la haute région nilotique, ils passent une partie notable de leur vie à soigner leur chevelure[1] : la forme qu'ils préfèrent est celle d'une auréole composée de longues touffes dis-

[1] Wilson and Felkin, *Uganda and the Egyptian Soudan.*

tinctes. Au nord des Chìr, les Mandara ou Mandala forment, du côté des Arabes Baggàra, l'avant-garde des populations nègres : d'après Gessi, ce seraient des immigrants venus du Baghirmi, près du lac Tzàdé. Fuyant les marchands d'esclaves, ils prirent pour lieu d'asile un des pays que les négriers ont pourtant le plus ravagé. C'était un terrain de chasse où le sultan du Fòr allait autrefois capturer des hommes pour payer ses dettes[1]. Les Mandara sont presque tous mahométans, comme leurs voisins, qui vivent sur les rives du Bahr el-Arab; ils se sont associés aux Baggàra et aux Nouèr pour attaquer les garnisons égyptiennes du pays des Rivières : plusieurs de leurs attaques ont été repoussées par le gouverneur Lupton dans le voisinage du bourg de Mayendout. Dans le pays du Fertìt est la limite ethnologique entre les peuples nus et les peuples vêtus. Ce contraste, s'ajoutant à ceux de la nature, frappe les voyageurs : il leur semble entrer dans un autre monde.

Dans son cours inférieur, le « fleuve des Arabes » serpente en territoire nègre pour aller rejoindre le Bahr el-Ghazàl et le Nil; des tribus Denka, puis des peuplades appartenant à la grande et belliqueuse nation des Nouèr habitent les campagnes marécageuses de ses rivages. De tous les Africains, les Nouèr sont ceux qui méritent le plus ce nom d'échassiers donné aux populations des terres fréquemment inondées. Comme les Denka, et plus que les Denka, ils se distinguent par leurs longues jambes et leurs pieds plats, qu'ils posent avec précaution sur le sol mouvant et relèvent au-dessus des hautes herbes. Ils restent nus comme la plupart des nègres du pays des Rivières; d'ailleurs les vêtements les gêneraient fort sur ce sol presque toujours humide; mais ils tiennent beaucoup à la beauté de leur chevelure, à laquelle ils donnent une nuance fauve par des applications de cendre et de bouse de vache; ceux qui n'ont pas les cheveux longs s'affublent d'une perruque de coton teinte en rouge; ils se font des entailles sur le front et les jeunes femmes se percent la lèvre supérieure d'une baguette de cinq ou six centimètres de longueur couverte de verroteries[2]. Les Nouèr dont les prairies sont au-dessus du niveau moyen des inondations possèdent, comme les Denka, de grands troupeaux de bœufs, qu'ils paissent aussi avec un soin jaloux; le serment le plus solennel chez ce peuple est de jurer par la race de ses bœufs[3]. Il est aussi des républiques de Nouèr qui vivent en plein marais, sur les îles d'herbes et de roseaux qu'apporte le fleuve dans ses crues. Comme les oiseaux aquatiques, ils

[1] Mohammed el Tounsy, *Voyage au Darfour*, trad. par Perron.
[2] A. Kaufmann, *Das Gebiet des weissen Flusses und dessen Bewohner.*
[3] Andrea Debono, *Tour du Monde*, 2e semestre 1860.

se nourrissent de poissons; ils mangent également des racines, des graines de nelumbo; néanmoins tous les voyageurs se demandent comment ces êtres à demi amphibies ont pu s'accommoder à ce milieu de boue et de matières putréfiées, élever des enfants, s'y faire une patrie. L'existence doit être bien difficile pour eux; ils sont en général assez moroses et les étrangers se louent rarement de leur accueil.

## IV

### BASSINS DU SOBAT ET DU YAL.

Le Sobat, que certains explorateurs croyaient être la branche maîtresse du Nil, le vrai Bahr el-Abiad, et qui, en effet, roule parfois une masse d'eau supérieure à celle du fleuve principal, reçoit l'excédent liquide d'un bassin très considérable, dont la surface approximative atteint 150 000 kilomètres carrés, espace immense qui est encore en blanc sur les cartes ou ne porte guère que des noms de peuples, placés un peu à l'aventure, d'après les indications des indigènes et celles des Européens qui se sont avancés le plus loin dans l'intérieur. Debono a remonté la rivière en barque à plus de 300 kilomètres; un bateau à vapeur s'est avancé jusqu'à 250 kilomètres du confluent; Antoine d'Abbadie, Beke, et récemment Schuver ont parcouru quelques vallées tributaires, sur le versant occidental des montagnes de l'Éthiopie; en outre, ils ont interrogé les marchands arabes et les indigènes et rapporté leurs récits. Le Yal ou Djal, qui naît dans les montagnes des Amam et des Berta, sous les noms de Yavach ou de Kichar, — c'est-à-dire la « Grande Rivière », — est encore moins connu que le Sobat dans son cours moyen et inférieur : des traitants arabes le désignent par l'appellation de Sobat, comme la rivière beaucoup plus considérable qui coule plus au sud; il n'est fermé par les sables à son embouchure que dans les années exceptionnellement sèches[1], comme en 1861. Entre le Yal et le Nil Bleu, sur un espace de plus de cinq degrés en latitude, le Fleuve Blanc ne reçoit pas un seul cours d'eau qui coule pendant toute l'année. Des palmiers delèb, des tamariniers, des bois d'ébéniers et de grandes forêts d'acacias, que l'on pourrait utiliser pour leur gomme, mais qui ne sont employés que pour le bois, bordent le Nil et ses deux affluents. Un de ces acacias est le *coffdr* ou l'arbre flûte (*acacia fistula*).

[1] A. Kaufmann, ouvrage cité.

dont les branchilles d'un blanc d'ivoire sont garnies de noix de galle que l'insecte perce d'un trou pour s'envoler : en balançant les arbres, le vent pénètre dans ces ouvertures, qui rendent un son doux et pénétrant comme celui de la flûte[1]. Vers l'embouchure du Yal cessent les forêts d'acacias et l'on ne voit plus se dresser çà et là les énormes troncs des baobab ; à droite et à gauche du fleuve s'étend la steppe nue, d'où s'élève parfois la fumée d'un campement arabe[2].

La grande majorité des populations représentées dans le bassin du Sobat appartient à des peuplades nègres : les Galla ne s'y rencontrent qu'en des enclaves relativement peu étendues. Dans les premières plaines que parcourent les hauts affluents Baro et Garré, à leur sortie des montagnes éthiopiennes, vivent des peuplades denka et autres qui ont cherché au pied des monts un asile contre les négriers du bas Sobat : mélangées par la fuite, ces tribus en constituent de nouvelles, peu différentes des populations originaires. Au sud, les Yambo ou Gambo, que M. Antoine d'Abbadie croit, d'après leur langage, appartenir à la nation des Chiloùk, tandis que Schuver voit en eux des Denka, parcourent les campagnes unies où serpente le Bàko ; plus loin encore, le sol, se redressant en plateau, est le domaine d'autres populations que l'on dit de souche nigritienne, les Kirim, les Mala, les Iching, les Matze Malea. L'une de ces tribus serait composée de petits hommes, dont la taille ne dépasserait pas $1^{m},40$ de hauteur.

Naguère un groupe de peuplades guerrières, celui des Gambil, vivait sur la lisière de l'immense forêt de Wallega, longeant la base occidentale des monts éthiopiens, sous la même latitude que le confluent du Nil et du Sobat. La rivière principale qui parcourt leur territoire pour se déverser dans le Sobat était désignée par eux sous le nom de Komandji ou « fleuve des Vaches », parce que, pendant la saison sèche, leurs troupeaux, ne trouvant de pâturages qu'au bord du cours d'eau, se pressaient sur les berges. Pour évoquer les nuées pluvieuses, les Gambil jetaient dans le courant une vache écorchée ; plus le sang s'étendait au loin sur les eaux, plus les averses promettaient d'être abondantes. La race de ces nègres était l'une des plus remarquables de la région nilotique par la force du corps : leurs signes distinctifs de tribu étaient deux cornes de gazelle ou de chèvre qu'ils s'attachaient au front ; ils avaient aussi l'habitude de s'arracher deux incisives de la mâchoire inférieure. Mais il ne reste plus de ce peuple

[1] G. Schweinfurth, ouvrage cité.
[2] Brun Rollet, *le Nil Blanc et le Soudan.*

que de faibles débris. Les guerres d'extermination suscitées par les « civilisateurs » égyptiens se sont propagées jusque dans la plaine du Komandji. Privés de leurs bestiaux par les traitants arabes, les Denka du Nil se précipitèrent sur leurs voisins les Gambil pour reformer leurs troupeaux : une guerre implacable de pillage sévit entre les deux nations, et les Gambil eurent le dessous. Quelques-uns, s'enfonçant à l'est dans les hautes vallées du pays éthiopien, allèrent demander asile au peuple galla des Lega, mais on ne les accueillit que pour les réduire en esclavage; d'autres s'enfuirent dans les régions du sud; un petit nombre seulement errent encore dans les plaines natales. Leur capitale, Komandjok, n'est plus qu'une ruine, de même que leur ancien marché, Kepiel, où les Lega apportaient des métaux et des verroteries.

Mieux défendus par leurs montagnes, les Koma, qui vivent au nord-est de l'ancien territoire des Gambil, au sud des hauts affluents du Yal, constituent une nation considérable. Les Arabes n'ont encore pénétré chez eux que comme marchands et le « Turc » n'est pas même assez connu de nom pour qu'on redoute ses attaques. D'ailleurs les Koma sont une nation pacifique et n'ayant eu depuis des générations aucune guerre à soutenir contre leurs voisins. Ils sont mauvais archers, n'ayant aucun besoin de veiller à la défense de leur pays et ne s'occupant nullement de capturer des esclaves chez les tribus des alentours. Mais si les Koma ne se distinguent pas comme guerriers, ce sont d'excellents agriculteurs, et leurs récoltes d'excellents ignames et de céréales sont amplement suffisantes pour alimenter la nation et lui fournir le superflu; pour leurs achats de fer, de sel et d'autres objets, le miel sauvage que les forêts fournissent en abondance est la seule denrée d'échange qu'on leur demande. Les montagnes des Koma, hautes de 2000 mètres environ, forment une des régions les plus agréables de l'Afrique par la température égale du climat, assez frais pour qu'on ne souffre pas de la chaleur, assez chaud pour qu'on n'ait pas besoin de vêtements et de fourrures; le sol, assez incliné pour que les eaux n'y séjournent pas, est d'une salubrité parfaite, et de toutes parts les coteaux pittoresques, les vallons remplis de verdure, les ruisseaux clairs offrent de gracieux paysages. Les cabanes sont éparses au milieu des arbres, preuve de la sécurité générale : ni ennemis, ni bêtes féroces ne rôdent autour des habitations. Pendant onze voyages à travers le monde, Schuver ne rencontra nulle part d'hommes qui lui parussent être mieux en rapport avec la nature environnante par leur vie tranquille, leurs joies simples, leur bienveillance mutuelle. Les communes républicaines des Koma ne sont jamais en guerre les unes avec les autres, et nulle autorité jalouse n'empêche les familles d'en agir à leur

guise : l'opinion, et, dans les circonstances graves, les décisions de l'assemblée publique servent de règles aux citoyens. Les Koma s'arrachent les dents incisives supérieures ; les hommes vont nus comme la plupart de leurs voisins, mais quelques-uns ont une cravate, un collier de dents et de perles ; les femmes sont vêtues dès leur bas âge d'écorces ou d'étoffes ; les fiancées et les épouses portent pour la plupart un tablier brodé de perles et de coquilles d'œufs d'autruches découpées en fragments arrondis. En outre, les femmes s'affublent de queues en crin et en fibres végétales teintes en rouge, dont elles se servent pour se fustiger elles-mêmes quand elles poussent leurs gémissements de deuil. Presque chaque matin, même avant le chant du coq, on entend leurs sanglots et leurs cris. Les morts, hommes ou femmes, sont gardés pendant une période de sept à dix années dans des huttes spéciales disposées de manière à les protéger contre les termites, et de temps en temps les parents et les amis viennent leur porter des cadeaux de perles ou de sel ; quand les ossements sont enterrés, tous ces objets sont mis à l'encan et servent à défrayer un festin public[1]. Au nord des Koma, les hautes vallées du Yal appartiennent aux Amam, que Matteucci appelle à tort « les Patagons de l'Afrique » : ils sont grands en effet, sans égaler toutefois en taille les Nouêr et les Kidj ; mais ils ont si bien repoussé les attaques des Égyptiens, que ceux-ci les ont dépeints comme des géants et leur ont donné la réputation de cannibales. Leurs mœurs ressemblent à celles des Koma.

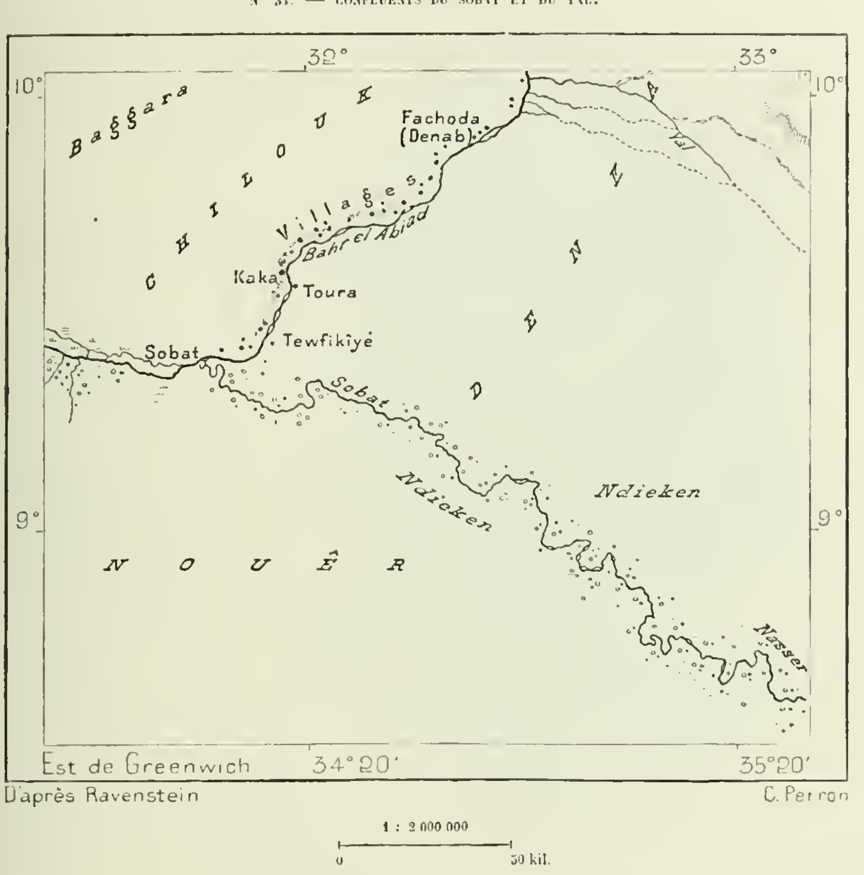
Les Souro, qui errent au sud des Gambil, dans le voisinage du Kaffa, seraient même tenus d'acquitter un impôt envers ce dernier État : ils se trouvent déjà dans le cercle d'influence politique de l'Éthiopie ; comme toutes les tribus qui servent de gibier aux Abyssins, ils sont appelés « Changalla » par les populations du plateau ; mais ce surnom n'implique aucune parenté avec les Changalla du nord, tels que les Bazèn. Quoique visités fréquemment par des marchands arabes, les Souro sont encore des pasteurs sauvages comme les Chiloûk. Ils marchent nus, à l'exception des femmes, qui portent un pagne étroit ; seulement leur chef est revêtu de vêtements, insignes du pouvoir. Comme divers Nigritiens de même race dans le bassin du Nil, les Souro se font sauter deux dents de la mâchoire inférieure et insèrent un disque de bois dans la lèvre inférieure ; ils se percent aussi tout le pourtour du cartilage de l'oreille pour y insérer des tiges d'herbes. De même que

[1] J. M. Schuver, *Reisen im oberen Nilgebiet, Ergänzungsheft zu Petermann's Mittheilungen*, n° 72.

leurs voisins civilisés du plateau, ils ne mangent d'autre viande que celle du bœuf[1].

Sur le bas Sobat, les riverains, portant divers noms de tribus, sont tous Nouèr ou Chiloûk : les formidables Djibba[2], les Bondjak, les Niwak, sont des groupes détachés de cette dernière nation; les Balok, établis plus à

N° 34. — CONFLUENTS DU SOBAT ET DU YAL.




l'ouest, les Ndieken, qui vivent plus bas, sont des Nouèr; enfin les habitants de la vallée inférieure, près du confluent, sont des Chiloûk, séparés du corps de nation par le seul cours du Nil. Le gouvernement égyptien avait jadis établi le poste de Nasser sur le Sobat, à 200 kilomètres en amont du confluent; mais, les frais d'entretien n'étant compensés que par un faible commerce et la prise de possession n'ayant qu'une valeur fictive,

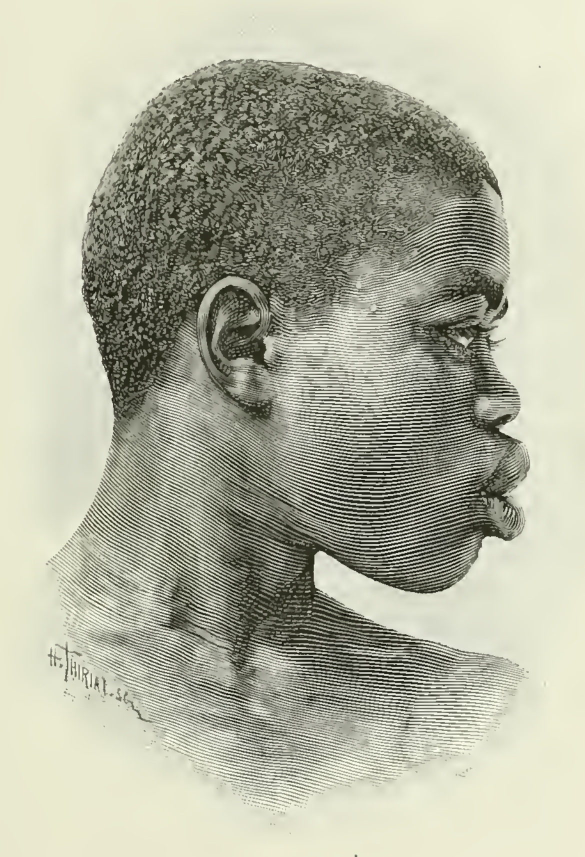
[1] Beke, *Journal of the R. Geographical Society*, 1845.
[2] Petherick, *Egypt, the Soudan and Central Africa*.

la station militaire fut abandonnée en 1876. Actuellement le vaste bassin inexploré n'est revendiqué ni par l'Éthiopie ni par l'Égypte et le régime politique est encore l'état fragmentaire et mobile produit par le déplacement incessant des tribus, par leurs migrations et leurs conquêtes. Mais ces régions inconnues que traversent le haut Sobat et ses affluents seront certainement parmi les plus fréquentées de l'Afrique, car c'est là que le faîte de partage entre le Bahr el-Abiad et la mer des Indes est le plus facile à franchir : entre les montagnes du Kaffa et les massifs volcaniques du pays des Masaï la chaîne bordière est partiellement interrompue, de larges brèches, occupées de nos jours par les fières populations des Galla, font communiquer de l'un à l'autre versant.

Les Chilouk, qui peuplent la rive gauche du Nil, en aval du « Joug des Courants » et du Sobat, jusqu'à l'île Abba, sur une longueur qui dépasse 600 kilomètres, sont par le nombre une des grandes nations de l'Afrique et la seule, sur les bords du Nil, qui reconnaisse un *bando* ou roi commandant à l'ensemble des tribus, et vendant comme esclaves ceux que frappe sa justice ou sa colère. La zone riveraine habitée par les Chilouk n'a qu'une faible largeur, de 15 à 20 kilomètres, car les plaines de l'intérieur sont occupées par les Baggâra (Baqara) ou « Vachers », c'est-à-dire par les Arabes purs ou mélangés auxquels on a donné ce nom à cause de leurs grands troupeaux de bétail ; mais ils n'ont rien de la douceur de leurs animaux : ce sont au contraire de rudes et hardis cavaliers, fort redoutés des Chilouk, qu'ils pressent contre la rive du fleuve. Suivant le recensement sommaire que fit dresser le gouvernement égyptien en 1871, après la conquête du territoire, la population chilouk serait, proportionnellement à la surface du sol cultivé, une des plus denses qu'il y ait sur la Terre : elle habite environ trois mille villages, chacun renfermant de quarante-cinq à deux cents familles ; ensemble, la nation comprendrait au moins douze cent mille individus. En Europe, les alentours des grandes cités et les pays industriels ont seuls des foules aussi compactes. C'est qu'il y a peu de contrées où la terre fournisse en aussi grande abondance aux besoins de l'homme. Sur la rive, les bourgades se suivent en une longue cité, les intervalles les plus grands entre les villages ont moins d'un kilomètre : vues du fleuve, ces agglomérations de cabanes, toutes semblables les unes aux autres, ressemblent à des traînées de champignons dans les prairies : le cylindre blanchâtre de l'édifice, la toiture sphérique et grise qui le couvre prêtent singulièrement à l'illusion. Au milieu de chaque village est ménagé un espace circulaire où les habitants se réunissent le soir ; couchés sur des nattes ou sur des peaux de bœuf, ils fument le tabac du pays en d'é-

normes pipes au fourneau d'argile et respirent les exhalaisons des tas de bouse auxquels on a mis le feu pour éloigner les moustiques. Au tronc de l'arbre qui s'élève au milieu de la place sont appendus les tambours, afin que les hérauts publics puissent, en cas d'alerte, avertir aussitôt les habitants des bourgades voisines[1].

Les Chiloûk sont considérés par Hartmann et par la plupart des voyageurs qui ont pénétré dans cette région du Nil comme les représentants typiques de ce groupe des nations nigritiennes dont le domaine est limité au sud par les Bantou, à l'est par les Galla et autres populations de race éthiopienne, au nord par les Nubiens et les tribus arabisées, au sud-ouest par les Niam-Niam. D'ailleurs ce sont les Chiloûk qui ont de beaucoup la supériorité du nombre et qui ont envoyé le plus d'essaims dans les diverses parties de la contrée. Eux-mêmes seraient venus du sud-est, des campagnes arrosées par les affluents du Sobat; depuis, leurs colons, les Louoh ou Dioûr, ont occupé une partie du territoire sud-occidental, entre les Bongo et les Denka; d'autres ont même traversé le Nil-Kivira pour aller s'établir, sous le nom de Chefalou, jusque dans le pays des Wa-Nyoro; maintenant ils colonisent sur la rive droite du Nil, en aval du Sobat, les espaces laissés déserts dans le pays denka depuis le passage des négriers. Sur les deux rives, la popu-



TYPE CHILOÛK
D'après une photographie de M. Fachinelli

[1] G. Schweinfurth, *Im Herzen Afrikas*, traduit par Madame Henriette Loreau.

lation était « immense », d'une incompréhensible densité[1]; la rive droite, il est vrai, était la moins populeuse, mais là aussi se succédaient naguère des centaines de villages denka. Ils furent tous livrés aux flammes; en 1862, un chef d'aventuriers, Mohammed Her, s'étant concerté avec la tribu arabe des Aboû-Rôf qui peuplent, à l'ouest de Senâr, une grande partie de la Mésopotamie des deux Nil, le pays fut complètement dévasté. Les Aboû-Rôf, échelonnés au pied des montagnes sur une ligne immense, rabattirent les Denka sur le Nil et le Sobat que surveillaient les barques des négriers. La razzia réussit : pas un noir n'échappa[2]; un pays de plusieurs dizaines de milliers de kilomètres carrés avait été dépeuplé. On comprend les remords que manifesta souvent Gordon d'avoir contribué à répandre dans ces pays « les bienfaits de la civilisation ». « Nous ne voulons pas de vos perles, nous ne voulons pas de votre amitié. Ne nous protégez pas; nous ne vous demandons que de partir. » Ainsi lui parlaient les délégués d'une tribu qu'il annexait à l'Égypte.

Quoique depuis longtemps en contact avec les Arabes musulmans, les Chiloûk ont gardé leurs mœurs et leur religion. Comme les Bâri et les Denka, ils ont refusé les vêtements que leur offraient les marchands de Khartoum et n'acceptent que les ornements en verroterie ou en métal; les femmes seules portent une peau de veau attachée à la ceinture. Une couche de cendres remplace les habits pour les pauvres : on les reconnaît de loin à leur couleur grise; les riches sont roux, sous leur enduit de bouse de vache. Comme les autres populations riveraines du fleuve Blanc, les Chiloûk donnent à leur chevelure, ornée d'herbes et de plumes, les formes les plus bizarres, celles d'une crête, d'un éventail, d'une auréole, d'un casque, même d'un chapeau à larges bords; en voyant débarquer Schweinfurth sous un ample feutre à la Bolivar, les indigènes crurent rencontrer l'un des leurs et crièrent au prodige quand il ôta son chapeau. C'est de la fantaisie maternelle que dépend le plus souvent la forme de l'édifice capillaire; avant que les enfants soient sevrés, elles façonnent les cheveux au moyen d'argile, de gomme, de bouse, de cendres; il ne reste plus au garçon ou à la fillette que la peine de l'entretien. Bons chasseurs, les Chiloûk poursuivent l'autruche comme les Baggâra; ils savent même les élever, et de petits autruchons picorent comme les poussins autour des cabanes[3]. L'animal qu'ils redoutent le plus est le buffle; quand ils ne peuvent éviter la bête furieuse, ils se précipitent la face contre terre et font les morts; le

[1] F. Werne, *Expedition zur Entdeckung der Quellen des weissen Nil.*
[2] Guillaume Lejean, *les Deux Nils.*
[3] Gessi, *Esploratore*, aprile 1884.

buffle flaire le corps pendant quelques minutes, puis s'en va sans le toucher. Les Chiloûk croient au surnaturel, mais ils s'en préoccupent peu : ils vénèrent un ancêtre, qu'ils tiennent en même temps pour un dieu et le créateur de toutes choses; ils invoquent le fleuve et se lavent dans son eau sainte; ce n'est qu'en tremblant qu'ils parlent des esprits des morts qui volent dans les airs, se glissent dans les troncs d'arbres et dans les corps des bêtes[1]. L'ordre de succession au trône n'est pas du père au fils : c'est à l'enfant de la sœur ou à quelque autre parent par les femmes que se transmet le pouvoir; tant que le nouveau roi n'a pas été proclamé, le cadavre du roi défunt reste enfermé dans son tokoul; le mariage est interdit à ses filles : on leur assigne un village d'où il leur est défendu de sortir.

C'est en territoire chiloûk que le gouvernement égyptien établit en 1867 la capitale de sa province du Bahr el-Abiad, la ville de Fachôda. Quoique résidence du roi des Chiloûk, ce n'était alors qu'un groupe de huttes en paille, le village de Denab; c'est maintenant une forteresse carrée d'un assez grand aspect, entourée de paillottes, de magasins et d'enclos; mais au commencement de l'année 1884 la ville était morte : la guerre avait fait abandonner toutes les demeures. C'est dans ce lieu que le gouvernement égyptien envoyait ceux qui ne devaient pas revenir de l'exil. Fachôda est située sur la rive gauche du Nil, dans une bonne position stratégique, sur le méandre que décrit le fleuve pour descendre vers le nord après s'être uni au Bahr ez-Zarâf et au Sobat. Le confluent même de cette rivière est défendu, à l'est par le poste de Taoufikiyah, ainsi nommé en l'honneur du khédive, à l'ouest par le village de Sobat, officiellement fondé en vue de surveiller les négriers. Kaka, naguère le principal marché d'esclaves sur le haut Nil, est le *hellet* ou bourg le plus important du pays chiloûk; il est situé sur la rive gauche du fleuve, vers l'extrémité septentrionale du territoire occupé par la nation.

## V

### ÉTHIOPIE

Le nom d'Éthiopie, de même que tant d'autres expressions géographiques, a changé de valeur pendant le cours des siècles. Comme le terme de Libye, il a servi à désigner l'ensemble du continent africain; il a même eu un sens plus étendu, puisqu'il s'est appliqué à toutes les régions du sud, y

[1] R. Hartmann, *Die Völker Afrika's.*

compris les Indes, à tous les pays de la zone « torride », qu'habitent les « hommes noircis par le soleil » : telle est la signification précise du mot qui les désigne. « Les populations de l'Éthiopie, les plus lointaines du monde, dit Homère, vivent les unes vers le lever, les autres vers le coucher du soleil. » Les « sages », qui habitent la région du haut Nil et qui comptent parmi eux les Macrobiens ou « Gens à longue vie », les hommes les plus rapprochés de l'âge d'or par les institutions et les mœurs, ces êtres « vertueux dont les fêtes et les banquets sont honorés de la présence de Jupiter lui-même », sont appelés Éthiopiens par Hérodote; mais il donnait le même nom aux nègres de l'occident, dont la culture était à peine supérieure à celle de la bête. Toutefois, à mesure que s'accroissait la connaissance de l'Afrique, le terme d'Éthiopie prenait un sens moins vague et s'appliquait à un pays de moindre étendue. De nos jours, il n'est revendiqué que pour les contrées montagneuses formant le faîte d'écoulement entre la mer Rouge, le golfe d'Aden et le Nil moyen. Ce pays est celui auquel les Arabes donnent le nom de Habech, francisé en celui d'Abyssinie; mais cette appellation, que l'on croit d'origine méprisante, puisqu'elle a le sens de « ramassis », « multitude », n'est pas acceptée de bonne grâce par les indigènes qui connaissent l'arabe. « Itiopiavian », Éthiopien, ainsi se désigne fièrement, conscient d'un long passé de gloire, l'habitant des plateaux d'où descendent le fleuve Bleu et les autres grands affluents du Nil. Néanmoins le nom d'Abyssinie, comme celui d'Allemagne et tant d'autres qui ne sont pas ceux que les habitants eux-mêmes donnent à leur pays, a pris à l'étranger une force d'usage dont il faut tenir compte pour rester compris.

Les changements de frontière causés par les vicissitudes des guerres et des conquêtes ont empêché depuis longtemps et empêchent maintenant encore que les noms d'Éthiopie et de Habech représentent une individualité politique précise. Tantôt ces dénominations s'appliquent seulement à la haute citadelle de montagnes dont la cavité centrale est occupée par le lac Tana; tantôt elles embrassent toutes les contrées environnantes, d'un côté jusqu'aux plaines nilotiques, de l'autre jusqu'aux rivages de la mer Rouge : dans l'usage ordinaire, le nom d'Abyssinie est employé spécialement dans un sens politique et ce sont les armées du « roi des rois » qui en marquent les limites. Le mot Éthiopie offre un sens plus étendu. Au point de vue géographique, les frontières naturelles de ce pays sont tracées par les cotes d'altitude, qui sont en même temps des lignes de séparation entre les régions de flores, de faunes et de populations différentes. On peut dire, d'une manière générale, que toute la contrée, de forme triangulaire, qui

se dresse entre la mer Rouge et le Nil, au-dessus d'un socle de mille mètres d'élévation, constitue la véritable Éthiopie. De toutes parts, les escarpements extérieurs du plateau indiquent la zone de transition entre les terres éthiopiennes et les pays environnants. Au nord, ce sont les contreforts qui s'avancent jusque dans le voisinage de la mer Rouge, laissant à leur base une étroite lisière de campagnes riveraines; à l'est, les pentes abruptes des Alpes du Tigré, du Lasta, du Choa sont brusquement limitées par des plaines inégales qui se continuent jusqu'à la mer et qui paraissent avoir été en partie des fonds marins; des ouàdi, des marais longent le pied des montagnes, comme ces coulées qui contournent la base des roches récemment émergées. A l'ouest, les déclivités sont plus graduelles : les monts, découpés en chaînons et en promontoires, s'abaissent par ressauts successifs, confondant leurs derniers renflements avec les ondulations des plaines et se redressant çà et là en massifs et en pitons distincts à travers les couches d'alluvions. Au sud, les limites naturelles de l'Éthiopie sont moins précises, le plateau se prolongeant dans cette direction vers les hautes terres du pays des Masaï; néanmoins on sait qu'il existe dans cette région des seuils peu élevés qui permettent de passer facilement des vallées tributaires du Nil par le Sobat dans celles qui s'inclinent par le Djouba vers la mer des Indes.

Tant que ces régions à peine connues n'auront pas été parcourues dans tous les sens, il restera impossible d'évaluer avec quelque précision la surface des régions éthiopiennes. On peut dire seulement que, dans leurs limites politiques actuelles, l'Abyssinie et le Choa comprennent une étendue d'environ 200 000 kilomètres carrés, soit la moitié de la France. Il convient d'ajouter à ces contrées, comme une dépendance géographique naturelle, le pays de Kaffa et la partie du plateau habitée par les Galla et d'autres tribus jusqu'au seuil de partage entre le Sobat et le Djouba[1]. Quant aux terres basses, anciennes dépendances politiques du royaume d'Éthiopie qui

[1] Superficie et population des régions éthiopiennes, évaluées approximativement :

| | Kilom. carrés. | Habitants. | Hab. par kil. carré. |
|---|---|---|---|
| Abyssinie (Tigré, Amhara, Godjam, etc.) | 200 000 | 2 000 000 | 10 |
| Choa . . . . . . . . . . . . . . . . | 40 000 | 1 500 000 | 37 |
| Pays des Bogos, Mensa, Beni-Amer, etc. | 70 000 | 100 000 | 1 |
| Massaouah et pays des Choho . . . . . | 25 000 | 50 000 | 2 |
| Pays des Afar, Obok et Assab . . . . . | 100 000 | 200 000 | 2 |
| Pays des Issa, etc. . . . . . . . . . | 15 000 | 60 000 | 4 |
| Harrar et pays voisins . . . . . . . . | 20 000 | 1 200 000 | 60 |
| États Galla de l'Éthiopie méridionale. . . | 160 000 | 3 500 000 | 22 |
| | 630 000 | 8 610 000 | 14 |

s'étendent à l'est des monts abyssins vers la mer Rouge et le golfe d'Aden, elles occupent une surface presque égale à celle de l'Abyssinie proprement dite. L'ensemble de la région comprise entre le Nil, les steppes du Taka, le littoral maritime, de Souakin à Zeïla, et la ligne sinueuse formée par le faîte entre les bassins de l'Aouach, du Nil Bleu, du Sobat et les tributaires de la mer des Indes, offre une superficie dépassant 600 000 kilomètres carrés. La population qui l'habite peut être évaluée approximativement à neuf millions d'habitants.

Distincte des contrées environnantes par le relief de ses plateaux et de ses monts, l'Éthiopie contraste aussi avec toutes les terres qui l'entourent par son climat, sa végétation, sa faune, ses habitants et conséquemment par son histoire. Dans cette immense Afrique où les peuples s'entremêlent comme les ondes, se dresse la haute forteresse insulaire de montagnes, constituant un monde à part. Les Abyssins ont leur évolution propre, différente de celle des nations qui s'entrechoquent à la base de leurs rochers; des guerres, de grandes révolutions se sont déroulées au-dessous d'eux sans les effleurer, comparables aux vagues que l'on voit se succéder au pied d'un promontoire. Mais si l'Éthiopie semble vivre d'une vie indépendante et ne subit que lentement l'influence des pays circonvoisins de l'Afrique, elle offre en revanche dans son développement intime une analogie remarquable avec l'Europe tempérée. N'est-ce pas un phénomène des plus curieux que, seules dans le continent africain, les populations d'Abyssinie aient accueilli, puis conservé la religion qui, sous des formes peu différentes, domine chez les nations d'Europe? Non seulement les dogmes religieux, mais aussi les institutions politiques et les mœurs témoignent d'une certaine ressemblance entre le développement actuel des Éthiopiens et l'histoire médiévale des populations qui vivent par delà la Méditerranée. A certains égards, le Habech est une Europe africaine.

Mais pendant le cours des siècles les relations ont été rares et fugitives entre l'Éthiopie et les pays du nord en dehors de l'Afrique. Les Grecs ne se rencontrèrent avec les habitants des plateaux que sous les Ptolémées; les ports ouverts sur le littoral voisin servaient aux échanges de denrées, ils aidèrent aussi à la propagation de la culture hellénique, ainsi qu'en témoignent les inscriptions trouvées par les voyageurs en diverses contrées de l'Éthiopie: c'est également par cette voie que le christianisme pénétra dans le pays, de même que le judaïsme s'était introduit avant lui. De nombreuses traditions sont restées de cette époque où domina l'influence hellénique, et les Éthiopiens de nos jours, malgré le témoignage des voyageurs et l'écho lointain de l'histoire européenne, sont encore portés à croire que les Grecs,

vaguement confondus avec les fidèles de la religion « orthodoxe », sont la nation la plus puissante de l'Europe[1]. Mais peu après la conversion des Abyssins toute relation cessa entre eux et les Byzantins, et c'est par l'intermédiaire des Arabes que de vagues rumeurs rappelaient au monde européen l'existence de ces coreligionnaires d'Afrique; même pendant les Croisades, le bruit courut souvent que le roi d'Éthiopie allait descendre au secours de ses frères chrétiens. Toutefois les récits qu'on faisait de ces catholiques africains tenaient plus de la légende que de l'histoire, et l'Éthiopie, comme les plateaux mongols, eut son royaume du « Prêtre Jean » où l'on s'imaginait des populations heureuses vivant dans un nouvel âge d'or. Pendant près de mille ans les communications directes entre l'Europe et les Éthiopiens restèrent interrompues; elles recommencèrent vers 1450, grâce au commerce des Italiens avec les Indes. Si l'on en croit Bruce, le Vénitien Brancalione disputait avec les prêtres abyssins au milieu du quinzième siècle; plus tard, le Portugais Pedro Covilhão, parti de Santarem en 1487, réussit, accompagné d'un autre Brancalione, à gagner le plateau et la cour du roi d'Éthiopie; mais il ne lui fut pas permis de rentrer dans sa patrie. En même temps, un pèlerin éthiopien, Marcos, se rendait de Jérusalem à Lisbonne. Au siècle suivant, les Portugais pénétraient sur le plateau; ils y fondaient des établissements religieux et militaires et exploraient la contrée dans tous les sens. Pourtant les rapports avec l'Europe n'étaient point renoués d'une manière définitive : les prêtres portugais, accusés d'aspirer à la domination politique, furent chassés du pays. Il est vrai qu'un médecin français, Poncet, appelé par le roi d'Abyssinie, leur succéda en 1699, mais soixante-dix années s'écoulèrent entre sa courte visite et le voyage de l'Écossais Bruce, qui commence l'ère des explorations modernes. Depuis cette époque, de nombreux Européens, savants, marchands, aventuriers, soldats et missionnaires, ont parcouru le pays; même une expédition militaire européenne s'est faite jusque dans le cœur de l'Abyssinie. Les rapports de commerce deviennent de plus en plus intimes et déjà maint district des plateaux a été désigné par les explorateurs comme un lieu d'immigration future pour des Européens. Mais l'alliance entre les races pourra-t-elle se faire à l'amiable? Ou bien sera-t-elle encore, comme tant d'autres mélanges, précédée par des conflits et des guerres d'extermination?

Certaines parties de l'Éthiopie sont déjà mieux connues géographiquement que toute autre contrée de l'Afrique située en dehors des colonies et

[1] Gerhard Rohlfs, *Meine Mission nach Abessinien.*

des régions du littoral où domine l'influence européenne. Depuis l'exploration de Bruce, des voyageurs, tels que Salt, Rüppell, Rochet, Ferret et Galinier, Beke, Sapeto, Krapf, Combes et Tamisier, Lejean, Munzinger, Raffray, Rohlfs, Heuglin, ont étudié le pays et en ont rapporté des observations de toute espèce, des profils et des cartes. Bien plus, M. Antoine d'Abbadie a utilisé ses douze années de voyage en Éthiopie pour en lever un plan géodésique, par des méthodes rapides, mais sûres et précises, et ne le cédant en rigueur qu'aux procédés de triangulation employés à loisir par les géodésiens d'Europe. Sur la carte de M. d'Abbadie, les côtes de la mer Rouge sont reliées aux montagnes du plateau jusque dans le Kaffa par des chaînes continues de triangles et les positions d'environ neuf cents points ont été fixées en longitude et en latitude : un réseau serré de lignes géodésiques et d'itinéraires recouvre la carte de l'Éthiopie et les noms des diverses localités sont reportés dans les mailles de ce réseau sans de fortes chances d'erreur[1]. Aucune des contrées où les escouades de topographes n'ont pas encore été à l'œuvre ne possède de carte comparable à celle du savant français. En outre, des levés détaillés ont été pris par les officiers anglais de toute la région que parcoururent les troupes britanniques en 1868, de la baie d'Adulis au « mont fort » de Magdala.

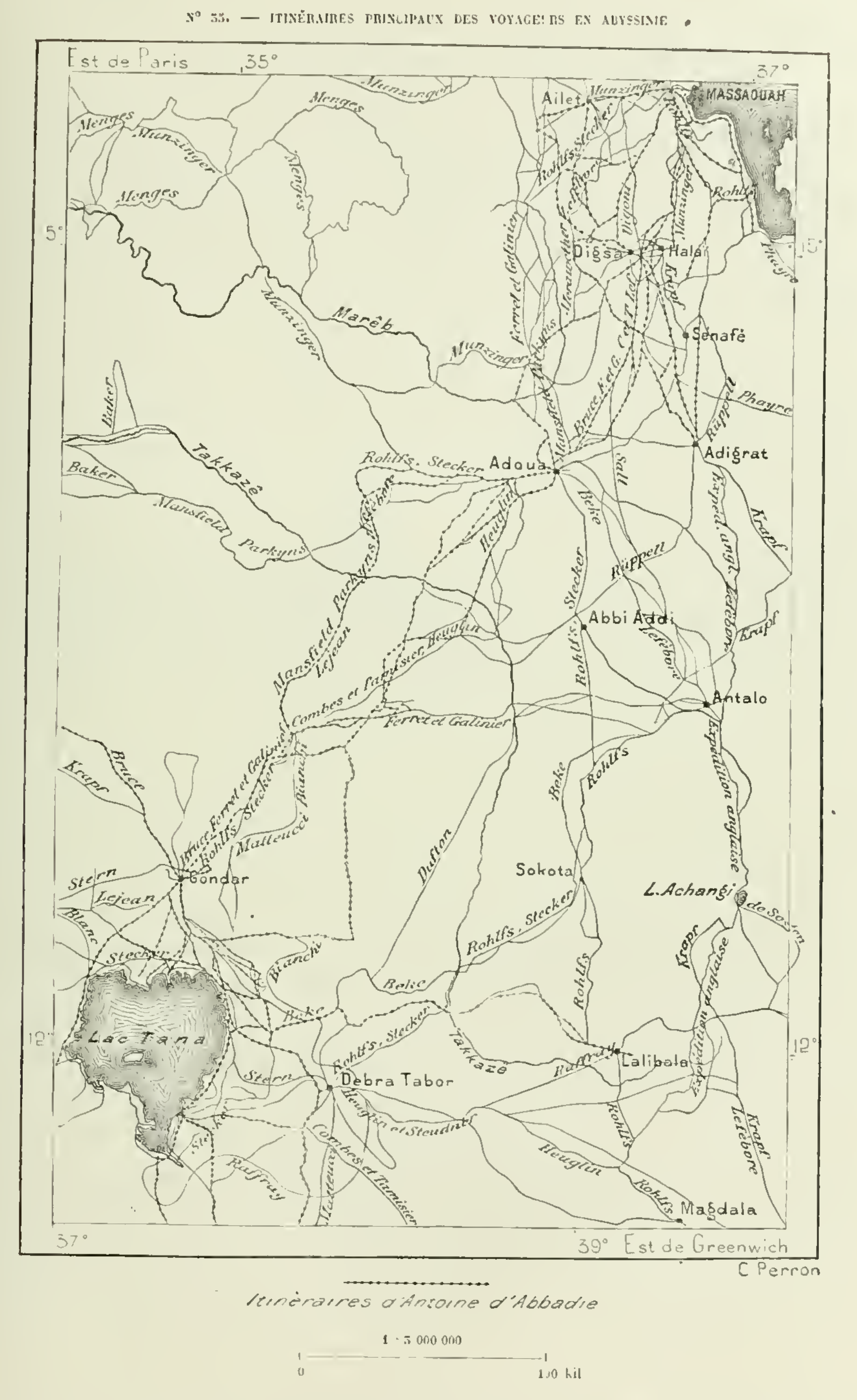
### ABYSSINIE PROPREMENT DITE.

La plupart des voyageurs européens qui ont visité les hautes terres de l'Éthiopie en ont escaladé les pentes du côté de l'orient, la face par laquelle l'aspect de la citadelle de montagnes est le plus saisissant. Au-dessus du *samhar* ou *moudoun*, plaine nue qui sépare le littoral des premiers escarpements du plateau, on voit se superposer en dômes et en pyramides les gradins extérieurs de la plateforme éthiopienne, roches brûlées ou pentes de verdure, dont les cimes, aux contours presque toujours tremblotants dans la brume, se confondent en une longue arête inégale. A l'issue des ravins qui entaillent les masses rocheuses de leurs sillons parallèles, des pierres roulées, des éboulis succèdent à l'argile des plaines, et çà et là un arbre isolé, quelques broussailles, des lambeaux de prairie se montrent dans les fonds où s'amasse l'humidité des pluies, où passe quelquefois l'eau soudaine et bruyante des torrents. Plus haut se dressent les pentes rocailleuses ou boisées, les parois abruptes, contournées par de périlleux sentiers. Quand le voyageur arrive enfin au sommet de la montagne, il se trouve,

[1] *Géodésie d'une partie de la haute Éthiopie.*

non sur une arête, ainsi qu'il aurait pu s'y attendre, mais sur des pâtu-

N° 33. — ITINÉRAIRES PRINCIPAUX DES VOYAGEURS EN ABYSSINIE.




rages presque unis et parsemés de grands genévriers. A l'altitude variable

de 2200 à 2700 mètres[1], se profile le rebord de ce plateau, d'où l'on aperçoit d'un côté la plaine grise et nue, de l'autre l'échiquier bizarre de l'Éthiopie intérieure avec ses terrasses inégales, les massifs irréguliers qui les surmontent et les gorges profondes qui les séparent.

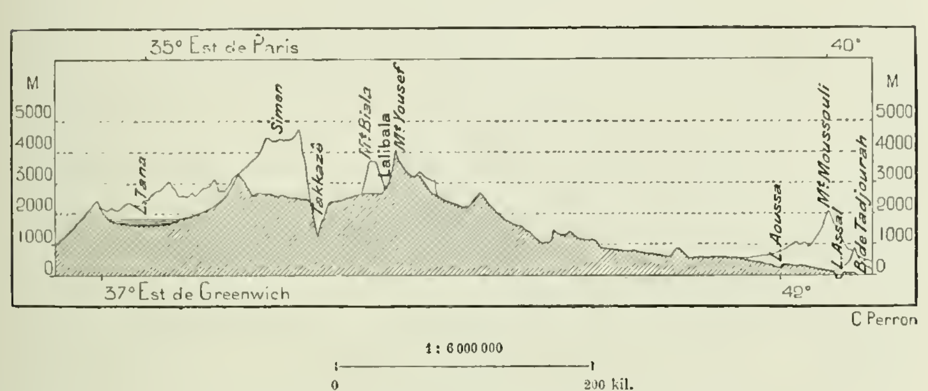
Dans son ensemble, le plateau éthiopien consiste en une multitude de tables distinctes, comparables aux prismes polyédriques formés par la dessiccation du sol dans les champs argileux soumis à l'action de la chaleur. Ces tables, coupées de précipices et surmontées de tours, sont de grandeurs diverses : il en est qui forment des territoires entiers, portant des villes et des populations nombreuses; d'autres, appelées *amba*, ne sont que des blocs, des piliers quadrangulaires hauts de quelques centaines de mètres, comme les *droug* ou « inaccessibles » de l'Inde méridionale ou les « pierres » isolées de la Suisse saxonne. Dans l'Éthiopie orientale l'origine de ces amba doit être cherchée dans la désagrégation d'une épaisse couche de grès rouge ou grisâtre, qui se divise en masses verticales et révèle çà et là les strates des roches schisteuses inférieures et les noyaux cristallins[2]. Dans l'intérieur de l'Éthiopie, et surtout à l'occident, où prédominent les terrains volcaniques, la plupart des tours naturelles ne consistent pas en grès comme sur les plateaux de l'est, dans la Saxe et dans l'Inde, mais elles se composent de laves et se terminent par des fûts basaltiques, les uns disposés en faisceaux convergents, comme des troncs d'arbres empilés pour un bûcher, ou bien se dressant en colonnades comme les temples d'une acropole. Les prismes dont la terrasse supérieure est assez vaste pour offrir des champs labourables et donner naissance à des sources ont pour la plupart servi de forteresses, et mainte tribu, mainte horde de brigands assiégés resta pendant des années sur l'un de ces blocs, privée de toute communication avec le reste du monde. D'autres amba ont été choisies par les moines pour l'établissement de leurs monastères et, comme lieux saints, servent de refuge aux persécutés. Enfin les piliers les plus étroits sont fréquemment assignés par les souverains comme prisons aux grands personnages qui ont encouru leur disgrâce.

Dans l'Éthiopie orientale, la surface générale du plateau est plus brisée, découpée en un plus grand nombre de plateaux secondaires et de prismes que dans l'Éthiopie occidentale. La plupart des massifs partiels ont leur escarpement principal tourné du côté de l'est, et s'inclinent vers l'occident par des pentes plus douces : c'est en petit la forme que présente l'ensemble

[1] Antoine d'Abbadie; Lefebvre; von Heuglin; Blanford, etc.
[2] H. Saint-Clair Wilkins, *Reconnoitring in Abyssinia.*

de la contrée, coupée brusquement sur la face qui regarde la mer Rouge, et s'abaissant par de longues pentes vers les plaines du Nil[1]. Mais les instruments de précision peuvent seuls révéler cette pente générale de la contrée, car l'aspect du plateau et des monts qui les dominent est trop inégal pour qu'on puisse y reconnaître le plan primitif. Les amba, de hauteurs diverses, se profilent dans le ciel bleu comme des murailles et des tours; au-dessous, le socle verdoyant du plateau est coupé soudain par de brusques précipices, dont les parois montrent de loin le quadrillage régulier de leurs lignes de stratification et de leurs fissures verticales; sur ces parois s'appuient des talus d'éboulement, ici rayés par les avalanches

N° 36. — PROFIL DE L'ÉTHIOPIE DE L'EST A L'OUEST.




1 : 6 000 000

0 — 200 kil.

L'échelle des hauteurs est 250 fois plus grande que celle des longueurs.

de pierres, ailleurs revêtus de verdure; les terrasses sur lesquelles se sont écoulés ces débris sont elles-mêmes limitées par de nouvelles falaises et la montagne s'abaisse ainsi de gradin en gradin jusqu'à la vallée verdoyante où serpente le torrent. Les paysages de l'Abyssinie ressemblent à ceux des Montagnes Rocheuses par leurs terrasses superposées et leurs énormes assises d'apparence monumentale. Non loin de Magdala, le bord oriental du plateau de Talanta se terminerait par une paroi verticale de colonnes basaltiques ayant plus de 1000 mètres d'élévation[2].

La hauteur des plateaux éthiopiens varie : entre les massifs terminaux, au nord celui du Simên, au sud-est et au sud-ouest ceux du Lasta et du Godjam, leur altitude moyenne est d'environ 2400 mètres. Toutes les régions qui atteignent ou dépassent cette hauteur sont désignées sous le nom de *dega*, analogue au *sarhad* des Persans, au *nedjd* des Arabes. Au-dessous

[1] Antoine d'Abbadie, ouvrage cité.
[2] *Petermann's Mittheilungen*, 1869, n° V.

de 1800 mètres, les vallées ou les gorges intermédiaires qui s'ouvrent entre les plateaux, creusées par les torrents à des profondeurs variables, sont les *koualla*, *kolla* ou *koulla*, les pays de « terres chaudes » comme les ghermsir de la Perse et les tehama de l'Arabie : entre les deux zones s'étend la région tempérée ou *roïna-dega*. En maints endroits, la raideur des escarpements produit un contraste presque immédiat entre les dega et les koualla, et à la différence des reliefs s'ajoute celle du climat, de la végétation, de la salubrité; les cascades, comme celle du Davezout, près du Debra-Tabor, tombent d'un jet ou par une succession de rapides d'une zone dans une autre. D'ailleurs les termes employés pour les diverses régions n'ont qu'une valeur relative, comme ceux de plateau et de vallée : telle contrée basse est nommée dega par ses voisins qui habitent un koualla plus profond; tel dega est traité de koualla par des villages plus élevés[1].

La plupart des fragments partiels du plateau, granits ou basaltes, ont des parois extérieures formées de falaises et de talus superposés qui donnent aux monts l'aspect de pyramides à degrés; mais quelques-uns des koualla ne sont guère que des fissures, des cluses comme les *cañones* de l'Amérique du Nord. D'un bord du gouffre à l'autre la distance n'est que d'un jet de pierre, semble-t-il; mais il faut descendre dans l'abîme, cheminer pendant des heures au bord des précipices vertigineux, traverser la rivière du fond, parfois au péril de sa vie, puis remonter en lacets les parois opposées. Des roches amenées par les torrents bloquent parfois le défilé en s'appuyant de côté et d'autre sur les saillies des rocs et des caravanes ou des bandes armées ont été arrêtées par ces obstacles pendant des heures entières. Les cluses les plus remarquables de l'Éthiopie sont celles du rebord oriental des plateaux, où la coupure totale dépasse 2000 mètres, des hauteurs du dega au niveau de la mer. Nulle part on ne peut mieux se convaincre de la puissance d'érosion exercée par les eaux courantes. Telle cluse, dont les murailles opposées s'élèvent presque verticalement à quelques mètres de distance et à des centaines de mètres de hauteur, représente un déblai de roches dures d'au moins 300 millions de mètres cubes[2]. Néanmoins les eaux ont parfaitement régularisé la pente du fond, qui est en moyenne d'un mètre seulement sur quarante. C'est là une rampe des plus faciles à gravir, néanmoins il est plusieurs de ces défilés où l'on ne peut s'engager pendant des mois à cause de l'eau qui en remplit le fond et tournoie dans les vasques; chaque année, les sentiers sont à tracer de nouveau à travers

[1] Arnaud d'Abbadie, *Douze ans dans la haute Éthiopie*.

[2] Blanford, *Observations on Geology and Zoology of Abyssinia*; — Saint-Clair Wilkins, *Reconnoitring in Abyssinia*.




CHUTE DU DAVEZOUT, PRÈS DE SAMARA (DEBRA-TABOR)

Dessin de E. Cicéri, d'après un croquis de G. Lejean.

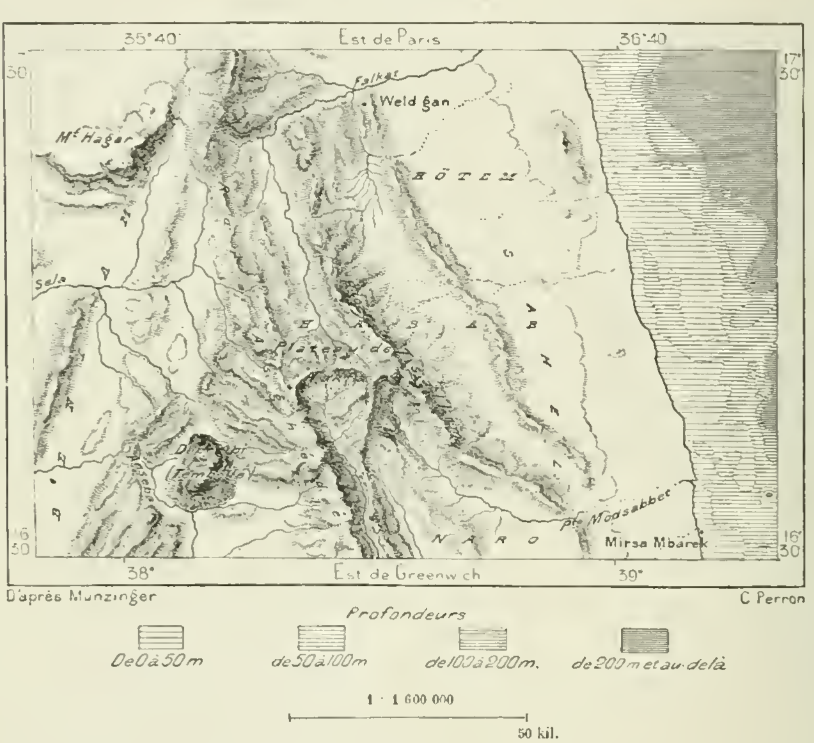
les débris. Il en est même que l'on a complètement abandonnés : la route de Koumaïli, que prit l'armée anglaise pour gagner les plateaux de l'Abyssinie, n'avait peut-être pas été utilisée par une force militaire depuis le temps des Grecs. L'Éthiopie se trouve ainsi divisée par les cluses en une multitude de domaines naturellement distincts; au lieu de faciliter les communications comme dans les pays de plaines, les rivières de l'Abyssinie sont autant de fossés difficiles à franchir et souvent même elles séparent complètement deux provinces limitrophes pendant des semaines et des mois. Une par son isolement au milieu des peuples qui assiègent la base de ses montagnes, l'Éthiopie est très diverse à l'intérieur par les découpures de son plateau : son indépendance à l'égard des peuples étrangers et ses incessantes guerres civiles se trouvent ainsi expliquées : la géographie s'accorde avec les traits généraux de l'histoire.

Au point de vue géologique, la ressemblance est fort grande entre les massifs éthiopiens et ceux de l'Arabie qui se dressent en face. Les formations rocheuses sont les mêmes, et par suite les montagnes ont à peu près mêmes contours, même aspect général, presque la même végétation, et ceux des habitants qui sur les deux plateaux avaient une origine commune se développèrent dans un milieu presque identique. L'arête de tout le plateau éthiopien, encore désignée dans quelques anciennes cartes sous le nom de Spina Mundi, est formée par le rebord oriental des monts qui dominent les basses terres, riveraines de la mer Rouge. Sur une longueur d'environ 1000 kilomètres, ce rebord, montagne par un versant, plaine doucement inclinée par l'autre, se continue du nord au sud, s'écartant à peine de la direction du méridien. A l'occident de ce faîte, qui est en même temps la ligne de partage des eaux, l'ensemble des plateaux s'abaisse graduellement vers le Nil, suivant la pente que marquent d'une manière bien autrement vigoureuse les koualla dans lesquelles s'épanchent les eaux du Màreb, du Takkazè, du Bechilo, de l'Abâï, de la Djemma et de leurs affluents. Sur le versant oriental, les escarpements des monts sont entaillés de distance en distance par les vallées profondes de ouâdi qui naissent sur le plateau, ouvrant ainsi des portes d'accès vers l'intérieur de l'Éthiopie, mais une seule rivière l'Aouach, naît à une grande distance à l'ouest de la chaîne : la vallée de ce cours d'eau décrit un demi-cercle régulier au sud des montagnes de Choa, constituant ainsi une limite naturelle entre le pays des Abyssins et celui des Galla méridionaux.

Dans sa partie septentrionale, l'axe montagneux n'a qu'une faible largeur, 100 kilomètres à peine avec les contreforts et les chaînons latéraux. Ses premiers renflements dominent au sud la plaine de Tôkar, où la

rivière Barka se perd dans un delta marécageux; se dressant par de brusques ressauts, il forme un massif escarpé dominant la côte, ici découpée en baies, ailleurs hérissée de péninsules; les âpres sommets ne laissent à leur base qu'un étroit passage obstrué de rochers, interrompu par des ouâdi, semé de fondrières : ce seraient les Thermopyles de l'Éthiopie pour une armée qui chercherait à gagner par ce côté la région des montagnes. Plus au sud, la mer s'éloigne des monts et une lisière de terres basses, connue,

N° 37. — CONTREFORTS SEPTENTRIONAUX DE L'ÉTHIOPIE.




comme en Algérie, sous le nom de Sahel, s'étend, sur une largeur moyenne d'environ 20 kilomètres, à la base des escarpements de gneiss, de granit et de schistes; quelques buttes d'éruption s'élèvent au pied des monts et sur le bord de la mer, et des coulées de lave alternent avec les sables, les argiles, les conglomérats de la zone aride. Au-dessus du Sahel l'arête des monts s'élève de 1000 à 1650 mètres. Les chaînes parallèles, désignées dans cette région sous le nom de *rora*, s'élargissent en quelques endroits de manière à former des plateaux, que l'abondance des pluies et la fertilité du sol pourraient transformer en un immense jardin, si une population d'agriculteurs y promenait la charrue. Ainsi le Rora Azgedé, dont la direction est parallèle à celle de la côte, s'unit par des faîtes secondaires au Rora

Tsallim ou « Mont-Noir » plus rapproché du littoral, et limite avec lui la haute plaine de Nakfa, d'une altitude d'environ 1500 mètres, qui épanche ses eaux dans un torrent tributaire de la mer Rouge : actuellement région solitaire n'ayant que des pâturages, le Nakfa, « la plus aimable contrée de l'Abyssinie », serait un pays propre à toutes les cultures, cafiers, cotonniers, mûriers, vignes et tabac[1]. Quelques massifs de montagnes s'avancent en hauts promontoires à l'ouest du Rora Azgedé : tel est le groupe du Hagar, — ou Hagar Abeï Nedjrân, c'est-à-dire « capitale du Nedjrân », — qui porta jadis un célèbre monastère, fréquenté par les pèlerins d'Aksoum à Jérusalem ; cette montagne, où l'on ne voit plus que des ruines, dépasse 2400 mètres. Plus au sud, un autre massif presque isolé domine à l'orient la vallée de l'Anseba : c'est le Debr-Abi ou « Grand Mont », appelé aussi Tembellé. Munzinger, qui le premier décrivit ces montagnes nues, escarpées, même inaccessibles au bétail, donna son nom à l'une des principales cimes, dont il évalua la hauteur à près de 2700 mètres.

Limité à l'ouest par la vallée du Barka, le faîte montagneux, qui continue au sud le Rora Azgedé, est découpé par de nombreux cours d'eau qui vont grossir le courant de cette rivière. Les principaux de ces affluents, notamment l'Anseba et le Barka lui-même, naissent à l'ouest de Massaouah, sur un plateau de 1400 mètres d'altitude qui constitue l'angle nord-oriental de l'Éthiopie proprement dite. Sur ce socle se dressent, à 500 mètres plus haut, des montagnes auxquelles leur isolement, leurs parois escarpées, leurs dents de granit donnent un aspect superbe. Telle est la cime fameuse de Debra Sinâ ou « Mont Sinaï » qui s'élève à l'est de Keren, la capitale du pays des Bogos. Le sommet de cette montagne est une masse chaotique de blocs de toute grandeur que l'on dirait avoir été lancés par quelque éruption, mais qui ne doivent leur forme actuelle qu'à l'action lente des météores. Reposant obliquement les uns sur les autres, ces blocs servent de voûtes à de nombreuses cavernes, que le travail de l'homme a régularisées en maints endroits et réunies en galeries : l'une même a été taillée en monastère et en église ; un pèlerinage annuel y amène de toutes les provinces de l'Éthiopie des milliers de pèlerins qui gîtent sous les rochers. Au sud de Keren s'élève une autre roche célèbre dans l'histoire religieuse de la contrée ; c'est le Tsad Amba ou la « Forteresse Blanche ». La paroi de cette montagne se dresse presque verticalement d'environ 1200 mètres au-dessus de la vallée du Barka, et la cime aiguë offre à peine assez d'espace pour que des moines aient pu y construire les murs de leur

[1] Werner Munzinger, *Petermann's Mittheilungen*, 1872, n° VI.

couvent; quelques figues sauvages et le lait des chèvres qui broutent l'herbe rare entre les rochers, telle est, avec les offrandes rapportées par les frères quêteurs, la nourriture des religieux. Le couvent de la Forteresse Blanche n'est rattaché au plateau que par une arête vive, d'environ mille pas de longueur, dont la courbe est celle d'une corde tendue entre les deux rives d'un fleuve; vers le milieu de cette arête se tient en équilibre un grand bloc isolé où perchent les vautours. Quelques novices, pris de vertige, n'osant passer sur le périlleux sentier, on les introduit dans le couvent par un chemin caché du versant occidental, mais en leur faisant jurer qu'ils ne révèleront jamais l'endroit précis de cette entrée[1].

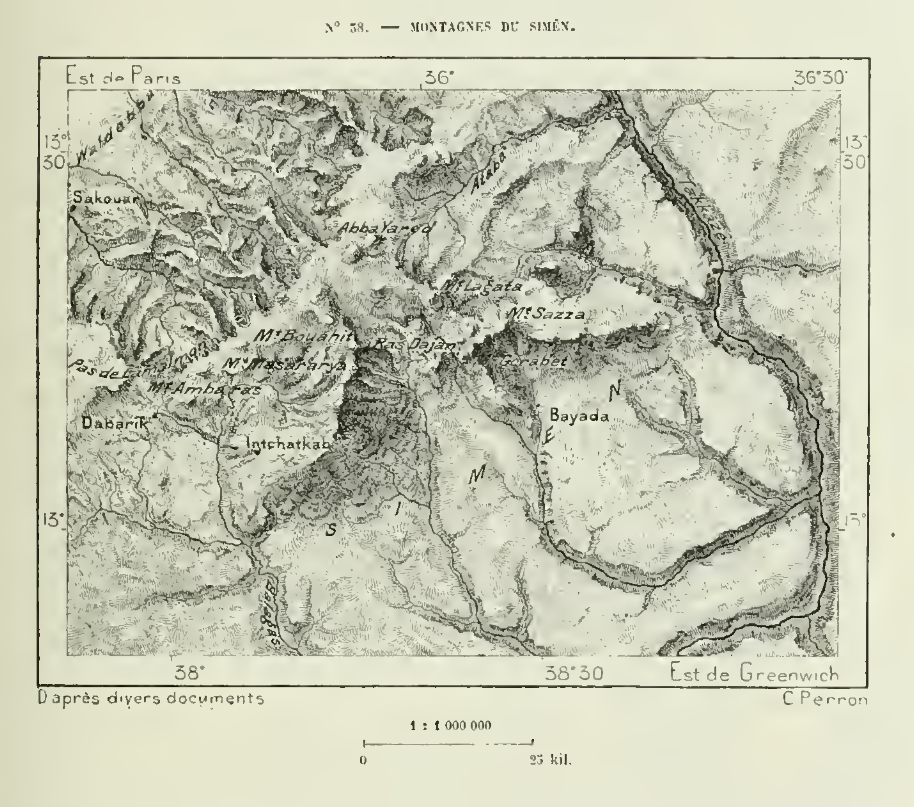
Dans l'Éthiopie proprement dite, qui commence par le plateau de Hamasen, le socle des hautes terres est à la fois plus large et plus élevé que dans le pays des Bogos ou Bilèn : l'altitude moyenne de la province dépasse 2000 mètres. Le Hamasen, de même que la plus grande partie des massifs éthiopiens, est recouvert de laves, trachytiques ou basaltiques, et celles-ci sont elles-mêmes revêtues d'une terre rouge ou jaunâtre, contenant une forte proportion de fer, si bien qu'en maints endroits on n'a qu'à ramasser ce minerai superficiel pour le griller et obtenir un métal impur qui sert à la fabrication des instruments et des armes. On ne saurait douter que cette couche ocreuse, recouvrant de sa nappe uniforme les plateaux de l'Abyssinie, ne soit formée de laves en décomposition, comme ces puissants amas de latérite qui s'étendent sur le Dekkan et sur presque toute l'Inde méridionale. On rencontre en maints endroits des colonnades basaltiques partiellement transformées en masses d'argile rougeâtre : le rouge est la couleur normale des roches éthiopiennes; même les veines de quartz sont fréquemment nuancées de rose par l'oxyde de fer. D'après Heuglin, au moins une des bouches ignivomes d'où s'épanchèrent autrefois les laves du Hamasen serait parfaitement conservée, à peu près à moitié chemin entre Keren et Adoua, la capitale du Tigré. Le cratère, s'élevant d'environ 120 mètres au-dessus de la surface régulière du plateau, aurait toujours son gouffre terminal et sa pyramide centrale de scories, comme s'il venait de s'éteindre à peine; mais, en suivant le même itinéraire, Rohlfs a vainement cherché ce volcan. Au sud, et sur le rebord oriental du plateau, sorte de ligne de partage, d'autres volcans isolés dressent leur cône régulier. Quelques-unes des cimes du Tigré méridional sont de véritables montagnes, non seulement par leur altitude totale, mais aussi par leur hauteur relative au-dessus des terres environnantes. Ainsi à l'est d'Adoua, le Semayata, reconnaissable à la

[1] Th. von Heuglin, *Reise nach Abessinien.*

fissure de la cime, s'élève à 3092 mètres, c'est-à-dire à plus de 1000 mètres que la ville blottie à ses pieds dans une dépression du plateau ; à l'est, vers le rebord extérieur des hautes terres, se montrent des cimes rivales du Semayata, et même le cône d'Aleqwa se dresse à l'altitude de 3375 mètres. A l'ouest, entre le Mâreb et le Takkazè, le plateau s'abaisse graduellement et la hauteur relative des montagnes diminue en proportion.

Le massif suprême de l'Éthiopie septentrionale est séparé du Tigré

N° 38. — MONTAGNES DU SIMÊN.




au nord et à l'est par le koualla creusé dans les roches schisteuses, au fond duquel se déroule en demi-cercle le cours du Takkazè; au sud et à l'ouest, des affluents de cette grande rivière entaillent le plateau de manière à isoler le Simên (Samên, Semên, Semiên ou Semiené), c'est-à-dire le « Nord » ou « Pays Froid ». La hauteur moyenne de ses bords dépasse 3000 mètres, tandis que les vallées environnantes, au sud celle du Balagas, au nord celle du Takkazè, sont respectivement à 1500 et à 2000 mètres plus bas : aussi les eaux qui descendent des hauteurs neigeuses du Simên ont-elles un cours très rapide, interrompu en maints endroits par des cascades. Heuglin décrit une de ces chutes qui s'élance par un bond de

400 mètres de hauteur verticale et tombe dans un gouffre qui paraît avoir été un cratère, en partie détruit par l'érosion. Le Simèn, comme la plupart des autres fragments du plateau éthiopien proprement dit, se compose en entier de roches éruptives, trachytes, basaltes, phonolithes, pierres ponces; mais les monts qui dressent leurs pentes rayées de neige sur le « Pays Froid » sont dépourvus de cratères. Récemment, on croyait que la cime la plus élevée du Simèn était le Ras Dajan, qui dépasse probablement l'altitude de 4620 mètres, mais le premier rang appartient peut-être au Bouahit ou à l'Abba-Yàred[1]; les dômes suprêmes de ces deux montagnes, rivales du Mont-Rose ou du Mont-Blanc d'Europe, sont fréquemment rayés de neige et, d'après le témoignage des indigènes, des névés s'y maintiennent pendant toute l'année. Des deux voyageurs qui ont récemment gravi le Bouahit, plus de trente ans après l'escalade qu'en avait faite M. Antoine d'Abbadie le premier, M. Abargues de Sosten y vit des névés parsemés de débris[2], tandis que M. Stecker les chercha vainement; mais il trouva sur l'Abba Yàred de ces étendues d'eau cristallisée, qui, d'après lui, auraient été, non des névés, mais des champs de grêlons maintenus à l'état solide par le froid de l'atmosphère[3]; comme Bruce[4], il nie l'existence en Abyssinie de cette neige, que pourtant un si grand nombre de voyageurs ont vue de leurs yeux et touchée de leurs mains. D'ailleurs il est peu d'endroits où l'aspect des monts du Simèn ait la majesté des grandes Alpes, leur hauteur relative n'étant que de cinq à huit cents mètres au-dessus du socle des plateaux. Mais des rebords des terrasses, qui en sont séparées par les profonds abîmes des koualla, ces montagnes, fantastiquement découpées en tours et en aiguilles, et présentant la succession de tous les climats sur leurs flancs, apparaissent dans leur grandeur. Du pas de Lamalmon, sur la route de Gondar, le prodigieux tableau se révèle tout à coup au détour d'un rocher, et les voyageurs ne peuvent retenir un cri d'admiration à la vue de ces montagnes neigeuses dressant leurs pointes dans le ciel. Il ne paraît pas que les indigènes ou les Européens ayant surmonté les escarpements du Simèn se soient jamais plaints du « mal de montagnes »; mais le froid y fait annuellement des

[1] Altitude des montagnes du Simèn, d'après les voyageurs :
Abba Yàred : 4578 mèt. (Ruppell); 4485 mèt (Ant. d'Abbadie); 4602 mèt. (Stecker).
Bouahit : 4510 mèt. (Ant. d'Abbadie); 4529 mèt. (Stecker); 4917 mèt. (Abargues de Sosten).
Ras Dajan : 4685 mèt. (d'Abbadie); 4620 mèt. (Lefebvre); 4450 mèt. (Schimper); 4651 mèt. (Abargues de Sosten).

[2] *Asociacion española para la exploracion del Africa;* Madrid, 5 déc. 1885.

[3] Gerhard Rohlfs, *Ausland*, 30 juin 1884.

[4] *Travels to discover the Source of the Nile.*



MONTS DU SIMÈN. — VUE PRISE DU PAS DE LAMALMON

Dessin de Slom, d'après M. Gerhard Rohlfs.

victimes[1] : en 1848, trois cents hommes périrent dans les neiges du col de Bouahit. M. Antoine d'Abbadie raconte la légende d'une noble dame qui s'assit pour se reposer un moment au passage du col. Elle ne bougea plus, et pendant huit jours les passants terrifiés la virent à côté du sentier, siégeant comme une déesse des frimas, drapée dans ses vêtements précieux.

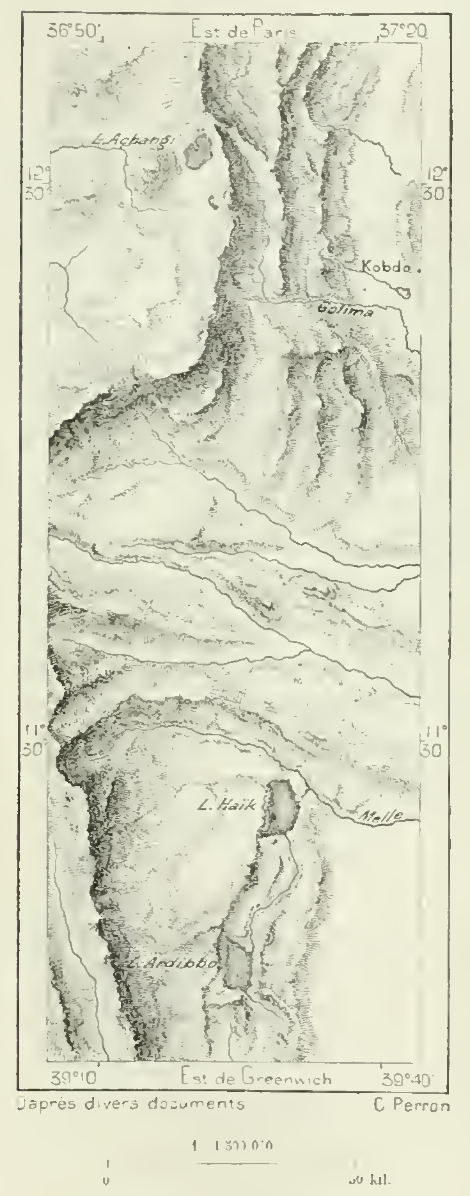
A l'orient du Tigré, la chaîne qui forme le rebord oriental de l'Éthiopie se continue régulièrement du nord au sud, échancrée par des brèches de 2500 à 3000 mètres d'altitude qui permettraient de descendre vers les plaines riveraines de la mer Rouge si le pays n'était pas occupé par les redoutables Afar. La hauteur de la chaîne bordière se maintient sur un espace d'environ 300 kilomètres; mais en certains endroits les saillies, presque complètement émoussées, se confondent en une haute plaine irrégulière dont les dépressions sont emplies par des lacs, tels que l'Achangi, le Haïk, l'Ardibbo. A l'orient, un contrefort montagneux s'avance au loin dans le pays des Somal : c'est la terrasse de Zeboûl, haute d'un millier de mètres et dominée par des cimes de 500 à 600 mètres plus élevées. En comparaison des grandes montagnes de l'Éthiopie, les pitons de Zeboûl sont de modestes sommets; pourtant il est difficile de les gravir, non que les escarpements en soient trop raides, mais une épaisse végétation les recouvre, entremêlant les réseaux de lianes aux branches épineuses[2]. L'une des rivières qui descend du faîte de rayonnement des eaux près des sources du Takkazè et du Bechilo, la Bekenna ou Berkona, affluent de l'Aouach, sépare la chaîne bordière d'un massif latéral, l'Argobba, qui s'avance au loin dans les plaines. C'est, au sud-est, le dernier contrefort de l'Abyssinie proprement dite.

La ligne de dépressions transversales indiquée sur la côte par le golfe de Tadjourah et dans l'intérieur de l'Éthiopie par la cavité qui emplit le lac Tana, est bien marquée dans la terrasse bordière par un nœud de vallées divergentes. Là est le principal centre de rayonnement pour les rivières éthiopiennes; non loin de la source thermale qui est l'origine du puissant Takkazè, naissent d'autres rivières qui vont grossir ce cours d'eau; les principaux affluents du Bechilo ou Bechlo, le rival de l'Abaï dans la formation du Nil Bleu, sourdent aussi dans ces montagnes, tandis que sur le versant oriental jaillissent les premières eaux du Gwalima ou Golima, qui va se perdre dans les plaines des Danakil, et celles

[1] Eduard Rüppell, *Reise in Abyssinien*.
[2] Abargues de Sosten, mémoire cité.

de plusieurs tributaires de l'Aouach : dans le voisinage du lac Haïk, à l'est de la forteresse de Magdala, une brèche de la crête s'élèverait à peine au-dessus de 2000 mètres : là serait le seuil le plus bas de la chaîne bordière sur le front oriental de l'Éthiopie. Mais en deçà, dans les régions déjà découpées en fragments distincts par les profonds koualla des rivières, plusieurs montagnes atteignent une élévation considérable et ne le cèdent en hauteur qu'aux sommets du Simèn et du Godjam : à l'est du lac Achangi, dans le massif presque insulaire de Lasta, limité par la courbe du Takkazè supérieur et la rivière Tzellari, les monts Biala et Gavzigivla dépassent 3800 mètres. L'Aboûna Yôsef et l'Imaraha, non loin des sources du Takkazè, ont plus de 4000 mètres d'altitude. Au sud de la rivière naissante un plateau découpé se prolonge dans la direction de l'ouest et se termine par l'énorme massif de Goûna, l'un des plus hauts sommets de l'Abyssinie (4231 mètres) : son contrefort occidental, qui s'incline vers le lac Tana, est le fameux Debra Tabor, ou « Mont Thabor », où se trouve la capitale militaire de l'Éthiopie actuelle. Au nord s'élèvent les montagnes du Beghemeder, puis celles de Belessa, encore très peu connues, qui se relient aux monts du Wagara et du Koualla Wagara, se succédant comme les gradins d'une pyramide dans la direction des plaines nilotiques.

N° 30. — LACS DE L'ABYSSINIE ORIENTALE.




1 : 1 500 000

0 — 50 kil.

A l'ouest du plateau des Galla Wollo, que l'on croit être un vaste champ de laves, les pentes s'inclinent graduellement vers le Nil Bleu, interrompues toutefois par des chaînes secondaires. Brusquement coupé au sud par

la chute profonde en hémicycle dans laquelle passent les eaux de l'Abaï ou Nil Bleu, le plateau recommence plus à l'ouest et s'élève de terrasse en terrasse jusqu'aux monts du Godjam, qui forment, avec ceux du Simèn et du Lasta, les points culminants de l'Abyssinie. La chaîne principale de cette province montagneuse se développe en un demi-cercle concentrique à celui que décrit le Nil Bleu. La crête suprême, désignée sous le nom de Talba Waha, dépasse probablement 3600 mètres; mais, quoiqu'un des sommets soit appelé, comme la montagne d'Adona, Semayata, c'est-à-dire « Baise le Ciel », il ne paraît pas qu'elle soit jamais couverte de neiges : il ne paraît pas que dans cette région, entre le 10e et le 11e degré de latitude, les sommets atteignent la zone des neiges persistantes[1].

Les monts Talba Waha s'abaissent en escarpements rapides à l'est et au nord, comme la plupart des autres chaînes de l'Éthiopie, tandis qu'à l'ouest ils s'inclinent en pente douce vers le pays des Goumous et des Berta. Au nord et au nord-ouest, le reste du plateau, découpé en d'innombrables fragments par les rivières, forme une succession de gradins dominés par quelques pyramides d'une faible élévation relative : les sommets du Waldebba, à l'angle nord-occidental du lac Tana, atteignent 2540 mètres. Toute cette région de l'Éthiopie est d'origine volcanique et se termine du côté de la plaine par des masses abruptes ayant jusqu'à 30 mètres de hauteur verticale et portant des colonnades basaltiques à leur sommet. Au delà du promontoire appelé Râs el-Fîl ou « cap de l'Éléphant », que limite au sud-ouest le cours du Rahad, le sol uni de la steppe est percé de dents et d'aiguilles de diverses grandeurs qui donnent à la contrée l'aspect le plus bizarre. Une montagne de granit complètement isolée, le Gana ou Djebel Arang, est le bloc le plus avancé de cette étrange formation; de grands arbres, parmi lesquels des baobabs, qui sont en cet endroit à la limite septentrionale de leur zone, croissent sur les pentes du Gana et en couronnent la cime, à près de 600 mètres d'altitude[2].

En dehors des plateaux éthiopiens, quelques massifs et des monts isolés se dressent dans le voisinage de la mer Rouge. Tel est le Gadam ou Gedem, qui fut jadis une roche insulaire et qui s'avance maintenant en promontoire entre le golfe de Massaouah et la baie d'Adulis, se terminant du côté de l'est par d'abruptes parois. De forme admirable comme un volcan, le Gedem est pourtant une masse granitique, mais les roches en ont été crevassées et des matières fondues se sont épanchées à la surface, hé-

[1] Beke, *Journal of the R. Geographical Society*, 1844.
[2] Th. von Heuglin, *Reisen in Nordost-Afrika*.

rissée de saillies et çà et là presque ingravissable. Quoique visible de Massaouah, de la base au faîte, le Gedem n'a pas été toujours mesuré avec précision : les évaluations des voyageurs varient de 811 à 1029 mètres[1]; par la géodésie, M. Antoine d'Abbadie a trouvé 995 mètres pour le plus haut sommet. La péninsule de Bouri qui limite à l'est la baie d'Adulis se termine aussi par une montagne conique d'un grand aspect : c'est un volcan dont les laves divergent dans tous les sens en longues coulées s'avançant au milieu des flots en chaussées raboteuses, que la mer a rompues sur divers points pour en former des îlots et des écueils. Le volcan de Bouri ou mont Aouen, le Hurtow-peak des cartes anglaises, paraît se reposer, mais quelques fumerolles s'ouvrent dans ses rochers, assez actives parfois, disent les Afar, pour que les vapeurs sulfureuses soient visibles de loin; en outre, des sources abondantes, chauffées par le foyer souterrain des laves, jaillissent sur le pourtour de la montagne; au milieu des écueils de la grève sourdent des milliers de filets d'eau, à 67 degrés centigrades, sur lesquels les indigènes passent en courant pour ne pas se brûler les pieds[2].

Au sud de la péninsule de Bouri, d'autres collines, coupées pour la plupart en terrasses et en falaises par d'anciennes plages, sont aussi formées de roches volcaniques, complètement séparées des montagnes de l'Abyssinie proprement dite. Mais une cime encore fumante se dresse à l'extrémité d'un contrefort du plateau d'Éthiopie, au sud-ouest de la baie de Haufila ou Hamfalé. Ce volcan actif, témoignage d'un travail intérieur dont le continent africain offre actuellement si peu d'exemples, est connu des Afar sous le nom d'Artali ou Ortoalé, c'est-à-dire « mont de la Fumée ». Hildebrandt, le seul voyageur qui ait gravi cette montagne jusqu'à une faible distance du cratère, la décrit comme un cône de laves noirâtres, coupé de crevasses, et laissant échapper en rouleaux épais une vapeur blanchâtre. Dans le voisinage, un autre mont, maintenant en repos, renferme des gisements de soufre : de là son nom de Kibrealé ou « Mont de Soufre »; plus au nord, dans la plaine saline, s'élèvent les solfatares isolées de Delol ou Dallol, où les Abyssins du plateau viennent chercher le soufre qui leur est nécessaire pour la fabrication de la poudre; enfin, à l'est, près du petit havre de Edd, un chaos de solfatares et de monts à cratères donnent au pays l'aspect d'une mer tourmentée. Les marins parlent d'éruptions de laves qui auraient eu lieu « à une journée de marche » de Edd, notamment en 1861, mais on ne sait pas où se trouve la montagne

[1] Marine anglaise; — Rohlfs; — Stecker, etc.
[2] J.-M. Hildebrandt, *Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde*, 1875.

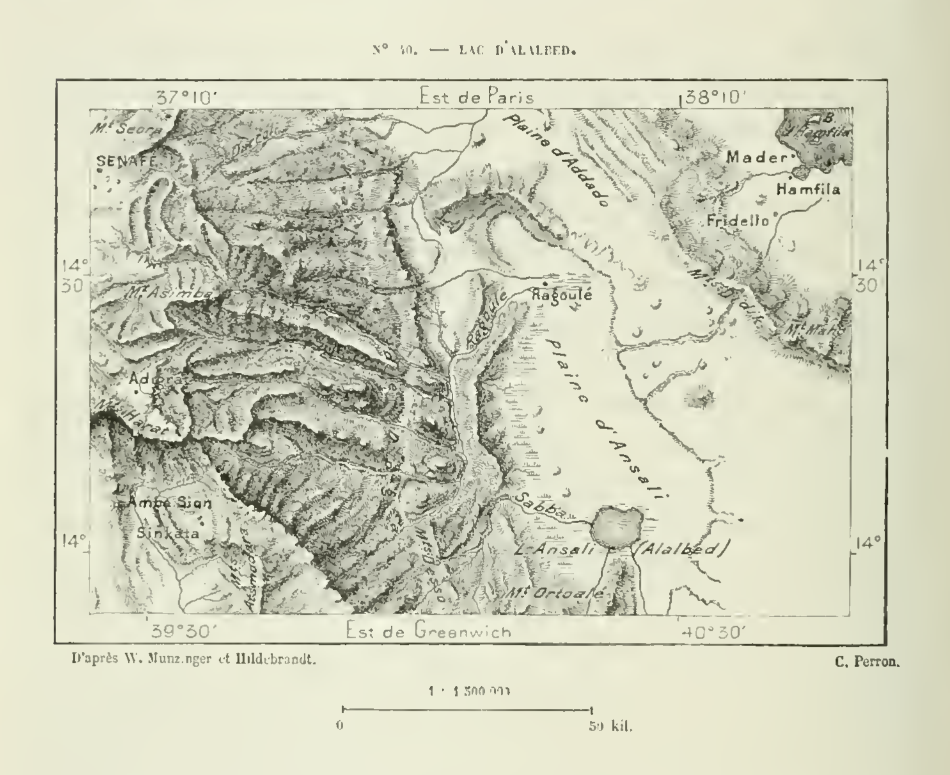
ignivome et peut-être n'est-elle autre que le volcan d'Ortoalé, situé, il est vrai, à plus d'un jour de marche, à une centaine de kilomètres dans l'intérieur des terres. Les monts à cratères sont très redoutés des indigènes, qui les considèrent comme le séjour des mauvais esprits; guidés par les magiciens, ils y mènent une vache en sacrifice, mais dès que l'animal a été placé sur le bûcher flambant, les assistants s'enfuient sans oser regarder derrière eux; le malheur les atteindrait s'ils voyaient les esprits dévorer leur proie.

Si le volcan d'Ortoalé n'est pas situé au bord de la mer, du moins dresse-t-il son cône fumant au-dessus d'une plaine lacustre qui fut une baie marine. Cette dépression de Râgad, à laquelle Munzinger donne aussi le nom d'Ansali, d'une butte isolée qui s'élève au milieu de la solitude, occupe une superficie d'environ 2500 kilomètres carrés et son niveau moyen est à une soixantaine de mètres au-dessous de la surface de la mer Rouge : c'est un « ghor » en miniature comme celui dans lequel coule le Jourdain et s'étend le lac Asphaltite. Sur presque tout le pourtour de cette plaine se développe une sinueuse falaise de gypse, interrompue de distance en distance par des ouâdi, et de ces roches jaillissent des sources ombragées de palmiers doum; un cercle de verdure entoure ainsi l'espace désert et nu où se voient seulement des acacias, quelques broussailles et des salsolées. Une lisière de sables entoure les argiles du centre. En s'éloignant des berges, on voit apparaître des efflorescences salines, qui s'épaississent peu à peu vers le milieu de la plaine et se changent en une dalle d'un demi-mètre d'épaisseur, offrant çà et là l'aspect d'un parquet grisâtre, dont les joints sont emplis de cristaux d'une blancheur resplendissante. Dans la partie la plus profonde de la dépression, entre la butte d'Ansali et le volcan d'Ortoalé, s'amassent les eaux d'un lac, l'Alalbed ou Allolebod, dont les dimensions changent suivant la quantité d'eau qu'apportent les torrents : en moyenne, il n'aurait qu'un mètre de profondeur. On s'explique la dessiccation de l'ancienne baie d'Ansali par une poussée du littoral, qui se soulèverait graduellement à l'ouest de la mer Rouge, aussi bien que sur la rive orientale, en Arabie : des bancs de coraux, des coquillages modernes que l'on rencontre au nord de la plaine témoignent du séjour des eaux marines sur le seuil actuellement émergé, entre la plaine de Râgad et la baie de Aouwakil[1]. Les rivières qui descendent de la chaîne éthiopienne, même le Ragouâli ou Ragoulé qui reçoit plusieurs tributaires et dont le flot permanent entretient sur ses bords une riche végétation, ne

1. W. Munzinger, *Journal of the R. Geographical Society*, 1869.

sont pas assez abondantes pour compenser l'humidité qui s'évapore, et c'est ainsi que l'ancien lac, jadis très étendu, s'est graduellement rétréci aux dimensions d'un marais sans profondeur. Les Taltal qui habitent les contrées environnantes racontent aux Abyssins, probablement afin de les détourner d'une visite, que parfois le lac « se met en marche », délaissant les anciens fonds et en recouvrant de nouveaux. Malheur aux caravanes que surprend l'inondation soudaine! D'ailleurs, même loin du lac, elles

N° 40. — LAC D'ALALBED.




D'après W. Munzinger et Hildebrandt. C. Perron.

1 : 1 500 000

0 — 50 kil.

seraient en danger de s'enlizer dans le sol trompeur et des troupes entières auraient ainsi disparu, hommes et bêtes[1]. Néanmoins les bancs qui entourent le lac sont exploités sans péril par des centaines de Taltal qui en retirent presque tout le sel servant à la consommation des Abyssins et les bâtonnets que l'on emploie comme monnaie divisionnaire dans l'Éthiopie méridionale. D'après Munzinger, on retirerait des fonds d'Alalbed environ trente millions de bâtonnets par an, représentant à Antâlo, sur le plateau, une somme de huit millions de francs.

Les îles du littoral voisin, notamment la grande île Dahlak, la plus étendue de la mer Rouge, qui abrite à l'est la baie de Massaouah, sont en

[1] Lefebvre, *Voyage en Abyssinie*.

partie de formation coralligène; mais des cônes volcaniques s'y élèvent aussi et la terre est frangée de promontoires par les coulées de lave. En maints endroits le sol est coupé de crevasses profondes qui paraissent avoir été causées par des commotions souterraines. Les deux lèvres de ces abîmes ne se sont pas toujours maintenues à la même hauteur lors de la rupture, et l'écart des deux bords est d'une quinzaine de mètres pour quelques crevasses. Pendant la saison des pluies, l'eau s'y amasse, puis quand elle s'est évaporée, elle est remplacée par des prairies qui naissent dans le sol humide, en joyeux contraste avec les âpres rochers des alentours[1]. Les tremblements de terre causés, disent les indigènes, par les secousses du taureau « qui porte le monde » sont fréquents dans l'île de Dahlak. Des sources d'eau thermale, dont la température dépasse 60 degrés centigrades, ce qui n'empêcherait pas des poissons de s'y propager, jaillissent dans l'intérieur de l'île[2].

L'Éthiopie, dont les sommets se dressent dans la zone des neiges persistantes, tandis que la base de ses rochers plonge dans la zone torride, et baigne par ses promontoires dans l'eau de la mer Rouge, a naturellement, suivant l'altitude locale et l'exposition, toute la série des climats : sur les pentes des plateaux et des montagnes s'étagent diversement les saisons, entrecroisant à l'infini le réseau de leurs lignes isothermiques, si régulièrement recourbées sur les cartes qui figurent le continent sans relief, ramené au niveau uniforme des plages marines. Que de fois des voyageurs, cheminant sous l'âpre vent des plateaux, ont eu à lutter contre la mort ou même se sont endormis de ce sommeil de froid dont on ne se réveille point! Dans les expéditions guerrières, des bataillons entiers ont été gelés au passage des cols neigeux; une chronique citée par M. Antoine d'Abbadie raconte même que le froid fit périr toute une armée dans le Lasta. Mais au fond des étroits koualla, c'est par la chaleur que l'on risque fréquemment de périr. Au fort du soleil pendant l'été, le sol de ces fournaises, sur lequel se réverbèrent les parois éclatantes, s'échauffe parfois à 70, même à 75 degrés[3]. L'air est ordinairement calme dans ces cluses sans issue apparente; mais que l'équilibre aérien se rompe tout à coup, et le vent s'élève en tempête pour remonter furieusement la vallée en courbant les arbres devant lui, puis soudain l'air redevient immobile. Le manque de con-

[1] Rüppell, *Reise in Abyssinien;* — Raffray, *Abyssinie.*
[2] Léon des Avanchers, *Annales de la Propagation de la Foi*, nov. 1851.
[3] Ferret et Galinier; — Antoine d'Abbadie.

rants réguliers balayant les impuretés de l'air rend le fond des koualla très dangereux à traverser. Avant ou après la saison des pluies, il faut se hâter de les franchir, s'élever rapidement sur les pentes, gagner la région qui s'étend au-dessus de la zone des fièvres. Presque aussi brûlantes, les plaines bordières de la mer Rouge sont beaucoup plus salubres ; le climat n'y est dangereux que dans les années où la quantité de pluies dépasse la moyenne : alors les fièvres règnent dans le pays.

Mais les extrêmes de climats, ceux des plateaux supérieurs et des cluses profondes, sont inconnus dans l'Éthiopie moyenne, où s'est groupée la population presque tout entière, où se sont élevées toutes les cités, à l'exception de celles qu'ont fait surgir autour d'elles une forteresse ou une église de pèlerinage, perchées au sommet d'un mont. La zone de peuplement dans l'Éthiopie est comprise entre 1800 et 2500 mètres : c'est le *roïna dega* ou région de la vigne, entre le dega et le koualla. A ces altitudes, la moyenne de la température correspond à celle des bords de la Méditerranée, mais avec cette différence que l'alternance des saisons, de l'hiver à l'été, s'y fait beaucoup moins sentir. Le plateau de l'Éthiopie s'élevant dans la zone tropicale, les rayons du soleil y ont toujours une force à peu près égale, et de l'hiver à l'été l'écart est peu considérable ; les oscillations de température proviennent surtout de la pureté du ciel et de l'épaisseur des nuées[1]. De même que dans les Antilles et dans les contrées où alternent les moussons, l'année éthiopienne se règle par l'apparition et la disparition des pluies[2].

La saison des pluies varie pour l'époque et pour la durée suivant la latitude, la hauteur, l'exposition des diverses contrées éthiopiennes ; quelques régions ont même deux saisons pluvieuses, comme territoire de transition appartenant à la fois à deux domaines météorologiques. Les hautes terres de l'Éthiopie du sud ont deux hivernages : l'un qui commence en juillet, lorsque le soleil est presque vertical au-dessus du sol, et qui se termine en septembre ; l'autre, moins long, qui tombe en janvier ou bien en février et mars, lorsque la bande de nuages qui se forme à la zone de

[1] Maximum de température à Gondar, d'après Bruce, en avril : 22°,17.
Minimum » » » » en août : 15°,49.

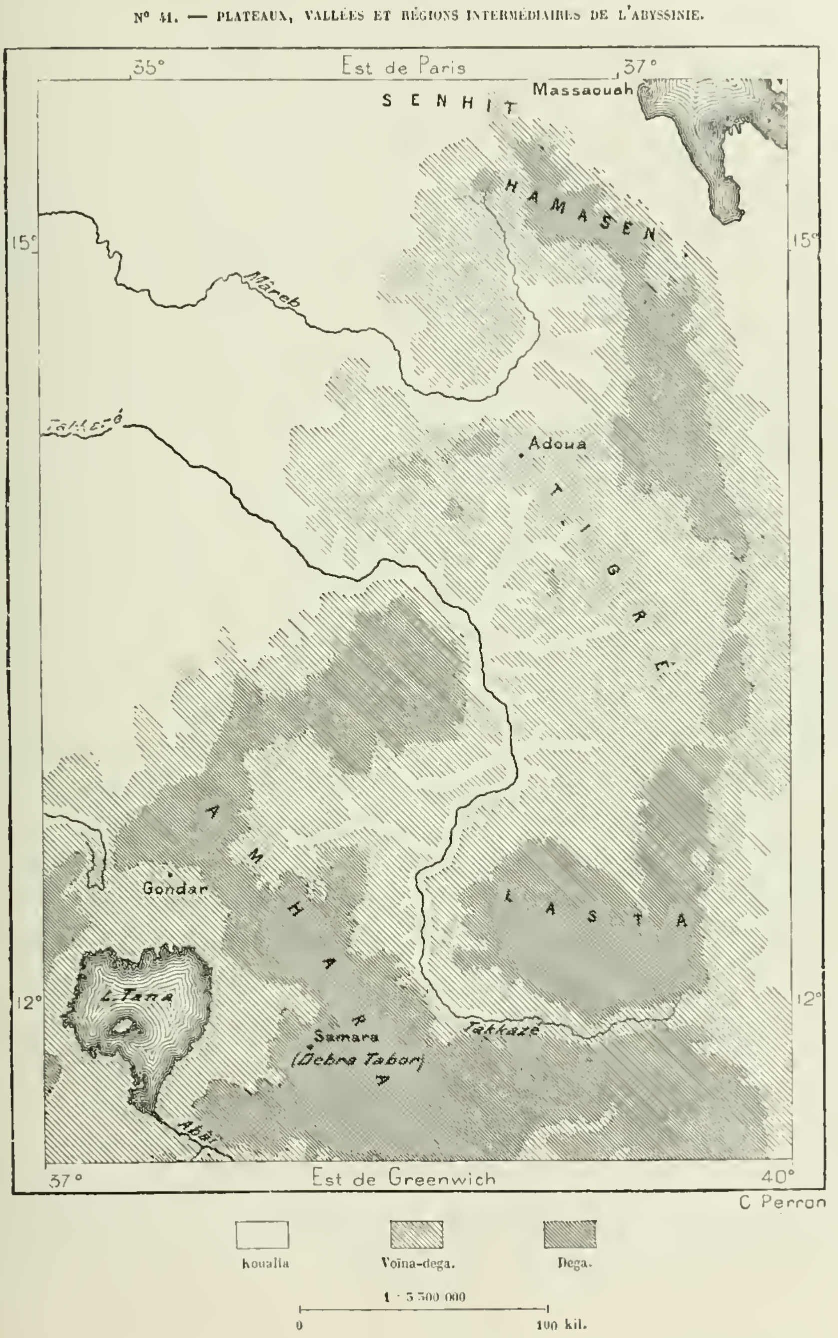
[2] Températures comparées du plateau de l'Éthiopie et des bords de la mer Rouge :

| | | Latitude. | Altitude. | Temp. moyenne annuelle. | Moyenne du mois le plus froid. | | Moyenne du mois le plus chaud. | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| Littoral : | Massaouah . . | 15° 36'N | 0m | 31°,4. C. | Janvier. | 25°,5. | Juin. | 36°,9. |
| Plateau | Gondar. . . | 12° 36'N | 2270m | 19°,4. | Décembre. | 17°,6. | Avril. | 22°,7. |
| Plateau | Ankober. . . | 9° 34'N | 2500m | 13°,0. | Décembre. | 11°,0. | Juin. | 16°,7. |

(Rüppell, Ferret, Galinier, Steudner, Rohlfs, Hann, *Handbuch der Klimatologie.*)

contact entre les contre-alizés et les vents polaires est ramenée vers le sud. Dans la région centrale de l'Éthiopie, l'hivernage ou *azmara* commence

N° 41. — PLATEAUX, VALLÉES ET RÉGIONS INTERMÉDIAIRES DE L'ABYSSINIE.




d'ordinaire en avril et se continue avec quelques intermittences jusqu'à la fin du mois de septembre; mais à la base nord-occidentale des monts,

dans les provinces des Bogos, de Galabât, de Gedâref et de Senâr, cette saison pluvieuse se décompose en deux, celle d'avril ou du commencement de mai, et l'époque des grandes averses pendant les mois de juillet, d'août et de septembre[1]. Les pluies, apportées par les vents qui soufflent de la mer Rouge ou de la mer des Indes, tombent presque toujours l'après-midi, accompagnées d'orages; après la chute des averses, le ciel reprend sa sérénité pour la nuit et la matinée suivante. Sur le versant oriental des monts éthiopiens, l'ordre des saisons est changé : c'est en hiver, c'est-à-dire de novembre en mars, que tombent les pluies, apportées par le vent du nord : les côtes africaines de la mer Rouge se trouvent dans le domaine des pluies hivernales de la Méditerranée, tandis que les côtes arabes, l'intérieur de l'Égypte et la haute Éthiopie appartiennent à une autre zone climatique[2]. Telle montagne, située sur la limite des deux zones, est battue alternativement par les pluies d'hiver et par les pluies d'été, et les pasteurs abyssins n'ont qu'à tourner autour de la montagne pour trouver, suivant la saison, l'herbe nécessaire aux troupeaux ou la terre convenable aux cultures[3]. Dans cette saison, l'air qui pèse sur les plaines basses du territoire éthiopien est d'une singulière humidité : l'hygromètre n'indique jamais une proportion moindre de 60 pour 100. Sur les plateaux, l'air est au contraire généralement sec.

Dans les régions de l'Éthiopie où la quantité annuelle de pluie a été sommairement mesurée, elle varie de 7 à 8 décimètres par an, mais elle doit être bien supérieure dans quelques hautes vallées où les nuées orageuses sont comprimées par les vents; la proportion des grêles y est très considérable. On sait que les avalanches d'eau sont des plus redoutables dans les vallées que dominent des escarpements raides et dépourvus de végétation; sur le versant oriental des montagnes bordières de l'Éthiopie, où le lit des torrents est si fortement incliné, ces déluges soudains sont plus dangereux qu'ailleurs : à peine a-t-on entendu la rumeur lointaine du torrent qu'il faut se hâter de gagner les pentes de la montagne, et l'on voit passer à ses pieds l'énorme masse d'eau, de boue et de cailloux. Pendant la saison pluvieuse, les communications sont complètement interrompues entre les plateaux que séparent de profonds koualla. Dans les plaines du Samhar, au milieu des sables, des argiles salines et des laves, les caravanes sont arrêtées parfois par l'intolérable chaleur que renvoient le sol

[1] G. Schweinfurth, *Petermann's Mittheilungen*, 1868, n° V.
[2] G. Rohlfs, *In Abessinien.*
[3] Werner Munzinger, *Ostafrikanische Studien*; — Ach. Raffray, *Abyssinie*

ou les rochers ou bien par les tourbillons sablonneux du *kharif*, rouges colonnes mouvantes qui se promènent sur le désert.

La flore de l'Éthiopie est très variée, grâce à la diversité des climats. Les deux zones principales de végétation sont naturellement celles des hauts plateaux et des vallées basses, mais un grand nombre d'espèces prospèrent dans les deux régions à la fois : chaque plante a son domaine particulier, différant par l'étendue et par la hauteur verticale le long des pentes. Les rivages de la mer Rouge ont leur flore spéciale, le koudel (*cassipourea africana*) et le chora (*avicennia tomentosa*), arbres qui croissent dans la zone du littoral alternativement couverte et délaissée par le flot; sur les bords de la baie de Haouakil, ces arbres sont presque aussi grands que les hêtres d'Europe et en ont l'aspect[1]. Au pied des montagnes de la chaîne éthiopienne la zone du Sahel, que l'on appelle souvent désert, mais bien à tort, n'a guère que des broussailles, si ce n'est dans le voisinage des sources. La flore des koualla se distingue surtout par sa richesse en arbres dont les feuilles tombent pendant la saison des sécheresses. Là croissent les sycomores et les figuiers; les tamaris se pressent au bord des torrents, les acacias entremêlent leurs branches épineuses sur les terrains pierreux; çà et là l'énorme baobab, le « pachyderme du monde végétal », cette malvacée qui est le plus grand des arbres, et qui pourtant offre à maints égards l'apparence d'une herbe, élève son tronc ventru, souvent creux et rempli d'eau, et ses rameaux en moignons, terminés par des rosettes de feuilles; quand le vent le renverse, son vaste tronc de 20 à 25 mètres de tour est utilisé par les pasteurs, qui s'y réfugient avec leurs troupeaux. Les palmiers ne pénètrent guère dans les koualla, ne s'éloignant pas des côtes de la mer Rouge; les Éthiopiens doivent importer leurs dattes de l'Arabie. Les plantes qui leur fournissent le pain sont principalement des céréales d'espèces particulières ou de variétés très différentes de celles d'Europe, qui prospèrent surtout dans la zone de hauteur moyenne où se sont groupées presque toutes les villes de l'Éthiopie. Les cultivateurs du Choa et de l'Amhara auraient à leur disposition 28 semences de millet, 24 sortes de froment, 16 variétés d'orge[2], diverses espèces de seigle et de maïs; la céréale la plus commune est une *eleusine*, le dakoussa, dont on fait de la bière et qui fournissait jadis exclusivement le pain pour la table des rois; une *poa*, le tef ou tief, est aussi en grand usage pour la fabrication des pâtes alimentaires. Introduite d'Europe par Schimper, la pomme

[1] Heuglin, *Reise nach Abessinien*.
[2] Harris, *The Highlands of Ethiopia*.

de terre a prospéré pendant quelque temps, puis, attaquée par la maladie, elle a été presque entièrement délaissée par les paysans éthiopiens. L'espèce de bananier, *musa ensete*, qui croît dans les koualla n'y porte que rarement des fruits, peut-être parce qu'elle est originaire des plaines du pays galla ; on ne l'utilise en Éthiopie que pour ses feuilles, qui servent de fourrage, et ses racines, auxquelles la cuisson donne le goût de la pomme de terre et dont on fait une pâte très appréciée dans le pays des Ilm-Orma. Quant aux arbres fruitiers d'Europe ou aux espèces correspondantes, ils donnent pour la plupart d'excellents fruits ; mais la vigne, qui fut sans doute introduite d'Europe, ainsi qu'en témoigne son nom presque grec de *voïna* (oïnos), et qui fut jadis très répandue, puisque toute la zone intermédiaire de l'Éthiopie a été appelée « pays des Vignobles », c'est à peine s'il en subsiste encore quelques pieds : l'oïdium l'a fait périr[1] ; quelques voyageurs accusent aussi Théodoros d'avoir fait arracher tous les ceps, sous prétexte que le vin devait être réservé pour des êtres supérieurs à l'homme[2]. Enfin, le cafier, la plante divine du Kaffa, ne paraît pas être d'origine spontanée dans l'Éthiopie proprement dite : on la cultive seulement dans le Godjam, aux environs de Gondar, sur les rivages méridionaux du lac Tana et en quelques autres régions du plateau.

Une des plantes sauvages les plus caractéristiques de l'Éthiopie, une de celles qui contribuent le mieux à donner aux paysages de la contrée leur physionomie spéciale, est le kolkoual, l'euphorbe à candélabre, qui ressemble aux euphorbes gigantesques des Canaries et des Açores ; ces plantes entremêlent si bien leurs rameaux charnus, qu'on s'en sert pour enclore les champs et les villages à défendre contre une attaque imprévue : quelques-unes dressent leur hampe ramifiée à plus de 12 mètres de hauteur ; la sève laiteuse du kolkoual est un poison redoutable, très employé dans la pharmacopée éthiopienne, et son bois sert à la fabrication de la poudre. Une autre plante, ayant le port et l'apparence du palmier, orne le penchant des monts jusqu'à l'altitude de 3300 mètres : c'est la djibara (*rhynchopetalum montanum*), dont la touffe de feuilles en forme de glaives est surmontée d'une tige florale de 3 à 5 mètres de hauteur, ceinte de belles fleurs lilas qui s'ouvrent successivement de bas en haut ; mais la plante meurt quand elle a fleuri. Un autre végétal caractéristique des hautes terres est le chardon gigantesque (*echinops giganteus*), dont le tronc est comme celui d'un arbre et dont les fleurs ont la grosseur d'une tête

[1] Th. von Heuglin, *Reise nach Abessinien.*
[2] Ach. Raffray, *Abyssinie.*

d'homme. Plus grandes encore, les bruyères s'élèvent à 8 mètres. C'est également sur les terrasses des dega que s'élèvent les majestueux kousso (*brayera anthelmintica*), qui de leur épais feuillage laissent retomber d'innombrables grappes de fleurs roses, employées en infusion contre le ver solitaire, non seulement en Éthiopie, mais aussi en Europe, depuis que le médecin Brayer en a recommandé l'usage. Une espèce de figuier, le *ficus daro*, ressemble au multipliant de l'Inde par ses racines aériennes qui forment de nouveaux troncs, forêt commençante sous laquelle des centaines d'individus pourraient trouver l'ombrage : des légendes, qui se rapportent évidemment au daro, parlent d'armées entières campant sous les branches d'un seul arbre d'Abyssinie. Le wanzé (*cordia abyssinica*) est un arbre touffu, que l'on plante d'ordinaire autour des maisons. La famille des conifères est représentée sur les hauts plateaux d'Éthiopie par l'if et surtout par le genévrier, dont le tronc gigantesque se dresse à 30 et 40 mètres, ou même, dans le Choa, à 50 mètres de hauteur. C'est l'arbre que l'on plante autour des cimetières et dont les branches sont jetées sur les tombes : le bois de genévrier, qui se débite en longs éclats, — car on ne se donne même pas la peine de le scier en planches, — est le bois de construction par excellence; on l'emploie aussi comme combustible.

Quelques régions éthiopiennes, notamment les contreforts du Zeboûl, à l'est de la chaîne bordière, sont recouvertes d'immenses forêts de genévriers où la hache n'a fait encore que bien peu de clairières; ces bois y présentent une apparence unique, car dans aucune autre partie du monde on ne voit des conifères, comme ceux de la zone septentrionale, unis les uns aux autres par un réseau de lianes aussi enchevêtrées que celles des forêts tropicales[1]. Mais dans son ensemble l'Éthiopie est un pays déboisé; l'habitude, si générale en Afrique, d'incendier les graminées des pâturages, explique la destruction de presque toutes les forêts des hauteurs. En maints endroits on n'aperçoit du haut des montagnes d'autres taches vertes que celles des cultures autour des villages et les bois sacrés des églises. D'ailleurs les espèces d'arbres appartenant à la flore abyssine sont peu nombreuses : on n'en connaît que 235, dont 30 seulement pour le voïna-dega et 10 pour le dega[2]. Mais, grâce à l'étagement des climats et des espèces sur les pentes et sur les terrasses, l'Éthiopie pourrait devenir un jour un vaste jardin botanique pour la culture de tous les arbres d'Europe, de toutes les plantes alimentaires et industrielles. Pauvre en minéraux,

[1] Abargues de Sosten. *Asociacion española para la exploracion de Africa.*
[2] G. Schweinfurth, *Petermann's Mittheilungen*, 1868, n° V.

puisqu'elle a seulement le fer, le sel et le soufre dans les pays volcaniques, et dans le Godjam et le Damot un peu de poudre d'or, elle a en compensation les ressources infinies que lui donne l'universalité de sa flore, européenne au sommet, indienne à la base; mais ces ressources resteront presque sans utilité tant que des voies de communication faciles ne mettront pas les plateaux éthiopiens en relations de commerce avec le monde extérieur. Pendant la saison favorable, quand les pluies ne changent pas les sentiers en fondrières et ne gonflent pas les torrents, il faut ordinairement des mois au voyageur pour traverser l'Abyssinie, des bords de la mer Rouge aux plaines inclinées vers le Nil. Les étapes, les approvisionnements sont réglés par le souverain, et maint voyageur attendit pendant des semaines et des mois l'autorisation de continuer sa route.

La variété des climats et des flores a pour conséquence celle des espèces animales sauvages et domestiques : de même que les plantes se succèdent sur les flancs des montagnes dans un ordre correspondant à celui des zones sur la rondeur de la Terre, de même la faune s'étage sur les pentes. En bas elle est arabe ou saharienne; sur les contreforts, elle correspond à celle du Sénégal; méditerranéenne sur les plateaux, elle est presque européenne sur les sommets des monts[1]. Dans les plaines inférieures vivent les girafes, les zèbres, les ânes sauvages, dont une forme était nouvelle pour les naturalistes. Les autruches parcourent aussi les terres basses. Des nombreuses espèces d'antilopes qui habitent l'Éthiopie, il en est plusieurs qui ne remontent les escarpements du plateau qu'à une faible hauteur, tandis que sur les plus hauts sommets du Simèn, à plus de 4000 mètres, on rencontre des bouquetins. Diverses espèces de singes, entre autres le colubus guereza, à la splendide fourrure noire et blanche, ne quittent pas les forêts des régions basses dans le Choa, le Godjam, le Koualla-Woggara; mais à 2000 mètres d'altitude vivent certaines espèces de cynocéphales. Quant au rhinocéros, on l'a vu dans les montagnes de l'Abyssinie jusqu'à l'altitude de 2500 mètres, au milieu de rochers qu'il escalade à la course. L'éléphant est aussi une bête des montagnes, quoiqu'il préfère les fourrés des plaines inférieures, où il fait de grands ravages, dévorant les feuilles, cassant les branches, arrachant les troncs. Mais lorsque les fleuves ont tari, le manque d'eau le chasse des régions basses : c'est en vain que les lourds animaux vont se coucher dans le lit desséché des cours d'eau, pour qu'un peu d'humidité suinte dans le creux qu'ils ont ainsi formé; quittant les terres chaudes pour entrer dans les hautes vallées où coulent encore quelques

[1] Ach. Raffray, *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, 1884.

ruisseaux, ils parcourent les montagnes des Bogos, celles qui dominent le cours du Takkazzè et les rives du lac Tana. Toutefois ils deviennent rares, car les chasseurs les poursuivent avec acharnement, non seulement pour leur arracher le précieux ivoire, mais aussi pour venger les déprédations commises dans les cultures. Les Arabes de la plaine racontent que les éléphants savent parfaitement quand ils doivent attendre les convois des chameaux qui apportent des approvisionnements de dourrah dans les montagnes : en embuscade pour guetter la caravane, ils se présentent soudain, les chameaux effrayés se cabrent et s'enfuient en jetant leurs outres pleines de céréales, et les assaillants avisés s'emparent des provisions[1]. C'est aussi le manque d'eau dans les plaines qui force les hippopotames à pénétrer au loin dans l'intérieur de l'Éthiopie, jusqu'au pied des cascades; ils se baignent dans les vasques du haut Takkazè et ne craignent pas de s'aventurer sur les pentes des monts environnants à une grande distance du torrent; ils sont aussi très nombreux dans les eaux du Tana; mais ils n'y atteignent pas les mêmes dimensions que dans le courant des fleuves africains. Les crocodiles remontent les cours d'eau de l'Abyssinie jusque dans le voisinage des sources; mais ceux qui ne peuvent s'échapper en remontant les eaux courantes, et que le retrait des lacs ou flaques temporaires des fleuves desséchés laisse dans la vase, restent engourdis pendant la période des sécheresses; l'inondation nouvelle les réveille de leur torpeur.

Le lion ne s'égare que rarement au-dessus des régions basses et vers le nord il ne dépasse pas le territoire des Beni-Amer : il se distingue de ses congénères de l'Afrique centrale par les nuances sombres de sa crinière, et même une de ses variétés, qui vit au bord du Takkazè, est d'un noir presque complet. C'est une gloire pour le guerrier de tuer un lion : il en apporte triomphalement la peau à son roi, qui lui en rend quelques rognures, employées à la décoration du bouclier. Le léopard est plus dangereux que le lion, car il a plus d'audace, et parcourt le pays jusqu'à 3500 mètres d'altitude; quand il a goûté la chair de l'homme, il la préfère à celle de tout autre animal : l'Éthiopie, comme l'Inde, a ses « mangeurs d'hommes ». Un autre fauve, encore plus redouté, est le *wobo* ou *abasambo*, que Lefebvre croyait être un loup[2] et qui tiendrait du lion et du léopard : dans toutes les régions d'Éthiopie, les indigènes prétendent avoir aperçu sa robe jaune ou grisâtre rayée de stries noirâtres; au sud de l'Abaï, un de ces fauves attaqua la cabane de Cecchi et déchira un enfant[3]. L'hyène

[1] Th. von Heuglin, *Reise nach Abessinien.*

[2] *Voyage en Abyssinie*, 4e partie, *Histoire naturelle*, *Zoologie.*

[3] Th. von Heuglin; Antinori; — *Esploratore*, dic. 1882.

tachetée est très commune. Le buffle, que l'on rencontre surtout dans les koualla, près des cours d'eau, est des bêtes féroces celle qui attaque le plus fréquemment l'homme ; il n'est pas d'ennemi qu'il redoute et rien ne l'arrête dans son élan, ni fondrières, ni rochers, ni fourrés épineux. Quand on abat de vieux buffles, on leur trouve toujours sur le corps les marques profondes de combats ; souvent ils brisent leurs cornes gigantesques, dont quelques-unes ont jusqu'à 60 centimètres de pourtour à la base ; elles sont des plus appréciées comme hanaps par les buveurs éthiopiens. La faune sauvage comprend aussi des sangliers, dont les chrétiens d'Éthiopie mangent parfois la chair pour braver les mahométans, mais d'ordinaire cet animal est réputé impur. Les Abyssins refusent également de toucher à la chair de la tortue ; de tous les êtres vivants, celui auquel il leur répugnerait le plus de goûter est le lièvre : à l'égard de ce rongeur, ils obéissent encore strictement à la loi de Moïse. On répète d'ordinaire qu'il n'y a point d'oiseaux chanteurs en Afrique, mais nulle part mieux qu'en Éthiopie on ne voit combien cette affirmation est erronée : ces oiseaux sont représentés dans le pays par un grand nombre d'espèces, presque toutes ornées d'un plumage éclatant[1]. L'ibis sacré (*geronticus æthiopicus*), que l'on ne voit plus sur les bords du Nil égyptien, vit toujours dans les hautes vallées abyssiniennes. Aux branches des arbres qui s'inclinent sur les ruisseaux et sur les eaux dormantes pendent les nids du passereau *textor alecto* ou *ploceus aureus* ; M. Stecker a compté 872 de ces corbeilles suspendues à un seul acacia[2].

Suivant l'altitude de la contrée qu'ils habitent, les Éthiopiens ont des animaux domestiques différents. Ils n'emploient de chameaux que dans les parties basses de la contrée, et l'on n'en rencontre plus au-dessus de 1500 mètres. Quant au cheval abyssin, évidemment de provenance arabe, il s'est propagé dans toutes les régions peuplées de l'Éthiopie, mais en se modifiant peu à peu : il est plus petit, plus trapu que le cheval arabe, d'une fidélité canine, et ne le cède guère au mulet par son adresse à gravir les rochers et par sa force d'endurance. L'âne a été également introduit sur les plateaux, mais c'est un animal presque sans force et mal utilisé pour le transport ; il n'a aucune des qualités de ses congénères d'Égypte. L'Éthiopie, avec ses immenses pâturages d'herbes savoureuses, est le pays par excellence pour l'élève des bestiaux, et quelques-unes des races, différentes par la stature et la forme, la longueur des cornes et la couleur de la robe,

[1] Rohlfs, *Meine Mission in Abessinien.*
[2] *Mittheilungen der Afrikanischen Gesellschaft in Deutschland*, vol. III, 1881, n° 1.

pourraient rivaliser avec les plus belles de l'Europe. Les deux espèces de brebis, à queue mince et à grosse queue, ainsi qu'une espèce intermédiaire, se rencontrent en diverses parties du plateau. Les Abyssins élèvent aussi la chèvre, dont la peau donne le parchemin sur lequel sont écrits la plupart des livres religieux, mais ils n'ont point de porcs, de pigeons, de canards, ni d'oies; quant aux poulets, ils ne manquent dans aucun village, et dans quelques églises on entretient des coqs pour annoncer l'heure de la prière matinale. Les chiens domestiques ne constituent que de petites races, sans qualités remarquables, à l'exception des chiens de berger, qui sont de haute taille et d'une grande vaillance. Dans quelques districts de l'Éthiopie on s'occupe aussi d'apiculture, mais on a remarqué que le miel a des propriétés vénéneuses partout où les abeilles vont sucer les fleurs des euphorbes à candélabre : c'est là un phénomène analogue à celui que l'on a observé depuis l'antiquité dans les montagnes du Caucase et du Pont.

Des éléments très divers se sont fondus dans la population de l'Éthiopie. Des immigrants de la péninsule Arabique, des rivages du Nil, des hautes et basses plaines environnantes, s'y sont mélangés à diverses reprises avec les aborigènes. Ceux que l'on considère comme tels sont les Agaou ou les « Libres »[1], qui constituent encore le fond de la nation éthiopienne et qui vivent principalement dans les provinces du Lasta, sur le haut Takkazè, et dans l'Agaoumeder, à l'occident du lac Tana. D'après quelques égyptologues, les Agaou seraient les descendants des Ouaoua, le peuple de Nubie dont parlent les anciens monuments égyptiens, et qui fut graduellement repoussé vers le haut Nil et dans les montagnes. Diverses cérémonies rappelleraient l'influence persistante de l'antique religion égyptienne. Aux bords du Nil Bleu, de même que sur le Takkazè, les Agaou célèbrent des fêtes en l'honneur de l'eau divine. Ils vénèrent aussi le serpent, qui eut un si grand rôle dans la mythologie primitive des Égyptiens et qui est encore adoré par tant de peuplades des deux mondes[2]. Ils parlent un dialecte particulier, le hamtenga ou hamva, qui se rattache d'ailleurs à la même souche que l'amhariña, langue usuelle des Abyssins.

Les Felacha, les Juifs de l'Éthiopie, dont le nombre a été diversement évalué, de 10 000 seulement à un quart de million, sont très probablement les frères des Agaou par l'origine : on les rencontre dans toutes les parties

[1] Sapeto, *Esplorazione*, vol. I, 1877-1878.
[2] Hartmann, *Abyssinien und die übrigen Gebiete der Ostküste Afrika's.*

du plateau, et même dans le Choa et le Gouragé, divisés en trois groupes religieux ayant chacun un grand prêtre; dans l'Éthiopie méridionale on les appelle Fendja; on n'en trouve plus dans les montagnes du Simên, où ils formaient encore la majorité à la fin du seizième siècle[1]. Leur nom de Felacha signifie « Exilés » et ils se disent en effet les descendants de bannis de la Terre Sainte. D'autre part, ils aiment aussi à citer la légende qui les représente comme ayant pour aïeul Menelik, fils de Salomon et de la reine de Saba. Parmi les voyageurs qui les ont visités, plusieurs ont trouvé que leur type rappelle bien celui des Juifs orientaux, mais la plupart n'ont point remarqué de différences frappantes de traits entre eux et leurs voisins, si ce n'est peut-être que leurs yeux sont un peu obliques comme ceux des Agaou[2]. Leur langue, le kouara, houara ou houaraza, qui d'ailleurs paraît être sur le point de disparaître, ressemble également à l'idiome des Agaou et donne une plus grande probabilité à l'hypothèse d'une même provenance pour les deux groupes de population. Mais la ferveur religieuse des « Exilés » les rattache si fortement aux Juifs, qu'on ne saurait s'étonner de voir d'autres Israélites les considérer comme des frères de race[3]. En tout cas, il fut un temps où la cohésion religieuse entre les diverses communautés juives, de la Palestine à l'Éthiopie, était complète : du Morijah de Jérusalem aux nombreux « monts Sinaï » des plateaux africains les communications étaient ininterrompues, grâce aux puissantes républiques juives qui occupaient une grande partie de la péninsule Arabique et dont une subsistait encore en pays hymiarite, cinquante ans avant la naissance de Mahomet. De l'orient, la religion s'était propagée par delà la mer Rouge, et quand vint la période de la décadence, c'est à l'occident que se maintint le mieux le « peuple élu ». Les Felacha n'ont plus comme autrefois la prépondérance religieuse en Éthiopie et leurs dynasties n'ont laissé qu'un souvenir; toutefois ils ne sont pas, comme les Juifs de l'Arabie, une caste haïe, persécutée de tous.

Dans presque toutes les provinces, ils se tiennent à l'écart des autres Abyssins, habitant des villages distincts ou des quartiers séparés dans les villes : leurs « mosquées », qui se divisent en trois compartiments d'inégale sainteté, comme les tabernacles des premiers Juifs, se révèlent de loin par un pot de terre placé sur le faîte. Très désireux de conserver la pureté de leur race, les Felacha ne se marient point à des femmes de religion différente, il leur est même défendu d'entrer dans les demeures des chrétiens, et

[1] Ed. Rüppell, *Reise in Abyssinien.*
[2] Arnaud d'Abbadie, *Douze ans dans la haute Éthiopie;* — Hartmann, ouvrage cité.
[3] Joseph Halévy, *Prières des Falachas.*

quand ils se sont souillés par une semblable visite, ils sont tenus de se purifier avant de rentrer dans leur maison. Ils ne pratiquent point la polygamie et le mariage est beaucoup plus respecté chez eux que chez les autres Abyssins, quoique les femmes aient une plus grande liberté; il est rare que les unions soient hâtives comme dans les familles chrétiennes : c'est de vingt à trente ans pour les hommes et de quinze à vingt ans pour les femmes que se célèbrent les mariages[1]. Comme les mahométans, ils sont en général très supérieurs aux chrétiens, leurs maîtres, pour la moralité. Bien différents des autres juifs, ceux d'Éthiopie n'ont aucun goût pour le commerce : ils sont artisans pour la plupart, forgerons, maçons, charpentiers, potiers, tisseurs; il en est aussi qui s'occupent d'agriculture ou de l'élève du bétail, mais ils réprouvent unanimement la profession de marchand, comme en opposition avec la loi de Moïse. On voit que leur interprétation des livres saints n'est pas la même que celle des rabbins de l'Europe et de l'Asie; d'ailleurs, quel que soit leur zèle à remplir les prescriptions de la « loi », leurs pratiques sont mêlées de nombreuses cérémonies empruntées aux chrétiens du pays. Leur principale préoccupation est d'observer rigoureusement le sabbat, d'offrir des sacrifices sur la pierre sacrée du temple et suivant les formes traditionnelles, de se tenir en état de pureté par de fréquentes ablutions et l'isolement des personnes qu'a souillées la maladie : chaque famille possède en dehors du village une cabane où doivent être portés les malades pendant un nombre prescrit de jours, et c'est là que meurent le plus souvent les vieillards, privés par l'inflexible loi du bonheur d'avoir un fils à leurs côtés. Mais il est probable qu'avant longtemps les pratiques religieuses des Felacha ne seront plus qu'un souvenir, car le principe du gouvernement éthiopien est que le sujet doit professer la foi du maître. Lors du passage des plus récents voyageurs on s'attendait à un ordre royal obligeant les Felacha à se déclarer chrétiens.

La caste des Kamant, que l'on rencontre en petit nombre dans les montagnes des environs de Gondar et dans les koualla du versant nord-occidental de l'Éthiopie, de même que dans le Choa, parle la langue des Felacha et ne se distingue point d'eux par le type de figure : on considère les Kamant comme étant aussi de race agaou. Leurs traditions les rattachent aux Felacha, et comme eux ils se réclament du prophète Moïse; s'ils ne célèbrent pas le sabbat, du moins se reposent-ils de leur travail ce jour-là; il en est aussi qui s'abstiendraient de labeur aux fêtes chrétiennes. Toutefois chrétiens et juifs s'accordent à ne voir en eux que des païens; on dit qu'ils

[1] Henri A. Stern, *Wanderings among the Falashas in Abyssinia.*

vont pratiquer certaines cérémonies au pied des rocs. Au commencement de son règne, Théodoros eut l'idée de les convertir de force à la religion chrétienne; mais on lui fit remarquer qu'il ne serait pas convenable de traiter comme des égaux devant Dieu des êtres de condition méprisée, qui servent de porteurs d'eau et de coupeurs de bois aux familles bourgeoises de Gondar. Les Kamant sont très laborieux et à cet égard pourraient servir d'exemple aux Abyssins qui se croient leurs supérieurs : c'est grâce à eux que Gondar et les autres villes du voisinage reçoivent chaque matin les approvisionnements nécessaires[1]. Comme les Orejones du Nouveau Monde, comme les Wa-Konafi voisins du Kilima N'djaro et les gens de diverses tribus bantou, les femmes kamant se percent le lobe des oreilles au moyen de disques en bois, de manière à faire tomber le cartilage extérieur sur leurs épaules. Les Woïto des bords du Tana, chasseurs d'hippopotames et pêcheurs, qui récemment encore parlaient la langue des Agaou, appartiennent aussi aux populations aborigènes : ils ne font point circoncire leurs enfants et se nourrissent indifféremment de la chair des animaux purs et impurs. Les Tsellan, dans la même région, sont des pasteurs errants.

Les Mensa et les Bogos ou Bilên, qui vivent sur le versant septentrional des monts éthiopiens, dans le Senhit, Sennaheït ou « Beau Pays » qui sépare le Sahel du Barka, seraient également d'origine agaou, tandis que, d'après M. Antoine d'Abbadie, ils descendraient des Blemmyes. Les Bogos, ou plutôt les Boasgor, c'est-à-dire les fils de Boas, ont pour ancêtres, disent-ils, un Agaou du Lasta, qui se serait enfui vers le milieu du seizième siècle pour éviter la vendetta. Placés, comme ils le sont, dans une marche de guerre entre les mahométans de la plaine et les chrétiens du plateau, les Bogos ont été presque exterminés par les uns et les autres; en 1858, ils n'étaient qu'au nombre de 8400 environ; toutefois ce faible débris de nation a gardé sa langue, le bilên, et quelques restes de ses pratiques chrétiennes. Quoique réduit à quelques groupes de familles, ce petit peuple africain est pourtant un de ceux qui ont été étudiés de la manière la plus approfondie, leurs coutumes étant prises comme type de celles qu'on observe chez toutes les populations du nord de l'Éthiopie[2]. La société se divise en deux classes absolument tranchées, celle des « anciens » ou *choumaglié* et celle des « clients » ou *tigré*, ce qui permet de supposer que ces plébéiens sont des vaincus abyssins ou des immigrants accueillis en qualité de suppliants. Le tigré est le serf du choumaglié, mais celui-ci n'a pas le droit

[1] Stern, ouvrage cité.

[2] Werner Munzinger, *Ueber die Sitten und das Recht der Bogos*; — G. Lejean, *Revue des Deux Mondes*, 1er juin 1865; — Antoine d'Abbadie, *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, 1866.

de le vendre ; il ne peut que le céder avec sa terre à un autre suzerain ; il est même tenu de le protéger, de le défendre, de venger ses insultes ; le sang d'un tigré est estimé à un autre sang de tigré ou à 93 vaches, tandis que le sang d'un chounmaglié vaut un autre sang noble ou 158 têtes de bétail. Le fils aîné du gentilhomme hérite de son épée à deux tranchants, des vaches blanches, des terres et des tigré, mais la maison paternelle est le lot du plus jeune des fils. Les filles, presque toutes mariées très jeunes, n'héritent point. La vertu des femmes est estimée très haut, et celui qui lui porte outrage est assimilé au meurtrier ; mais la femme, non respectée comme un être humain, l'est seulement comme propriété : personnellement elle est sans droits, sans responsabilité, sans devoirs même ; elle est assimilée à l'hyène, l'animal le plus méprisé de l'Éthiopie. Chez les Bogos, le mari ne voit jamais le visage de sa belle-mère et même n'en prononce point le nom. De son côté, la femme ne saurait sans crime dire ceux de son mari ou de son beau-père. D'après la tradition, l'admirable contrée qu'habitent aujourd'hui les Bogos était la patrie des Rom, que les chants célèbrent encore comme des vaillants guerriers, « si hardis qu'ils jetaient leur lance contre le ciel ». Des monuments de pierre recouvrent leurs ossements; de mauvais génies, dit-on, gardent les trésors enfouis dans ces tombeaux. Qu'étaient ces Rom d'autrefois? Peut-être des colons de civilisation byzantine qui se glorifiaient du nom de Romains, peut-être les Adulitains, chassés dans l'intérieur par la conquête musulmane[1].

Au nord des Bogos, et comme eux sur les terrasses avancées des monts éthiopiens, vivent les Takué, qui sont aussi d'origine agaou et qui parlent le bilèn, d'où le nom de Bilèn qui leur est donné quelquefois comme aux Bogos. De même que la plupart de leurs voisins, ils se vantent, probablement à bon droit, d'être une nation de conquérants ; mais ils sont originaires de l'Afrique, au moins depuis un temps immémorial, et l'on montre encore dans le Hamasen les champs qui appartenaient à leurs familles. Les Dambelas, à l'ouest, sont aussi des Abyssins, tandis que les Mensa, sur les plateaux de l'est, et les Marea, dans la région montagneuse que limite au nord le cours de l'Anseba, se disent d'origine arabe et descendraient même d'un oncle du Prophète; ils sont à demi nomades, quoique agriculteurs, et vivent sous la tente. Pourtant Mensa et Marea étaient chrétiens, comme les Takué et les Bogos, et c'est pendant la première moitié de ce siècle seulement que commença l'œuvre de conversion au mahométisme, d'abord par la foule des pauvres et des asservis ; les chefs ne sont devenus mahométans qu'après

[1] G. Lejean, mémoire cité.

le gros de la nation ; dans les grands désastres ils ont parfois recours à l'ancien dieu Egziabeher, remplacé par Allah dans les prières ordinaires. Depuis leur entrée dans le monde de l'Islam, les Marea n'élèvent plus de tombelles sur leurs morts comme les Bogos. Au nombre d'environ 16 000, ils se divisent en deux tribus, les « Noirs » et les « Rouges » ; or, par un contraste bizarre, ceux-ci, qui forment la division méridionale, cultivent des terres noirâtres, tandis que les Marea « Noirs », ceux des collines septentrionales, vivent sur un sol de couleur rouge. Leur langue est celle du peuple vaincu, les Tigré, tristes ilotes qui vivent sans droits, esclaves de chaque Marea et de la nation tout entière, en dépit des préceptes de l'Islam qui donnent à tous les fidèles le nom de frères. Lors de la mort d'un Marea, chaque chef de famille tigré est tenu d'amener une vache aux héritiers du noble. Il n'est pas de race d'aristocrates qui égale le Marea en fierté. Aussi la « mort sans phrases » est-elle la seule peine qui puisse lui être infligée ; il ne comparaît devant aucun tribunal, n'a point l'humiliation de s'excuser ou de se défendre. Quand le sang de la race a été contaminé par une naissance hors mariage, père, mère, enfant sont tués ensemble : ainsi disparaissent les traces de l'attentat[1].

Les Az-Hibbès ou Habâb, pasteurs qui parcourent, au nord des Mensa et des Marea, les plateaux montueux limités à l'est par le Sahel riverain de la mer Rouge, à l'ouest par la vallée du Barka, se rattachent également aux populations éthiopiennes par leur langue, — dérivée du ghez comme le tigré, — et par leurs traditions, car ils furent chrétiens, au moins de nom, jusque vers le milieu du dix-neuvième siècle ; devenus nomades d'agriculteurs qu'ils étaient, ils ont pris la religion des autres pasteurs qui les entourent. Divisés en petites républiques pastorales, qui n'ont d'autres richesses que le bétail, les Habâb voyagent des montagnes aux avant-monts et à la plaine, à la recherche des eaux et des pâturages : pendant l'hiver, l'admirable plateau de Nafka, qui peut être considéré comme le centre du pays des Habab, est complètement abandonné aux bêtes sauvages ; cependant des restes de constructions, des tombeaux disposés en trois ou quatre degrés circulaires[2], prouvent que la contrée fut autrefois habitée d'une manière permanente : on attribue ces ruines aux Bet-Malié ou « Gens de la Maison Riche »[3], petite tribu que l'on croit être d'origine autochthone. L'éléphant du pays des Habâb est nomade comme les hommes. Tant que durent les

[1] W. Munzinger, *Ostafrikanische Studien.*
[2] Th. von Heuglin, *Reise in Nordost-Afrika.*
[3] Henri Duveyrier, *Notes manuscrites.*

pluies d'hiver, il fréquente par troupes les pentes orientales du plateau, sur la lisière du Sahel; puis, en été, il remonte vers les hauteurs du Nafka, pour descendre ensuite à l'ouest et gagner la vallée du Barka et les versants des monts abyssiniens[1].

A l'ouest, au nord, à l'est des Habâb, dans les terres basses, s'arrondit une zone mixte, celle des Beni-Amer, qui semblent issus d'un mélange d'Abyssins et de Bedja et chez lesquels l'idiome « bédouin » des Bedja lutte pour la prépondérance avec le dialecte tigré, connu dans le pays sous le nom de hassa. Les Nebtab du Sahel, tous nobles et reconnus comme tels par leurs voisins, sont également partagés entre les deux zones glossologiques. L'élément éthiopien est d'autant plus fortement représenté que les tribus des Beni-Amer sont plus rapprochées du grand plateau : celles qui vivent dans le voisinage des Mensa, dans les plaines du Samhar, parlent presque exclusivement le tigré[2]; les alliances se font par les filles des Bogos et d'autres peuplades des montagnes que les Beni-Amer prennent pour épouses; mais eux-mêmes sont trop fiers pour donner leurs filles en mariage aux hommes des tribus abyssines. Dans ces régions intermédiaires, comme dans les marchés d'esclaves qui entourent la région des plateaux, on rencontre les types les plus différents, ceux de l'Agaou à la figure large, aux pommettes saillantes, et ceux des Arabes ou Arabisés, tels que les Hadendoa ou les Chaïkieh, au front haut, aux joues plates, au nez mince, à l'œil sauvage, presque hagard.

Quant aux Saho ou Choho, qui occupent, à l'occident de Massaouah, le versant du plateau de Hamasen et qui ajoutent aux ressources que leur procure l'élève du bétail, les bénéfices de leur métier de guides entre le port de mer et les montagnes, ils sont considérés par quelques auteurs comme de vrais Abyssins, tandis que la plupart des voyageurs les rattachent aux Afar ou même aux Galla[3]; leurs dialectes, d'origine afar, ressemblent à ceux qu'on parle dans toute la région du sud jusqu'au fleuve Aouach. Quoique très sobres, ils ont la figure pleine, le teint d'une fraîcheur admirable. La religion dominante des Choho, comme celle de toutes les populations du littoral, est le mahométisme; cependant dans le voisinage du plateau il en est qui mêlent des réminiscences chrétiennes à leur foi musulmane et quelques villages, où résident des missionnaires, sont devenus catholiques. Les Choho, quoique nominalement soumis au « roi des rois », sont indépendants en réalité et leurs chefs n'ont d'autorité que le nom : tous les

[1] Th. von Heuglin, *Bulletin de la Société de Géographie du Caire*, 1876.
[2] Werner Munzinger, *Ostafrikanische Studien*.
[3] Ed. Rüppell, *Reise in Abyssinien*.

membres de la tribu discutent en égaux dans les assemblées et celui d'entre eux qui chercherait à dicter ses volontés serait exclus ou mis à mort : l'observance des coutumes héréditaires, le respect de l'opinion, unissent les Choho en un corps de nation. La loi du sang est observée avec une extrême rigueur. Il faut que le meurtrier meure ou qu'il acquitte le prix fixé pour une existence. Lorsque l'assassin fugitif n'a pas de parents qui puissent répondre à sa place, la tribu doit se substituer à lui et l'on tire au sort pour savoir qui sera le débiteur du sang. Cependant il arrive parfois que la famille du meurtrier consente à son exécution et, dans ce cas, les parents et les amis viennent, chacun à son tour, prendre leur part de responsabilité de la mort, en tirant une corde que l'on attache aux pieds du patient[1].

A l'ouest des plateaux éthiopiens, sur les avant-monts tournés vers l'Atbâra, le Rahad, le Dender, le fleuve Bleu, et son affluent le Toumat, les croisements de la race abyssine, au lieu de se faire avec Arabes et Afar, se sont opérés avec d'autres éléments ethniques, ceux des populations nègres. Le nom général, mais étranger à tous, que l'on donne à ces indigènes qui peuplent le versant occidental des monts d'Éthiopie est celui de Changalla ou Chankalla : sous cette appellation sont réunies un grand nombre de tribus diverses par l'apparence, l'idiome et l'origine. Elles se ressemblent seulement par la nuance presque noire de la peau et par l'état de barbarie relative dans lequel les maintiennent des guerres continuelles et l'incessante chasse à l'homme. Depuis un temps immémorial et de nos jours encore, les « barons » éthiopiens qui vivent dans le voisinage de tribus changalla tiennent pour un de leurs droits les plus précieux celui de descendre dans les forêts des avant-monts avec leur bande de rabatteurs et de tireurs, de tuer les malheureux qui osent défendre leurs villages et de ramener une chiourme de captifs pour en faire cadeau à leur souverain ou pour les vendre aux marchands. Dans le voisinage de la plaine, les Changalla ont d'autres ennemis à redouter, les Arabes, et ceux-ci ont également réduit en esclavage une partie considérable de la population noire. Enfin, au sud, les invasions des Galla ou Ilm-Orma ont eu souvent pour résultat le dépeuplement de la contrée ; il est vrai qu'après avoir ravagé certains districts, des Galla s'y sont établis à demeure : tels sont, à l'ouest de l'Abâi, ceux de la province de Metcha, devenus résidents en territoire abyssin ; ces Galla n'ont pas d'ennemis plus acharnés que leurs anciens compatriotes : le patriotisme a changé avec le sol[2].

[1] Ach. Raffray, *Abyssinie*.
[2] Arnaud d'Abbadie, *Douze ans dans la haute Éthiopie*.



ÉTHIOPIENNE ET ARABE CHAÏKIEH, ESCLAVES A KHARTOUM

D'après une photographie de M. Richard Buchta.

Les Éthiopiens policés des plateaux constituent deux groupes principaux, distincts par la langue et les traditions : les gens du Tigré, c'est-à-dire des

N° 42. — POPULATIONS DE L'ABYSSINIE.

C. Perron

1 : 3500000

0 100 kil.

hautes terres du nord-est, et ceux de l'Amhara et du Choa, régions de l'occident et du sud. Les Tigréens, qui ont donné leur nom à la province, ont peut-être les traits un peu plus marqués que les autres Abyssins, desquels

il est d'ailleurs difficile de les distinguer; mais ils parlent une langue spéciale, le tigriña, idiome dérivé du ghez, le langage classique dans lequel sont écrits les ouvrages religieux et que récitent les prêtres dans les églises, comme pour donner plus de sainteté à leurs prières et à leurs formules en prononçant des paroles incomprises du peuple. Les radicaux sémitiques du ghez se retrouvent plus ou moins mélangés aux mots de provenance aborigène et aux termes galla dans le tigriña, de même qu'en un dialecte parent, le tigrié (tigré, tigraï), employé par les populations du versant septentrional des monts, dans les hautes vallées tributaires du Barka. La langue « bédouine » des Habâb est du ghez qui s'est conservé presque sans modifications, et souvent des théologiens d'Abyssinie sont allés vivre parmi ces humbles pasteurs des montagnes du nord pour étudier les origines de leur langage sacré[1]. Un autre dialecte de même provenance, le hassa, peu différent du tigrié, s'est maintenu chez les Beni-Amer, dans les plaines du Samhar, riveraines de la mer Rouge, mais chez ce peuple, où l'élément arabe est en lutte avec l'élément éthiopien, c'est le premier qui l'emporte graduellement; de ce côté la zone glossologique de l'Abyssinie se rétrécit peu à peu au profit de l'arabe, de même que naguère la religion chrétienne était refoulée par l'Islam.

Des deux principales langues éthiopiennes, le tigriña et l'amhariña, le dernier, également dérivé du ghez, est plus envahissant, grâce à la supériorité de civilisation qui appartient aux habitants de l'Amhara et à leur prépondérance politique. L'amhariña est le langage du commerce et de la diplomatie; il est aussi l'idiome littéraire, ayant son alphabet spécial de 33 lettres, avec 7 formes chacune, soit 251 caractères, qui s'écrivent de gauche à droite, comme dans nos langues européennes, et le nombre des ouvrages rédigés dans cette langue est assez considérable déjà pour constituer des bibliothèques. C'est en Europe que se trouvent les plus importantes, et en première ligne celle du *British Museum*, qui comprend 548 ouvrages, provenant surtout des collections du roi Théodoros. La plupart des livres amhariña ont été composés pour l'édification des fidèles, mais la magie, l'histoire, la grammaire sont également représentées dans les collections d'ouvrages éthiopiens[2]. La science possède déjà trois dictionnaires de la langue amhariña; le plus récent, œuvre philologique de valeur capitale, est celui auquel M. d'Abbadie a travaillé pendant plus d'un quart de siècle. Quant aux dialectes tigriña, ils n'ont aucune littérature.

[1] Werner Munzinger. *Ostafrikanische Studien.*

[2] Ant. d'Abbadie, *Catalogue raisonné de manuscrits éthiopiens* (234 manuscrits, composant la bibliothèque de M. d'Abbadie).

Les Éthiopiens des diverses provinces, Tigré et Amhara, présentent de notables contrastes, suivant le lieu d'habitation, les métiers, la nourriture, les mélanges de race; mais si l'on ne tient pas compte des extrêmes, variant du type nigritien à celui des blancs d'Europe, on peut dire que, dans l'ensemble, les Éthiopiens se distinguent par la belle proportion des membres et la régularité des traits. La plupart ont la taille moyenne[1], les épaules larges, le corps un peu grêle, mais une élégance admirable dans les gestes et le maintien; drapés dans leur chouma, pareille à la toge romaine, ils disposent avec une grâce parfaite les plis du costume, suivant les impressions mobiles de leur esprit. Ils ont en général le front haut, le nez droit ou même aquilin, les lèvres épaisses, la bouche plus avancée que l'Européen, le menton pointu. La tête, dolichocéphale, est recouverte de cheveux légèrement frisés, presque crépus, souvent disposés en petites touffes, désignées par les musulmans marchands d'esclaves sous le nom de filfil ou « grains de poivre ». Ils ont la barbe rare comme la plupart des Africains, et comme eux également ont l'habitude d'abaisser en clignotant la paupière sur leurs grands yeux, ce qui leur donne souvent l'air faux et perfide. Quant à la couleur de la peau, on voit toutes les nuances, depuis le noir franc du nègre jusqu'au blanc foncé du riverain de la Méditerranée; mais la couleur dominante est un jaune sombre, parfois tirant sur le rouge brique; d'ordinaire le teint de l'Éthiopienne est assez clair pour qu'on y remarque la coloration subite de la rougeur. Dans la jeunesse, la plupart des femmes sont fort gracieuses, mais la période de beauté ne dure pas longtemps; leur taille est plus petite en proportion que celle des hommes; d'après Hartmann, elle est en moyenne de $1^m,45$ à $1^m,48$ et ne dépasse cette hauteur que très exceptionnellement.

Les Éthiopiens, hommes et femmes, ont tous des ténias pour commensaux intérieurs. Il n'est plus douteux maintenant que ce parasitisme a pour cause l'ingestion de chair crue, générale chez les Abyssins, si ce n'est chez les habitants de la province septentrionale du Seraoué, dont la nourriture est presque exclusivement végétale[2]. Au dernier siècle, les récits de Bruce sur les festins de *brondo*, c'est-à-dire de viande de bœuf encore palpitante, avec assaisonnement de poivre et de piment, ne trouvèrent que des incrédules et contribuèrent à le faire accuser de mauvaise foi; mais tous les voyageurs qui ont après lui parcouru les plateaux éthiopiens n'ont eu qu'à confirmer son dire. Pour se débarrasser de leur hôte incommode,

[1] $1^m,60$ millimètres.... De $1^m,56$ à $1^m,65$. Hartmann, *Abyssinien.*
[2] Werner Munzinger, *Ostafrikanische Studien.*

les Abyssins ont recours à la décoction de la feuille de kousso, à des écorces amères et à d'autres remèdes végétaux; mais ils préfèrent s'exposer à la maladie que de renoncer à leur savoureux brondo. Parmi les diverses affections qu'ont à redouter les habitants du plateau, il faut citer surtout la lèpre, assez commune dans les koualla et surtout dans les villages habités par les Felacha[1]; les hautes vallées de l'Éthiopie ont, comme celles de l'Europe et de l'Amérique méridionale, beaucoup de goîtreux parmi leurs habitants, surtout parmi les femmes[2]. D'après l'Anglais Blanc, médecin qui fut longtemps le prisonnier de Théodoros, la mortalité frappe surtout les femmes en couches, tandis que dans les pays voisins les accouchements sont en général très faciles. Les plaies se guérissent lentement en Abyssinie, et la moindre contusion entraîne souvent des maladies des os longues à guérir; et pourtant les amputations de bras et de jambes, de même que les castrations, si fréquentes dans ce pays de tortionnaires et de soudards, se font presque toujours sans conséquences mortelles et la guérison est généralement rapide[3]. Les habitants des hauts plateaux redoutent l'air fiévreux des koualla autant que les Européens et ne descendent guère au-dessous de 1000 mètres d'altitude pendant la saison des pluies. Le danger que courent les montagnards sous l'influence délétère de la chaleur humide est la meilleure garantie des populations de la plaine contre toute attaque des Abyssins : quand le « roi des rois » veut châtier une peuplade des terres chaudes, il y envoie surtout des guerriers galla, à demi acclimatés par leur séjour dans les forêts de l'Éthiopie méridionale. Cependant les chasseurs d'éléphants et les négriers qui descendent dans les régions basses à la poursuite de leur gibier peuvent braver impunément, dit-on, les miasmes de la plaine : ils se soumettent quotidiennement à des fumigations de soufre[4].

Suivant l'heur ou le malheur des Européens qui ont voyagé en Abyssinie, ils représentent diversement le caractère des populations éthiopiennes, dont ils ont eu à se plaindre ou à se louer. Néanmoins il ressort en général de leurs descriptions que les Amhariniens et les Tigréens se distinguent par une intelligence vive, par beaucoup de gaieté naturelle et un abord facile. Sans avoir étudié l'art de bien dire, ils s'expriment avec une remarquable éloquence, soutenue par la noblesse de l'attitude et la convenance du geste. Même ceux d'entre eux qui ont fréquenté l'école, n'y ayant guère

[1] Lefebvre, *Voyage en Abyssinie.*
[2] G. Rohlfs, *Meine Mission in Abessinien.*
[3] Dr Petit, Notes au *Voyage en Abyssinie* par Lefebvre.
[4] Antoine d'Abbadie, *Séance de la Société de Géographie de Paris*, 14 avril 1882.

appris, sauf la lecture, que de vaines formules[1], apportent dans leur conversation, toujours brillante, seulement des banalités ou des arguties; ils effleurent avec grâce tous les sujets, sans les approfondir; leur pensée est toujours inconstante. Remplis d'amour-propre, vaniteux, parfois susceptibles, ils se laissent facilement entraîner aux entreprises hardies : nul avenir ne paraît trop glorieux à leur ambition; mais en cas d'insuccès ils acceptent le mauvais sort avec une résignation parfaite. Dans ce pays où les guerres civiles causent de si brusques péripéties dans la vie, il faut être préparé à tous les changements, s'attendre sans émoi à passer de la pauvreté à la richesse, sans frayeur à tomber de l'opulence à la mendicité : il n'y a point de fous chez les Abyssins. Le triste état politique de l'Éthiopie explique bien des vices chez ses habitants. La guerre incessante détourne des œuvres pacifiques; les soldats vivant de pillage, les moines vivant d'aumônes, font mépriser le travail et toute la besogne retombe sur les femmes et les esclaves. Comme les humbles fellâhin d'Égypte, les Abyssins, souvent si fiers, ne croient pas déroger en sollicitant des cadeaux : « Dieu nous a donné la langue pour demander, » disent-ils cyniquement. Chez les Choho, l'amour du bakchich est poussé à un tel point, que plusieurs chefs se font enterrer la main étendue hors du sol, comme pour demander encore du fond de leur tombeau[2]. Un autre défaut commun chez le peuple abyssin est le manque de droiture. La vérité ne saurait guère être respectée dans ce pays de discussions et de subtilités théologiques où chaque interprétation s'appuie sur un texte sacré. Après avoir juré un serment qu'il n'avait point l'intention de tenir, un souverain du Choa, raconte Valentia, ne manquait jamais de se racler la langue entre les dents et de cracher autour de lui en prenant ses courtisans à témoin qu'il nettoyait sa bouche : le serment était annulé par cette cérémonie. « Le mensonge donne au langage un « sel » qui manque toujours à la vérité pure, » disait un Abyssin à M. Antoine d'Abbadie.

Quoique les Éthiopiens soient au nombre des peuples « civilisés », leur agriculture est encore à l'état rudimentaire; bien des charrues n'ont pour soc qu'un bâton ou qu'un fer de lance déchirant le sol sans le retourner; après les semailles, nul soin n'est donné à la terre jusqu'au moment des récoltes; certaines plantes, fort utiles pour leurs fruits ou leurs produits

[1] Nombre des Abyssins qui savent lire : Amharinieus, un cinquième; Tigréens, un douzième. (Gobat, *Journal of a three years residence in Abyssinia.*)

[2] Lefebvre, ouvrage cité.

industriels, sont laissées à l'état sauvage. Même la cueillette est négligée, et la gomme que produisent en abondance les acacias du Sahel, du Samhar et des pentes de la chaîne éthiopienne, n'est recueillie que dans le voisinage immédiat des sentiers de commerce, entre Massaouah et les plateaux. Cependant il est certain que plusieurs espèces végétales ont été introduites dans le pays, la vigne notamment, à l'époque du commerce avec Byzance; pendant ce siècle, Schimper a répandu la culture de la pomme de terre, les missionnaires allemands ont apporté le chou rouge, et Munzinger a doté le pays des Bogos de plusieurs plantes nouvelles. Si les terres cultivables de l'Abyssinie étaient utilisées comme celles des colonies européennes les plus productives, les plateaux éthiopiens pourraient fournir de café et de quinquina les marchés du monde, et les vallées des avant-monts rivaliseraient avec les États-Unis pour la culture du cotonnier.

L'industrie proprement dite est dans le même état d'abandon que l'agriculture, quoique les Éthiopiens aient certes l'intelligence assez ouverte et les mains assez habiles pour utiliser eux-mêmes leurs matières premières, au lieu de les expédier à l'étranger pour les recevoir après mise en œuvre : les guerres incessantes, pendant lesquelles on a vu parfois toute la population valide sous les armes, le mépris du travail et des travailleurs que l'on a dans tous les pays de féodalité et d'esclavage, n'ont pas permis aux Abyssins de développer leur habileté et leur goût naturel pour l'industrie. C'est aux juifs felacha que l'on abandonne les travaux de maçonnerie, de menuiserie, de charpente. Ce sont aussi des Felacha qui fabriquent outils, instruments et armes et qui courent le risque, en échange de ces services, d'être haïs et persécutés comme *bouda*, c'est-à-dire comme loups-garous ou du moins comme nécromanciens. Quelques familles descendant d'Hindous et des Arméniens naturalisés décorent de filigranes les boucliers, les épées et les selles, fabriquent des bijoux et sertissent des pierres pour les colliers et les bracelets des femmes; des ouvriers européens, résidant à la cour, contribuent aussi pour une certaine part à la production industrielle de l'Éthiopie. Les fins tissus de coton que l'on emploie pour les chama et les autres articles de vêtement sont fabriqués dans le pays, mais les franges de coton rouges ou bleues dont les bords sont ornés proviennent généralement de l'étranger. Comme les peuples mahométans des alentours, les Abyssins sont très habiles pour la préparation des cuirs de toute espèce dont ils fabriquent des multitudes d'objets, boucliers, selles, amulettes. La plupart des habitants sont leurs propres tailleurs et blanchissent eux-mêmes leurs vêtements, au moyen de semences d'*endot* qui remplacent le savon : aux jours de fête, ils tiennent à honneur de se montrer en habits d'une

blancheur éclatante. Quant à l'art proprement dit, on le considère ordinairement, mais à tort, comme inconnu aux Abyssins. La plupart des voyageurs européens n'ont que des paroles de moquerie pour les peintures des artistes indigènes, et certaines fresques barbares sont en effet de nature à justifier cette ironie. Pourtant l'école éthiopienne, issue de l'art hiératique des Byzantins, a produit quelques œuvres qui ont du moins la verve et l'énergie : dans les ruines du palais de Koskoam, près de Gondar, on voit à côté les unes des autres des fresques portugaises et des peintures abyssines, et ce ne sont point les artistes étrangers, avec leurs saints d'une fadeur béate, qui gagnent à la comparaison. D'ailleurs il ne manque pas en Abyssinie de peintres novateurs qui protestent par les hardiesses de leur pinceau contre l'immobilité des règles héréditaires[1]. Ils se lancent même dans la peinture d'histoire et font des tableaux de batailles, dans lesquels ils peignent toujours de face les Abyssins et de profil leurs ennemis, les mahométans, les juifs et les diables[2]. Les relieurs, copieurs et enlumineurs de manuscrits ont beaucoup d'adresse et de goût. Quant aux *azmari*, poètes trouvères, mendiants qui vivent de la faveur des grands personnages, ils n'ont qu'à chanter les hauts faits du maître : leur poésie n'est guère que flatterie et mensonge, si ce n'est quand l'amour de la guerre les inspire. Des Tyrtées abyssins déclament devant les combattants, encourageant les amis, insultant les adversaires[3]; des femmes poètes se mêlent aussi aux combattants, les encourageant de la parole et de l'exemple.

Malgré les assauts de l'Islam qui assiège les plateaux éthiopiens comme les vagues de la mer battent les falaises d'un roc, la vieille religion du « Prêtre Jean » s'est maintenue. Introduite au quatrième siècle, à l'époque où la prépondérance politique appartenait à Constantinople et où les communications s'établissaient sans peine d'Aksoum à la « Rome orientale » par la mer Rouge, la péninsule Arabique et la Syrie, la doctrine des chrétiens d'Éthiopie est une de celles qui se disputèrent la domination des Églises dans l'Asie antérieure. Juifs asiatiques et juifs africains se convertissaient à la fois et dans les deux continents se développaient parallèlement des sectes correspondantes. Les chrétiens de l'Éthiopie, de même que les Coptes d'Égypte, constituant ensemble l'Église dite « alexandrine », se rattachent aux communautés primitives par les sectes que condamna le concile de Chalcédoine, au milieu du cinquième siècle. Les « monophysites » abyssins, suivant les doctrines de Dioscore et d'Eutychès, se dis-

[1] Guillaume Lejean, *Voyage en Abyssinie.*
[2] Gerhard Rohlfs, *Meine Mission in Abessinien.*
[3] Arnaud d'Abbadie, *Douze ans dans la haute Éthiopie.*

tinguent des catholiques romains et grecs en ne reconnaissant qu'une seule nature en Jésus-Christ et en faisant procéder le Saint-Esprit du seul Dieu le Père. Du reste, le Christ, quoique devenu homme, n'en est pas moins Dieu pour les Abyssins, grâce à sa double ou triple naissance, dont le mode et la succession ont donné lieu à des disputes sans fin entre les théologiens et ont même occasionné de sanglantes guerres. Gondar et Aksoum ont souvent essayé de résoudre par les armes la question théologique de la « double » ou « triple naissance ». Suivant les interprétations, les mots, tantôt pris dans le sens propre, tantôt traduits en langage mystique, changent complètement de valeur, et souvent des missionnaires européens, catholiques ou protestants, ont pu, aux applaudissements de leurs auditeurs, expliquer comment il n'y avait point de différence essentielle entre la foi des Éthiopiens et celle qu'on tentait de leur enseigner. Pour les catholiques surtout la chose est facile : n'ont-ils pas, comme les Abyssins, le culte de Marie ou « Notre-Dame du Miel », la vénération des images, l'intercession des saints, les jeûnes, le purgatoire, les indulgences, les ordres mendiants? Accueilli comme un prélat national, le premier missionnaire catholique débarqué en Abyssinie, Bermudez, vers 1525, se fit consacrer par le primat d'Éthiopie et devint pour un temps son successeur. Sur ces entrefaites, les Galla mahométans, sous la conduite d'Ahmed Grañhé, c'est-à-dire le « Gaucher », qui disposait de fusils et de canons, envahirent l'Éthiopie, détruisirent ses armées, mirent ses villes à feu et à sang, et l'empire aurait peut-être cessé d'exister si quatre cents Portugais, sous la conduite de Christophe de Gama, fils du grand navigateur, n'étaient accourus pour rétablir l'équilibre. C'était en 1541. Les Galla furent battus, mais les Portugais exigèrent le prix de leurs services, c'est-à-dire un fief comprenant un tiers de la superficie du royaume et la conversion de tous les Abyssins à la foi catholique : les guerres de religion commencèrent entre alexandrins et romains. Une première mission de Jésuites dut abandonner le pays sans avoir fait reconnaître la souveraineté du Pape, mais une deuxième mission fut plus heureuse, et en 1624 le « roi des rois » abjura la foi monophysite et promulgua l'ordre de conversion générale. L'inquisition commença de fonctionner et des révoltes, cruellement réprimées, ensanglantèrent le royaume. Pendant huit années, l'Abyssinie fut officiellement une province du monde catholique; mais, après un terrible massacre de paysans, l'empereur Claude, se lassant du sang versé, proclama un édit de tolérance, et bientôt tous les Éthiopiens étaient revenus à l'ancienne foi. Les prêtres catholiques prirent le chemin de l'exil, et périrent d'une mort violente, à l'exception du pa-

triarche, que des Arabes capturèrent et vendirent aux Portugais de Goa pour une forte rançon.

Pendant ce siècle, les missionnaires catholiques et protestants sont revenus en Abyssinie; mais, suspects en leur qualité d'étrangers, ils n'ont jamais été tolérés que pour un temps. Les Éthiopiens sont en général assez indifférents en matière religieuse et verraient sans ennui des églises de dénominations diverses s'élever à côté des leurs, mais ils craignent que la conversion ne soit le prélude de la conquête. « Les missionnaires seront libres dans mon royaume, disait le prince Kassa, devenu plus tard le fameux roi Théodoros, mais à la condition que mes sujets ne disent pas : « Je suis Français parce que je suis catholique », ou « Je suis Anglais parce que je suis protestant![1] » Plus tard même il interdit aux étrangers toute prédication et ne les toléra qu'en qualité d'artisans. Sa propre destinée devait justifier une parole qu'il répétait souvent : « D'abord les missionnaires, puis les consuls, puis les soldats! » Maintenant le territoire abyssin est interdit aux prêtres de religions étrangères, et même des Européens, domiciliés dans le pays, comme Schimper, ont dû se convertir au culte national.

Naguère les propagandistes musulmans semblaient devoir être plus heureux que les missionnaires d'Europe. Sur les frontières de l'Éthiopie, presque toutes les populations, converties à l'Islam, n'ont plus de la foi chrétienne qu'un vague souvenir, et dans l'intérieur même du pays les mahométans menaçaient de l'emporter. D'après quelques écrivains, ils auraient déjà formé le tiers de la nation; dans les villes, ils dominaient par le nombre, la richesse et l'influence. Tout le commerce était dans leurs mains. Le pouvoir politique seul leur échappait, parce que les princes doivent appartenir à la religion chrétienne, en vertu de la loi fondamentale du pays; mais, au milieu du siècle, on vit le maître de la contrée, le râs Ali, n'abjurer le mahométisme que des lèvres et distribuer les places et jusqu'aux dépouilles des églises aux sectateurs de l'Islam[2]. La réaction contre le mahométisme eut pour cause principale l'invasion des armées égyptiennes : la haine des ennemis de l'extérieur se reporta sur les ennemis de l'intérieur. L'ordre de conversion en masse fut promulgué et tous les Abyssins musulmans ont dû se rattacher en apparence à l'Église établie, et sous peine d'exil prendre le *mateb* ou cordonnet, « bleu comme le ciel », qui distingue les chrétiens. Les mahométans restés fidèles à leur foi se sont réfugiés dans les États d'outre-frontières, surtout dans le Galâbat, sur la

[1] Picard, *Annales de la Propagation de la Foi*, 1871.
[2] Léon des Avanchers, *Annales de la Propagation de la Foi*, novembre 1851.

route de Khartoum. L'Éthiopie, refuge des sectateurs de Mahomet dans la cinquième année de persécution, n'a donc point justifié l'éloge que lui décernait le Prophète en l'appelant « un pays de droiture, où aucun homme n'est victime de l'injustice[1] ».

L'aboûna, c'est-à-dire « notre père », chef du clergé d'Éthiopie, n'est pas un Abyssin; depuis le règne de Lalibala, il y a bientôt sept siècles, ce prélat est toujours étranger. On a craint sans doute qu'il n'acquît trop de puissance dans le pays s'il était indigène, rejeton d'une famille de princes; c'est un prêtre copte, envoyé, moyennant un présent considérable, par le patriarche d'Alexandrie. Aussi veille-t-on avec soin sur cette précieuse vie pour n'avoir pas à grever de nouveau le trésor de l'État, et souvent, après la mort d'un aboûna, la chaire pontificale est restée vide pendant plusieurs années. Les fonctions du grand prêtre de l'Église éthiopienne sont d'ordonner les prêtres et les diacres, de bénir les autels, d'excommunier les criminels et les blasphémateurs; en échange, il possède tout un quartier de Gondar et dispose des revenus de fiefs nombreux et d'un casuel réglé par un rigoureux tarif. Très vénéré par les fidèles, il n'a cependant pas un pouvoir qui puisse se comparer à celui des négous, et l'on a vu Théodoros, frappé d'excommunication par l'aboûna, prendre froidement un pistolet et ajuster le prélat en lui demandant la bénédiction, que du reste « son père » s'empressa de lui accorder[2]. Surveillé par les agents politiques du souverain, l'aboûna est en outre tenu en échec par un rival religieux, l'etchaghé, prêtre national, possédant aussi le droit d'excommunication, et l'égal de l'aboûna en dignité religieuse, sauf qu'il ne peut conférer les ordres; il est également propriétaire d'un quartier de Gondar. C'est l'etchaghé qui gouverne les nombreux couvents de l'Éthiopie et qui commande à la multitude des dabtara ou « lettrés », qui forment la classe la plus instruite et la plus influente du pays. Ils sont laïques, mais ils ont d'ordinaire plus d'autorité dans l'Église que le prêtre lui-même. Le dabtara possède en usufruit les fiefs ecclésiastiques; il loue au mois, paye, réprimande ou congédie le prêtre qui dit la messe; souvent il occupe la charge de curé, qui est toute temporelle en Éthiopie. C'est lui qui compose les chants d'église renouvelés pour chaque fête, et souvent il y glisse des traits de moquerie à l'adresse de l'évêque, parfois même des avertissements au souverain[3].

Les prêtres éthiopiens, à l'exception des grands dignitaires, ne sont pas

[1] Stanley Lane Pool, *le Koran, sa poésie et ses lois*.
[2] Guillaume Lejean; Gerhard Rohlfs; Th. von Heuglin.
[3] Antoine d'Abbadie, *l'Abyssinie et le roi Théodore*.

astreints au célibat, mais il leur est interdit de se remarier. Il existe en outre de nombreux ordres religieux, comprenant environ 12 000 moines, sans compter les nonnes, qui sont pour la plupart des dames âgées que des chagrins domestiques entraînent à se retirer du monde. Princes déposés, fonctionnaires prévaricateurs, soldats sans ressources cherchent aussi leur asile dans les monastères. Une grande partie du sol de l'Éthiopie appartient aux prêtres et aux moines, et resterait constamment en jachère si les paysans des alentours n'étaient tenus à la corvée. Les églises et les couvents sont les écoles du pays, et les professeurs qui n'ont pas été choisis dans la classe des dabtara sont tous prêtres ou moines : ce sont eux qui enseignent le plain-chant, la grammaire, la versification, et qui font réciter les textes des livres saints et de leurs commentaires, car à ces connaissances se borne le savoir classique des Abyssins. Du moins l'acquisition de la science est-elle gratuite. Le devoir du professeur est de donner volontairement aux autres l'enseignement qu'il a reçu de la même manière : au plus peut-on se permettre de lui faire quelques cadeaux en nature. Les gens d'église ont un autre devoir, celui de donner l'hospitalité à tous ceux qui la réclament. Jadis les lieux de culte, les couvents, même les domaines ecclésiastiques, étaient des asiles inviolables; mais des degrés se sont établis dans la sainteté des refuges, et maintenant il est bien peu de sanctuaires desquels les souverains ne puissent arracher les suppliants pour les livrer au bourreau. Nombre de couvents qui attiraient autrefois des multitudes de pèlerins ne sont plus visités aujourd'hui; mais il en est encore quelques-uns où la foule se porte par une vénération à laquelle se mêlent les instincts de commerce, car chaque lieu de pèlerinage est en même temps un champ de foire. On sait que parmi les couvents célèbres des Éthiopiens se trouve l'un des monastères du Saint-Sépulcre de Jérusalem. Des pèlerins s'y rendent en assez grand nombre, mais sans en rapporter d'ordinaire cette auréole de sainteté qui resplendit sur la tête des *hadji* de la Mecque. On a vu des Abyssins se faire musulmans à Djeddah pour trouver l'argent nécessaire à la continuation de leur route vers Jérusalem, où ils abjuraient de nouveau[1].

Plus versés dans la connaissance de l'Ancien Testament que dans celle du Nouveau, les théologiens d'Éthiopie aiment à justifier ce que les mœurs nationales ont encore de sauvage par des exemples que leur offre la vie de leurs ancêtres prétendus, David et Salomon[2]. Quant au troupeau des

[1] Th. Lefebvre, ouvrage cité.
[2] Rohlfs, ouvrages cités.

fidèles, la plupart, quoique peu zélés pour la prière et très ignorants de la doctrine, sont de rigides observateurs des pratiques extérieures du culte. Ils se soumettent à la pénitence imposée par les confesseurs, rachètent leurs péchés par des aumônes faites à l'Église, s'astreignent aux pénibles jeûnes qui leur sont ordonnés, à moins pourtant qu'ils ne payent un remplaçant pour jeûner à leur place[1]. Ils ont deux carêmes, dont l'un, fort rigoureux, dure quarante-cinq jours; en outre, deux jours de la semaine sont réservés pour le jeûne ordinaire; comme en Russie et en Roumanie, plus de la moitié de l'année se compose de jours de fête ou de pénitence, sans compter ceux qui sont institués pour les divers évènements de famille. Tout homme a deux noms, celui de baptême, tiré de l'hagiographie, et son nom d'usage, composé des premiers mots que sa mère a prononcés en le mettant au monde; les chefs ont un troisième nom, leur cri de guerre[2]. Les enfants des deux sexes sont circoncis par des femmes deux semaines après leur naissance, puis ils sont baptisés, les garçons au quarantième jour, les filles au quatre-vingtième, et dès le jour de leur baptême ils sont reçus par la communion dans le troupeau des fidèles. Quant au mariage religieux, qu'on célèbre aussi par la communion et qui est réputé indissoluble, c'est une cérémonie des plus rares : sur cent unions, dit un voyageur, il en est une à peine pour laquelle on ait cru nécessaire d'appeler un prêtre. Légalement, l'homme ou la femme ne peuvent divorcer que trois fois, mais en fait les mariages se dissolvent aussi souvent qu'il plaît aux conjoints : dans ce cas les fils suivent le père, les filles accompagnent la mère; lorsqu'il n'existe qu'un seul enfant, il revient à la mère s'il a moins de sept ans, au père s'il est plus âgé[3]. De toutes les pratiques religieuses, la plus importante est celle qui suit la mort. L'homme le plus juste serait considéré comme indigne d'entrer au ciel si les parents ne faisaient dire à son intention une messe de délivrance et ne payaient un somptueux banquet funéraire : on voit des pauvres épargner pendant toute leur vie pour acquitter avec honneur cette dette sacrée du *teskar*. Comme dans l'Europe chrétienne, les enclos au milieu desquels s'élèvent les églises servent de cimetières, et les arbres qu'on plante sur les tombes des Abyssins seraient aussi considérés dans l'Occident comme des arbres de deuil; ce sont des conifères : cèdres, ifs, genévriers.

Le pouvoir royal est illimité en droit, quoique en fait il soit contenu par la force de la coutume et surtout par la puissance de mille vassaux remuants

[1] Th. von Heuglin, *Reise nach Abessinien*.
[2] G. Lejean, *Voyage en Abyssinie*; — Arnaud d'Abbadie, *Douze ans dans la haute Éthiopie*.
[3] Combes et Tamisier, *Voyage en Abyssinie*.

et de communes peuplées de gens à fief, d'hommes à bouclier ou à javeline, paysans gentilshommes, que le moindre changement d'équilibre politique peut liguer contre le roi. Aussi longtemps que des chemins faciles, suivant les crêtes et franchissant les gorges, ne relieront pas les plateaux les uns aux autres et ne donneront pas au pays la cohésion qui lui manque, l'Éthiopie sera condamnée au régime féodal. Chaque massif parsemé de villages ou de hameaux, mais bien limité par des ravins profonds, constitue un fief naturel que domine un amba ou « mont fort », indiqué d'avance comme le séjour d'un maître : du haut de son aire, il surveille les alentours, évaluant dans les champs d'en bas la part de récolte que lui donnera la corvée, et guettant les étrangers qui lui payeront le droit de passage. Certainement le suzerain cherche à ne concéder de grands fiefs ecclésiastiques ou militaires qu'à des membres de sa famille ou à des serviteurs dévoués; en outre, il s'entoure d'une armée permanente de *wottoadder* ou soldats mercenaires, maintenant bien armés de fusils à tir rapide, « habillés de feu » comme les soldats éthiopiens, ce qui le dispense d'avoir recours à l'appui de feudataires remuants ou de gens de franc-alleu; il s'efforce également de garder à sa cour les vassaux dont il se défie le plus, mais son ambition se heurte à d'autres ambitions, sa ruse à d'autres ruses, et la fortune ne sourit pas toujours au même poursuivant. L'histoire moderne de l'Éthiopie montre avec quelle rapidité le pouvoir change de mains, de suzerain à vassal; quoique les *négous-négest*, « rois des rois », « souverains d'Israël », cherchent tous à rattacher leur généalogie à Salomon et à la reine de Saba, mère de Menelik, premier roi d'Éthiopie, et portent sur leurs étendards le « lion de la tribu de Juda », le temps leur manque pour persuader leurs sujets : la royauté n'a pas été légitimée par une nombreuse succession de monarques. En réalité, le roi d'Abyssinie n'est maître que du sol sur lequel campe son armée et des villes largement ouvertes où ses cavaliers peuvent se montrer à la moindre alarme. Telle est la raison pour laquelle le souverain actuel, comme son prédécesseur Théodoros, n'a d'autre capitale que son camp : un coup du tambour de guerre suffit pour que l'armée se mette en marche.

De même qu'en principe les rois d'Éthiopie sont maîtres absolus, de même les gouverneurs de provinces, les détenteurs de fiefs, les *choum* ou « chefs » de chaque ville ou village, ont le droit de tout faire, sans responsabilité, si ce n'est envers leurs supérieurs. Cependant il existe un code de lois, le « Guide des Souverains », auquel on donne Constantin pour auteur et qui date certainement de l'époque où l'influence byzantine était prépondérante dans le monde oriental. En vertu de ce code, qui renferme plusieurs des

prescriptions du Pentateuque et divers emprunts faits aux lois de Justinien[1], le père a droit de vie et de mort sur ses enfants, de même que le roi sur ses sujets; la rébellion du fils contre le père, du vassal contre son seigneur, est punie de l'aveuglement ou de la mort; le blasphémateur ou le menteur, ayant pris en vain le nom de Dieu ou du roi, doivent avoir la langue coupée; le voleur perd sa main droite; l'assassin est livré à la famille de la victime et tué de la même manière qu'il a tué lui-même; cependant, si le meurtre a été involontaire, la famille lésée doit accepter le prix du sang. Les membres amputés des condamnés sont toujours grillés sous les yeux des victimes et leur sont remis, trempés dans le beurre, afin qu'ils puissent les conserver, les faire enterrer avec le reste du corps et se redresser tout entiers au jour du jugement universel[2]. Il est interdit de fumer, « parce que le tabac est né dans le tombeau d'Arius », et des râs fanatiques ont fait couper les lèvres aux coupables[3]. Il est rare qu'un chef condamne à la prison : une chaîne, terminée à chaque extrémité par un fort anneau, est fixée par un bout au poignet droit du prisonnier et par l'autre au poignet gauche de son gardien, devenu captif lui-même[4]; aussi cherche-t-il à se débarrasser promptement de son gênant compagnon, par un compromis ou par un jugement définitif. Le suppliant se présente la pierre au cou, devant un supérieur courroucé. Quand un Abyssin veut se plaindre d'un autre, il attache sa toge à celle de l'adversaire, et celui-ci ne peut se délier sans se déclarer coupable; il faut qu'il suive l'accusateur devant le juge, et les deux parties, se découvrant les épaules et le dos comme pour attendre les coups qui frapperont l'un ou l'autre, invoquent la décision du magistrat. Chacun présente personnellement sa défense; il serait honteux de faire plaider sa cause par un tiers : le titre d'avocat est considéré comme une insulte. Souvent les Abyssins s'adressent à un enfant pour qu'il juge entre eux; innocent lui-même, l'enfant est considéré comme le meilleur arbitre pour prononcer entre le mal et le bien; après avoir gravement écouté les plaideurs et les témoins, il formule son arrêt, que tous accueillent avec la plus grande déférence et qui est parfois le jugement définitif entre les parties.

L'esclavage existe en Abyssinie, mais seulement sur les noirs, qui constituent une très faible partie de la population. Le maître n'a pas droit de vie et de mort sur la personne de l'esclave et il serait même passible de la

[1] Ed. Ruppell, *Reise in Abyssinien.*
[2] Lefebvre, *Voyage en Abyssinie.*
[3] Steru; — Tagliabue, *Esploratore*, giugno 1882; — Gabr. Ferrand, *Le Çomal.*
[4] Arnaud d'Abbadie, ouvrage cité.

peine capitale, s'il le vendait; généralement, après une servitude de quelques années, il l'affranchit, en lui donnant les outils ou l'argent nécessaires à son entretien : devenu client, l'affranchi augmente la considération de son ancien maître[1]. Avant la conversion forcée des musulmans, tout le trafic de chair humaine se faisait par leur intermédiaire. Comme les abolitionnistes américains, mais dans une intention tout opposée, ils avaient établi une « route souterraine », c'est-à-dire une série de dépôts clandestins sous terre ou sous bois, échelonnés entre Gondar et Metammeh ; les convois d'esclaves étaient soigneusement enfermés pendant le jour et ne passaient d'un dépôt à l'autre que pendant la nuit[2].

Le centre naturel de l'Éthiopie, qui fut aussi à diverses époques le siège de l'empire, est le bassin fertile dont la dépression médiane est occupée par les eaux du lac Tana. L'altitude moyenne de cette région favorisée est un peu supérieure à 2000 mètres; c'est la zone du voïna-dega, qui correspond à la zone tempérée de l'Europe, mais en offrant une température plus égale et une végétation plus riche ; sous cet heureux climat, les campagnes donnent les récoltes les plus abondantes et les plus variées de l'Éthiopie; là se sont bâties les villes les plus populeuses, d'ailleurs fort rares dans ce pays féodal où la famille nobiliaire est fortement constituée. Un autre grand avantage de la contrée est sa facilité relative d'accès. De Khartoum au lac Tana la route directe s'élève graduellement sans avoir à franchir d'arête escarpée que celle du Wali-dabba, au nord-ouest du grand lac; mais il serait difficile de suivre la route tracée par les gorges du Nil Bleu, immense demi-cercle décrit par le fleuve en dehors de l'Abyssinie, dans le pays des Ilm-Orma et des Berta.

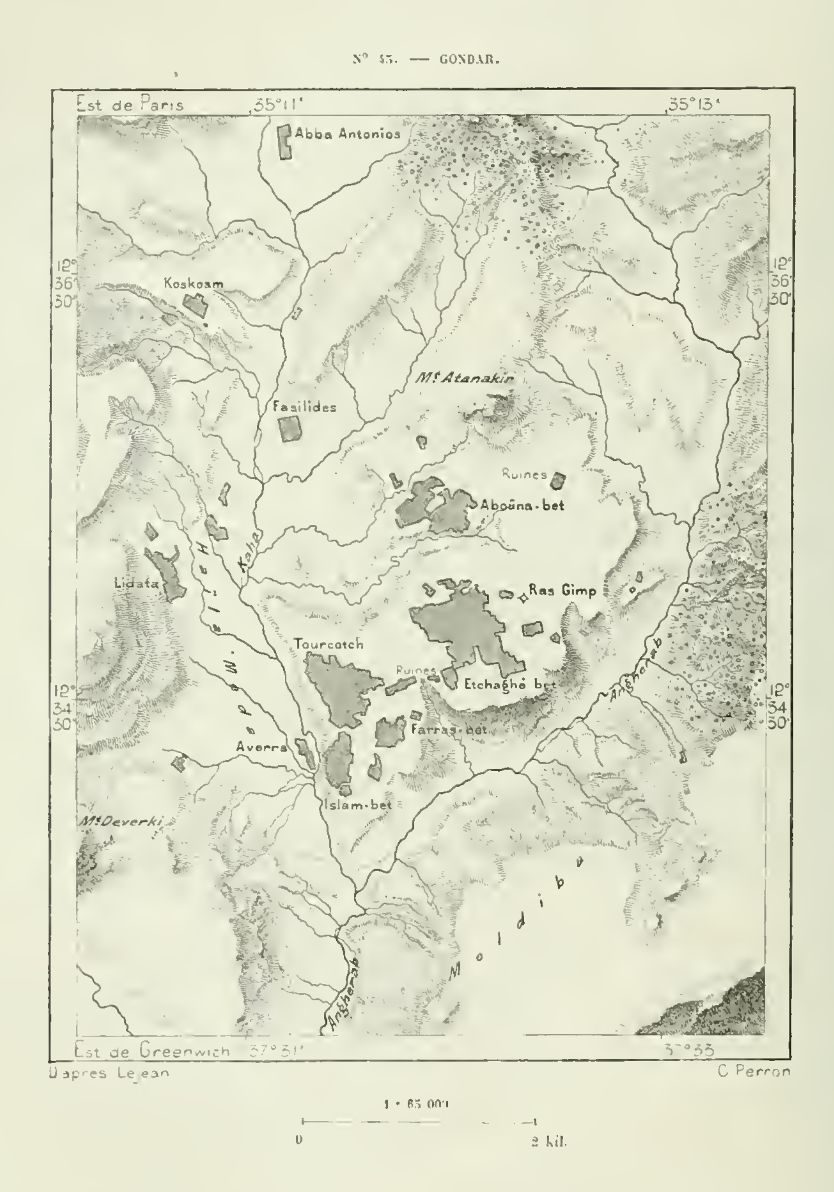
L'une des villes du bassin central de l'Éthiopie est la cité de Gondar ou plutôt de Gouendar, que l'on désigne d'ordinaire comme la capitale du royaume, bien qu'elle n'en soit que le chef-lieu religieux. Gondar n'est pas d'origine antique : elle date seulement des premières années du dix-septième siècle, mais elle a plus d'édifices ruinés que de maisons en bon état. La plupart des églises ont été détruites par Théodoros en un jour de colère, et sur la colline arrondie qui domine la ville au nord se voient les débris d'un *gimp* ou « château fort » qui, malgré son état de délabrement, est encore la plus superbe construction de l'Éthiopie. Ses murs de grès

[1] Th. Lefebvre, *Voyage en Abyssinie.*

[2] Guillaume Lejean, *Voyage en Abyssinie.*

rose, avec parements de basalte, ses tours rondes, son donjon carré, ses hauts portails dans le style portugais lui donnent un grand aspect ; mais les arbres et les broussailles l'envahissent peu à peu, et des portions en-

N° 53. — GONDAR.




1 : 65 000

0 — 2 kil.

tières du palais ont été méthodiquement démolies. « Puisque nous ne devons point bâtir de monuments, disait une reine au milieu de ce siècle, pourquoi laisserions-nous subsister ceux des autres[1] ? » Vue de loin, au pied de ses ruines pittoresques, dominée par ses églises, et parse-

[1] Guillaume Lejean, *Voyage en Abyssinie.*




GONDAR. — LE GIMP.

Dessin de Slom, d'après un croquis de M. Th. de Heuglin.

mée de bouquets d'arbres, Gondar a l'apparence d'une ville européenne, et certes elle serait parmi les plus belles, grâce à son amphithéâtre de montagnes, aux ruisseaux qui serpentent dans les prairies du Dembea, à l'étendue bleue du lac, qui resplendit dans le lointain.

Située à l'altitude d'environ 2000 mètres (de 1904 à 2050 d'après les différentes évaluations), Gondar occupe les pentes méridionales et occidentales d'une colline en pente douce. Ses maisons ne sont point groupées de manière à former une ville proprement dite : elle se compose de quartiers distincts, bourgades séparées par des places désertes et des amas de décombres, où les léopards et les hyènes s'aventurent parfois pendant la nuit; le voyageur Rüppell eut même à combattre trois léopards entrés dans le poulailler de sa propre maison. La surface occupée par Gondar suffirait amplement aux dix mille familles qui l'auraient habitée du temps de Bruce; mais de nos jours la population est seulement évaluée de quatre à sept mille individus, chrétiens et juifs, groupés par quartiers suivant leur religion : actuellement celui des djiberti ou musulmans est désert[1]; celui de l'etchaghé, où le droit d'asile est généralement respecté, est le plus populeux. Les maisons des riches bourgeois de Gondar sont pour la plupart des tours rondes à un étage, dont le rez-de-chaussée n'est habité que par les animaux et ne contient que des outils et des provisions ; un toit en roseaux recouverts d'herbe se dresse en cône au-dessus de la tour. Ville de prêtres, Gondar n'a de commerce et d'industrie que pour sa consommation locale: la plupart des artisans, forgerons, maçons et charpentiers, sont des Kamant et des juifs; quelques cordonniers travaillent uniquement pour les prêtres, car les Abyssins laïques vont pieds nus ou seulement chaussés de sandales. Pendant cinq mois de l'année, Gondar serait privée de communications avec les provinces du sud si les Portugais n'avaient construit sur le Magetch, la rivière principale de la plaine de Dembea, un pont qui a résisté jusqu'à maintenant à toutes les inondations et que signalent les voyageurs comme l'une des curiosités architecturales de l'Éthiopie, où l'on trouve si peu de monuments remarquables. A l'ouest de Gondar, le palais ruiné de Koskoam et d'autres débris de châteaux et d'églises sont aussi parmi les curiosités de la contrée. Au sud, les bourgades de Fendja et de Djenda sont environnées de cultures; labourée en entier, la fertile plaine pourrait nourrir cent mille habitants.

Vers l'angle nord-occidental de la plaine de Dembea sont épars les hameaux qui constituent la ville de Tchelga, moins fameuse que Gondar, mais

[1] Gerhard Rohlfs, *Meine Mission in Abessinien*

plus importante par son commerce. Elle est située près du seuil de partage, entre le bassin du Nil Bleu, par le Tana et l'Abâï, et le versant de l'Atbâra par le Goang. Là se rencontrent les marchands abyssins avec les traitants du Galâbat et du Gedâref, venus par Wohni, le premier poste de la frontière éthiopienne; c'est aussi à Tchelga que se payent les droits de douane sur les objets d'importation. Dans la haute vallée du Goang se trouvent des gisements d'excellent charbon de terre, disposés par couches de 30 centimètres à un mètre et demi et très faciles à exploiter[1]. Du plateau ruisselant de sources qui s'élève à l'ouest de la ville et dont l'altitude est de 2340 mètres, on contemple un cercle immense de vallées et de montagnes, et le lac Tana, le Tsana des Tigréens, se montre dans presque toute son étendue. Au pied du promontoire basaltique de Gorgora, se dressant en massif insulaire près de la rive nord-occidentale du lac, on aperçoit le grand village de Tchangar, qui possède un port, escale de Gondar, de Tchelga et des autres bourgs de la province. Sur une des collines du promontoire, près d'une ancienne résidence royale, s'élève une église de construction portugaise.

La plaine de Dembea ne communique avec les campagnes riveraines à l'orient du lac que par un défilé où s'élève un poste de douanes redouté des voyageurs, Ferka-ber. Au delà de ce poste, les villes et bourgades appartenant au bassin de la région lacustre sont éloignées des rivages et se trouvent à une hauteur considérable au-dessus des eaux. Amba-Mariam, ou le « Fort de Marie », dresse son église célèbre sur la table unie et sans arbres d'un promontoire, au pied duquel les villages du district d'Emfras se cachent au milieu d'une végétation touffue. Ifag ou Eïfag est une guirlande de villages entourant la base d'une roche volcanique nue d'environ 300 mètres de hauteur, que domine au nord le rempart abrupt du plateau de Beghemeder, le « pays des moutons ». D'autres roches de grès, s'élevant isolément comme des tours inaccessibles au milieu de la plaine de lave revêtue d'humus, sont habitées par d'innombrables vautours qui tourbillonnent autour des parois verticales. Placée à l'extrémité septentrionale de la riche plaine que parcourent d'abondantes rivières, le Reb et la Goumara du sud, et à l'entrée des passages resserrés qui contournent à la base des monts l'angle nord-oriental du lac, Ifag est une ville d'entrepôts et le marché y est très actif : le gouvernement en a profité pour y établir aussi une station de douanes; c'est près du bourg de Darita, plus à l'est, que s'arrêtent et se reforment les caravanes. Les campagnes du Fogara,

[1] Th. von Heuglin, *Reisen in Nordost-Afrika*; — *Petermann's Mittheilungen*, 1862, nº X.

# ÉTHIOPIE SEPTENTRIONALE






C.Perron d'après le texte de la Nouvelle Géographie Universelle et d'autres documents

Typ. A. Lahure, Paris.

∙ moins de 2000 h. ∘ de 2 à 5000 h. ● plus de 5000 h.

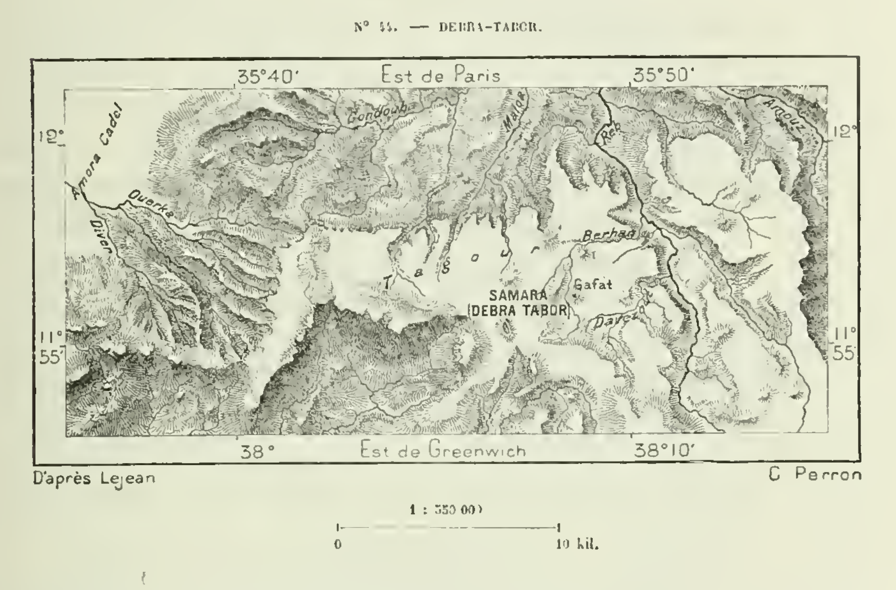
Échelle de 1 : 2 750 000

0 — 100 kil.

qui s'étendent au sud, produisent, dit-on, le meilleur tabac de l'Éthiopie, et de gras troupeaux paissent dans les prairies, souvent cachés au milieu des hautes herbes. Jadis Ifag, de même que, plus au sud, Koarata, était fameux dans toute l'Abyssinie pour l'excellence de son vin, provenant de plants introduits dans le pays par les Portugais; mais les ceps, qui pour la plupart étaient de dimensions colossales, périrent presque tous de l'oïdium, en 1855, précisément à l'époque où les vignes européennes étaient elles-mêmes ravagées par le funeste champignon[1].

Au sud de la plaine de Fogara se prolonge une croupe inclinée de l'est à l'ouest et dominée à l'orient par le cône du mont Gouna, presque toujours

N° 44. — DEBRA-TABOR.




D'après Lejean — C. Perron

1 : 350 000

0 — 10 kil.

environné de nuages. Cette large croupe, recouverte d'une couche épaisse de terre noire et sillonnée de ruisseaux qui descendent des flancs toujours humides du Gouna, est le plateau du Debra-Tabor ou « Mont-Tabor », ainsi nommé d'une église de pèlerinage, qui est devenue depuis Théodoros la principale résidence des rois d'Éthiopie. Au point de vue stratégique, la position est admirablement choisie. A l'ouest s'étendent les campagnes riveraines du Tana, les plus fertiles de tout le royaume; du faîte où s'élève son palais, à plus de 2600 mètres d'altitude, le souverain surveille du regard les champs qui fourniront à l'armée ses approvisionnements; il peut se porter, soit à l'est dans la haute vallée du Takkazè, qu'il est facile de traverser en cet endroit pour gagner les hauts plateaux du Tigré, soit au

[1] Th. von Heuglin, *Reise nach Abessinien.*

sud dans la vallée de l'Abâï et sur les chemins du Choa : nulle capitale d'un pays toujours en guerre n'est plus heureusement située. Mais l'emplacement du camp royal a souvent changé sur le plateau du Debra-Tabor, et tel village où se pressaient les multitudes d'employés, de fournisseurs et de femmes pendant le séjour de l'armée reste presque abandonné quand les soldats sont partis pour une expédition lointaine. Le village du Debra-Tabor, où réside souvent le « roi des rois » durant la saison des pluies, porte le nom de Samara; à quelques kilomètres au nord-ouest est le village de Gafat, habité jadis par des forgerons « sorciers ». Théodoros l'avait assigné pour demeure à une nombreuse colonie de missionnaires protestants, employée non pour l'évangélisation des habitants, mais pour la fabrication des harnachements, des armes, des munitions de guerre : Gafat était alors l'arsenal de l'Abyssinie. Les ruisseaux du Debra-Tabor sont tributaires du lac Tana par le Reb, rivière qui, non loin de Gafat, forme une superbe cascade de plus de 20 mètres de haut; la nappe d'eau tombe dans un lac en étalant son rideau translucide au devant d'une grotte en coupole ouverte dans la roche phonolithique[1]. A l'ouest du Debra-Tabor, sur un ressaut inférieur du plateau, se voient les ruines du château d'Arengo, « le Versailles des négous », bâti à l'ombre des grands arbres, au bord d'un précipice d'où s'élancent les eaux pour disparaître dans la forêt vierge. Des sources thermales (de 37 à 42 degrés centigrades) jaillissent en abondance dans cette région : les plus fréquentées sont celles de Wanzighé dans la vallée de la Goumara du sud; le village voisin est le seul endroit de l'Éthiopie où se trouvent des auberges ; une villa royale s'élève sur la colline[2].

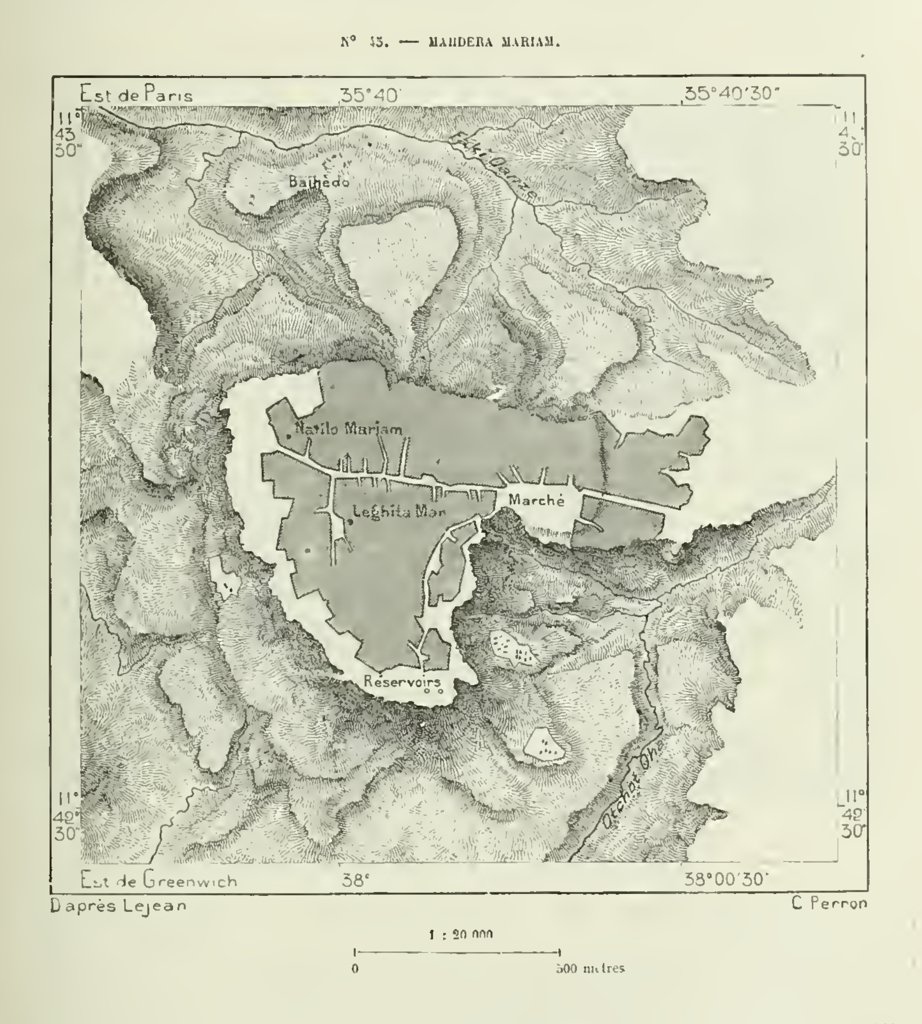
Le bassin de la Goumara, de même que celui du Reb, a sa ville célèbre dans les fastes de l'Éthiopie. Mahdera-Mariam, ou « le Repos de Marie », s'élève entre deux affluents de la Goumara, sur un énorme rocher basaltique, « groupant ses maisons ceintes de jardins autour des massifs de genévriers qui indiquent les églises; » de trois côtés la ville est entourée d'abîmes ; seulement un isthme étroit, qu'il serait facile de fortifier, la rattache au plateau voisin. Mahdera-Mariam n'est plus résidence royale, mais ses deux églises, celles de la « Mère » et du « Fils », sont toujours très fréquentées par les pèlerins, et les marchands se rendent fort nombreux à son champ de foire. Deux quartiers distincts étaient habités naguère par des musulmans, qui ne se distinguaient des autres Abyssins que par leurs

[1] Th. von Heuglin; G. Lejean, ouvrages cités.
[2] Stecker, *Mittheilungen der Afrikanischen Gesellschaft in Deutschland*, III.

mœurs paisibles et leurs habitudes de négoce : d'ailleurs ils ne savaient d'autres mots d'arabe que les salutations faites au nom d'Allah. Les thermes de Mahdera-Mariam sont desservis par des prêtres médecins.

Sur la rive orientale du lac Tana, la ville la plus commerçante est Koarata, située à une dizaine de kilomètres au nord-est de l'endroit où l'Abaï s'échappe du bassin lacustre, et dans le voisinage des bouches du

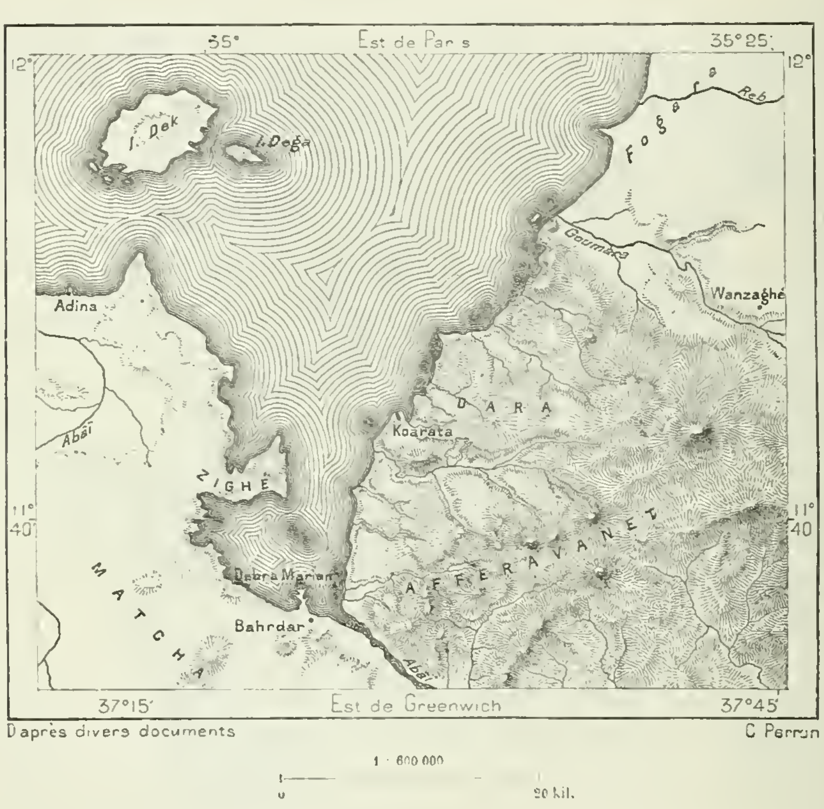
N° 35. — MAHDERA MARIAM.




Reb et de la Goumara : dans une contrée bien pourvue de routes, cette ville serait un point de croisement des chemins de plusieurs vallées. Une colline basaltique au dos arrondi s'élève au milieu de la plaine, en projetant son extrémité occidentale dans les eaux bleues du lac : des prairies, des vergers entourent la colline, et dans la plaine serpente la gracieuse rivière Izouri. La ville couvre une étendue considérable ; chaque habitation de famille riche ou aisée s'élève au milieu d'un grand jardin ; les rues sont des

chemins ombragés d'où l'on n'aperçoit que les toits coniques des maisons émergeant d'un massif de cèdres, de sycomores et d'arbres à fruits. Koarata, « la plus jolie ville de l'Abyssinie[1] », en fut naguère aussi la plus populeuse : lorsque M. Antoine d'Abbadie la visita, elle avait environ 12 000 habitants; en 1864, il n'en restait que 2000 d'après M. Raffray, de 800 à 1000 d'après M. Stecker; en 1881, tous les musulmans qui l'habitaient

N° 46. — KOARATA ET RIVES MÉRIDIONALES DU LAC TANA




ont dû prendre le chemin de l'exil. Néanmoins elle est toujours le centre d'un commerce considérable, et de nombreuses tankoua, séchant en longues rangées sur la plage, témoignent d'une navigation active entre Koarata et les bourgades riveraines du lac. C'est à la sainteté d'une église, jadis lieu d'asile respecté par les souverains, que la ville doit son importance comme lieu d'échanges; sur les routes qui convergent vers la colline sacrée, de grands arbres indiquent les limites de la sauveté, dans laquelle l'évêque et l'empereur sont les seuls qui puissent pénétrer à cheval. On exploite

[1] Lejean, ouvrage cité.

dans le voisinage de Koarata des carrières de grès rouge d'où ont été retirées les pierres employées pour les palais et les églises de Gondar. Le café de Koarata est exquis, bien supérieur à celui de la péninsule de Zighé, que l'on aperçoit de l'autre côté du lac à une dizaine de kilomètres au sud-ouest, et dont la haute colline n'est en entier qu'une vaste plantation ; la ville du même nom fut rasée par Théodoros. A côté des cafiers croissent des *ensete* dans les jardins de la presqu'île ; mais il est difficile de conserver ces bananiers, les cochons *assama* (*potamochœrus penicillatus*), vivant presque exclusivement des racines de ce végétal[1].

Deux bourgades s'élèvent, en face l'une de l'autre, à l'endroit où le lac se resserre pour s'épancher par le courant rapide de l'Abaï. A l'est, Debra-Mariam ou « le Mont de Marie » occupe une île qui de tout temps a été dévolue à l'aboûna; à l'ouest, Bahrdar groupe ses cabanes dans un vallon triangulaire entre deux collines. Plusieurs villages, plus propres que ceux de l'intérieur, se succèdent sur la côte méridionale du lac. L'île de Dek, d'une superficie d'environ 40 kilomètres carrés, est une roche volcanique peu élevée et couverte d'une végétation touffue; des monticules coniques l'entourent « comme les perles d'une couronne »[2]. Peu de voyageurs ont reçu l'autorisation de visiter cette île, où les prêtres de Koarata ont déposé leurs trésors ; quant à l'îlot de Dega, consacré à saint Étienne, c'est une terre sainte, interdite à tout pied profane. Une autre île sacrée du lac Tana, Matraha, est très rapprochée de la côte nord-orientale et présente un tableau des plus gracieux, vue à travers le branchage des arbres où se balancent les nids du *textor alecto*. Mais la sainteté de l'île n'arrêta pas Théodoros : il en enferma tous les habitants dans un monastère, puis il le livra aux flammes. Au sud-ouest du lac Tana, sur un de ses affluents, Ismala, chef-lieu de l'Atchafer, a des sources thermales et minérales très fréquentées[3].

En dehors du bassin du lac Tana, les villes éthiopiennes appartenant aux versants de l'Abaï ou Nil Bleu sont pour la plupart situées sur les plateaux ou dans les larges plaines à terrasses herbeuses qui bordent la rive droite du fleuve et que parcourent des troupeaux de gros bétail et de chevaux. Mota, qui se trouve sur une hauteur, extrémité des plateaux qui bordent le pied septentrional des monts Talba Waha, est l'un des marchés les plus considérables du « royaume » de Godjam ; ses maisons, régulièrement construites, sont comme celles de Mahdera-Mariam entourées d'arbres

[1] Stecker, mémoire cité.
[2] Henry Blanc, *A Narrative of Captivity in Abyssinia*.
[3] Arnaud d'Abbadie, *Douze ans dans la haute Éthiopie*.

verts; un grand parc, aux longues avenues symétriques, entoure l'église; au-dessous de la terrasse de Mota se voient les ruines d'un pont de l'Abâï, près duquel le voyageur français Petit fut dévoré par un crocodile; des neuf arcades, celle du centre, qui franchissait la rivière, large d'environ 20 mètres, a été rompue; mais les marchands tendent des cordes d'une pile à l'autre et trouvent moyen de passer, eux et leurs denrées, sur cette escarpolette provisoire[1]. Plus au sud, le village de Karanco et quelques hameaux voisins sont peuplés de *Francis* ou Francs, c'est-à-dire de descendants des soldats portugais venus au seizième siècle avec Christophe de Gama. Une église de la contrée, celle de Martola-Mariam, est certainement de construction portugaise, quoique les habitants du pays lui donnent une plus grande antiquité : les sculptures de l'intérieur seraient, d'après Beke, d'un travail « exquis ». En face de la courbe orientale de l'Abâï, se succèdent les deux villes religieuses de Debra-Werk et de Dima, fameuses, la première par son séminaire, la deuxième par son église de Saint-Georges, aux curieuses peintures; Debra-Werk, bâtie en amphithéâtre sur une colline, est la ville de l'Éthiopie dont les maisons ont le plus grand aspect par le mode de construction et la hauteur. Bichana, à quelques kilomètres au sud de Dima, est un lieu de marché fréquenté par les Galla. Le district environnant est la partie du Godjam la plus riche, la mieux cultivée, et celle où la population, mélangée de Galla, offre les types les plus remarquables de beauté féminine[2].

Au sud du mont Raba, pic suprême des Talba Waha, Dambadcha est très fréquentée par les caravanes mahométanes et possède un sanctuaire célèbre comme celui de Dima. Près de là, au sud-est, s'élève Monkorer, résidence fortifiée du « roi » de Godjam; plus loin, au nord-ouest, sont les villes de Mankousa, de Bouri, de Goudara, bâtie sur une butte de rochers volcaniques, près d'un lac temporaire et des sources de l'Abâï. Achfa, située à l'ouest de Goudara, dans un pays charmant de vallons, de pâturages, de bosquets, est la capitale de la province d'Agaoumeder, peuplée d'Agaou émigrés du Lasta. Ces populations, encore à demi païennes, quoique chaque village ait une église montrant un toit conique à travers le feuillage, sont les plus fières de l'Abyssinie, les seules qui aient su échapper aux razzias ordonnées par le sauvage Théodoros; dans aucune région de l'Éthiopie les habitants ne se distinguent plus par les mâles vertus du courage et de la probité[3]. Au sud du Godjam, dans le voisinage des Galla Liben, les deux

[1] Beke, *Journal of the R. Geographical Society*, 1844.
[2] Combes et Tamisier, *Voyage en Abyssinie*; — Lefebvre, *Voyage en Abyssinie*.
[3] H. Blanc, *Journal of the R. Geographical Society*, 1869.

voisines, Yedjibbé et Basso, situées en deux vallées tributaires de l'Abâï, non loin de la convexité méridionale de cette rivière, sont de « grandes villes commerçantes » où se rencontrent Éthiopiens et Ilm-Orma pour échanger les denrées respectives de leur pays. Les marchands du Damot et du Kaffa apportent un peu de poudre d'or à Basso : aussi la contrée où se voit le précieux métal est-elle devenue un pays de merveilles aux yeux de ses voisins avides. L'archevêque Bermudez, qui fut l'aboûna catholique de l'Éthiopie, raconte que l'Eldorado du Damot est aussi le pays des licornes et des griffons, que des amazones y luttent contre les monstres et que le phénix y renaît de ses cendres[1]; des abeilles y vivent dans les rochers, qui « distillent le miel ». A la fin de 1883, un pont se construisait sur l'Abâï, entre le Godjam et le Goudrou, sous la direction d'un ingénieur italien[2].

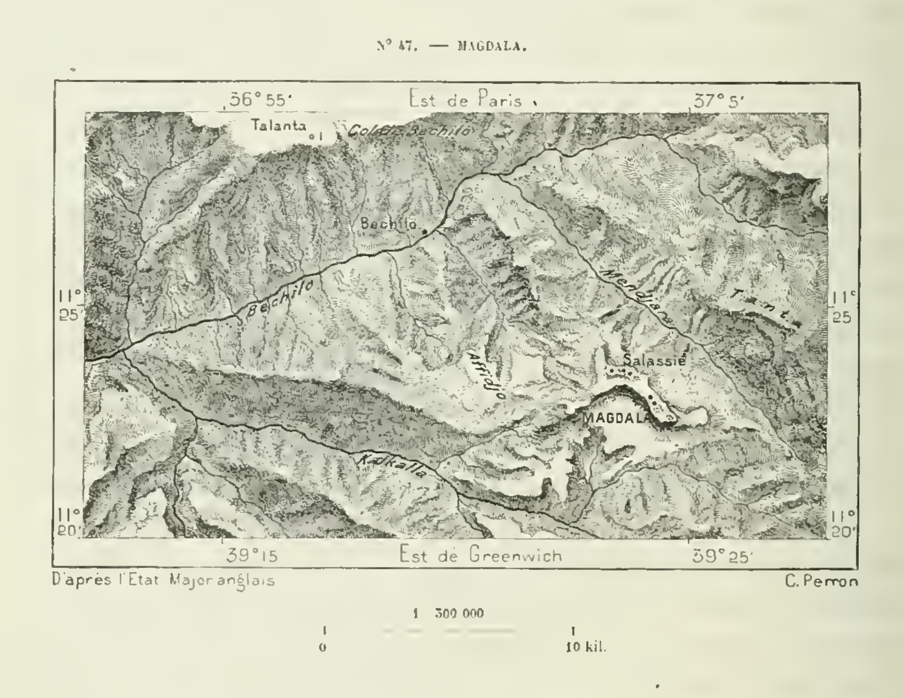
A l'est de l'Abâï, une forteresse, située sur un promontoire au-dessus de la haute vallée du Bechilo, est la fameuse Magdala, qui fut, comme le Debra-Tabor, l'une des résidences de Théodoros, celle où il voulut mourir de sa main, libre encore et bravant les assaillants anglais. L'amba de Magdala, qui se dresse à 2760 mètres d'altitude, soit à un millier de mètres au-dessus du Bechilo, ressemble au rocher de Mahdera-Mariam, mais il est plus élevé, d'un aspect plus grandiose et d'un accès plus difficile. Inabordable en apparence, la falaise basaltique se termine à l'ouest par un mur presque vertical se développant en forme de croissant et s'abaissant au nord-ouest pour se redresser encore par une aiguille isolée. Le fragment de plateau qui constitue la forteresse ne se relie au plateau méridional, où vivent les Galla de la tribu des Wollo, que par un étroit pédoncule : des fortifications barrent les abords de Magdala au passage de tous les sentiers[3]. Le terre-plein supérieur, d'une superficie d'environ 4 kilomètres carrés,

[1] Veyssière; Lacroze, *Histoire du christianisme d'Éthiopie et d'Arménie.*
[2] Bianchi. *Esploratore*, dic. 1883; sett. 1884.
[3] Villes éthiopiennes du bassin du Nil Bleu :

Gondar, 4000 hab. d'après G. Rohlfs.
Fendja.
Djenda.
Tchelga.
Amba-Mariam, 4000 hab. d'après Lejean.
Ifag et Darita. 4000 hab. d'après Lejean.
Samara (Debra-Tabor), 3000 hab. (?).
Koarata. 1000 hab. d'après Stecker.
Debra-Mariam.
Bahrdar.
Ismala.
Mahdera-Mariam, 4000 hab. d'après Lejean.
Yedjibbé.
Basso.
Debra-Werk, 3000 hab. d'après Lefebvre.
Dima, 2500 hab. d'après Combes et Tamisier.
Mota.
Dambatcha.
Goudara.
Mankousa.
Bouri.
Achfa.
Magdala.

porte de nombreuses constructions, arsenaux, casernes, prisons, magasins de blé et d'autres denrées, maisons d'asile pour les femmes et les enfants du roi; des citernes et des puits creusés dans le sol contiennent l'eau nécessaire, et les fertiles vallées des environs fournissent des approvisionnements en abondance. C'est à Magdala que Théodoros garda pendant deux ans les prisonniers européens auxquels une armée anglo-indienne vint, en 1868, rendre la liberté. La forteresse de Magdala, détruite par les Anglais, puis conquise par le roi du Choa sur un râs indépendant et remise par lui à son suzerain, le roi d'Abyssinie, a été restaurée depuis, à cause de

N° 47. — MAGDALA.




son importance stratégique comme fort avancé dans le pays des Galla, que traverse le plus court chemin vers le royaume de Choa. A la base orientale des rochers de Magdala, dans une gorge, que dominent à l'est d'autres parois basaltiques, est le village de Tanta ou Tenta, peuplé de marchands qui approvisionnaient la citadelle.

Les villes abyssines qui s'élèvent sur les plateaux coupés par les gorges du Takkazê et de ses affluents sont pour la plupart, comme celles des versants du Nil Bleu, des cités d'origine militaire ou religieuse. Elles sont d'ailleurs fort clairsemées, et quelques-unes d'entre elles, après avoir eu leur période de prospérité, ont été abandonnées et l'on y voit plus de ruines que de maisons habitées. La région la moins populeuse de ce versant est celle dont les eaux s'écoulent à l'est dans le Takkazê entre le massif du Beghe-

meder et ceux du Simên. Peu de voyageurs ont parcouru cette province de l'Abyssinie, le Belessa, à cause du manque de ressources et de l'insalubrité du koualla qu'il faut traverser entre les divers fragments du plateau. Mais dans le Simên les villes principales de cette province montueuse, Intchatkab, la capitale, Faras-Saber et Dobarik, voisines du pas de Lamalmon, ont été fréquemment visitées, situées, comme elles sont, sur la route de Gondar à Massaouah par le Tigré. Dobarik est l'endroit où le roi Théodoros fit égorger de sang-froid 2000 individus pour venger la mort de ses deux favoris anglais, Bell et Plowden. Au nord de Simên sont épars les villages de la province de Waldebba, propriété personnelle de l'etchaghé et peuplée en grande partie de moines. Waldebba est une des terres saintes de l'Éthiopie.

A l'orient du Takkazê, non loin des « yeux » ou sources de cette rivière, une autre région sacrée est celle de Lalibala. La ville est située sur une haute terrasse basaltique, contrefort de la montagne d'Acheten, qui dresse au sud-est ses pentes boisées : sept proéminences du sol permettent aux prêtres de Lalibala de dire que leur cité est, comme Rome et Byzance, bâtie sur sept collines; comme Jérusalem elle a sa montagne des Oliviers, et l'on y voit des arbres aux troncs énormes, dont le plant fut apporté de la ville sainte, il y a plusieurs siècles : la ville et les églises sont entourées d'arbres, qui contribuent, avec le printemps perpétuel de cette région tempérée, à en faire un séjour délicieux. Pourtant Lalibala est très faiblement peuplée; d'anciennes constructions se confondent avec les rochers et des galeries souterraines ne conduisent plus à rien : la population se compose presque uniquement de prêtres, de moines et de leurs servants. Les églises de Lalibala sont les plus remarquables de l'Éthiopie, car chacune est taillée dans un bloc de basalte, avec autels, sculptures et colonnades; malheureusement le temps a rongé la pierre en maints endroits, et du péristyle monolithe de l'une des plus belles églises il ne reste plus que quatre piliers. Évidemment les constructions de Lalibala appartiennent à diverses époques, mais il paraît certain que la plupart de ces monuments doivent être attribués au roi dont la ville garde le nom, le « saint Louis » de l'Éthiopie, qui régnait au commencement du treizième siècle[1]; les ouvriers qui évidèrent dans le rocher les curieuses églises souterraines étaient, dit la légende, des chrétiens réfugiés de l'Égypte[2]. A l'orient de Lalibala, divers cols donnent passage à travers la chaîne bordière de l'Éthiopie dans le

[1] Rohlfs, *Petermann's Mittheilungen*, 1869, tome IX.
[2] Lejean, *Voyage en Abyssinie*.

pays d'Angot et de Zeboûl, contenant dans leurs vasques les lacs charmants, Ardibbo, Haïb, Achangi. Dans cette région, où les forêts alternent avec les pâturages, se trouvent quelques grands villages où les souverains d'Éthiopie ont souvent résidé. Un couvent, qui fut jadis le plus riche de l'Abyssinie, s'élève dans l'île ombragée du « Tonnerre », que baignent les eaux du lac Haïk ; sur la rive de la terre ferme s'élève le village de Debra-Mariam, habité surtout par les femmes des prêtres, qui n'ont pas le droit d'aller visiter leurs maris dans le monastère [1]. Au temps où Lefebvre visita la contrée, un seul hippopotame habitait les eaux du lac; les habitants le respectaient et priaient les voyageurs de ne pas le tuer. Plus bas, sur le versant de la mer Rouge, les grands marchés de Kobbo, de Goura, de Waldia, fréquentés par Abyssins et Galla, sont désignés par Lefebvre comme de véritables villes.

Sokota, le chef-lieu de la province de Wag, est située à 2250 mètres d'altitude, au nord des grandes montagnes du Lasta, sur les deux bords de la rivière Bilbis, sous-affluent du Takkazê par le Tsellari. Sokota est une ville commerçante, ainsi qu'en témoignait naguère sa colonie de mahométans, intermédiaires des échanges : les Agaou, qui constituent le fond de la population locale, sont trop dépourvus d'initiative pour s'occuper de trafic ou pour exploiter les couches de charbon du voisinage. Le marché de Sokota, qui dure deux ou trois jours par semaine, est surtout visité par les chargeurs de sel, dont la denrée est la principale monnaie divisionnaire de l'Éthiopie méridionale; dans le Tigré du nord, on se sert plutôt de pièces de toile [2]. Les *amolé* ou monnaies de sel, taillées comme les pierres à aiguiser de la France, proviennent du lac salin d'Alalbed : chaque pièce pèse en moyenne un demi-kilogramme et sa valeur s'accroît naturellement vers l'intérieur du pays en proportion de la distance. Tandis que les carriers danakil de la tribu des Taltal livrent pour un talari de Marie-Thérèse plus d'une centaine d'amolé, on les vend parfois sur les rives occidentales du lac Tana à un franc pièce : à Sokota, ils valaient environ 25 centimes lors du passage de MM. de Sarzec et Raffray en 1873; huit années plus tard, lorsque M. Rohlfs visita la contrée, leur valeur avait diminué des trois quarts; dès que les moyens de communication seront devenus plus faciles, ils perdront complètement leur prix conventionnel pour le troc et n'auront plus d'usage que pour la consommation; le proverbe abyssin : « Il mange du sel ! » employé pour donner une idée de la

[1] Lefebvre, *Voyage en Abyssinie;* — Isenberg et Krapf, *Journal of the Church Missions to Abyssinia and Egypt.*

[2] Ach. Raffray, *Abyssinie.*

prodigalité d'un individu, n'aura plus de raison d'être. Les chargeurs prennent grand soin de protéger leurs bâtonnets salins contre l'humidité : ils les rangent parallèlement sur des bandes de cuir en forme de cartouchières qu'ils ploient sur le dos du mulet en couches superposées et qu'ils recouvrent de bâches. Récemment Sokota s'est très appauvrie ; dévastée par des fièvres épidémiques, elle a perdu les trois quarts de sa population : après avoir eu de quatre à cinq mille habitants en 1868, elle en avait au plus quinze cents en 1881, lors du deuxième passage de Rohlfs. Dans le voisinage de Sokota une église monolithe, comme celles de Lalibala, a été taillée dans le granit : sa crypte renferme les corps momifiés de plusieurs souverains du pays[1]. Les routes sont bordées de dolmen pareils à ceux de la Bretagne[2]. Une des tribus agaou des environs porte le nom de Kam ou Ham; c'est d'après elle que M. Antoine d'Abbadie désigne les groupes « hamitiques », dont les idiomes ressemblent à la langue des Ham ou hamtenga[3].

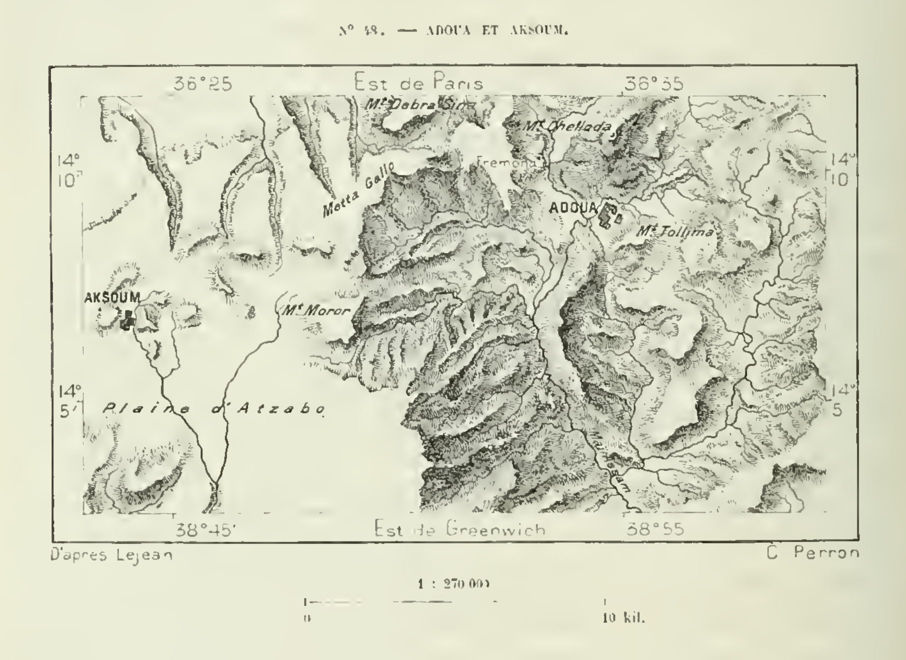
De Sokota aux contreforts du pays des Bogos une autre route de caravanes, qui passe à une centaine de kilomètres environ à l'ouest du rebord de la chaîne éthiopienne, traverse Abbi-Addi, le chef-lieu de la province de Tembien, puis Adoua, la capitale actuelle du Tigré, et le plus grand marché de l'Abyssinie après Gondar et Basso. Cette ville se trouve à peu près au milieu de la région des plateaux qui sépare les deux grandes courbes décrites par le Takkazê et le haut Mâreb : le ruisseau qui serpente dans la plaine nue mais fertile d'Adoua, l'Assam, est un tributaire du Takkazê; il s'enfuit dans la direction du sud, tandis qu'au nord de la colline sur le flanc de laquelle est bâtie la ville (1950 mètres), s'élève la masse abrupte et isolée du mont Chelota ou Choloda (2725 mètres); à l'est, par-dessus d'autres cimes, se montre le sommet encore plus haut du Semayata (3090 mètres). Adoua n'a point l'aspect d'une capitale; ses rues montantes et sinueuses sont bordées de maisonnettes en pierre, à toits de chaume et à terrasses d'ardoises; de petites églises, entourées de leurs bosquets, s'élèvent çà et là; au sommet de la colline une cathédrale, énorme case à toit conique de même forme que beaucoup d'habitations civiles, a été récemment bâtie par un architecte italien; dans les jardins croissent de nombreuses plantes exotiques importées d'Égypte et de Syrie. A une petite distance d'Adoua se voient les ruines de Fremona, le séminaire des Jésuites expulsés d'Abyssinie au dix-septième siècle : les débris du couvent sont

[1] A. Raffray, *Abyssinie.*
[2] G. Rohlfs, *Meine Mission in Abessinien.*
[3] Vivien de Saint-Martin, *Année Géographique*, 1872.

évités par les paysans, qui y voient la demeure des mauvais esprits. Près de la ville, le prince Kassaï gagna la bataille qui fit de lui l'empereur actuel de l'Éthiopie.

Adoua est l'héritière d'une cité qui fut le siège d'un empire d'Éthiopie s'étendant des bords du Nil au cap Guardafui. Aksoum déchue garde au moins son rang comme ville sainte et cité du couronnement, et les fugitifs y trouvent un asile plus respecté que celui de la plupart des couvents; huit cents prêtres et des centaines d'enfants qui deviendront prêtres à leur tour vivent dans les monastères. Aksoum, l'Akesemé des Éthio-

N° 48. — ADOUA ET AKSOUM.




1 : 270 000

0 10 kil.

piens, située à une vingtaine de kilomètres d'Adoua et à 300 mètres plus haut, est un ensemble de jardins et de bosquets ayant chacun sa maisonnette ou son église, et revêtant de leur verdure touffue la pente d'un coteau : au delà, de sombres parois basaltiques servent d'encadrement au gracieux tableau. D'après la tradition éthiopienne, Aksoum avait été fondée par Abraham ; un dignitaire de l'église, à peine inférieur en rang à l'etchaghé et à l'aboûna, prétend y garder les « tables de la loi » et l'arche sainte des Juifs rapportées de Jérusalem par Menelik, fils de Salomon et de la reine de Saba. Mais Aksoum a de réelles antiquités, que les habitants gardent avec un soin jaloux. Une stèle porte une inscription grecque[1], pres-

[1] G. Rohlfs, *Meine mission nach Abyssinien.*

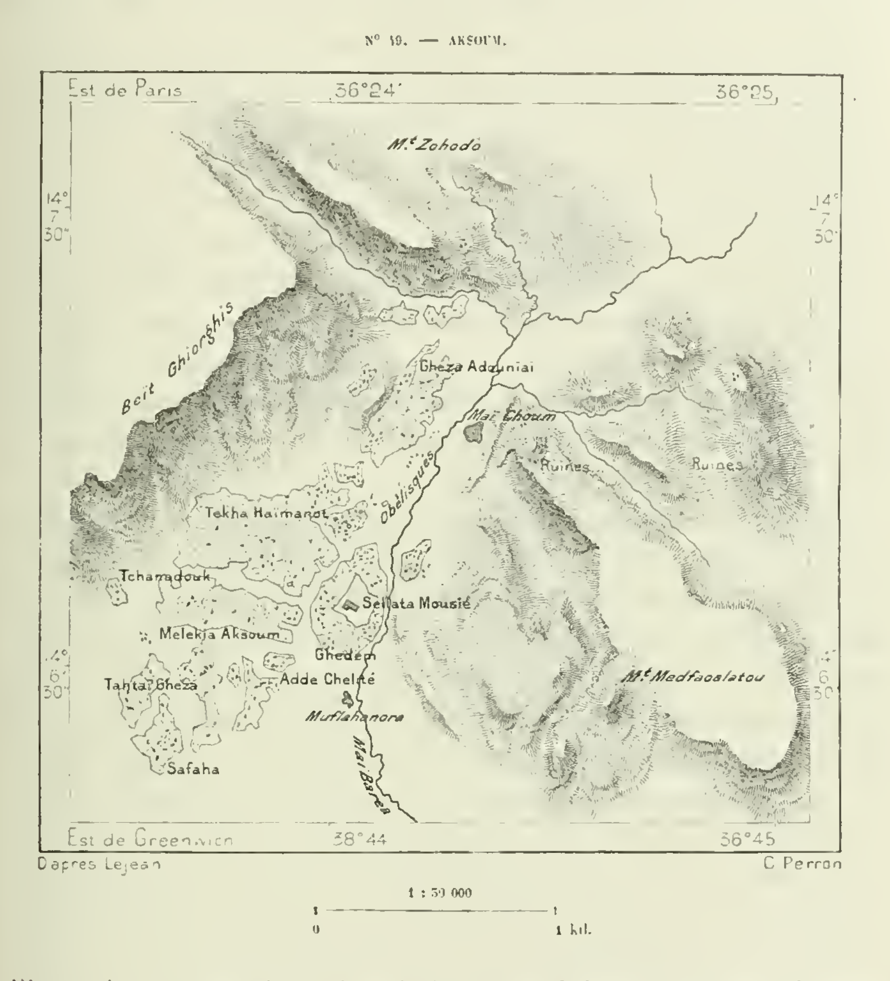



ADOUA, CAPITALE DU TIGRÉ

Dessin de Taylor, d'après un croquis de G. Villiers, du *Graphic*.

que illisible maintenant, qui glorifiait les victimes d'un certain roi Aeïzanas, « fils de l'invincible Arès ». Quel est cet Aeïzanas? Est-il identique au roi chrétien La Sân, qui vivait au milieu du quatrième siècle de l'ère vulgaire[1], ou bien, ainsi que pourrait le faire croire sa prétention au titre de fils de Mars, appartenait-il à une dynastie païenne antérieure[2]? Quoi

N° 49. — AKSOUM.




1 : 50 000

0 — 1 kil.

qu'il en soit, cette précieuse inscription, reproduite pour la première fois par le voyageur Salt, témoigne des anciennes relations de l'Éthiopie avec le monde grec; une autre stèle, découverte par Ferret et Galinier, est gravée de caractères hymiaritiques, d'ailleurs presque entièrement détruits par le temps; d'après la lecture de M. Antoine d'Abbadie, elle célèbre la gloire du « valeureux Halen, roi d'Aksoum et de Hamer », c'est-à-dire du

[1] Eduard Ruppell, *Reise in Abyssinien.*

[2] Th. von Heuglin, *Reise nach Abessinien.*

pays des Hymiarites : l'Arabie sud-occidentale et l'Éthiopie constituaient jadis un même empire[1]. Sur le plateau d'Aksoum, près d'un énorme sycomore dont le tronc a 15 mètres de circonférence, s'élève un autre curieux monument, dans lequel on a cru voir la preuve d'une antique civilisation égyptienne en Abyssinie : c'est un obélisque monolithe d'environ 25 mètres de hauteur, mais d'un style complètement distinct de celui des obélisques de l'Égypte : par son ornementation, il figure une tour à neuf étages percée de fenêtres et surmontée d'un pyramidion à base échancrée et à pans sphériques. Une cinquantaine d'autres obélisques sont épars sur la place voisine, les uns renversés, les autres inclinés sur des troncs d'arbres; au milieu de ces ruines se dressent d'anciens autels : non loin de là, des pierres à demi taillées se voient encore dans la carrière de trachyte d'où les constructeurs ont tiré les obélisques. Parmi ses édifices, Aksoum montre aussi, dans l'enceinte même de son gedem ou lieu d'asile, une église portugaise, édifice flanqué d'une tour crénelée; un aqueduc est taillé dans le roc et, non loin de la ville, le flanc d'une montagne est coupé d'hypogées qui furent, dit-on, des tombeaux de rois, et « où se cache le grand serpent, antique souverain de l'Éthiopie »[2].

Antâlo, qui fut jadis la capitale du Tigré, est située à 2400 mètres environ, sur un amba, qu'entourent des gorges profondes où naissent des affluents du Takkazè; un plateau supérieur, couronné par une autre forteresse naturelle, l'amba Aradom, s'élève à l'ouest, tandis qu'au sud et à l'est s'étend une vaste et fertile plaine, où les Anglais établirent leur camp principal pendant l'expédition de 1868. Antâlo, abandonnée comme résidence, a perdu presque tous ses habitants, et ses trois quartiers, séparés les uns des autres par de profonds ravins, n'offrent guère que des ruines; mais Tchalikout, à une dizaine de kilomètres au nord-est, a reçu les émigrants d'Antâlo : c'est une des villes les plus gracieuses de l'Éthiopie, grâce aux jardins et aux rideaux d'arbres qui entourent les cases et les églises. Situées sur la chaîne bordière de l'Abyssinie orientale, au bord même des premiers gradins par lesquels on descend dans la plaine des Danakil, Antâlo et Tchalikout ont de l'importance comme lieux d'entrepôt pour les chargeurs de sel qui se rendent du pays des Taltal à Sokota. Entre cette dernière ville et Tchalikout, Samré, située près de la grande plaine, jadis lacustre, de Samra, puis Atsbi ou Atsebidera, et Ficho, déjà dans les terres basses, sont les principaux lieux d'étape. La nouvelle ville de Makalé, bâtie

[1] *Académie des inscriptions*, séance du 19 janvier 1877.
[2] Nathaniel Pearce, *Life and Adventures*.

par le négous actuel, s'élève sur la crête même de la chaîne d'Éthiopie, et sert parfois de capitale temporaire au royaume comme le Debra-Tabor, Adoua ou Magdala; un ingénieur italien y construit un palais « à l'européenne »[1]. De ce haut observatoire le roi Johannes voit à ses pieds une grande partie de la région, encore insoumise, des Danakil. Pourtant il a fait aussi quelques conquêtes dans cette région basse et sur l'une des quatre terrasses qui descendent vers la plaine comme de gigantesques degrés, il a fondé le marché de Sekot, très fréquenté par les acheteurs de sel[2].

Au nord d'Antâlo et de Tchalikout, quelques villages commerçants se succèdent à de longs intervalles, parallèlement à la crête bordière de l'Éthiopie, sur la route maîtresse qui unit les hautes terres aux ports de Zoulla et de Massaouah. Quelques-unes de ces misérables agglomérations de cabanes ont acquis un certain nom dans l'histoire des explorations abyssiniennes, comme lieux de campement et d'étude pour les voyageurs européens. Un des villages les plus populeux est Haoussen, sur un plateau déchiré de ravins profonds; plus loin vient Addigrat (Add'Igrat) ou Attegra, situé à 2400 mètres dans une vallée fertile, dominée à l'ouest et au sud-ouest par des cimes qui se dressent à 1000 mètres plus haut; vers l'ouest un amba gréyeux, dont on ne peut escalader la roche terminale, haute de 50 mètres, qu'au moyen de cordages, le monastère de Debra-Damo, est un des plus célèbres de l'Éthiopie : au moindre indice de guerre, les habitants des alentours viennent y déposer leurs richesses Le sommet du rocher, revêtu de terre végétale et pourvu de cent cinquante citernes inépuisables, est cultivé avec soin, mais ne fournit qu'une récolte insuffisante; les moines ont à compter sur la générosité des fidèles d'en bas[3]. On reléguait autrefois sur cet amba les cadets de la maison régnante. Senafé, plus au nord, se blottit au pied de rochers abrupts. Première station de montagnes sur la route que l'armée anglaise suivit pour aller délivrer les prisonniers de Théodoros, le camp de Senafé eut pendant la campagne de 1868 une importance stratégique de premier ordre; très probablement le village deviendra cité florissante quand la route carrossable des Anglais, qui montait de la baie d'Adulis à Senafé par les gorges de Koumaïli, aura été réparée. A l'ouest, Halaï ou la « Montée », qui fut naguère entièrement catholique, et Digsa (Digsan), premiers bourgs du plateau que l'on rencontre en montant par l'une ou l'autre branche des ravins du Hadas, ont aussi un nom dans l'histoire des voyages.

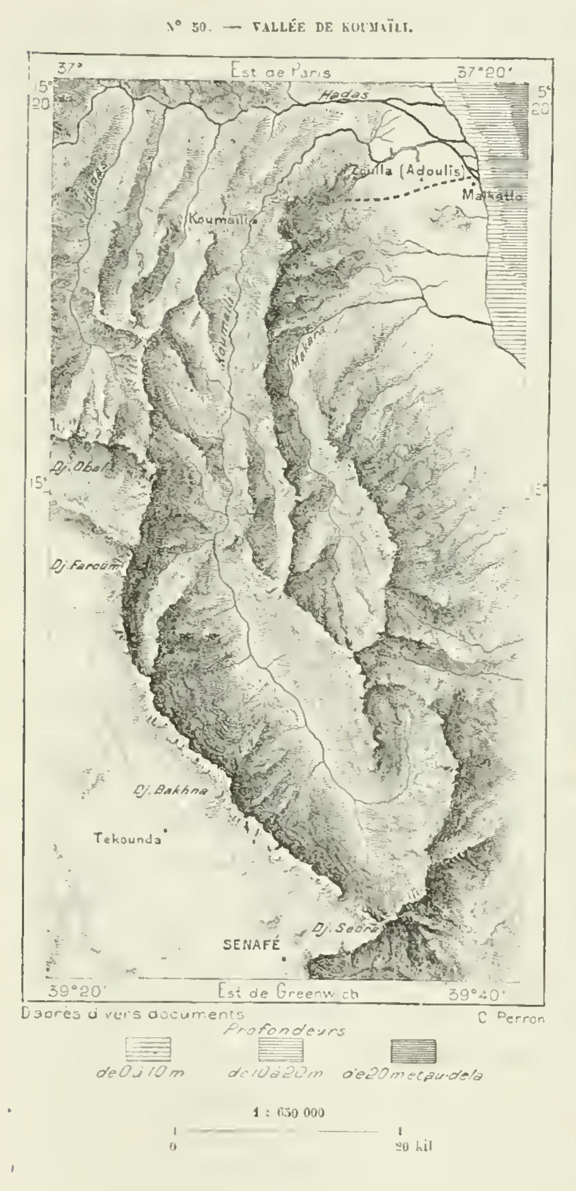
[1] *Esploratore*, dicembre 1882.

[2] Bianchi, *Esploratore*, settembre, ottobre 1884.

[3] Combes et Tamisier, ouvrage cité; — Jacobis, *Annales de la Propagation de la Foi*, 1849.

Deux routes mènent de la capitale du Tigré aux bords de la mer Rouge. La plus courte se dirige au nord-est vers Senafé; l'autre se dirige au nord pour franchir le Mâreb à l'altitude d'environ 1200 mètres et remonter la vallée de cette rivière par les hauteurs du versant occidental. Au nord de l'endroit où l'on franchit la rivière, les escarpements du plateau se déchirent en colonnades basaltiques, en promontoires et en aiguilles de forme bizarre, et sur les blocs sont épars des villages appartenant au district de Goundet, devenu célèbre dans l'histoire de l'Afrique. Là commença la série de désastres militaires qui, avec les emprunts financiers et l'usure, ont anéanti la puissance de l'Égypte, réduisant ce pays à l'état d'enjeu entre banquiers et diplomates européens. A cette époque, en 1875, le khédive du Caire était l'un des grands souverains du monde par l'étendue de ses domaines; ses lieutenants avaient remonté le Nil jusqu'au lac M'wontan-N'zìgé et pénétré sur le versant du Congo; des garnisons égyptiennes occupaient les ports de la côte occidentale, sur la mer Rouge, et même au sud elles s'étaient solidement établies dans le Harrar et dans la contrée des Somal. Les conquérants contournaient déjà l'Éthiopie au sud, ils crurent le moment venu de s'emparer du plateau. Mais la bataille de Goudda-Gouddi ou de Goundet se termina par la déroute complète des Égyptiens. Presque tous les envahisseurs périrent, avec leurs deux chefs, Arakel-bey et le

N° 50. — VALLÉE DE KOUMAÏLI.



Danois Arendrup. L'invasion qui devait à jamais subjuguer l'Éthiopie lui rendit l'unité politique, du Hamasen au Choa, et restitua au christianisme toute cette région des hautes terres qui semblait dévolue à l'Islam. Les ossements des morts blanchissent par milliers dans les champs de Goudda-Gouddi, à demi cachés par les frondaisons des arbustes, les hautes graminées et les lianes en guirlandes. En 1876, une deuxième armée, commandée par Hassan, le fils du khédive, escalada de nouveau le plateau de Hamasen et se fortifia dans une bonne position stratégique, Goura, à l'orient du haut Mâreb. Enveloppées par des ennemis dans la partie basse de leur camp, les troupes égyptiennes furent presque entièrement exterminées : elles laissèrent canons et fusils sur le champ de bataille, et le prince Hassan ne retrouva la liberté que moyennant une forte rançon ; d'après la légende qui se fit aussitôt après la bataille, mais qui ne serait pas d'accord avec la vérité[1], Hassan et tous les autres prisonniers épargnés auraient été tatoués au bras du signe de la croix, victorieuse du croissant.

Sur la route d'Adoua à Massaouah par le versant occidental du haut Mâreb, le bourg le plus populeux et le plus commerçant est Kodo Felassi (Godo Felassié), chef-lieu de la province de Seraoué. Il a remplacé comme lieu d'étape Debaroa, maintenant déchue, qui se trouve plus au nord et qui fut jadis la résidence des Bahr-Nagach ou « Rois de la mer », ainsi qu'on désignait les gouverneurs des provinces maritimes. Les cases de Debaroa ne sont pas, comme celles de l'Abyssinie centrale, des maisonnettes rondes à murs de pierre et à toit de chaume : ce sont des demeures en partie souterraines, comme celles de plusieurs districts du Caucase et du Kourdistan. La pente de la montagne est taillée en gradins et l'espace rectangulaire que l'on obtient ainsi est transformé en maison par un toit d'argile qui, en arrière, s'appuie sur le sol, et en avant repose sur des piliers : d'en haut on ne voit point de village, mais seulement des degrés herbeux, comme les paliers d'une rampe abandonnée. Tel est le mode de construction des villages dans le Hamasen. La fumée s'échappe par un trou ménagé dans le toit : quand il pleut, on bouche l'ouverture, et le réduit souterrain, manquant d'air et de lumière, n'est plus qu'une caverne nauséabonde[2].

Le camp du *râs* qui gouverne le Tigré est assis à Atsaga (2858 mètres), au point de convergence des routes qui montent de Massaouah, du pays des Bogos et des Mensa. A une petite distance à l'est se trouve la résidence actuelle du choum qui prétend au titre de « Roi de la mer » : c'est le

[1] Gerhard Rohlfs, *Meine Mission in Abessinien.*

[2] Salt, *Views of India;* — Ruppell, *Reise in Abyssinien;* — Lejean, *Voyage en Abyssinie.*

village d'Asmara, situé au bord même du plateau d'Éthiopie, à l'endroit où la route, arrivée sur le versant de la mer Rouge, descend en lacets dans la plaine. D'autres groupes d'habitations partagent avec Asmara l'avantage d'être un lieu de repos pour les caravanes à leur arrivée sur l'arête du plateau tigréen. Kazen, au nord-ouest d'Asmara, sur le promontoire terminal du Hamasen, commande aussi l'un des chemins qui descendent vers Massaouah, visible parfois à 75 kilomètres en droite ligne, entre le gris de l'horizon et le gris de la mer. De Kazen un autre chemin de caravanes s'incline vers le nord-ouest pour gagner le Senhit et la capitale des Bogos,

N° 51. — PAYS DES BOGOS.




1 : 500 000
0 15 kil.

Keren, située déjà dans le koualla, à 1452 mètres d'altitude, au milieu des oliviers ; une forteresse, désignée sous le nom de Senhit, comme le pays lui-même, a été bâtie par les Égyptiens à côté de la ville, mais, en vertu du traité conclu avec les Anglais, elle doit être évacuée et livrée au roi d'Éthiopie. Keren était le centre des missions catholiques dans l'Éthiopie du nord et de son grand séminaire sortaient de nombreux prêtres indigènes pour les églises éparses dans les provinces de l'empire. Presque toute la population du pays des Bogos et des Mensa avait abandonné les pratiques mahométanes pour revenir au christianisme, mais sous la nouvelle forme enseignée par les missionnaires lazaristes

En descendant d'Asmara vers la mer Rouge, la route contourne au nord un massif de montagnes avancées, dont l'une porte le célèbre monastère de

Bidjan ou Bizan, fondé au quatorzième siècle et souvent mentionné par les auteurs portugais sous le nom du couvent de la Vision : les pèlerins, et parmi eux le voyageur Poncet en 1700, y voyaient un nuage d'or flottant dans l'air. Près de mille moines vivent dans le couvent et dans ses annexes. A la base des montagnes, mais séparé cependant de la plaine littorale par une arête de collines, le village d'Aïlet occupe le fond d'une belle vallée, qui pourrait devenir un des plus riches pays de cultures, et dans le voisinage, à 5 kilomètres au sud, jaillisent des eaux thermales (59° centigrades) assez abondantes pour former un ruisseau ; le sol environnant, jusqu'à 50 mètres de l'orifice, est trop chaud pour que l'on puisse y marcher pieds nus. En descendant du plateau, les Abyssins ont l'habitude de se plonger dans la source d'Aïlet, et parfois même d'y baigner leurs moutons ; un coléoptère à la morsure venimeuse vit dans la partie du ruisseau thermal qui est déjà refroidie à la température de 48 degrés[1]. Au nord, dans le Samhar, se voient des nombreux restes antiques, notamment des tombeaux, dont quelques-uns ressemblent aux monuments mégalithiques de la France[2]. Une ancienne ville, maintenant déserte, couvrait un espace de plusieurs kilomètres en circonférence.

Dans la plaine quelques stations se succèdent jusqu'à la plage de Massaouah : Saati, ou les « Mares », ainsi nommé des flaques d'eau qu'on y trouve d'ordinaire pendant la saison sèche dans le lit desséché des torrents ; M'koulou, dont les Européens de Massaouah ont fait choix pour lieu de villégiature et qu'ils ont entourée de quelques bouquets de tamariniers et d'autres arbres ; Hotoumlou, résidence de missionnaires suédois et siège de leurs écoles. Au sud, le village d'Arkiko, dont on entrevoit les maisons entre les mimeuses, est une sorte de capitale : c'est là que réside le naïb, descendant d'une dynastie de chefs qui, depuis la fin du seizième siècle, servent d'intermédiaires pour le commerce entre l'Éthiopie et Massaouah ; les habitants du pays sont sous la double dépendance des marchands du port voisin et des Éthiopiens du plateau, dont le droit de propriété sur le sol des plaines subsiste de siècle en siècle et qui rajeunissent chaque année leur titre par des cultures d'hiver[3]. Les Turcs, s'étant emparés de l'île et du littoral en 1557, essayèrent d'abord de gouverner directement les populations riveraines, mais, après s'être reconnus impuissants contre des nomades insaisissables, ils transmirent leur pouvoir au chef des Belaou, tribu de Habab qui parcourait les plaines environnantes; même la garnison de

[1] G. Lejean, *Voyage en Abyssinie.*
[2] G. Rohlfs, *Meine Mission in Abessinien.*
[3] Munzinger; — Rohlfs, etc.

Massaouah, composée principalement de Bosniaques, se fondit peu à peu avec les Habab par des mariages[1]. Devenu naïb, ou « lieutenant » des vice-rois du Hedjaz, le chef des Belaou reçut un tribut régulier du gouvernement turc, mais à la condition de protéger les caravanes turques ou abyssines contre toute attaque des peuplades voisines, de remettre au suzerain une partie des droits payés par les marchands, et d'approvisionner l'île de l'eau nécessaire. Des dissensions éclatèrent souvent entre le naïb et les insulaires de Massaouah : souvent les aqueducs furent coupés ; souvent aussi le naïb, chassé d'Arkiko, dut se réfugier dans l'intérieur du pays. Il est également arrivé que les souverains de l'Éthiopie, auxquels il est indispensable que la porte de Massaouah reste ouverte sur le monde extérieur, ont dévasté la contrée pour se venger des pillards de la côte ou des marchands d'esclaves. En vertu de traités récents, l'accès de Massaouah, devenu port anglais, quoique le pavillon égyptien flotte encore sur ses murs, doit être complètement libre pour le commerce abyssin : sinon au point de vue politique, du moins commercialement, le port de la mer Rouge est donc plus que jamais une dépendance naturelle de l'Éthiopie, et son importance, déjà considérable, ne peut manquer de s'accroître rapidement si la paix se maintient sur les plateaux. Des forts détachés commandent les approches de la ville et limitent un camp retranché où le gouvernement égyptien entretenait un corps de 3000 hommes.

La ville de Massaouah, Medsaoua ou Moûssaouah des Arabes, la Moutogna des Abyssins, occupe un îlot de corail dont la longueur, de l'est à l'ouest, est d'environ 1000 mètres; du nord au sud, il a seulement 300 mètres de large. Des maisons en pierre, de style arabe, et des cabanes en branchages se pressent sur ce rocher, qu'une digue relie à l'îlot plus petit de Taouloud, rattaché lui-même au continent par une jetée d'environ 1500 mètres, contenant le précieux conduit par lequel l'eau de M'koullou est amenée dans les citernes de Massaouah. Mais aqueduc et jetée, de même que casernes et fortifications et tous les édifices bâtis il y a une vingtaine d'années, sous la direction du pacha Munzinger, sont dans un grand état de délabrement : comme dans leur propre pays, les Égyptiens savent construire, mais ils ne se donnent point la peine de réparer. On reconnaît encore dans la ville une ancienne église éthiopienne, que les fidèles disaient avoir été bâtie par Frumentius, l'apôtre des Abyssins, et qui est maintenant transformée en mosquée. Le lieu d'ancrage, le Sabaïtikon des anciens, est formé par le canal profond qui s'étend entre le rivage septentrional de l'île

[1] Werner Munzinger, *Ostafrikanische Studien*

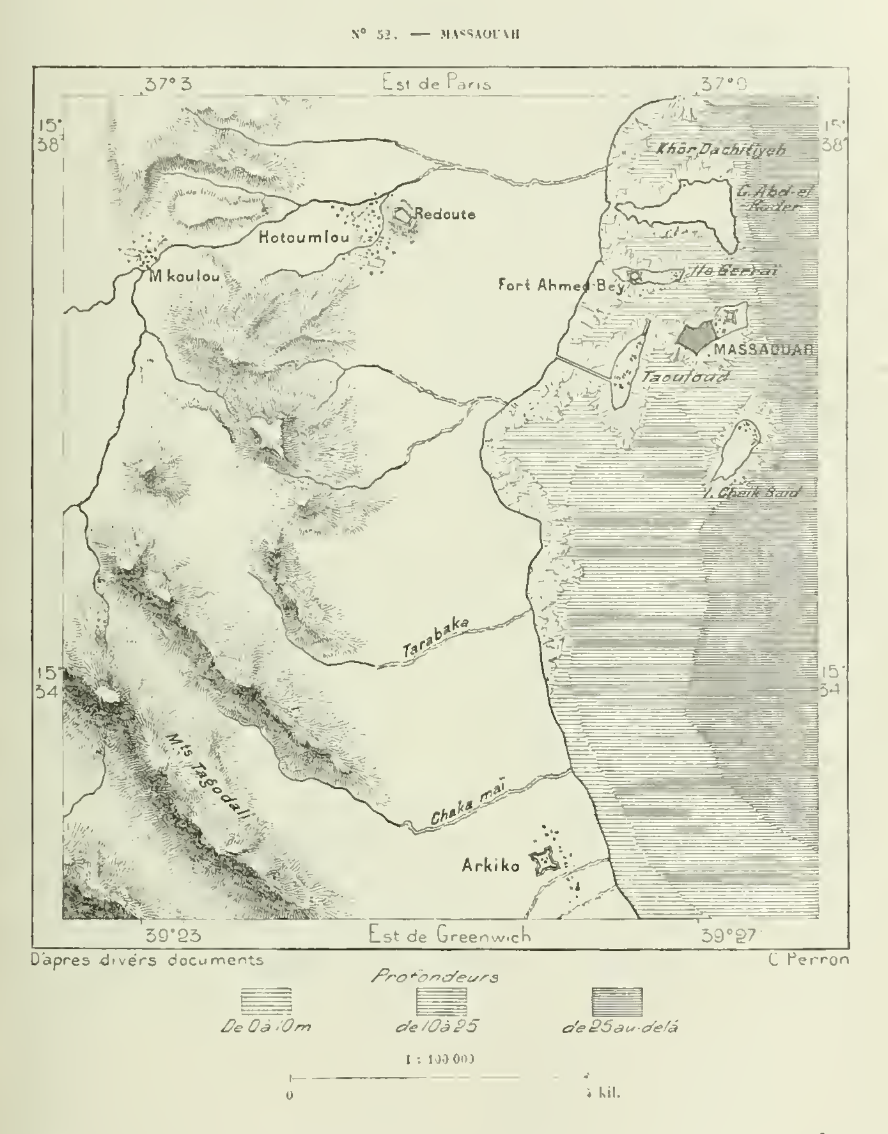



MASSAOUAH. — VUE GÉNÉRALE

Dessin de Taylor, d'après une gravure du *Graphic*.

et le continent : d'autres îlots le défendent au nord-est contre les vents du large. Le commerce de l'Abyssinie avec les marchands étrangers, Grecs, Banians et autres, installés à Massaouah, se fait par l'intermédiaire des caravanes. Celles-ci, qui apportent surtout les denrées précieuses de la terre

N° 52. — MASSAOUAH




des Galla, le café, l'or, la cire blanche, partent à la fin de l'hiver, de manière à pouvoir franchir le Takkazê avant la crue, et mettent deux ou trois mois à faire la route; elles s'en retournent à la fin de l'automne pour recommencer au printemps leur voyage annuel. En 1861, la valeur des échanges de l'Abyssinie, y compris les esclaves, par le port de Massaouah était évaluée à un million de francs; vingt ans après, en 1881, elle s'élevait

à 7 millions. Les denrées vendues sont, par ordre d'importance, les peaux, le beurre, à destination de l'Arabie, et la nacre de perles. L'exportation de l'ivoire a beaucoup diminué. Les planteurs de Mayotte et des Mascareignes importent des mulets de provenance abyssine.

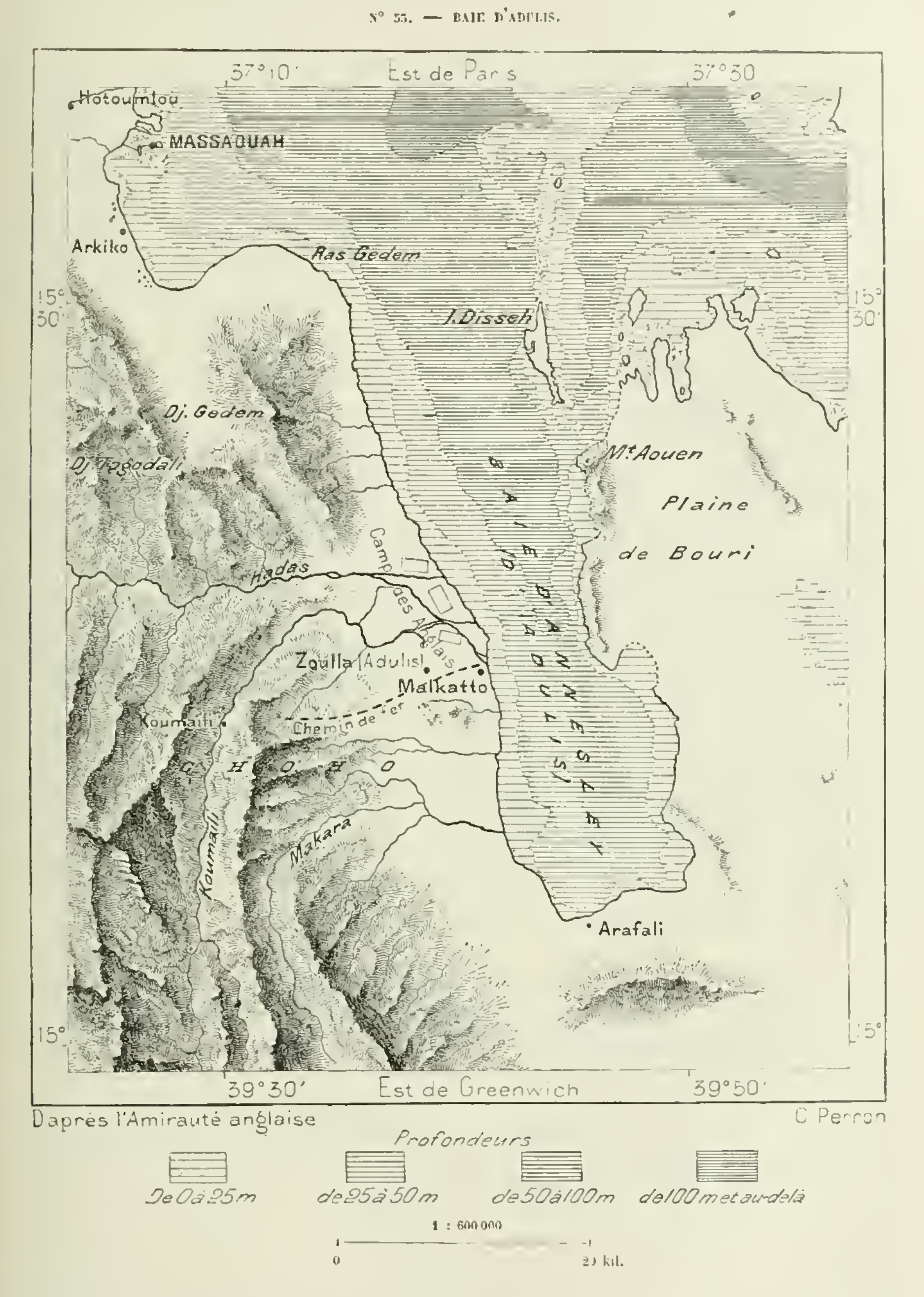
A l'est du golfe de Massaouah, les grandes îles coralligènes de Dahlak, dont les principales sont Dahlak et Nora, ont perdu presque toute l'importance commerciale qu'elles eurent avant la domination turque ; elles étaient alors habitées par une population chrétienne, de provenance abyssine, dont on voit encore les chapelles ; le dialecte usuel est toujours celui du Tigré, mais très corrompu[1]. De nos jours, les habitants, tous de religion musulmane, sont au nombre de quinze cents à peine et n'ont d'autre ressource, avec la chair et le lait de leurs chèvres, que le produit de leur pêche : chaque année des marchands banians et persans viennent acheter la nacre et les perles fines recueillies dans les baies environnantes ; le marché se trouve sur la côte orientale de la grande île, au village de Dömölö. De même que les pêcheurs de Bahreïn, ceux de Dahlak ne descendent au fond de la mer qu'après les fortes pluies, la concrétion perlière ne se formant, disent-ils, que grâce au mélange de l'eau douce et de l'eau salée[2]. Les indigènes pêchent aussi la tortue, mais ils ne recueillent pas les éponges, qui pourtant se développent en grande quantité sur les fonds[3]. Les habitants de Dahlak et de l'archipel environnant possèdent en grand nombre des chèvres, des chameaux et des ânes qu'ils laissent vaguer dans l'île à l'état sauvage ou qu'ils renferment en des îlots déserts. Sur une de ces îles se trouvent même quelques vaches.

La baie longue et étroite qui s'avance du nord au sud, à une cinquantaine de kilomètres dans les terres, et que les insulaires de Disseh appellent « golfe de Velours », peut-être à cause de la tranquillité de ses eaux bien abritées[4], est encore plus rapprochée que Massaouah des hauts plateaux éthiopiens et maintes fois le mouvement des échanges a pris cette direction. Cette échancrure du littoral, appelée Annesley-bay par les Anglais, est plus communément désignée sous le nom de baie d'Adulis, comme il y a deux mille ans, quand y mouillaient les flottes des successeurs d'Alexandre. Une inscription grecque, copiée au sixième siècle par le moine égyptien Cosmas Indicopleustès, célèbre « le grand roi Ptolémée, fils de Ptolémée et d'Arsinoé » ; une autre, qui raconte les expéditions glorieuses du roi

[1] Bianchi, *Esploratore*, agosto 1882.
[2] Eduard Rüppell, *Reise in Abyssinien.*
[3] Werner Munzinger, *Petermann's Mittheilungen*, 1864, n° IX.
[4] Antoine d'Abbadie, *l'Abyssinie et le roi Théodore.*

d'Éthiopie Eb-Agouda, offre un intérêt géographique de premier ordre.

N° 55. — BAIE D'ADULIS.




puisqu'elle contient une série de vingt-trois noms abyssins[1], premiers élé-

[1] Vivien de Saint-Martin, *Éclaircissements géographiques et historiques sur l'inscription d'Adulis*; — Guillaume Lejean, *Voyage en Abyssinie*, etc.

ments de la géographie comparée du pays. Mariette a prouvé, par l'identification de plusieurs noms gravés sur les pylônes de Karnac avec ceux de l'inscription d'Adulis, que les rapports de l'Égypte avec l'Éthiopie remontaient certainement aux temps de Toutmès III, au dix-huitième siècle de l'ère ancienne[1]. Des édifices de la ville antique on n'a retrouvé qu'un petit nombre de chapiteaux taillés dans la lave et des marbres sculptés par des artistes byzantins; ils se trouvent maintenant à plus de 6 kilomètres dans l'intérieur, peut-être par l'effet du soulèvement de la côte, peut-être aussi par le seul progrès des alluvions. L'ancienne appellation subsiste sous la forme de Zoulla. Au sud, sur les hauteurs, se voient les restes d'une ville qui fut probablement le sanatoire d'Adulis[2]. Pendant la deuxième moitié de ce siècle le nom d'Adulis a été souvent prononcé comme celui d'une future colonie française, parce qu'une zone de terrain, le long de la baie, et l'île de Disseh avaient été concédées à la France, en 1840, par un souverain du Tigré; mais aucun acte d'occupation ne consacra la cession écrite : c'est l'Angleterre qui, sous pavillon égyptien, possède ce lambeau du territoire d'Éthiopie[3]. D'ailleurs il n'est pas de contrée où la Grande-Bretagne ait donné un plus frappant exemple de sa puissance que sur cette plage brûlante de la mer Rouge. Dans cette baie, où se voit à peine quelque misérable barque et où les radeaux de pêche se composent de trois morceaux de bois presque entièrement immergés, que l'on dirige à la pagaye sans peur des nombreux requins, flottaient en 1867 et en 1868 des centaines de navires; un môle de débarquement, dont il reste quelques traces, s'avançait à plus d'un kilomètre en mer; un chemin de fer pénétrait au sud jusqu'au bas des escarpements, et d'immenses réservoirs d'eau creusés au pied des monts abreuvaient les éléphants indiens et 40 000 bêtes de

[1] Ernest Desjardins, *Notes manuscrites; — Société de Géographie de Paris*, 19 avril 1874.

[2] Russel, *Abyssinie*.

[3] Villes éthiopiennes du bassin du Takkazè et du versant de la mer Rouge, avec le chiffre de population indiqué par les voyageurs :

Intchatkab.
Dobarek.
Faras-Saber, 2000 hab. d'ap. Ferret, Galinier.
Lalibala, en 1868, 1200 hab. d'après Rohlfs.
Sokota, en 1881, 1500 hab. »
Antâlo » 1000 hab. »
Tchalikout » 2000 hab. »
Makalé.
Samré.
Haoussen, 1200 hab. d'après Lefebvre.
Addigrat, 2000 hab.
Senafé.
Halaï, 2000 hab. d'après Russel.
Digsan, 2000 hab. d'après Lefebvre.
Abbi-Addi, en 1881, 2000 hab. d'après Rohlfs.
Adoua » 3000 » »
Aksoum » 5000 » »
Kodo-Felassi » 1200 » »
Atsega » 1800 » d'apr. Heuglin
Keren, » 1800 »
Arkiko en 1881, 1500 hab. d'après Rohlfs.
Massaouah et faubourgs, en 1881, 7000 hab.
Af-Abad en 1857, 6000 hab d'apr. Sapeto.
Dolka » 5500 » »

Zoulla, en 1881, 1000 hab.

somme. C'est à Zoulla que débarqua l'armée britannique, à Zoulla qu'elle reprit la mer après avoir mené à bonne fin une expédition unique dans l'histoire de l'Angleterre et dans les temps modernes, à la fois par la justice de la cause, par la précision mathématique des mouvements, par la plénitude du succès, presque sans effusion de sang, par le désintéressement dans la victoire. Cette promenade militaire d'une armée européenne sur les plateaux de l'Éthiopie se termina sans conquête, et les traces des pas anglais furent bientôt effacées sur le sable de Zoulla : pourtant cette apparition passagère de l'étranger commence une nouvelle ère dans l'histoire des Abyssins.

La côte de la mer Rouge qui se prolonge vers le sud-est s'infléchit çà et là en baies et en criques où l'on pourrait établir des ports, si malheureusement les caravanes n'avaient à traverser les terres brûlantes et peu sûres des Danakil avant d'atteindre les vallées du versant éthiopien. La baie de Hawâkil, explorée par les Anglais lors de leur expédition d'Abyssinie, est obstruée de cônes volcaniques, entourée de roches et de laves très difficiles à traverser; Hanfila, où l'on croit reconnaître l'ancien port d'Antiphyllus, ne peut avoir d'utilité que pour l'exploitation du lac salin d'Alelbed et pour la pêche de la nacre. Quant au petit havre de Edd, à 200 kilomètres de la chaîne éthiopienne, il est, comme la baie de Hawâkil, entouré de volcans et de cheires raboteuses qui rendent le pays presque inaccessible. Une compagnie de Nantes en avait fait l'acquisition; mais, ne pouvant en tirer parti, elle l'offrit au gouvernement français, qui refusa ce présent trop coûteux; finalement elle céda ses droits au khédive.

Les divisions administratives et politiques de l'Abyssinie changent à l'infini, suivant le pouvoir des feudataires et le caprice des souverains : tel *râs* commande à plusieurs provinces ou même possède le titre de roi, comme celui du Godjam, couronné en 1881 ; tel autre vassal doit se contenter d'un simple canton. En 1882, les grands fiefs étaient au nombre de 24, dont 4 gouvernés par des râs de premier rang, 5 détenus par des râs d'un rang secondaire, et 15 administrés par des chefs ayant le titre de choum. Mais, en dépit des vicissitudes politiques, la plupart des districts abyssins, de même que les *pagi* de la Gaule, gardent leurs noms et leurs contours généraux, indiqués sur le sol même par le relief et la nature des formations géologiques. Actuellement, l'empire d'Éthiopie, sans le royaume vassal du Choa, les États tributaires d'outre-Abâï, les territoires récemment annexés au nord et les districts des Galla, comprend les provinces

ou plutôt les régions naturelles suivantes, classées en zones de climat et par bassins fluviaux :

| GOUVERNEMENTS. | PROVINCES. | BASSINS FLUVIAUX. | ZONES CLIMATIQUES. | VILLES. |
|---|---|---|---|---|
| | Dembea. | Nil Bleu. | Dega, Voïna-dega. | Gondar. |
| | Tchelga. | Nil Bleu, Atbâra. | » » | Tchelga. |
| | Yanfaugera. | Atbâra. | » » | |
| | Dagossa. | Nil Bleu. | » » | |
| | Kouarra. | » | » » | |
| | Beghemeder. | Nil Bleu et Takkazê | Dega, Voïna-dega. | Sarama. |
| | Gouna. | Nil Bleu, Takkazê. | Dega. | |
| | Kainté. | Nil Bleu. | » | |
| | Sainté. | » | » | |
| Amhara . . . . . | Dawont. | » | » | |
| | Wadla. | Nil Bleu, Takkazê. | » | |
| | Talanta. | Nil Bleu. | » | |
| | Woggara. | Takkazê, Atbâra. | Voïna-dega, Dega. | |
| | Simên. | Takkazê. | Dega. | Intchatkab. |
| | Tselemt. | » | Voïna-dega, Koualla. | |
| | Ermetcho. | Atbâra. | Koualla. | |
| | Tsagadé. | » | » | |
| | Kolla Wogara. | » | » | |
| | Waldebba. | Takkazê. | » | |
| | Wolkaït. | » | » | Nagada. |
| | Atchefer. | Nil Bleu. | Voïna-dega. | Ismala. |
| | Matcha. | » | Dega, Voïna-dega. | |
| Godjam . . . . . | Godjam. | » | » » | Monkorer. |
| | Damot. | » | Voïna-dega, Koualla. | |
| | Agaoumeder. | » | » » | Achfa. |
| | Dahanah. | » | Dega, V.-dega, Koualla. | |
| Lasta . . . . . | Sedeh. | » | » » | |
| | Wag. | » | Dega, Voïna-dega. | Sokata. |
| | Wodjerat. | » | Dega. | |
| | Enderta. | » | Dega, Voïna-dega. | Makalé. |
| | Saka. | » | » » | |
| | Avergalé. | » | » » | |
| | Idjou. | Versant de la mer Rouge. | Voïna-dega, Koualla. | |
| | Zeboûl, Angot | » » | » » | Kobbo. |
| | Sloa. | Takkazê. | » » | Samré. |
| | Tembien. | » | » » | Abbi-Addi. |
| | Adet. | » | » » | |
| Tigré . . . . . | Geralta. | » | » » | Haoussen. |
| | Wambarta. | » | » » | |
| | Haramat. | » | Dega, Voïna-dega. | Tchalikout. |
| | Adoua. | Takkazê, Mâreb. | » » | Adoua. |
| | Chiré. | » » | Voïna-dega, Koualla. | |
| | Agamé. | » » | Dega, Voïna-dega. | Addigrat. |
| | Okoulé-Kousai. | Mâreb. | » » | |
| | Saraoué. | » | Voïna-dega, Koualla. | Kodo-Felassi. |
| | Hamasen. | Mâreb, Barka. | » » | |

CHOA, PAYS DES DANAKIL; ÉTATS SEPTENTRIONAUX DES GALLA.

Le Choa ou Chawà et les pays montagneux des Galla du nord font partie des plateaux éthiopiens; au point de vue politique, le Choa, après avoir été longtemps indépendant, s'est rattaché de nouveau à l'empire d'Abyssinie, et lui paye un tribut régulier : c'est la pierre au cou que le souverain du Choa se présente devant le « roi des rois »[1]. Au sud de l'Abâï, des expéditions heureuses ont soumis la plupart des tribus, civilisées ou barbares, à l'Éthiopie du nord, et chaque année des ambassades portent à Debra-Tabor ou à Makalé de l'ivoire ou des denrées précieuses. De ce côté, des frontières flottantes, pour ainsi dire, enferment déjà toute l'Éthiopie méridionale jusqu'au delà du Kaffa; le Choa a triplé en étendue, et le royaume de Godjam s'est accru dans la même proportion, quoique pendant sept ou huit mois de l'année l'Abâï sépare de l'Abyssinie les pays des Ilm-Orma. Les populations de ces contrées, en grande partie distinctes par l'origine, la langue, la religion et les mœurs, doivent être étudiées à part. Quant aux habitants des plaines comprises entre la chaîne maîtresse de l'Éthiopie, les bords de la mer Rouge, le golfe d'Aden et le faîte de partage au sud du bassin de l'Aouach, ils constituent un groupe nettement délimité par le genre de vie que leur imposent le sol et le climat; mais, comme intermédiaires des échanges entre les plateaux et la mer, ils sont indispensables aux populations du Choa; si différentes que soient les deux contrées, elles font partie du même organisme social.

Au sud de l'Angot et du Zeboùl, l'arête maîtresse de l'Éthiopie pénètre dans le Choa, puis s'écarte légèrement du méridien, pour s'incliner vers le sud-ouest, parallèlement au cours de l'Aouach. Cette partie de la chaîne bordière a reçu le nom de Chakka ou Amba-Chakka; elle aurait, d'après Beke, une hauteur moyenne de 2400 à 2700 mètres et plusieurs sommets dépasseraient cette altitude. La montagne la plus haute, du moins dans les environs d'Ankober, est le Metatité (3278 mètres), d'où l'on voit à ses pieds la plus grande partie du royaume de Choa et tous les gradins inférieurs s'inclinant par degrés vers la vallée de l'Aouach et vers les affluents de l'Abâï. Aucune région de l'Éthiopie n'est découpée d'une manière aussi nette par les rivières en fragments prismatiques. De quelques proé-

[1] *Esplorazione*, nov. 1883.

minences du plateau, la contrée apparaît au loin comme une vaste campagne presque unie, où les vallées sont à peine indiquées par une interruption de la verdure; mais qu'on s'approche des fissures et l'on verra le sol s'ouvrir à des profondeurs énormes : une des cluses, à une soixantaine de kilomètres au nord-ouest d'Ankober, a plus de 1250 mètres de profondeur entre les lèvres du plateau, distantes de six à sept cents mètres seulement. Quelques gouffres profonds s'ouvrent dans les roches : tel est, près de l'ancienne capitale du Choa, le Tegoulet-Wat ou « Abîme de Tegoulet », déchirure d'environ 180 mètres de longueur sur moins d'un mètre de largeur, dans lequel on peut jeter des pierres sans que le son de la chute monte jusqu'à la surface. Les rivières qui naissent sur le versant oriental de l'Amba-Chakka et qui ont à descendre d'environ 2000 mètres jusqu'au Nil Bleu s'engouffrent dans les cluses par des cascades en échelons ou par des rapides d'un aspect grandiose[1].

A l'est de la chaîne maîtresse, quelques massifs de collines aux formes arrondies appuient la base de l'Amba-Chakka, et des chaînes parallèles, telles que l'Argobba, se développent à une faible distance; mais par delà leurs cimes on aperçoit la plaine ondulée qui s'étend au loin vers le golfe d'Aden, hérissée çà et là de cônes volcaniques, d'où se sont épanchés d'immenses champs de laves. Un des cratères en repos, près de la rive droite de l'Aouach, au nord-est d'Ankober, est un gouffre ayant plusieurs kilomètres de tour. Un autre cratère, beaucoup moins grand et s'ouvrant au sommet d'une butte, vomit constamment des vapeurs : c'est le Dofané, situé sur la rive gauche de l'Aouach, à une soixantaine de kilomètres au nord-est d'Ankober. Son état d'activité est à peu près le même que celui de Vulcano, dans les îles Lipari; sur les parois du cratère fumant se déposent des plaques de soufre offrant toutes les nuances, du jaune clair au rouge brun[2]. Au sud, dans le Fatigar, le groupe des volcans de Mintchar a d'autres cratères dans lesquels se sublime le soufre. Une de ces bouches ignivomes, celle de Winzegour, est une énorme chaudière, ayant, d'après Harris, près de 10 kilomètres de tour et des parois de 200 à 300 mètres de hauteur; deux brèches de l'enceinte ont laissé échapper la lave en fusion, fleuve de scories noires qui serpente au milieu des arbres. Dans le voisinage, la mare de Bourtchatta emplit un cirque de laves noires et jaunes, entouré de falaises verticales; dans la roche s'ouvrent des cavernes par centaines, que des plantes accrochées aux parois cachent à demi de leur

[1] Isenberg and Krapf, *Journal of the Church Missions to Abyssinia and Egypt.*
[2] Rochet d'Héricourt, *Deuxième voyage au royaume de Choa.*

feuillage; une bouche du cratère livre passage aux éléphants et aux rhinocéros qui viennent s'abreuver la nuit aux eaux du lac[1]. Vers l'ouest, dans le Dembi, Antinori décrit un autre groupe de volcans entre lesquels se sont formées des lagunes : on n'y a point trouvé de poissons, d'où il faut inférer sans doute que ces nappes sont d'origine récente; mais des myriades d'oiseaux aquatiques tourbillonnent au-dessus de l'eau[2]. Plus loin, au sud-ouest, la cime isolée du Zikouala, d'environ 3000 mètres, déjà mentionnée par Fra Mauro dans sa carte fameuse, enferme un lac dans son cratère terminal; au bord de l'eau s'élève un monastère fondé par un « dompteur de démons ». Des sources thermales jaillissent en grand nombre de ces terrains volcaniques du Choa, et trois d'entre elles, dans le pays des Galla Finfini, non loin de la haute montagne isolée d'Entotto (2987 mètres), s'élancent en geysir, à la température de 100 degrés centigrades. C'est peut-être à l'action des eaux chaudes minérales qu'il faut attribuer la fossilisation des arbres siliceux que l'on rencontre en maints endroits du plateau entre le Lasta et le Choa; comme les « forêts pétrifiées » du Caire, celles de l'Éthiopie sont composées d'arbres appartenant à l'ordre des sterculiacées[3].

Un isthme de hautes terres, qui sépare l'Abaï des sources de l'Aouach et se recourbe au sud-ouest, constitue la frontière naturelle entre l'Éthiopie proprement dite et le pays des Galla : c'est une région peu accidentée, sans autre relief que celui des falaises, de chaque côté des torrents. Mais au sud de cet isthme les montagnes recommencent sous forme de chaîne régulière : il faut les considérer plutôt comme une protubérance générale du sol, découpée en massifs distincts et en pitons par les rivières qui descendent, au nord vers le Nil Bleu, au sud vers le grand fleuve aux mille noms, Gougsa, Ouma, Aboula. Par le fait des érosions qui ont entaillé le plateau et lui ont donné sa forme extérieure, l'axe des sommets se dirige du nord-ouest au sud-est : c'est dans cette direction que se succèdent le Goro Tchen, le Belbella, le Toulou Amara, le Tchillimo, le Diriko, le Kalo, le Roggé, toutes montagnes ayant plus de 3000 mètres d'élévation. Le sommet le plus considérable de ce faîte, à son extrémité orientale, serait le Hamdo : il n'aurait pas moins de 3456 mètres. C'est aussi dans la même direction, mais en massif isolé, entouré de tous les côtés par des vallées profondes, que se dresse, dans le pays de Gouragé, la cime du Wariro, à laquelle Chiarini donne 3898 mètres d'altitude.

[1] Harris, *Highlands of Ethiopia.*
[2] Antinori, *Bollettino della Società Geografica Italiana*, 1880.
[3] Stecker; — R. Hartmann, *Abyssinien.*

Les massifs montagneux limités au nord par le cours de la haute Gougsa ne s'élèvent point à une hauteur aussi considérable; en moyenne ils ont de 2200 à 2500 mètres seulement. Néanmoins une chaîne de l'Inarya, dont l'axe suit la direction du nord-est au sud-ouest, a des cimes d'environ 3000 mètres, et son plus haut sommet, l'Egan, atteindrait 3090 mètres. Dans le pays de Kaffa, une autre chaîne, limitée au nord par le cours du Godjeb, rivalise en hauteur avec les montagnes du Gouragé, et le mont Hotta, vers l'extrémité orientale de cette chaîne, aurait 3685 mètres d'altitude. Mais le géant du territoire des Ilm-Orma serait la montagne de Wocho, située à l'ouest de l'Ouma, dans ce pays des Waratta que nul voyageur n'a encore visité. D'après M. Antoine d'Abbadie, qui aperçut la cime du Wocho, à la distance d'environ 200 kilomètres, par-dessus la vallée que parcourt l'Ouma, cette montagne dépasserait la hauteur de 5000 mètres.

A l'est de la chaîne bordière de l'Éthiopie, le pays des Afar, que l'on désigne généralement comme une plaine, par opposition aux plateaux de l'Abyssinie, est cependant une contrée à surface accidentée et même montueuse en certains endroits. La dépression de l'Alelbed est limitée, on le sait, par une chaîne volcanique dans laquelle résonne souvent le « tambour du Diable », disent les Taltal. Là se dressent l'Ortoalé de Munzinger, ainsi qu'un autre « Mont de la Fumée » aperçu par Bianchi dans la tentative infructueuse qu'il fit pour atteindre Assab en descendant de Makalé[1]. Au sud-ouest de la baie d'Assab, une autre montagne escarpée, le volcan Moussali, s'élèverait à plus de 2000 mètres[2]; enfin, une chaîne bordière longe au nord la baie de Tadjourah, dominée par des cônes d'où se sont épanchées des laves. Un de ces volcans éteints, le Djouda, dont la cime est à 914 mètres au-dessus de la mer, a pour contrefort méridional un massif qui a presque séparé en deux par ses cheires l'extrémité du golfe: le fond de la baie est plutôt un lac intérieur qu'une partie de l'océan Indien. A l'ouest, d'autres coulées ont en entier recouvert ce qui fut autrefois le fond marin et limité ainsi un fragment de la baie, devenu le lac Assal, nommé ironiquement « lac du Miel » par les Arabes, malgré la salure de ses eaux. Il se peut aussi que le soulèvement du sol ait contribué pour une part à l'isolement de cette nappe d'eau, puisque les bords de l'Océan, dans les environs de Tadjourah, sont composés en grande partie d'argiles calcaires contenant jusqu'à la hauteur de 40 à 50 mètres des coquilles toutes semblables à celles qui vivent actuellement dans les mers d'Afrique.

[1] *Esplorazione*, settembre 1884.
[2] Les évaluations des voyageurs italiens varient de 1600 à 2065 mètres
(Guido Cora. *Cosmos*, 1882, livraisons V et VI.)

Le lac Assal, maintenant séparé de la baie de Tadjourah par un seuil d'une vingtaine de kilomètres, a subi des transformations analogues à celles de l'Alalbed. Il s'est également changé en saline et la croûte de sel qui entoure les bas-fonds est si épaisse, que les chameaux chargés peuvent la parcourir jusqu'à plus d'un kilomètre du rivage. Le sel d'Assal est, comme celui d'Alalbed, la richesse des tribus voisines; toutes les peuplades afar et somal de la contrée viennent y chercher leurs approvisionnements et ceux de l'Éthiopie méridionale, qui leur donne en échange du café, de l'ivoire, du musc de civette et des esclaves[1]. De même que l'Alalbed, le lac Assal a graduellement baissé de niveau, les apports des ouàdi étant de beaucoup inférieurs à l'eau enlevée par l'évaporation : à une quinzaine de mètres au-dessus de la surface actuelle du lac une trace blanchâtre laissée sur les rochers indique un affleurement antérieur des eaux. En 1854, lors du premier voyage de Rochet dans le Choa, le niveau du lac Assal était à 185 mètres en contre-bas de la baie de Tadjourah ; depuis, cette dénivellation a été diversement évaluée de 175 à 251 mètres. Sa profondeur serait d'une quarantaine de mètres[2]. D'après Bianchi[3], plusieurs autres cavités du pays des Afar se trouveraient à 200 mètres au-dessous du niveau de la mer.

Au sud-ouest du lac Assal, dans une région également parsemée de volcans et recouverte de coulées de laves, se trouvent d'autres lacs, mais ceux-ci n'ont pas la même origine : de provenance fluviale, ils appartiennent au bassin de l'Aouach ou Awàsi. Ce fleuve du versant oriental de l'Éthiopie n'est pas, comme les autres rivières de la contrée, perdu au fond d'étroites gorges. Tandis que ces cours d'eau « drainent » leur lit et lui enlèvent le sol nourricier pour l'emporter ailleurs[4], l'Aouach arrose sa vallée comme le Nil égyptien, mais il ne peut atteindre la mer; comme le Ragoulé et les autres cours d'eau du pays des Afar, il tarit en route, quoique dans son cours moyen il roule une masse liquide considérable. L'Aouach naît au sud-ouest des Alpes du Choa, dans le district de Finfini, qu'un seuil de montagnes sépare du bassin nilotique; ses sources forment plusieurs mares communiquant entre elles par des coulées sinueuses envahies d'herbes. Déjà large et profond, le ruisseau contourne les montagnes du Choa, qui lui envoient une partie de leurs eaux, puis coule dans la direction du sud au nord en longeant la base de la grande

[1] Rochet d'Héricourt, *Voyage dans le Choa.*

[2] Rochet d'Héricourt; Beke; Christopher; H. Saint-Clair Wilkins, *Reconnoitring in Abyssinia.*

[3] *Esploratore*, sett. 1884.

[4] Antoine d'Abbadie; Arnaud d'Abbadie, etc.

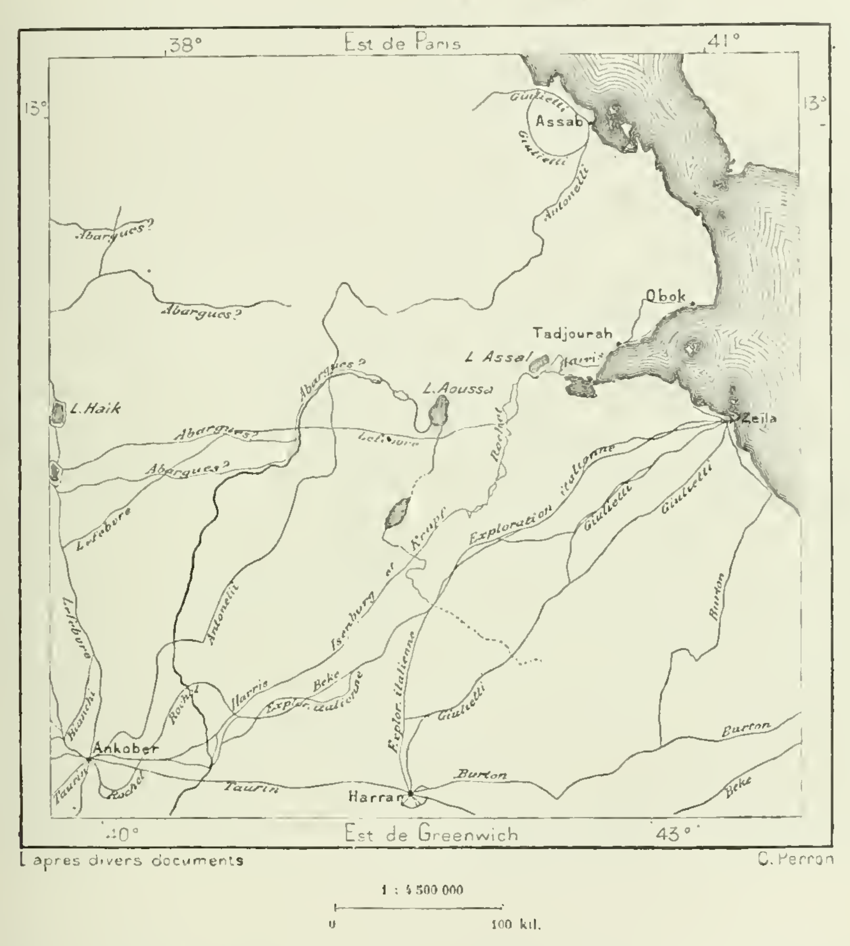
chaîne éthiopienne : c'est dans cette partie de son cours que le fleuve est le plus abondant ; pendant la période des maigres, il a partout plus de 50 mètres de largeur, plus d'un mètre de profondeur, et son cours est très rapide : lors des inondations, l'Aouach s'étend à des kilomètres de distance à droite et à gauche de son lit, et le niveau s'élève de 12 à 14 mètres, même à 18 mètres[1] : il ne serait pas impossible d'utiliser le fleuve pour la navigation à vapeur dans cette partie de son cours. En s'éloignant des montagnes pour couler au nord-est dans la direction de la baie de Tadjourah, le fleuve s'accroît des eaux que lui apporte la Germama ou Kasam, puis il diminue peu à peu, et à une centaine de kilomètres de la mer, après un développement total que l'on peut évaluer à 800 kilomètres, il se perd dans un lac marécageux, le Bada, ou lac d'Aoussa, appelé aussi Abhelbad par divers auteurs : la nappe d'eau, qui se trouve probablement au-dessous du niveau de la mer, croît et décroît suivant les alternatives des pluies et des sécheresses[2]. Les eaux du lac sont douces et déposent un limon fertilisant qui rend au centuple le grain semé par les Danakil d'Aoussa ; un barrage construit au nord retient pendant l'été l'eau nécessaire à l'irrigation des champs; mais quand les terres sont complètement imbibées, les écluses s'ouvrent et le trop-plein se déverse dans un bassin d'égout appelé le « lac Natron », à cause des substances chimiques cristallisées sur ses rivages[3]. D'autres lacs appartiennent au système de l'Aouach et en reçoivent les eaux d'inondation : tel est le Leado, que dominent le volcan de Dofané et le Djebel-Kabrèt ou « mont du Soufre », non loin des Alpes éthiopiennes. Le lac de Zwaï, Djilalou, Laki ou Dambal, dans le pays de Gouragé, fait aussi probablement partie du même bassin hydrographique et son trop-plein s'écoulerait dans le fleuve; cependant les indigènes dirent à Antonelli et à Cecchi que ce bassin n'a pas d'effluent et c'est pour cela qu'il aurait reçu son nom de Zwaï, en ghez « Immobile ». Au sud-ouest du Zwaï s'étend une autre nappe d'eau, à peu près de la même grandeur, que Cecchi aperçut distinctement de la cime du mont Zikouala.

Le climat de l'Éthiopie méridionale ressemble à celui de l'Abyssinie, avec cette différence que l'air y est plus humide. Plus rapprochées de l'équateur, les hautes terres du Choa et du pays des Galla se trouvent aussi davantage sous l'influence de la zone pluvieuse qui se forme entre les domaines des deux alizés et qui se promène alternativement au nord et

[1] Antonelli, *Esploratore*, dic. 1883; — Brémond, *Exploration*, janvier 1884.
[2] Th. von Heuglin, *Reise in Nordost-Afrika*.
[3] Rochet d'Héricourt, ouvrage cité.

au sud de la ligne équatoriale. Tandis que la précipitation moyenne d'humidité sur les plateaux abyssins peut être évaluée à 75 centimètres par an[1], elle serait d'un mètre au sud de l'Abâï et de l'Aouach. Il en résulte que la végétation est beaucoup plus abondante et plus touffue dans les régions méridionales de l'Éthiopie que dans celles du nord. Tandis qu'en

N° 54. — ITINÉRAIRES DES PRINCIPAUX VOYAGEURS DANS LA RÉGION DU BAS AOUACH.




Abyssinie les forêts sont rares, si ce n'est dans les koualla, elles sont au contraire fort étendues dans les montagnes du Choa et des pays tributaires et presque tous les voyageurs parlent de grands bois de conifères, d'oliviers sauvages ou d'autres arbres, sous lesquels on chemine pendant des heures, sous les branches entremêlées balançant des chevelures de mousse grise. Peu nombreux encore sont les botanistes qui ont étudié les espèces végé-

[1] Lefebvre. *Voyage en Abyssinie.*

tales de ces contrées, mais on sait que toutes les plantes abyssines y trouvent un climat favorable et que beaucoup d'autres végétaux y croissent, utiles par leurs tiges, leurs gommes et leurs semences. La patrie du cafier pourrait encore fournir aux agriculteurs du monde bien d'autres plantes précieuses; elle livre maintenant au commerce un fruit des plus appréciés pour son arome à la fois délicat et pénétrant, l'oggié ou korarima.

Comme la flore, la faune se distingue de celle de l'Abyssinie par une plus grande variété de formes; mais dans l'ensemble les types sont les mêmes. C'est le Choa qui paraît être la vraie patrie des *colubus guereza*, ces singes à l'admirable chevelure noire et blanche, que les habitants superstitieux du pays considèrent presque comme des moines à cause des couleurs de leur robe et de leur vie retirée [1]; c'est aussi dans le bassin de l'Aouach que vivent les bœufs les plus remarquables par les dimensions de leurs cornes, ayant jusqu'à 2 mètres de long sur 15 centimètres d'épaisseur à la base [2]. Un zèbre, l'*equus Grevyi*, fort curieux par ses raies d'un noir pourpré, parcourt les hautes savanes du Choa. Le cheval galla, qui meurt loin de ses montagnes, ressemble au pur sang russe par ses jambes sèches, sa tête fine, sa croupe pleine et rebondie, son ardeur et sa ténacité [3]. L'animal le plus apprécié au point de vue économique dans les régions de l'Éthiopie méridionale est la civette (*civetta riverra*), dont le musc est monopolisé par les divers souverains du pays, excepté dans le Kaffa. Les mâles seuls fournissent la substance précieuse : on les garde par troupeaux de cent à trois cents individus, chaque animal étant enfermé dans une cage allongée qui ne lui permet pas de se retourner; les parcs sont chauffés à une température constante pour hâter la sécrétion, qui est de 80 à 100 grammes tous les quatre jours, et l'on donne à ces bêtes une nourriture exclusivement animale, composée de morceaux de choix préparés au beurre. De peur du mauvais œil, il est interdit aux étrangers de pénétrer dans les parcs à civettes [4].

Les habitants policés et chrétiens du Choa sont Amhariniens en majorité comme ceux de Gondar, mais ils restent séparés du gros de la nation par des faîtes élevés : tandis que la plupart des Abyssins vivent sur des pentes inclinées vers le Nil Bleu, ceux du Choa peuplent surtout le ver-

[1] Harris, *Highlands of Ethiopia*.
[2] Th. Lefebvre, *Voyage en Abyssinie*.
[3] Arnoux; — Louis Lande, *Revue des Deux Mondes*, 1879.
[4] Bianchi, *Esploratore*, agosto 1883.

sant de l'Aouach, tributaire de la mer Rouge; en outre, une grande partie du plateau qui limite le Choa vers le nord est habitée par des populations d'origine galla. Au point de vue ethnologique, le Choa forme donc une sorte de massif insulaire : les Éthiopiens proprement dits y sont enveloppés par les Ilm-Orma, de beaucoup les plus nombreux, mais épars en tribus diverses, dont les alliances se forment et se brisent suivant les intérêts momentanés et les caprices des chefs. Les mœurs des habitants du Choa sont les mêmes que celles des Amhariniens, si ce n'est qu'ils obéissent plus humblement à leur roi : le peuple entier est asservi au souverain; les esclaves proprement dits sont peu nombreux et la vente des nègres est interdite aux chrétiens, mais eux tous sont autant d'esclaves, que le maître peut dépouiller de leurs biens et priver de la vie. Quelques communautés de Falacha ou Fendja sont éparses dans le Choa, et d'ordinaire on range parmi ces juifs abyssins la secte des Tabiban, qui possèdent un monastère dans le voisinage immédiat d'Ankober, au milieu des forêts de l'Emamret; le respect qu'on a pour eux provient de la frayeur qu'ils inspirent comme nécromanciens. Comme dans l'Abyssinie proprement dite, les mahométans du Choa ont été forcés à la conversion, mais ils furent jadis très nombreux, et le nom de djiberti, sous lequel ils sont connus dans toute l'Éthiopie, rappelle que la ville maintenant disparue de Djabarta, dans l'Ifat, fut une de leurs cités saintes. Les étrangers, surtout des Français et des Italiens, sont relativement nombreux dans le Choa, et depuis les visites de Rochet, de Lefebvre, de Harris, de Combes et Tamisier, d'Isenberg et Krapf, des centaines de missionnaires, d'industriels et de marchands se sont présentés dans la cour errante des successeurs de Sehla Sellasié : mais jusqu'à présent les inventions européennes n'ont eu que peu d'utilité : fabriques d'armes, poudreries et moulins n'ont point réussi, et les concessions de chemins de fer faites à des visiteurs n'ont témoigné que de la bonne volonté du roi de Choa d'entrer en relations directes avec de puissants alliés d'outre-mer. Les voyages d'exploration scientifique dans le pays galla, interrompus depuis l'expédition du missionnaire Fernandez, au commencement du dix-septième siècle, jusqu'à celui de M. Antoine d'Abbadie, deviennent aussi plus fréquents, grâce à l'extension du pouvoir éthiopien dans ces contrées; mais les dangers sont grands encore, et des deux Italiens, Chiarini et Cecchi, qui poussèrent récemment jusqu'à Bonga, l'un succomba à la fatigue, l'autre fut sauvé à grand'peine par l'intervention du râs du Godjam. Le problème qui amena M. Antoine d'Abbadie dans ces contrées, c'est-à-dire la reconnaissance complète du cours du fleuve de l'Éthiopie méridionale, n'est pas encore résolu ; on ne sait pas si, après avoir décrit

sa grande courbe à l'est du Kaffa, le cours d'eau qui continue la Gougsa et reçoit le Godjeb se retourne à l'ouest pour couler vers le Nil ou s'il oblique vers l'océan Indien, mais il est probable qu'il descend à l'est pour former le Djouba : ce n'est point le Nil, ainsi que le crut M. d'Abbadie.

Dans l'espace triangulaire compris entre la chaîne éthiopienne, la mer Rouge et le cours de l'Aouach, le gros des habitants, nomades ou sédentaires, constitue la nation des Afar ou Afer, c'est-à-dire des « Errants », désignés plus communément par les Européens sous le nom de Danakil; dans le voisinage de l'Aouach, on les appelle ordinairement Adel ou Adaïl d'après la tribu des Ad-Ali, l'une des plus puissantes; mais de tribu à tribu les différences de mœurs, de coutumes, de dialectes sont peu considérables et s'expliquent par le passage plus ou moins fréquent d'étrangers sur les routes de caravanes. Les Danakil eux-mêmes se disent Arabes, comme tant d'autres peuplades de l'Afrique orientale, et cette prétention peut s'expliquer par des croisements locaux ainsi que par la conversion nominale des Afar à l'Islam; mais il n'est pas douteux que l'ensemble de la nation ne se rattache aux Galla de l'ouest, aux Choho du nord, aux Somal du sud; ils parlent également une langue d'origine hamitique et présentent un type physique analogue. La plupart sont encore fétichistes : dans l'aride région du lac Alalbed, ils adorent un arbre solitaire, un cæsalpinia à la belle floraison rose; ailleurs ils portent leurs offrandes au sycomore. Ce sont en général des hommes de belle taille et d'une grande souplesse, et comme danseurs ils ont une singulière élégance; les femmes, dont le visage n'est jamais voilé, ont dans leur courte jeunesse des formes admirables, mais leur vie de labeur dans ce pays de laves et de sables, sous le climat le plus brûlant de la Terre, les a bientôt flétries. Plus sommairement vêtus que les Abyssins et les Galla, les Danakil ne portent qu'un pagne d'étoffe multicolore et une toge ou chamma, remplacée souvent par une dépouille d'animal jetée négligemment sur l'épaule; les hommes passent un dard de porc-épic dans leur chevelure savamment tressée; comme les Galla, ils sont très fiers quand ils peuvent l'orner d'une plume d'autruche, témoignage du meurtre d'un ennemi. Dans la région septentrionale, les cabanes des Afar sont décorées avec beaucoup de goût : le sol est couvert de nattes à fond jaune, brodées de dessins rouges et violets[1].

Les Afar sont un peuple indépendant. Divisés en deux groupes princi-

[1] Hildebrandt, *Zeitschrift für Erdkunde zu Berlin*, 1875.

paux, les Asahian ou Asaïmara et les Adohian ou Adoïmara, et en de nombreuses tribus ou kabilet (*kabaïl*), — au nombre de cent cinquante ou davantage, — qui se liguent ou se séparent suivant leurs intérêts, ils reconnaissent des chefs héréditaires, appelés sultans ou *râs*, d'après l'importance de la tribu ; mais ces chefs ne sont nullement des maîtres : ce sont les exécuteurs de la volonté de tous, exprimée à la majorité des suffrages dans les assemblées générales. Contre l'ennemi, tous se réunissent et combattent avec frénésie pour le maintien de leur liberté. La peuplade la plus puissante est celle des Modaïto, qui possède toute la région du bas Aouach, le lac Aoussa et les pâturages de l'intérieur entre Edd et Raheïta. Nul Européen n'a traversé leur territoire sans s'être réclamé de la qualité d'hôte ou avoir demandé la fraternité du sang ; les deux nouveaux frères égorgent un bœuf dont ils versent le sang sur leur front et dans la peau duquel ils découpent des lanières pour se faire des colliers et des bracelets[1]. Vers 1840, les Arabes de Zeïla, renforcés par des immigrants du Yemen et par des mercenaires persans ou baloutches, s'avancèrent dans le pays des Danakil jusque dans le voisinage d'Aoussa, mais il ne revint pas un seul des assaillants. En 1875, un adversaire plus redoutable que les Arabes de la côte essaya de forcer le passage : à la tête de 550 Égyptiens armés de fusils perfectionnés et traînant des pièces de canon, le pacha Munzinger voulut s'ouvrir une route vers le Choa, peut-être avec l'ambition de conquérir ce royaume pour le vice-roi d'Égypte ; mais la même tribu des Modaïto qui avait exterminé les hommes de la première expédition se rua sur la seconde avec le même succès. Munzinger périt avec la plupart des siens sous les lances des Danakil. « Les fusils, disent-ils, ne servent qu'à effrayer les peureux[2] ! »

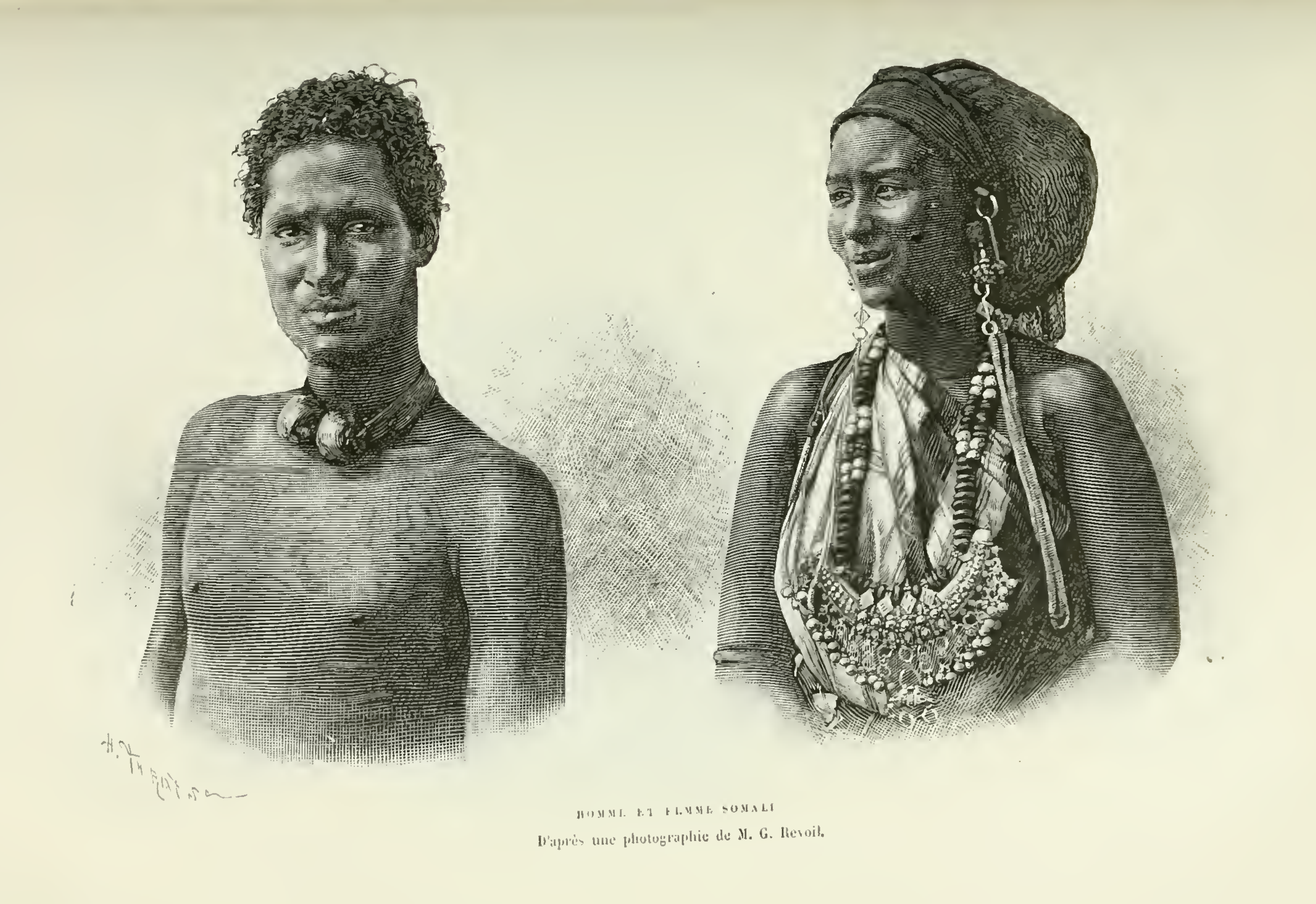
Les eaux de la montagne se perdant au milieu des sables et des laves avant d'atteindre la mer, les Danakil ne peuvent se livrer à l'agriculture, si ce n'est sur les bords de l'Aouach, où se voient quelques jardins, bien insuffisants d'ailleurs pour fournir aux habitants les vivres nécessaires. Ce sont les bénéfices du commerce qui permettent aux Danakil de se procurer dans les ports du littoral et dans les villes du Choa les denrées alimentaires. Au passage, chaque caravane acquitte dans les campements un droit de douane établi par l'usage ; mais, en échange, elle a droit à la protection de la tribu, et, grâce à ses guides et aux sauf-conduits, elle chemine sans danger entre la mer et les montagnes. Souvent les souverains d'Abyssinie

[1] Antonelli, *Esploratore*, déc. 1883.
[2] Antonelli, *Bollettino della Società Geografica italiana*, 1883.

ont voulu fermer au commerce telle ou telle route du désert pour en ouvrir d'autres à leur profit; mais leur pouvoir s'arrête aux limites de la plaine, et là ce sont les Danakil qui, du bout de leur lance, montrent la route à suivre. Dans la partie septentrionale du désert, la tribu des Taltal, qui, d'après Rüppell, ressemble beaucoup aux Abyssins par les traits du visage, s'occupe spécialement de l'exploitation du lac de sel Alalbed et vend aux Éthiopiens du plateau les tablettes taillées dans les dalles salines. Les Taora et les Saorta, qui vivent au sud de la baie d'Adulis et dans la péninsule de Bouri, sont aussi des Afar, modifiés par leurs croisements avec les Abyssins, et parlent le dialecte du Tigré, très fortement mélangé de mots arabes[1]; d'après Rohlfs, les femmes des Taora et des Saorta seraient en proportion des hommes d'une petitesse de taille extraordinaire. Les Danakil du nord ont pour chefs ou *redanto* des magiciens qui sont en rapport avec le monde des esprits et qui connaissent l'étoile patronne de chaque homme. La dignité de redanto est héréditaire, mais à la condition que le fils soit sans tare physique ou morale; il ne saurait converser avec les esprits s'il n'était sain de corps et d'intelligence[2]. Sur les côtes de la mer Rouge, quelques familles d'Afar vivent de la pêche et se hasardent au loin dans la mer sur des bateaux qui se redressent en pointe à la proue et à la poupe et dont la grande voile carrée se compose de nattes. Jadis ces barques étaient fort redoutées des navigateurs de la mer Rouge : les Danakil, aussi hardis sur l'eau que sur la terre ferme, attaquaient souvent et capturaient de grands navires marchands, mais ils ont dû abandonner leur métier de pirates depuis que des canonnières à vapeur peuvent les poursuivre dans les petites criques du littoral et le dédale des îles coralligènes. Les fils des corsaires n'ont plus d'autre occupation que la pêche, ce sont les seuls marins de la mer Rouge qui poursuivent encore le dugong ou lamentin[3]; de ses os ils tournent des perles moirées employées dans la fabrication des rosaires.

La race des Somal, parents des Afar par les traits, la langue et l'origine, est représentée dans le bassin de l'Aouach, entre la baie de Tadjourah et le royaume de Harrar. La puissante tribu des Issa, qui parcourt cette région, franchit même une fois par an le cours de l'Aouach pour entrer dans les plaines des Danakil. La cause de cette émigration temporaire provient de l'inégalité des climats : les pluies ne tombent pas dans la même saison sur les bords de la mer Rouge et de la manche d'Aden. Immédiatement après

[1] G. Rohlfs, *Meine Mission in Abessinien.*
[2] Leo Reinisch ; — Fr von Hellwald, *Naturgeschichte des Menschen.*
[3] Eduard Rüppell, *Reise in Abyssinien.*



HOMME ET FEMME SOMALI

D'après une photographie de M. G. Revoil.

les pluies, quand les pâtis se recouvrent d'herbes savoureuses, les Issa viennent demander l'hospitalité aux Danakil, et ceux-ci vont à leur tour dans le pays des Somal quand leurs propres pâturages sont desséchés et que les pluies arrosent les terres méridionales. Cette dépendance réciproque maintient l'harmonie entre les deux grandes nations guerrières[1]. Nominalement, les Issa étaient tributaires du gouvernement égyptien ; mais c'est le contraire qui était vrai : il fallait donner un subside au chef de la tribu pour qu'il protégeât les caravanes entre les montagnes de Harrar et Zeïla. Les chameliers issa s'occupent presque exclusivement du transport des marchandises jusqu'aux montagnes, où ils remettent leurs chargements à d'autres chameliers. Leurs femmes les accompagnent partout ; en caravanes, elles conduisent les chameaux, portent sur leur dos le bois sec et les ustensiles de cuisine, et quand elles viennent d'être mères, leur nouveau-né. Les Issa ont pour ennemis héréditaires d'autre Somal, les Gadiboursi, hardis cavaliers pillards, qui viennent parfois saisir des troupeaux jusque dans le voisinage de Zeïla[2].



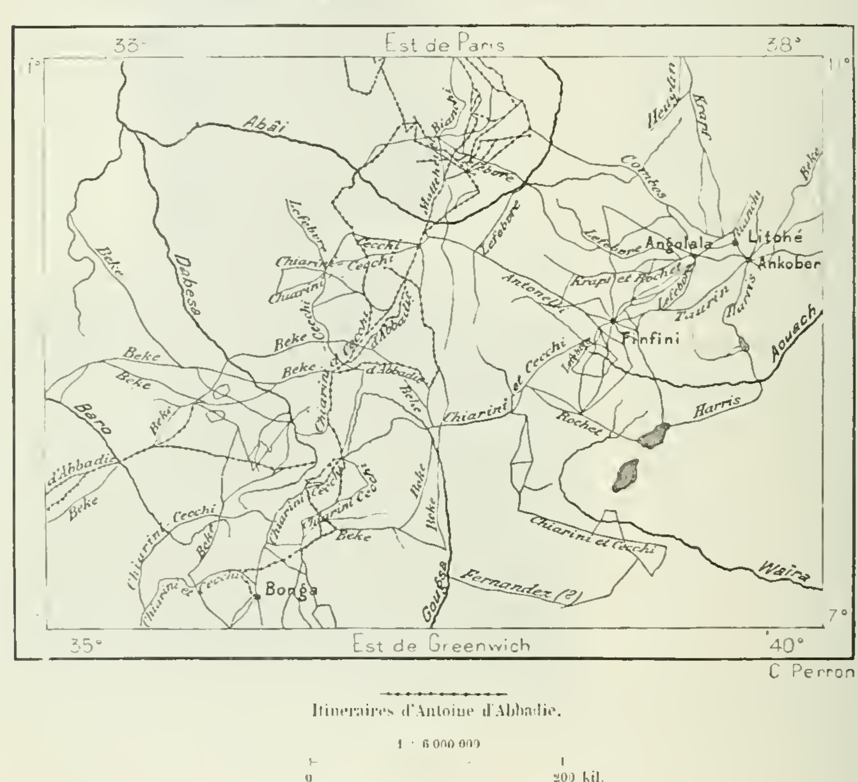
JEUNE FILLE SOMALI.
D'après une photographie de M. Révoil.

La race des Galla est, par le nombre des hommes et la superficie du territoire occupé, l'une des plus considérables de l'Afrique. Déjà quelques-

[1] Rochet d'Héricourt, *Premier Voyage dans le royaume de Choa.*
[2] Gabriel Ferrand, *Le Çomal.*

unes de ses peuplades vivent aux confins du Tigré, sur le versant oriental de la chaîne éthiopienne ; jusque près de l'équateur, sur un espace de plus de mille kilomètres du nord au sud, sont éparses ou groupées d'autres tribus de la même race ; de l'est à l'ouest, on rencontre les Galla dans toute la région qui s'étend du haut Nil à la côte des Somal. Mais on ne sait point encore où le type national est le mieux représenté, ni quelle est la peuplade la plus puissante, car la contrée des Galla méridionaux est une de

N° 55. — ITINÉRAIRES DES PRINCIPAUX VOYAGEURS DANS L'ÉTHIOPIE MÉRIDIONALE.




Itinéraires d'Antoine d'Abbadie.

1 : 6 000 000

0 — 200 kil.

celles qui ont été le moins explorées par les voyageurs européens : dans cette région de l'Afrique, un espace plus grand que la France est encore terre inconnue et tout porte à croire que cette région qui s'étend au sud du Kaffa sera la dernière du continent à recevoir les voyageurs. Les seuls Galla bien connus sont ceux de la région septentrionale qui, depuis le milieu du seizième siècle[1], vivent dans les royaumes d'Éthiopie et sur leurs confins : il est donc naturel qu'on étudie cette race après celles de l'Éthiopie.

[1] Combes et Tamisier, *Voyage en Abyssinie.*

Beke rapporte que les Galla auraient été ainsi désignés par les peuples voisins d'après un fleuve du Gouragé, près duquel ils livrèrent une grande bataille ; mais cette appellation est interprétée d'ordinaire dans le sens de « Chercheurs de patrie », ce qui témoignerait de leur vie errante et de leurs conquêtes. Eux-mêmes se disent Orômo, « Hommes », ou Ilm-Orma, « Fils des Hommes », peut-être « Hommes Vaillants[1] » ; d'après M. Arnaud d'Abbadie[2], ce nom serait synonyme de « Nobles », comme l'espagnol *hidalgo*. Les traditions des tribus varient ; cependant la plupart des Galla montrent l'horizon du midi comme le lieu d'où seraient venus leurs ancêtres ; c'est au loin, vers les hautes montagnes du sud, que se trouverait leur première patrie, et de nos jours encore les tribus voisines du Kenia monteraient en pèlerinage vers cette montagne comme vers leur mère et lui apporteraient leurs offrandes. Il paraît certain que vers le milieu du quinzième siècle se fit un grand exode de peuples dans toute l'Afrique orientale, et que ce mouvement se continua pendant les siècles suivants ; il s'est maintenu même jusqu'à nos jours dans la direction du sud au nord et de l'est à l'ouest : les Galla d'Abyssinie, les Wa-Houma des États riverains du Nyanza furent au nord et à l'ouest l'avant-garde de cette migration des peuples orômo, qu'aurait peut-être déterminée, suivant l'hypothèse de Barth et de Hartmann, quelque grande éruption du Kenia et des autres volcans de l'Afrique équatoriale.

Quoi qu'il en soit, les « Fils des Hommes », dont quelques auteurs ont fait des Sémites, même des « Aryiens », sont des Nigritiens se rattachant par transitions insensibles aux populations du centre de l'Afrique : ils ressemblent à maints égards à leurs voisins du nord et de l'est, les Agaou, et à ceux de l'est, les Somal, qui sont en même temps leurs irréconciliables ennemis. Les uns et les autres parlent des dialectes de la même famille, classée provisoirement sous le nom de « hamitique ». D'après Krapf, tous les Galla, ceux qui vivent dans le voisinage de l'équateur aussi bien que les Orômo de l'Éthiopie, ont des idiomes assez rapprochés les uns des autres pour qu'ils puissent se comprendre mutuellement ; les divers langages peuvent se réduire à cinq, offrant tous une lointaine ressemblance avec les parlers sémitiques, non par le vocabulaire, mais par la forme des phrases, indiquant une même tournure d'esprit. M. Antoine d'Abbadie a remarqué la coïncidence d'un très grand nombre de radicaux et de traits grammaticaux entre le galla et la langue basque[3]. Les Galla

[1] Hartmann, *Abyssinien*.
[2] *Douze années dans la Haute Éthiopie*.
[3] Vivien de Saint-Martin, *Année géographique*, 1872 ; — Cust, *Modern Languages of Africa*.

auraient comme les Hottentots des *clics* ou sons en coups de fouet ; mais cette observation de Bleek n'est pas confirmée par les voyageurs. Ignorants de l'écriture, les Orômo n'ont point de livres, si ce n'est les bibles apportées par les missionnaires et formant, avec quelques recueils de mots et la grammaire de Tutschek, toute la littérature galla. Dans le pays des Ilm-Orma vivent aussi des populations d'autre origine parlant un idiome différent non encore recueilli par les missionnaires : ce sont évidemment les restes de populations vaincues formant dans la masse envahissante de la nation galla comme des îlots ethnologiques. En plein pays orômo se sont aussi maintenus quelques groupes d'Amhariniens ayant conservé la langue éthiopienne.

Les Galla sont en général de taille moyenne, soit environ 160 centimètres de hauteur, mais on rencontre aussi parmi eux des hommes de la grandeur des Scandinaves. Ils sont larges d'épaules, minces à la ceinture ; chez les jeunes gens, la poitrine a la forme sculpturale ; les jambes sont d'une belle proportion, les pieds petits et toujours bien cambrés. Forts, souples, élancés, les Galla ressemblent aux Abyssins, surtout aux Agaou, auxquels ils sont probablement apparentés par l'origine, mais ils ont d'ordinaire une physionomie plus avenante et le regard plus franc. Très dolichocéphales, les Galla ont le front haut et bien arrondi, le nez camus, les lèvres pleines, mais rarement bouffies, la barbe rare et la chevelure ondulée, se divisant en floches distinctes ; les plus beaux seraient les Limmou et les Goudrou, sur les bords de l'Abâï : ce sont eux, d'après quelques auteurs, que l'on pourrait choisir comme les types de la nation[1]. De même que la plupart des indigènes de la région du haut Nil, les Fils des Hommes sont très habiles à dresser leur chevelure en crête, en auréole ou en toison ; mais tous n'ont pas le droit d'orner leur tête : dans mainte tribu, il faut avoir tué son homme, sous peine d'avoir les cheveux rasés tous les trois mois[2]. La nuance de la peau varie ; d'un brun foncé ou d'un brun rouge chez les hommes, elle est généralement assez claire chez les femmes, qui d'ailleurs passent presque toutes pour jolies dans leur jeunesse aux yeux des blancs eux-mêmes ; d'après Beke, les Galla des bords de l'Abâï ou Nil Bleu n'ont pas le teint plus foncé que les paysans de l'Andalousie[3] : c'est à cause de la blancheur relative du teint des Ilm-Orma que les Jésuites dérivaient leur nom ordinaire du grec *gala*, c'est-à-dire « lait[4] ». Hommes

[1] Hartmann, *Abyssinien*.
[2] Rochet d'Héricourt, *Deuxième voyage dans le Choa*.
[3] *Journal of the R. Geographical Society*, 1884.
[4] Beke, *On the Origin of the Gallas*

et femmes se drapent avec élégance dans la toge abyssine, et le héros que signale quelque action d'éclat plante fièrement dans sa chevelure une plume d'autruche. La lance, le couteau à double tranchant, le bouclier en peau de buffle ou de rhinocéros sont les armes des Galla. Leurs demeures, qui ressemblent à celles des Éthiopiens sont des cercles de pierres brutes sur lesquelles reposent des toits coniques en herbes ou en roseaux ; presque toutes sont à l'ombre de grands arbres : le voyageur traverse des villages qu'il voit à peine à travers l'épais feuillage de la forêt.



JEUNE FILLE GALLA
D'après une photographie de M. P. Soleillet et L. Chefneux.

Les Ilm-Orma du nord, comme leurs voisins d'Éthiopie, ont une intelligence très ouverte; à cet égard ils dépassent même en moyenne les Occidentaux, surtout par l'extrême facilité avec laquelle ils apprennent les langues[1]. Ils participent dans une certaine mesure de la civilisation des Éthiopiens, s'adonnent à l'agriculture et à l'élève du bétail; ils ont de nombreuses espèces de céréales, d'excellents chevaux, élèvent les meilleurs mulets de l'Afrique centrale, des bœufs appartenant à deux espèces, le zébou et le sanka aux longues cornes, et souvent ils se plaisent à façonner par la pression les cornes des veaux et des génisses pour leur donner la

[1] Massaya, *Annales de la Propagation de la Foi*, 1845.

forme élégante de la lyre; en maints endroits, chaque village a ses ruches d'abeilles. Mais les Galla n'ont pas tous les vertus pacifiques de l'agriculteur et souvent l'instinct de la guerre se réveille chez eux : les hostilités incessantes désolent le pays et dans certaines tribus il ne reste plus que le tiers des hommes valides. Même entre les familles sévissent les interminables guerres de la vendetta, à moins que le prix du sang ne soit acquitté. Très braves, les Galla sont aussi cruels, et comme les anciens Juifs ils pratiquent la monstrueuse coutume d'émasculer les ennemis tombés, vivants ou morts, et de rapporter dans leurs demeures de hideux trophées. Leur intervention dans les guerres d'Abyssinie, comme alliés, mercenaires ou ennemis, maintient cette effroyable coutume dans toute l'Éthiopie; mais du moins dans l'Amhara et le Tigré les mutilés sont-ils recueillis et soignés par leurs amis, tandis qu'en pays galla ils sont tenus pour des êtres immondes; le fils même ne peut secourir son père et doit lui refuser les honneurs de la sépulture[1]. Mais si les Galla sont à bon droit redoutés par la plupart de leurs voisins, ils sont aussi fréquemment menacés dans leur indépendance, au nord par les Abyssins du Godjam et du Choa, à l'est par les Somal; souvent les chasseurs d'hommes font des battues dans leurs forêts pour en ramener des chiourmes d'esclaves; les enfants surtout ont à craindre les marchands étrangers. Tel est l'amour de la liberté chez les Galla qu'on a vu fréquemment des captifs se laisser mourir de faim plutôt que de travailler pour leur maître; mais les enfants s'accoutument en peu de semaines à la servitude. Dans presque tous les États monarchiques des Galla la traite de ces petits se fait pour le compte des chefs eux-mêmes : il en est qui prélèvent directement un impôt d'enfants dans les familles; d'autres imposent des amendes qui se soldent en chair humaine[2].

Quelques tribus galla sont constituées en fédérations républicaines; mais la plupart, sans cesse entraînées vers les chemins de la guerre, se sont donné des chefs ou *heyou*, qui, seuls parmi les Galla, ont l'usage de prendre plusieurs femmes; chez les Ilm-Orma méridionaux, ces chefs sont toujours choisis dans quelques familles nobles et ne restent au pouvoir que pendant un certain nombre d'années. Les familles évincées sont tenues par la coutume d'exposer leurs enfants nouveau-nés dans la forêt pour les faire dévorer par les bêtes féroces; mais il paraît que d'ordinaire des amis sont apostés pour sauver les nourrissons et les élever comme leurs propres enfants : devenus étrangers à leurs parents, les rejetons des races rivales

[1] New; — Hartmann, *Abyssinien*.
[2] Rochet d'Héricourt; Lejean; Berlioux.

ne portent plus ombrage à la famille régnante[1]. Chez les Galla du nord, des royautés dynastiques se sont établies sur le modèle de l'empire éthiopien. La plupart des Ilm-Orma étaient convertis au christianisme abyssin avant l'invasion du « Gaucher » Mohammed Grañhé, qui renversa la puissance des anciens rois d'Éthiopie, et de cette époque ils ont conservé quelques noms de saints, la célébration du dimanche ou « grand sabbat », et des fêtes d'origine chrétienne. De nos jours, l'influence croissante des souverains d'Abyssinie a fait rentrer de gré ou de force plusieurs tribus galla dans le giron de l'Église monophysite; en outre, des missionnaires catholiques et protestants ont converti quelques indigènes à leurs doctrines. Quant aux prêtres galla, esclaves que les pères capucins avaient achetés tout jeunes aux parents ou aux traitants, pour les élever dans les séminaires français[2], il ne paraît pas que leur œuvre ait eu un grand succès parmi leurs compatriotes. Les mahométans ont été plus heureux et des populations entières ont embrassé avec ferveur la foi de l'Islam. Ceux des Wollo qui ont pu se procurer des exemplaires du Coran ou d'une partie de l'œuvre sacrée en prennent un soin extrême : ils l'enferment dans un étui de cuir qu'ils portent en bandoulière dans tous leurs voyages[3]. Les traditions des Galla du sud racontent qu'ils avaient aussi un Coran, mais une vache l'avala : quand ils tuent un de ces animaux, ils lui ouvrent le péritoine dans l'espoir d'y trouver un feuillet du livre saint[4].

Mais le gros de la nation est resté fidèle aux pratiques naturistes. Les Galla croient pourtant à un Dieu suprême, qu'ils confondent avec le ciel, le Wak, Waka ou Wakâyo, et ils l'implorent pour lui demander la pluie en temps de sécheresse et la victoire sur leurs ennemis. Au-dessous de cette divinité siègent d'autres immortels, dont l'un au moins, à en juger par son nom, serait d'origine étrangère : Saïtan, le génie du mal; les autres sont Boventitcha, le génie tutélaire de la race; Oglié, le dieu de la génération; Atetié, la déesse de la fécondité. Au commencement de la saison des pluies les Galla offrent leurs sacrifices au dieu mâle; à la fin de l'hivernage, qui est le temps de la récolte, ils célèbrent la fête de la déesse. En outre ils vénèrent tout ce qui vit ou tout ce qui leur impose dans la nature, les forêts, les fleuves, les bois et les montagnes, la foudre et les vents; chaque famille a son arbre protecteur, souvent un olivier, auquel on donne le nom de la Vierge, de Michel ou d'un autre saint et que l'on asperge du sang des

[1] Antoine d'Abbadie; — Massaya, *Annales de la propagation de la Foi*, 1858.
[2] Bruno, *Annales de la propagation de la Foi*, 1869.
[3] Combes et Tamisier, *Voyage en Abyssinie.*
[4] G. Ferrand, *Le Çomal.*

sacrifices, que l'on nourrit de beurre, de miel et de bière; chez la plupart des tribus, les poulets sont réservés aux dieux; on les tue en sacrifice, mais on ne les mange pas[1]. Parmi les animaux, le serpent, « père du monde », est le plus vénéré et mainte cabane a sa couleuvre domestique. Les Galla du nord ont des prêtres et des sorciers, redoutés par leurs incantations : on leur donne le nom de kalitcha. Ceux-ci prétendent disposer à leur gré de l'avenir; ils font vivre et ils tuent; ils appellent et conjurent l'esprit malin. Mais plus terribles encore sont les *bouda* ou loups-garous, qui se transforment en bêtes féroces et qui font périr les hommes par la seule puissance du regard : tout individu convaincu d'être bouda est immédiatement massacré; comme dans l'Europe du moyen âge, ce sont généralement les vieilles femmes que l'on accuse de se repaître, la nuit, de victimes humaines. Quant aux simples « possédés », on essaye de les guérir en expulsant l'esprit malin ou *zar* par les exorcismes et le bruit incessant des tambours[2]. C'est par l'intermédiaire d'un magicien, employé supérieur de la cour sous le nom de liéba-chiaï, que l'on cherche les voleurs[3] : d'après Antinori, il serait rare que le magicien, secondé par la terreur qu'inspire sa perspicacité, se trompât dans ses indications.

Il est rare que les Ilm-Orma pratiquent la polygamie; ils n'ont qu'une femme, trop souvent une esclave, chargée de tous les travaux domestiques, mais considérée comme indigne de cultiver le sol, de mener les bestiaux à l'abreuvoir et de traire les vaches. Les formes du mariage sont nombreuses. L'enlèvement est encore fort en honneur dans certaines tribus; mais ce sont les amis du poursuivant qui se chargent du rapt. Celui qui réussit à s'emparer de la jeune fille et qui l'enlève malgré ses cris devient par cela même son frère et son protecteur; il la dépose dans la case de l'amant et l'on s'empresse de tuer une vache, d'asperger la jeune fille du sang de la victime et de lui en donner à boire dans la main : l'union est désormais inviolable, car jamais les Ilm-Orma, très différents en cela des Somal, « nation de traîtres et de parjures », ne manquent à la parole donnée. Mais souvent l'enlèvement n'est que simulé et ce sont les parents eux-mêmes qui amènent devant la cabane la vache du sacrifice. D'autres fois, c'est la jeune fille qui prend l'initiative : elle s'enfuit de la maison paternelle, en portant une poignée d'herbes fraîches dont elle couronne la tête de l'amant, puis elle s'agenouille et frappe la terre à droite et à gauche, comme pour prendre possession de la case de l'époux choisi. Il arrive

[1] Isenberg, *Abessinien und die evangelische Mission.*
[2] Ach. Raffray, *Abyssinie.*
[3] Chiarini, *Bollettino della Società Geografica Italiana*, 1880.

même que les filles laides ou infirmes, auxquelles nul jeune homme ne serait tenté de jeter un collier, forme ordinaire de la demande en mariage, escaladent de nuit et avec l'aide de leurs parents l'enclos du mari désiré, et restent à sa porte jusqu'au matin. Si l'on ne réussit pas à la chasser par des insultes, elle a conquis la maison convoitée et de bon ou mauvais gré le fiancé procède au sacrifice de la vache : « ainsi le veulent les lois des ancêtres[1]. » Quand un Galla tombe gravement malade et qu'il ne reste plus



N° 56 — POPULATIONS DE L'ÉTHIOPIE MÉRIDIONALE.

D'après Ravenstein — C. Perron

1 : 6 000 000

d'espoir de le sauver, on lui remplit la bouche de lait caillé maintenu par une toile : c'est ainsi qu'on l'étouffe pour lui éviter l'agonie. Dans quelques tribus, les enfants et les proches tuent également les parents âgés, même non malades. Les cérémonies de l'inhumation sont réglées par la coutume. Sur la tombe on élève un trophée de branches où les initiés savent lire quelles furent les richesses, la position, l'histoire entière du défunt; des cheveux de femmes flottant au-dessus de la fosse expriment la douleur et mettent en fuite les mauvais génies. Les fils et la femme passent en héritage au frère aîné; mais si le mort n'a pas laissé d'enfants, son frère ou ses

[1] G. Chiarini et A. Cecchi, *Bollettino della Società Geografica Italiana*, 1879.

parents doivent se procurer par adoption ou par achat un héritier qui prenne le nom du défunt et maintienne pour lui la perpétuité de la famille. L'adoption des enfants est fréquente dans le pays galla. La femme présente le sein au fils adoptif, l'homme lui donne son pouce à teter, et le lien de parenté est désormais indestructible [1].

C'est par centaines que l'on pourrait énumérer les groupes de Galla, tribus ou fractions de tribus, qui portent un nom distinct et qui se différencient plus ou moins suivant les pays qu'ils habitent, plateau, plaine ou vallée, et les conditions politiques dans lesquelles ils se trouvent. Quelques-unes des peuplades sont devenues abyssines par les mariages et par le genre de vie : ce sont principalement les Metcha du Godjam, les Djaggada du Beghemeder, tous chrétiens de nom, les Wollo mahométans du grand plateau, entre Ankober et Magdala, les idolâtres Borena, dans le koualla de l'Abaï. Sur les brèches de la chaîne éthiopienne et sur les versants orientaux, les Assebo redoutés, les Raya, les Edjou, les Daouri, ont gardé pour la plupart leurs mœurs primitives. Il en est de même des Ilm-Orma indépendants ou tributaires qui vivent à l'ouest du Choa, vers les sources de l'Aouach et sur le faîte de partage entre l'Abaï et la Gougsa : Djilli, Soddo, Hada, Finfini, Metta, Nonno, Liben, Goudrou, Limmou, Horro, Djimma et autres peuplades de la région connue jadis sous le nom de « Grand Damot ». Les Ittou et les Aroussi, au sud et au sud-est du Choa, vers le Harrar, occupent un très vaste territoire. Enfin les Sidama qui peuplent l'Innarya (Enarea) et le Kaffa dans la région sud-occidentale de l'Éthiopie sont considérés comme formant une branche des Galla : c'est parmi eux que le christianisme avait jadis le plus d'adhérents et que l'influence de la civilisation éthiopienne s'est fait le plus sentir. Ils ont pour la plupart le teint un peu plus clair que les autres Ilm-Orma ; les Arabes comparent la couleur des jeunes filles sidama à celle du cinnamome. Au nord, un certain nombre de Sidama parlent le gonga, langue qui se rapproche de l'agaou et qu'emploient aussi les Abyssins du Damot, au nord du fleuve Bleu.

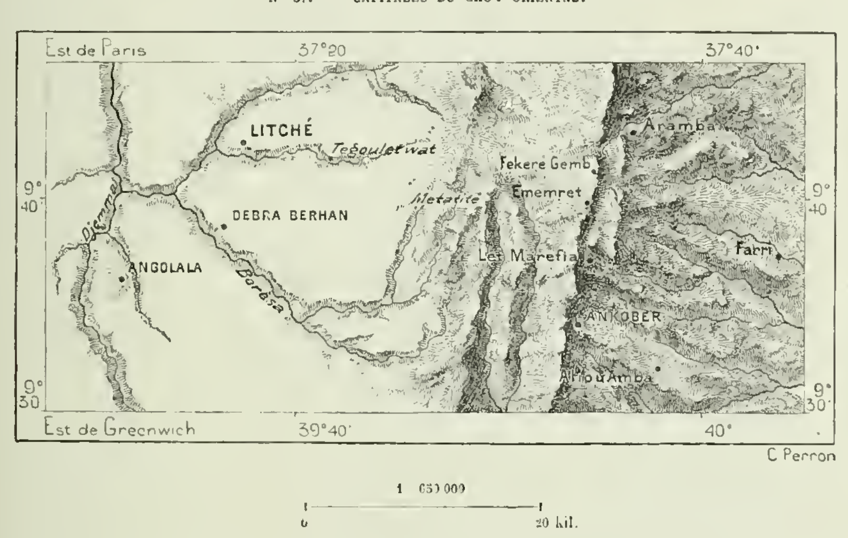
Le centre politique du pays de Choa occupe la région du faîte, sur les deux versants de la chaîne éthiopienne, à l'est vers le bassin de l'Aouach, à l'ouest vers celui du Nil Bleu. C'est dans cette contrée, à climat tempéré, où la terre, mieux cultivée qu'en toute autre région de l'Éthiopie, fournit en abondance les grains et les fruits, que se sont groupées les

[1] Arnaud d'Abbadie, *Douze ans dans la haute Éthiopie.*

populations policées d'origine abyssinienne et que s'élevèrent les cités choisies successivement comme capitales du royaume de Choa. Les palais n'étant que des cases de grandes dimensions, il n'est pas difficile de déplacer les chefs-lieux, et la résidence du souverain a changé plusieurs fois pendant ce siècle, suivant les avantages stratégiques ou le caprice royal.

La capitale actuelle, Litché, fondée par le roi Menelik, est située sur une terrasse, à la base occidentale de montagnes que couronne le Métatité, entre deux ravins où coulent des affluents du Nil Bleu par la Djemma : en prenant rang comme chef-lieu du royaume, elle est devenue aussi le plus grand marché de la contrée. A l'orient, sur un roc isolé plus rapproché

N° 57. — CAPITALES DU CHOA ORIENTAL.



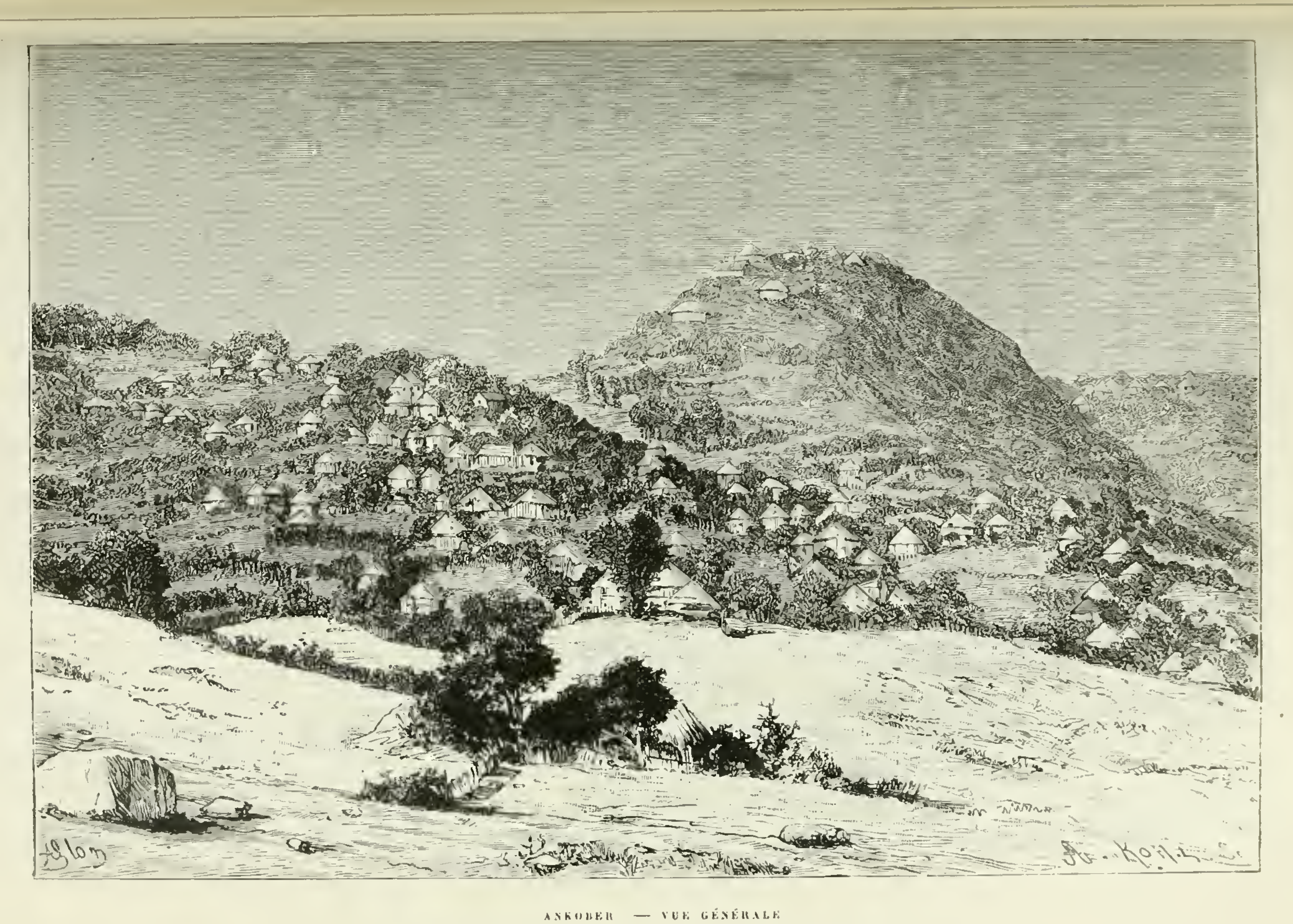

1 : 650 000

de la crête, et dans le voisinage de l'Abîme ou Wat, est la ruine de ce qui fut Tegoulet, la « ville des Loups » ; elle devint, après Aksoum, le chef-lieu de l'Éthiopie et son nom servit longtemps à désigner tout le Choa : la forteresse de Tegoulet, qui commandait le pays, fut prise d'assaut et détruite en 1528 par Mohammed Grañhé, le conquérant de l'Éthiopie. A quelques kilomètres au sud, sur une autre terrasse d'où s'écoulent, en cascades imposantes, des ruisseaux aurifères, se montre Debra-Berham ou « Mont-Lumière », qui fut la résidence royale jusqu'au commencement du dix-huitième siècle. Au sud-ouest, dans le même bassin fluvial de la Djemma, deux petites hauteurs boisées, entourées de cluses formidables, portent, à 2800 mètres d'altitude, les cases d'une autre capitale abandonnée, Angolala, fondée en 1830 par le roi Sehla Sellasié. Enfin, il existe une cinquième capitale, historiquement plus fameuse que les autres, comme lieu de sé-

jour de nombreux voyageurs européens et point de départ ou d'arrivée des caravanes de la mer Rouge. Le nom même de cette ville, Ankober ou « Péage des Bois », rappelle que de toute antiquité les droits furent prélevés en cet endroit sur les marchandises étrangères[1]. Là résident aussi les membres du haut clergé. Dédale de sentiers sinueux entre des cases en pisé, Ankober est dans une situation délicieuse, sur les croupes d'une montagne en forme de sphinx qui s'avance à l'est de la grande chaîne, dominant une vallée d'où les eaux s'épanchent au sud dans le courant de l'Aouach. Dans le voisinage, vers le nord, est la station de Let-Marefia, choisie par les voyageurs italiens, Cecchi, Chiarini, Antonelli, pour leurs observations astronomiques et leurs études. Let-Marefia est située dans le fond d'un ancien cratère, duquel les laves sont descendues au sud-est; un amphithéâtre de montagnes entoure les anciennes bouches de laves et les terrasses adjacentes, et deux de ces montagnes, ou plutôt deux fragments du plateau éthiopien, rattachées à la table des hautes terres par d'étroites arêtes bordées de précipices, portent des fortifications considérées comme inexpugnables par les Abyssins : ce sont les deux amba d'Emanbret ou Ememret et de Fekeré-Gemb, revêtus à la base d'admirables forêts. Le dernier fort renferme dans son enceinte terminale les trésors du roi Menelik et les approvisionnements de son armée[2]. Au nord, dans les vallées des avant-monts, se succèdent plusieurs villes jusque dans le pays des Edjou Galla : Aramba, Kok fara, Daoué, Madjettié.

Dans un avenir peut-être éloigné, lorsqu'on pourra s'occuper sérieusement de relier l'Éthiopie méridionale aux bords de la mer Rouge par des voies de communication rapides, on ne manquera pas d'explorer trois routes naturelles indiquées par les eaux courantes : au nord, celle qui descend des plateaux du Lasta méridional par la rivière Golima et qui va se perdre dans une dépression occupée par des eaux salines ; plus au sud, sous la latitude de Magdala, celle qui suit le Mellé ou l'Addifouah jusqu'à leur confluent, puis jusqu'à l'Aouach et au lac Aoussa, où elle va rejoindre la route des caravanes vers la baie de Tadjourah ; une autre route descend de l'Argobba vers l'Aouach, par les marchés de Daoué et de Madjettié ; mais aucun Européen n'a encore suivi cet itinéraire. M. Abargues de Sosten dit avoir parcouru les deux routes du nord dans leur partie supérieure[3], malgré le redoutable voisinage de la tribu des Daouri. Récemment, M. Bianchi a tenté une autre route plus septentrionale, de Makalé au port d'Assab par le pays

[1] Rochet d'Héricourt, ouvrage cité.
[2] G. Chiarini et A. Cecchi, *Bollettino della Società Geografica Italiana*, anno XIII, vol. XVI.
[3] *Notas del Viaje por Etiopia*.



ANKOBER — VUE GÉNÉRALE

Dessin de Slom, d'après une photographie de MM. P. Soleillet et L. Chefneux.

des Taltal, mais il a dû également revenir sur ses pas[1]. La présence de peuplades féroces sur les avant-monts écarte les marchands de cette région du versant éthiopien ; les caravanes venues des bords de la mer Rouge ou de la baie de Tadjourah doivent s'écarter de ces voies relativement courtes pour gagner obliquement les provinces du Choa : de Tadjourah à la ville d'Ankober, la route ordinaire des caravanes est d'environ 600 kilomètres, 200 à 250 kilomètres de plus que le chemin direct vers les plateaux.

Actuellement, la voie la plus fréquentée entre Ankober et les rivages de la mer des Indes est celle qui aboutit au port de Zeïla en passant par la principauté de Harrar. Des hauteurs du Choa, elle descend d'abord à la bourgade d'Aliou-Amba, peuplée, de même qu'un village voisin, Abderasoul, de marchands, négriers ou autres, d'aubergistes, de muletiers de toute race et de toute langue, mais presque tous musulmans zélés[2]. Après avoir acquitté les droits de douane, les marchands gagnent Farré ou Farri, dernier village de la province d'Efat, bâti à 1572 mètres sur une terrasse avancée, puis, cheminant autour des cratères et des champs de laves, ils atteignent l'Aouach, qu'ils traversent pour entrer dans la grande plaine de Moullou. Au delà, les caravanes ont à franchir les collines d'un faîte de partage, appartenant au pays des Ittou, pour redescendre dans la plaine de Harrar. A une quarantaine de kilomètres à l'ouest de cette ville, on dépasse le petit lac de Haramoya, près duquel fut assassiné en 1881 le voyageur français Lucereau.

La ville, appelée aussi Harrarghé par les Abyssins, Adar ou Adari par les Somal, Herrer par les Égyptiens, est, d'après l'estime des voyageurs, située exactement à moitié chemin d'Ankober et de Zeïla, soit à 280 kilomètres de l'une et de l'autre ; son altitude moyenne est de 1700 mètres. Jouissant d'un climat relativement tempéré, de 12 à 15 degrés centigrades, elle a des champs fertiles, des bosquets d'arbres variés, des eaux courantes entre des bords fleuris. Charmante oasis confinant à des régions arides, Harrar se suffirait à elle-même, dût-elle n'avoir aucunes relations de commerce avec les contrées voisines, mais elle est de plus un entrepôt considérable de denrées et de marchandises, et par ses deux ports de Zeïla et de Berbera, sur la côte des Somal, elle possède un grand mouvement d'échanges avec l'Égypte et l'Arabie ; en 1885, elle avait une colonie européenne de cinq individus. Harrar, fondée depuis trois siècles, dit-on, est la cité la plus populeuse de toute la région éthiopienne et même l'une des principales du

[1] *Esploratore*, settembre 1884.

[2] Chiarini et Cecchi, mémoire cité

continent : du Caire à Zanzibar, sur un espace de 4000 kilomètres, elle n'a d'autre rivale que Khartoum. Aussi le gouvernement égyptien s'en est-il emparé, en 1875, pour garantir le précieux marché contre les attaques des Somal et des Galla de tribus diverses qui entourent la ville ; mais, plus dangereuse que les nomades des alentours, la garnison de quatre à cinq mille hommes qu'il y entretenait épuisa le pays par l'oppression et le pillage. Les Anglais, héritiers des Égyptiens dans la possession du littoral, ont déjà pris les mesures nécessaires pour ne pas laisser échapper cette ville, visitée pour la première fois par un de leurs compatriotes, Burton, en 1855. En rappelant la garnison égyptienne, ils ont fait hisser sur les murs le drapeau britannique. Le roi de Choa, qui convoitait aussi cette place, n'est pas de force à lutter contre de pareils rivaux.

Harrar, dont la forme peut être comparée à celle d'une poire, s'étend sur une colline de granit, qui se prolonge de l'est à l'ouest en s'amincissant graduellement ; au sud se dresse une montagne, le Hakim, dominant la ville d'environ 200 mètres et donnant naissance à plusieurs ruisseaux qui arrosent les jardins de Harrar et vont se perdre dans les marais sans atteindre le cours du Wabi, tributaire de l'océan des Indes ; les grottes nombreuses du Hakim sont peuplées de singes fauves à longue queue et à crinière épaisse. La ville, dont la surface est seulement de 48 hectares, contraste avec la plupart des cités éthiopiennes, dont les cases sont disposées en désordre sur un espace considérable ; ses 9500 maisons à terrasses, bâties en tuf rempli de végétaux fossilisés, sont pressées les unes sur les autres et enfermées dans un rempart de pierres flanqué de tours crénelées. Les demeures n'ont que de rares ouvertures sur les ruelles, étroites, montantes et sinueuses ; les places, peu nombreuses et irrégulières, se trouvent pour la plupart à côté des mosquées : l'espace libre le plus vaste, appelé le Meïdam, occupe le sommet de la colline. La physionomie de Harrar est celle des cités arabes. Les Harrari, presque tous marchands, sont des musulmans fanatiques, mais de secte chiite, comme les Persans et diverses tribus de l'Arabie méridionale ; de ces pays viennent probablement les missionnaires qui convertirent à leur foi les Somal et les Galla dont la descendance constitue la population actuelle de la cité. Lorsque les Harrari se réunissent pour mâcher des feuilles de kât (*celastrus edulis*), non moins apprécié par eux comme excitant que par les habitants du Yemen, ils commencent et finissent la soirée par la lecture du Coran et des actions de grâces, « parce que cette plante des saints permet de veiller plus longtemps la nuit pour adorer le Seigneur. »

La société harrari se distingue de tout le reste du monde musulman

par le respect dont y jouit la femme. Avant l'arrivée des Égyptiens dans le pays, un seul des habitants de Harrar, l'émir, avait plus d'une épouse[1]. Les divorces, si communs dans les autres contrées de l'Islam, sont très rares dans cette ville. D'ailleurs les femmes marchent la figure découverte, et même elles vont au bazar pour y vendre les denrées de leurs jardins; les hommes se chargent de la besogne plus pénible du labour. Harrar brille

N° 58. — HARRAR.




aussi parmi les villes musulmanes par l'instruction de ses citoyens. D'après Mohammed-Moukhtar, tous les enfants sauraient lire et écrire en arabe, quoique cet idiome soit pour eux une langue étrangère, très différente de la leur, d'origine galla, ou de provenance sémitique, d'après Burton et Müller; mais ils écrivent en disposant leurs caractères verticalement. Ils ont une certaine littérature et leurs auteurs ne se bornent pas à commenter le Coran; une de leurs industries est celle de la reliure. Vouée au commerce[2], Harrar n'a guère d'ateliers, si ce n'est pour le tissage des toiles,

[1] Mohammed-Moukhtar, *Bulletin de la Société de Géographie du Caire*, 1er vol., p. 369.
[2] Mouvement d'affaires à Harrar, enregistré à la douane, en 1879 : 3 750 000 francs.

qui servent à la fabrication des toges, à celle des robes noires et des mantilles portées par les femmes, des robes rouges réservées aux jeunes filles; les poteries fines de Harrar sont aussi très appréciées. La plupart des autres objets manufacturés sont importés d'Arabie et ce sont des immigrants du Hadramaout qui tournent les chapelets employés par les gens de Harrar. Depuis que les habitants ont échangé leur indépendance pour le régime égyptien, ils ont beaucoup perdu de leur bien-être, la population a diminué et les hyènes rôdent autour de la ville[1]. La principale culture de la région, autour de Harrar et dans les campagnes labourées par les Galla, est celle du cafier, dont la baie, d'une qualité supérieure, est expédiée de Hodeïdah et d'Aden sous le nom de « moka ». Comme les Arabes du Yemen, les Harrari ne font point d'infusion de café; ils boivent une décoction d'écorce et même de feuilles sèches. Le tabac, le pavot à opium, les bananes, les oranges, les raisins sont aussi parmi les produits des campagnes de Harrar, et la pomme de terre y a été récemment introduite[2]; tous les légumes importés d'Europe y ont parfaitement réussi. Dans les forêts du pays, Giulietti a retrouvé cet acacia siffleur, le *çoffar*, que Schweinfurth a décrit sur les bords du Nil, au confluent du Sobat[3].

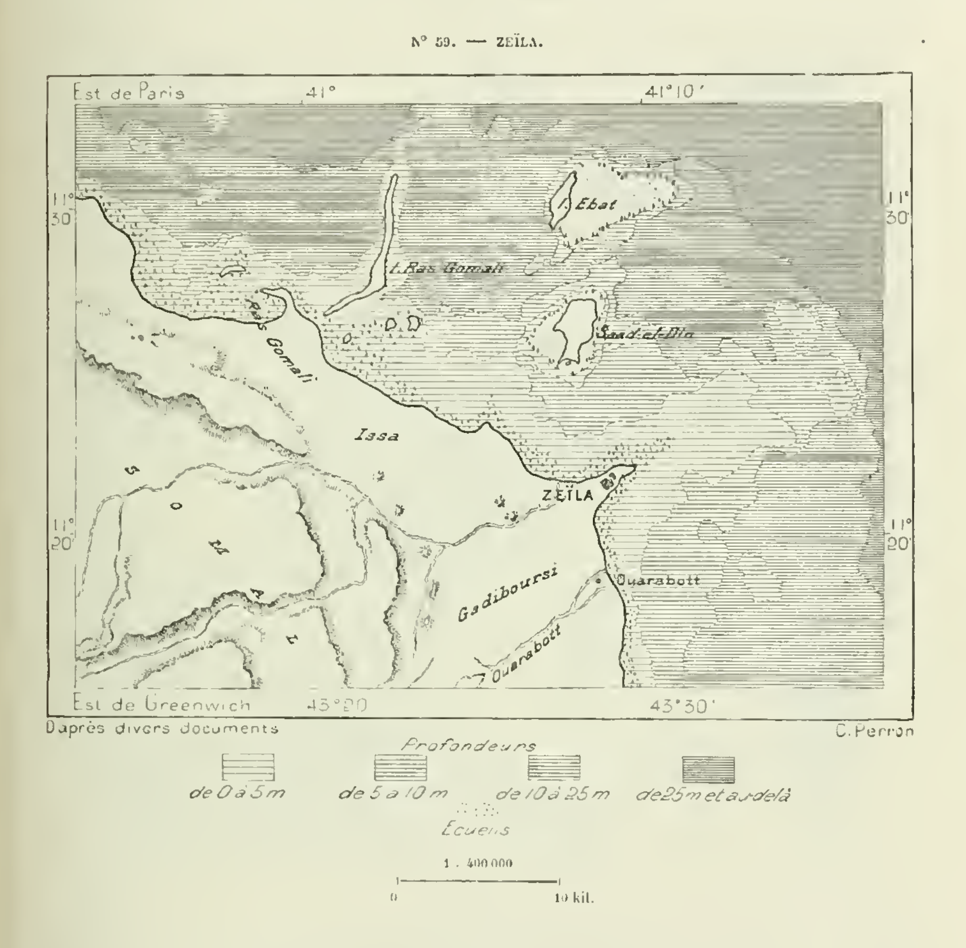
Deux routes, souvent coupées par les incursions des pillards, mènent de Harrar à Zeïla : l'une qui franchit le faîte de passage au nord de la ville pour redescendre dans le bassin de l'Aouach par le col et la vallée de Galdessa, et se diriger ensuite vers la mer par le territoire des Issa, que traverse un chaînon de roches trachytiques orienté du nord au sud; l'autre, plus directe et plus âpre, qui s'élève au nord-est vers le col de Darmi et traverse le pays des Gadiboursi ou Goudabirsi. La ville de Zeïla, comme assiégée au sud par les Gadiboursi, est située sur une pointe du littoral, au sud d'un petit archipel d'îlots et d'écueils; elle a deux ports : l'un, que fréquentent les barques, mais où ne peuvent mouiller les navires; l'autre, à une petite distance au sud de la ville, où les bâtiments trouvent, par 8 à 10 mètres de profondeur, un abri parfaitement sûr; mais ce havre est assez étroit : d'après Rochet d'Héricourt, il n'a de place que pour huit ou neuf navires de trois à quatre cents tonneaux. Près de la ville s'étend une vaste saline où les chameliers issa chargent du sel qu'ils revendent très cher aux Harrari. Zeïla manque d'eau de source; chaque matin un long convoi de chameaux va chercher dans le ouàdi de Tacocha l'eau nécessaire à l'alimentation des habitants. Les trois quarts de la population

[1] Sacconi, *Esploratore*, 1883.
[2] Mohammed-Moukhtar, mémoire cité.
[3] *Esploratore*, gennajo 1882.

se composent d'Issa, et la ville retentit tous les soirs de leurs chants de guerre ou de marche[1]. Une petite garnison anglaise, venue d'Aden, occupe maintenant la ville; il est à espérer qu'elle supprimera, comme à Aden, le trafic de l'esclavage, dont Zeïla était naguère l'un des centres principaux. Jusqu'à six mille esclaves se trouvaient rassemblés dans les camps de Zeïla[2].

La route du Choa vers le golfe de Tadjourah n'a pas à mi-chemin, comme

N° 59. — ZEÏLA.




la voie de Zeïla, un lieu d'étape comparable à la cité de Harrar; cependant le bourg principal du district d'Aoussa, situé près de la plage méridionale du lac d'eau douce dans lequel se perd l'Aouach, peut être considéré comme une véritable ville : c'est une agglomération de plus d'un millier de chaumières, où se sont réunis les marchands et les chameliers de la tribu dankali des Modaïto : il fut la capitale du royaume musul-

[1] Gabriel Ferrand, *le Çomal.*
[2] Arnoux, Louis Lande, *Revue des Deux Mondes*, janvier 1879.

man d'Adel. D'Aoussa au bord du golfe de Tadjourah se succèdent quelques autres groupes de cabanes appartenant également à des tribus d'Afar; puis des hameaux et des villages, assez éloignés les uns des autres, bordent la rive septentrionale du golfe. L'un d'eux est Sagalo, qui était naguère un port d'embarquement pour les esclaves galla transportés en Arabie, et

N° 60. — COURS INFÉRIEUR DE L'AOUACH.




dont un voyageur français, M. Paul Soleillet, a fait l'acquisition en 1882; plus loin, vers l'est, le hameau d'Ambabo borde une plage où l'on a aussi fréquemment embarqué des esclaves, au mépris des croiseurs anglais ou français qui surveillent les côtes de l'Océan Indien. Au delà d'Ambabo s'élève le bourg de Tadjourah, d'après lequel a été désignée la grande baie qui s'avance à une soixantaine de kilomètres dans l'intérieur des terres :

de même que Sagalo, ce village a été concédé à la France par le chef de la kabilet des Ad-Ali, mais la prise de possession des deux groupes de cabanes n'a eu lieu qu'en 1884. D'ailleurs la plage de Tadjourah est à peine infléchie, le port est mal abrité et sans profondeur suffisante, même pour les navires de moyen tonnage. Le seul point de la côte où les Français aient fondé un établissement sérieux, après avoir oublié pendant plus de vingt années l'acte de concession, signé en 1862, est la péninsule orien-

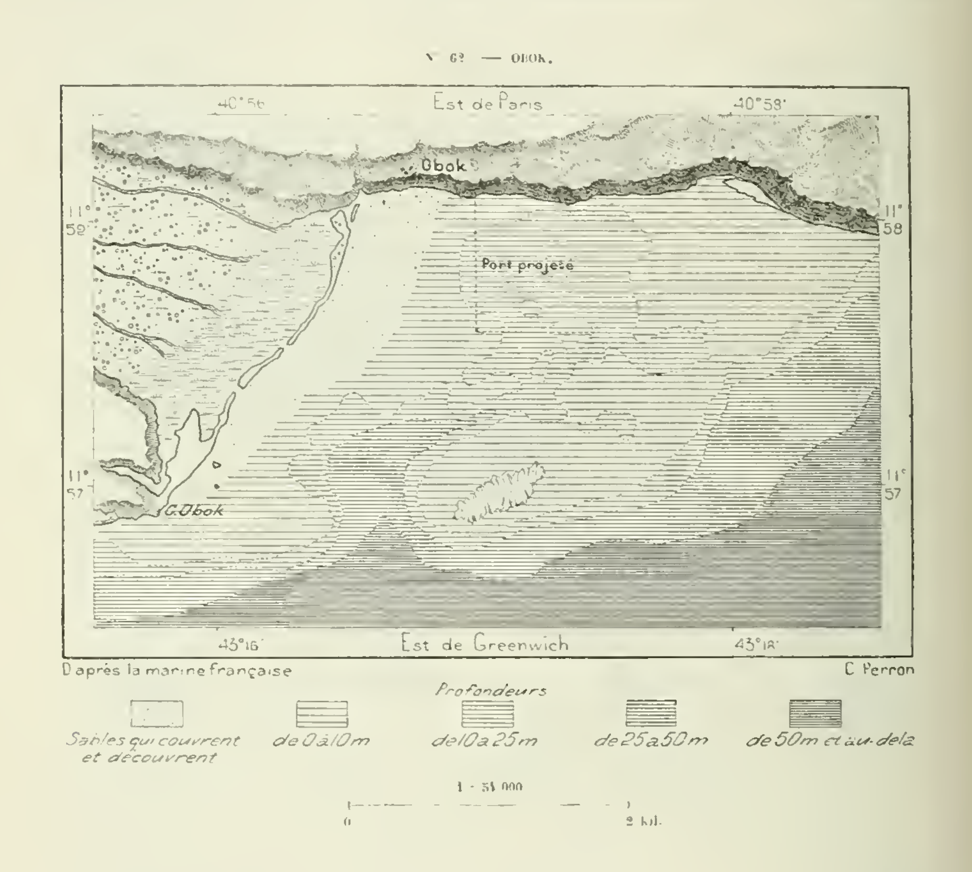
N° 61. — BAIE DE TADJOURAH ET LAC ASSAL.




tale du pays des Danakil, entre le golfe de Tadjourah et l'entrée de la mer Rouge. Le hameau d'Obok, situé dans le voisinage de la pointe, a donné son nom à tout le territoire annexé ; dès 1881, un premier comptoir y était ouvert par le négociant Arnoux, qui fut plus tard assassiné par vendetta.

Obok présente de grands avantages comme escale des bateaux à vapeur. Situé près du détroit de Bab el-Mandeb, il commande le passage de plus près que la ville d'Aden, et les transports pourraient s'y approvisionner de charbon sans se détourner de leur route. Le port ne saurait se com-

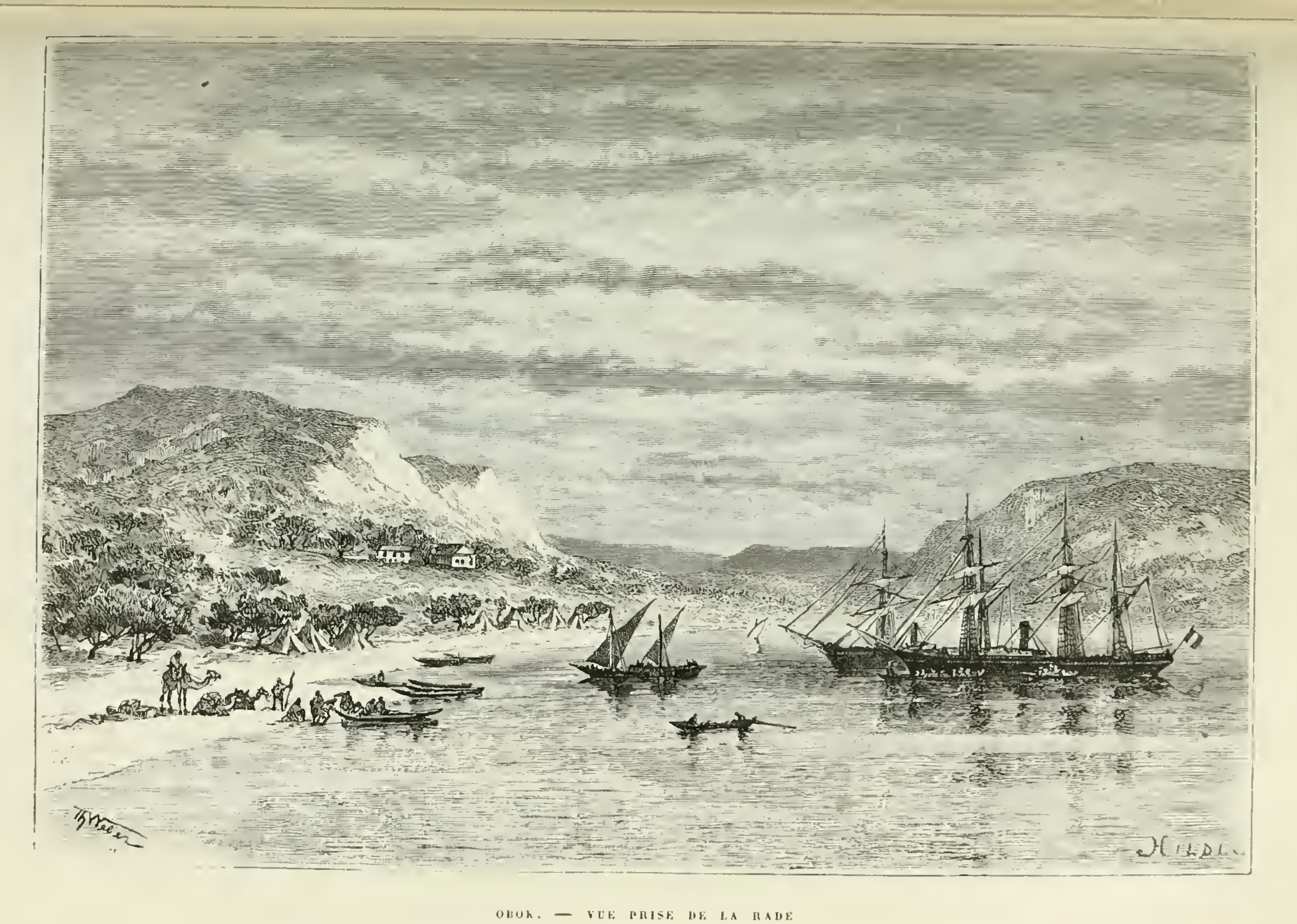
parer à celui d'Aden, cependant il offre un bon mouillage et de faibles travaux suffiraient pour l'abriter complètement : il est séparé de la haute mer par des bancs de coraux où s'ouvrent des passes praticables aux grands navires ; les vents du nord et du nord-est, les plus redoutés des marins, sont détournés du havre par le « promontoire du Puits », Râs el-Bir, qui s'avance dans la mer au nord d'Obok. La vallée en croissant où les constructions du village naissant commencent à remplacer les fourrés d'acacias et




N° 62 — OBOK.

d'autres arbres, est dominée par une falaise madréporique d'une vingtaine de mètres, coupée de quelques ravins où s'écoule l'eau surabondante pendant les trop rares pluies. La terrasse supérieure est elle-même séparée de la plaine des Danakil par une deuxième falaise un peu moins élevée que la première[1]. Quoique l'établissement d'Obok souffre généralement de la sécheresse, il ne serait pas impossible d'y tenter quelque culture, et des voyageurs, comparant la végétation d'Obok aux roches nues et brûlantes d'Aden, décrivent la nouvelle station française comme une oasis ; en creusant le

[1] Denis de Rivoire, *Obock, Mascate, Bouchir, Bassorah ;* — Paul Soleillet ; — Révoil.



OBOK. — VUE PRISE DE LA RADE

Dessin de Th. Weber, d'après une gravure de l'*Univers illustré*.

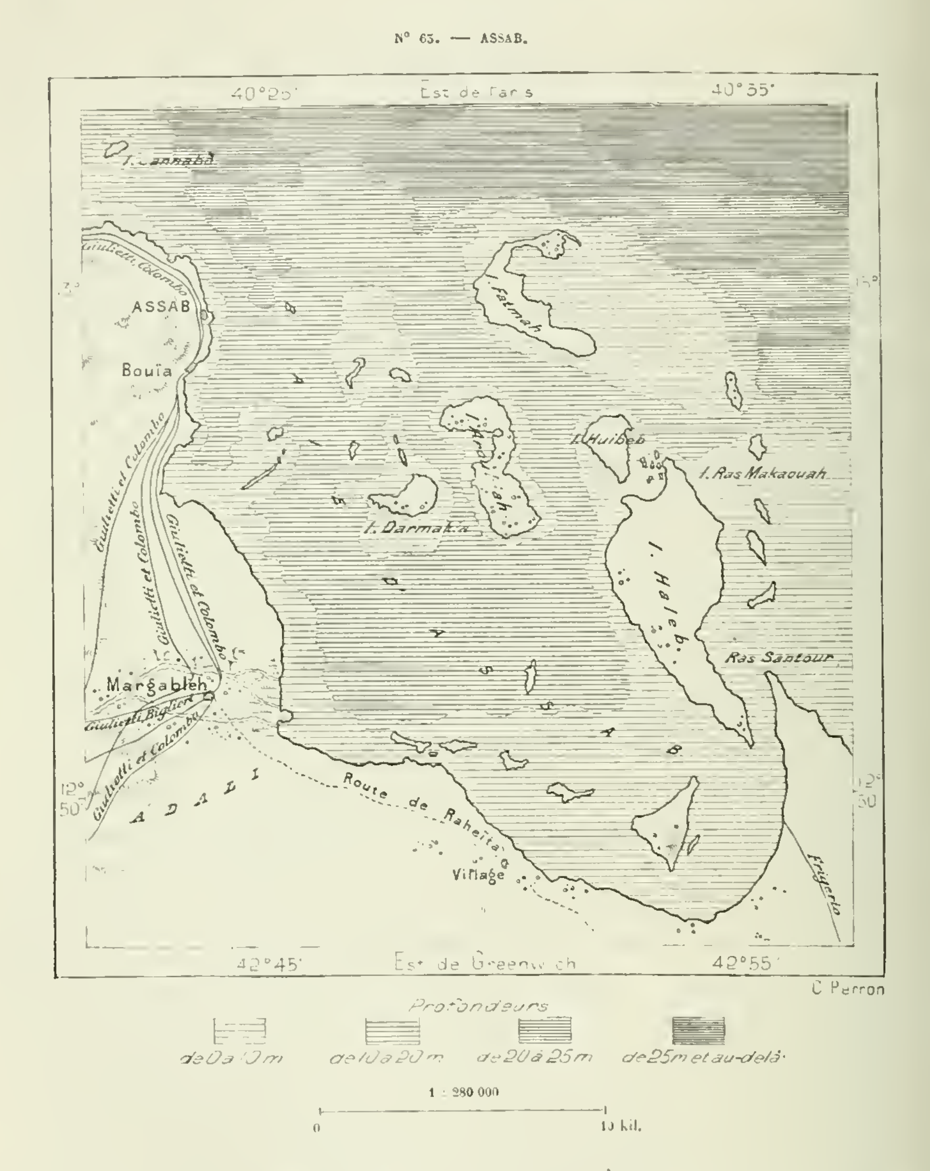
sol de la vallée on trouve partout de l'eau à un mètre ou un mètre et demi de profondeur, un peu saumâtre dans le voisinage de la côte, mais parfaitement douce à quelque distance dans l'intérieur. La concession, jusqu'à maintenant toute virtuelle, d'un chemin de fer à voie étroite d'Ankober à Obok a été faite par le roi Menelik à un voyageur français. Plusieurs caravanes, venant du Choa, ont déjà déchargé leurs marchandises sur la plage d'Obok. On évalue à 5000 kilomètres carrés la superficie des terres concédées à la France sur la rive septentrionale de Tadjourah.

La rivalité commerciale entre nations d'Europe, qui a fait de Zeïla une cité anglaise et qui élève maintenant la ville française d'Obok sur une plage coralligène de l'Afrique, a fait surgir aussi en 1870 une colonie italienne au bord de la mer Rouge; l'Éthiopie méridionale, naguère presque séparée du monde, aura donc pour l'expédition de ses denrées trois portes maritimes appartenant à différentes nations. Les tentatives sérieuses d'utilisation n'ont eu lieu pour Assab qu'en 1882. La ville nouvelle, qui possède déjà quelques constructions de style européen, est située à 120 kilomètres en droite ligne au nord d'Obok et à 60 kilomètres du Bab el-Mandeb, au nord d'une longue échancrure de la côte; des îles nombreuses parsemées à l'entrée de la rade cachent la vue de la haute mer, si ce n'est vers le nord-est, et se continuent par des récifs que les sables et les boues, les algues et les coraux font empiéter graduellement sur la baie; tôt ou tard ces îles se rattacheront en péninsule au continent. Le port, bien abrité, est devant la plage de Bouïa, à 1 kilomètre environ au sud d'Assab; les plus grands navires peuvent y mouiller à 150 mètres du bord. Dune mouvante ou roche dure, le territoire d'Assab est presque dépourvu de végétation; l'important village de Margableh a quelques flaques d'eau bordées d'herbages; çà et là seulement quelques groupes de palmiers ombragent les cases des Afar et sur le bord des rivières temporaires un réseau de lianes relie des broussailles en masses épaisses de feuilles et d'épines. Par elle-même, la ville d'Assab, n'ayant d'eau pure que grâce aux machines distillatoires, manquant de terres arables et de cultures, ne saurait prétendre à un grand avenir commercial; elle dispose seulement de quelques salines, qu'elle ne peut d'ailleurs exploiter en toute sécurité : mais les vingt-cinq Italiens d'Assab[1], autour desquels se sont groupés environ cinq cents Arabes, Afar et Somal, font de grands efforts pour établir des relations permanentes entre leur station et les villes du Choa. Quoique fort éloignée des riches contrées de l'intérieur, puisqu'il faut au moins 22, et en

[1] Rho, *Esploratore*, ottobre 1884.

moyenne 35 jours de marche jusqu'à Ankober[1], Assab a pourtant reçu quelques denrées, café, peaux brutes et autres produits, grâce aux efforts de MM. Antonelli, Bianchi et autres voyageurs. Mais ce modeste trafic ne

N° 63. — ASSAB.




peut se faire que sous la conduite et la protection des indigènes; l'explorateur Giulietti et quelques compagnons, ayant cru pouvoir se passer du sauf-conduit des tribus voisines, furent assassinés à sept ou huit journées de marche dans l'intérieur. Presque tout le commerce se fait avec les

[1] *Esploratore*, agosto 1882.

ports de la côte arabe, Aden et Hodeïdah, par le moyen de sambucs d'un port variant de 7 à 10 tonnes ; le mouvement annuel du port est d'environ 400 embarcations. Le bourg de Raheïta, situé plus au sud, est le lieu de résidence d'un sultan qui est en même temps un riche marchand de nacre, de plumes d'autruche, d'encens, de myrrhe, et d'autres produits de la région du littoral[1]. Au nord, sur la côte, le village de Baïboul est la résidence d'un autre sultan, protégé du gouvernement italien[2].

Dans la partie occidentale du Choa, le groupe d'habitations le plus important est la ville commerçante de Fitché, bâtie sur l'angle d'un plateau, entre de profonds koualla. Près de là s'élève le fameux monastère de Debra-Libanos ou Mont-Liban, bâti sur une terrasse trachytique, de laquelle découle un petit filet d'eau, réputée sainte par chrétiens, païens et musulmans : de toutes parts les pèlerins viennent se guérir à ces eaux miraculeuses nées à la voix de Tekla-Haïmanot, le saint légendaire des Éthiopiens ; lors du voyage de Combes et Tamisier, le monastère était habité par 3000 moines, dont les deux tiers étaient d'anciens soldats mutilés dans les expéditions du pays galla. Nul lieu de refuge n'est plus respecté que Debra-Libanos ; avant de gravir les escarpements de la montagne sacrée, les pèlerins ont à se laver de leurs péchés dans la rivière de Ziga-Wodiam ou de « Chair et Sang », qui coule dans une gorge profonde[3]. Un sommet voisin, d'où l'on aperçoit, par-dessus la vallée de l'Abaï, les monts du Godjam et du Damot, porte une antique forteresse dans laquelle se réfugia l'un des ancêtres de Menelik, lors de la conquête du pays par le « Gaucher ». Un autre monastère, celui de Zena-Markos, situé au nord-ouest de Litché, sur un plateau entouré de ravins, est à peine moins riche et moins fréquenté que celui de Debra-Libanos. Au nord, les plateaux sont occupés jusqu'à Magdala et dans le voisinage des sources du Takkazè par les Wollo ou d'autres peuplades galla. Les Wollo, qui se divisent en sept

[1] Superficie du territoire italien :

| | |
|---|---|
| Sur le continent . . . . . . . . | 579 kilomètres carrés. |
| Avec les îles . . . . . . . . . . | 632 » |
| Population totale du territoire . . | 1500 habitants. |

(Guido Cora, *Cosmos*, 1882, n° 2.)

[2] Villes du Choa oriental et des pays orientaux avec leur population présumée :

| CHOA. | | PAYS DES AFAR. | |
|---|---|---|---|
| Ankober. . . . . . . . . . . | 7000 hab. | Aoussa. . . . . . . . . . . | 5000 hab. |
| Alion-Amba. . . . . . . . . | 4000 » | Raheïta . . . . . . . . . | 2000 » |
| Litché. . . . . . . . . . . | 3000 » | POSSESSIONS EUROPÉENNES. | |
| Angolala. . . . . . . . . . | 1000 » | Harrar, en 1882, d'après Muller. | 20000 hab. |
| Debra-Berham . . . . . . . | 2500 » | Tadjourah. . . . . . . . . . | 1500 » |

Zeila. . . . . . . . . . . . . 6000 hab.

[3] Krapf, *Journal of the Church Missions to Abyssinia and Egypt.*

tribus, sont des immigrants du sud venus au seizième siècle, lors de l'invasion de Grañhé. Mais en s'emparant du sol ils prirent en grande partie les coutumes des Amhariniens qu'ils avaient dépossédés. Abandonnant la vie nomade, ils devinrent cultivateurs et revêtirent la toge, mais ils conservèrent la religion musulmane. D'après Blanc, ils auraient encore dans quelques districts écartés l'usage de prêter leurs femmes aux hôtes de passage : le Wollo qui part pour un lointain voyage cède son épouse à son frère pour toute la durée de son absence[1]. Dans la partie septentrionale du Wollo, sur un roc très bien défendu par la nature, le roi de Choa a fondé la place forte de Woreïllou, près des confins de l'Abyssinie proprement dite : c'est là que le suzerain Johannes donne ordinairement rendez-vous à son vassal. Woreïllou est devenu un marché d'échanges important entre les deux royaumes.

Au sud-ouest et à l'ouest du Choa, tout le territoire appartient également aux Ilm-Orma ; mais on y voit quelques grandes agglomérations méritant presque le nom de villes. Sur un des affluents du haut Aouach, le grand village musulman de Rogé ou Rogié parsème de ses cabanes les pentes septentrionales déboisées du mont Hiérer ou Djerrer. Situé dans le territoire de la tribu galla des Galen, sur les confins du Gouragé, dans une région incessamment dévastée par les expéditions guerrières, Rogé fait un grand commerce de café et de nos jours encore est le principal marché des esclaves dans l'Éthiopie méridionale. Officiellement ce trafic est interdit dans les possessions du roi Menelik, et les captifs ne sont pas exposés publiquement ; mais, pour être vendus dans l'ombre des cabanes, les esclaves n'en sont pas moins acheminés vers les ports de mer, d'où ils sont expédiés en Arabie ou en Égypte : en 1878, les voyageurs Chiarini et Cecchi notèrent le « prix courant » de l'esclave galla : il variait de 30 ou 40 écus de Marie-Thérèse pour une jeune et belle fille, à 4 écus pour une vieille femme. Tous les habitants de Rogé, au nombre d'environ dix mille, se disent Tigréens et descendraient de deux mahométans immigrés il y a quelques siècles. A l'ouest, près des sources de l'Aouach, la plaine de Finfini, à l'issue d'un redoutable défilé, est fréquemment choisie par les souverains du Choa comme lieu de rassemblement pour les armées lors des expéditions dans le pays des Galla ; des eaux thermales, où viennent boire les bestiaux, jaillissent dans la plaine, et les montagnes voisines fournissent un minerai de fer qui sert à la fabrication de presque tous les outils du Choa. Les roches des environs sont percées de grottes : une de ces cryptes a des nefs en

[1] H. Blanc, *A Narrative of Captivity in Abyssinia.*

voûtes surbaissées, séparées par des piliers carrés, amincis vers le milieu. Ces œuvres d'art permettent de mesurer la décadence de la civilisation dans ce pays, où s'élèvent maintenant les misérables huttes des Galla Katelo[1]. La montagne isolée d'Endotto, qui se dresse à l'ouest du campement de Finfini, porta jadis une capitale du royaume de Choa et l'on y voit encore les tombeaux d'anciens rois; elle est actuellement la résidence d'un râs. Dans cette région, l'une des plus fertiles de l'Éthiopie, un voyageur français, Arnoux, s'était fait concéder par Menelik une étendue de cent mille hectares, sur laquelle il voulait établir une colonie d'Européens[2]; nul doute que cette contrée ne devienne un jour l'une des plus productives de l'Afrique, lorsque des voies de communication la rattacheront au golfe de Tadjourah par la vallée de l'Aouach; dès maintenant, la greffe des oliviers sauvages et des plantations de chinchonas prépareraient la richesse future de la région[3]. Le roi de Choa a choisi récemment pour résidence le village de Dildilla, à l'ouest de Finfini : c'est une des capitales temporaires du royaume, et d'ailleurs elle est très bien placée au point de vue stratégique pour surveiller les populations galla.

Au delà de l'Aouach s'étendent les confédérations républicaines et les petits États monarchiques des Galla, aux frontières incertaines et presque partout séparées les unes des autres par des marches désertes, des « hernes », ainsi que M. Antoine d'Abbadie les désigne sur sa carte par un vieux mot français. Un de ces États, sur les hauts affluents du Waïsa et du Wabi, est le Gouragé, région de hautes terres que le pays des Soddo sépare de l'Aouach et du royaume de Choa. Cette province de Gouragé est sainte pour les Éthiopiens, car, d'après la légende, les cinq îlots qui se trouvent dans le lac Zwaï seraient les seules parties du sol chrétien qui n'auraient pas été conquises par Grañhé, le terrible « Gaucher »; ses soldats n'osèrent pas s'aventurer sur des radeaux pour aborder l'archipel[4]. Des couvents, où l'on conserverait des manuscrits antiques, s'élèvent dans ces îlots. Toute la population du Gouragé se dit encore chrétienne, quoiqu'elle n'ait ni prêtres, ni églises, ni dogme religieux : il lui suffit de répéter quelques noms de saints et de maudire païens et mahométans. Retombés dans la barbarie, les gens du Gouragé ont néanmoins gardé de leur ancienne civilisation l'art de construire des demeures beaucoup plus élégantes que celles de tous les Éthiopiens, à l'exception des habitants de

[1] Rochet d'Héricourt, *Second voyage dans le royaume de Choa*.

[2] Louis Lande, *Revue des Deux Mondes*, 15 décembre 1878.

[3] Brémond; Soleillet, *Exploration*, 4 janvier 1884.

[4] Taurin-Cahagne, Antoine d'Abbadie, *Société de Géographie de Paris*, séance du 7 mars 1884.

Gondar[1]. Pour se défendre contre les Soddo et autres Galla qui vivent de la traite, les gens du Gouragé ont creusé çà et là des trous dans lesquels ils se blottissent quand ils voient approcher l'ennemi; ils le surveillent à son passage et souvent l'attaquent à l'improviste; parfois ils lui ferment la retraite quand ils sont en force. Gorieno est la capitale du pays, Ghebisso son principal marché: mais plus important encore est celui de Mogar, situé plus à l'ouest, dans le pays des Kabena. Gouragé et Kabena, considérés souvent comme appartenant au même groupe politique, diffèrent complètement de mœurs, de religion et de langage; les Kabena sont des musulmans fanatiques, et lorsque le roi de Choa n'y met pas bon ordre par son intervention, ils guerroient constamment avec ceux de leurs voisins qui se disent chrétiens : ce sont les grands pourvoyeurs d'esclaves pour les marchés de Rogé et d'Abderasoul. Le pays des Kabena produit le meilleur tabac de l'Éthiopie méridionale.

La région des Galla où sourdent les premières eaux de l'Aouach et qui sépare les deux grandes courbes de l'Abâï ou Nil Bleu et de la Gougsa, est habité surtout par les peuplades des Liben. Plus à l'ouest, les vallées que dominent les grandes Alpes de Djimma-Lagamara sont habitées par des tribus républicaines, de même que les plaines du Goudrou, tributaires de l'Abâï. Par delà se succèdent, vers la région des Berta, d'autres populations orômo, Alatou, Wobo, Wachiti, Wasa, sur lesquelles les voyageurs n'ont encore recueilli que des renseignements contradictoires; seul, jusqu'à nos jours, l'Italien Cecchi a réussi à franchir dans cette direction la grande rivière Ghibé, affluent septentrional de la Gougsa; c'est en d'étroites pirogues, creusées dans un tronc d'arbre, que l'on traverse ce cours d'eau redoutable, large d'au moins 1200 mètres après les pluies. D'immenses forêts occupent une partie de la région qui s'étend à l'ouest des monts de Djimma-Lagamara, vers les sources du Djabous.

Au sud, les deux royaumes de Gouma et de Limmou sont encore en grande partie dans le bassin de l'Orghesa ou Didesa, l'une des rivières les plus abondantes, mais les moins connues, du système de l'Abâï; la ville de Tchora, capitale du Gouma, est sur un affluent de ce cours d'eau, tandis que Saka, le grand marché du Limmou, est, par son ruisseau, sur le versant de l'Océan Indien. Il en est de même pour les villes de l'Innarya ou Ennarea et de tous les autres États galla du sud, le Djimma-Kaka ou « royaume d'Abba-Djifar », le Gera, le Yangaro, le Sidama, le Koullo, le Ghimira et le grand État de Kaffa, la plus considérable des contrées à popula-

[1] Isenberg et Krapf. — Bianchi, *Esploratore*, giugno 1881.

tion galla qui reconnaissent par un tribut la suzeraineté de l'Éthiopie. Tous ces États, comme les provinces de l'Abyssinie proprement dite, se répartissent diversement en dega, voïna-dega et koualla; mais dans l'ensemble c'est la zone intermédiaire qui l'emporte, et c'est là que se trouvent les villes principales et les lieux de marché. Dans le Djimma et le Gouma, les terres appartiennent surtout à la zone des hauts plateaux, puisque l'orge est la céréale qu'on y cultive le plus; les terres basses occupent une plus grande étendue dans l'Innarya, le Limmou, le Kaffa[1].

Le nom d'Innarya s'appliquait autrefois à une contrée beaucoup plus vaste que celle qui a conservé cette appellation. Ce fut un royaume chrétien comme l'Éthiopie et, pendant des siècles, les Sidama, qui l'habitaient, résistèrent aux païens et aux mahométans des alentours. Ils finirent par succomber : les Galla du Limmou, qui vivent dans le haut bassin de l'Orghesa, s'emparèrent du pays, et lorsqu'ils se convertirent à l'Islam, imposèrent leur religion aux vaincus. Les habitants de l'Innarya, que gouverne actuellement une reine[2], sont musulmans; seulement le nom de Sidama, qui n'a plus un sens bien précis, est encore attribué d'une manière générale aux chrétiens des contrées éthiopiennes limitées au nord par le cours de l'Abaï. L'Innarya proprement dit ne comprend plus que la haute vallée de la Gougsa, là où cette rivière coule encore dans la direction du sud au nord. Les fonds et les pentes de cette vallée sont par excellence le pays des cafiers, et ces arbustes y sont plus beaux que dans le Kaffa même, qui leur donne son nom : on dit que dans les bois de l'Innarya se trouveraient des cafiers ayant une circonférence de 2 à 3 mètres. Le café est le monopole du roi, et ses esclaves ont seuls le droit de le recueillir dans les forêts et de le vendre pour son compte au marché de Saka; quant à la poudre d'or, qui fut autrefois la richesse de l'Innarya, elle n'a plus assez de valeur relative pour l'exportation. Quoique ayant perdu de leur antique civilisation, les gens d'Innarya seraient encore les habitants les plus policés de l'Éthiopie méridionale, et même comme artisans ils dépasseraient de beaucoup les Abyssins; le marché de Gondar n'offre rien de comparable à leurs broderies ni à leurs armes à manches sculptés, incrustés d'argent; ils fabriquent des instruments en fer qui sont expédiés au loin jusqu'aux tribus qui habitent le bassin du Sobat[3]. Un poste de douane fortifié défend au nord les approches du Limmou sur la route de l'Abyssinie. Plusieurs États du plateau sont même entourés sur

[1] Beke, *Journal of the R. Geographical Society*, 1843.
[2] G. Rohlfs, *Bulletin de la Société de Géographie d'Anvers*, tome VII, fasc. v.
[3] J. M. Schuver, *Reisen im oberen Nilgebiet*, Erganzungsheft zu Petermann's Mittheil., n° 72.

une grande partie de leur pourtour par une double enceinte de murailles, par des fossés et des abattis; en outre une large herne, où personne n'a le droit de s'établir, se développe autour du pays, pareille à la zone de servitude d'une place forte : chaque royaume est comme une forteresse assiégée[1]. On comprend les difficultés que présentent les communications dans ce pays : un piéton pourrait parcourir en quatre jours l'espace de 235 kilomètres qui sépare les deux grands marchés de Basso, dans le Godjam, et de Saka, dans l'Innarya, mais des caravanes de trafiquants ont mis jusqu'à deux années pour accomplir ce petit voyage[2].

Le Yangaro (Djandjero, Zindjero) occupe, au sud-est de l'Innarya et à l'est du Djimma-Kaka, une partie du versant montagneux incliné vers le cours de la Gougsa. Il n'est pas de contrée où les « droits » de la maison régnante soient protégés par plus de garanties légales. A l'exception du roi, de ses enfants, et des gens de castes inférieures, trop méprisés pour qu'on ait rien à craindre d'eux, tous les habitants mâles du Yangaro seraient partiellement mutilés pour qu'un signe matériel témoignât de leur incapacité au trône : tel est le récit unanime des informateurs du voyageur Beke[3]. Un des mille privilèges du roi serait l'usage de certaines médecines interdites à son peuple : les habitants du pays, n'ayant d'autre nourriture animale que la viande de bœuf, ont tous à souffrir du ténia, comme les Éthiopiens du Nord, mais le souverain seul l'expulse par une décoction de kousso, tandis que le commun des mortels ne saurait employer la « médecine du roi »; il se contente d'herbes amères. Entre autres récits étranges que l'on fait sur cette mystérieuse contrée de Yangaro, les missionnaires Isenberg, Krapf[4], Massaya racontent que les sacrifices humains sont très communs dans le pays : souvent le premier-né est offert à la divinité. Immédiatement après leur naissance, on couperait le mamelon à tous les enfants mâles, afin que les guerriers futurs n'aient pas de ressemblance par cet attribut avec le « sexe lâche ». Lorsque des marchands d'esclaves emmènent des captives de ce pays, ils ne manquent jamais de jeter la plus belle dans un lac pour rendre le destin favorable à leur voyage. Mais il est rare qu'ils traînent après eux des esclaves mâles, ceux-ci préférant d'ordinaire le suicide à la servitude. Souvent le nom de Yangaro a été confondu par ironie avec celui de Zinjero[5], qui signifie

[1] Cecchi, *Bollettino della Società geografica italiana*, 1882.
[2] Arnaud d'Abbadie, *Douze années dans la haute Éthiopie*.
[3] *Journal of the R. Geographical Society*, 1843.
[4] *Highlands of Ethiopia*; — *Journal o' the Church Missions to Abyssinia and Egypt.*
[5] Beke, *Geographical distribution of the Languages of Abyssinia and neighbouring countries.*

« singes » en amharinien, et la rumeur publique, toujours avide de merveilles, a propagé en Afrique des récits de quadrumanes asservis. Le Djimma-kaka ou royaume d'Abba-Djifar est une des régions qui fournissent le plus d'esclaves aux marchands ou djibberti ; d'après Beke, presque tous les eunuques emmenés du territoire galla dans la direction du nord et de l'est sortent des cabanons de traitants établis dans la ville de Folla.

Le pays de Kaffa est un de ceux dont les habitants se disent encore chrétiens, quoique un long isolement ait notablement différencié leurs pratiques de celles des Abyssins. Il n'y aurait que six ou huit églises dans le pays, centres de paroisses très étendues et lieux d'asile pour les criminels et les persécutés : les monarques sont enterrés sous le pavé de l'un de ces sanctuaires. D'après Massaya, les « chrétiens » du Kaffa ignorent jusqu'au nom de Jésus-Christ ; ils adorent trois saints, Georges, Michel et Gabriel[1]. Très scrupuleux observateurs des coutumes, qui règlent surtout la nature des aliments, les gens du Kaffa ne mangent de grains d'aucune espèce, et le mot de « granivore » est même une insulte pour eux : leur seule nourriture végétale est la tige du bananier ensete, que l'on cultive autour de tous les villages. Les grains ordinaires, froment, orge, haricots, ne servent qu'à l'alimentation des animaux et à la fabrication de la bière. Pour la viande, les habitants du Kaffa ne sont pas moins exclusifs : la chair du bœuf est, parmi celle des quadrupèdes, la seule qui leur soit permise ; mais les hommes, plus favorisés que ceux du Yangaro et d'autres États voisins, sont en outre autorisés à manger de la volaille. D'après la coutume, les femmes qui prennent leur part de cette nourriture perdent par cela même leur liberté et sont immédiatement vendues en esclavage, car le trafic de chair humaine n'est pas interdit aux chrétiens du Kaffa, comme il l'est à ceux de l'Éthiopie du nord. Le costume des habitants du Kaffa est aussi réglé avec rigueur. L'emploi des peaux, tannées ou non, est interdit : les vêtements sont des tissus de coton ou des étoffes grossières faites des fibres de l'ensete. Quoique la capitale du Kaffa, Bonga, soit « la plus grande ville qui existe en Éthiopie[2] », et un marché très actif, on y connaissait à peine l'argent au milieu du siècle[3] ; les seules monnaies étaient

[1] *Annales de la Propagation de la Foi*, 1865 ; — Krapf, ouvrage cité.

[2] Villes du Choa occidental et des États galla du nord :

| | |
|---|---|
| Fitché. | Ghebisso. |
| Woreïllou. | Mogar. |
| Rogé, d'après Chiarini, 10 000 hab. | Tchora. |
| Dildilla. | Saka, d'après Krapf, 12 000 hab. |
| Gorieno. | Bonga. |

[3] Th. von Heuglin, *Reisen in Nordost-Afrika*.

les verroteries et les « sels » importés de Sokota; au sud-ouest, dans le pays de Cheka ou Sieka, les naturels ramassent de la poudre d'or dans les sables des ruisseaux. Les souverains du Kaffa imposent un cérémonial d'étiquette presque aussi rigoureux que celui des rois du Yangaro. D'après le voyageur Soleillet, qui a pénétré récemment dans ce pays, les ministres et les grands du royaume ne peuvent s'entretenir avec leur maître que revêtus de haillons comme les esclaves, et cependant un rideau les sépare encore de l'auguste présence. Pour éviter d'être reconnu, le roi lui-même ne sort que mal vêtu, monté sur un mauvais cheval, mais on voit de loin les estafiers qui l'entourent et tout le monde se cache pour éviter la funeste rencontre. Dans ce pays d'étiquette, la formule de salutation est : « Je me cache sous terre. » Lorsque des prêtres chrétiens résidaient encore dans la contrée, les fidèles étaient tenus de ne pas leur laisser toucher le sol entre le presbytère et l'église; des hommes vigoureux les portaient sur leurs épaules. On raconte que ces prêtres, ne pouvant se rendre à Gondar, auprès de l'aboûna, pour recevoir la consécration, se faisaient apporter par les marchands des caravanes une boîte précieuse, que le « père » avait emplie de son souffle sacré.

Au sud du Kaffa, sur le versant de l'Océan Indien, s'étendent les forêts qu'habite le peuple mystérieux des Doko, c'est-à-dire en galla les « Ignorants », les « Sauvages » : d'après Krapf, Isenberg et la plupart des autres voyageurs, les Doko seraient des nains comme les Akka du Ouellé, tandis que d'après M. Antoine d'Abbadie ces indigènes ne se distinguent pas de leurs voisins, les Sawahili.

Le souverain du Choa, absolu dans son royaume, n'exerce qu'indirectement son autorité sur les petits États tributaires des Galla, et c'est moins le roi du Choa que le râs de Godjam, maître d'ouvrir ou de fermer les routes commerciales de Gondar et de Sokota au Kaffa, qui a fait accepter aux royaumes méridionaux la suzeraineté du « roi des rois ». Cependant le pouvoir matériel du roi de Choa sur les pays voisins s'est considérablement accru dans les dernières années, grâce à l'organisation de son armée, qui comprend déjà un noyau de troupes permanentes, environ mille fusiliers : c'est autour de ce groupe qu'en temps de guerre, quand résonne le grand nagarit ou tambour des batailles, se rassemble la foule des combattants et des pillards; d'après Chiarini, la multitude armée s'élève parfois jusqu'à près de cent mille individus. Le tribut payé au négous par les rois du Choa et du Godjam est très considérable : outre un cadeau

en talari de Marie-Thérèse, le souverain du Choa aurait à envoyer à son maître 100 000 bœufs, 2000 chevaux et 200 peaux de léopard.

Le tableau suivant donne la liste des États et des provinces de l'Éthiopie méridionale, par bassins fluviaux et régions naturelles :

| ÉTATS. | PROVINCES. | BASSIN FLUVIAL. | ZONE CLIMATIQUE. | VILLES. |
|---|---|---|---|---|
| | Efat. | Aouach et Nil. | Dega, Voïna-dega. | Ankober. |
| | Argobba. | Aouach. | Voïna-dega, Koualla. | Farré. |
| | Gedem. | » | » » | Kok fara. |
| | Efrata. | Aouach, Nil. | Dega, Voïna-dega. | |
| | Mans. | Nil. | » » | |
| | Tegoulet. | » | » » | Litché. |
| Choa . . . . . | Marabiété. | » | » » | |
| | Choa-meda. | » | Voïna-dega. | |
| | Touloma. | » | » | |
| | Fatigar. | Aouach. | Voïna-dega, Koualla. | |
| | Boulgar. | » | » » | |
| | Dembi. | » | » » | Rogé. |
| | Etjou. | » | » » | |
| | Daouri. | » | » » | |
| | Wollo. | Nil. | Dega, Voïna-dega. | Woreïllou. |
| | Borena. | » | Voïna-dega, Koualla. | |
| | Soddo. | Aouach. | » » | Tolé. |
| | Gouragé. | Aouach, Wabi, Gougsa. | » » | Gorieno. |
| | Kabena. | Gougsa. | » » | Mogar. |
| | Liben. | Nil, Gougsa. | Dega, Voïna-dega. | |
| | Goudrou. | Nil. | Voïna-dega, Koualla. | |
| | Djimma-Lagamara. | Nil, Gougsa. | Dega, Voïna-dega. | Lagamara. |
| Pays des Galla tributaires. . . | Nouno. | Gougsa. | » » | |
| | Limmou. | Gougsa, Nil. | » » | Saka. |
| | Innarya. | Gougsa. | Voïna-dega. | |
| | Chora. | » | » | |
| | Botor. | » | » | |
| | Gouma. | Nil | Voïna-dega, Koualla. | |
| | Goma. | » | » » | |
| | Gera. | Gougsa. | » » | |
| | Djimma-Kaka. | » | » » | Folla. |
| | Yaugaro. | » | » » | |
| | Kaffa. | » | » » | Bonga. |
| | Ghimira. | » | » » | » |
| | Modaïto. | Aouach. | Plaines et déserts. | Aoussa. |
| Pays des Afar. . . | Tribus du nord. | | » » | |
| | Issa. | | » » | |
| Pays des Somal. | Gadiboursi. | | » » | |
| | Assab. | | » » | Assab. |
| Possessions étrangères. . . . . | Obok et Tadjourah. | | » » | Obok. |
| | Zeïla. | | » » | Zeïla. |
| | Harrar. | Webi. | Vallées et plaines. | Harrar. |

## VI

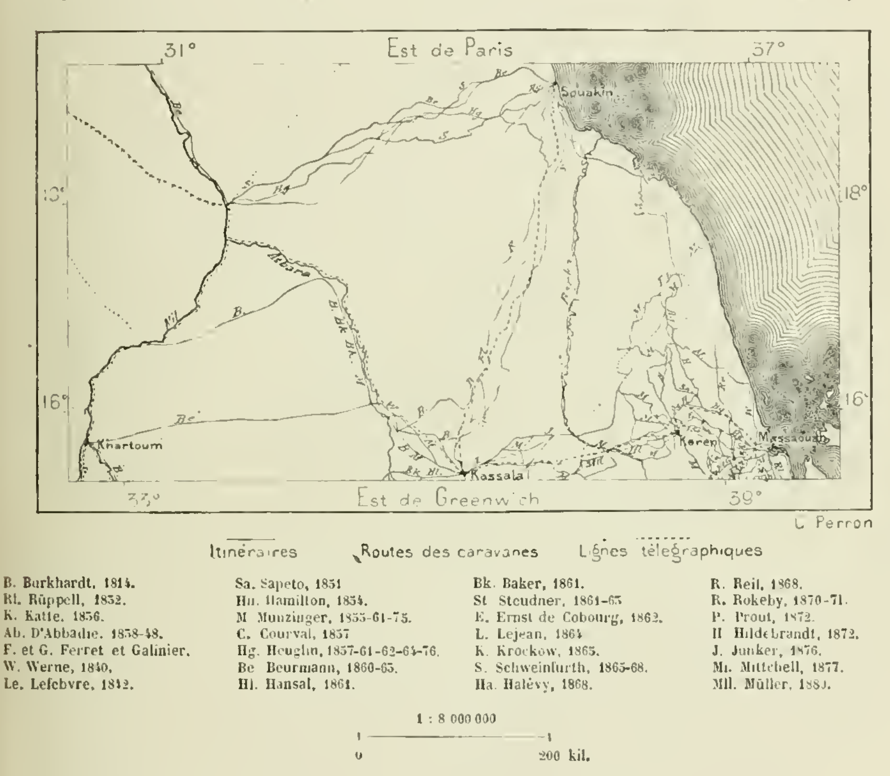
### HAUTE NUBIE

On sait que tout le versant occidental et septentrional de l'Éthiopie, à l'exception du bassin qu'arrose le Barka, appartient par son hydrographie au système nilotique. La région que parcourent le Nil Bleu, l'Atbâra et leurs affluents, au sortir des cluses de montagnes, est géographiquement bien limitée, à l'ouest par le cours du Bahr el-Abiad ou Grand Nil, à l'est par les promontoires avancés du plateau d'Abyssinie. Au sud, la ligne de partage des eaux entre le Toumat, tributaire du Nil Bleu, et le Sobat, l'une des branches maîtresses du Nil Blanc, est en partie composée de montagnes ou de hautes collines, que les voyageurs européens n'ont point franchies. Une terre inconnue, sur un espace aussi grand que la Belgique et la Néerlande réunies, s'étend au delà de ces limites et par ses populations sauvages, guerroyantes ou fugitives, constitue une frontière plus difficile à traverser que si elle était gardée par une rangée de douanes et de forteresses. Quant à la zone de séparation entre la haute et la basse Nubie, elle est formée par la région de faible largeur relative qui sépare le Nil, au confluent de l'Atbâra, et les eaux de la mer Rouge ; c'est là que viennent mourir les chaînons avancés du littoral éthiopien, longés à l'ouest par le cours du Barka. Ainsi délimité, l'ensemble des plaines entre le Nil et l'Éthiopie constitue la région de la Nubie généralement désignée sous le nom de Soudan oriental, quoique l'appellation de Beled es-Soudan ou « Terre des Noirs » dût être réservée à des espaces peuplés de Nigritiens. La superficie totale de cette région peut être évaluée approximativement à 560 000 kilomètres carrés ; pour tout le territoire, la population, assez dense dans les bassins du Toumat et du Djabous, atteindrait peut-être trois millions d'habitants.

Formant un domaine à part auquel la pente générale du sol donne une certaine unité géographique, le Soudan oriental se compose de bassins distincts qui convergent faiblement vers le nord-ouest par le Nil Bleu et l'Atbâra, et divergent au nord par le Mâreb et le Barka. Des massifs isolés dans les plaines, des chaînons de hauteurs, des espaces déserts partagent le Soudan oriental en provinces naturelles dont les tribus en guerre ont fait autant de petits États aux frontières changeantes, suivant les vicissitudes des combats et la pression réciproque des peuples nomades. Moins

la population est dense, plus elle doit se fractionner en groupes indépendants les uns des autres, n'ayant de rapports mutuels que par l'entremise de rares marchands. Toutefois des États indigènes, devenus puissants par l'agriculture et le commerce, se sont constitués dans cette région, en étendant au loin le cercle de leur domination sur les peuplades environnantes. Ainsi se fonda jadis, sous l'influence de la civilisation égyptienne, le royaume de Méroé, qui comprenait non seulement « l'île » limitée par l'Astapus et l'Astaboras, mais aussi les contrées voisines.

N° 64. — ITINÉRAIRES DES PRINCIPAUX VOYAGEURS DANS LA PROVINCE DE TAKA ET LES PAYS VOISINS.




Après la naissance de l'Islam, se développa le royaume de Senâr, qui dépassait aussi les bornes de son « île » ou presqu'île, entre le fleuve Blanc et le fleuve Bleu. Mais la position de la haute Nubie entre les plateaux de l'Éthiopie et les rivages du Nil appartenant à l'Égypte en fait un champ clos naturel pour les souverains de ces deux contrées. Depuis plus d'un demi-siècle, les Égyptiens ont envahi la zone intermédiaire, et malgré leurs désastreux conflits avec les Abyssins, on a pu croire qu'ils avaient définitivement conquis le Soudan. Une révolte formidable due à leurs exactions ne leur a plus laissé qu'un petit nombre de places dans

le pays annexé naguère à leurs vastes domaines, et ce sont maintenant les Anglais qui se substituent à eux pour occuper les points du littoral d'où ils pourront un jour, par la construction de routes, procéder paisiblement à la reconquête du territoire. En vertu des proclamations officielles adressées à tous les habitants de la contrée par le gouverneur général Gordon, « au nom du khédive le très élevé et de Britannia la toute-puissante, » le Soudan devra « jouir désormais de sa pleine indépendance et régir ses propres affaires, sans aucune immixtion d'un gouvernement étranger ».

Actuellement la force stratégique des États musulmans qui se sont constitués dans cette région du Soudan oriental est tout entière dans le manque de voies d'accès. Il est vrai qu'au premier abord le pays semble complètement ouvert aux Éthiopiens qui peuplent les plateaux : ils n'ont qu'à suivre les vallées des rivières qui descendent de leurs montagnes ; mais le climat des basses terres est pour eux un ennemi plus redoutable que les indigènes : ils ne peuvent respirer longtemps une atmosphère méphitique ; s'ils font des conquêtes, elles ne peuvent être que passagères et, par la force des choses, elles leur sont bientôt enlevées. D'autre part, s'il leur est presque interdit par la nature de conquérir pour eux-mêmes les territoires d'en bas, ils seraient fort gênants pour des envahisseurs de la haute Nubie qui voudraient utiliser la route des avant-monts fertiles, par Massaouah et les pays des Mensa et des Bogos : les Égyptiens ont appris à leurs dépens ce qu'il en coûtait de se hasarder sur cette route, exposés aux marches de flanc des guerriers d'Éthiopie. Plus au nord, de Souakin au Nil, l'eau des puits suffit à peine aux tribus errantes, et récemment les régiments anglais ont refusé de s'aventurer dans ces steppes rocheuses où la lance des Bichârin eût percé tous les traînards affolés par la soif. Tant que route ou voie ferrée n'auront pas été construites, il ne reste donc pour l'invasion des plaines du fleuve Bleu et de l'Atbâra que les trois voies traditionnelles du nord, celle qui remonte le Nil de cataracte en cataracte, par tous les détours du fleuve, et celles qui évitent les grandes courbes du Nil, à l'ouest par le désert de Bayouda, entre Debbeh et Khartoum, à l'est par celui de Nubie, entre Korosko et Abou-Hamed. Ces trois routes, on le sait, ont été fermées aux Égyptiens par l'insurrection musulmane et c'est à coups de canon que les Anglais ont à les rouvrir.

En dehors des plateaux éthiopiens, les provinces du Soudan oriental ont aussi leurs montagnes, isolées ou en massifs, formant au milieu des plaines de véritables archipels. Plusieurs de ces hautes saillies qui sont

dessinées sur les cartes comme faisant partie du système orographique de l'Abyssinie, en sont séparées par de larges plaines intermédiaires : telles sont, par exemple, les montagnes des Goumous, qui dominent à l'orient la vallée par laquelle l'Abâï ou Nil Bleu achève le demi-cercle de son cours supérieur et gagne définitivement la plaine[1]. Quelques contreforts, qui se rapprochent du fleuve et au-devant desquels s'avancent des promontoires du versant opposé forment une dernière cluse au Nil d'Éthiopie. En amont, une haute roche isolée, l'Abouù-Danab des Arabes, le Toulou-Soghida des Galla, se dresse près du confluent de l'Abâï et du Djabous : c'est la « montagne du Sel », dont les sources abondantes n'ont pas encore été analysées par des Européens. Au delà, vers le sud-ouest, le Toumat et le Djabous, grands affluents du Nil Bleu, longent la base orientale d'autres montagnes ou d'un ancien plateau que les eaux courantes ont découpé dans tous les sens : ce sont les monts des Berta, fameux par leurs laveries d'or, raison déterminante de la conquête égyptienne.

Les montagnes des Berta, puis celles des Lega, dont les plus hauts *toulou* ou sommets dépassent 3000 mètres, mais dont l'altitude moyenne serait d'environ 1500 mètres, se prolongent au sud vers les sources des affluents du Sobat et, par des chaînons intermédiaires que les voyageurs européens n'ont pas encore explorés, vont rejoindre les plateaux du Kaffa. Mais au nord les saillies s'abaissent graduellement ; les plaines intermédiaires s'élargissent, puis se rejoignent et les chaînes ne sont plus indiquées que par des roches insulaires apparaissant au-dessus des terres basses, d'abord en assez grand nombre, puis de moins en moins hautes, de plus en plus éloignées. A l'ouest du pays de Fazogl, un de ces massifs isolés, le puissant Djebel-Tabi, en partie couvert de bois, élève ses crêtes à plus de 1500 mètres. Plus loin, un cône de granit rouge, le Djebel-Goulé, c'est-à-dire le « mont des Bois » ou, d'après Marno, le « mont des Goules », que les Foungn ou Foundj désignent comme leur berceau, atteint 846 mètres ; encore à l'ouest, on voit quelques mornes se succéder au milieu des steppes qui bordent la rive droite du Nil Blanc ; le plus haut est le Defafang, naguère borne ethnique entre le pays des nègres Denka et celui des Arabes Abouù-Rof. Les deux zones riveraines du Nil Blanc et du Nil Bleu, de chaque côté de la Mésopotamie du Senâr, sont d'une grande fertilité, grâce aux alluvions qu'ont apportées les fleuves et à l'humidité qui les pénètre ; mais la région intermédiaire, qui forme le socle des roches éparses, présente en maints endroits l'aspect de la steppe : le sol est revêtu

[1] J. M. Schuver, *Reisen im oberen Nilgebiet*, Petermann's Mittheilungen, Ergänzungsheft n° 72.

de hautes herbes au milieu desquelles apparaissent des mimeuses au mince et délicat feuillage. Les populations, sédentaires sur la rive du fleuve, sont presque toutes nomades dans les plaines herbeuses qui entourent les montagnes de la presqu'île.

A l'orient de la basse vallée du Nil Bleu, les plaines présentent un caractère analogue : boisées et fertiles au bord des fleuves, elles deviennent arides loin des cours d'eau, à la base des rochers ou des montagnes qui se dressent çà et là. Dans la région du Gedâref, entre le Rahad et l'Atbâra, il est rare qu'on aperçoive un arbre, la plaine est rase comme une lande. Parmi les massifs isolés qui sont parsemés dans les steppes à l'est du Nil Bleu, le plus remarquable est celui d'Aboû-Ramleh ou du « Père des Sables », haut de 500 mètres à peine, mais superbement flanqué de tours de granit qui se superposent en énormes degrés : dans les vides laissés par les bastions de pierre croissent des baobabs balançant leurs branches au-dessus de l'abîme; çà et là quelque cabane, qui de loin ressemble à une ruche d'abeilles, se niche entre les blocs au pied du tronc gigantesque[1]. Dans la steppe du nord, le mont le plus avancé, le Djebel-Arang, qui s'élève seulement à 600 mètres de hauteur absolue, non loin de la rive droite du bas Rahad, est en grande partie couvert de forêts, et parmi les arbres se trouvent même des baobabs, qui atteignent en cet endroit la limite septentrionale de leur zone de végétation. Au Djebel-Arang succède, du côté de l'est, le Djebel-Abach, puis au sud la plaine est parsemée d'autres sommets en cônes distincts ou en massifs, quelques-uns de granit, mais presque tous d'origine volcanique : quelques-uns même sont couronnés de basaltes colomnaires affectant des formes diverses, péristyles, bûchers ou faisceaux divergents. Ces hauteurs, se dressant au milieu des steppes, reçoivent une part d'eau de pluie plus considérable que la plaine, et l'eau, ruisselant rapidement sur les pentes, va se perdre dans le sable ou les graviers qui entourent l'escarpement rocheux. Pour avoir de l'eau pendant la saison sèche, les indigènes creusent le sol à l'issue des ravins[2] : ces mares, entourées d'arbres pour la plupart, sont désignées sous le nom de *kharif*, comme la saison pluvieuse qui les emplit. Dans les lits desséchés des rivières s'engourdissent les crocodiles : certains poissons, notamment le siluroïde *sinodontus*, se dessèchent dans la vase profonde pour renaître à la saison des pluies[3].

La ligne de faîte entre le bassin du Nil et le versant de la mer Rouge se

[1] Schuver, mémoire cité.
[2] Th. von Heuglin, *Reisen in Nordost-Afrika.*
[3] E. Marno, *Petermann's Mittheilungen*, 1872, n. VI.

composé de massifs irréguliers de hauteurs variables, mais ne s'abaissant guère à moins de 1000 mètres d'altitude : les roches primitives, les formations volcaniques alternent dans cette région montueuse qui offre en maints endroits l'aspect d'un plateau raviné. A l'issue des vallées qui descendent des hautes terres éthiopiennes, notamment sur le versant septentrional des montagnes de Nakfa, se voient des amas de débris que M. de Heuglin n'est pas éloigné de prendre pour les moraines d'anciens glaciers[1], correspondant à ceux dont Fraas a reconnu les traces dans la péninsule de Sinaï. Des deux côtés de la mer Rouge, les roches de granit, complètement dépourvues de végétation et n'ayant d'autre éclat que celui de leurs bandes cristallines multicolores, se ressemblent par la hardiesse des formes et la splendeur du coloris. Un des massifs les plus superbes de la côte occidentale est le mont Chaba, qui se dresse isolé au-dessus de la dépression marécageuse dans laquelle se perdent les eaux du Barka. La vaste péninsule de terres alluviales qui s'avance en cet endroit dans le bassin de la mer Rouge prouve que le fleuve était beaucoup plus abondant autrefois qu'il ne l'est de nos jours.

Le climat de la haute Nubie est un climat de transition entre la zone humide des régions équatoriales et la zone des pluies rares, où s'étendent les déserts nubiens. Cependant il n'est pas une seule partie de la contrée qui n'ait sa saison des pluies, plus ou moins abondantes. A Khartoum, situé sous la latitude médiane de la haute Nubie, le kharif commence parfois en mai, plus fréquemment en juin ou en juillet et se termine en septembre : ce sont toujours les vents d'est ou du sud-est, c'est-à-dire ceux des alizés méridionaux de la mer des Indes, qui apportent l'humidité; mais après les pluies les vents secs du nord reprennent le dessus et soufflent constamment jusqu'en mars, époque de l'équinoxe : ils abaissent parfois la température jusqu'à 10 degrés centigrades, et dans cette saison il serait imprudent de sortir sans manteau le matin ou le soir : l'écart journalier de température est d'environ 16 degrés[2]. Durant le kharif, le séjour au bord des rivières souvent inondées est dangereux à cause des fièvres paludéennes, et nombre de tribus se retirent alors dans les hautes régions de l'intérieur[3]. Les ibis blancs et les ibis noirs, très communs dans la val-

[1] *Reisen in Nordost-Afrika.*

[2] Température moyenne de Khartoum : Année, 28,5.

| | | | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|
| Janvier, | 19,7. | Juillet, | 33,1. | Février, | 25,2. | Août, | 29,8. |
| Mars, | 28,6. | Sept. | 29,3. | Avril, | 30,2. | Octob. | 29,2. |
| Mai, | 33,2. | Nov. | 27,5. | Juin, | 33,1. | Déc. | 23,6. |

(Hann, *Zeitschrift der österreichischen Gesellschaft für Meteorologie*, vol. X.)

[3] Frédéric Cailliaud, *Voyage à Méroë.*

lée du Nil Bleu pendant la saison sèche, disparaissent également avant les pluies, « par crainte de la malaria », disent les indigènes.

La haute Nubie se divise naturellement en région agricole et en région de pâturages, suivant l'abondance des pluies et des eaux courantes, la nature et l'altitude du sol. Dans le pays du Fazogl et sur les bords du haut Djabous, la végétation arborescente est presque aussi touffue que dans les vallées les plus verdoyantes qui entourent les grands lacs. En dehors de la zone des forêts qui entoure dans presque toute son étendue la citadelle des plateaux éthiopiens, et qui se prolongent sur les bords des rivières, les bouches des vallées et les coteaux sont par excellence le pays des cultures; grâce à leurs alluvions fertiles ainsi qu'à leur excellent climat, ces contrées pourraient devenir un jour un des pays de production les plus riches de la Terre pour le coton et le tabac. La steppe ou *khalah*, dans laquelle se perdent les eaux, ne peut guère être utilisée que comme terrain de pâture; cependant il s'y trouve aussi de vastes espaces couverts de baobabs, de palmiers doûm, de tamaris et de mimeuses gommifères, dont les produits, connus sous le nom de talc, sont bien inférieurs aux gommes du Kordofân. Dans le Senâr, de même que dans le Kordofân et le Fôr, sur les confins des régions où les eaux sont rares, les troncs creux des baobabs, dont quelques-uns ont jusqu'à vingt-six mètres de tour, sont fréquemment utilisés comme citernes naturelles[1]. Pendant la saison des pluies, on les emplit d'eau; quelques troncs reçoivent ainsi pour la saison des sécheresses une réserve liquide de 80 à 90 mètres cubes; grimpant à la naissance des branches, les indigènes puisent au moyen de seaux en cuir l'eau contenue dans leur baobab. Dans la partie septentrionale du Soudan, quelques étendues méritent le nom de déserts, et les dunes y déroulent régulièrement leurs vagues, usant la base des rochers; sur la route de Berber à Souakin, un bloc de granit isolé, l'Aboû-Odfa, a été ainsi limé sur tout le pourtour de sa base et tôt ou tard la lourde roche, brisant son étroit pédoncule, roulera dans le sable[2]. Toutes les pierres et les parois rocheuses de cette région déserte de la haute Nubie sont uniformément recouvertes d'une sorte de vernis noirâtre dont on ne s'explique pas l'origine[3]; ces murs sombres donnent à l'ensemble du paysage quelque chose de grandiose et de formidable que n'ont pas d'autres régions dont les montagnes sont plus hautes et les escarpements plus abrupts.

[1] Cailliaud; — Trémaux; — d'Escayrac de Lauture; — Matteucci; — Massari; — Beltrame; — Wilson and Felkin; — Marno.

[2] Colborne, *Cornhill Magazine*, may 1884.

[3] R. Hartmann und Barnim, *Reise durch Nordost-Afrika*.



FORÊT VIERGE DU FAZOGL

Dessin de Girardet, d'après M. H. Trémaux.

Dans les forêts des avant-monts, ainsi qu'au milieu des hautes herbes de la savane, s'élevant en certains endroits de 4 à 5 mètres après la saison des pluies, vivent les grands animaux, singes, lions, léopards, girafes, buffles, rhinocéros, éléphants; nomades pour la plupart, les énormes pachydermes parcourent d'une saison à l'autre des régions de plusieurs centaines de kilomètres dans tous les sens. Les chasseurs de la tribu des Hamran, dans le Taka, de même que les Somal Gadiboursi de l'autre côté des monts éthiopiens, attaquent ces bêtes énormes de la manière la plus hardie. Montés sur des chevaux rapides, ils courent devant l'éléphant, sans se laisser atteindre, puis soudain font volte-face, et, s'élançant à terre derrière l'animal, lui tranchent les muscles d'un jarret. L'éléphant piétine sur place, et son adversaire peut choisir son moment pour porter le second coup, souvent mortel[1]. Depuis 1859, des chasseurs, italiens et allemands pour la plupart, visitent régulièrement le Taka et les provinces limitrophes, non-seulement pour se procurer de l'ivoire, consistant d'ordinaire en défenses beaucoup moins grandes que celles des éléphants de l'Afrique centrale[2], mais aussi pour capturer des fauves qu'ils vendent ensuite aux ménageries; un de ces chasseurs ramena dans le port de Hambourg 35 girafes, 10 éléphants, 8 rhinocéros, 4 lions et beaucoup d'autres animaux de moindre valeur; lors du long siège que la garnison égyptienne eut récemment à soutenir dans Kassala, des parcs de bêtes fauves constituèrent une grande partie de ses approvisionnements. Des Bedja et des Abyssins chassent aussi les grosses bêtes dans la marche intermédiaire de leurs territoires respectifs; mais quand ils se rencontrent, ils changent de gibier et s'attaquent avec fureur, comme ennemis héréditaires. La mouche venimeuse appelée doboan ou sourrèta tourbillonne en essaims dans la vallée du Marèb, mais les animaux sauvages ne souffrent point de ses piqûres, tandis que tous les animaux domestiques, chameaux, chevaux, ânes, bœufs, périssent en quelques semaines : c'est là ce qui rend la chasse très difficile dans ces pâturages infestés, les hommes devant s'aventurer à pied dans les fourrés ou les hautes herbes. Quelle est cette mouche? Est-ce le tsétsé de l'Afrique centrale, peut-être le *tzatzalia* que mentionne Bruce comme le « plus redoutable des animaux »[2]. Est-ce l'insecte dont parlent déjà les anciens, disant à tort qu'il met le lion en fuite[3]? A l'est du Nil Bleu, dans le pays de Kouba, une petite mouche,

[1] Samuel Baker, *The Nile Tributaries*: — Gabriel Ferrand, *Le Çomal*.

[2] Poids des plus fortes défenses connues : 80 kilogrammes; poids moyen : 17 kilogrammes. Poids des petites défenses : 12 kilogrammes.

[3] Grisebach, *Petermann's Mittheilungen*, 1855, n. VII.

différente du doboau, n'est fatale qu'aux ânes, aux chevaux, aux chiens et aux chameaux[1]. Mais peut-être faudrait-il attribuer la mortalité des animaux non à la piqûre d'un seul insecte, mais aux milliers de blessures infligées chaque jour par des essaims de taons, qui ne laissent pas un seul instant de répit aux bêtes affolées[2]. On ne peut sauver les animaux menacés qu'en les gardant de jour dans des étables où brûlent des herbes odorantes, et en ne les laissant sortir que de nuit. Mais il existe des espaces libres où ne pénètrent pas les mouches fatales et où par conséquent la population agricole s'amasse en groupes compacts : tel est, par exemple, le massif d'Aboû-Ramleh, au sud-est de Roserès.

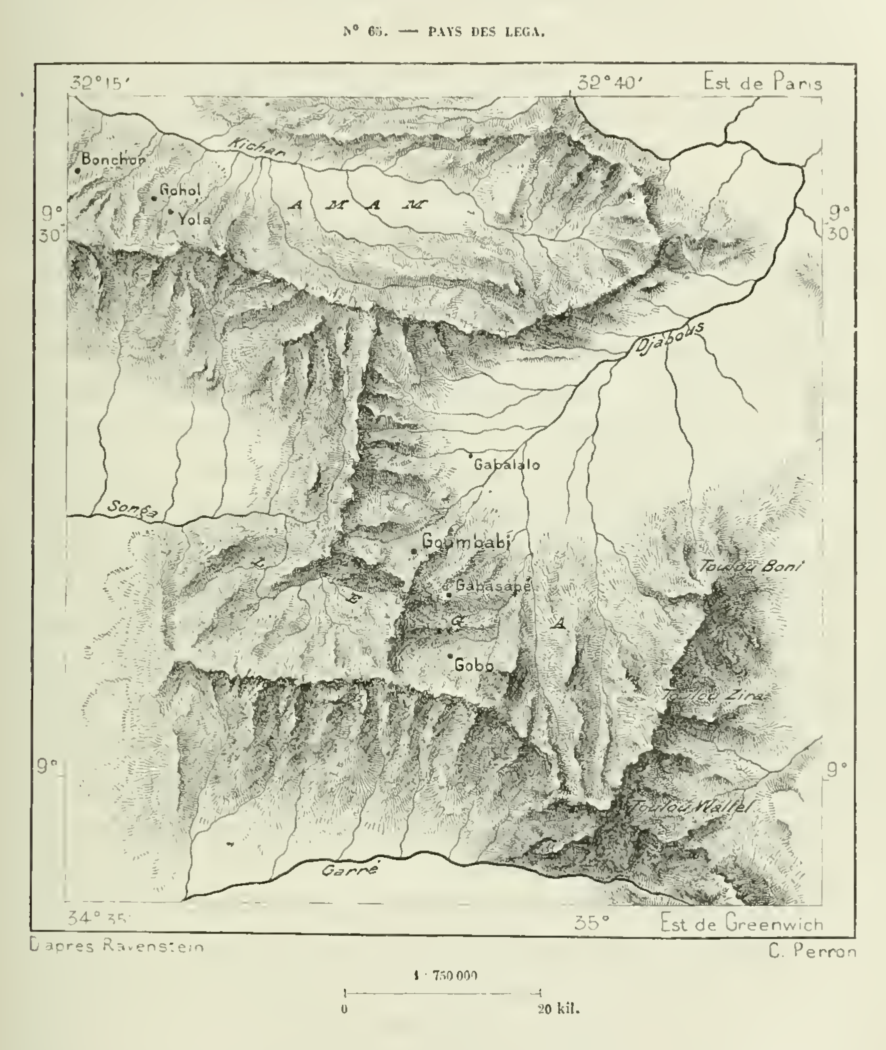
Entre les montagnes de l'Éthiopie et les plaines accidentées qui s'inclinent vers le Nil, le contraste n'est pas seulement celui du relief, du climat, des cultures, il est aussi celui des populations : races, langues, mœurs et religions diffèrent, limitées par une lisière de hauteur inégale qui contourne le flanc des monts ; en maints endroits une marche déserte ou peuplée de sauvages toujours aux aguets, que l'on pourchasse comme le gibier, s'interpose entre les deux régions. Toutes ces tribus, on le sait, sont désignées sous le nom général de Changalla, appellation sans valeur ethnique : tous les noirs non arabes ou non abyssins sont Changalla pour les gens des plateaux.

Dans les hautes vallées du Djabous et sur les montagnes que domine la double pointe du Toulou-Wallel (3200 mètres), regardant le bassin du Sobat par sa face méridionale, vivent les tribus des Lega, la nation galla la plus avancée dans la direction de l'ouest, à moins qu'on ne considère les Latoûka et les Wa-Houma comme appartenant encore à la même race, dont ils sont séparés maintenant par des populations si diverses. Les Lega offrent un type très pur et très distinct de celui des nègres, quoique ceux-ci les environnent au sud, à l'ouest, au nord. Ils ont le teint très clair, plus même que les Européens brunis par le soleil des tropiques. De haute taille et généralement maigres, ils ont « des bras et des jambes de Yankees », le cou long et maigre, la figure étroite, sèche, sans joues, mais aux traits vigoureux et au regard expressif, le crâne petit, le front haut, étroit et conique. Les femmes sont en proportion d'une stature bien inférieure à celle des hommes et présentent avec eux un contraste physique beaucoup plus

[1] J. M. Schuver, mémoire cité.
[2] Ernst Marno, *Reisen im Gebiete des Blauen und Weissen Nil.*

grand qu'on ne le remarque d'ordinaire entre les sexes[1] ; elles sont aussi potelées que ceux-ci sont maigres et décharnés; leurs mains et leurs pieds sont d'une petitesse extrême. La famille royale et celles des chefs lega sont de race beaucoup moins pure que le gros de la nation ; elles ont reçu

N° 65. — PAYS DES LEGA.




une forte part de sang nègre, et si le teint est plus noir chez elles, les traits sont en général plus beaux et le corps plus charnu ; leur caractère aussi est plus joyeux : ces mulâtres n'ont pas l'aspect mélancolique des autres Lega, qui d'ordinaire se tiennent appuyés sur leur lance, la tête penchée sur l'épaule droite : Schuver les compare à des grues. Les Lega sont une des na-

[1] Taille moyenne des hommes, d'après Schuver : 1m,60 à 1m,75;
» » femmes » » 1m,50 à 1m,60.

tions les plus nombreuses des plateaux, comprenant au moins une centaine de mille individus; leur roi peut ranger en bataille vingt mille guerriers, sans compter les troupes nègres de ses vassaux: mais il n'abuse pas de sa puissance pour faire des conquêtes. Peuple pacifique et débonnaire, les Lega laissent aux femmes une grande liberté d'allures et permettent aux esclaves de travailler à leur guise. Eux-mêmes sont de laborieux agriculteurs; ils cultivent avec amour la terre rouge de leurs admirables vallées et se reposent le soir devant les huttes en fumant des narghilé dont le globe est une citrouille, ou en mâchant des baies de café, rôties avec du sel, du beurre et de l'oignon. Ils ne payent aucun impôt à leur roi, mais les tribus se chargent alternativement de cultiver et de moissonner les champs qui doivent le nourrir lui et sa famille; c'est lui qui fixe les amendes lorsque ses sujets ne préfèrent pas régler leurs disputes par la loi du talion. La nation reconnaît aussi un grand-prêtre, qui célèbre les mystères sacrés dans une *kinissa*, nom local qui paraît dérivé du terme « kilissa », — c'est-à-dire église, — employé par les populations chrétiennes du plateau oriental. Quand il abat un animal, le sacrificateur ne manque jamais de se baigner le front dans le sang et laisse les caillots sécher sur ses joues en croûtes noirâtres. Mais l'ancienne religion paraît être sur le déclin, et les missionnaires zélés qui enseignent l'Islam acquièrent une influence croissante; il est probable qu'en un petit nombre d'années les Lega seront entrés dans le giron du mahométisme. Au milieu des Lega vivent quelques milliers de Denka, venus en suppliants dans le pays et travaillant en qualité d'esclaves. N'ayant aucun moyen de fuir devant les négriers dans les plaines rases du Sobat et du Yal qu'ils habitaient jadis, ils ont dû se réfugier dans les montagnes en s'offrant aux indigènes comme porteurs et mercenaires. Ces Denka se distinguent des autres tribus par deux ou trois traits horizontaux qu'ils se sont marqués sur le front en gardant pendant plusieurs semaines des tiges de céréales fortement liées autour de la tête. Ils ne se marient point avec les femmes du pays et le manque de femmes les oblige à pratiquer la polyandrie, qui est devenue chez eux une institution légitime réglée par des cérémonies. La capitale du pays lega est le bourg de Goumbali, situé à 1980 mètres d'altitude sur un des hauts affluents du Djabous. Le village papal, Gobo, est plus au sud, à 2260 mètres de hauteur[1].

A l'occident des montagnes du Damot, les massifs avancés sont habités par de nombreuses peuplades changalla; mais la nation la plus puis-

[1] J. M. Schuver, mémoire cité.

sante est celle qui habite les deux vallées du Djabous et du Toumat, tributaires du Nil Bleu, et les montagnes du faîte, entre les deux versants, du Bahr el-Azraq et du Bahr el-Abiad. Ces nègres, les Berta, qui seraient au nombre d'environ 80 000 et qui sont généralement désignés par les Arabes sous le nom de Djebalaïn ou « Montagnards », appliqué aussi à d'autres peuplades, ont les cheveux crépus, les lèvres saillantes, la face aplatie, moins toutefois que leurs frères de race dans l'Afrique occidentale; mais ils ont la taille fort bien prise, les membres souples et forts : le guerrier berta, armé de la lance et du bouclier, est de superbe apparence. Les femmes s'ornent le visage au moyen d'un anneau d'argent ou de cuivre passé dans une narine et d'un cercle de fer traversant le haut de l'oreille gauche; les jeunes gens s'attachent aux tempes ou au cou des défenses de sangliers; dans les grandes occasions, hommes et femmes se peignent le corps en rouge comme les guerriers bâri; dans quelques tribus, les femmes se tatouent le visage, de manière à produire une quantité de petites pustules qui ressemblent à celles de la variole[1]. En d'autres peuplades, les guerriers ont un tatouage assez élégant qui consiste à découvrir l'épiderme de façon à figurer des arabesques élégantes, mais le privilège d'un pareil tatouage n'est accordé par la coutume qu'aux vainqueurs ayant coupé une ou plusieurs têtes[2]. Les Berta, de même que toutes les autres peuplades nègres du Nil Bleu, sont composés exclusivement d'agriculteurs : telle est la cause principale de leur contraste avec les nègres du Nil Blanc, tous éleveurs de bétail. La langue des Berta appartient à la même famille que celle des Chiloùk, Nouêr et Denka, mais l'arabe est devenu chez eux la langue policée, depuis que la contrée, d'abord par la conquête égyptienne, puis par le soulèvement général des populations nilotiques, est entrée dans le cercle d'attraction de l'Islam : ce sont des Arabes qui administrent les villages et qui choisissent le chef de la tribu : dans chaque village indépendant s'est établi quelque marchand arabe faisant fonction de consul pour la protection de ses compatriotes; grâce à lui, l'inconnu est accueilli comme un frère. On égorge un mouton ou une chèvre dont le sang est recueilli dans une calebasse; tous les assistants trempent leur main dans le vase et se la serrent mutuellement, toute dégouttante de sang; les pointes de lances aspergées se détourneront désormais de l'étranger. Les Berta sont de grands discoureurs et tiennent souvent des conseils où chacun pérore à son tour, secondé par un approbateur

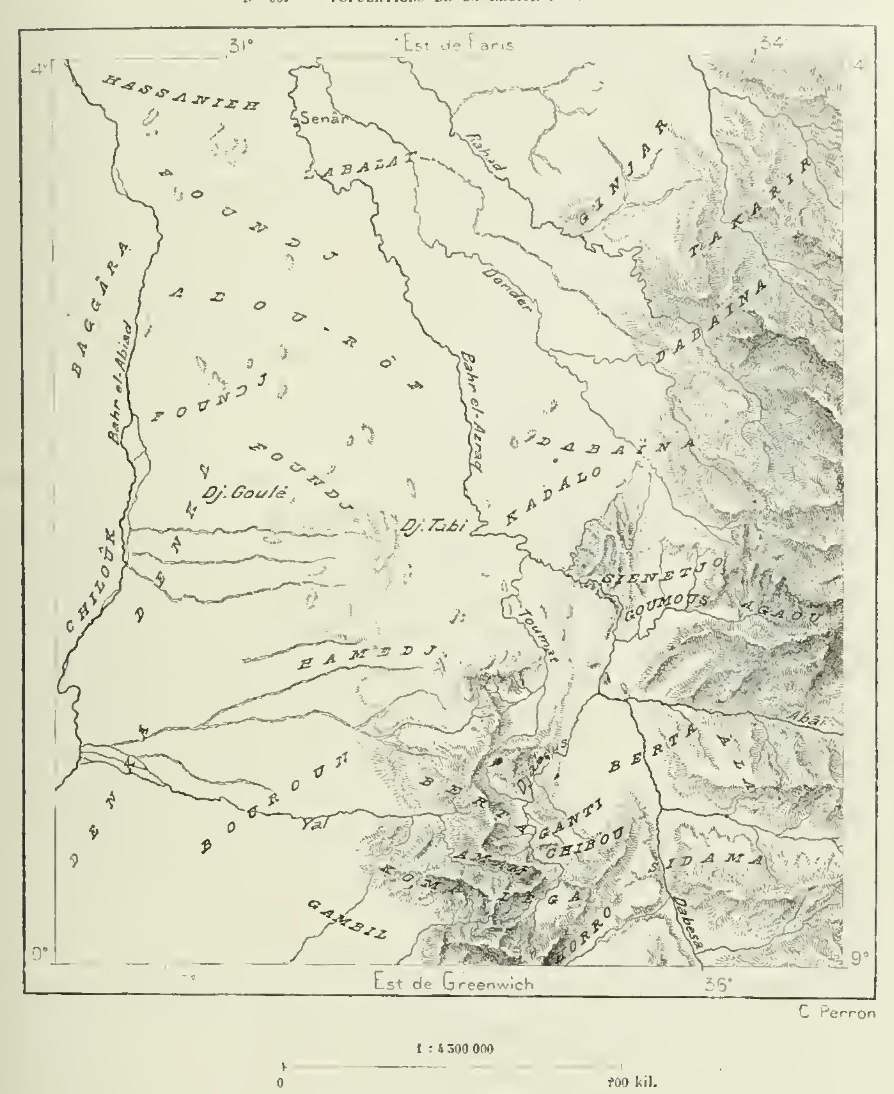
[1] Frédéric Cailliaud, *Voyage à Meroë*.
[2] Kovalevskiy, *Annales des voyages*, 1850, n° XI.

qui se tient à ses côtés; mais il n'a pas d'interrupteurs : mieux élevés que les Occidentaux, les Berta attendent toujours la fin d'un discours avant d'y répondre[1]. Si ce n'est dans les districts du nord, où tous les indigènes se réclament de l'Islam, la religion des Berta est encore en grande partie animiste : lors de la nouvelle lune, ils dansent à la lumière des astres et terminent leurs fêtes par des orgies; pour amulettes, ils ont certaines racines, des fleurs, et le scarabée, probablement une espèce de bousier (*ateuchus Ægyptorum*) : après deux mille années, l'influence égyptienne se retrouve chez ces peuples obscurs du haut bassin nilotique[1]. Ils ont aussi, de même que les Bouroun et d'autres tribus arabisées[2], des *tarambich*, casse-tête en bois recourbé dont la forme diffère peu de celle des boumerang; d'après quelques auteurs, ils ne lanceraient pas ces bâtons à la façon des Australiens, ils le garderaient à la main et dans leurs escalades des montagnes s'en serviraient pour s'accrocher aux branches des arbustes ou aux saillies des rochers; mais l'explorateur Marno, qui a parcouru ces contrées, affirme dans ses récits qu'il a vu des indigènes lancer le tarambich, de même que le couldeba, arme de fer plus redoutable encore, recourbée en forme de faucille[3]. Schuver confirme ces observations, mais, d'après lui, les Berta ne sauraient pas faire revenir l'arme à l'endroit précis d'où elle a été lancée. Il n'y a point de villes proprement dites dans le pays des Berta. Leur village le plus important, Kirin, situé sur le versant occidental des monts, dans le bassin du Yavach ou Yal, se compose de grandes cabanes éparses entre les énormes blocs granitiques d'un éboulis. Nulle assemblée nationale n'est plus pittoresque d'aspect que celle de Kirin; chaque rocher porte son groupe d'hommes dans les attitudes les plus diverses, debout, couchés, accroupis ou se retenant aux saillies. Plusieurs tribus berta ont des chefs qui portent le titre de rois, mais dont la puissance est très précaire. Dès que le mek ne plaît plus à ses sujets, hommes et femmes se réunissent et viennent lui déclarer que tous le haïssent, jusqu'au bétail et aux poules, et qu'il est temps pour lui de mourir, puis on le pend à un arbre voisin. Si la maladie empêche le roi de tenir chaque jour sa cour de justice, son influence devient néfaste au lieu d'être favorable et le gibet en débarrasse son peuple[4]. L'infidélité de la femme est toujours punie de mort.

[1] Hartmann, *Die Völker Afrika's.*
[2] Frédéric Cailliaud, ouvrage cité.
[3] Ernst Marno; — Hartmann und Barnim, ouvrages cités.
[4] Rich. Lepsius, *Briefe aus Ægypten, Æthiopien und der Haicinsel der Sinaï;* — E. Marno; — Hartmann et Barnim, ouvrages cités.

Au nord et au nord-est des Berta, la « marche sans maîtres » qui sépare le Nil Bleu des plateaux éthiopiens de l'Agaoumeder, est occupée par de nombreuses tribus d'origines diverses : on y parle cinq langues,

N° 66. — POPULATIONS DE LA RÉGION DU NIL BLEU.




1 : 4 500 000

0 — 200 kil.

sans compter l'arabe et l'éthiopien. Un cheikh résidant à Kouba ou Monkouis, village perché sur une montagne, jouit d'une apparence de souveraineté; mais les gens de Kouba, les Goumous, les Sienetjo, les Kadalo et les Berta immigrés dans le pays se gouvernent eux-mêmes et sont fréquemment en guerre les uns avec les autres. Quelques Goumous vivent en parfaite indépendance, chaque famille ayant sa cabane à un ou deux kilo-

mètres de la maison la plus rapprochée; presque tous portent dans les grandes occasions des parasols d'honneur, de la forme et de la dimension des ombrelles; cet insigne témoigne à leurs yeux du degré de civilisation qu'ils ont atteint. Les Kadalo, dont les villages sont bâtis sur des rochers inexpugnables, ornés de touffes de branches en l'honneur du génie des vents, se vantent d'être les vrais aborigènes : d'après Schuver, ils ressemblent aux nègres du Nil Blanc beaucoup plus que les Goumous et les Berta; ils ont de grands yeux, ce qui les distingue tout particulièrement des Goumous, qui ont de petits yeux « comme ceux des porcs ». Les Sienetjo, qui se donnent pour un reste de peuple qui possédait autrefois la contrée et qui fut presque entièrement exterminé par les nègres, sont probablement les frères d'autres Sienetjo qui vivent plus à l'est parmi les populations du Damot et du Godjam[1]. Les Sienetjo ne sont pas noirs, ils ont la peau jaune; sa nuance est sensiblement plus claire que celle des Européens qui s'exposent à l'influence du climat; leur figure est presque carrée, leur front très large, le crâne régulier. Très soigneux de la pureté de leur race, ils ne permettent jamais à leurs filles de se marier avec des nègres ou des Arabes. Redoutant à bon droit l'étranger, ils vivent sur des rochers inaccessibles, forteresses naturelles que les femmes escaladent journellement pour approvisionner le village, mais le sentier est soigneusement interdit aux gens d'autres races. Les Sienetjo sont les seuls tisserands de la contrée, ce sont aussi les seuls forgerons, et c'est grâce à leur double industrie qu'ils ont réussi jusqu'à maintenant à sauvegarder leur existence au milieu de tant d'ennemis. Ils sont aussi bijoutiers habiles et font des ornements en cuivre fort élégants, mais ils ne les vendent point : ces ornements sont réservés à leurs femmes, qui tiennent beaucoup à la parure; de leur cou descendent en plusieurs rangées des colliers de verroteries.

A l'orient des Goumous, les plaines parsemées de petites collines qui se prolongent vers les avant-monts du Damot et de l'Agaoumeder commencent à se peupler d'immigrants Agaou; ceux-ci arrivent dans le pays par familles isolées et s'établissent dans les clairières, à la distance de quelques kilomètres les uns des autres, sans craindre l'hostilité des indigènes[2] : ils se savent défendus par le prestige du grand empire militaire de l'Éthiopie; si quelque tort leur était fait, il serait bientôt vengé par une guerre d'extermination. Aussi les limites de l'Abyssinie s'accroissent-elles d'année en

[1] Arnaud d'Abbadie, *Douze ans dans la haute Éthiopie.*
[2] J.-M. Schuver, ouvrage cité.

année par l'immigration de nouveaux colons; d'indigènes indépendants, les Goumous sont à peu près changés en tributaires. Les Ginjar ou Gindjar, qui occupent plus au nord la région des avant-monts éthiopiens, jusque sur les frontières du Galabat, ont aussi à payer le tribut, souvent même en esclaves : ce sont des noirs mêlés d'Arabes et de Bedja, probablement des fugitifs. Ils se disent mahométans et parlent un arabe corrompu; tout leur luxe consiste dans leur chevelure, nattée comme celle des Éthiopiens et graissée de beurre[1].

Les montagnes de la mésopotamie des deux Nils sont occupées par des tribus plus ou moins mélangées de l'ancienne nation des Foundj ou Fougn, qui dominait autrefois sur tout le pays de Senâr. Les Foundj ont presque tous perdu leur langue, en même temps qu'ils se convertissaient à l'Islam[2]; cependant quelques tribus ont des dialectes spéciaux, d'ailleurs très mélangés de mots arabes et se rattachant au groupe des langues nouba[3]. Le mahométisme n'a pas non plus évincé complètement l'ancien culte. Sur le Djebel-Goulé, que les Foundj considèrent comme leur mont sacré, le voyageur Pruyssenaere a vu célébrer encore des cérémonies phalliques autour d'un autel d'argile et dresser une statue de bois représentant un dieu[4]. D'après Beltrame, leur conversion à l'Islam est si peu sérieuse, que la plupart d'entre eux ne sont même pas circoncis[5]. Hartmann, reprenant l'hypothèse de Bruce, croit que les Foundj sont apparentés aux Chiloûk et que toute la région comprise entre leur territoire et celui des Berta est habitée par des peuplades de même race. Les Hammedj, qui sont maintenant très mélangés avec les Arabes; les Bouroun, que Marno dit être encore anthropophages[6]; les fiers Ingassana, qui habitent les vallées du mont Tabi et qui ont vaillamment repoussé les assauts des « Turcs », tous ces indigènes appartiendraient à la race des Foundj[7]. Ce nom même, ayant le sens de « Bourgeois », indiquerait que les Foundj se considéraient comme les civilisés par excellence, en comparaison de leurs frères de race encore barbare. Quoi qu'il en soit, les Foundj étaient naguère un des peuples puissants de l'Afrique : au commencement du seizième siècle, ils détruisirent le royaume d'Aloa, dont le centre se trouvait dans le voisinage du confluent des deux Nils, et fondèrent un autre État, celui de Senâr, qui

[1] Beke, *Journal of the R. Geographical Society*, 1844; — G. Lejean, *Voyage aux deux Nils*.
[2] P. Trémaux, *le Soudan*.
[3] R. N. Cust, *Modern Languages of Africa*.
[4] Hartmann, *Die Völker Afrika's*.
[5] *Il Sènnaar e lo Sciangàllah*
[6] *Reisen im Aegyptischen Soudan*.
[7] Hartmann und Barnim, *Reise durch Nordost Afrika*.

subsista jusqu'au commencement de ce siècle, exerçant l'hégémonie sur les populations voisines, du Soudan, de la Nubie, du Kordofân même, et tenant en échec les armées éthiopiennes qui tentaient parfois de descendre de leurs plateaux. Mais des vizirs arabes avaient peu à peu conquis le pouvoir, dont ils laissaient la vaine apparence aux souverains foundj; des compétitions et des révoltes désorganisèrent l'État, et quand les troupes de Mohammed-Ali, en 1821, pénétrèrent dans le Senâr, elles eurent un facile triomphe, grâce à leur discipline et à leurs armes perfectionnées. Les Foundj apprirent à connaître, comme victimes, la chasse méthodique aux esclaves, les fusillades, le supplice du pal et autres « bienfaits de la civilisation » apportés par les Égyptiens.

Actuellement les Foundj désignés spécialement sous ce nom ne sont pas nombreux, et l'on en rencontre fort peu, même autour du mont Goulé, que l'on puisse considérer comme des représentants typiques de la race. Les croisements multiples produits par la guerre et l'esclavage l'ont tellement mélangée, qu'il est très difficile de reconnaître dans la population les éléments qui dominent. Les Arabes et Arabisés de toute tribu, surtout des immigrants baggâra, d'industrieux Barbarins venus dans le pays pour y tenter fortune, des Nouba du Kordofân établis en colons militaires autour des villes, ont tous contribué à modifier les populations mésopotamiennes. Seuls les Égyptiens, soldats musulmans ou scribes coptes, n'ont eu que peu d'influence sur la race, presque tous ayant rapidement succombé au climat. La diversité des origines et de l'apparence physique est telle, que les habitants du Senâr sont classés dans le langage ordinaire en blancs, rouges, jaunes, bleus, verts et noirs[1]. Cependant le fond ethnique des Senâriens paraît être celui des Foundj. D'après la plupart des auteurs, ils présenteraient un type médiaire entre ceux des Nubiens, des nègres et des Galla. Ils ont la tête longue, la figure orthognathe, les traits réguliers, les pommettes peu saillantes, le corps gracieux et agile, et comme la plupart des autres indigènes ils donnent beaucoup de soin à l'arrangement de leur chevelure. Ils sont doux, gais, hospitaliers, et pour tous les Égyptiens du Senâr le séjour en pays foundj, dans le Djebel-Goulé, était préféré à celui de tout autre district. Les infirmes sont très rares chez les Foundj et, chose rare parmi les populations africaines, les femmes gardent longtemps la jeunesse de leurs traits et l'élégance de leurs formes[2]. La *delka*, qui consiste à se frictionner le corps, à le fumiger de substances parfu-

[1] Frédéric Cailliaud, *Voyage à Méroë*.
[2] Frédéric Cailliaud; — P. Trémaux, ouvrages cités

mées et à l'oindre de corps gras, est une pratique fort en usage chez les Foundj et les autres habitants policés de la haute Nubie[1]. Les gens de Senâr sont des chirurgiens habiles et plusieurs d'entre eux voyagent dans le bassin du Nil pour exercer leurs talents dans ce genre : ils sont connus même en Égypte et les fellâhîn donnent le nom de Senâri aux individus qui opèrent les aveugles de la cataracte, inoculent le vaccin et traitent les membres fracturés[2].

Au nord et au nord-est des Ginjar, la zone des avant-monts qui sépare les plateaux éthiopiens des steppes nubiennes est occupée par d'autres immigrants, les Takroûr ou Takarîr, originaires du Fôr, du Ouadaï et des contrées de l'Afrique occidentale. Hadji revenus de la Mecque, ils ont préféré s'arrêter en route dans une contrée où ils trouvaient des terres à cultiver et une indépendance relative, que de retourner dans leur pays, où ils étaient certains de subir l'oppression. Parfaitement acclimatés à ces régions basses, où succombent la plupart des Éthiopiens et des voyageurs d'Europe, ils occupent maintenant tout le Galâbat et plusieurs des vallées du Kouarra d'Éthiopie. Devenus autonomes, ils ont en même temps, comme agriculteurs et commerçants, acquis une grande prospérité ; mais ils n'ont pas toujours joui pacifiquement de leurs conquêtes et souvent la guerre civile éclata entre les Takroûr du Ouadaï, ceux du Fôr et les descendants des immigrants depuis longtemps établis dans la contrée[3]. Récemment, un grand nombre de djiberti, musulmans expulsés de l'Abyssinie parce qu'ils refusaient d'abjurer leur foi, ont accru la population des communautés takarîr et des Arabes Dabaïna.

Les Kounama, Bazèn ou Baza, qui peuplent, au nombre d'environ 150 000, les vallées du Mâreb et du Takazzê et les plateaux intermédiaires, à l'issue des koualla d'Éthiopie, sont des « Changalla » ayant assez bien réussi à éviter le mélange avec les Arabes ; ils ne parlent point encore la langue des envahisseurs du nord, et si ce n'est dans le voisinage des marches, ils n'ont point adopté la religion mahométane; mais s'ils ont pu jusqu'à présent maintenir leur indépendance nationale, ce n'a pas été sans d'incessantes et d'impitoyables guerres : entre eux et les nomades du nord la lutte est sans merci, et les populations de la frontière ont à veiller toujours pour éviter la surprise et le massacre qui en serait la conséquence fatale. Les Kounama ont aussi à se défendre, du côté du sud, contre les Abyssins du plateau : comme leurs voisins, les Barea, dix fois moins

[1] P. Trémaux, *le Soudan;* — Didier, *Cinq cents lieues au désert.*
[2] Cuny, *Annales des Voyages,* mars 1858.
[3] Heuglin; — Lejean; — Hausmann, *Petermann's Mittheilungen,* 1865, n° VII.

nombreux, qui vivent au nord-est, dans la région montueuse du faîte, entre Mâreb et Barka, ils se trouvent dans un perpétuel danger d'écrasement de la part des ennemis qui les pressent des deux côtés : ici les Arabes montant de la plaine, là les Éthiopiens descendant de leurs plateaux; Munzinger les compare au grain broyé entre deux meules[1]. Pourtant ces populations si menacées sont des plus intéressantes par leurs mœurs, des plus sympathiques par leurs qualités, et à certains égards les plus dignes d'imitation : entre leurs communes la paix est générale et chez eux le travail est respecté.

Quoique semblables par leurs institutions sociales et politiques, les Kounama et les Barea ne sont point de même origine et ne présentent pas le même type physique. Les Kounama, établis dans le pays depuis un temps immémorial, prétendent être des immigrants d'origine éthiopienne, et les Abyssins eux-mêmes les tiennent pour les descendants des anciens Aksoumites. Ils ont en général le teint foncé, et chez eux il n'est pas rare de rencontrer des hommes presque aussi noirs que des Nigritiens de l'Afrique occidentale. De taille bien proportionnée, forts, larges d'épaules, les Kounama sont parmi les peuples les plus sains et les plus vigoureux du continent : on ne voit point d'infirmes parmi eux, et les maladies honteuses, si communes chez les Éthiopiens du plateau et chez les Arabes de la plaine, n'ont point contaminé leur race; comme les Nouèr et les Denka du haut Nil, ils se reposent souvent en se tenant sur un pied[2]. Ils souffrent rarement des fièvres, si dangereuses pour les étrangers, et nombre d'entre eux atteignent un âge avancé; seulement ils ont une certaine tendance à l'embonpoint et contrastent singulièrement à cet égard avec leurs voisins les Barea et surtout avec les Arabes. Les Kounama attribuent leur belle santé aux cicatrices dont ils se couvrent le corps et le visage, et dans lesquels ils voient des signes de beauté en même temps que l'écriture sacrée proclamant leur origine. Les Barea ont le teint plus clair que les Kounama et sont généralement moins beaux et moins forts; les aveugles sont nombreux dans leurs tribus, surtout près des bas-fonds marécageux du Barka. Tandis que presque tous les Kounama ont un air de famille, les Barea présentent une grande diversité de types et, à l'exception des femmes, ont rarement les traits réguliers. Les langues des deux peuples diffèrent aussi, quoique l'une et l'autre soient classées provisoirement dans le groupe « hamitique[3] », tout en se rapprochant par certains côtés de l'idiome nouba. Il sera possible d'en fixer définitivement la place quand tous les

[1] *Ostafrikanische Studien.*
[2] James, *Wild Tribes of the Soudan.*
[3] R. N. Cust, *Modern Languages of Africa*

dialectes de l'Afrique nord-orientale auront été étudiés avec le même soin que l'ont été le *bazena* des Kounama et le *nere bena* des Barea par Munzinger, Edlund, Halévy et Reinisch. La langue des Kounama est sans accent, sans consonnes dures : égale et douce, elle répond parfaitement au caractère pacifique de la nation. Peu nombreux sont les Kounama qui parlent une langue étrangère à côté de la leur, tandis que les Barea connaissent presque tous le tigré de leurs voisins d'Éthiopie. Le riche trésor des chants populaires et des mélodies des Kounama n'a pas encore été recueilli par les savants d'Europe.

Kounama et Barea sont agriculteurs par excellence, tous cultivent le sol sans distinction de sexe, de position ou de fortune ; pendant la saison des pluies, la charrue ne se repose jamais ; il n'est point de jours, comme chez leurs voisins, que l'on ait à consacrer à d'autres fêtes qu'à celle du travail. Tous les animaux domestiques servent au labour : chameaux, ânes, taureaux et vaches sont attelés à la charrue, et si les bêtes manquent, l'homme ou la femme prennent leur place. D'ailleurs il n'est pas d'indigène qui soit privé de champs ; même les domestiques et les servantes ont leur terre et disposent d'un nombre de jours suffisant pour la cultiver : le domaine public, à la disposition de tous, est assez vaste pour que le laboureur puisse choisir une nouvelle parcelle de terrain et remplacer ainsi le domaine épuisé par une culture prolongée ; mais la rotation des champs se fait en général d'une manière assez régulière autour des cabanes éparses où résident les familles ; là où les collines ont une forte pente, on les cultive en terrasses soutenues par des murs de pierre : le Bazèn ne recule devant aucun travail. Paisibles laboureurs occupés seulement de l'exploitation du sol, Bazèn ni Barea ne sont groupés en villages, ils n'ont point à s'occuper de la défense de leurs foyers, si ce n'est dans le voisinage immédiat des Éthiopiens ou des Arabes. Mais là ils prennent souvent l'offensive : se groupant en petites bandes, ils vont saccager des villages lointains et disparaissent avant qu'on ait eu le temps de signaler leur attaque et que les tribus des alentours aient pu se préparer à les poursuivre ou à leur couper la retraite. C'est avec terreur qu'Abyssins et Bedja parlent des Bazèn et des Barea, et d'ordinaire ils les dépeignent comme des tribus de brigands[1]. Cette réputation leur vient de la tactique adoptée par les deux peuplades de cultivateurs : elles attaquent pour mieux se défendre. Cependant, il paraît positif que certains montagnards barea sont réellement de mœurs cruelles. Dans quelques districts, le jeune homme ne peut se

[1] Lejean ; — Samuel Baker ; — James.

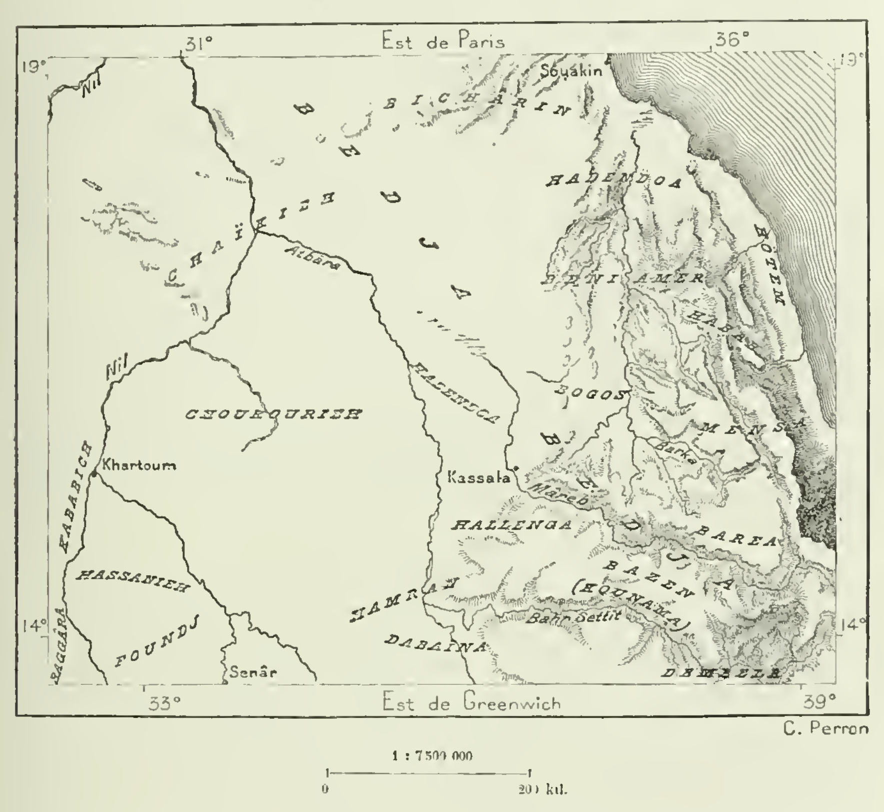
marier avec honneur s'il n'a déjà coupé une tête d'homme ou de femme, en combat ou par surprise[1].

Si redoutés qu'ils soient de leurs voisins, les deux peuples n'ont pourtant aucun gouvernement ; ils se partagent en autant de groupes indépendants que le pays offre de divisions naturelles. Leur étonnante force de résistance, qui les a sauvegardés pendant tant de siècles, provient de leur esprit de solidarité : de commune à commune ils se regardent tous comme frères. Mais ils n'ont point de supérieurs. Chez les Bazèn surtout, qui ont été moins entamés que les Barea par l'ingérence des étrangers, le sentiment d'égalité est le trait dominant; à cet égard, ils ne sont peut-être dépassés dans le monde par aucune autre nation. Le nom de Barea, que les Éthiopiens ont donné aux deux groupes des Néré et des Mogoreb, signifiait primitivement « esclaves », et cependant cette appellation injurieuse a été tranquillement, même fièrement acceptée : Bazèn et Barea se considèrent comme des « serviteurs » de la communauté, et parmi eux personne n'aspire au titre de « maître ». Dans les communes aucun individu n'exerce les fonctions de chef : pouvoir législatif et pouvoir exécutif appartiennent également à l'assemblée des habitants, quelle que soit leur origine; dès qu'il est domicilié, l'étranger lui-même est l'égal des natifs. Les vieillards sont écoutés avec une grande déférence, et c'est généralement leur avis qui prévaut. Les explosions de colère, les interruptions violentes, les apostrophes directes sont inconnues dans ces réunions communales ; on n'échange que des discours polis; la délibération est courte et, quand une décision a été prise, l'action suit la parole. En face de la commune, la famille n'a d'autres droits que ceux des individus qui la composent; elle n'a point de procès à soutenir, de disputes à venger : tout débat est porté au pied de l'arbre sous lequel siègent les vieillards. Le mariage n'est pas une fête de famille, mais une cérémonie communale à laquelle toutes les familles prennent part. L'égalité est de règle dans le ménage aussi bien que dans la commune, quoique dans certains endroits la fiancée se couche en travers du seuil de la cabane et que le fiancé passe sur elle en effleurant sa joue du pied, comme pour lui annoncer qu'elle doit se soumettre d'avance à toutes les avanies. Les mœurs des Bazèn sont pures, mais l'opinion publique n'est pas sévère : les enfants qui naissent hors mariage sont accueillis par les mêmes fêtes que les autres, et comme eux ils héritent de leur oncle maternel : car dans ce pays s'est maintenue la coutume du matriarcat, qui dans la famille subordonne le père,

[1] Josef Menges, *Petermann's Mittheilungen*, 1884, n. V.

réel ou putatif, à l'oncle, représentant non douteux de la race. Dans la société kounama, peu d'actes sont considérés comme entraînant la vindicte sociale : le voleur même n'est point puni ; il est simplement tenu à la restitution comme s'il avait emprunté. Le seul châtiment prononcé par la communauté est l'exil : les jeunes gens montent sur le toit du criminel

N° 67. — POPULATIONS DE LA PROVINCE DE TAKA ET DES PAYS VOISINS.




1 : 7 500 000

0 — 200 kil.

et en jettent les débris au vent ; c'est pour le banni le signal du départ et jamais il ne reverra plus le lieu natal.

Munzinger a vainement cherché en pays kounama des traces de christianisme comme il en existe à l'est chez les Bogos, à l'ouest dans le Senâr. On ne voit point chez eux de ruines d'églises, et dans leurs idées religieuses rien ne rappelle l'influence des dogmes juifs ou chrétiens. La croyance au mauvais œil, la peur des sorciers, la recherche des amulettes, la vénération pour les alfaï ou faiseurs de pluie, le respect des vieillards, surtout des aveugles, c'est en cela que consiste la religion des Kounama. Ils ont aussi un grand respect pour les morts et les ensevelissent avec soin, ce qui semble impliquer la croyance à l'immortalité. Mais c'est par une lente propagande

religieuse que les républiques des Bazèn et des Barea sont le plus fortement entamées. Déjà la moitié des Barea se disent mahométans, quoiqu'ils ne mettent guère en pratique les prescriptions du Coran; de même, sur la frontière abyssine, nombre de Bazèn sont censés appartenir à l'Église chrétienne. La masse de la nation a beau écarter l'étranger, ne le laissant pénétrer dans le pays que sous la responsabilité personnelle d'un citoyen, elle a beau éloigner d'elle les marchands, voulant ignorer jusqu'à la valeur des pièces de métal, les mœurs se modifient, et les changements politiques et sociaux se préparent : la toge éthiopienne et la chemise arabe remplacent les tabliers de peau. Même l'esclavage, quoique sous une forme très bénigne, a été introduit dans le pays bazèn; mais que l'esclave se marie ou bien qu'il abandonne son maître, il redevient libre de droit. Certainement les communautés du Mâreb et du Takazzè auront bientôt perdu cette indépendance dont elles sont à bon droit si jalouses, et pour elles commencera une destinée nouvelle[1]. L'initiation sera dure sans doute, et ces populations, qui naguère encore étaient les plus heureuses de l'Afrique, auront à traverser une mer de sang pour s'unir à leurs voisins et constituer avec eux une nation plus grande. Déjà les descriptions que James[2] et d'autres chasseurs donnent des Kounama diffèrent beaucoup de celles de Munzinger; mais, loin de les civiliser, leurs voisins ont rendu ces tribus plus sauvages.

A côté des Bazèn et d'autres « Changalla » vivent plusieurs peuplades qui sont peut-être de même origine, mais qui se disent Wold el-Arab ou « Fils d'Arabes », même celles dont le type physique témoigne avec certitude de la prédominance du sang nègre : il suffit que des chefs, descendant de familles conquérantes venues de la péninsule Arabique, aient gardé leur généalogie et leur langue pour que les peuplades elles-mêmes, quoique d'origine indigène, se disent arabes et soient fréquemment tenues pour telles. D'ailleurs il existe incontestablement à l'ouest de la mer Rouge des populations qui sont originaires de l'est et que l'on sait avoir traversé la mer Rouge à une époque historique ou récente. Ainsi, dans le voisinage d'Akiq, la tribu mahométane des Hôtem, bien pourvue de fusils, et chassant devant elles les indigènes armés de la lance et du bouclier[3], est purement arabe, sans mélange d'autres races; récemment encore, en 1865, elle s'est augmentée de nouveaux immigrants venus de la côte du Yemen[4] :

[1] Munzinger, *Ostafrikanische Studien.*
[2] *Wild Tribes of the Soudan.*
[3] Munzinger, *Petermann's Mittheilungen*, 1872, n° 17.
[4] Th. von Heuglin, *Reise in Nordost-Afrika.*

d'une rive à l'autre, les voyages sont faciles, et si les vaisseaux anglais ne surveillaient pas avec soin tous les ports, les relations entre l'Arabie et le Soudan seraient assez fréquentes pour modifier rapidement l'équilibre politique de ces régions.

Parmi les tribus vraiment arabes du Soudan, le missionnaire Beltrame mentionne les pasteurs Zabalat, la « Poignée d'Hommes », ou Aboû-Djerid, les « Pères des Palmiers », qui vivent entre le Dender et le Fleuve Bleu, en amont de Senâr : ils seraient venus du Yemen avant la conversion de leurs frères à l'Islam, car ils ne sont pas mahométans et leur culte n'a point gardé de traces de pratiques musulmanes : ils sont adorateurs du feu comme l'étaient, avant Mahomet, de nombreuses tribus de l'Arabie méridionale, comme l'étaient aussi les Blemmyes, qui, d'après Procope, sacrifiaient des hommes au soleil. Leur teint est plus clair que celui des populations voisines et tire sur le rouge ; d'après Lejean, ils auraient les yeux bleus et des cheveux blonds et lisses ; la gomme distillée par les acacias *sount* entre pour une grande part dans leur nourriture habituelle. Ils conservent avec un soin jaloux la pureté de leur race : jamais, disent-ils, un des leurs n'a épousé une fille de tribus étrangères ; ils ne tolèrent pas l'esclavage, parce que l'introduction de serviteurs et de servantes dans le cercle de la famille aurait pour résultat fatal de contaminer leur sang. « Race élue, » ils ont pour devoir essentiel de maintenir leur indépendance et de vivre en paix : c'est pour cela que leurs aïeux se sont éloignés du monde et qu'eux-mêmes cherchent à vivre isolés, défendus des tribus pillardes par des zones désertes. Ils reconnaissent l'existence d'un seul dieu, se manifestant par les astres, le soleil et le feu : quand ils prient, c'est en regardant les étoiles, en se tournant vers le soleil à son aurore ou à son déclin, ou bien en allumant un grand feu et en contemplant les langues de flamme qui tourbillonnent au vent. Pour eux, le feu est le grand purificateur : après avoir enterré leurs morts, la tête tournée vers le soleil levant, ils allument un bûcher sur la tombe, comme pour entraîner l'âme du défunt dans le tournoiement lumineux. Ils croient aussi à l'existence d'un démon suprême, le dieu des ténèbres, et pour conjurer ce dangereux ennemi, ils ont recours aux sacrifices. Les Zabalat sont monogames ; seulement lorsqu'une jeune fille n'a pas trouvé de mari ou qu'une femme reste veuve après un court mariage, il est d'usage qu'un de ses proches parents l'épouse ; il arrive parfois que le frère devient ainsi le mari de sa sœur. Le gouvernement de la tribu n'est autre que la coutume, et ce sont les vieillards qui l'appliquent ; ce sont eux aussi qui choisissent le chef, tantôt dans une famille, tantôt dans une autre, sans

autre obligation que celle de trouver le « meilleur[1] ». Les Djalin ou Agalin de la mésopotamie et des bords de l'Atbâra sont aussi tenus pour des Arabes et dans la contrée personne ne met en doute cette noble descendance : l'arabe qu'ils parlent est d'ailleurs beaucoup plus pur que celui de toutes les autres tribus errantes de la Nubie. Entre tous les habitants du pays ils se distinguent par leur amour de l'étude, leurs instincts commerciaux et leur zèle religieux, sans fanatisme[2]. Hommes et femmes, sur les bords du Nil, portent, pour se préserver du soleil, de larges chapeaux de feuillage. Plusieurs populations voisines qui se disent arabes, sans l'être probablement, sont à maints égards réellement arabisées.

Les Bedja, les Blemmyes des anciens, peut-être les Bouka ou Bouga, dont le nom se lit sur les inscriptions d'Aksoum[3], constituent l'un des groupes ethniques représentés par le plus grand nombre de tribus ; au nord et à l'ouest des Bazèn, ils occupent presque toute la région comprise entre le Nil Bleu et les monts avancés de l'Éthiopie septentrionale ; encore plus au nord, le gros de la race, qui paraît avoir conservé le nom ethnique sous la forme de Bichârin, s'étend au loin dans la basse Nubie, possédant tout l'espace compris entre la grande courbe occidentale du Nil et les bords de la mer Rouge; en outre, plusieurs tribus bedja vivent à l'ouest du grand Nil, dans le Kordofân et jusque dans le Fôr. Les « Nubiens » qu'ont vus à Paris les visiteurs du Jardin d'Acclimatation étaient presque tous des Bedja de Kassala et des tribus environnantes. Les peuplades méridionales, au sud de la route des caravanes, entre Berber et Souakin, n'ont avec les autres aucune cohésion nationale et même la plupart sont ennemies les unes des autres, ne mettant un terme à leurs dissensions que pour s'unir contre un envahisseur étranger : c'est ainsi que, lors de l'invasion turque, les tribus se liguèrent, mais leur confédération n'eut pas longue durée, et sous la domination égyptienne la race s'est éparpillée de nouveau en une multitude de peuplades sans volonté commune. Les Bedja, et non les Abyssins, sont probablement les « Éthiopiens » d'Hérodote, les peuples civilisés qui bâtirent la ville de Meroë et ses pyramides. Au moyen âge, les Bedja constituèrent également un puissant État, dont la capitale fut Aloa, sur le Nil Bleu, à une vingtaine de kilomètres en amont de Khartoum. A cette époque les Bedja étaient chrétiens, du moins dans le voisinage du confluent[4]. Lorsque leur ville eut été renversée par

[1] Beltrame, *Il Sènnaar e lo Sciangàllah.*

[2] Werner Munzinger, *Ostafrikanische Studien.*

[3] Vivien de Saint-Martin, *Nord de l'Afrique dans l'antiquité*

[4] Cailliaud ; — Trémaux ; — Hartmann.



TYPES ET COSTUMES. — KADI DE KHARTOUM ET CHEIKH DES HADENDOA
Dessin de Sirouy, d'après des photographies de M. R. Buchta.

les Foundj, et qu'ils reprirent le chemin des steppes, ils se convertirent aussi à la religion des pasteurs nomades. Tous les Bedja sont mahométans, mais la plupart, comme les Bédouins de Syrie et de la péninsule Arabique, n'ont du mahométisme que le nom, si ardemment qu'ils se soient rangés parmi les partisans du Mahdi, sous la conduite duquel ils ont retrouvé une certaine unité nationale.

De toutes les tribus bedja du sud, la plus puissante est celle des Hadendoa, qui parcourt les steppes du Taka, entre le Gach et l'Atbâra à l'ouest et le Barka à l'orient, mais dans leurs voyages de transhumance et leurs excursions de pillage ils dépassent fréquemment ces limites : d'après Munzinger, ils seraient un million d'individus. Une autre peuplade nombreuse est celle des Choukourieh ou Choukrieh, qui paît ses troupeaux entre le Nil et l'Atbâra et cultive les vallées irrigables dans les alentours de Kassala. Les Hallenga vivent dans l'étroite zone comprise entre l'Atbâra et le Gach; les Hamran habitent les plaines où s'unissent Atbâra et Bahr-Settit; plus à l'ouest et au sud-ouest, des tribus de Dabaïna parcourent les steppes où serpente le Rahad. Dans la mésopotamie des deux Nils le sol est disputé entre les Abou-Rôf ou Roufah, les Djalin et les Hassanieh, c'est-à-dire les « Cavaliers », les « Hommes des Chevaux ». Enfin, à l'orient des Hadendoa, le pourtour des plateaux avancés de l'Éthiopie, entre le Barka et la mer Rouge, presque jusqu'aux portes de Souakin, est occupé par les Beni-Amer. D'après Hartmann, les Hamran, qu'il appelle Homran, c'est-à-dire les « Rouges », seraient apparentés aux Agaou. Néanmoins toutes ces populations se disent Arabes et sont généralement considérées comme telles à cause de la religion qu'elles professent, de leurs mœurs pastorales et guerrières et de la langue qui prévaut désormais. D'ailleurs il est certain que l'élément arabe est fortement représenté dans ces tribus nomades des Bedja, ainsi qu'en témoignent de nombreuses familles dont le type est absolument identique à celui d'Arabes de la péninsule asiatique; d'après la tradition, elles descendraient de la tribu des Ouled-Abbas, dans le Hedjaz. Dans la plus grande partie des contrées bedja, les dialectes originaires cèdent devant la langue du Coran, mais ils subsistent encore, du moins à l'état de patois, dans le voisinage des montagnes éthiopiennes. Almqvist, qui a rédigé une grammaire générale des idiomes bedja, en reconnaît quatre dialectes principaux, sans compter les jargons qu'aiment à parler les chasseurs[1], probablement sous l'empire de la superstition, commune en beaucoup de pays, que certains mots ont

[1] Hartmann, *Die Völker Afrika's;* — Alfred von Kremer, *Aegypten.*

le pouvoir de fasciner les animaux. La langue originaire parlée par les Hadendoa, les Bichârin et une moitié des Beni-Amer est le « bédouin », bedaouïé ou bedjavi, idiome qui n'est point arabe, malgré son nom, mais qui à plusieurs égards se rapproche des parlers sémitiques[1].

Les Bedja, pris en masse et sans tenir compte des nombreuses variétés locales, sont parmi les Africains qui se distinguent par la beauté du visage et l'élégance des formes : la plupart des enfants sont admirables de gentillesse et de vivacité et l'on rencontre fréquemment des jeunes femmes qui sont des modèles accomplis pour la régularité des traits et la noblesse de l'attitude ; dans quelques familles de chefs Beni-Amer, qui se font préparer par les esclaves des mets plus choisis que ceux des nomades ordinaires, les exemples d'obésité ne sont pas rares; les nobles ont aussi pour la plupart une nuance de peau beaucoup plus claire que celle du peuple. Presque tous les Bedja sont très légers à la course, ce qu'ils attribuent à leur nourriture frugale, consistant presque uniquement en lait et en farine ; leurs bras ont une grande longueur relativement à leur taille. Les voyageurs sont frappés de la ressemblance du type entre les Bedja, les Afar, les Ilm-Orma et même les Bantou de l'Afrique méridionale. Malgré leur prétention au titre d'Arabes, plusieurs tribus bedja ont conservé les modes des populations nègres pour les entailles cicatricielles et le costume ; leurs guerriers n'ont pas complètement abandonné l'usage de la cotte de mailles et quelques tribus ont toujours des armes primitives, entre autres le bâton simple ou ferré. La plupart des Bedja portent leur chevelure très épaisse, afin de se protéger ainsi contre le soleil : à la hauteur des yeux ils tracent sur le crâne une raie circulaire au-dessus de laquelle les cheveux se lèvent tout droits en une énorme brosse; de chaque côté et en arrière des touffes distinctes formant crinière, protègent les oreilles et la nuque; un grattoir, d'ordinaire une flèche de porc-épic, est planté transversalement dans la noire toison, souvent enduite de beurre.

On dit que la plupart des Bedja, d'une intelligence très vive dans leurs jeunes années, perdent beaucoup après la puberté : ils seraient bornés dans leurs idées, têtus, vantards, grossiers, peu respectueux envers leurs parents, insoucieux du bien-être et de la sécurité de leurs hôtes. Ils s'adonnent presque exclusivement à l'élève du bétail et le suivent de pâturage en pâturage, quoique l'un des campements, la tsaga, soit considéré comme la résidence officielle. La coutume défend d'y toucher : les pillards peuvent s'emparer des troupeaux, mais ils respectent les tentes. Les Hadendoa pos-

[1] Munzinger, *Ostafrikanische Studien*.

sèdent une excellente race de chameaux, qui leur permet d'apparaître inopinément à une grande distance de leur lieu de séjour habituel et de s'enfuir emportant leur butin, avant qu'on ait eu le temps de rassembler des guerriers pour les poursuivre et les combattre. Les diverses tribus bedja tiennent aussi à honneur d'élever des chevaux pour la bataille, mais en beaucoup d'endroits il leur faut se contenter des petits chevaux résistants de race



BEDJA CHOUKOURIEH.
Dessin de Ronjat, d'après une photographie de M. Richard Buchta.

éthiopienne; les coursiers de Dongola, plus grands et plus forts, ont beaucoup à souffrir du climat et les chefs ont à renouveler constamment leurs écuries. Quelques peuplades bedja s'occupent de la culture du sol, pour laquelle ils se servent d'instruments rudimentaires, tel qu'un bâton à pointe charbonnée, faisant l'office de charrue. Çà et là s'est maintenu aussi un reste d'industrie, héritage des Blemmyes, pour la fabrication des étoffes, du fer, des nattes, des filigranes. L'arme que préfèrent les Bedja, le sabre droit à double tranchant, est généralement de fabrication allemande, mais ils forgent aussi de bonnes armes, glaives et poignards; leurs fourreaux

sont en bois, recouverts de cuir et, chez les riches, ornés d'oreilles d'éléphant; les boucliers dont ils se servent sont en peau de rhinocéros ou d'autres grands animaux. Le commerce se poursuit activement dans toutes les tribus : à cet égard, les Bedja contrastent singulièrement avec leurs voisins les Bazên ou Kounama.

Les mœurs des Bedja, surtout celles qui se rapportent au mariage et à la situation de la femme, sont encore bien différentes de celles des Arabes : entre les prescriptions du Coran et les pratiques traditionnelles d'origine diverse le contraste est complet. A certains égards, la femme est traitée avec une indicible cruauté : les parents sont obligés de faire subir à leurs filles de terribles opérations chirurgicales, sans lesquelles il faudrait renoncer à leur trouver un époux[1]. Mais dans le mariage la femme n'est nullement subordonnée à l'homme. Quand il lui plaît, elle peut rentrer sous la tente maternelle et c'est au mari de la suivre; après la naissance d'un enfant, elle a le droit de répudier son mari et celui-ci doit faire un présent pour être accueilli de nouveau. Qu'il se permette une insulte, une parole grossière, il est expulsé de la tente et ne peut rentrer en grâce qu'en offrant une vache ou un chameau : on cite des femmes qui se font ainsi donner tout ce que possède le mari et qui l'abandonnent après l'avoir complètement ruiné. En général les femmes bedja, surtout celles des Beni-Amer, ont un remarquable esprit de corps : dès que l'une croit avoir à se plaindre, toutes partagent sa colère. En vertu de la coutume féminine, l'épouse ne doit jamais témoigner d'affection apparente pour son époux : elle est tenue de le traiter avec mépris, de le dominer par la menace et la rigueur ; si l'homme vaquait aux affaires du ménage sans avoir consulté sa femme, l'offense serait tenue pour impardonnable. Fréquemment il faut réclamer l'intervention du garçon d'honneur, que ses fonctions d'intermédiaire ont rendu le « frère » de l'épousée et dont les conseils sont toujours écoutés avec respect. Du reste, si les maris ont à se plaindre de la domination de leurs femmes, et souvent de leurs violences, c'est à elles qu'appartient réellement la supériorité par l'amour du travail, la fierté, la conscience de la parole donnée. L'opprimé qui implore l'aide d'une femme est sûr d'avoir en elle un infatigable défenseur. Le rôle de la femme dans la société bedja rappelle évidemment un régime matriarcal. Les auteurs arabes qui parlèrent des Bedja, du dixième au quatorzième siècle, racontent que ces peuples comptaient leurs généalogies du côté des femmes et

[1] Peney, *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, mai et juin 1859; — Ferdinand Werne; — Werner Munzinger, etc.

que chez eux l'héritage passe au fils de la sœur et à celui de la fille, au préjudice des fils du mort[1]. Les annales du royaume de Meroé, de même que celles de Senâr, témoignent du rôle considérable qui, depuis les temps de la reine Candace, appartient toujours à la femme dans la haute Nubie. Chez les Hadendoa, les femmes n'ont jamais à subir d'accusation publique: un crime est-il commis par l'une d'elles, tout le monde fait silence; la responsabilité ne peut incomber qu'aux hommes[2]. De toutes les tribus « arabes », celle que l'on cite d'ordinaire comme pratiquant d'une manière universelle l'étrange coutume du « quart-franc », mise en doute par un seul voyageur, d'Escayrac de Lauture[3], est une peuplade bedja, les Hassanieh de la Mésopotamie nilotique et du Kordofân. D'après cet usage, la femme ne se marie que pour un certain nombre de jours dans la semaine; elle se réserve généralement chaque quatrième jour son entière liberté[4].

Les Bedja ont pris facilement les mœurs aristocratiques, sous l'influence de la domination arabe. Les familles d'origine indigène ou étrangère qui font remonter leur généalogie à une longue série d'aïeux ajoutent la puissance à la noblesse et commandent à la foule du peuple qui les nourrit et vient offrir des sacrifices sur leur tombe. C'est à eux, en outre, qu'appartiennent les esclaves, captifs ou fils de captifs, que la conversion à l'Islam n'a pas encore fait entrer dans la communauté des hommes libres. Fréquemment les nobles prennent pour épouses des filles de condition inférieure, mais jamais un homme du commun ne peut entrer par le mariage dans la famille d'un grand, à moins que la sainteté de sa vie, un miracle, ou quelque prédiction justifiée par l'événement, ne l'ait classé parmi les cheikh, appelés aussi fakih, et rendu ainsi l'égal des gens de race. Dans certaines régions de la haute Nubie, il existe des colonies entières composées de saints, vivant, comme les nobles, aux dépens de la tribu. Pour assurer leur pouvoir sur les populations errantes, les gouverneurs égyptiens avaient pris soin de s'appuyer sur les chefs politiques et religieux du pays et c'est par l'entremise des uns et des autres qu'était acquitté le tribut; mais les lourds impôts ont fini par lasser la patience des pasteurs bedja et l'insurrection contre le pouvoir du khédive s'est propagée dans tout le Soudan oriental. On a vu récemment avec quel merveilleux cou-

[1] Makrizi; — Quatremère, *Mémoires sur l'Égypte*; — R. Lepsius, *Briefe aus Aegypten*, etc.
[2] Arthur Myers, *Life with the Hamran Arabs*.
[3] *Le Désert et le Soudan*.
[4] Brun-Rollet, *Le Nil Blanc et le Soudan*; — P. Trémaux, *Le Soudan*; — Kovalevskiy, *Annales des Voyages*, 1850; — Petherick, *Egypt, Soudan and Central Africa*; — Wilson and Felkin, etc.

rage, quel absolu mépris de la mort, les Beni-Amer, les Hadendoa, les Bichârin se sont précipités sur les carrés anglais, s'ouvrant à coups de lance un chemin sanglant jusqu'aux canons. Est-ce la chaleur torride du climat soudanien qui plus tard empêcha l'armée de se hasarder sur la route du Nil, en s'éloignant des navires ancrés dans la baie de Souakin, ou bien les généraux anglais hésitèrent-ils à mesurer de nouveau leurs soldats avec les intrépides fils du désert?

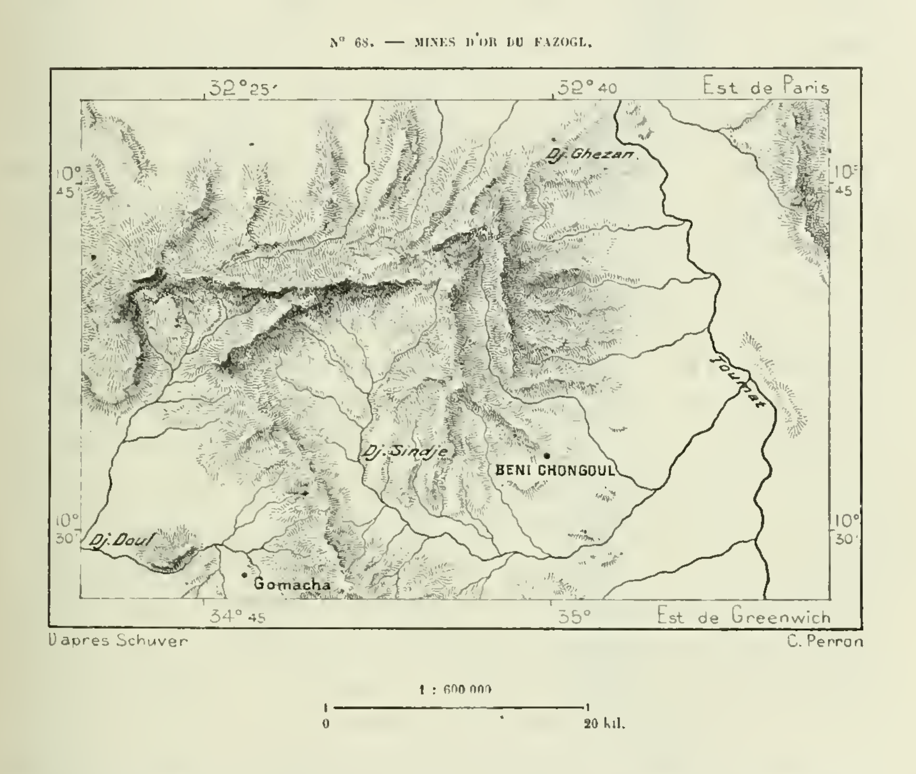
La haute Nubie était, sous le régime égyptien, répartie en provinces qui coïncident partiellement avec les divisions naturelles de la contrée. A la sortie des montagnes éthiopiennes, les pays riverains du fleuve Bleu constituaient le Fazogl ; plus bas, la partie centrale de l'ancien royaume de Senâr avait gardé ce nom; puis se succédaient les provinces de Khartoum et de Berber. A l'est, le Taka comprenait les collines et les plaines limitées d'un côté par l'Atbàra, de l'autre par le Barka; les régions du littoral se partageaient entre les provinces de Massaouah et de Souakin. En outre, quelques États indépendants, républiques ou chefferies, occupaient le territoire des marches entre l'Éthiopie et le Soudan.

Fazogl, qui a donné son nom à la province supérieure du fleuve Bleu et qui fut, avant la domination égyptienne, la résidence d'un roi puissant, n'est plus qu'un hameau. Il est remplacé comme capitale par le bourg de Famaka, où Mohammed-Ali, lors de sa visite dans ses possessions méridionales en 1839, s'était fait construire un « palais »; il en reste seulement quelques briques éparses. Famaka serait bien placée comme ville de commerce, si la chasse à l'homme n'avait dispersé les populations dans les montagnes : les maisons, bâties sur un promontoire de gneiss, longent la rive droite du fleuve Bleu, près du confluent d'un khòr et à une petite distance en amont de l'endroit où la rivière Toumat vient rejoindre le Bahr el-Azraq. En face, vers le sud, apparaît la montagne de Fazogl, la première grande cime que l'on voie se dresser au-dessus du fleuve quand on vient de Khartoum : aussi paraît-elle plus majestueuse que beaucoup d'autres plus élevées et la belle végétation qui en recouvre les pentes semble merveilleuse à ceux qui viennent de parcourir les terres désolées du Nord.

La vallée du Toumat n'était déjà plus terre égyptienne longtemps avant que n'éclatât la grande insurrection des populations soudaniennes. Pourtant Mohammed-Ali considérait cette province comme devant être un jour le trésor de son empire : il comptait sur l'or mêlé aux sables du Toumat et

de ses affluents pour payer ses armées et se délivrer de la suzeraineté gênante du padichah. Grâce à ces visées ambitieuses, le haut bassin du Toumat fut exploré par des Européens, Cailliaud, Trémaux, Kovalevskiy, Russegger ; mais les frais d'occupation de la contrée, les guerres qu'il fallut soutenir contre les tribus, le dépeuplement qui fut la conséquence de la chasse à l'homme, la surveillance des condamnés qui lavaient les sables, coûtèrent au budget du vice-roi beaucoup plus que ne lui rapportèrent les mines et Saïd-pacha donna l'ordre de les abandonner : les forteresses furent rasées et les villages repris par leurs anciens habitants. Toutefois les or-

N° 68. — MINES D'OR DU FAZOGL.




pailleurs indigènes trouvent leur profit là où se ruinait le gouvernement : les pépites, désignées sous le nom de *tibr* et recueillies ordinairement dans les tuyaux de plumes de vautour, servent de monnaie pour l'achat des marchandises qu'apportent les *djellabi*. Les laveries principales se trouvent sur le versant occidental des montagnes, dans une vallée qui s'incline vers le Nil Blanc et au milieu de laquelle se dresse un mont pyramidal, le Djebel-Doul, dont tous les ravins fournissent de l'or. La production totale est évaluée par Schuver à 40 000 francs par an, sur lesquels le cheikh de Gomacha prélève environ le quart : les soldats réunis autour de lui sont pour la plupart des négriers échappés au désastre de Souleïman

dans le pays des Rivières[1]. Les Galla qui viennent aux marchés du Toumat préfèrent à la poudre d'or un autre signe représentatif des valeurs et ne cèdent leurs denrées que pour les « sels » importés de l'Éthiopie orientale; d'après Schuver, les habitants de la vallée du Toumat reçoivent chaque année plus de 50 000 kilogrammes de monnaie saline.

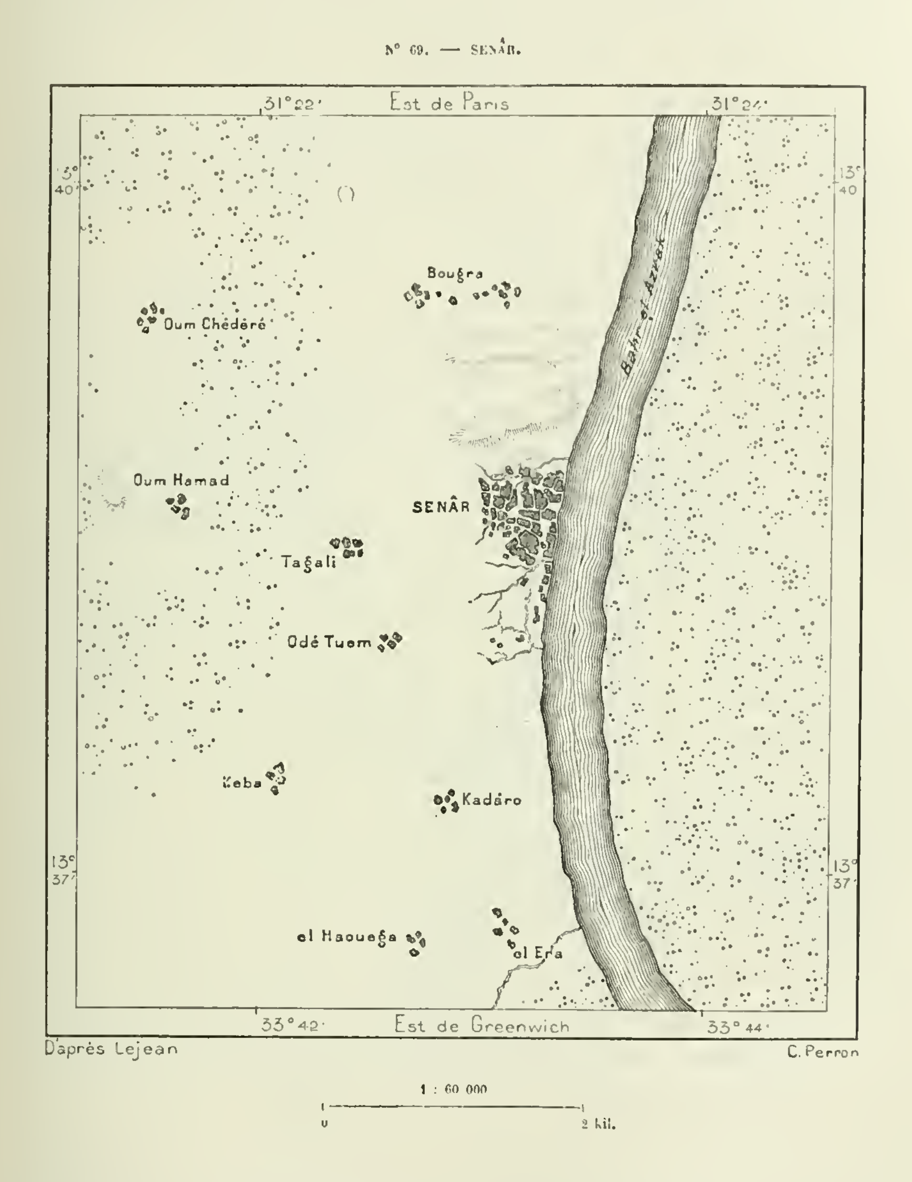
Même après avoir évacué le pays, les Égyptiens se faisaient payer un impôt d'environ 150 000 francs par les tribus riveraines du Toumat; mais au delà du district de Fadasi, qui se trouve dans un autre bassin fluvial, celui du Djabous, leur pouvoir cessait complètement. C'est dans le Fadasi que durent s'arrêter les voyageurs Marno, en 1850, Gessi et Matteucci en 1878 ; on leur permit seulement de gravir la montagne qui se dresse au sud du bourg principal, désigné par le nom de Bimbachi d'après un « chef de mille » ou capitaine égyptien qui résidait en cet endroit. Schuver est le seul voyageur qui ait franchi cette limite des possessions du khédive en 1881. Bimbachi, entouré de nombreux villages épars sur les pentes des monts, domine du haut de sa terrasse un horizon très étendu : c'est un lieu de marché fréquenté, moins toutefois que Beni-Chongoul, situé à moitié chemin de Famaka, dans le voisinage des laveries d'or et des ruines de Sindjé, ancienne capitale de la contrée. Plus au nord, dans une conque fertile de la rive droite du Toumat, le village de Ghezan est aussi un lieu de rendez-vous pour les caravanes; l'énorme sycomore qui ombrage la place abrite les jours de marché une foule bigarrée de Berta, de Nubiens et d'Arabes. Des bois de citronniers abandonnés dans la campagne rappellent le séjour des garnisons égyptiennes.

En aval de Famaka, le bourg de Rosèrès ou Rosaïrès, dont les maisons sont dispersées au milieu des bosquets de doûm, est situé également sur la rive droite du Bahr el-Azraq; il a donné son nom à un *dâr* ou pays d'une étendue considérable que gouvernaient des chefs prenant le titre de rois. Plus bas, le village de Karkodj, entouré de quelques grands arbres, qui contrastent avec les terrains nus des alentours, a pris actuellement une certaine importance, comme marché de gommes et centre de convergence de plusieurs chemins de caravanes, venant du Gedâref, du Galâbat et de l'Éthiopie; il a hérité d'une partie du commerce qui se faisait jadis dans la cité de Senâr, située à une centaine de kilomètres en aval sur la rive gauche. Cette ancienne capitale du royaume des Foundj, bâtie au commencement du quinzième siècle, a beaucoup perdu depuis que le siège du gouvernement a été transféré à Khartoum : des amas de décom-

[1] Schuver, *Reisen im oberen Nilgebiet*, Ergänzungsheft zu Petermann's Mittheilungen, n° 72.

bres, des espaces déserts séparent les groupes de cabanes ; de ce qui fut le palais on n'aperçoit que des restes de murs, mais Senâr possède encore une mosquée. C'est dans cette ville que du Roule, ambassadeur[1] français de

N° 69. — SENÂR.




1 : 60 000

0 — 2 kil.

Louis XIV, fut assassiné en 1705, avant d'avoir atteint les États du souverain auprès duquel il était accrédité ; on le soupçonnait, dit la tradition arabe, de vouloir aider les Abyssins à réaliser enfin la menace, si souvent faite, de détourner les eaux du Nil pour les rejeter au sud, loin de la Nubie

[1] Frédéric Cailliaud, *Voyage à Méroé*.

et de l'Égypte[1]. Les habitants n'ont guère d'industrie, si ce n'est la fabrication de nattes en paille d'un très élégant dessin. Des chemins suivis par les caravanes se dirigent au sud-ouest vers le fleuve Blanc, pour le traverser à l'un ou à l'autre de deux *mokadat* ou gués que forment des bancs de coquillages[1] : le gué d'Abou-Zaïd, et celui de Kelb ou du « Chien ». Par le travers de Senâr, la péninsule mésopotamienne, que les Arabes appellent « île de Senâr », a seulement une centaine de kilomètres en largeur. D'après la tradition, ce serait au gué d'Aboû-Zaïd que les Arabes, guidés par le héros de ce nom, auraient la première fois passé le Nil pour se répandre dans tout le Soudan[2].

Wod-Medineh ou Wold-Medineh, qui devint après Senâr la capitale des provinces égyptiennes, fut aussi une ville populeuse comme lieu de garnison et centre de commerce. Sa position est très heureuse, car elle se trouve à peu près à la jonction des rivières nord-occidentales de l'Éthiopie avec le Bahr el-Azraq : à une petite distance en amont débouche le Dender, augmenté du khôr Mahara et du khôr El-Atchan ; plus près encore, à l'aval, est le confluent du Rahad, navigable comme le Dender pendant quatre-vingts jours de l'année. Le village, situé à l'embouchure même, dans « l'Ile de l'île » (Djezirat el-Djeziret), a pris le nom d'Aboû-Ahraz ou « Père des Acacias », que l'on donne aussi fréquemment à la rivière Rahad elle-même, la Chimfah des Abyssins. A quelque distance du fleuve, près des ruines d'une ville d'Arbadji détruite par les Foundj, le bourg populeux de Messalamieh, place forte que les insurgés ont conquise sur les Égyptiens après un siège long et meurtrier, s'élève au milieu des champs de dourrah ; avant la guerre elle était devenue un marché considérable, précisément parce qu'elle était éloignée du fleuve et que les nomades avaient moins à y redouter que dans les villes riveraines du Nil Bleu le passage des armées[3]. En aval d'Aboû-Ahraz, sur la rive gauche du fleuve Bleu, quelques ruines indiquent l'emplacement de Kamlin ou Kamnin, où des industriels européens fondèrent en 1840, sous la protection du gouvernement égyptien, de vastes établissements industriels, savonnerie, indigoterie, sucrerie, distillerie. Ces fabriques furent longtemps prospères, grâce au bon marché du combustible et de la main-d'œuvre, grâce surtout au monopole que possédaient les manufacturiers, dont officiers et soldats étaient obligés de consommer les produits[4], payés d'office

[1] Kaufmann, *Das Gebiet des weissen Flusses.*
[2] Beltrame ; — d'Escayrac de Lauture, etc.
[3] G. Lejean, *Voyage aux Deux Nils*
[4] Trémaux ; — Lejean, ouvrages cités.

sur leur solde. Mais les forêts sont dévastées, le pays s'est dépeuplé et le monopole a eu ses conséquences ordinaires, l'appauvrissement et la ruine.

Aussi loin que l'on remonte dans l'histoire des hautes régions du Nil, on voit qu'une ville considérable s'élevait dans le voisinage de la jonction

N° 70. — CONFLUENT DES DEUX NILS.



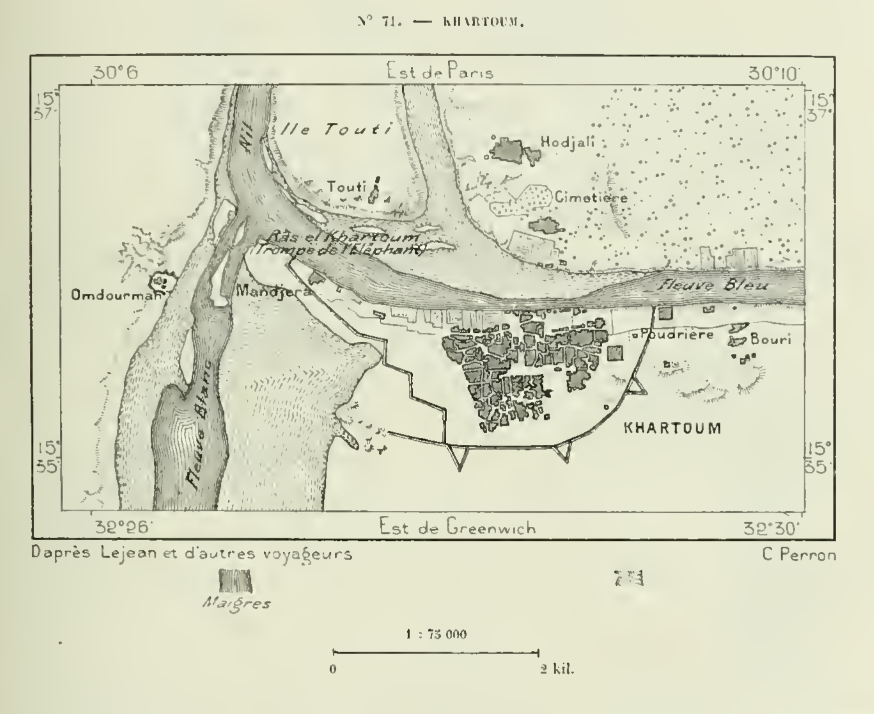

du Nil Blanc et du Nil Bleu : une position géographique de cette importance ne pouvait être négligée, même aux époques de barbarie; mais les vicissitudes des migrations et des guerres, aidées peut-être par quelques changements dans le cours des deux eaux confluentes, ont forcé la ville à se déplacer fréquemment. On sait qu'une antique cité chrétienne, Aloa, s'élevait à 18 ou 20 kilomètres en amont de la « Trompe de l'Élé-

phant », sur la rive droite du Bahr el-Azraq : on y a trouvé quelques débris de colonnes et de sculptures témoignant d'une civilisation supérieure à celle des États qui succédèrent aux Bedja d'Aloa. De nos jours, il ne reste plus de cette ville que d'informes débris revêtus de broussailles ; les derniers restes de constructions ont été utilisés par les bâtisseurs de Khartoum ; un village arabe, le « vieux Soba », s'élève près des ruines, et sur la rive opposée se montrent les tuileries et les briqueteries du « Soba Neuf ». Quelques sites sont désignés comme étant ceux d'anciennes églises et portent le nom de *kenissé*, évidemment dérivé du mot *kilissa* qui désigne les temples chrétiens dans les pays turcs d'Europe et d'Asie ; près de Khartoum même, à Bouri, se trouve une de ces kénissé. Non loin de Wod-Medineh, on a découvert des cryptes d'origine chrétienne : ce sont les vestiges d'antiquités les plus reculés vers le sud que l'on ait observés jusqu'à nos jours dans les plaines que parcourt le Nil Bleu, au sortir de l'Éthiopie.

Après la destruction de l'empire des Bedja, la ville du confluent, compris désormais dans le royaume des Foundj, s'éleva plus au nord, à une douzaine de kilomètres en aval de la jonction actuelle des deux bahr : cette ville, qui existe encore, mais fort déchue, est Halfaya, résidence du grand cheïkh des Djalin. Un bras du Nil Bleu, desséché maintenant ou ne se remplissant qu'en temps d'inondation, s'unit au lit principal, à l'ouest de Halfaya ; un jardin de palmiers l'entoure, ombrageant ses cabanes ; en face, non loin de la rive gauche, un petit massif de collines abrite quelques arbres dans ses vallons et donne naissance, en temps de pluie, à des kherân qui serpentent dans la plaine. Prise en 1821 par les Égyptiens, Halfaya conserva pendant quelques années encore une certaine importance comme gardienne stratégique et entrepôt commercial du confluent ; mais le bec même des deux fleuves, dit le « Bout de la Trompe » ou Râs el-Khartoum, parut à Mohammed-Ali un emplacement plus convenable pour la future capitale de ses immenses possessions du sud et c'est là qu'il fit bâtir casernes et magasins ; en 1830, il ne se trouvait qu'une hutte là où, dix ans après, s'élevait la première cité du bassin nilotique en dehors de l'Égypte. Khartoum, protégée au nord et à l'ouest par les larges lits de ses deux fleuves, est certainement fort bien placée pour la défense, et des murs, flanqués de bastions, longés par un fossé, la mettent à l'abri d'un coup de main au sud et à l'est ; en outre, un camp fortifié établi sur la rive droite du Bahr el-Abiad, près du village d'Omdourman, facilite à la garnison le passage du fleuve vers la rive occidentale et commande la route du Kordofân ; grâce aux fleuves, les bateaux à vapeur qui vont et viennent en aval de Khartoum, dominent toute la contrée, d'un côté jusqu'au pays

des Rivières, de l'autre jusqu'à Berber et Aboû-Hamed. Les récents événements ont prouvé quelle est l'importance militaire de cette position entre les deux Nils. Au point de vue commercial, Khartoum sera placée d'une manière moins avantageuse aussi longtemps qu'il lui manquera un pont sur le Bahr el-Azraq pour recevoir directement les caravanes qui viennent de l'Éthiopie, de Kassala et des bords de la mer Rouge. Cependant Khartoum était devenu l'une des grandes cités du continent et dans la population affairée qui se pressait naguère en ses rues tortueuses l'Européen se mêlait aux Turcs, aux Danagla ou gens de Dongola, aux Arabes, aux nègres de

N° 71. — KHARTOUM.




toute nuance et de toute race : l'italien disputait à l'arabe le privilège d'être la langue commune. Le commerce extérieur se trouvait presque en entier dans les mains de Français et de Grecs; c'est par Khartoum que passaient tous les échanges de l'Europe et de l'Égypte avec les régions du haut Nil; c'est aussi par là que se faisaient toutes les expéditions, tous les mouvements de troupes ; là que se préparaient les missions religieuses, commerciales ou scientifiques. Ville de soldats, de marchands et d'esclaves, Khartoum n'a point de monuments remarquables et de toutes parts elle est entourée d'espaces sinon déserts, du moins sans culture ou sans végétation arborescente. A l'époque de la domination bedja, les bords des deux Nils étaient ombragés, dit-on, d'une forêt non interrompue de palmiers

enguirlandés de vignes. Khartoum n'est pas une ville salubre pendant une partie de l'année, quand soufflent les vents humides, gonflant les eaux des fleuves : souvent le typhus a plus que décimé la population ; mais en hiver l'atmosphère est purifiée par les vents du nord et la santé publique est aussi bonne à Khartoum que dans toute autre cité de l'Afrique.

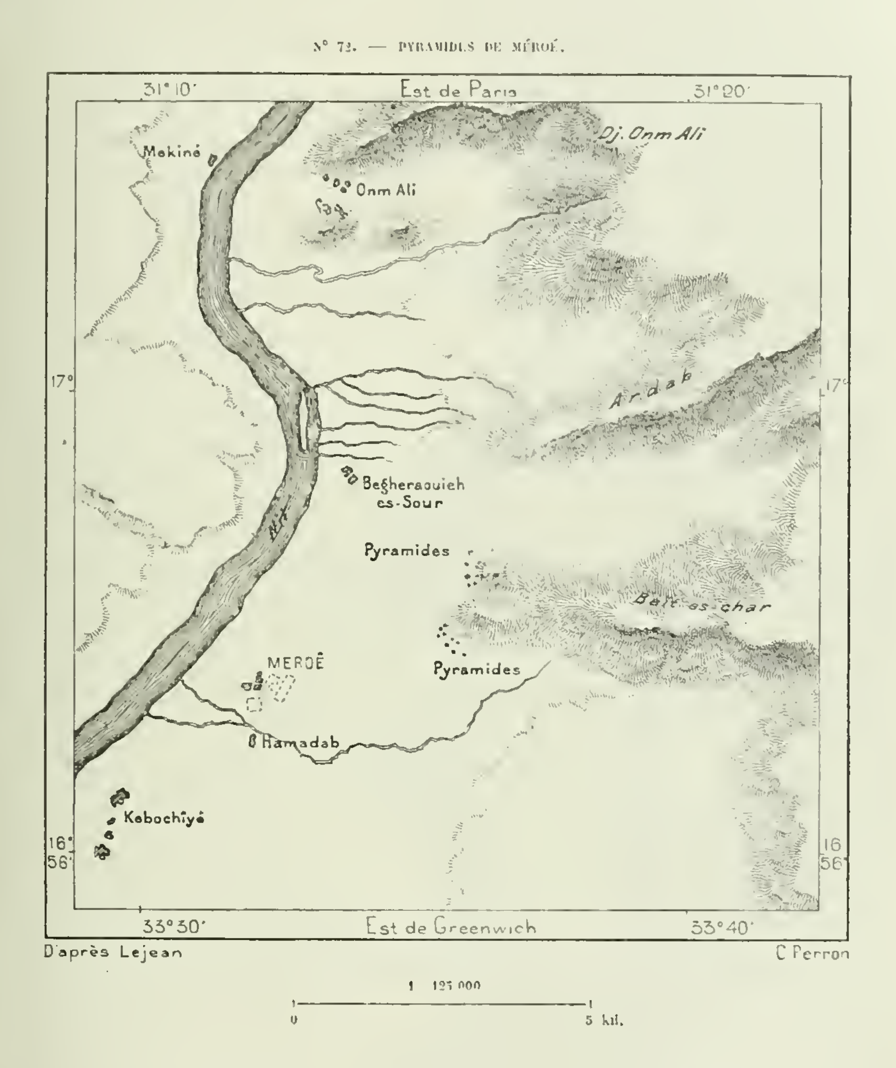
Quelques villages succèdent à Khartoum et au bourg de Halfaya sur les bords du Nil, mais c'est à plus de 200 kilomètres, dans le pays des Djalin, que l'on rencontre la première ville, Chendi, agglomération de maisons en forme de dés, à terrasses légèrement déclives, qui occupe, au bord du fleuve, l'espace d'un kilomètre carré. Chendi, située en aval de la sixième cataracte, fait en temps de paix un commerce considérable avec les villes des avant-monts de l'Éthiopie ; en face, sur la rive occidentale du Nil, se montre le faubourg de Metammeh, entrepôt des denrées du Kordofân septentrional ; dans le voisinage, on lessive le sable du désert pour en extraire le sel qui s'y trouve mélangé. C'est à Chendi qu'Ismaïl-pacha, le conquérant de la Nubie et des rives du fleuve Bleu jusqu'au Fazogl, reçut la punition trop méritée des massacres et des incendies qu'il avait ordonnés ; s'étant rendu sans défiance au repas auquel l'avait invité le chef du pays, il fut brûlé vif avec tous ses officiers. Mais bientôt après c'est par torrents que le gendre de Mohammed-Ali, l'effroyable defterdar, versa le sang pour venger cette mort.

Dans cette région de la Nubie on se trouve déjà en pleine Éthiopie classique, sur un sol où vivaient des nations entraînées dans le mouvement de la civilisation égyptienne. De nombreuses ruines attestent la splendeur des antiques cités et, d'après le dire des Arabes, les Européens ne connaîtraient encore qu'une faible partie des monuments gardés par le désert. A une journée de marche au sud de Chendi, non loin du Djebel-Ardan, s'élèvent les deux temples de Naga, couverts de sculptures représentant les victoires d'un roi qui porte les attributs d'un Pharaon d'Égypte ; une allée de sphinx mène à l'un des édifices. Lors de la visite de Cailliaud, aucune inscription ne lui révéla l'âge précis des temples de Naga, mais des ornements de style gréco-romain lui prouvèrent que la ville existait à une époque relativement moderne ; depuis, Lepsius découvrit une inscription romaine et diverses sculptures qui lui parurent représenter Jupiter et le Christ[1]. A une vingtaine de kilomètres au nord de Naga, dans une vallée du désert, un autre labyrinthe de constructions ruinées et de décombres a reçu des Arabes le nom de Mesaourat : l'édifice central dont on voit les

[1] Richard Lepsius, *Briefe aus Aegypten, Aethiopien und der Halbinsel des Sinai.*

restes, et dont les colonnes cannelées et sculptées, mais sans hiéroglyphes, sont évidemment d'architecture hellénique, est une des constructions les plus vastes que l'on connaisse : elle a 870 mètres de tour; Cailliaud pense que ce fut un collège de prêtres; Hoskins y voit un palais de plaisance.

N° 72. — PYRAMIDES DE MÉROÉ.




1 : 125 000

0 — 5 kil.

Les restes de la ville dans lesquels Cailliaud reconnut, en 1821, l'antique Méroé, « capitale de l'Éthiopie », sont à une cinquantaine de kilomètres en aval de Chendi, à quelques kilomètres de la rive droite du Nil ; au milieu des ruines sont épars quelques villages, parmi lesquels Es-Soûr, qui donne son nom aux pyramides ou *tarabil*[1]. Pylônes, temples, colonnades, avenues d'animaux, statues, subsistent encore, mais le grès de Méroé, retiré

[1] Ch. Didier, *Cinq cents lieues sur le Nil*.

des carrières voisines, est moins durable que celui de l'Égypte. Les pyramides, au nombre d'environ quatre-vingts, sont divisées en trois groupes et se dressent pour la plupart sur des collines [1] : n'ayant pas eu à souffrir du séjour des eaux, ces édifices ont mieux bravé le temps que les constructions de la plaine. Cependant aucune des pyramides n'est intacte : la plupart ont été dégradées par les chercheurs de trésors, et c'est à grand'peine que Lepsius, accompagnant une expédition militaire, empêcha la destruction méthodique de tous les monuments de Méroé. Par leurs dimensions, les pyramides éthiopiennes ne sont point comparables à celles de l'Égypte : les plus grandes ont moins de 20 mètres de côté; il en est beaucoup qui ne dépassent pas 4 mètres de hauteur. Les nombreuses inscriptions recueillies à Méroé ont permis de retrouver les noms d'une trentaine de souverains, à la fois rois et grands prêtres; en outre, on a identifié l'appellation de la ville même, Merou ou Meroua. A l'époque où se construisaient ces édifices, les hiéroglyphes étaient une écriture vieillie dont on ne comprenait plus le sens exact et que l'on reproduisait par imitation, mais en laissant dans la copie beaucoup de fautes qui en rendent aujourd'hui la lecture difficile et douteuse. La plupart des inscriptions sont en écriture éthiopienne démotique, dérivée de celle des Égyptiens, mais ne possédant qu'une trentaine de caractères; dans ces inscriptions, non encore complètement déchiffrées, on cherche à retrouver l'ancienne langue des Blemmyes, ancêtres des Bedja. En face de Méroé, sur la rive occidentale du Nil, s'étendait, paraît-il, le cimetière public de la grande ville : des espaces considérables y sont recouverts de petites pyramides, imitations en miniature de celles des grands personnages ensevelis sur la rive droite du fleuve.

Dans le bassin de l'Atbâra, qui limite à l'est la péninsule appelée par les anciens « île de Méroé », les villes sont actuellement peu nombreuses, malgré la fertilité des vallées et la salubrité du climat qu'offre une grande partie de ce territoire. La plupart ne sont que de simples lieux de marché, grouillant de population pendant les foires, délaissés le lendemain. Parmi ces « villes » portées sur les cartes du Soudan, il en est qui sont de simples clairières dans la forêt ou des plages au bord des rivières [2]; les plus grandes sont Gorgour et Dongour, situées à l'ouest des plateaux éthiopiens, dans le pays des Arabes Dabaïna et des nègres « Changalla ».

Metammeh, capitale du territoire de Galâbat, et désignée souvent par

[1] Hoskins, *Travels in Ethiopia*.
[2] Guillaume Lejean, *Voyage en Abyssinie*.




PYRAMIDES DE MEROË, GROUPE DU SUD

Dessin de Ph. Benoist, d'après une photographie de R. Buchta.

le nom de sa province, est pendant la saison sèche le centre le plus actif des échanges entre les plaines des Bedja et les plateaux de l'Éthiopie ; au sud s'élèvent les fiers escarpements du Râs el-Fil ou la « Tête de l'Éléphant ». Metammeh a succédé comme grand marché à un autre village, Kanara, situé dans le voisinage. Comparée aux groupes de cabanes des alentours, c'est presque une grande ville; avec les tokoul épars dans les environs, au milieu des champs de tabac, de cotonniers, de dourrah, elle occupe un espace d'environ 100 kilomètres carrés. Saccagée par les hordes de Théodoros, elle reprit bientôt toute son importance; de nouveau les coteaux qui bordent le Mechareh, affluent de l'Atbâra, se couvrirent de huttes où les marchands entreposèrent leurs denrées : Arabes, Foundj et Bedja reprirent le chemin du marché: des maisons en briques, dont le rez-de-chaussée est empli de marchandises, entourent le champ de foire. Cinq ou six mille négociants, Arabes pour la plupart, se rencontrent à Metammeh, et plus d'un millier d'Abyssins, portefaix, coupeurs de bois, vendeurs d'hydromel, descendent de leurs montagnes pour ramasser les miettes du festin. Des crocodiles nombreux se jouent dans le courant du Mechareh, sans se laisser effrayer par la foule, mais aussi sans attaquer personne : leur vie est protégée par le cheikh du Galâbat[1]. La plupart des résidents de Metammeh sont des Takroûr, qui donnent l'exemple du travail et de l'initiative industrielle aux populations voisines. Non seulement les Takroûr importent de l'Éthiopie des peaux, du café, du sel, de l'ivoire, quelques étoffes et des animaux de selle et de bât pour les vendre aux marchands venus du Nil, ils recueillent aussi avec soin les denrées de leur propre pays, miel, cire, tabac, maïs, gomme, encens, matières tinctoriales et pharmaceutiques[2]; ils vendent aux Abyssins la plus grande partie du coton dont ceux-ci ont besoin pour tisser leurs toges. Des provinces du Soudan ils reçoivent surtout des verroteries, des armes et les écus ou *talari* de Marie-Thérèse qui servent exclusivement de monnaie dans l'Éthiopie septentrionale. Quant au commerce des esclaves, naguère plus actif que tous les autres, on sait qu'il a été à diverses reprises officiellement interdit, mais qu'il a toujours repris : seulement ce trafic n'a plus lieu sur la place publique; en 1879, le produit de la vente des esclaves s'éleva à plus de 500 000 francs[3]. Lors de la domination égyptienne, le gouverneur de Khartoum entretenait dans le Galâbat une garnison de

[1] Luigi Caprotti, *Esploratore*, maggio 1882.
[2] Th. von Heuglin, *Reisen in Nordost-Afrika*.
[3] Gessi, *Esploratore*, 1879, n° III.

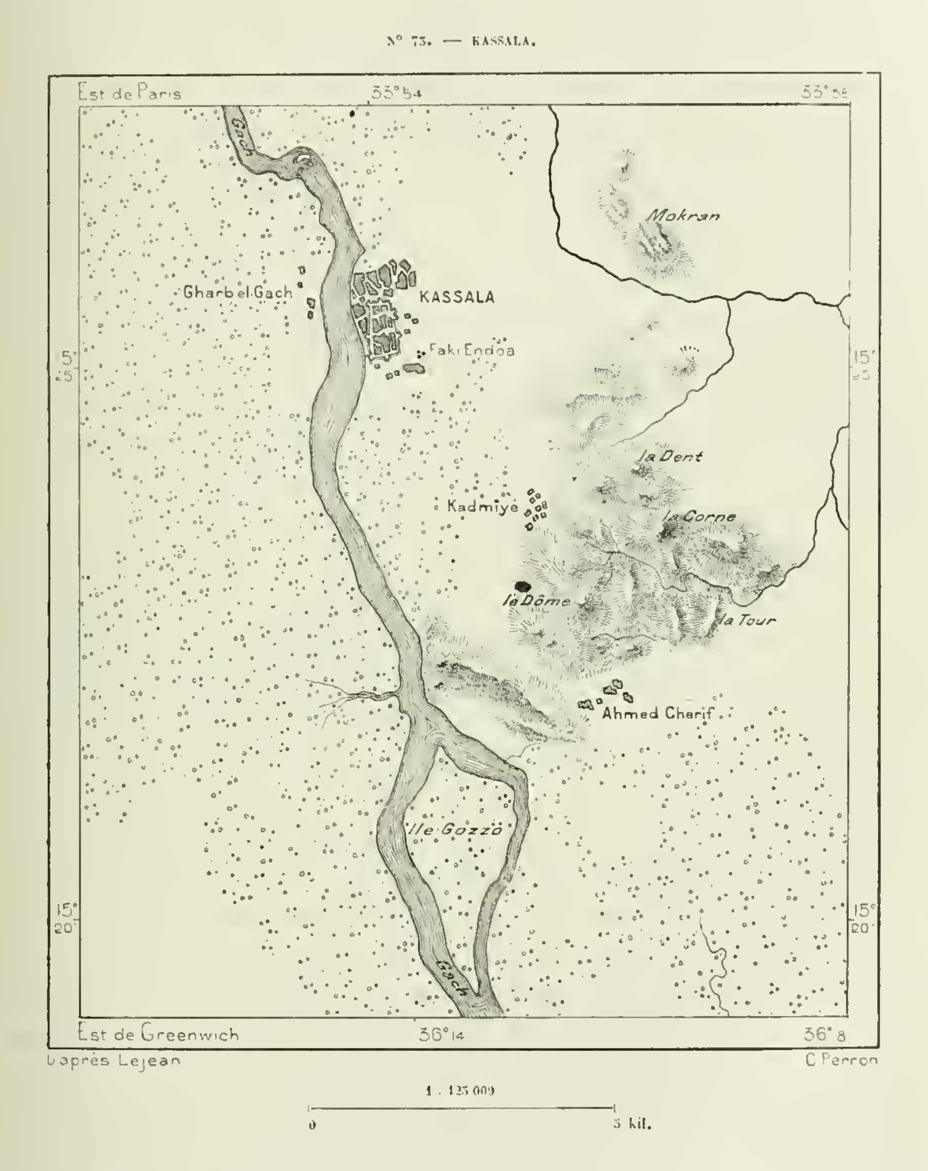
2000 hommes. Actuellement, le Galâbat est devenu une principauté indépendante, ne payant plus de tribut ni à l'Égypte, ni à l'Éthiopie.

Doka, sur la route de Metammeh à Abou-Ahraz, au confluent du Rahad avec le Nil Bleu, est un avant-poste commercial du Galâbat. Mais dans cette région des plaines le principal marché, sinon permanent, du moins temporaire, est le soûk Aboû-Sin ou « marché du Père Sin », appelé aussi Gedâref, comme la province dans laquelle il se trouve. Pendant la saison des pluies, le soûk Aboû-Sin n'est visité que par les nomades des alentours; mais dès que le kharif est terminé, que l'Atbâra et les autres rivières de la plaine sont redevenues guéables et que les marchands n'ont plus à craindre pour leurs chameaux et leurs bestiaux les piqûres de la mouche venimeuse, les caravanes arrivent de toutes parts et jusqu'à 15 000 individus se trouvent réunis sur le champ de foire. Avant la guerre, la gomme, la cire, le sel, les céréales, les bestiaux étaient les principaux articles de commerce sur le marché d'Aboû-Sin et des négociants grecs s'y mêlaient à la foule des Arabes et des Bedja. Tomat, au confluent du Settit et de l'Atbâra, est aussi un bourg où se font quelques échanges ; Gos-Redjeb, sur la rive gauche de l'Atbâra, est sur la route des caravanes entre Chendi et le port de Massaouah. Des ruines signalées par Burckhardt rappellent que les marchands égyptiens passaient également dans cet endroit en se rendant de Méroé aux plages d'Adulis.

Actuellement la ville la plus importante de la contrée est Kassala el-Louz, capitale de la province de Taka et, depuis 1840, forteresse principale de toute la région comprise entre le Nil et la mer Rouge; elle est aussi appelée Gach par les indigènes, comme le cours d'eau dont elle borde la rive droite. Après avoir été la place d'armes des Égyptiens contre l'Éthiopie, Kassala, évacuée par sa garnison musulmane, paraît destinée à servir de place avancée aux Abyssins contre les populations mahométanes de la plaine : en se substituant à l'Égypte comme puissance souveraine du Soudan, la Grande-Bretagne a fait au « roi des rois » ce don de joyeux avènement et de bon voisinage. Située à 570 mètres d'altitude et à la base occidentale d'un massif de rochers granitiques à « sept têtes » qui s'élève à plus de 500 mètres au-dessus de la plaine et de ses forêts de palmiers doum, Kassala offre un aspect saisissant, l'un des plus beaux de l'Afrique. Elle aurait succédé à une ville encore plus considérable, Faki Endoa, qui s'étendait le long du torrent à plus d'une lieue de distance. Dominée par un château fort dont on voit quelques vestiges sur l'une des « têtes » du rocher voisin, cette ville était la capitale de la nation des Hallenga, puissante alors, mais réduite de nos jours à de misérables groupes de pâtres et de

cultivateurs. La montagne est percée de grottes où s'étendrait un lac souterrain et dont les labyrinthes auraient été jadis habités par l'homme; quelques troglodytes vivraient encore dans les galeries de rochers. Par sa position sur le cours inférieur du Gach ou Mâreb, Kassala commande la

N° 73. — KASSALA.




distribution des eaux dans les terres riveraines; un pacha voulut même devenir le maître absolu de l'existence des tribus en arrêtant le cours du torrent devant Kassala pour le rejeter à l'ouest vers l'Atbâra et forcer ainsi les Hadendoa à venir en suppliant acheter un filet d'eau pour leurs champs. Sous la direction de l'Européen Werne, qui se prêta à cette œuvre

inique, une digue de 1615 mètres de long barra en effet le courant du Gach et le fit refluer dans les steppes occidentales; mais les Hadendoa, comprenant qu'il s'agissait de leur vie, attaquèrent la digue avec tant d'acharnement, malgré les soldats qui la défendaient, qu'ils eurent bientôt fait une brèche et que l'eau rentra dans son lit accoutumé[1]. Avant le soulèvement des tribus qui obéissent au Mahdi, Kassala avait pris une grande importance comme place de transit pour l'expédition des cotons et l'on voit encore une vaste usine à égrener où des centaines d'ouvriers étaient secondés par une machine à vapeur; Kassala préparait aussi des cuirs et fabriquait des nattes et du savon. Une première tentative faite en 1865 par le gouvernement égyptien pour faire communiquer Kassala avec Berber, Souakin, Massaouah par des lignes télégraphiques n'avait pas réussi; on perdit plus de 8000 chameaux dans cette entreprise; en 1871, un nouvel essai fut plus heureux, et l'on construisit enfin tout un réseau de télégraphes, dont les stations servaient en même temps de caravansérails aux voyageurs[2]. De Kassala à Massaouah on compte seize journées de marche par le chemin qui suivait, par le pays des Bogos, le télégraphe maintenant détruit. Des puits ont été creusés à côté de chaque station entre Kassala et Aboû-Alhraz[3].

Dans le voisinage de Kassala se trouvent quelques villages habités par des populations sédentaires de Hallenga, de Hadendoa ou de Bazên et, pendant la saison sèche, des campements temporaires s'établissent dans le lit desséché du Gach. A une trentaine de kilomètres à l'est, le bourg de Sabderat, dont les artisans tissent des étoffes, taillent le cuir, cousent des babouches, rappelle les atrocités du defterdar, qui massacra tous les habitants et fit dresser en cet endroit des pyramides de cadavres pour empester l'atmosphère et empêcher le repeuplement de la contrée. Au nord se succèdent les deux gros villages hadendoa de Miktinab et de Filik, qui ont de l'importance comme lieux de marché. Au sud-est, des cultivateurs bazên, à demi convertis à l'Islam, peuplent le village d'Elit, bâti à 400 mètres au-dessus de la plaine, sur une terrasse presque inaccessible, à mi-hauteur d'une montagne de granit évidée au sommet en un bassin cultivé de forme quadrangulaire : la « chaudière » d'Elit est probablement un fontis, comme on en rencontre fréquemment dans les roches percées de grottes. Au nord d'Elit, déjà sur le versant du khôr Barka, le village d'Algaden ou Algeden se compose de cabanes dispersées parmi les blocs

[1] Ferdinand Werne, *Feldzug von Sennaar nach Taka, Basa und Beni-Amer.*
[2] Rokeby, *Journal of the R. Geographical Society*, 1874.
[3] Penazzi, *Esploratore*, agosto 1882.

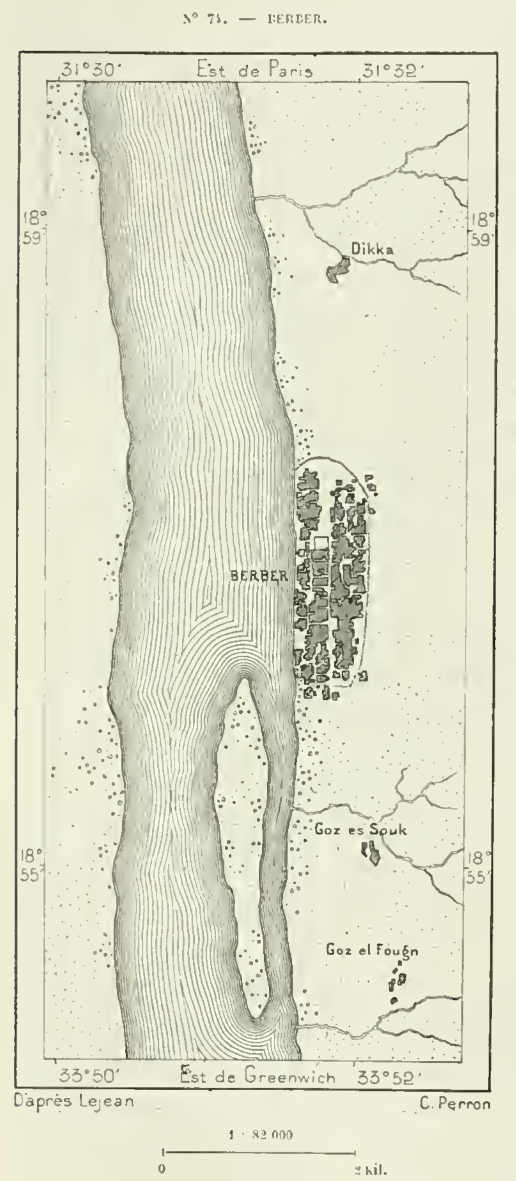
éboulés, sur les pentes de la montagne de Dablot ou Doblout, dominant un immense horizon de collines et de plaines entre les deux cours d'eau, Mâreb et Barka. Algaden est sur la route des Takroûr qui vont en pèlerinage à la Mecque et qui, de village en village, payent leur écot par des prédications, des prières et des amulettes[1]; ils ont converti la population d'Algaden, en grande partie bazên d'origine. Dans une plaine voisine, les gens d'Algaden et de Sabderat remportèrent, vers 1870, une victoire sanglante sur une armée d'Abyssins, qui laissèrent dix mille des leurs sur le champ de carnage[2]. Au sud-est d'Algaden, dans le pays des Barea, entre Gach et Barka, les Égyptiens avaient fondé récemment deux stations militaires, Koufit et Amideb. La première fut abandonnée en 1875, mais Amideb était encore occupée à l'époque du soulèvement général des tribus; c'est l'une des places que l'Angleterre a par traité livrée d'avance aux Abyssins. Au delà, sur un rocher qui se dresse à l'orient de la vallée de l'Anseba, Dolka fut longtemps inexpugnable pour les soldats du khédive. Dans le voisinage se voient les ruines d'une ville et d'églises chrétiennes portant des inscriptions éthiopiennes ou hymiaritiques[3]. Le bourg principal du pays des Habab est Af-Abad ou Tha-Mariam, situé dans une plaine circulaire, au pied d'une montagne escarpée percée de grottes.

En aval de Kassala, sur le Gach, et de Gos-Redjeb, sur l'Atbâra, il n'y a qu'une ville dans le bassin, Ed-Damer, située au sud du confluent dans la péninsule méridionale que forment le Nil et la bouche de l'Atbâra : là vivait la tribu des Makaberab, que Schweinfurth et Lejean croient être les Macrobiens presque légendaires de l'antiquité. Mais cette ville, qui fut jadis un marché très actif, a perdu de son importance commerciale en devenant une cité de saints et de docteurs; elle a des écoles jadis célèbres, foyers de propagande musulmane, mais elle n'est plus le rendez-vous des caravanes : c'est à une cinquantaine de kilomètres plus bas, sur la même rive du Nil, que se trouve le confluent commercial du grand fleuve et de ses tributaires de l'Éthiopie septentrionale. Berber, naguère capitale de province égyptienne, est le lieu d'entrepôt le plus considérable entre Khartoum et la frontière de l'Égypte proprement dite. Ainsi nommée des populations barâbra qui habitent cette région de la Nubie, Berber est officiellement désignée par l'appellation d'el-Mekheïr, el-Moukheïref ou el-Mecherif. Avant la guerre actuelle, pendant laquelle Berber a été presque entièrement détruite, la ville se prolongeait au bord du fleuve sur un espace de plu-

[1] Munzinger, *Ostafrikanische Studien.*
[2] Josef Menges, *Petermann's Mittheilungen*, 1884, n° V.
[3] Sapeto, *Petermann's Mittheilungen*, 1861, n° VIII.

sieurs kilomètres, dressant ses maisons blanches à terrasses entre les bouquets d'acacias et de palmiers. Quelques jardins entourent la ville, mais immédiatement au delà commencent les espaces incultes, presque déserts, visités seulement par les Bichârin nomades. C'est de Berber que part, ayant des puits pour lieux d'étape, la route des caravanes la plus fréquentée entre le Nil moyen et la mer Rouge : en cet endroit, la distance qui sépare le fleuve et la mer est, par la route sinueuse du désert, de 420 kilomètres seulement. Bien approvisionnés de vivres et d'eau, des voyageurs peuvent franchir facilement cet espace en moins d'une semaine, quoique d'ordinaire ils emploient quinze jours; tôt ou tard il suffira de quelques heures, grâce à une ligne ferrée, déjà commencée d'ailleurs, puisque les trains vont et viennent, sur un espace de quelques kilomètres, entre Souakin et le petit port de Handoub, situé au sud, sur la route de Tôkar; Berber deviendra le port d'expédition pour tout le commerce du haut Soudan : le Nil sera l'affluent commercial de la mer Rouge. Les deux routes de caravanes qui rejoignent Berber à Souakin traversent de vastes étendues sablonneuses où l'on ne trouve que des puits d'eau saumâtre, puis elles escaladent des hauteurs de granit et de porphyre : le col de Haratri, seuil de partage entre le bassin du Nil et celui de la mer Rouge[1], est à près de 900 mètres d'altitude, entre des

N° 74. — BERBER.

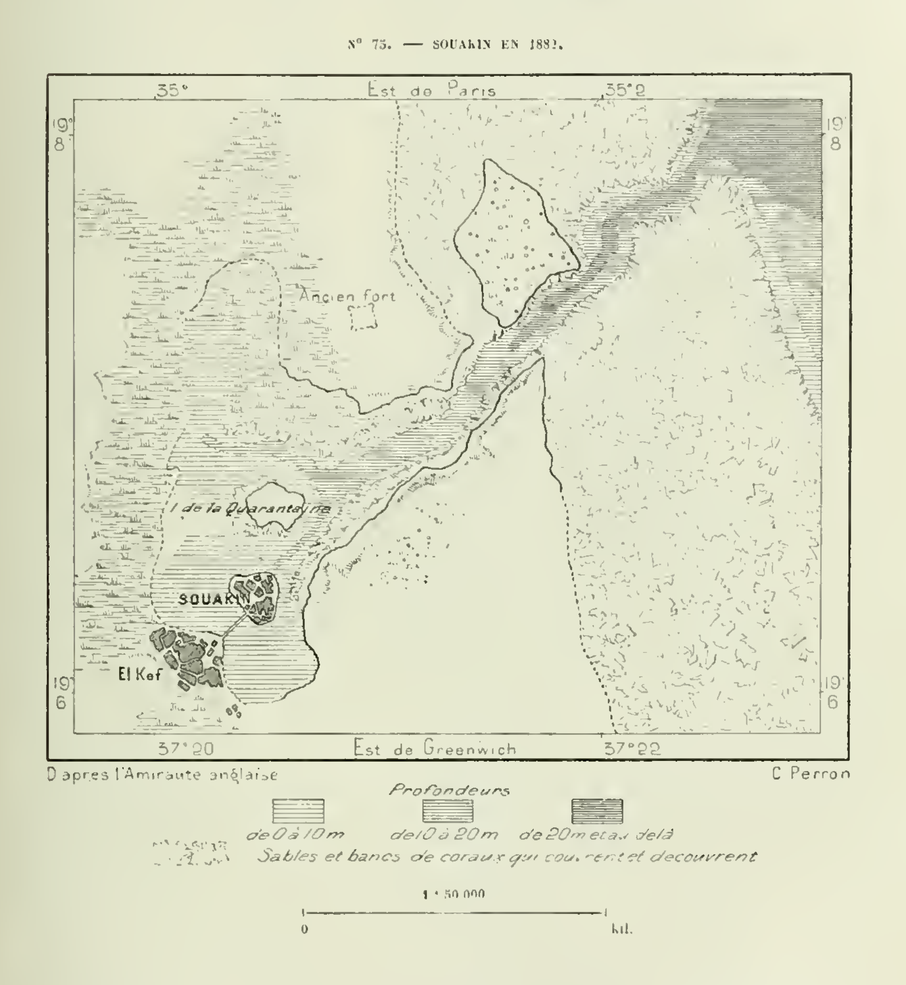



[1] Colborne, *Cornhill Magazine*, may 1884; — Mosconas, *Exploration*, 1er février 1884.

monts qui s'élèvent deux fois plus haut. Avant la guerre, 20000 chameaux, chargés de gomme, faisaient chaque année le trajet du désert entre les deux villes[1].

Souakin ou Sawakin est le port le plus sûr de toute la mer Rouge. Par la disposition des lieux, il ressemble à celui de Massaouah. La zone rive-

N° 75. — SOUAKIN EN 1882.




raine des bancs de corail est interrompue par un chenal tortueux qui pénètre à 4 kilomètres dans l'intérieur des terres et se termine par un bassin de forme ovale ayant environ 2 kilomètres du nord au sud. A l'ouest, des bancs de sable, qui rétrécissent la nappe d'eau, se continuent par des plages couvertes de palétuviers. Deux îles rondes, partiellement frangées d'écueils, dépassent de quelques mètres le niveau du bassin : une de ces îles, celle de Cheikh-Abdallah, n'a d'autres constructions que des

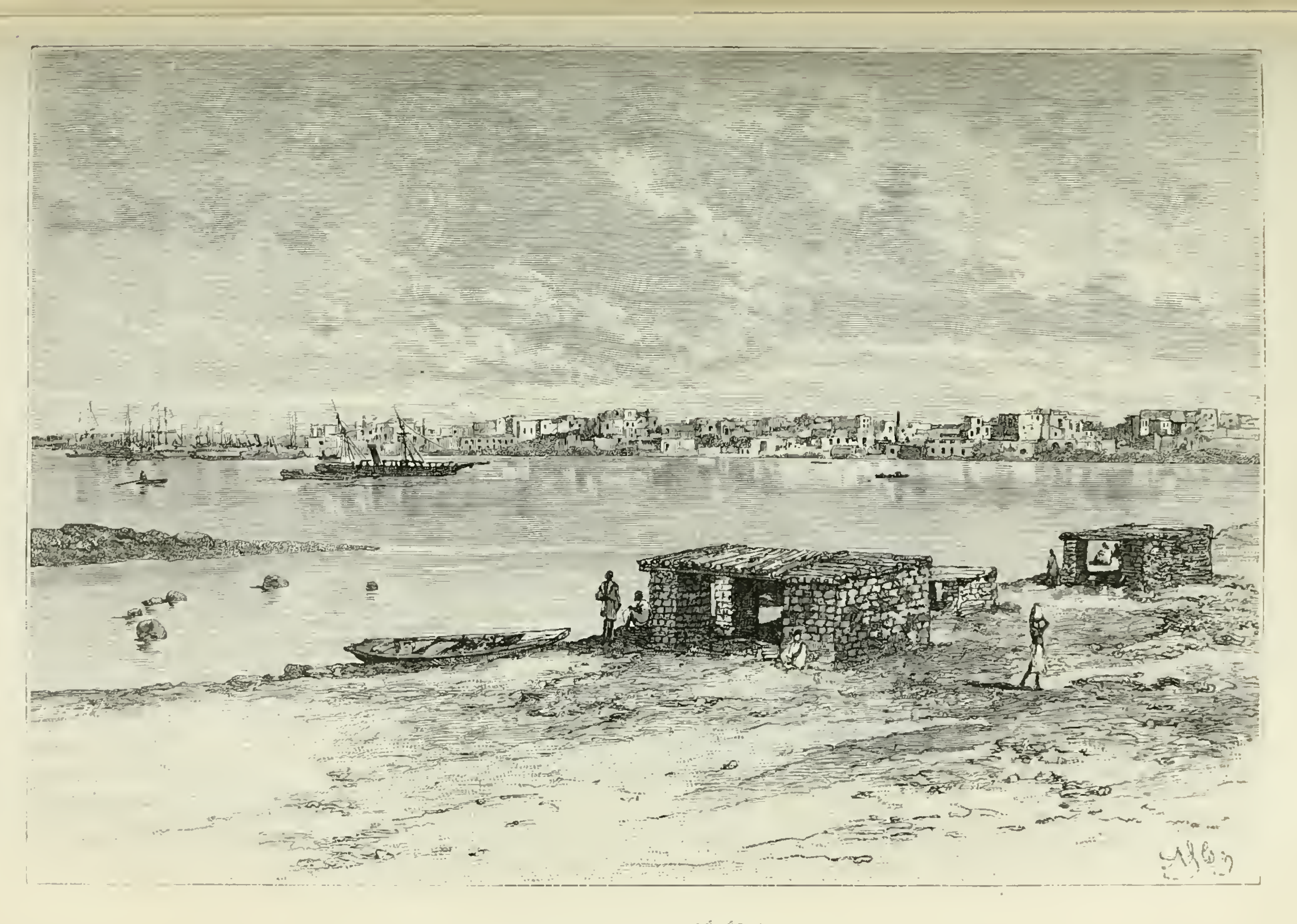
[1] A. Bernard, *Revue moderne*, 1er octobre 1884.

tombeaux ; l'autre, plus au sud, renferme la ville de Souakin proprement dite. C'est entre les deux îles qu'est le port principal, mais les navires du plus fort tirant d'eau peuvent mouiller également au nord de l'île de Cheikh-Abdallah ; dans cette espèce de lac qui de toutes parts semble enfermé par les terres, les embarcations sont parfaitement abritées des vents et de la mer. Le port, ouvert au milieu de parages fort dangereux par la multitude des récifs, mérite bien le nom de « havre des Dieux Sauveurs » que divers auteurs croient lui avoir été donné du temps des Ptolémée. Avant les événements de guerre qui ont valu à Souakin un nom retentissant dans l'histoire contemporaine, le mouvement de la navigation était annuellement d'une douzaine de bateaux à vapeur et d'environ trois cents barques arabes qui apportaient du riz, des dattes, du sel, des caouri et des marchandises européennes, pour prendre en échange des esclaves, des mules, des bêtes fauves et diverses denrées de la région des avant-monts éthiopiens, gomme, ivoire, plumes d'autruche, peaux, cire, musc, céréales et café [1]. Souakin est le port d'embarquement pour les pèlerins de la Mecque, au nombre de six à sept mille par an ; la traversée de la mer Rouge, jusqu'au port de Djeddah, est d'environ 350 kilomètres, y compris les détours dans les récifs. Les marchands d'esclaves venus de l'intérieur se présentent comme simples voyageurs, mais ils sont accompagnés de femmes, de concubines, de domestiques. Quand ils reviennent d'Arabie à Souakin, ils n'ont plus ni femmes, ni serviteurs [2] ; le divorce, la désertion, des événements imprévus les auraient débarrassés de leur famille et de leur suite.

La ville, que dominent quelques minarets, consiste en maisons de pierre, ornées de balcons et de moucharabiés en bois, très élégamment sculptés : c'est une cité cosmopolite où l'initiative commerciale appartient surtout aux Arabes ; Turcs, Hedarmeh ou « gens du Hadramaout », s'y rencontrent avec les négociants grecs ou maltais et les Occidentaux. Mais la population indigène, habitant des huttes de branchages couvertes en nattes, vit en dehors de l'île, dans le faubourg d'El-Kef, beaucoup plus étendu que la ville elle-même ; il est rattaché à Souakin par un pont bas d'une centaine de mètres de longueur, et depuis 1884 par un viaduc de voie ferrée. El-Kef borde de ses cabanes la plage méridionale du bassin, en face de Souakin, et se prolonge des deux côtés de la route de Berber. Les Ha-

[1] Mouvement du port de Souakin en 1880, d'après Amici :
758 navires, jaugeant 171 681 tonnes
Exportation de Souakin en 1879 : 6 414 025 francs.

[2] A. Bernard, *Revue moderne*, 1er novembre 1884.

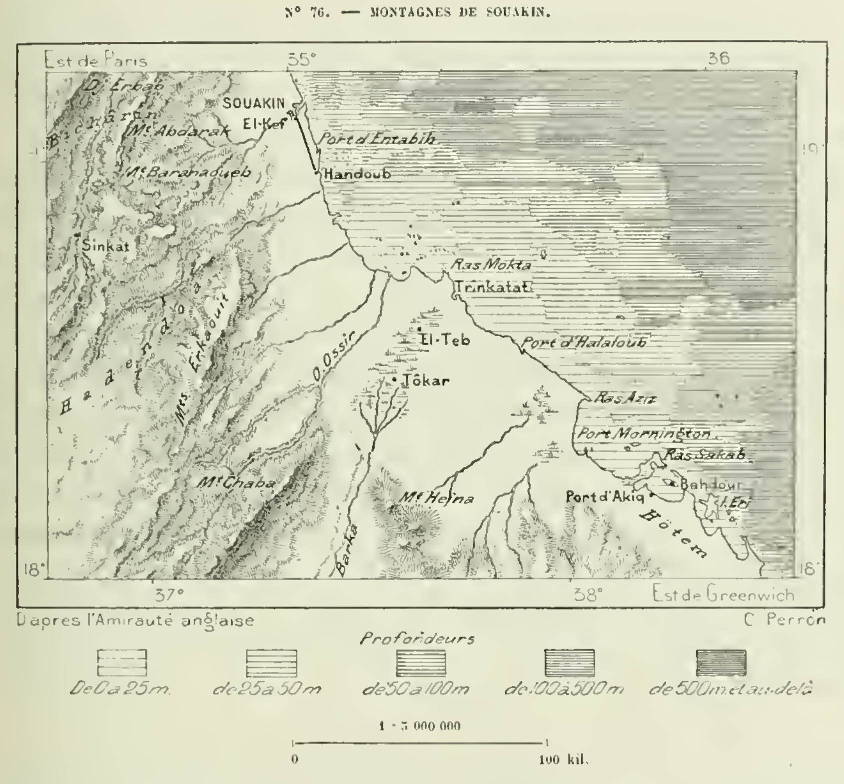


SOUAKIN. — VUE GÉNÉRALE

Dessin de Sloni, d'après une photographie communiquée par M. E. Cotteau.

dendoa qui peuplent ce faubourg s'occupent du transport et de l'arrimage des marchandises, de l'approvisionnement de la ville en combustible, viande, volailles, beurre, fruits, légumes, eau potable; en hiver ils sont deux fois plus nombreux qu'en été, saison pendant laquelle ils paissent leurs troupeaux sur les hautes montagnes voisines. Souakin, d'ailleurs bien défendue contre les incursions des pillards, grâce à sa position insulaire, dépend absolument pour son entretien du faubourg de la grande terre, et l'on a dû enserrer celui-ci d'une ceinture de fortifications pour

N° 76. — MONTAGNES DE SOUAKIN.




repousser les Arabes et les Bedja soulevés contre le gouvernement égyptien. L'importance capitale de Souakin pour le commerce et la puissance politique est parfaitement appréciée par les belligérants : les sanglantes affaires qui eurent lieu dans les environs, à l'ouest près du camp fortifié de Sinkat et des puits de Tamanieh, au sud-est devant la place forte de Tôkar et dans l'oasis d'El-Teb, prouvent combien il serait essentiel au monde musulman d'établir de libres communications entre la Mecque, capitale de l'Islam, et l'Afrique, sa province la plus vaste, peuplée des fidèles les plus fervents. Mais la Grande-Bretagne veille sur cette porte du continent africain, et c'est elle qui, sous le nom de l'Égypte, en prend définitivement

possession pour conquérir tout le bassin du haut Nil à son commerce et à son influence. Jusqu'à maintenant les Bedja soulevés n'ont pu avoir que des relations précaires avec leurs coreligionnaires de la côte opposée, au moyen de barques s'enfuyant la nuit des petits ports du littoral. Avant que Souakin ne fût bloquée par les Arabes soulevés, les négociants de la ville allaient passer leur temps de villégiature dans la vallée riante de Sinkat, qui s'ouvre, à 262 mètres d'altitude, entre des volcans éteints et des coteaux de marne rougeâtre d'une grande fertilité; les pentes ont été escarpées en terrasses, plantées d'acacias et d'arbres fruitiers. Tôkar, petit fort situé dans la plaine fertile où les eaux du Barka se ramifient en mille canaux d'irrigation, s'élevait au milieu du grenier de la province ; pendant la saison des semailles et celle des récoltes, plus de vingt mille travailleurs se pressent dans les champs de Tôkar[1].

Quelques-uns des havres, *marsa* ou *mirsa*, de la côte voisine pourront avoir de l'importance dans l'avenir, quand les montagnes et les collines de l'intérieur se seront couvertes d'habitants et de cultures. Un des plus utiles, comme débouché de la vallée du khòr Barka, sera certainement le port d'Akiq, vaste et profond bassin, bien abrité, comme celui de Souakin, par des îles et des péninsules ; ce port est certainement l'un des meilleurs de la mer Rouge. Dans l'île principale de la rade, une tribu de Beni-Amer a fondé le petit village de Badour, devant lequel les navires peuvent jeter l'ancre par 7 et 8 mètres de profondeur. Dans les parages de Souakin et d'Akiq l'eau marine fourmille d'animaux : souvent la surface de la mer est agitée jusqu'à perte de vue de vaguelettes que l'on croirait soulevées par la brise; elles sont produites par l'agitation de petits poissons, du genre des sardines, qui se jouent par milliards dans les couches superficielles de l'eau[2].

[1] Villes de la haute Nubie, avec la population approximative indiquée par les voyageurs :

| | | | |
|---|---|---|---|
| Bimbachi (Fadasi). . . . . . . | 1 000 hab. | Halfaya, d'ap. l'état-major anglais | 3 500 hab. |
| Famaka (Fazogl). . . . . . . . | 2 000 » | Chendi » » » | 2 500 » |
| Roserès, d'après Beltrame. . . . | 8 000 » | Gos-Redjeb, d'après Rokeby . . | 1 500 » |
| Karkodj. . . . . . . . . . | 2 000 » | Filik » » . . | 1 000 » |
| Senâr. . . . . . . . . . . . | 8 000 » | Metammeh (Galâbat), d'apr. Caprotti | 8 000 » |
| Wod-Medineh, d'après Marno . . | 2 000 » | Souk Aboû-Sin . . . . . . . . | 3 000 » |
| Messalamieh, en 1862 (Lejean). . | 18 000 » | Kassala, en 1882 . . . . . . | 10 000 » |
| Abou-Ahraz, d'après Moh. Moukhtar | 7 000 » | Ed-Damer, d'ap. l'état-maj. angl. | 2 000 » |
| Doka » » . | 5 500 » | Berber, en 1882. . . . . . . | 10 000 » |
| Khartoum, en 1882 . . . . . . | 70 000 » | Souakin et El-Kef, en 1882 . . . | 11 000 » |

Tôkar. . . . . . . . . . . . . . . 4 000 hab.

[2] Th. von Heuglin, *Reisen in Nordost-Afrika.*

## VII

### KORDOFÂN

Cette contrée, qui fut naguère une province égyptienne et qui devint, au commencement de l'année 1883, le centre d'un nouvel État conquérant, destiné probablement à n'avoir qu'une brève existence, est une région naturelle bien distincte, quoiqu'elle n'ait pas de limites précises. Dans son ensemble, elle forme un grand quadrilatère, orienté du nord au sud, parallèlement au cours du Nil entre le confluent du Sobat et celui du fleuve Bleu. Au sud et à l'orient, le Kordofân ou Kordofal a pour frontières naturelles les fonds arrosés par les eaux du Nil; au nord et à l'occident, il se confond avec les steppes que parcourent les tribus errantes. La superficie totale du pays, qu'il serait d'ailleurs impossible de mesurer sans lui donner des limites purement conventionnelles, peut être évaluée à 250 000 kilomètres carrés, soit à peu près la moitié de la France. Cet espace est très faiblement habité : en 1875, l'Américain Prout, officier de l'armée égyptienne, reproduisait un recensement d'après lequel les résidents des 853 villes et villages du Kordofân auraient été au nombre de 164 740 individus. A la même époque, les tribus nomades comprenaient un total de 114 000 personnes, mais le gouverneur de la province n'avait pas essayé de dénombrer les turbulents montagnards du midi[1]. Provisoirement, c'est à 300 000 habitants que l'on peut évaluer l'ensemble de la population du Kordofân : la densité kilométrique y serait donc de six personnes par cinq kilomètres carrés. Les guerres ont fréquemment dévasté le pays et l'on pense que le nombre des habitants a notablement diminué depuis les massacres qu'ordonna Mohammed-bey, le terrible « trésorier », qui conquit ces régions pour son beau-père Mohammed-Ali. De nouveaux massacres ont eu lieu depuis que le « Guide » ou Mahdi a fait du Kordofân le centre de son empire et que la guerre sainte a été proclamée dans ses camps.

Par la pente générale du sol, le Kordofân appartient au bassin nilotique : si les pluies étaient assez abondantes, les kherân, qui tarissent à l'issue des vallées montagneuses, descendraient jusqu'au Nil Blanc; même des eaux qui s'écoulent sur le versant occidental de la contrée trouvent temporairement leur voie vers le Nil, d'un côté par le Keïlak et le Bahr el-Ghazâl, de l'autre par le Ouâdi-Melek. D'ailleurs le niveau du sol, qui

[1] H. G. Prout, *General Report on the province of Kordofan.*

varie de 400 à 500 mètres d'altitude moyenne, ne change que faiblement dans une grande partie du pays : en maints endroits, les eaux d'écoulement auraient à cheminer incertaines, avant de se creuser un lit régulier dans la direction du Nil. Dans presque toute son étendue, le Kordofân est une steppe doucement ondulée où des monticules de quelques mètres de hauteur servent de points de repère pendant de longues heures de marche : il serait facile d'y faire rouler les chars et de remplacer par un service de voitures les transports à dos de chameaux[1]. Des pics isolés se montrent au milieu de la plaine, superbes d'apparence, grâce à l'uniformité générale des espaces qu'ils dominent; l'un d'eux, le Djebel-Kordofân (850 mètres), qui a donné son nom au pays, se dresse à une vingtaine de kilomètres à l'est de la capitale, El-Obeïd ; près de lui s'élève la pyramide presque régulière du Djebel el-Aïn. Les couches superficielles du sol se composent presque partout de sable granitique, débris décomposés de montagnes, qui renferment en abondance des parcelles de mica et qui se mêlent à des argiles impures; à une profondeur variable de 30 à 50 mètres, on trouve des roches de micaschiste.

A 200 kilomètres en moyenne à l'occident du Nil, la région médiane du Kordofân se redresse en massifs montagneux dont les cimes ont quelques centaines de mètres au-dessus de la plaine. Au nord-ouest du pays, le Djebel-Katoul et le Djebel-Kadja sont défendus du côté des plaines par des roches assez escarpées pour que des tribus indépendantes aient pu y trouver un asile contre leurs voisins; au nord, quelques massifs isolés, tels que le Djebel-Haraza, aux roches de granit, dominent la route serpentine des caravanes entre El-Obeïd et Dongola. Au centre du Kordofân, le Djebel-Deyer, couvrant un espace d'environ 500 kilomètres carrés, élève ses croupes à plus de 800 mètres d'altitude, soit à 300 mètres au-dessus des steppes environnantes. Ses murailles extérieures lui font comme une enceinte, percée d'un petit nombre de brèches; mais dans l'intérieur, disent les indigènes, s'ouvre une vallée profonde, bassin ruisselant d'eau, rempli d'ombrages, que les nomades des alentours décrivent comme un paradis. Au sud de ce massif, la steppe ne se développe plus, comme dans le nord du Kordofân, en longues vagues monotones, n'ayant d'autre végétation arborescente que des bouquets de petits acacias et çà et là un baobab aux branches anguleuses se profilant sur l'horizon : c'est une plaine unie, fertile et bien boisée, d'où l'on voit, ceints à la base d'un cercle

[1] Wilson and Felkin, *Uganda and Egyptian Soudan ;* — Sidney Ensor, *Journey through Nubia and Darfour.*

vert, les cônes bleuâtres des monts Tagala, alignés du nord au sud sur un espace d'au moins 50 kilomètres vers les steppes que parcourent les Baggâra. Plus à l'ouest, les autres massifs montagneux, également formés de roches granitiques, ont pris le nom général de Djebel-Nouba ou de Dâr-Nouba, c'est-à-dire « Pays des Nouba », d'après les populations qui les habitent.

Les montagnes du Kordofân méridional reçoivent une quantité d'eau plus considérable que celles du nord. Les averses qui tombent dans le Djebel-Nouba suffisent pour alimenter un khòr, Aboû-Hablé, qui coule à l'est et au nord-est à la distance de plus de 300 kilomètres avant de disparaître dans le sol : on dit même qu'en certaines années pluvieuses un peu d'eau du Kordofân se serait déversée dans le Nil par ce lit fluvial. Sur le parcours de l'Aboû-Hablé, l'eau surabondante forme dans la saison du kharif, c'est-à-dire de juin en octobre, des nappes d'eau temporaires, désignées d'ordinaire sur les cartes comme des « lacs » par excellence, El-Birket, El-Rahad. Il est rare que l'eau se maintienne dans ces réservoirs jusqu'à la fin de la saison sèche; mais, en creusant le sable du fond à 2 ou 3 mètres de profondeur, on recueille encore assez de liquide pour que les animaux et les hommes puissent s'y désaltérer. La plupart des autres aiguades, généralement désignées sous le nom de *foulah*, ne contiennent d'eau que pendant la saison des pluies. Dans la région peuplée du Kordofân septentrional, évaluée par Prout à la superficie de 45 000 kilomètres, il n'y a ni rivière, ni mare, mais seulement des puits creusés en forme d'entonnoirs, à 25 et même à 50 mètres de profondeur, jusqu'à la couche de micaschiste, strate imperméable sur laquelle glissent les eaux de pluie, filtrées par le sol léger de la surface; des degrés taillés sur le pourtour de l'excavation permettent de descendre jusqu'à la nappe liquide. L'exploration scientifique de cette contrée a constaté l'existence de huit cents puits, mais au moins deux cents sont complètement à sec pendant une moitié de l'année, et plusieurs ont une eau saumâtre ou même saline : d'après d'Escayrac de Lauture, d'après Matteucci, la dessiccation générale du pays depuis quelques générations serait un fait incontestable : nombre de puits, qui fournissaient autrefois de l'eau en abondance, ont dû être abandonnés[1]. La part annuelle des pluies, qui est en moyenne de 35 centimètres à El-Obeïd, un peu plus considérable dans les montagnes du sud, et moindre dans celles du nord, ne suffit pas à remplir toutes les excavations pratiquées dans les fonds. Aussi des villages entiers sont-ils abandonnés pendant la saison des sécheresses : dès que le *dokhn*, la seule espèce de millet qui réussisse sous ce climat sec,

[1] *Le Désert et le Soudan; — Esploratore.*

a été récolté par les cultivateurs, ils descendent vers les puits qui conservent un peu d'eau pendant toute l'année et ne reviennent à leurs champs qu'aux premiers jours du kharif. Dans les villes et les bourgs, l'eau est un objet de commerce, et vers la fin de la saison sèche elle coûte parfois à El-Obeïd plus cher que le vin dans les contrées de production : en 1875, le vase de six à huit litres d'eau se vendait un talari [1].

Malgré l'altitude du Kordofân, la température de la contrée est une des plus chaudes de la Terre. La saison des grandes chaleurs commence en mars : alors la colonne thermométrique s'élève fréquemment à 40 degrés centigrades à l'ombre, et l'air devient presque irrespirable quand le sable du désert vient s'y mêler. Après les trois mois du *sef* ou saison des sécheresses, des nuages épais qui s'amoncellent à l'horizon du sud annoncent le kharif. Vers les premiers jours de juin, les averses se succèdent, violentes, mais en général de courte durée et fréquemment séparées par des intervalles de beau temps. La saison pluvieuse débute ordinairement par un grand désordre des airs, par un tournoiement des vents sur la steppe; mais bientôt la marche des courants atmosphériques se régularise et le vent du sud-ouest, prolongement du vent alizé du sud-est dans l'hémisphère méridional, s'établit dans cette partie de l'hémisphère du nord, suivant la marche du soleil. Pendant cette saison, la température, remarquablement uniforme, se maintient de 25 à 35 degrés : l'écart du thermomètre est seulement de 7 degrés de l'échelle centigrade. Il semblerait qu'un pareil climat dût être fort agréable; mais les vapeurs qui saturent l'atmosphère et auxquelles se mêlent les miasmes des bas fonds, alternativement emplis et desséchés, rendent le séjour du Kordofân très dangereux, et les Arabes, les Turcs, les Européens, n'échappent pas aux fièvres endémiques, souvent mortelles. Vers la fin de septembre, après trois ou quatre mois de pluies intermittentes, le vent change : le courant alizé du nord-est, ramené au sud par la marche du soleil vers le tropique du Capricorne, s'établit en apportant les froidures; pendant les nuits la température descend parfois à 15 degrés centigrades.

La flore du Kordofân n'est pas très riche : acacias, tamariniers, baobabs, tels sont les arbres qui donnent à la campagne sa physionomie caractéristique dans les régions qui ne sont pas stériles ou du moins complètement déboisées. Les acacias qui fournissent la gomme du commerce appartiennent à diverses espèces. L'arbre à écorce grise sur lequel on recueille la meilleure qualité de gomme, parsème en bouquets nombreux la partie orientale du

[1] Prout, ouvrage cité.

Kordofân. Dans la région méridionale, les acacias à écorce rouge, qui donnent des produits moins estimés, s'étendent en vastes forêts presque inutiles au point de vue économique ; bien peu nombreux sont les villageois ou les nomades qui se donnent la peine de détacher de l'arbre les gommes transparentes qui en découlent. La récolte par excellence, dans presque tout le Kordofân, est celle du dokhn (*penicilaria typhoides*), dont la vie, des semailles à la moisson, dure seulement quatre mois, le temps du kharif : cette espèce de millet se contente d'une si faible part d'humidité, qu'elle prospère mieux sur les monticules sableux que dans les bas fonds ; les neuf dixièmes de la population se nourrissent de dokhn. Le dourrah ou millet d'Égypte n'est cultivé que dans les vallées bien arrosées des montagnes. Le froment, le sésame, les arachides, les haricots, le tabac, le cotonnier, se voient dans quelques districts voisins de la capitale; le chanvre sert à tresser les parois des cabanes.

C'est un produit naturel, la gomme, qui entre pour la plus forte part dans le commerce d'exportation des denrées végétales du Kordofân ; de même la chasse contribue plus que l'élève du bétail au mouvement des échanges : les plumes d'autruche sont le plus précieux objet que les caravanes du nord demandent aux indigènes. Toutefois ceux-ci ont presque entièrement dépeuplé d'autruches les plaines orientales de la contrée[1] : on ne rencontre les oiseaux en bandes qu'à l'ouest des montagnes de Kadja et sur les confins du Fôr. Les steppes du Kordofân conviendraient admirablement à l'élève de l'autruche ; mais actuellement cet oiseau n'est domestiqué dans aucun enclos, et chaque année les chasseurs travaillent par leurs massacres à diminuer le nombre. Les ibis sont très communs dans le Kordofân ; on trouve jusqu'à cinquante de leurs nids sur un même arbre ; comme la cigogne, cet oiseau est sacré, et les gens du pays ne tolèrent pas que des étrangers le tuent[2]. Les habitants du Kordofân ont quelques animaux domestiques, chevaux, ânes, chèvres et brebis ; mais les bêtes de somme appartiennent surtout aux tribus errantes. Au sud les Baggâra possèdent au moins cent mille bœufs à bosse, dressés à porter les fardeaux, mais sans aucune utilité pour le labour; les vaches ne fournissent que très peu de lait. La rareté de l'eau dans les plaines a changé les habitudes du bétail dans le Kordofân : les animaux ne visitent l'abreuvoir qu'une fois

[1] Articles d'exportation du Kordofân et du Fôr en Égypte, avant la guerre, d'après Prout :

| | | |
|---|---|---|
| Plumes d'autruche | 2 150 000 | francs. |
| Gomme | 1 575 000 | » |
| Peaux | 62 500 | » |

[2] Ign. Pallme, *Beschreibung von Kordofân.*

tous les deux ou trois jours. Quant aux chameaux, ils ne prospèrent que dans le Kordofân septentrional, chez les nomades Kababich ; au sud du treizième degré de latitude, ils dépérissent, pourchassés par les essaims de mouches et de taons.

Le Kordofân central, dans le voisinage d'El-Obeïd, est un des pays de l'Afrique orientale où la population est relativement dense ; dans un cercle d'une centaine de kilomètres de rayon autour de la capitale, les villages sont en moyenne à 4 ou 5 kilomètres seulement les uns des autres. Chaque tokoul ou cabane de chaume à paroi circulaire et à toit conique est enclos d'une haie d'épines et parfois le village entier est entouré d'une enceinte de même nature. Les résidents de ces groupes permanents d'habitations sont de race très mêlée et l'on ne peut y reconnaître facilement le type originaire. Fondées comme stations de commerce sur les routes du Nil aux pays de l'Afrique centrale, les villes du Kordofân sont des lieux d'appel pour les marchands qui viennent s'y reposer de leur marche à travers les déserts environnants. Les soldats, les esclaves de toute provenance qui accompagnent les trafiquants, contribuent à mélanger la race et à en rendre indistincts les éléments primitifs : la population qui résulte de ces croisements est intelligente, joyeuse, bavarde, « folle de danse et de plaisir »[1]. Dans quelques villages vivraient encore des Ghodiat, Gilledat ou Gowameh, représentant, dit-on, la descendance plus ou moins pure des aborigènes. D'après Munzinger, qui leur donne le nom de Kadejat, ils seraient apparentés aux Foundj. Ils habitent à l'est et au sud de la montagne du Kordofân et du Djebel-Aïn ou « Mont des Eaux », et, malgré les conquêtes et les changements de régime politique, ils constitueraient encore un groupe autonome. Ils reconnaissent un des leurs comme cheikh et lui payent le tribut ; mais quand ils ont à se plaindre de lui, ils prient un fakih de lui ôter le turban d'investiture et de le placer sur la tête d'un autre individu. Cela suffit pour accomplir le changement de pouvoir[2].

En vertu d'une longue occupation, les arrière-neveux d'envahisseurs venus à une époque déjà lointaine sont considérés comme ayant plus que d'autres droit au nom de Kordofânais. Tels sont les Mousabat, qui se disent être originaires du Fôr[3] et dont le chef, résidant à El-Obeïd, prend encore le nom de sultan. Tels sont aussi les Koundjara, de race également

[1] G. Lejean, *Voyage aux Deux Nils*.
[2] Munzinger, *Ostafrikanische Studien*.
[3] Prout, ouvrage cité.

fôrienne, qui s'étaient emparés du Kordofân à la fin du dix-huitième siècle, et qui durent céder le pouvoir aux Égyptiens, en 1820, après la bataille de Bara. Un millier d'entre eux vivent encore isolés dans quelques villages des environs d'El-Obeïd et leur chef prend le titre de sultan, comme celui des Mousabat. Il y a une vingtaine d'années, quelques Koundjara parlaient leur idiome fôrien, mais de nos jours l'arabe est devenu

N° 77. — RÉGION CENTRALE DU KORDOFÂN.

D'après Prout — C. Perron

1 : 650 000

0 — 10 kil.

d'usage général, chez eux comme chez tous les fils des conquérants fôriens. Des Zoghawa, restes de la nation qui au douzième siècle dominait tout l'espace compris entre les monts du Darfour et le Nil, se voient encore dans la partie septentrionale du Kordofân. Les autres habitants de la contrée dont on peut constater l'origine sont les Arabes Djalin, qui ont presque tout le commerce entre les mains, et les gens du Dongola, les Danagelé ou Danagla, qui étaient chargés par le gouvernement égyptien de recueillir l'impôt. Des Syriens chrétiens et musulmans, des Arnautes, des

Grecs sont les éléments de population non africaine que l'on rencontre au Kordofân et qui contribuent au mélange des races. Mais le renouvellement provient surtout des gens des tribus avoisinantes amenés par les traitants, Nouba, Denka, Bongo; en outre, des Takroûr, des Fellata et autres immigrants de l'ouest, voyageant à la fois pour vendre leurs marchandises et pour propager la doctrine du Coran sur la route des villes saintes, s'établissent dans le pays et, mariés aux filles des Arabes, constituent de nouvelles tribus. Un grand nombre de Takroûr viennent pour offrir temporairement leurs services au temps des semailles ou des récoltes et se fixent dans le pays quand ils y sont bien accueillis. Les îles du fleuve Blanc, qui d'ailleurs ne sont pas considérées comme appartenant au Kordofân, sont presque toutes habitées par des Arabes : l'une d'elles, la plus grande et l'une des mieux cultivées, est celle d'Abba, dans laquelle le Mahdi, Mohammed-Ahmed, révéla sa mission à ses premiers disciples, et remporta sur les Égyptiens, en 1881, sa première victoire.

Les Nouba, qui peuplent le Djebel-Deyer, au sud du Kordofân, et dont on rencontre aussi des faibles restes en d'autres massifs de montagnes, ont une langue à part, et l'on ne saurait dire avec certitude qu'ils soient les parents des Nubiens, dont ils sont séparés par le désert et par d'autres populations. Chassés des plaines et refoulés dans les montagnes, ils mènent une vie précaire, considérés comme des bêtes fauves et poursuivis comme tels; le nom de Noubovi est synonyme d'esclave dans le Kordofân, et c'est en effet à la condition d'esclaves que sont réduits ceux que l'on parvient à capturer; leurs petites communautés républicaines n'ayant pu se confédérer solidement, ils n'opposent aucune résistance à leurs ennemis. Cependant il existe quelques villages de Nouba qui, moyennant tribut, vivent en paix dans le voisinage de la plaine et peuvent descendre aux marchés pour y vendre leurs denrées. Les Nouba s'habillent comme les Arabes, mais ils ne tressent point leurs cheveux; ils sont complètement noirs et leurs mâchoires sont fortement avancées : ils n'ont pas cette finesse de traits qui distingue les Nubiens riverains du Nil. D'après le témoignage de Munzinger, ils seraient aussi parmi les moins intelligents des Nigritiens : comme esclaves, on ne peut les employer qu'aux travaux grossiers de force et de routine, mais ils sont bienveillants, honnêtes, constants dans l'amitié. Quand ils se trouvent à côté des mahométans, les Nouba se disent les serviteurs d'Allah; mais il ne paraît pas qu'ils lui rendent de culte : leurs seuls prêtres sont des « faiseurs de pluie », des magiciens qui guérissent les maladies par des gestes et des incantations : les pratiques de la circoncision sont antérieures chez eux à l'influence de l'Islam. Les vocabulaires



LE DJEBEL-AÏN.

Dessin de Th. Weber, d'après Marno.

de Munzinger, de Russegger, de Rüppell, de Brugsch prouvent que le dialecte des Nouba s'écarte peu de celui des Nubiens nilotiques; les principales différences portent sur quelques parties du vocabulaire. A l'ouest des Nouba vivaient des populations encore plus sauvages, les Gnouma, nègres de haute taille, qui ne portent aucun vêtement[1]. On raconte de ces peuples qu'ils tuent les vieillards, les infirmes et les malades atteints d'une affection contagieuse, afin d'abréger leur voyage dans un monde meilleur : à côté du cadavre on met dans la fosse des vivres, une pipe de tabac, des armes et deux paires de sandales[2].

Les Tagala, Tégélé ou Dogolé habitent les montagnes du même nom. Voisins des Nouba, ils parlent une langue tout à fait distincte par les mots et la structure. Eux-mêmes se disent Foundj[3], quoiqu'ils ne puissent plus comprendre leurs frères de l'île de Senâr : leur roi porte le tricorne d'apparat en forme de « bonnet d'âne », qui servait autrefois de couronne au souverain des Foundj et que leur ont emprunté depuis les deglel ou princes des Hallenga, des Hadendoa, des Beni-Amer[4]. Les Tagala n'ont pas le nez aplati et la mâchoire avancée de la plupart des tribus nigritiennes : leurs traits sont réguliers, leur regard vif; on vante leur intelligence et leur adresse : comme esclaves, ils sont beaucoup plus appréciés que les Nouba et malheureusement on a souvent l'occasion de les comparer à ce point de vue, car ils sont tenus pour la propriété personnelle de leur roi, maître adoré dont on ne peut s'approcher sans ramper sur le ventre, en grattant la terre de la main gauche. Nul ne se marie sans la permission du roi; nul ne reste libre s'il plaît au roi de le vendre comme esclave. De même le père a le droit légal de se défaire de ses enfants et dans les temps de famine les négriers vont en tournée d'achats de village en village : le mahométisme, qui est devenu récemment la religion du pays, n'a pas encore triomphé des anciennes mœurs. Les Tagala résistèrent avec vaillance aux Égyptiens et ceux-ci n'eussent jamais réussi à s'emparer de la forteresse naturelle qu'habitent les montagnards, si les disputes pour la possession du trône n'avaient ouvert le chemin aux envahisseurs. Sur le plateau des Tagala s'élèvent çà et là d'abruptes collines, portant chacune à sa crête un petit village entouré de murs et de buissons épineux : c'est l'acropole de la commune; des souterrains creusés dans le roc et communiquant avec l'extérieur par des issues cachées reçoivent les provisions et servent parfois de

[1] Comboni, *Annales de la Propagation de la Foi*, 1878.
[2] R. Lepsius, *Briefe aus Aegypten, Aethiopien und der Halbinsel des Sinaï*.
[3] Hartmann und Barnim, *Reise durch Nordost-Afrika*.
[4] W. Munzinger, ouvrage cité : — G. Lejean, *Voyage aux Deux Nils*.

refuge aux habitants. Pour donner une idée du grand nombre de villages fortifiés, qu'habitent les Tagala, on dit que leur pays n'a pas moins de « quatre-vingt-dix-neuf montagnes »; le pays des Nouba, plus étendu, en aurait cent[1]. La contrée des Tagala pourrait devenir la plus riche du Kordofân; le sol en est fertile et relativement bien arrosé, ses habitants sont ingénieux et, presque seuls parmi les gens du Kordofân, ils ont appris à cultiver les pentes trop rapides au moyen de terrasses soutenues par des murs en pierres sèches[2] : le petit massif de Wadelka, au sud-est des monts Tagala, est aussi entouré de gradins réguliers, comme les collines avancées des Alpes, au-dessus de la plaine lombarde. Très habiles forgerons, les Tagala importent du fer pour fabriquer des armes et des instruments de travail; mais les gisements de cuivre qui existent dans leurs montagnes sont encore moins exploités que les sables aurifères de la contrée des Nouba. L'or du Kordofân n'est pas aussi apprécié que celui du Fazogl, à cause de sa couleur[3].

Les régions cultivées du Kordofân sont de tous les côtés entourées par des populations nomades, connues sous le nom général de Bédouins et divisées en deux groupes principaux de tribus, au nord les Kababich ou « Chèvriers », au sud les Baggâra ou « Vachers ». Ces noms, qui indiquent simplement le travail et le genre de vie des tribus, n'impliquent aucune différence de race et peut-être Kababich et Baggâra appartiennent-ils à une même souche ethnique; d'après Brun-Rollet, les Baggâra se donnent eux-mêmes le nom de Gema[4]. Les différences du sol et du climat ont dû se reproduire dans la différence des occupations : la chèvre et le chameau prospèrent dans les plaines septentrionales presque toujours altérées; les bêtes à cornes n'ont de l'eau en quantité suffisante que dans les steppes du midi. Tous les « Bédouins » du Kordofân se disent d'origine arabe et tous parlent en effet la langue du Prophète; mais, ainsi que le remarque Munzinger, « l'idiome n'a qu'une importance secondaire en ethnologie : c'est la manière dont on le parle qui est le fait caractéristique. » Or, de tous les « Arabes » des régions nilotiques, les Baggâra, et après eux les Kababich, sont ceux dont la prononciation diffère le plus de celle des Arabes péninsulaires : un grand nombre de sons usuels dans la langue classique leur sont inconnus et d'autres sons les remplacent, peut-être l'héritage d'une langue disparue. Les Kababich, plus civilisés, grâce à leur position géographique, ne s'occupent pas uniquement de l'élève de la chèvre et du

[1] D'Escayrac de Lauture, ouvrage cité; — Ign. Pallme, *Beschreibung von Kordofân*.
[2] Prout, ouvrage cité.
[3] Werner Munzinger, ouvrage cité.
[4] *Le Nil Blanc et le Soudan.*

chameau; ils cultivent aussi le sol dans les terres basses qui bordent le Nil et y fondent des villages permanents; prudents convoyeurs, ils accompagnent les caravanes d'El-Obeïd aux stations du Nil. Quelques tribus de Kababich portent d'immenses chapeaux, pareils à ceux des kabyles de Tunis et d'Alger[1]. Les Baggâra n'ont d'autres travaux que ceux de paître leur bétail, de chasser l'éléphant, le buffle et d'autres grands animaux et parfois de courir sus à l'homme. Dès que les pâturages n'offrent plus une nourriture suffisante à leurs troupeaux, ou lorsque le taon s'acharne à la poursuite du bétail, ils lèvent leur camp ou *fergan*, chargent sur les bœufs les nattes qu'ils avaient disposées en forme de tentes, et, suivis de la bande féroce de leurs petits chiens, ils émigrent vers un autre site de la steppe. Carlo Piaggia rencontra une de ces caravanes de Baggâra fugitifs, qui se développait sur une longueur de 4 kilomètres : hommes et bestiaux, elle comprenait au moins cinquante mille individus; des oiseaux, comme entraînés par la colonne d'air que déplaçait la caravane, tourbillonnaient par myriades autour des animaux, les débarrassant de leurs parasites[2]. La plupart des Baggâra ont la peau rouge de l'indigène américain[3] et pour la beauté du corps, la forme athlétique de la poitrine et des épaules, l'élégance des mains et des pieds, ils n'ont que peu de rivaux parmi les hommes. Leur costume est le même que celui des villageois du Kordofân : eux aussi portent une espèce de chemise blanche, rayée de rouge, qui laisse le bras droit à découvert; ils s'ornent de verroteries, d'anneaux, d'objets en ivoire et en corne. Les femmes suivent encore pour leur chevelure l'antique mode égyptienne représentée sur les monuments, et leurs tresses, qui tombent devant à la moitié du front et des deux côtés sur les épaules, sont ointes de beurre et de pommades aromatiques; l'anneau doré que nombre de femmes se passent dans une narine, se rattache souvent à une chaîne suspendue en arrière de la chevelure : on dirait la rêne dont se sert le chamelier pour conduire sa monture. Les hommes portent la lance, qu'ils manient avec adresse, et déjà les armes européennes, épées de Solingen, fusils de Liège, leur sont devenues familières; peu d'Arabes sont aussi belliqueux et pratiquent avec plus de scrupule les devoirs de la vendetta.

Les Baggâra sont parmi les plus zélés des musulmans et c'est avec ferveur que, sous la direction du Mahdi, ils se sont jetés dans la guerre sainte; maintes fois ils ont franchi le Bahr el-Arab pour attaquer les popu-

[1] Cuny, *Journal de Voyage de Siout à El-Obeïd.*
[2] *Bollettino della Società Geografica Italiana*, 1880.
[3] Prout, ouvrage cité.

lations nègres du pays des Rivières, et vers la fin de l'année 1883, date des nouvelles les plus récentes, l'issue de la guerre était encore incertaine[1]. Quoi qu'il en soit, l'Islam, tout en se répandant du Kordofân vers les contrées des alentours, est loin d'avoir fini son œuvre dans le pays même et nombre de pratiques interdites par le Prophète se sont maintenues : pour les Kordofânais la principale différence du paganisme au mahométisme est que, dans un cas, l'amulette est un morceau de corne ou un chiffon, tandis que dans l'autre il est formé d'un sachet enfermant un verset du Coran ou la prière écrite par un fakih.

Le mariage temporaire se pratique dans tout le Kordofân : même à El-Obeïd, la coutume du « quart-franc », que l'on attribue spécialement aux Hassanieh, se retrouverait dans un grand nombre de familles d'autres peuplades. La polyandrie, réglée pour chacun des maris par un achat partiel de la femme, serait une institution des plus communes. Chez les Ghodiat de la campagne, chez les Arabes Djoama aucune jeune fille n'a le droit de se marier avant de présenter à son frère ou à son oncle un enfant, fils de père inconnu[2], qui servira d'esclave au chef de la famille. En d'autres tribus, la femme n'appartient qu'au plus fort ou au plus endurant. Au jour désigné, les jeunes gens qui se disputent la possession d'une jeune fille s'assemblent, armés de la courbache, devant les anciens et les femmes, et ceux d'entre eux qui subissent le plus de coups sans se plaindre, sont jugés dignes de remporter le prix. D'autres fois, deux rivaux se couchent par terre, l'un à droite, l'autre à gauche de la jeune fille, et celle-ci, dont les coudes sont armés de couteaux aigus, s'appuie de tout le poids de son corps sur les cuisses nues des jeunes gens. Celui qui subit le plus galamment l'horrible blessure devient l'époux fortuné et le premier soin de la femme est de panser la plaie qu'elle a faite. Mainte autre coutume témoigne de l'énergie barbare de ces « Arabes » du Kordofân et du Fôr. Souvent, quand un vieillard sent approcher sa fin, il s'éloigne des cabanes sans même avertir les siens, fait ses ablutions religieuses dans le sable du désert, s'y creuse une place, et, s'enveloppant dans son linceul, s'étend, les pieds tournés vers la Mecque. Il regarde le soleil, puis se voile la face, attendant que le sable apporté par le vent du soir vienne le recouvrir; peut-être les hyènes commenceront de le ronger avant qu'il ait poussé le dernier souffle, mais il mourra sans se plaindre : la tâche de son existence était finie[3].

[1] Lupton-bey, *Proceedings of the R. Geographical Society*, may 1884.
[2] Prout; — Wilson et Felkin, ouvrages cités; — Cuny, *Journal de Voyage de Siout à El-Obeïd*.
[3] Wilson et Felkin, ouvrage cité.

La capitale de la province du Kordofân et la résidence du Mahdi, El-Obeïd, appelée Lobeït par tous les indigènes, occupe la situation précise où se trouvent réunies les conditions nécessaires pour la fondation d'une

N° 78. — EL-OBEID.




cité : détruite de nouveau, comme elle le fut en 1821, lors de l'arrivée des « Turcs », elle renaîtrait au même endroit ou dans le voisinage immédiat. El-Obeïd est bâtie dans une des parties du Kordofân où la pluie tombe avec le plus d'abondance; la chaleur y est aussi moins forte qu'ail-

leurs, puisque l'altitude de la ville est de 579 mètres, et pourtant on n'a point à escalader de montagnes pour atteindre le bassin où elle se trouve : dans cette région les monts isolés ou disposés en avenues laissent la marche ouverte dans tous les sens et les chemins de caravanes y convergent sans rencontrer d'obstacles. A l'ouest du Nil, El-Obeïd est la première station de repos et de réorganisation sur la route du Fòr, du Wadaï et de l'Afrique occidentale ; ses relations principales ne sont pas avec Khartoum, mais avec les villages situés à l'extrémité du grand méandre que décrit le fleuve en amont de Dongola. Les cataractes du Nil augmentant de beaucoup les frais de transport, les caravanes qui viennent d'Égypte ont intérêt à prendre la voie du désert, au sud-est vers Khartoum, au sud vers El-Obeïd : dans les deux villes, les objets de fabrication européenne étaient à peu près au même prix avant l'insurrection du Kordofân. Alors le trafic d'El-Obeïd était fort considérable, surtout pour la vente des esclaves, qui forment, d'après Munzinger, les trois quarts de la population du Kordofân : presque toutes les plumes d'autruche importées du Fòr passaient par El-Obeïd, de même que les cotonnades européennes à destination des contrées occidentales[1]. L'exportation des gommes était évaluée en 1880 à cent mille quintaux, représentant plus de deux millions de francs[2]. En perdant ce trafic, qui donnait toute son importance à El-Obeïd, que deviendrait la capitale du Kordofân, dût-elle être choisie pour chef-lieu du nouvel empire? Depuis la destruction de l'armée égyptienne, l'isolement de la ville n'a pourtant pas été aussi complet qu'on se l'imagine, et les relations ont été fort actives par le Wadaï et le Fezzan avec Tripoli ; mais les Européens n'ont pas eu leur part accoutumée comme intermédiaires du commerce[3].

La ville n'offre point l'apparence d'une cité compacte : c'est plutôt un ensemble de villages où s'élèvent quelques constructions en briques, bâties « à la chrétienne ». Autour du quartier méridional, qui est la ville proprement dite, presque toutes les demeures sont de simples tokoul comme ceux des hameaux de la campagne, des huttes en terre, que délayent les fortes pluies[4], des cabanes en nattes ou en branchages, entourées de haies en épines pour empêcher que les chameaux ne viennent ronger les étoffes et les cordages qui se trouvent dans les demeures. Les populations de provenance diverse se sont partagées dans les quartiers suivant

[1] *Esploratore*, giugno 1882.

[2] Wilson et Felkin, ouvrage cité.

[3] Commerce du Kordofân, d'après Prout, en 1876 :
Importation : 1 250 000 francs ; exportation : 3 312 000 francs. Ensemble : 4 562 000 francs.

[4] G. Lejean, *Voyage aux deux Nils*.

leur origine : ici sont les marchands djalin ou danagla ; plus loin sont les Nouba, les Takroûr, les immigrants du Fòr, les Maugrabins ; avant la guerre, quatre ou cinq cents Grecs avaient leurs boutiques au centre du quartier méridional. Quelques jardins bordent les kherân ou lits sableux, quelquefois humides, qui traversent la ville, mais presque toutes les cabanes sont environnées de champs de dokhn. Pendant les sécheresses, on ne voit entre les cabanes que des espaces poudreux ; la ville offre un aspect désolé ; mais vers la fin du kharif, quand la végétation est dans sa beauté, les quartiers extérieurs d'El-Obeïd paraissent être de grandes prairies, et les toits coniques des tokoul se montrent à peine au-dessus de la mer flottante du dokhn aux épis rouges. Avant la guerre, la population d'El-Obeïd, y compris les villages de la banlieue, était évaluée à 30 000 habitants. Un voyageur italien hasarde même le chiffre de 100 000 individus ; il est probable que la capitale du Kordofân est devenue presque déserte depuis que le Mahdi a ordonné, sous peine de mort, d'abandonner les maisons de briques, et d'habiter soit la tente, soit la hutte de branchages, afin qu'aucun indice extérieur ne témoigne d'inégalité entre les musulmans, tous « fils d'un même père[1] ».

Au sud-ouest d'El-Obeïd, un groupe de hameaux a quelque importance, Abou-Haraz, situé dans une large vallée forestière, au milieu de jardins entourés de haies vives. Une autre ville, Melbeïs, est construite dans un bas fond, près d'une mare qu'emplissent des eaux descendues de la montagne de Kordofân. C'est non loin de là, sur les bords du khòr Kachgil, tributaire de l'Abou-Hablé, que fut livrée en 1885 la bataille décisive qui mit un terme à la domination égyptienne par l'extermination d'une armée de onze mille hommes. En même temps, le prestige des Européens perdait singulièrement aux yeux des indigènes, car le commandant des troupes égyptiennes était un Anglais, le général Hicks, et la plupart de ses officiers avaient été détachés de l'armée britannique. Dans tout le bassin du Nil on se répéta, de tribu en tribu, que l'Angleterre avait été vaincue par le Mahdi. Les canons des « Infidèles » avaient tonné en vain contre les guerriers envoyés par Dieu.

Les grandes routes des caravanes dans le Kordofân étaient naguère longées par le fil du télégraphe, très redouté par les indigènes : plusieurs d'entre eux osaient à peine parler à côté des fils, craignant que leur voix ne fût entendue à Khartoum ou en Égypte[2]. Au nord d'El-Obeïd, la ville

[1] O'Kelly, *Spectator*, may 3, 1884.
[2] Wilson and Felkin, *Uganda and the Egyptian Soudan*.

principale, située sur la route des caravanes entre le Kordofân et le coude du Nil à Dabbeh, est Bara, fondée par des marchands danagla. Sous la domination fôrienne, avant l'invasion des Égyptiens, ce lieu de marché fut très prospère : alors, dit la tradition, « toutes les femmes de Bara, même les plus pauvres, avaient des pendants d'oreilles en or, des bracelets et des chevillères en or et en argent. C'est près de Bara que se livra, en 1821, la bataille qui valut aux Égyptiens la possession du Kordofân, et que vengea, après le cours de deux générations, la bataille encore plus sanglante de Kachgil. Une des étapes de la route entre Bara et Dabbeh est l'oasis de Kaïmar ou Kadjmar, où se trouve un petit lac intermittent, plein d'eau saline, mais les puits des alentours donnent de l'eau douce, presque aussi bonne que celle du Nil. Près de là, sur le Djebel-Haraza, un rocher porte des peintures curieuses, vues par Lejean, qui représentent probablement une razzia ; un des personnages, de taille gigantesque, a la barbe taillée en pointe et porte un costume assez semblable à celui des Francs aux premières Croisades. Au delà, sur la route de Dabbeh, s'étend l'oasis d'El-Safi, l'une des plus belles de l'Afrique par la magnificence de sa végétation. Quoique non habitée d'une manière permanente, elle peut être considérée comme le centre de la nation des Kababich, qui en cultivent les terres et viennent abreuver leurs bêtes dans ses eaux; lors du passage de Cuny, au moins 15 000 chameaux paissaient aux alentours du lac Es-Safi[1]. L'eau, venant peut-être du Nil, par filtration dans le sable ou les roches profondes, s'étend en une vaste nappe parsemée d'îles ; et dans la saison des pluies, les arbres des bords sont en partie submergés par le flot montant; des bandes d'oies et de canards nagent sur le lac, tandis que les rives sont bordées d'oiseaux pêcheurs, cigognes, hérons, ibis, secrétaires et pélicans[2].

## VIII

### DÂR FÔR

Le Dâr Fôr ou « Pays de Fôr », appelé plus communément Darfour, par une fusion de deux mots analogue à celle qui nous fait dire « Angleterre » au lieu de « Pays des Anglais », est la contrée qui s'étend à l'ouest du Kordofân, sur la route du Niger. Le Fôr n'appartient pas en entier au

[1] Cuny, ouvrage cité.
[2] Bohndorff, *Ausland*, 14 juli 1884.

bassin du Nil ; son versant occidental, qui n'a encore été exploré que par de rares voyageurs, paraît perdre ses eaux en des dépressions sans issue : mais si les pluies étaient suffisantes, les kherân de cette régiôn, changés en cours d'eau permanents, finiraient par atteindre le lac Tzâdé. Les eaux qui coulent sur le versant nilotique se perdent aussi dans la plaine, si ce n'est dans la saison du kharif, où les ruisseaux nés dans la partie méridionale des monts Marrah vont grossir le Bahr el-Arab. Le Ouâdi-Melek ou Oued el-Mek, c'est-à-dire la « Vallée Royale », appelé aussi Ouâdi-Massoûl, qui se dirige au nord-est du Fôr, vers la grande courbe du Nil, roule aussi de l'eau lors des années pluvieuses, peut-être pendant dix ou quinze jours; mais le courant n'atteint jamais le Nil, son embouchure étant barrée par des sables mouvants. L'énorme lit fluvial, presque toujours à sec, pourrait contenir une masse liquide comme celle du Rhône ou du Rhin ; ses berges, gréyeuses ou calcaires, çà et là traversées par des courants de lave, sont de 5 à 50 kilomètres l'une de l'autre; des arbres se suivent dans les fonds en un ruban de verdure[1]. La moitié orientale du Fôr, appartenant au bassin du Nil, est la région la plus importante au point de vue politique, probablement à cause de l'attraction commerciale exercée par les cités nilotiques, et naturellement c'est dans le voisinage des monts, où l'eau coule avec le plus d'abondance, que les habitants se pressent en plus grand nombre. A cet égard, le Fôr reproduit le Kordofân, mais en de plus vastes proportions : autour d'une région centrale semée de villages permanents, s'arrondit la zone des savanes herbeuses et du désert. Une pareille contrée ne saurait avoir de limites précises : ce sont des camps, des puits, des bouquets d'acacias ou de broussailles, des ossements abandonnés que l'on signale à l'étranger comme le lieu de passage d'un pays dans un autre. C'est donc sans essayer une approximation actuellement impossible que l'on évalue à 500 000 kilomètres carrés la superficie du Fôr et de ses dépendances : au nord le désert, à l'est le Kordofân, au sud, le cours du Bahr el-Arab, à l'ouest le Wadaï, bornent cet espace, dont la population totale serait, d'après Nachtigal, d'au moins 4 millions d'hommes[2]. Mason, qui a visité également le pays, ne pense pas que le nombre des habitants dépasse un million et demi d'individus[3].

Le Fôr, dont la capitale est à plus de 600 kilomètres du Nil en droite ligne, est trop éloigné de cette grande route du commerce pour avoir été

[1] Cuny, ouvrage cité; — Sidney Ensor, *Journey through Nubia to Darfour;* — Colston, *Reconnaissance of Wady Massoul.*

[2] *Petermann's Mittheilungen,* 1875, n° VIII.

[3] Même recueil, 1880.

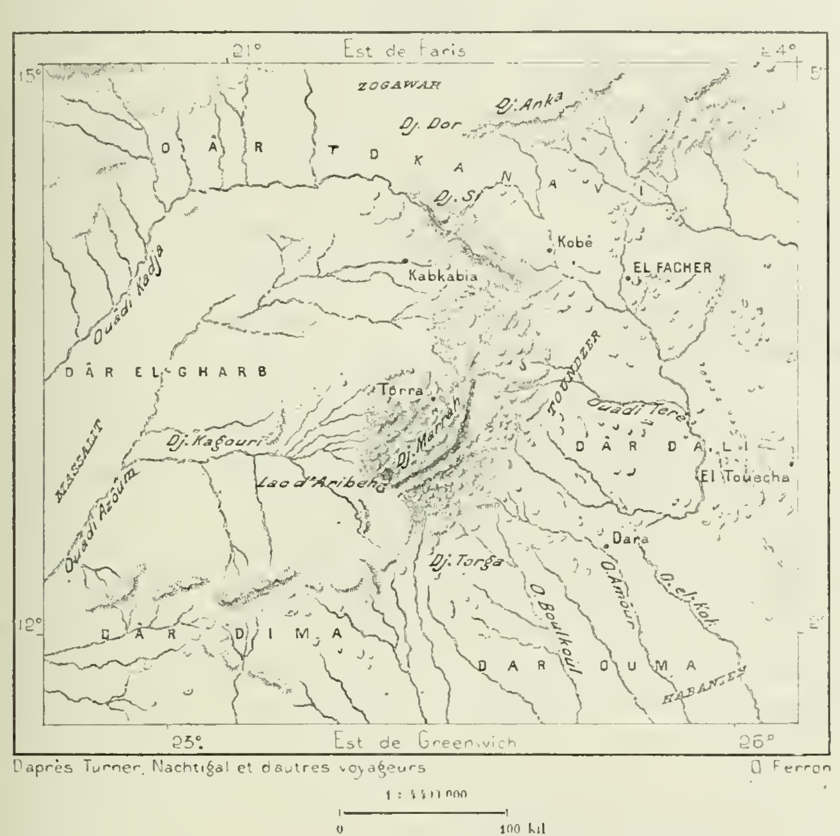
fréquemment visité. Si ce n'est de nom, il n'était pas même connu à la fin du siècle dernier, et c'est alors qu'il entra pour la première fois dans l'histoire de la géographie, grâce au voyage de l'Anglais Browne, qui resta trois années dans le pays, mais plutôt en captif qu'en homme libre[1]. Un Arabe, Mohammed el Tounsy ou « le Tunisien », séjourna plus longtemps dans le Fòr et y rédigea un ouvrage intéressant, traduit depuis en français[2]; c'est le livre où l'on trouve encore le plus de renseignements utiles sur l'histoire, les mœurs et les usages des Fôriens. Le Français Cuny se présenta en 1858 à la cour d'El-Facher, mais il y mourut mystérieusement quelques jours après son arrivée, sans même que son journal de voyage, d'El-Obeïd à El-Facher, ait été conservé; le souverain du Darfour avait voulu sans doute justifier le surnom donné à son pays : « Souricière des Infidèles ! » « Ceux-ci peuvent bien y entrer, disait-on, mais ils n'en sortent plus. » C'est au troisième visiteur européen, Nachtigal, qu'échut l'honneur de décrire, le premier pendant ce siècle, l'intérieur d'un pays si peu connu. Cet explorateur était encore dans le Darfour que déjà le négrier Zibehr en commençait la conquête, terminée bientôt après au nom du gouvernement égyptien. La contrée était ouverte aux voyageurs et les officiers européens de l'état-major purent en dresser la carte ; mais l'occupation égyptienne n'a pas même duré dix années : le gouverneur nommé par le khédive est prisonnier des musulmans révoltés et la frontière du Fòr est de nouveau interdite pour un temps aux explorateurs.

Il est peu de pays où l'on puisse avec plus de vérité que dans le Darfour donner le nom d'ossature aux montagnes de la contrée : c'est bien autour de ces saillies de rochers que se rattache, comme aux os du squelette, tout l'organisme vivant, les ruisseaux, les plantes, les animaux, l'homme et son histoire. Sans les montagnes de Marrah il n'y aurait point de Darfour. Cette chaîne de laves et de granits, dont la forme générale est celle d'un croissant, commence au nord du quatorzième degré de latitude et se dirige vers le sud sur un espace d'environ 200 kilomètres pour se reployer ensuite vers l'occident. A l'endroit où Nachtigal la traversa, vers son extrémité septentrionale, elle porte le nom de Kerakeri, qui signifie « éboulis », « clapier », et que lui ont valu les blocs écroulés par milliers sur les pentes. Au seuil le plus élevé, que franchit la route du Wadaï à El-Facher, il trouva une altitude approximative de 1066 mètres, que les sommets voisins dépassent de 150 à 300 mètres. Durant la courte occu-

[1] W. G. Browne, *Travels in Africa*, 1799.
[2] Cheikh Mohammed ebn-Omar, el Tounsy, *Voyage au Darfour*, trad. par Perron.

pation du pays, les officiers de l'armée égyptienne, notamment Mason, Purdy, Messedaglia, ont exploré partiellement l'intérieur du massif, mesurant quelques cimes qui dominent l'ensemble des hautes croupes granitiques : l'une d'elles, le Toura, dans la partie septentrionale de la chaîne, s'élève à 1 440 mètres; d'après Mason, le point culminant du Marrah atteint

N° 79. — RÉGION CENTRALE DU FÒR.



D'après Turner, Nachtigal et d'autres voyageurs — O. Ferron

1 : 4 410 000

0 — 100 kil

1850 mètres, soit environ 800 mètres au-dessus des plaines du bas Darfour. De nombreuses cavernes, dont plusieurs servaient jadis de prisons, les unes pour les fils de princes, les autres pour les vizirs[1], s'ouvrent dans les roches du Marrah.

Au nord, au sud, s'élèvent des chaînes secondaires et des massifs isolés comme ceux du Kordofân : tels sont, au nord-ouest, la superbe montagne de Gourger, et, complètement isolé dans la plaine, le Djebel-Si, terminé par un énorme rocher en forme de trône; un village se blottit

[1] Mohammed el Tounsy, ouvrage cité.

autour des escarpements, protégé par une enceinte circulaire[1]. Dans les régions éloignées du Fòr central se trouvent aussi quelques massifs indépendants. Les confins du Wadaï, vers l'angle nord-occidental du Darfour, sont signalés au loin par le Djebel-Aboû-Ahraz ou la « montagne du Père des Acacias » ; un autre massif, mieux connu parce qu'il domine à l'ouest la route des caravanes de Kobé à Siout, aligne ses pointes, Djebel-Dor, Djebel-Anka, sur le prolongement septentrional de l'axe des monts Marrah ; au nord-est du Darfour, le Djebel-Medob dresse à 1100 mètres des parois de grès et des coupoles de granit, rompues çà et là par des coulées de lave ; au delà s'allonge le plateau du Djebel-Aïn, bordé par le ouadi « Royal ». A l'est, le Djebel el-Hillet, que contourne la route d'El-Fàcher à El-Obeïd, et au sud, dans le bassin hydrographique du Bahr el-Arab, nombre de massifs sont également isolés, ne se rattachant par aucune saillie intermédiaire au système des monts Marrah. Un de ces groupes de collines, le Djebel-Hadid, est très riche en mines de fer. A une cinquantaine de kilomètres au sud-ouest d'un autre massif, le Djebel-Dango, dans un pays complètement plat, sont les mines de cuivre de Hofrah, célèbres dans toute l'Afrique centrale. Le filon de minerai exploité actuellement se trouve sur la rive droite du Bahr el-Fertit, affluent du Bahr el-Arab : une excavation de 150 mètres de long, de 15 mètres de large et de 5 mètres en profondeur moyenne, a été creusée par les chercheurs de minerai ; des puits de mine, abandonnés aujourd'hui, ont été forés de tous les côtés dans un rayon de 500 mètres autour de la fosse[2]. C'est principalement en vue de la conquête de ces mines de cuivre que le khédive avait fait occuper le Darfour[3]. Peu de régions ont causé plus de guerres entre les populations africaines que ces gisements miniers, maintenant sans valeur.

Les pluies et les eaux des ouâdi sont réglées par le régime des courants atmosphériques, le même que dans le Kordofân ; cependant il paraîtrait que la plus forte élévation moyenne et la plus grande étendue des hauteurs du Darfour ont pour résultat d'arrêter au passage plus de vents pluvieux, assurant ainsi à la contrée une irrigation plus abondante. Vers le centre de la région montueuse, dans un amphithéâtre fermé, dort un lac, qui n'a pas encore été visité par des voyageurs européens. Les pluies sont plus abondantes dans la région occidentale du Darfour ; en outre, la concavité du croissant des montagnes étant tournée vers l'ouest, les cours

[1] Messedaglia, *Esploratore*, 1880, n° 2.
[2] Purdy, *Bulletin de la Société de Géographie du Caire*, mai 1880.
[3] Wilson and Felkin, *Uganda and the Egyptian Soudan.*

d'eau de ce versant ont une direction convergente qui amène à la branche maîtresse, le Ouâdi-Azoum, une masse liquide relativement considérable; cependant le lit de ce torrent est à sec durant une partie de l'année. Sur le versant convexe des monts Marrah, les cours d'eau, divergeant de l'est au sud, ne parviennent pas tous à réunir leurs lits sableux en un système hydrographique commun et se perdent isolés dans le désert; seulement sur le versant méridional, où les pluies tombent plus fréquemment, les rivières ont un cours plus long et constituent de véritables bassins fluviaux. Ainsi, pendant la saison des pluies, le Ouâdi-Amour aide le Ouâdi el-Kô à remplir un rahad ou lac assez étendu auquel s'abreuve le bétail des Baggâra Rizegat. Plus à l'ouest, d'autres ouâdi roulent assez d'eau pendant le kharif pour que leur flot, retardé par le manque de pente, s'étale en de vastes lacs temporaires, où les dunes, les buttes argileuses, apparaissent comme des îles. Il est même des lacs de la steppe, le Taïmo par exemple, où l'on trouve de l'eau au plus fort de la saison sèche; cependant Wilson et Felkin racontent qu'à Chekka, durant les mois secs, les habitants se servent du jus des pastèques au lieu d'eau pour les travaux du ménage et que le bétail n'a guère d'autre liquide à boire. Le haut Bahr el-Arab, qui reçoit l'excédent de tous les ouâdi du Fôr méridional, coule visiblement pendant toute l'année, et dans le Bahr el-Fertit, affluent septentrional du Bahr el-Arab, on trouve toujours de l'eau à quelques centimètres de profondeur; les poissons se réfugient dans les mares profondes creusées par le flot au pied des berges en croissant; pendant le kharif la rivière serait navigable. La région souvent inondée du sud est la moins salubre, tandis que la région du nord, plus sèche et en même temps plus élevée, est généralement saine.

La flore du Darfour est la même que celle du Kordofân, du moins dans la partie qui n'est pas arrosée par les affluents du Bahr el-Arab; les plantes et les animaux sauvages, ainsi que les espèces cultivées et les bêtes domestiques, ne diffèrent point dans les deux régions : aux mêmes zones climatiques correspondent les mêmes formes vivantes et les mêmes produits; seulement la partie occidentale du Darfour, où les eaux sont plus abondantes et la couche de terre végétale plus épaisse, est de beaucoup la plus riche en espèces[1]. Dans un pays comme dans l'autre, les bois et les bosquets ne se rencontrent que sur les bords des ouâdi, et les espaces intermédiaires offrent le caractère de la steppe ou même du désert. Acacias, tamariniers, sycomores sont les espèces arborescentes les plus répan-

[1] Purdy; — Nachtigal, mémoires cités.

dues; le baobab, que l'on utilise aussi dans le Darfour comme citerne pendant la saison des sècheresses, a sa limite septentrionale vers le milieu de la contrée; dans les montagnes, les euphorbes à candélabre rappellent la flore des plateaux éthiopiens : on y trouve encore des cèdres, des orangers, des citronniers, des grenadiers, qui rappelaient sa patrie à l'Italien Messedaglia[1]. Les fruits du tamarinier, pétris en petits pains, étaient exportés avant la guerre en Nubie et en Égypte. Un des arbres les plus appréciés est le higlik (*balanites ægyptiaca*), dont le fruit, négligé dans le pays des Rivières, est utilisé pour l'alimentation par les Fôriens; le fruit, réduit en pâte avec les racines pilées, est aussi employé comme savon; les jeunes feuilles et les pousses servent d'assaisonnement; les cendres donnent une espèce de saumure également utilisée dans le ménage, et le bois éclaire sans répandre de fumée. Le higlik est pour les Fôriens ce que le dattier est pour les Égyptiens[2]. Les palmiers sont rares; toutefois les districts occidentaux possèdent le palmier à vin (*raphia vinifera*). Darfour et Kordofân sont compris entre deux zones de végétation : au nord celle du dattier, au sud celle du palmier deleb[3].

C'est également au sud du Darfour que passe la limite septentrionale de la zone forestière, mais grâce aux pluies elle empiète vers le nord dans le bassin du Bahr el-Arab. Là s'étendent les forêts épaisses d'El-Hallah, que parcourent l'éléphant, le rhinocéros, la girafe, le buffle, poursuivis par des chasseurs baggâra de la tribu des Kambanieh ou Habanieh. Des antilopes de diverses espèces, des autruches sont également nombreuses dans les steppes environnantes; cependant c'est dans les provinces du nord que sont les plaines de prédilection pour les oiseaux coureurs et c'est de là que viennent les plus belles plumes. Dans les vastes steppes qui séparent le Kordofân et le Fôr, les pasteurs nomades se livrent deux fois chaque année, avant et après la saison pluvieuse, à une battue générale. Tous les animaux domestiques de la tribu, chameaux, chevaux et bœufs, employés comme montures ou comme bêtes de somme, sont mis en réquisition pour le terrain de chasse, où les traqueurs se déploient en cercle, de manière à rabattre le gibier vers l'entrée d'un défilé, semé de chausse-trappes et dont les issues sont bien gardées. Des cavaliers s'élancent sur les bêtes captives et les massacrent avant qu'elles aient eu le temps de détruire les engins ou de s'en débarrasser : parfois jusqu'à trois cents gros animaux, antilopes, gnous, buffles, sont abattus en un seul jour et la

[1] *Esploratore*, 1880, n° 2.
[2] F. de Lesseps, *Nouvelles annales des Voyages*, 1857; — Wilson and Felkin, ouvrage cité.
[3] G. Schweinfurth, *Petermann's Mittheilungen*, 1868.

tribu peut acquitter ses impôts, souvent arriérés[1]. Dans la partie méridionale du Fôr, les fourmis blanches ou *ardha* forment des colonies si nombreuses, que des forêts entières sont détruites par ces insectes[2]. En temps de disette, les habitants de la contrée se nourrissent de termites, mêlés avec les fruits du tamarinier. Après le coucher du soleil, ils allument des feux devant les pyramides des « fourmis blanches » ; celles-ci accourent en multitudes, et on en remplit des caisses entières, « comme en Grèce des raisins de Corinthe[3] ».

La race des « Fôriens purs », ainsi que les appelait Mohammed le Tunisien, peuple la région montagneuse au centre du pays. Autant qu'on peut en juger par les rares représentants de celles des tribus qu'ont étudiées les voyageurs, ce sont des Nigritiens d'un brun noir, au nez aplati, au front bas et fuyant ; ils se divisent en plusieurs groupes, dont le principal est celui des Koundjara, qui naguère dominait la contrée et qui gouvernait le Kordofân, avant l'arrivée des Égyptiens. Qualifiés de Nâs el-Belid ou de « Peuple stupide », les Fôriens ont du moins cet avantage, qu'ils n'ont pas l'avarice et la cruauté de leurs voisins : sous leur règne, les gens du Kordofân s'accrurent et prospérèrent, tandis qu'ils se sont appauvris et ont diminué depuis le départ des Koundjara. La langue koundjara, la plus répandue, après l'arabe, de celles que l'on parle au Darfour, appartiendrait peut-être au groupe nubien ; cependant Lepsius a constaté des différences essentielles entre l'idiome des Nouba et celui des Koundjara[4]. Les nomades Massabat, que l'on rencontre dans les plaines entre le Fôr et le Kordofân, seraient aussi de race fôrienne, quoiqu'ils n'aient d'autre dialecte que l'arabe[5]. En outre, il est un grand nombre de peuplades qu'on ne sait comment classer, quoiqu'elles mêmes se disent Arabes pour se donner la plus noble origine; mais la plupart se rattachent probablement aux Fôriens. Les puissantes tribus des Massalit, dont plusieurs vivent en complète indépendance sur les frontières occidentales du Darfour et dans le Wadaï, sont parmi celles que l'on croit descendre des aborigènes. Naguère elles étaient en lutte constante avec les Habanieh, qui occupent surtout la région méridionale du Darfour ; mais la paix est rétablie. D'après Nachtigal, quel-

[1] Kotschy; — Hartmann, *Die Nilländer*.
[2] Purdy, *Bulletin de la Société de Géographie du Caire*, mai 1880.
[3] Potagos, *Reisen im Gebiete des Nil und Uelle*.
[4] R. N. Cust, *Modern Languages of Africa*.
[5] Nachtigal, mémoire cité.

ques-unes de ces peuplades se livraient encore à l'anthropophagie à une époque récente.

La partie septentrionale de la contrée, sur les limites du désert, entre le Kordofân et le Wadaï, est habitée par des immigrants barâbra, par des Zogawah, des Bideyat, d'autres encore, et même par des Bichârin de la Nubie orientale[1]. Les colons du Wadaï sont nombreux dans le Fôr, et, comme les autres habitants originaires des pays occidentaux, sont généralement connus sous le nom de Takroûr ou Takarîr. Des Foula, appartenant à la même race que ceux de l'Afrique occidentale, des Homr, Hamr ou Beni-Hamran, qui prétendent venir du Maroc et qui sont très riches en chameaux, ont aussi colonisé le Darfour; ils vivent principalement au nord-est des monts Marrah, dans l'oasis d'Om-Bedr, et à l'ouest, dans le Ouâdi-Baré, où ils exercent la sorcellerie; quelques-unes de leurs familles ont même pénétré dans le Kordofân. D'après Ensor, les Homr se distinguent des autres habitants du Fôr par le respect qu'ils témoignent à leurs femmes. La grande majorité des étrangers consiste en Arabes ou en « arabisés » venus du nord et de l'orient. Depuis des siècles déjà, et peut-être antérieurement à l'hégire, des péninsulaires avaient pénétré dans le Fôr: les Toundjour ou Toundzer, qui gouvernèrent le pays et dont la descendance vit encore dans les montagnes et dans les plaines situées au sud d'El-Fâcher, se disent Arabes et sont tenus pour tels, quoiqu'ils ne soient pas mahométans et que dans ces contrées les peuples soient classés d'ordinaire suivant leur religion; d'après Lejean[2], ce seraient des Tobboû venus de l'occident. Quant aux « Arabes » musulmans qui errent dans les plaines, subdivisés en de nombreuses peuplades, ils sont évidemment d'origine mêlée comme ceux du Kordofân, dont ils ont les mœurs et la langue. Dans le Fôr méridional les tribus appartiennent à la grande famille des Baggâra. D'après Mohammed le Tunisien, les enfants nés de parents différents par la race, Fôriens et Arabes, mourraient presque tous en bas âge, tandis que les enfants issus de parents de même race seraient en général vivaces et bien constitués. La phtisie est une maladie très rare, presque inconnue dans le Fôr[3].

La civilisation fôrienne est musulmane: ce sont évidemment les Arabes qui furent les éducateurs de la nation. Littérature et science, si l'on peut se servir de ces deux mots pour ce peuple à peine sorti de la barbarie, se ramènent à l'étude du Coran; quelques pratiques de magie, probablement

[1] Purdy, mémoire cité.
[2] *Voyage aux deux Nils.*
[3] Bordier, *Géographie médicale.*

d'origine africaine, se mêlent aux traditions arabes ; encore pendant ce siècle, les sacrifices humains se faisaient aux grandes cérémonies royales. A l'avènement de chaque souverain et en d'autres circonstances, deux frères adolescents étaient sacrifiés en grande pompe et les hauts fonctionnaires mangeaient cette chair avec le roi[1]. L'agriculture, encore à l'état rudimentaire, puisque le charrue du pays est une espèce de houe qu'un homme tire après lui en marchant[2], est néanmoins fort en honneur : jadis le sultan du Darfour, comme le roi des Foundj dans le Senâr, comme l'empereur de Chine et d'autres souverains, tenait à gloire d'être le premier semeur de son royaume. Après les pluies, il sortait en grande pompe, accompagné des dignitaires de l'État et de cent femmes jeunes et belles, et jetait la semence dans un champ préparé : tous ses courtisans l'imitaient ; puis le peuple semait à son tour, chacun dans son champ respectif, et quand la récolte venait récompenser son travail, c'est au sultan laboureur que le fidèle sujet faisait remonter son hommage. Presque toute la région des montagnes est parfaitement cultivée en terrasses et produit des céréales et du coton ; mais, d'après Ensor, un centième au plus des terrains cultivables de la plaine serait soumis à la charrue. L'industrie fôrienne est peu développée, si ce n'est pour les paniers et les objets de poterie ; cependant les étoffes de coton que l'on tisse dans les tentes sont très solides et fort appréciées : on les préfère de beaucoup pour l'usage à celles qu'apportent les marchands du Dongola et qui sont de fabrication européenne ou américaine ; ces derniers tissus sont principalement utilisés comme monnaie[3]; les plaques de sel sont aussi employées comme moyen d'échange.

Depuis l'annexion du Darfour à l'immense étendue des possessions égyptiennes, les relations de commerce étaient devenues fréquentes avec le Nil ; les caravanes allaient et venaient fréquemment entre El-Fâcher et le fleuve par les marchés du Kordofân ou bien directement vers Dabbeh, au grand coude du fleuve. Dès 1875, le gouvernement égyptien a même fait tracer une ligne future de chemin de fer, qui emprunte la route normale, celle qu'offre le lit du Ouâdi-Melek, généralement évitée par les caravanes, à cause du danger des attaques[4]. Avant la conquête égyptienne, presque tout le trafic du Darfour avec le reste du monde se faisait par la « grande caravane », qu'alimentaient de nombreuses kafilah de moindre importance, parties des bords du Tzâdé et du Niger. Chaque année, ou seulement tous

[1] Werner Munzinger, *Ostafrikanische Studien.*
[2] Mengin, Langlès et Jomard, *Histoire de l'Égypte.*
[3] D'Escayrac de Lauture, *le Désert et le Soudan.*
[4] Sidney Ensor, *Incidents on a Journey through Nubia to Darfour.*

les deux ou trois ans, suivant la situation politique et l'état des marchés, les pèlerins takroûr s'organisaient en kafilah dans le Darfour septentrional et les marchands s'associaient à eux pour faire à la fois œuvre pie et trafic fructueux. La grande caravane comprenait parfois des milliers d'hommes et quinze mille chameaux. L'armée mouvante, à laquelle n'osait se heurter aucune des tribus pillardes de la steppe, ne se dirigeait point vers Khartoum, ni même vers le Nil nubien; guidée par les étoiles et le soleil et suivant les anciennes traces, elle marchait d'aiguade en aiguade dans la direction du nord, et n'atteignait le Nil qu'à Siout : comme la caravane du Kordofân, elle avait sa route particulière, ses puits et ses oasis, et ne risquait point d'avoir à disputer la possession de l'eau jaillissant çà et là dans le désert : d'ailleurs, elle-même se fractionnait en plusieurs troupes qui se succédaient à plusieurs jours d'intervalle, afin de laisser à l'eau le temps de s'amasser au fond des puits. Obligées de se hâter, certaines caravanes achevaient la route en quarante-cinq jours; mais d'ordinaire elles se reposaient aux lieux d'étape, dans les oasis, et n'arrivaient dans la vallée du Nil qu'après un voyage de deux ou trois mois. Apportant les précieuses denrées de l'Afrique centrale, ivoire, plumes d'autruche, gomme, tamarin, robes de fauves, cornes de rhinocéros, auxquelles s'ajoutaient des esclaves, des eunuques et la plupart des chameaux de la caravane, les marchands restaient environ six mois en Égypte pour attendre le retour des pèlerins de la Mecque, puis ils reprenaient le chemin du Darfour, portant des étoffes, des perles, des verroteries, des armes ciselées, objets d'un faible poids, mais d'une grande valeur, pour lesquelles ils n'avaient pas besoin d'un long convoi d'animaux[1]. Lors de l'expédition française en Égypte, le général Bonaparte, voulant nouer des relations avec le sultan de Darfour par la grande caravane, lui demanda l'envoi, en échange de marchandises, de « deux mille esclaves noirs, ayant plus de seize ans, forts et vigoureux ».

Le Fòr se partage naturellement en une province centrale, celle de la région montagneuse, d'où descendent les eaux et où les maîtres du pays ont presque toujours résidé, et en provinces du pourtour, comprenant la région des steppes. Le *dâr* du milieu, où se trouve le district des hautes montagnes, est connu sous le nom de Torra; les autres sont désignés d'après leur situation géographique : dâr Tokonavi ou « du Nord », Dali

[1] D'Escayrac de Lauture, ouvrage cité.

ou « de l'Est », Ouma ou « du Sud », Dima ou « du Sud-Ouest », El-Gharb ou « de l'Occident »; en outre, tous les districts bien limités comme régions naturelles portent le nom de dâr ou « pays », indépendamment des divisions politiques ou administratives.

Le Fâcher actuel, c'est-à-dire la « Résidence », est situé, à 757 mètres d'altitude, sur le versant oriental du Fôr, entre deux collines sableuses et au bord de l'étang Tendelti, qu'alimente un ouâdi descendu des montagnes septentrionales du Marrah : un barrage, qui retient le courant, assure une provision d'eau suffisante aux habitants pendant plus d'une moitié de l'année; cependant avant la saison des pluies il faut creuser le sol de l'étang jusqu'à dix mètres de profondeur pour trouver de l'eau potable. El-Fâcher est à peu près à moitié chemin de la capitale du Kordofân à celle du Wadaï, sur la route habituelle des caravanes. Groupe de cabanes en pisé et à toits de chaume, ce n'est pas la plus grande ville du pays; elle n'avait en 1875, d'après Ensor, que 2650 habitants; la principale cité, qui était aussi la « résidence » à la fin du siècle dernier, est Kobé, située également sur la route des caravanes, à une cinquantaine de kilomètres vers le nord-ouest. Seule parmi les villes du Darfour, elle a quelques maisons en pierre qui témoignent de l'influence de la civilisation lointaine : ces maisons appartiennent aux marchands ou chefs de caravane et sont entourées de huttes semblables à celles que l'on rencontre dans toutes les autres villes ou bourgades du pays; à la fin du siècle dernier, Browne évaluait à 6000 le nombre de ses habitants. Omchanga, située à peu près à moitié chemin sur la route d'El-Fâcher à El-Obeïd, à la jonction de la route de Chekka, est aussi une « grande ville », abondamment pourvue d'une eau excellente que lui fournissent des puits de 40 mètres de profondeur[1]. Au sud-ouest d'El-Fâcher, dans une haute vallée des montagnes, le bourg de Tora, Torra ou Toran, qui a donné son nom au dâr central du Fôr, serait aussi considérée comme une sorte de capitale : c'est là que se trouvent les sépultures royales. Depuis que les Égyptiens s'étaient emparés du pays, de nouvelles villes avaient été fondées; la principale, comme point d'arrivée des caravanes égyptiennes, est Fojé ou Fodja. L'oasis d'Om-Bedr, à une centaine de kilomètres au nord, n'a point de ville permanente, mais c'est le centre de population des Homr; parfois plus de six mille personnes et cinquante mille chameaux se trouvent réunis dans le campement temporaire[2].

[1] Wilson and Felkin, ouvrage cité.

[2] Sidney Ensor, ouvrage cité; — Purdy, *Petermann's Mittheilungen*, 1875, n° IX.

Dans la partie méridionale de la province, Dara avait naguère une sorte de prééminence comme résidence d'un moudir égyptien et station de caravanes entre Dem-Souleïman et El-Obeïd : simple groupe de tokoul, elle est située près de la rive gauche du Ouâdi-Amour, sur lequel se trouve également, à une centaine de kilomètres en amont, le village de Menovatchi. Près de là se livra, en 1874, la bataille décisive qui coûta la vie au roi Brahim et fit du Darfour une province égyptienne. Au sud-est, le bourg de Chekka ou Chakka, qui se trouve encore dans les limites de l'ancien Fòr, était, sous le régime khédivial, le chef-lieu de la province de Bahr el-Ghazâl. Il est peuplé de djellabi ou marchands, de même qu'un groupe de villages qui porte le nom général de Kobech, et que l'on désigne ordinairement par l'appellation de Kalaka, comme le dâr environnant. A moitié chemin entre Chekka et El-Fâcher, la station principale des caravanes est un autre groupe de villages, Touecha, dont le nom est trop connu dans tout le monde musulman : c'est un entrepôt d'esclaves et une fabrique d'eunuques; les chemins de Touecha sont parsemés des ossements d'infortunés qu'on ne s'est pas même donné la peine d'enfouir dans le sol[1].

## IX

### NUBIE

Ce nom de Nubie, employé pour la contrée qui s'étend en amont de l'Égypte, n'a pas de sens géographique précis : au point de vue politique et administratif il n'en a aucun. Peut-être eut-il autrefois une valeur ethnologique réelle, lorsque les Nouba, non encore refoulés par d'autres populations, étaient seuls à peupler les bords du Nil sur une grande étendue de son cours; mais les guerres et les invasions ont depuis longtemps modifié cet ancien équilibre. Actuellement, le nom de Nubie est employé diversement dans le langage ordinaire : tantôt on l'applique seulement à la région du Ouâdi-Nouba qui comprend la partie du cours fluvial où se trouvent les mille rapides de la deuxième cataracte; tantôt on l'étend à tout l'espace limité au nord par les rapides d'Assouân, au sud par le confluent des deux Nils, à l'est par la mer Rouge, à l'ouest par l'immensité du désert. Il semble naturel de limiter géographiquement la région

[1] Wilson and Felkin, ouvrage cité.




ASSOUÂN, PORTE SEPTENTRIONALE DE LA NUBIE.

Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Frith

nubienne, du côté du sud, par la jonction du Nil et de l'Atbâra et par la route de Berber à Souakin : ainsi bornée dans la direction des plateaux éthiopiens, la Nubie n'embrasse aucune des régions qui par leurs montagnes, leur régime hydrographique et leurs populations se rattachent à l'Abyssinie proprement dite. Évaluée dans ces limites et du côté de l'ouest jusqu'au 27e degré de longitude à l'est de Paris, la Nubie offre une superficie approximative de 250 000 kilomètres carrés, peuplée d'un million d'hommes. D'après Rüppell, l'espace cultivable de la Nubie, resserré par le désert, serait seulement de 3800 kilomètres carrés : tous les habitants se pressent au bord du flot nourricier.

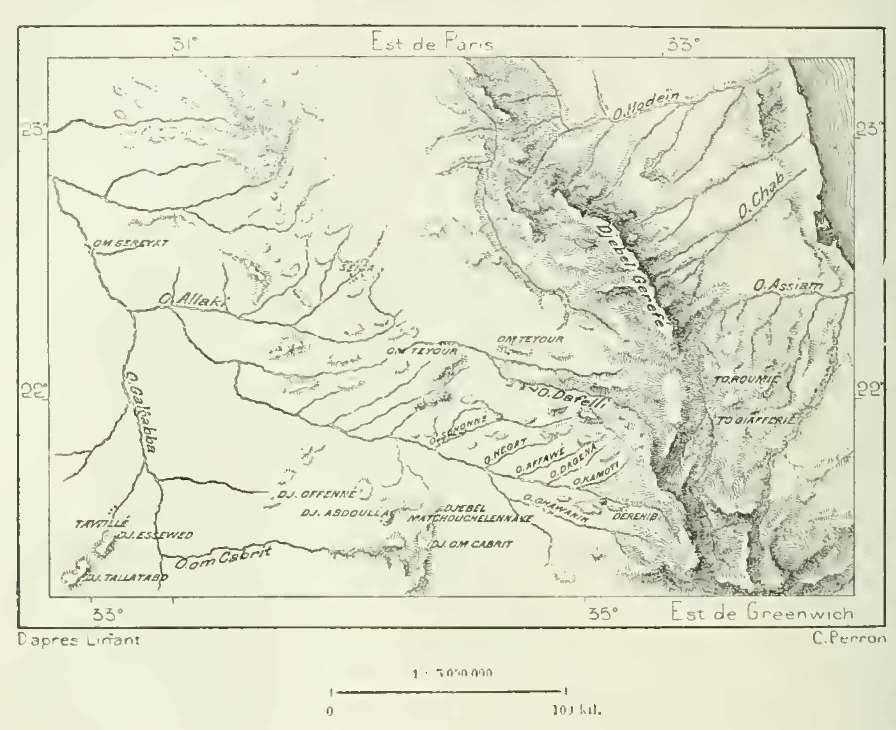
Au nord de l'Atbâra et du Barka, la région, large de plusieurs centaines de kilomètres, qui sépare la vallée du Nil des bords de la mer Rouge, est dominée par des chaînes de hauteurs, comme le pays des Hadendoa, des Hallenga et des Bazèn ; mais ces chaînes, séparées des avant-monts éthiopiens par des brèches profondes et par les lits presque toujours à sec de nombreux ouâdi, constituent un système orographique particulier. Tandis que le massif de l'Éthiopie, quoique brusquement arrêté par la fosse profonde de la mer Rouge, reparaît, pour ainsi dire, dans l'Arabie pour former le massif du Yemen, les montagnes du pays des Bichârin développent leur axe parallèlement aux rivages du golfe Arabique. Connues d'ailleurs sous des noms différents dans chaque fragment de leur saillie, elles se continuent sur une longueur de plus de 1000 kilomètres, jusqu'aux portes du Caire. C'est à la partie égyptienne de cette longue arête que l'on donne l'appellation de chaîne « Arabique », parce que les riverains du Nil la voient se profilant à l'orient, du côté de l'Arabie. Parfois les montagnes nubiennes, à l'est du Nil, sont désignées dans leur ensemble sous le nom d'Etbaï, réservé plus spécialement à un massif qui avoisine la côte en face de Djedda.

La chaîne bordière de la Nubie entre Souakin et le Râs-Benas, au nord de l'ancien port de Bérénice, se compose presque en entier, comme son prolongement égyptien, de roches dites primitives, granit, gneiss, schistes cristallins ; seulement au sud elle offre des massifs considérables de calcaires[1]. S'élevant graduellement du sud au nord, elle atteint son point culminant au Djebel-Olba, qui, d'après Wellsted, dépasserait la hauteur de 2400 mètres. Rattachée en cet endroit par des arêtes latérales aux montagnes de l'intérieur, la chaîne s'abaisse de nouveau dans la direction du nord-ouest : au mont Irba (Sotourba), elle atteint 2103 mètres, et

[1] Burckhardt; — Russegger, *Reisen in Europa, Asien und Afrika.*

dans le massif de l'Elba, l'Etbaï proprement dit, elle ne dépasserait pas 1360 mètres : c'est à peu près la hauteur d'un mont situé un peu plus au nord, le Djebel-Farageh, le Pentodactyle des anciens, que Schweinfurth essaya vainement de gravir[1]. En certains endroits, les escarpements des montagnes sont baignés à la base par les flots de la mer Rouge, tandis qu'ailleurs le *sahel* ou *tehama* du littoral est occupé par des collines basses de l'époque tertiaire, des dunes mouvantes et des roches coralli-

N° 80. — RÉGION MINIÈRE DES MONTAGNES DE L'ETBAÏ.




gènes. L'îlot pyramidal de Zemerdjit, qui s'élève à une centaine de kilomètres dans la mer, sur le prolongement du Râs Benas, guide de loin les navires sur les eaux redoutables du golfe Arabique.

Les montagnes d'Elba se relient dans l'intérieur des terres à d'autres saillies de rochers de formations diverses, dans lesquels les anciens Pharaons firent exploiter des mines d'or et d'argent. Il est certain que, pendant sa longue période de splendeur, l'Égypte avait une très grande abondance de métaux précieux : les témoignages des monuments concordent à cet égard avec ceux des auteurs grecs. La Nubie, paraît-il, four-

[1] *Petermann's Mittheilungen*, 1864, n° IX.

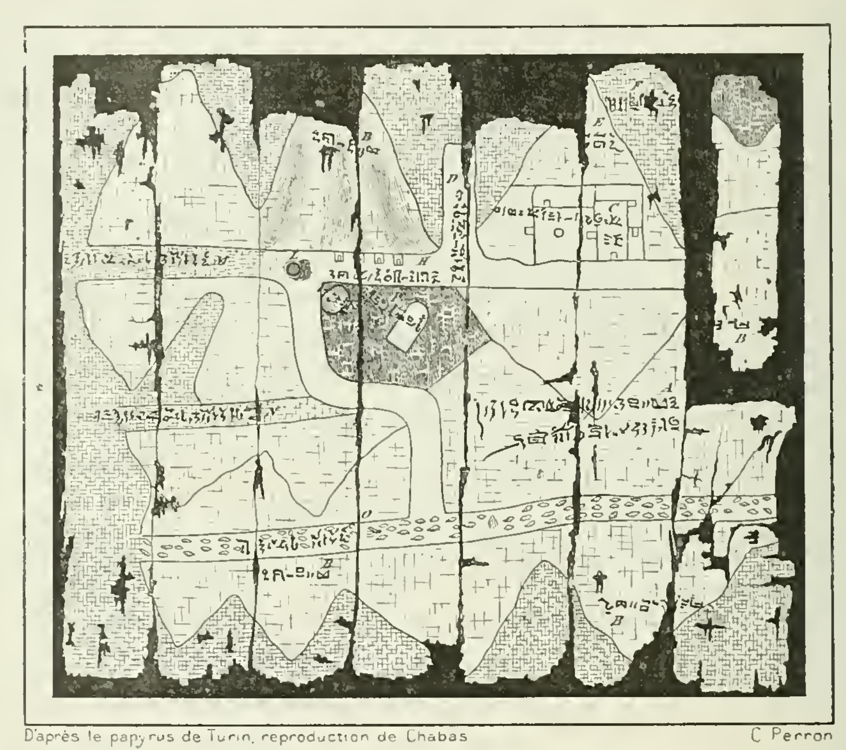
nissait la plus forte proportion de l'or demandé[1], et d'après la tradition, justifiée par des amas de débris, des galeries taillées dans la roche aurifère, des grottes habitées jadis, on est porté à croire que le centre principal de l'exploitation des mines se trouvait dans le Ouâdi-Allaki, série de ravins qui se prolonge au milieu du désert, à l'ouest des montagnes d'Elba. Jusqu'au milieu du douzième siècle de l'ère vulgaire, ces mines furent exploitées : Pharaons, Ptolémées, empereurs byzantins et califes eurent à défendre leurs colonies de mineurs contre les attaques des peuples nomades des alentours, successivement désignés sous le nom de Blemmyes, de Bedja, de Bichârin; mais il est probable que l'approvisionnement de bois pour faire éclater les roches et d'eau pour l'entretien des mineurs fut de tout temps le plus grand obstacle à la bonne exploitation des mines : toutes les sources de la contrée avaient été soigneusement captées et le long des routes anciennes du désert on remarque encore sur les roches, au-dessus des fontaines, une croix surmontée d'un cercle, signe qui indique la présence de l'eau[2]. La description de Diodore de Sicile, de même que l'aspect des galeries, démontrent que l'or n'était point recueilli dans les sables, mais qu'on l'extrayait de la roche même en la réduisant en débris. C'était là un mode de travail des plus coûteux, que l'on ne pourrait reprendre de nos jours si les mines n'étaient d'une grande richesse, comme certains *placeres* californiens; mais la première exploration entreprise par Linant de Bellefonds pour Mohammed-Ali[3], puis de nombreuses visites faites par divers géologues ont prouvé que les anciennes mines de Nubie sont désormais trop pauvres pour qu'on puisse les exploiter fructueusement. Jusqu'à maintenant on n'a point encore découvert d'inscriptions ni de sculptures dans la région minière; toutefois une stèle, trouvée à Koubân, sur la rive droite du Nil, entre Korosko et Assouân, et les textes du temple égyptien de Radesieh, bâti sur la route du fleuve aux mines d'or d'Akito[4], donnent sur ces trésors des Pharaons de nombreux renseignements. En outre, il existe au musée de Turin un fragment de carte égyptienne qui représente une station minière avec ses galeries d'attaque, ses entrepôts, ses chemins, ses réservoirs d'eau, son temple d'Ammon. Ce précieux document, le plus ancien de ce genre, puisqu'il date de l'époque de Ramsès II, est disposé en sens inverse de nos cartes : le côté de l'orient, qui est celui de la mer Rouge, est à gauche de la feuille. On n'a

[1] Birch; — Lepsius; — Brugsch; — Chabas.
[2] Prisse d'Avesnes, *Monuments égyptiens.*
[3] *Mines de l'Etbaye.*
[4] Lepsius, *Denkmäler aus Ægypten und Æthiopien*; — G. Maspero, *Notes manuscrites.*

pu encore identifier l'endroit précis de la région minière qu'il figure[1].

A l'occident de la chaîne bordière qui longe la mer Rouge, les arêtes montagneuses s'alignent transversalement, soit de l'est à l'ouest, soit du nord-est au sud-ouest, dans le même sens que la partie du Nil comprise entre Aboû-Hamed et Dabbeh. Quelques-unes de ces arêtes sont continues : telle, par exemple, la chaîne dite « des Cataractes », qui forme le faîte de séparation


N° 81. — MINES D'OR EN NUBIE.


D'après le papyrus de Turin, reproduction de Chabas. C. Perron

A. Les montagnes d'où l'on apporte de l'or sont coloriées sur le plan en rouge.
B. Montagne d'or.
C. Sanctuaire d'Ammon de la Montagne sainte.
D. Chemin de Ta menat-li
E. Front de la montagne.
F. Demeure dans laquelle repose Ammon.
H. Maisons où l'on entrepose l'or
I. Stèle du roi Ramanem.
K. Citerne
L. Puits.
M. Chemin qui aboutit à la mer.
N. Autre chemin aboutissant à la mer
O. Chemin de Tapinat.

naturelle entre la Nubie et l'Égypte, à l'ouest d'Assouân ; telle est aussi la rangée dont le point culminant est au Djebel-Chikr, au nord-est d'Aboû-Hamed. D'autres arêtes sont coupées de distance en distance par de larges brèches et se présentent de loin comme des murs partiellement écroulés. Comme les monts de la chaîne bordière, ceux des chaînes transversales les plus élevées sont composées de roches cristallines, granits, gneiss, porphyres, syénites, diorites et de masses éruptives; en maints endroits

[1] Chabas, *Études égyptiennes.*

du désert on rencontre des grès à demi fondus qui se sont épanchés des crevasses du sol. Mais entre les monts qui forment l'ossature de la Nubie orientale s'élèvent d'autres saillies de moindre hauteur, presque toutes isolées, quoique parsemées par milliers dans le désert : ce sont des monticules et des collines de grès, n'ayant en moyenne qu'une vingtaine de mètres au-dessus du sol des plaines, mais atteignant par quelques pointes la hauteur relative de 200 mètres, soit de 500 à 600 mètres au-dessus de la mer. Les sommets granitiques de l'intérieur dépassent 650 mètres : quelques-uns des pics ont même près d'un millier de mètres.

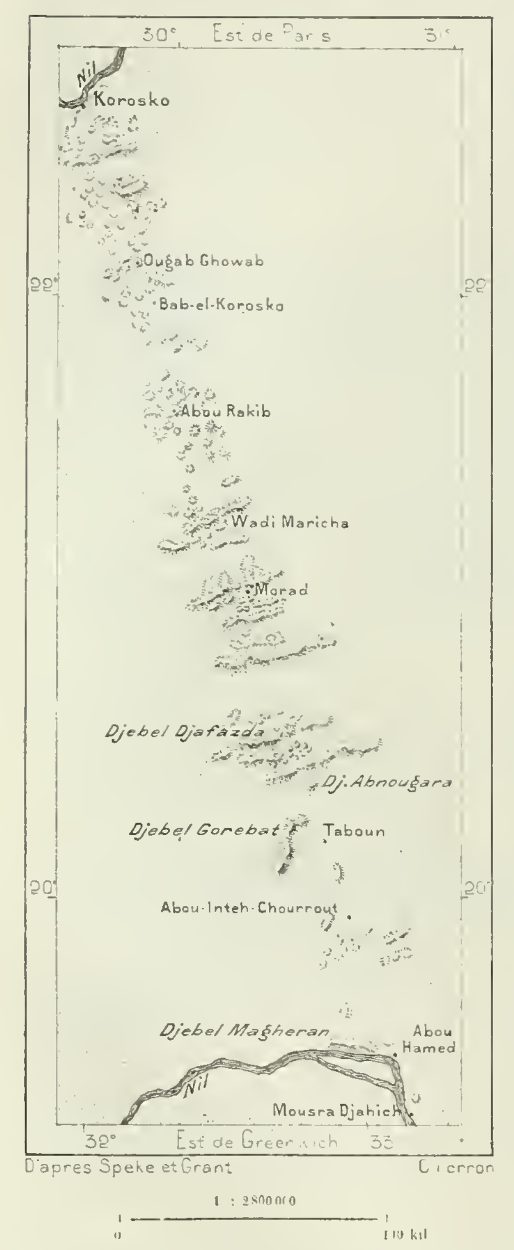
Les roches gréyeuses de la Nubie présentent les formes les plus diverses. Les unes se dressent en tours régulières, les autres en pyramides; il en est dont la partie centrale a disparu et qui ressemblent à des volcans percés d'un cratère. Formées de strates horizontales d'un grès quartzeux de densité différente, elles résistent plus ou moins dans les différentes parties : ici c'est le sommet qui se délite, ailleurs c'est la base, et le monticule se couronne d'une table en surplomb; maint rocher est percé d'ouvertures à travers lesquelles on voit passer la lumière. Les noms mêmes que les nomades et les caravaniers donnent aux buttes de grès témoignent de la diversité de leurs formes : ils y voient des palais, des animaux, des processions de guerriers. Grâce à ces profils fantastiques, les guides des caravanes se reconnaissent dans le dédale infini des tortueuses brèches ouvertes entre les rochers. Les couleurs diverses de la pierre les aident aussi à trouver leur chemin : telle strate est nuancée de vert, de jaune, de rose ou de bleu; telle autre, où domine le sable ferrugineux, est d'un rouge éclatant; des géodes de jaspe, de calcédoine, de silex se montrent dans les parois. Mais à chaque voyage le guide trouve quelques changements : les sables produits par la désagrégation des roches se déplacent suivant la direction du vent, qui enlève les grains en brouillard au-dessus des crêtes et les reverse tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, en formant des talus mamelonnés qui se marient par courbes gracieuses aux sables plus grossiers de la base. Des dunes libres, dont quelques-unes s'élèvent à 50 mètres, cheminent çà et là dans les espaces en plaine : toutes sont en forme de croissant, tournant leurs cornes vers le sud, sous l'influence du vent dominant, celui du nord[1].

Presque toutes les roches de grès et les dunes sont complètement dépourvues de végétation ; on ne voit quelques arbustes que sur les pentes des montagnes cristallines, embellies par ces maquis verdoyants. Jusqu'à

[1] Georges Pouchet, *Dongolah et la Nubie.*

maintenant on n'a pas découvert d'animaux fossiles dans les grès du désert de Korosko, mais seulement des arbres pétrifiés comme dans la steppe de Bayouda, en Égypte et dans plusieurs autres contrées de l'Afrique orientale; d'après Russegger, c'est postérieurement à la période de la craie que se seraient déposés ces grès nubiens. Un des produits géologiques les plus bizarres de cette formation consiste en pierres sphéroïdales, de toute grandeur, ressemblant à des balles, à des biscaïens, à des boulets; elles parsèment le sol en quantités si nombreuses, que des voyageurs ont sérieusement proposé à Mohammed-Ali d'en approvisionner les parcs d'artillerie. Ces boulets de pierre, semblables à ceux que l'on voit en Hongrie dans les montagnes des environs de Koloszvár, sont formés de couches concentriques de sables diversement colorés, vides à l'intérieur ou ne renfermant que du sable meuble et revêtus extérieurement d'une couche ferrugineuse très dure : souvent l'équateur de la pierre ronde est marqué par une saillie comme celle que les deux moules laissent sur les boulets à leur point de contact[1]. La grande route des caravanes qui traverse le désert de Nubie, à l'orient du Nil, d'Abou-Hamed à Korosko, parcourt un espace

N° 82. — DÉSERT DE KOROSKO.




[1] P. Trémaux, *Voyage en Éthiopie*; — Russegger, *Reisen in Europa, Asien und Afrika*; — Ernst Marno, *Reisen im Ægyptischen Sudan*.




ENTRÉE DE LA ROUTE DE KOROSKO A ABOÛ-HAMED.

Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. D. Héron.

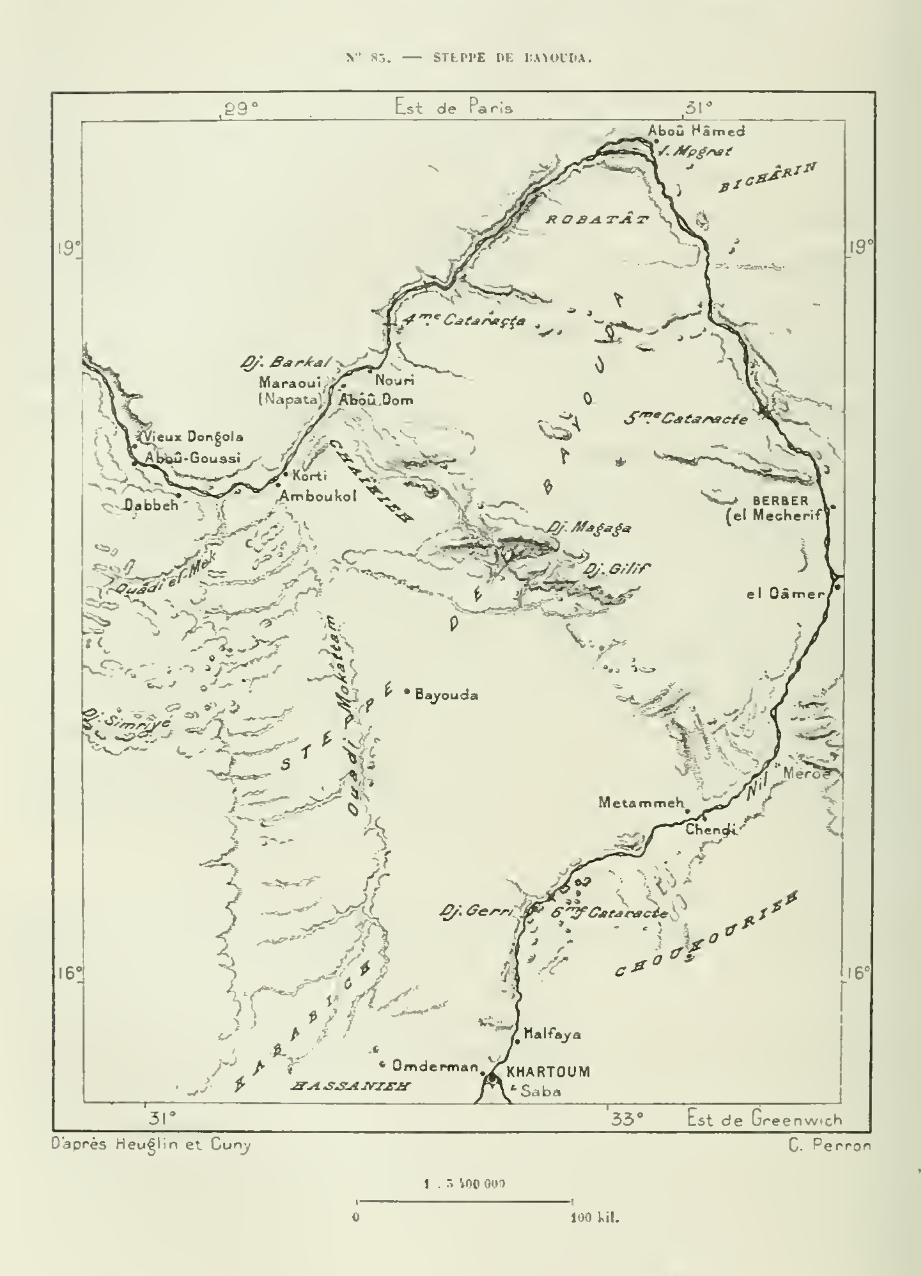
d'environ 500 kilomètres où se succèdent les sites les plus remarquables, offrant des exemples de toutes les formations géologiques de la contrée : c'est la région à laquelle on donne spécialement le nom d'*atmour*, probablement d'origine berbère, car dans la langue des Touareg *temoura* a le sens de « terres, étendues »[1]. Après avoir gravi des monts aux dômes de trachyte, puis franchi des escarpements de granit, la route des caravanes serpente de brèche en brèche entre les collines de grès et traverse même une plaine qui, d'après les Arabes, serait un ancien fond lacustre, le Bahr belâ-mâ ou « fleuve sans Eau »; toutefois aucun indice ne permet de reconnaître en cet endroit le passage d'eaux courantes ou le séjour d'un lac; un seul puits, celui de Morad, fournit un peu d'eau douce aux voyageurs dans la traversée de l'atmour. Mais il est des régions du désert où le sable renferme en abondance des substances salines, qui proviennent sans doute d'anciens lacs évaporés; dans le voisinage du fleuve, des indigènes exploitent ces salines et en vendent les produits aux caravanes. La plus considérable des vallées sèches qui serpentent dans le désert de Nubie est celle du Ouâdi-Allaki; prenant son origine dans les montagnes de l'Etbaï, elle se dirige vers le nord-ouest et débouche dans le Nil en aval de Korosko : l'ensemble de son bassin dépasse 25 000 kilomètres carrés. Il est arrivé parfois que le Ouâdi-Allaki, empli soudain par des averses, est devenu pour quelques heures un puissant affluent du Nil, barrant complètement le fleuve par la violence de son courant; mais presque toujours la vallée du ouâdi et les gorges tributaires sont à sec; toutefois l'humidité cachée se révèle par des arbres, sous lesquels campent habituellement les Bichârin[2].

A l'occident du Nil, dont la longue bande d'argent, bordée de vert, déploie ses deux grandes courbes à travers la Nubie, s'élèvent des montagnes de même formation que celles de l'orient, roches primitives, massifs gréyeux, laves et scories volcaniques. Les groupes de cimes les plus élevés, Djebel-Magaga, Djebel-Gekdoul, Djebel-Gilif, occupent précisément le centre de l'immense circonférence décrite aux trois quarts par le cours du Nil entre la sixième cataracte et Dabbeh : leurs pointes atteindraient la hauteur de 1000 à 1100 mètres. Tout l'espace que dominent ces massifs et que limite à l'ouest, entre Khartoum et Amboukol, la dépression du Ouâdi Mokattam ou du Val Écrit[3], dans lequel passa peut-être un ancien bras du

[1] H. Duveyrier, Lejean, *Voyage aux deux Nils*.
[2] Burckhardt, *Nubia*; — Russegger; Linant, etc.
[3] Russegger, *Reisen in Europa, Asien und Afrika*; — Th. von Heuglin, *Petermann's Mittheilungen*, 1859, n° IX.

Nil, est un pays montueux, parsemé de dépressions où quelques bouquets de mimeuses verdoient pendant la saison des pluies : on donne à toute la région, beaucoup moins une que l'atmour de la Nubie orientale, le

N° 85. — STEPPE DE BAYOUDA.




nom de steppe ou désert de Bayouda. Le Gekdoul, le Magaga, dont la plus haute cime, l'Oussoub-Ommané, est une coupole de porphyre rouge, sont des masses éruptives, autour desquelles les roches de grès, probablement liquéfiées par la sortie des laves, se sont épanchées sur les sables en nappes

de scories siliceuses. D'après Russegger, ce serait aux éruptions de ces anciens volcans que le Nil, coulant jadis à l'ouest, aurait dû se rejeter à l'orient pour décrire son grand circuit de plus de 800 kilomètres. Dans la partie occidentale de la steppe, les grès ferrugineux des montagnes, entraînés par les pluies, ont recouvert le sol en couches épaisses : çà et là le sable s'est distribué dans les fonds et les ouâdi ont déposé des argiles : la surface de la plaine est ainsi rayée de longues bandes de couleur diverse du plus étrange aspect[1].

Le Djebel-Simrié, formé de grès rose, et d'autres massifs à l'ouest de la dépression du Val Écrit, sont moins élevés que le Magaga, et comme lui n'ont qu'une faible longueur ; la vallée du Ouâdi-Melek, dont le lit, pendant les grandes eaux, donne passage aux eaux du Darfour, limite ces montagnes à l'ouest. Sur les bords mêmes du Nil, dans l'espace compris entre Maraoui et Dongola le Neuf, on ne voit que des falaises de grès; les roches cristallines ne recommencent qu'à la troisième cataracte. Là les saillies de la rive gauche font partie des chaînes qui se développent dans la Nubie orientale; à l'occident, elles se perdent bientôt sous les sables, et c'est à une faible distance du Nil que les rangées d'oasis se succèdent, parallèlement au fleuve ; à cet égard, la zone occidentale de la région nubienne contraste absolument avec les espaces d'outre-Nil. Au nord de Ouâdi-Halfa et presque en face des colosses d'Ibsamboul, s'ouvre une vallée profonde, dominée par les parois noires ou rougeâtres d'anciens volcans : c'est le Ouâdi-Djehenna ou « Val de la Géhenne », pays terrible que les Arabes évitent comme s'il brûlait encore[2].

Dans la Nubie occidentale aussi bien que dans celle de l'orient, les grès se délitent rapidement sous l'influence du vent, de la pluie, de la chaleur, et se transforment en sables mobiles que les courants aériens redressent en dunes ou en talus. A maints égards, les sables de l'Afrique rappellent les neiges des grandes Alpes : ils s'accumulent comme les névés dans les dépressions et les rainures des rochers, glissent dans les ravines en avalanches, surmontent les crêtes rocheuses d'une arête aiguë, et çà et là même s'avancent en surplomb au-dessus des précipices, formant d'étroites corniches que fait crouler le moindre choc. Entre les dunes et les habitants des oasis, sur la lisière du désert, la lutte est incessante : les sables qu'amène le vent assiègent les arbres, recouvrent les cultures, comblent les fontaines, rétrécissent le domaine habitable de l'homme. Mais, de son

[1] Hartmann und Barnim, *Reise durch Nord-Ost Afrika.*

[2] James Saint-John, *Egypt and Mohammed Ali;* — A. Edwards, *Thousand Miles up the Nile.*

côté, le cultivateur utilise le sable en le mêlant à sa terre : c'est à l'abondance de l'eau dont il dispose que se mesure l'étendue de l'espace qu'il peut rendre productif.

La Nubie se divise en deux zones climatiques, dont les limites, changeant d'année en année, sont tracées par le conflit des vents du nord et du sud. En été, lorsque les rayons solaires tombent verticalement sur le sol entre l'équateur et le tropique septentrional, les vents du sud sont entraînés à la suite du soleil dans l'hémisphère du nord et portent avec eux les nuages de pluie ; mais ils ne dépassent guère le dix-septième degré de latitude : c'est vers le confluent de l'Atbâra, dernier cours d'eau tributaire du Nil, que les dernières pluies périodiques tombent dans la vallée; en cette région de l'espace, la force des vents méridionaux est neutralisée par celle des courants aériens qui soufflent du nord. Les alternatives de la lutte des vents déplacent constamment la zone de partage : quand on traverse le pays de Bayouda en mai ou en juin, on assiste au conflit des vents; tantôt celui du sud l'emporte, tantôt celui du nord; on chemine entre deux tempêtes. Cependant il s'établit souvent une alternance régulière et pendant le jour le courant atmosphérique se porte du nord au sud, tandis que pendant la nuit il souffle en sens inverse. Au sud de cette zone d'équilibre tombent les pluies périodiques, d'autant plus longues et plus abondantes que l'on se rapproche de l'équateur. Au nord, le sol n'est pas arrosé par les pluies d'été, il ne reçoit que de rares averses, et même ces pluies irrégulières manquent parfois pendant des années. Lorsque les vents du nord ont la prédominance dans la zone intermédiaire et repoussent les courants opposés au sud de la limite ordinaire, la sécheresse devient générale, amenant avec elle pour les Nubiens éloignés du Nil la disette, l'exil volontaire et le brigandage[1].

La région des montagnes bordières, dans le voisinage de la mer Rouge, est plus favorisée que les contrées de l'intérieur. L'abondance des vapeurs dans cette zone littorale aide à la pénétration vers le nord des vents pluvieux : au lieu de s'arrêter au dix-septième degré de latitude, ils se propagent jusqu'au vingt et unième degré et par delà cette limite les pluies occasionnelles sont fréquentes; mais, apportées par les vents du nord, elles tombent en hiver, tandis qu'au sud les vents opposés les précipitent en été. De cette abondance relative des pluies sur la région du littoral résulte un grand contraste entre les contrées nubiennes rapprochées de la mer Rouge et celles de l'intérieur. A l'est, les Arabes nomades trou-

[1] Russegger, ouvrage cité.

vent en suffisance des fontaines, des puits et des pâturages pour leurs troupeaux; mais à l'ouest on ne voit que rochers et sables, et rarement le regard du voyageur peut se reposer sur un bouquet de palmiers ou de mimeuses, sur quelques arbustes rampants au bord d'un ouâdi : il est des années où la sécheresse est si complète, que nul pasteur ne peut s'aventurer dans le désert.

Ainsi la Nubie offre des divisions naturelles bien tranchées. La partie méridionale de la contrée, comprenant presque toute la presqu'île de Bayouda, est un pays de steppes; le littoral de la mer Rouge présente un caractère analogue; tout le reste est le désert, l'atmour, à l'exception de la vallée du Nil, verdoyante et peuplée entre les deux mornes solitudes. Cette vallée est réduite en maints endroits à une lisière de quelques mètres; même elle disparaît au passage des gorges et, de part et d'autre, les roches baignent dans le courant. Mais, si étroite, si peu ombreuse que soit la vallée fluviale, l'aspect n'en ravit pas moins les voyageurs qui viennent de traverser l'aride désert, n'ayant pour se désaltérer en route que l'eau saumâtre des puits et voyant toujours autour d'eux le même horizon de rochers et de sables! En approchant du fleuve, les Arabes en reconnaissent déjà le voisinage à l'humidité de l'air : « Allah soit loué! Nous sentons le Nil! » et ils se félicitent entre eux [1].

Le désert de Nubie est parmi ceux dont la température offre le plus grand écart entre les chaleurs du jour et les froidures de la nuit. Quoique ces régions soient traversées par les lignes isothermiques de 26 et de 27 degrés centigrades et que le thermomètre y dépasse fréquemment 40 degrés, cependant on grelotte souvent de froid dans ces déserts avant le lever du soleil : la cause en est à la grande sécheresse de l'atmosphère, qui, la nuit, laisse rayonner la chaleur dans les espaces; le vent du nord, qui souffle presque constamment, contribue à l'abaissement nocturne de la température. L'humidité de l'air est trop rare pour qu'elle puisse se déposer en rosée dans les déserts de la Nubie. Les cadavres des animaux tombés en route se dessèchent sans se corrompre : au-dessous de la peau dure et tendue la chair se réduit graduellement en poussière sans répandre la moindre odeur : quoique les corps des hommes morts en chemin soient à peine recouverts de quelques centimètres de sable, on passerait à côté de ces sépultures sans s'apercevoir de ce voisinage, si une pierre verticale, déposée par une main pieuse, ne les révélait. La pureté de la sèche atmosphère du désert en explique la parfaite salubrité, non seulement pour

[1] Burckhardt, *Travels in Nubia*.

l'indigène nubien, mais aussi pour les étrangers : nul sanatoire n'est préférable à celui d'un campement sous la tente, loin des émanations d'une plaine humide, du moins pour ceux qui, à l'exemple des Arabes, prennent soin de se vêtir de manière à ne pas craindre les brusques alternatives de température, du jour à la nuit. Jamais la peste d'Égypte n'a pénétré dans la Nubie, et les ophtalmies, si redoutables dans les régions du bas Nil, sont inconnues en amont des cataractes de Ouâdi-Halfâ, malgré l'éclat de la lumière que renvoient les murailles polies des roches et la nappe argentine du fleuve. Mais dans les régions nubiennes où les inondations du Nil s'étendent au loin dans les campagnes, laissant çà et là des mares stagnantes, les fièvres malignes sont très communes et ont fréquemment une issue fatale ; la plupart des indigènes ne puisent pas directement dans le fleuve l'eau qui doit leur servir de boisson ; ils préfèrent creuser un puits à distance pour que le liquide leur arrive filtré par son passage dans le sable, et ils le laissent reposer longtemps au soleil. Ils se gardent bien aussi d'imiter les Turcs, qui ont bâti leurs villes immédiatement au bord du fleuve ; leurs villages s'élèvent dans la steppe ou sur la lisière du désert, en dehors de la zone des miasmes paludéens[1].

Pays de transition pour le climat, la Nubie l'est aussi pour la flore et la faune. Le baobab ne se rencontre plus dans les plaines, au nord du Kordofân et des avant-monts éthiopiens. Le palmier deleb, qui domine dans la région des deux Nils, ne se rencontre pas non plus au nord du confluent ; l'espèce méridionale de palmier qui est le véritable doum s'avance plus loin dans la direction de l'Égypte, mais sa limite ne dépasse guère la route de Berber à Souakin : au nord, il ne croît plus à l'état spontané. L'argoun, que l'on rencontre en bouquets dans quelques fonds du désert de Korosko, et que la plupart des voyageurs appellent doum, est une autre espèce d'hyphæne, ressemblant d'ailleurs au doum par le trait caractéristique des branches bifurquées[2] ; le goût spécial de son fruit devrait lui mériter le nom d'arbre à pain d'épice[3]. D'autre part, le dattier, qui est l'arbre par excellence dans la Nubie du nord et qui fournit aux habitants la nourriture, les pieux des cabanes, les claies, les paniers, les sièges, les étoffes grossières, devient rare dans la Nubie méridionale et les derniers se montrent dans les jardins de Khartoum. Les sycomores se voient encore dans les rues de Dongola, contrastant avec les murs gris par leur

[1] Russegger, ouvrage cité.
[2] Russegger ; — Georg Schweinfurth, *Petermann's Mittheilungen*, 1868, Tafel 9.
[3] Rozière, *Description de l'Égypte*.

feuillage toujours vert, mais vers le sud ils disparaissent peu à peu; loin du fleuve, les arbres dominants sont les acacias et les mimeuses d'espèces diverses. Un arbre appelé *ochas* produit en abondance des fruits ornés d'aigrettes soyeuses d'un éclat admirable et d'une blancheur parfaite : d'après Cuny, on tisserait de fort belles étoffes en laine mélangée aux fibres d'ochas[1]. Quant aux arbres fruitiers de la zone méditerranéenne, vignes, orangers, citronniers, ils ne sont cultivés que dans les jardins et ne produisent que des fruits aigres ou sans saveur, pourrissant avant d'avoir mûri. Les céréales cultivées en Nubie, soit au bord du Nil, soit dans le Val Ëril et dans les steppes de l'intérieur, appartiennent aux mêmes espèces que celles de l'Égypte.

La Nubie méridionale ne diffère point par sa faune sauvage du Kordofân et du versant des monts éthiopiens. Lions, léopards, hyènes, antilopes et gazelles, girafes, autruches parcourent les forêts de mimeuses sur les bords du fleuve Noir et dans la steppe de Bayouda; les singes descendent le Nil jusqu'au delà de Berber; mais ni l'éléphant ni le rhinocéros ne dépassent la région des forêts sur l'Atbâra moyen; le dernier hippopotame qu'on ait vu vers le nord a été tué dans les cataractes de Hanneck au milieu du siècle; les peintures anciennes nous le montraient en aval de Syène[2]. Des oiseaux aquatiques par millions se pressent dans les îlots et sur les rivages du Nil. Russegger a suivi sur la vase fraîche, déposée par les eaux du Nil, les traces d'un animal qui ressemblaient aux empreintes laissées par les pieds des quadrumanes et qui se dirigeaient de l'eau vers la berge; mais il ne vit point la bête elle-même, l'*amanit*, au sujet de laquelle les Nubiens font d'étranges récits[3]. Les termites, encore redoutables à Dongola, ne se voient plus au nord du vingtième degré de latitude. Pour les animaux domestiques, les Nubiens n'ont qu'une seule race, les chevaux, hauts de taille et se distinguant par des qualités particulières. Évidemment d'origine arabe, de même que ceux de la race kababich, élevés dans les oasis voisines, ces coursiers à la tête busquée, aux jambes sèches, blanches jusqu'aux genoux, ne ressemblent plus à leurs ancêtres par la beauté, mais ils sont d'une adresse et d'une ardeur étonnantes : on les nourrit de lait et de dourrah, parfois de dattes. Le galop est leur allure ordinaire; ils courent sur tous les terrains, même dans la vase du Nil et sur les pentes pierreuses des montagnes; mais ils ne résistent guère au changement de climat : ils périssent hors de la Nubie; dans le pays même.

[1] *Journal de voyage de Siout à El-Obeïd*, édité par A. Malte-Brun.
[2] Ernest Desjardins, *Notes manuscrites.*
[3] *Reisen in Europa, Asien und Afrika;* — Hartmann und Barnim, *Reise durch Nord-Ost Afrika.*

ils ont bien diminué en nombre, par suite des réquisitions des officiers égyptiens[1]. Les chameaux des Bichârin et des Ababdeh ne sont pas moins renommés, comme coureurs, que les chevaux de Dongola.

Souvent conquise et ne se composant guère que de la double zone riveraine du Nil, la Nubie est peuplée d'habitants d'origine très mélangée, Hamites, Arabes, Nigritiens et Turcs; néanmoins on peut dire que le fond de la population nubienne se compose de Barâbra : eux-mêmes se disent le « Peuple du sol[2] ». Sous ce nom de Barâbra, des auteurs[3] ont vu le synonyme du terme Berberi, appliqué aux Touareg, aux Kabyles du Sahara et de la Maurétanie, parents par le langage des habitants de Siouah, oasis voisine de l'Égypte; toutefois la différence de couleur, de type et de génie est telle entre les populations, qu'on ne saurait croire à la parenté des races, si ce n'est en remontant dans le lointain des âges antérieurs à l'histoire africaine : d'après l'opinion générale, mais probablement peu fondée, le mot de Berberi, Barâbra, devenu Berbérins ou Barbarins dans le langage des Francs domiciliés au Caire, serait tout simplement le mot grec et latin de « barbare » appliqué aux peuples noirs qui demeuraient au-dessus des cataractes, en dehors de l'Égypte civilisée[4]. Les principales tribus nigritiennes mentionnées depuis plus de quarante siècles sur les piliers des temples comme ayant habité là où vivent de nos jours les Barâbra sont désignées sous le nom de Ouaoua, mot qui semble témoigner d'un certain mépris : c'est l'appellation qu'on aurait pu donner à un peuple de « jappeurs », peu différent du terme de « bredouilleurs » qui fut pour les Hellènes le sens primitif du mot « barbares ». Mais, depuis que le nom de Beraberata a été retrouvé sur les listes thébaines des peuples, on ne saurait guère douter qu'il ne faille en dériver celui de « Barâbra »[5]. Quoi qu'il en soit, les nègres Ouaoua, de même que les Beraberata, sont devenus les Barâbra de nos jours, mais non sans de nombreux mélanges avec des populations différentes. De la douzième à la vingtième dynastie toute la vallée du Nil, colonisée par les Égyptiens, était devenue un pays rétou par la langue et la race. Le mouvement de reflux ne commença guère qu'à l'époque persane et c'est durant la période romaine

[1] Georges Pouchet, ouvrage cité; — Bethune English, *Expedition to Dongola and Sennaar.*
[2] Ferd. Werne; — Hartmann und Barnim, etc.
[3] Hartmann, *Die Völker Afrika's.*
[4] D'Escayrac de Lauture, *le Désert et le Soudan.*
[5] Brugsch, *Geographie des alten Ægyptens.*

que les éléments indigènes reprirent complètement le dessus. Sous le règne de Dioclétien, les tribus blemmyes, dans lesquelles on a retrouvé les Bedja, et surtout les Bichârin de nos jours, envahirent la région nubienne et s'y établirent en force : il fallut retirer les garnisons romaines et faire appel pour les remplacer à des tribus guerrières que l'on désignait sous le nom de Nubotæ et qui étaient très probablement apparentées aux Nouba du Kordofân. Ce sont eux qui ont donné aux autres habitants du pays, Ouaoua et Blemmyes, le dialecte qui prévaut encore, mais très mélangé de termes arabes[1].

Les Barbarins sont parmi ceux des Africains qui ont la nuance de peau la plus foncée : elle varie de la couleur du bronze florentin au noir presque bleu; mais en général leur teint garde sous le noir des reflets transparents et rougeâtres qui le différencient nettement de celui des Nigritiens du centre de l'Afrique. Leur crâne est dolichocéphale et leur front, recourbé en arrière, est revêtu de cheveux qui, sans être crépus comme ceux du nègre, sont fortement ondulés. Ils ont la barbe rare comme le Nigritien, mais leurs traits ont beaucoup plus de régularité et l'on rencontre fréquemment des Barâbra qui rentrent dans le type de beauté admis par l'Européen. Le nez est droit et ferme, à larges narines; les lèvres, d'un dessin très pur, sont rarement grosses et bouffies; ils ont les dents petites et d'une blancheur parfaite ; les pommettes n'ont qu'une faible saillie, et, sur les figures régulières, les yeux, bien fendus et largement ouverts, brillent d'un vif éclat. De taille moyenne et bien proportionnés, les Barâbra ont une belle et large poitrine, les avant-bras et les mollets sont un peu grêles, moins cependant que chez les Bédouins nomades. Comme les Bedja et les Foundj, ils ont l'habitude de se faire trois entailles obliques sur chaque joue, sans pouvoir donner la raison de ces cicatrices, qui ne les distinguent pas de gens d'autres races, nègres ou bedja. Sous prétexte de médecine, les Barâbra défigurent aussi leur beau corps par des blessures. Dès qu'ils éprouvent quelque douleur locale ou un simple malaise, le barbier leur fait une entaille et aspire au moyen d'une corne de vache le sang qui s'échappe de la plaie; mais, pour éviter que celle-ci ne se referme trop tôt, on l'avive par des poudres excitantes. D'autres fois on fait rougir des clous, que l'on enfonce dans les chairs par la tête ou la pointe, suivant la gravité du mal[2].

Une tunique, et par-dessus ce premier vêtement la longue robe de coton-

[1] Rich. Lepsius; — Hartmann; — Cust.
[2] Hartmann, *Die Nilländer*.

nade bleue que portent les fellâhîn d'Égypte, tel est, avec les sandales et la calotte de feutre, le costume ordinaire des Nubiens. Quelques-uns se coiffent d'un turban. Les armes sont défendues, mais il est peu d'hommes qui n'aient au bras gauche, retenu par une tresse de cuir, un couteau ou un poignard caché dans la manche de la robe. Dans la partie méridionale de la Nubie, la plupart des jeunes filles ont encore, au lieu de tuniques, des *rahad* ou ceintures de franges, ornées de perles, de verroteries et de coquillages. Presque toutes les Nubiennes, au nord et au sud, ont un anneau dans l'une de leurs narines, et se percent le lobe de l'oreille pour y insérer des morceaux de bois blanc, en attendant que le mari remplace ces ornements par des bijoux de métal. La coiffure féminine est encore celle que l'on voit représentée sur les monuments d'Égypte ; mais quand la femme vient à mourir, il ne faut pas moins d'une journée de travail pour démêler les tresses enduites de graisse et d'ocre et détruire toute cette architecture capillaire, que la religion défend de conserver au tombeau. Quelques femmes, après avoir crêpé leurs cheveux, les recouvrent d'un épais enduit de gomme qui leur forme autour de la tête comme un casque poli[1].

Les Nubiens sont de laborieux agriculteurs : comme les Égyptiens, ils arrosent le sol avec chadouf ou sakieh et sèment le dourrah, le dokhn, d'autres céréales ; mais le produit de leurs champs, resserrés entre le fleuve et la steppe, ne suffit pas à les nourrir, et le mouvement d'émigration qui entraîne tant de Danagla vers les contrées du sud emmène aussi chaque année un nombre considérable de jeunes gens qui vont chercher fortune dans les villes de l'Égypte. La plupart se font domestiques dans les palais et les hôtels du Caire ; d'autres, habillés d'une simple tunique bleue aux manches flottantes ou splendidement vêtus de brocart et d'or, deviennent saïs et courent devant les équipages des pachas et des riches Européens. Fidèles et dociles, relativement propres, sachant presque tous compter, lire et écrire l'arabe, ils sont en général préférés à des serviteurs d'autres races. Ceux d'entre eux qu'épargnent les maladies et les accidents se font graduellement un petit pécule et, devenus assez riches, ils rentrent dans la patrie pour s'acheter un lopin de terre et vivre en paix de leurs revenus. Ainsi, l'Égypte contribue à nourrir la population nubienne, grâce à l'épargne des émigrants ; mais les impôts, les exactions de toute espèce ont repris, et au delà, ce qui était donné. Il est certain qu'avant la conquête égyptienne les habitants de la Nubie étaient plus à leur aise qu'ils

[1] Georges Pouchet, *Dongolah et la Nubie.*

ne le sont de nos jours ; en beaucoup d'endroits on remarque sur les rochers de la rive les ruines pittoresques de maisons et même de villes comme on n'en construirait plus aujourd'hui ; des vestiges de cultures abandonnées se voient à une hauteur où l'on ne se donne plus actuellement la peine d'élever les eaux ; en maint village, les habitants ne défendent même plus leurs demeures contre les termites : quand la maison tombe, ils se réfugient sous une hutte de branches ou de nattes.

L'émigration, d'une part, et de l'autre le passage et le séjour de fonctionnaires et de soldats de toutes races ont naturellement modifié diversement le type primitif, et l'on rencontre fréquemment parmi les Nubiens des hommes et des femmes qui rappellent le type des Rétou figurés sur les monuments d'Égypte. Combien s'en trouve-t-il aussi qui n'ont plus le caractère général de la race et que la servitude et la misère ont rendus lâches, peureux, mous comme les fellâhîn ! Mais, pris en masse, les Nubiens sont actifs, gais, confiants et doux ; en contact avec les Égyptiens, ils se laissent souvent entraîner à l'ivresse. Convertis à l'Islam, ils sont beaucoup plus zélés pour leur foi que les paysans des basses campagnes du Nil et font régulièrement les prières et les prosternations d'usage. Ils ne sont point incapables d'une civilisation supérieure, ainsi qu'en témoignent nombre d'entre eux qui ont eu l'occasion d'étudier au Caire ou même en Europe, et que le prouve dans le passé l'existence de l'ancien royaume païen de Meroé, auquel succédèrent les États chrétiens de Dongola et d'Aloa. Le nom de kirâgé, — dérivé du grec *kyriaké*, c'est-à-dire Jour du Seigneur, — qu'ils donnent encore au dimanche, rappelle la religion disparue [1].

Les Barâbra, que l'on désigne spécialement comme les Danagla ou Danagalé, « gens de Dongola », vivent dans la Nubie méridionale, principalement autour de la capitale et dans les îles du fleuve ; ils se distinguent des Barbarins du nord par leur amour du commerce ; à Khartoum, dans le Kordofân, au Darfour, ils se groupent en colonies nombreuses. Ils se vendent aussi comme mercenaires, et ce sont eux qui, dans le pays des Rivières, ont fait tant de razzias de captifs pour le compte des marchands d'esclaves. Le dialecte des Danagla diffère peu de celui des Barâbra du nord, si ce n'est qu'il est beaucoup plus mélangé de mots arabes, grâce aux relations de commerce. Les Mahas, qui vivent sur les deux bords du Nil, dans la région de la troisième cataracte, ont le teint plus noir que les Danagla et ont en général plus de bravoure, le caractère plus fier et plus sombre ; ils se considèrent comme une race à part. Les Kenouzi, les

[1] Alfred von Kremer, *Ægypten.*

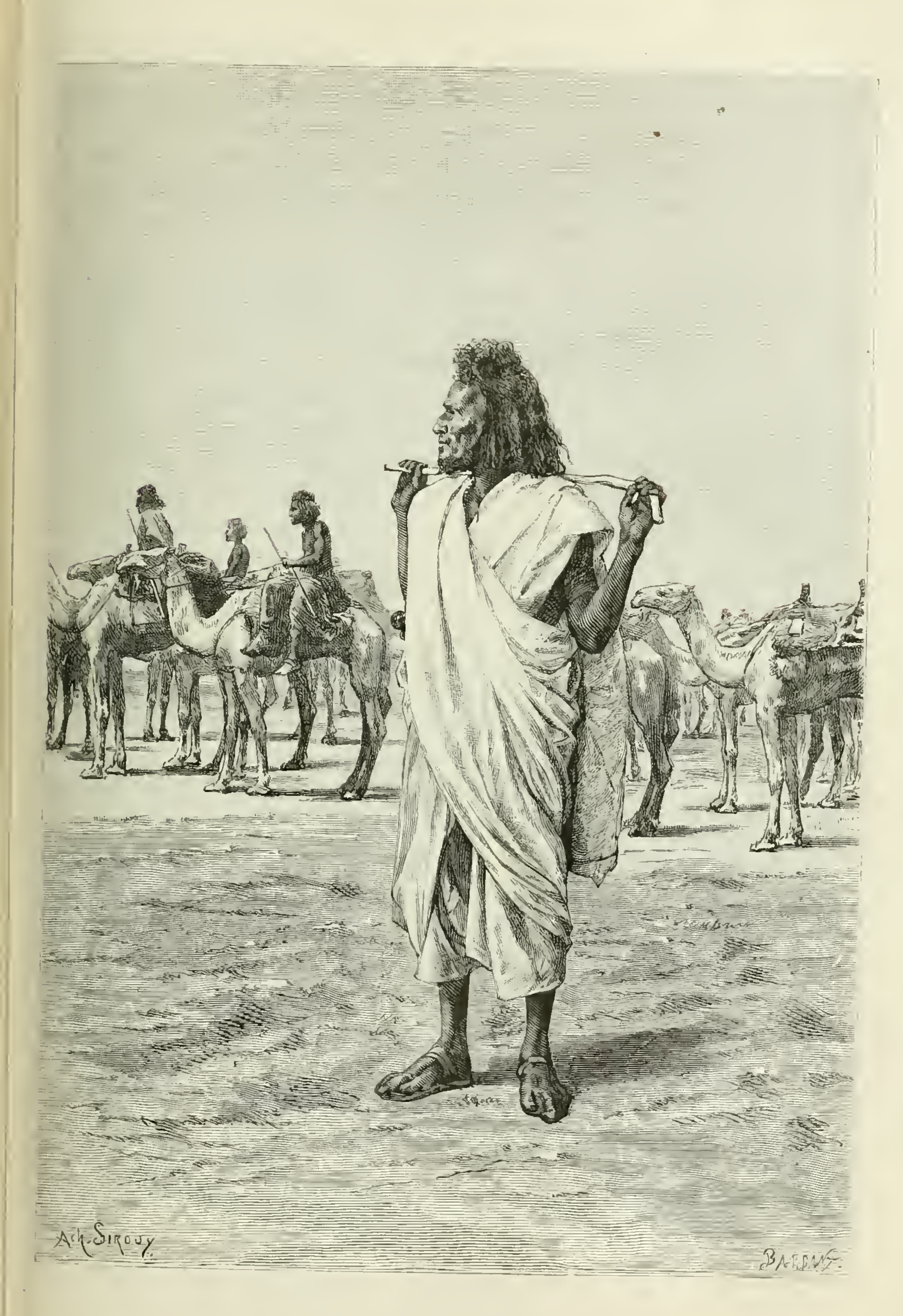
Kens des anciennes inscriptions, occupent la vallée plus au nord, de Korosko à la première cataracte. Quant aux populations de pasteurs qui, sur l'un et l'autre versant, pressent les paysans nubiens dans leur étroite vallée nilotique, elles se disent toutes arabes, quelle que soit d'ailleurs leur origine; la langue qu'elles parlent et qui gagne chaque année en extension est bien la langue du Prophète : le nom qu'elles donnent aux Nubiens, et qui rappelle par le sens l'ancienne appellation de « barbares », signifierait « embarrassé, gêné, parlant avec peine »[1]. Nulle part les pasteurs ne se confondent avec les Nubiens cultivateurs ; ils ont leurs villages distincts, leurs jours de fête, leur costume : presque toujours ils vont la tête nue.

Les représentants les plus caractéristiques de ces « Arabes » de Nubie et ceux qui constituent le groupe des tribus les plus nombreuses sont les Bichârin, dans lesquels on voit les Bedja par excellence, et dont le nom, légèrement modifié, serait peut-être celui de la race entière : c'est à 200 000 individus que l'on évalue ordinairement le nombre de ces Bedja. Les Bichârin ont rarement une taille élevée, mais ils sont nerveux, très bien proportionnés dans leur maigreur, d'une singulière adresse. Leur couleur, très différente de celle des populations nigritiennes, n'a point de reflets noirâtres, si ce n'est dans les familles modifiées par des croisements de race : elle est plutôt rouge, comme celle de l'Indien du Nouveau Monde, et chez les femmes, qui vivent sous la tente, elle diffère peu de la teinte des paysannes des Calabres et de Sicile. Les jeunes garçons ont la figure si douce et si fine, qu'on les confondrait facilement avec des jeunes filles. Dans l'âge mur, les traits du Bichâri sont réguliers, un peu anguleux ; le nez droit s'avance en forte saillie ; la peau, toujours saine et pure, est comme tendue sur les joues maigres, et souvent les lèvres, en retraite, laissent voir le pur ivoire des dents, blanchi par la mastication presque constante de la racine de l'arak, arbre toujours vert qui naît en abondance près de Dongola[2]; ils ne fument jamais. La vieillesse les atteint de bonne heure : la fatigue, la misère, la soif et la faim flétrissent rapidement leurs traits[3]. L'œil des Bichârin est vif, brillant comme une braise, mais à demi fermé, par l'habitude prise d'abaisser la paupière devant la lumière aveuglante que réfléchissent les sables : cet œil demi-clos donne à la physionomie quelque chose de féroce, et d'ailleurs nombre d'entre eux

[1] Georges Pouchet, mémoire cité.

[2] Wilson and Felkin, *Uganda and the Egyptian Soudan;* — Cuny, *Journal de Voyage de Siout à El-Obeïd;* — Colborne, etc.

[3] Linant de Bellefonds, *l'Etbaye, pays habité par les Arabes Bicharièh.*




BICHARI, CONDUCTEUR DE CHAMEAUX.

Dessin de Sirouy, d'après une photographie de M. Richard Buchta.

méritent l'accusation de cruauté. Des voyageurs les dépeignent souvent comme des hommes sans pitié, sans honneur : leur mauvaise passion dominante est l'avarice. Gais, curieux, loquaces, ils causent avec esprit; peu religieux pour la plupart, ils ont encore diverses pratiques d'origine très antérieure à l'Islam : ils ne tuent pas les perdrix, qui sont pour eux des oiseaux sacrés; ils respectent aussi les serpents[1]. Au point de vue des langues comme par le domaine géographique, les Bichârin unissent les populations hamitiques aux Égyptiens : c'est dans leur ancien idiome que sont rédigées les inscriptions hiéroglyphiques et démotiques des Éthiopiens de Meroé[2]. Chez les Bichârin, la propriété n'est pas personnelle; elle n'est divisée qu'entre les familles ou les tribus : ce sont les groupes et non les individus qui possèdent ; en outre, quelques parties de la steppe sont considérées comme propriété commune et toutes les tribus y ont le droit de vaine pâture. Les Bichârin ont des règles de duel qui témoignent d'un grand courage. Chacun à son tour prend le couteau et le plante dans le corps de son adversaire, de manière à ne pas le blesser mortellement. Les anciens jugent des coups, louent ou blâment l'attitude des combattants, et les séparent quand ils semblent avoir satisfait à l'honneur. Dans quelques tribus, l'adultère est tenu pour un délit de peu d'importance : c'est par les femmes que se transmet la noblesse de la race[3].

Les Ababdeh, autres « Arabes » d'origine africaine, probablement les Gebadéi de Pline, auraient été au nombre d'environ 40 000 lors du voyage de Russegger; mais ils paraissent avoir beaucoup diminué, sans doute en se confondant avec les Bichârin, dont ils étaient, à l'époque de leur puissance, les ennemis héréditaires. Leurs principales tribus ont leurs campements en Nubie; les autres parcourent jusqu'au nord de Kosseïr la région de plateaux et de ravins comprise entre le Nil et la mer Rouge. Les Ababdeh se disent « fils des djinn », comme pour indiquer qu'ils sont autochtones, nés dans le désert. Ils ressemblent aux Bichârin, si ce n'est qu'ils ont les traits plus fins, les mouvements plus gracieux, le caractère plus doux. Les Ababdeh du nord parlent arabe, quoique avec un mélange de mots barâbra ; ceux du sud ont gardé leur dialecte bedja ; enfin, dans le voisinage du Nil, le langage dominant chez eux serait celui des Barbarins[4]. Klunzinger a constaté que les Ababdeh de Kosseïr se refusent à parler leur langue nationale devant des étrangers : la révélation de l'idiome

[1] Berghoff, *Globus*, april 1881.
[2] Fr. Lenormant, *Histoire ancienne de l'Orient*.
[3] Linant de Bellefonds, ouvrage cité.
[4] Th. von Heuglin, *Petermann's Mittheilungen*, 1862, n° X.

mystérieux amènerait le désastre sur leurs têtes. Le malheur atteindrait aussi leur famille si, après le mariage, la femme revoyait sa mère; comme le Bantou de l'Afrique méridionale, l'Ababdeh doit choisir une demeure éloignée où il n'ait pas à craindre de rencontrer sa marâtre[1]. Il ne vit pas sous la tente comme l'Arabe, mais se construit une cabane au moyen de claies et de nattes, qu'il déroule et charge sur des chameaux quand il lui faut changer de pâturages; il gîte aussi dans les grottes, comme ses ancêtres les Troglodytes: en fouillant l'argile des crevasses on y trouverait certainement de nombreux objets d'origine préhistorique. De la gomme, quelques autres menues denrées et des poissons, dans le voisinage de la mer Rouge, servent aux Ababdeh de moyens d'échange pour se procurer le dourrah nécessaire à leurs sobres repas. La plupart des voyageurs vantent leur probité, leur douceur, leur franchise; si misérables qu'ils soient, ils ne mendient point comme le fellah[2].

Les puissantes tribus des Kababich et des Hassanieh, qui débordent de leurs domaines, dans le Kordofân et dans la péninsule de l'Entre-Deux-Nils, où elles sont trop à l'étroit; les Chouкrieh, empiétant sur les steppes au nord de l'Atbâra; les Saourat, les Haouin et les Djeraïad de la Bayouda; les Robatat et les Chaïkieh, qui vivent sur les deux rives du Nil entre Berber et Dongola et qui parlent maintenant la langue des Danagla, complètent la population de la Nubie. Peut-être ces Arabes ou Arabisés seraient-ils au nombre de deux à trois cent mille. Quant aux immigrants d'autres provenances, ils se sont fondus dans la masse de la nation barâbra et la mémoire de leur origine ne s'est gardée que pour les familles aristocratiques ayant intérêt à se rappeler leur généalogie: tel est le cas pour les Bosniaques, descendants des soldats envoyés en 1520 avec mission de rétablir la paix dans la contrée. Ils firent élever des forteresses sur les escarpements qui dominent le fleuve, s'y établirent en souverains et s'allièrent par les femmes aux anciens chefs: de nos jours, ces « Kaladj » de Bosnie sont encore les personnages les plus considérables de la basse Nubie, surtout entre Assouân et Korosko, et c'est à eux que le gouvernement égyptien confiait l'administration locale.

En aval de Berber, le rendez-vous principal des caravanes, Aboû-Hâmed, occupe une de ces positions où devait nécessairement s'établir un marché:

[1] Klunzinger, *Bilder aus Oberägypten, der Wüste und dem Rothem Meere;* — Belzoni, *Voyages en Égypte et en Nubie.*

[2] Lepsius, *Briefe aus Ægypten,* etc.; — Klunzinger, ouvrage cité

une grande ville serait née en cet endroit si des deux côtés du Nil ne s'étendait l'immensité du désert. C'est là que le fleuve, cessant de couler au nord-ouest, se rejette brusquement vers le sud-ouest pour décrire sa grande courbe qui s'achève à 400 kilomètres plus au nord ; afin d'éviter l'énorme détour, les marchands doivent quitter le Nil et suivre pendant sept ou huit jours le chemin du désert à travers les rochers et les sables. Une île considérable, Mograt, élargit la vallée du Nil, au sud d'Aboû-Hâmed, et donne à ce marché des terrains de culture plus étendus que ceux de presque tous les autres villages nubiens. Néanmoins le port où viennent s'embarquer et débarquer les marchands de Korosko n'est qu'un groupe de pauvres cabanes, habité par des chameliers et des pêcheurs. Il est vrai que dans ce pays les caravaniers n'ont pas besoin de magasins pour entreposer leurs denrées ; ils déposent leurs ballots dans le sable, sous la protection de l'édicule consacré au saint Aboû-Hâmed, et quand ils reviendront, après des mois ou des années, ils trouveront leur propriété comme ils l'ont laissée, à l'ombre du tombeau respecté[1].

Quelques ruines se trouvent sur les bords du Nil entre Aboû-Hâmed et la quatrième cataracte, mais c'est en aval de ces rapides que se voient les plus remarquables débris antiques de la haute Nubie, après ceux de Méroé. Le village qui se trouve actuellement dans cet endroit de la vallée, Maraoui, porte un nom qui semble dérivé de celui de l'antique capitale; cependant les archéologues, appuyés sur les textes des auteurs, ne doutent nullement que Maraoui ne soit la Napata d'Hérodote : les inscriptions déchiffrées sont unanimes à cet égard. Maraoui, au pied de rochers blancs, occupe une situation géographique importante, là où recommence la navigation en aval de la quatrième cataracte et au point de convergence des deux chemins de Berber et de Chendi, à travers la steppe de Bayouda ; une des vallées les plus fertiles et les moins desséchées de la région, le Ouâdi Aboû-Doûm, s'unit à la vallée du Nil précisément en face de Maraoui. De hauts amas de décombres rappellent les monuments détruits, et, à une petite distance en amont, des restes de grands édifices se voient encore à la base du superbe mont Barkal, énorme masse quadrangulaire de grès, posée au milieu de la plaine comme un piédestal attendant une statue : le nom hiéroglyphique du Barkal était « montagne Sainte » et le temple principal s'y dressait à la gloire d'Ammon-Ra. Il en reste quelques débris, suffisants pour qu'on ne puisse douter de l'origine égyptienne du monument attribué à Ramsès le Grand; néanmoins le nom d'Ame-

[1] Cailliaud, *Voyage à Méroé;* — Trémaux, *Voyage en Éthiopie*

nemha III se lit aussi sur des béliers et sur un lion de granit, de grandeur naturelle; en 1863, Mariette a découvert parmi les monuments du Barkal cinq stèles du plus haut intérêt, prouvant que dans les dynasties égyptiennes il faut faire une place importante à l'Éthiopie : durant une période de cinquante et un ans, trois rois éthiopiens, résidant en Nubie, ont dominé sur la plus grande partie de l'Égypte[1]; l'un d'eux, Taharaka, porta ses armes jusqu'en Asie. Les musées d'Europe possèdent plusieurs des monuments du mont Barkal.

Des groupes de pyramides s'élèvent dans le voisinage du temple; toutefois les plus remarquables constructions de ce genre, au nombre de vingt-cinq, se trouvent sur la rive gauche du Nil, près du village de Noûri. Celles-ci, plus grandes que les pyramides de Méroé, sont moins bien conservées à cause de la moindre dureté du grès, et presque toutes ont perdu leur revêtement extérieur de pierres polies : dans l'intérieur on remarque des voûtes, mode de soutènement que l'on croyait naguère d'invention étrusque et que l'on retrouve pourtant en diverses contrées de l'Orient[2], notamment à Saggarah, dans les tombes de la sixième dynastie[3]. Au sud de Nouri, dans le ouâdi d'Aboû-Doûm, se voient les ruines d'une belle église et d'un couvent de style byzantin; mais nulle part, sur la rive gauche du fleuve, ne se montrent les traces d'une ville importante comme devait l'être Napata, sur la rive du nord. Toute la contrée fut jadis populeuse. Au-dessous du groupe de constructions dont Maraoui est le centre, de nombreuses ruines appartiennent à diverses époques historiques : pyramides, datant des âges de la civilisation égyptienne; églises et couvents, qui rappellent l'influence byzantine; fortins, construits après le triomphe de l'Islam.

Le sommet de la courbe que décrit le Nil avant de reprendre la direction du nord ne pouvait manquer de devenir, comme le méandre d'Aboû-Hâmed, un rendez-vous de marchands; mais ici le détour du fleuve est beaucoup plus allongé et les caravanes ont pu choisir entre plusieurs sites pour leurs escales de départ et d'arrivée. Ainsi se succèdent sur la rive gauche, de l'amont à l'aval, les villages d'entrepôt : Korti, Amboukol, Aboû-Doûm (Abdoûm), Dabbeh, Aboû-Gossi, où aboutissent les routes de Khartoum par le Ouâdi-Mokattam. Dabbeh est la station choisie par les forces anglaises comme centre de ravitaillement; Aboû-Gossi est l'endroit marqué par les ingénieurs où le chemin de fer du Nil s'enfoncera dans le désert par le Ouâdi-Melek, pour se bifurquer aux puits de Sotahl et se diriger, d'un

[1] Ernest Desjardins, *Revue des Deux Mondes*, 15 mars 1874.
[2] Cailliaud, *Voyage à Méroé*; — Trémaux, *Voyage en Éthiopie*; — Hoskins, *Travels in Ethiopia*.
[3] G. Maspero, *Notes manuscrites*.

côté vers Khartoum, de l'autre vers le Darfour[1]. Naguère la ville importante de la contrée se trouvait en aval, sur un rocher de grès qui domine d'environ 50 mètres la rive droite du fleuve : c'est Dongola el-Adjousa ou Dongola le Vieux, que l'on croit avoir existé sous le nom de Deng-our à l'époque de l'ancien empire égyptien : on y a découvert une stèle, transférée depuis au musée de Berlin. Dongola fut la capitale d'un royaume chrétien qui se maintint pendant huit siècles, jusqu'au quatorzième; elle était encore populeuse lorsque les mamelouks, fuyant le courroux de Mohammed-Ali, s'établirent en dévastateurs dans le pays, suivis de près par les Turcs, qui complétèrent l'œuvre de destruction. Les îles qui se succèdent entre les bras du Nil, de Dongola le Vieux à Dongola le Neuf, sont cultivées pour la plupart et présentent un charmant aspect avec leurs bordures de palmiers se reflétant dans l'eau mobile.

N° 84. — DONGOLA ET LA TROISIÈME CATARACTE.

D'après Gottberg — C. Perron

1 : 800 000

0 — 10 kil.

[1] Sidney Ensor, *Journey through Nubia to Darfoor.*

L'une d'elles, Naft, est le lieu de naissance du Mahdi, Mohammed-Ahmed.

La capitale actuelle de la Nubie, Dongola ed-Djedidé, ou Dongola le Neuf, est également désignée sous le nom de Kasr-Dongola, « Château de Dongola », et sous celui d'El-Ordou, « le Camp ». En effet, elle commença par être un simple camp, établi par les mamelouks près du village de Marakah. Elle est située à 2 kilomètres à l'ouest du grand bras du Nil, au bord d'une coulée qui sert de port pendant la crue et qui n'est plus, pendant les basses eaux, qu'une mare infecte d'où s'élèvent des miasmes dangereux. Formée de maisons basses, avec cours, dépendances et jardins, Dongola est une ville très étendue, et quelques édifices, parmi lesquels une forteresse, où l'on voit les restes d'un château bâti par le naturaliste Ehrenberg, donnent à l'ensemble un aspect assez imposant; d'après Ensor, la population moyenne de la ville ne dépasse pas sept mille habitants; mais elle est double quand les propriétaires sont revenus de leurs champs des alentours. Dongola étonne les voyageurs venus du nord, qui sont accoutumés aux maisons à terrasses : ils voient des toits inclinés, révélant aussitôt le changement de climat, le passage de la zone des sécheresses à celle des pluies périodiques d'été ; ils remarquent aussi l'œuvre incessante des termites, ces insectes ignorés des riverains du bas Nil, qui travaillent à la destruction de la cité et qui forcent les habitants à un travail continu de réparation. Avant la guerre, qui a fait de Dongola pendant des mois l'une des citadelles les plus exposées de l'empire égyptien, cette ville faisait un assez grand commerce, et son port était souvent rempli de barques de dimensions à peine inférieures à celles des dhahabiyé, mais ayant une voile carrée au lieu de la voile latine des bateaux employés en aval des cataractes. Au-dessous de Dongola, le Nil se bifurque pour embrasser l'île Argo, la plus grande de toutes celles de la Nubie et l'une des plus belles par ses coteaux boisés, ses cultures, ses villages cachés sous le feuillage, ses roues de sakieh, que les bœufs font tourner lentement, à l'ombre des sycomores. Argo fut, il y a des milliers d'années, un des centres de la civilisation égyptienne dans les régions nubiennes : là se trouvait, aux temps de la treizième dynastie, une puissante colonie d'Égyptiens. On y voit encore de puissants débris qui datent de cette époque, notamment deux masses quadrangulaires, servant de tombeaux, un superbe colosse de Sookhotpou IV, des restes de sculptures, du style le plus noble et gravés partiellement d'hiéroglyphes, ont été découverts dans cette île[1] ; deux colonnes de granit gris, inachevées et gisant sur le sol, ont été probablement renversées par des

[1] Cailliaud, Lepsius, ouvrages cités; — G. Maspero, *Notes manuscrites.*

vainqueurs avant d'avoir pu témoigner de la gloire du souverain qui les avait fait dresser par son peuple d'esclaves[1]. Lors de la conquête du pays par les Turcs, Argo constituait un royaume distinct.

A l'ouest de Dongola, une chaîne d'une dizaine d'oasis, accompagnant le Nil à distance, s'aligne du sud au nord : c'est le Ouâdi-Kab. D'après Russegger, il faudrait y voir un ancien cours du Nil, continuant celui qui empruntait la dépression actuelle du Ouâdi-Mokkatam. Limité à droite et à gauche par de faibles hauteurs se succédant comme des berges, le Kab ressemble en effet à un lit fluvial et va déboucher dans la vallée du Nil en amont de la cataracte de Hanneck. On pense qu'il se trouve à un niveau plus bas que celui du Nil actuel : c'est par infiltration des eaux du fleuve que s'expliqueraient les nombreuses sources et nappes de fond que possède le ouâdi. Des pâturages, des broussailles, des bouquets de dattiers et d'autres arbres font de cette dépression une chaîne d'oasis où pourraient vivre de nombreux habitants; pourtant elle n'est que visitée périodiquement par des nomades Kababich, qui viennent y paître leurs troupeaux et y recueillir des dattes et du bois, qu'ils vendent à Dongola pour la construction des cabanes et des sakieh. Plus au nord se trouvent d'autres oasis de moindre grandeur. Celle de Selimeh, où passe la route des caravanes, entre Assouân et le Darfour, n'avait aucune population fixe à une époque récente, quoiqu'elle ait de bonne eau et que des bouquets de palmiers abritent ses fontaines. Lors du voyage de Browne, à la fin du siècle dernier, elle n'aurait eu que des pâturages; mais Cailliaud, en 1822, y vit des tamaris et quelques centaines de palmiers, qui avaient été probablement plantés depuis peu. Les Anglais auraient, dit-on, le projet de bâtir un fortin et de maintenir une garnison permanente dans l'oasis de Selimeh pour commander la route du Darfour et tenir en respect les populations voisines dans la vallée du Nil.

Le chemin ordinaire du fleuve à l'oasis de Selimeh part du village de Soleb, en aval de la troisième cataracte. Les ruines d'un temple, l'un des plus vastes et des plus beaux que l'art égyptien ait laissés en Nubie, dominent les maisons du village : les colonnes restées debout sont d'une élégance qui rappelle celle des temples grecs; mais les sculptures et les inscriptions, en l'honneur d'Amenemha III, sont peu nombreuses et l'intérieur de l'édifice n'est qu'un chaos de décombres. Plus loin, sur la rive droite, se montrent les piliers sculptés du temple d'Amarah, entouré de dattiers, qui produisent les fruits les plus estimés de toute la Nubie.

[1] Hoskins, *Travels in Ethiopia.*

C'est là que commence la région de défilés et de rapides appelée le « Ventre des Pierres » par les Arabes : les falaises se rapprochent de part et d'autre ; cependant la culture ne cesse pas au bord du fleuve. Là où la berge d'alluvions n'a qu'un ou deux mètres de large, on sème d'ordinaire des haricots ou des lentilles ; la bordure de terre cultivable est-elle moins étroite, on en fait un champ de dourrah ; plus large encore, elle porte quelques dattiers, sous lesquels s'abrite une cabane[1]. Des murailles d'anciens camps retranchés et des tours de châteaux forts se dressent sur les crêtes des rochers voisins. Témoins d'un régime féodal qui ressemblait à celui de l'Europe, les manoirs de la Nubie diffèrent à peine de ceux du Rhin ; seulement murs crénelés et donjons du Botn el-Hagar sont bâtis en briques crues, et les parois, légèrement inclinées, ont plus de largeur à la base qu'au sommet ; toutes les tours sont coniques[2]. Une des sources thermales qui jaillissent dans ces gorges au bord du Nil est très fréquentée par les malades des environs, mais seulement pendant la saison des basses eaux, car la plage de la source est recouverte par les inondations. Plusieurs fontaines sourdent ainsi dans le sable ; toutefois on peut se demander si plusieurs d'entre elles ne sont pas des filets d'eau qui reviennent au fleuve après s'être infiltrés dans la terre pendant les crues.

A Semné, l'un des rares villages situés dans le « Ventre des Pierres », deux forteresses égyptiennes de la douzième dynastie se regardent du haut de leurs coteaux, de l'une à l'autre rive du fleuve. Lors des inondations, le large lit du Nil est entièrement rempli par les eaux ; mais pendant la période des maigres les roches de granit, noires et luisantes, percées de trous, coupées de failles sombres, occupent presque tout l'espace compris entre les deux berges : il ne reste plus qu'un chenal étroit, d'environ trente mètres de large, où une masse liquide de plusieurs centaines de mètres par seconde s'enfuit en écumant : nulle part le Nil n'offre un aspect plus grandiose. Semné est le lieu fameux où Lepsius découvrit de nombreuses inscriptions taillées dans le roc, qui donnent la hauteur des crues nilotiques pendant le règne d'Amenemha III et témoignent d'un changement considérable du niveau fluvial depuis quarante siècles. Du reste, même à un niveau qui dépasse de beaucoup celui des inondations au temps des Pharaons, on remarque des labyrinthes de rochers polis absolument semblables à ceux que lave le courant actuel du Nil : là aussi passa jadis le grand courant. En face du village d'Emka, la roche est rayée par

[1] Sidney Ensor, *Journey through Nubia to Darfoor*.
[2] Georges Pouchet, *Dongolah et la Nubie*.

une ligne horizontale plus foncée, que M. Pouchet croit être la limite primitive des hautes eaux du Nil. Près de là s'ouvre le Ouâdi-Sarras, où s'arrête actuellement (1884) le chemin de fer contournant les cataractes.

Ouâdi-Halfâ ou la « Vallée des Joncs » est située sur la rive droite, à 2 kilomètres en aval du dernier rapide de la « deuxième » cataracte : quelques champs, un rideau de dattiers croissant dans le sable pur entourent les hameaux du village, qui a pris une grande importance commerciale et militaire comme lieu de débarquement pour les denrées et comme point de départ des caravanes. En outre, Ouâdi-Halfâ a pris un rôle administratif, comme chef-lieu du district de la frontière, la limite officielle de l'Égypte et de la Nubie ayant été portée de la première à la deuxième cataracte. Les Anglais y ont établi leur principal dépôt d'approvisionnements en Nubie et dès 1875 les Égyptiens en avaient fait le terminus septentrional d'un chemin de fer qui contourne les cataractes, et qui doit atteindre prochainement Dongola; un pont sera construit près de Solib, à Koyeh, en aval de la troisième cataracte, pour gagner la capitale de la Nubie par le désert occidental. Pour remonter les rapides de Ouâdi-Halfâ, les Anglais ont employé des bateaux de construction spéciale dont ils ont confié la direction à des matelots canadiens et iroquois, habitués à franchir les « sauts » des rivières du Canada. Des pagayeurs iroquois sur les cataractes du Nil, est-il un fait qui prouve mieux combien la vapeur a réduit les dimensions de la planète?

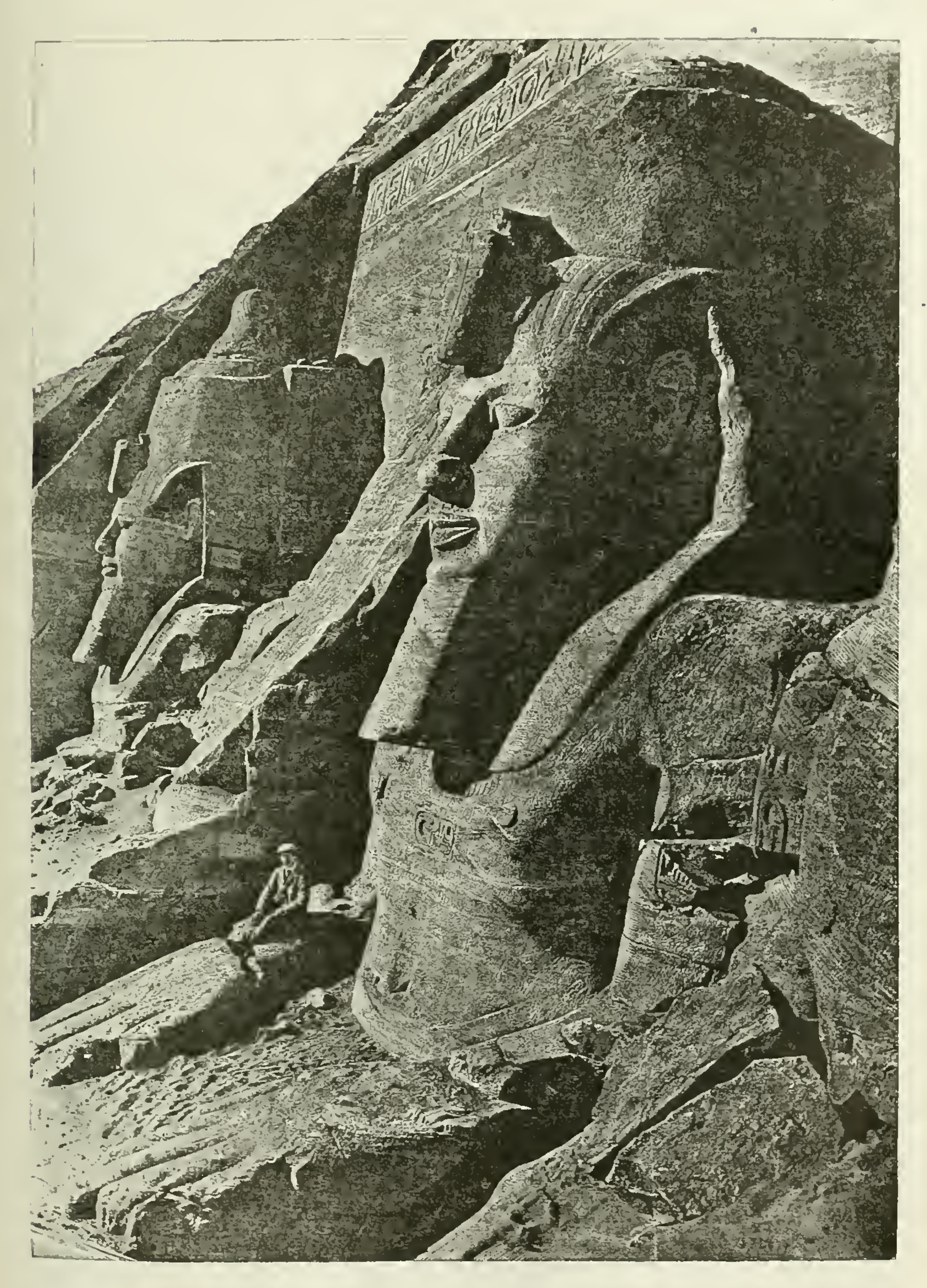
Naguère Ouâdi-Halfâ était moins peuplée que Derr, village de la rive droite dont les maisons sont éparses au milieu de bois de palmiers, dans la région la plus fertile de la Nubie, connue sous le nom de Bostan ou « Jardin ». Pour le trafic, Ouâdi-Halfâ était aussi moins importante que la station de Korosko, située sur une plage de la rive droite, à l'extrémité septentrionale de la route de caravanes qui évite la grande courbe du Nil nubien. Entre Ouâdi-Halfâ et Derr, le fleuve passe au pied de deux temples qui sont parmi les merveilles de l'art égyptien : ce sont les monuments d'Ibsamboul, plus communément, mais à tort, désignés sous le nom d'Aboû-Simbel. L'un et l'autre sont creusés dans le grès rouge ferrugineux de montagnes qui se dressent au-dessus de la rive gauche. Entre les deux rochers s'épanche une cataracte de sable jaune, amenée par le vent des déserts de Libye et formant au devant de chaque temple un talus grandissant : à diverses reprises il a fallu déblayer l'entrée des portes et les statues. Le temple méridional ou grand temple, élevé en l'honneur d'Ammon-Ra, le dieu solaire, est en entier taillé dans le roc. Au devant de la porte siègent quatre colosses de 20 mètres de hauteur, représentant

Ramsès II, à la figure impassible et superbe; mais de l'une des statues gigantesques, décapitée par un voyageur anglais, il ne reste plus que la partie inférieure; tous les colosses sont couverts d'inscriptions; le grec et le phénicien ont même trouvé place au milieu de ces hiéroglyphes. Dans l'intérieur du rocher se succèdent trois grandes salles et douze plus petites dont les parois sont revêtues de tableaux hiéroglyphiques et de sculptures aux couleurs encore éclatantes : une des compositions, qui ne comprend pas moins de onze cents figures, reproduit la bataille de Kadech, scène principale de l'Iliade égyptienne; presque toutes les autres sculptures rappellent également la gloire de Ramsès, le vainqueur des Hittites. Sur le plafond d'une salle sont parfaitement figurées diverses espèces d'animaux qu'on ne voit plus dans la Nubie, mais seulement dans le Kordofân et le Senâr[1]. Le petit temple, consacré à la déesse Hathor, a six colonnes de dix mètres de hauteur devant sa façade et quatre de ces masses énormes représentent encore Ramsès II; deux statues, la deuxième et la cinquième, reproduisent les traits de Nofreari, la « Beauté Divine », et les enfants sont placés entre les genoux des deux époux.

Après les sanctuaires grandioses d'Aboû-Simbel combien d'autres temples se succèdent jusqu'à la première cataracte! Les archéologues en ont décrit quatorze, sans compter les grottes funéraires, les pylônes et les tours. On dépasse le temple de Sabona, presque enfoui dans le sable, puis les débris de la ville antique de Mahendi, dont on voit encore les galeries passant en forme de tunnels sous les maisons[2]; on voit ensuite les ruines romaines de Maharrakah, dressées sur un promontoire d'où la vue s'étend au loin; Dakkeh, aux deux pylônes gigantesques; Garf Hossaïn, noire caverne taillée dans le roc calcaire, refuge de chauves-souris, comme tous les édifices abandonnés de l'ancienne Égypte. Au delà se montrent des débris d'un autre temple superbe bâti par Ramsès II, celui de Kalabcheh, où l'on a trouvé une inscription grecque racontant les victoires du roi nubien Silco sur les Blemmyes; près de là s'ouvre le fameux spéos ou réduit funéraire de Beït el-Oualli, dont les sculptures, figurant des processions triomphales, des assauts, des scènes de cour et de batailles, ont été plus que d'autres popularisées par la gravure : quoique ternies par les moulages, les couleurs des peintures de Beït el-Oualli sont encore très brillantes. Le défilé de l'Égypte tourné vers la Nubie est précédé de temples et de nécropoles formant comme une longue avenue de tombeaux. Les hypogées

[1] Russegger, *Reisen in Europa, Asien und Afrika.*
[2] Héron, *Notes manuscrites.*

sont plus nombreux que les demeures habitées et l'on y compterait



COLOSSES D'IBSAMBOUL.
Héliogravure Dujardin, d'après une photographie de M. D. Heron.

peut-être moins d'hommes vivants que de dieux burinés dans les parois des temples ou sculptés dans le granit.

# X

## ÉGYPTE

Avant que la rondeur de la planète fût connue, tous les peuples devaient s'imaginer que le centre du monde se trouvait dans leur domaine et, chez eux, l'enfant même pouvait désigner du doigt l'endroit précis, lac, montagne ou temple, qui passait pour le milieu des terres. L'exploration du globe a démontré que sur la rondeur terrestre aussi bien que dans l'espace infini « le centre est partout et la circonférence nulle part »; cependant, si l'on étudie la superficie du globe d'après la répartition des masses continentales, il est bien certainement une région qui plus que toute autre peut être considérée comme occupant le véritable milieu : c'est l'Égypte, le Misr des indigènes. Au point de vue géométrique, l'Asie Mineure, la Palestine, la Mésopotamie auraient le même droit que les campagnes du bas Nil à revendiquer pour elles la position centrale dans le groupe des trois continents de l'Ancien Monde; mais l'Égypte a sur elles l'avantage d'offrir une traversée facile de l'un à l'autre versant maritime : c'est là que se croisent les deux grandes diagonales du monde, celle des routes terrestres entre l'Asie et l'Afrique, celle des voies océaniques entre l'Europe et les Indes. Même l'ouverture du canal de Suez a placé l'Égypte à mi-chemin de l'Amérique et de l'Australie. C'est à juste raison que les anciens Égyptiens donnèrent à leur pays la place du cœur dans le grand corps terrestre[1]. L'une des étymologies de l'ancien nom de Memphis lui donne le sens de « Milieu du Monde[2] ».

Dans l'histoire, le peuple qui habite les bords du Nil inférieur eut un rôle correspondant à la situation géographique de la contrée. C'est l'Égypte qui nous apparaît la première dans les annales de la civilisation. Elle existait déjà comme nation policée, ayant conscience d'elle-même, alors que Babel et Ninive n'étaient pas encore fondées et que l'Europe entière était toujours dans la sauvagerie sans histoire. Les habitants de l'Asie Mineure et de l'Hellade, qui devaient être les éducateurs et les charmeurs des nations venues après eux, étaient des troglodytes et des hommes des bois, s'armant contre les bêtes féroces de massues et de silex aiguisés, à l'époque où leurs contemporains d'Égypte possédaient déjà leur trésor

[1] Brugsch, *Geographie des alten Ægypten.*
[2] Lauth, *Ausland*, 1872, n° 41.

d'observations astronomiques, la connaissance des nombres et de la géométrie, une architecture savante, tous les arts et presque tous les métiers qui se pratiquent de nos jours, tous les jeux qui charment notre enfance ou nous reposent des travaux de l'âge mûr. C'est dans les papyrus, sur les bas-reliefs des monuments de la haute Égypte, que nous retrouvons les origines de nos sciences, et maint précepte de morale que répète encore la « sagesse des nations », maint dogme que proclament toujours les religions existantes, se lisent sous leur première forme dans les documents que nous ont livrés les tombeaux de Thèbes et d'Abydos. De l'Égypte nous vient l'écriture, modifiée depuis par les Phéniciens et communiquée par eux à tous les peuples de la Méditerranée : le moule même de notre pensée a pris son origine aux bords du Nil. Sans doute l'humanité ignore ses premiers âges, et nul ne peut affirmer que la civilisation naquit en Égypte ; mais nous ne pouvons la suivre dans les âges antérieurs aux annales égyptiennes : les pyramides sont pour nous la borne des temps.

Les Égyptiens n'avaient pas de chronologie proprement dite, puisqu'ils divisaient le temps d'après les années de règne des souverains qui se succédaient sur le trône[1]; mais les dates incertaines que donne la succession des règnes indiquée partiellement sur les édifices et rapportée par le prêtre Manéthon, sous Ptolémée Philadelphe, peuvent être contrôlées par quelques dates certaines, celles de phénomènes astronomiques. C'est ainsi que Biot, discutant les hiéroglyphes traduits par Emmanuel de Rougé, a pu fixer dans l'histoire d'Égypte trois dates comprises entre le quinzième et le treizième siècles de l'ère ancienne[2] : dans la série des temps les annales égyptiennes nous montrent donc un point connu, antérieur de sept siècles à l'ère chaldéenne de Nabonassar, qu'une autre coïncidence astronomique a permis de placer en 746. De même, Chabas a trouvé, dans un papyrus « médical » de la bibliothèque de Leipzig le cartouche de Menkerâ ou Mycérinus, suivi de la mention du lever héliaque de Sothis ou Sirius comme ayant eu lieu dans la neuvième année du règne ; si l'interprétation du texte est exacte, le calcul amènerait à fixer cette date entre l'an 3007 et l'an 3010 de l'ère ancienne, soit à mille années après l'époque attribuée au règne de Menkerâ dans la table chronologique de Mariette. Quoi qu'il en soit, on peut espérer que d'autres découvertes nous feront remonter d'une manière certaine le cours des âges et fixeront aux origines de l'histoire des dates positives, auxquelles se rattachera la chronologie

[1] Mariette, *Aperçu de l'histoire de l'Égypte.*

[2] Biot, *Recherches sur quelques dates absolues*, séance de l'Académie des Sciences, 7 fév. 1853.

flottante des événements les plus anciens dont le souvenir s'est conservé dans la mémoire humaine. La même nécessité qui a fait adopter une mesure commune des espaces terrestres, le mètre, et qui fait discuter maintenant l'emploi d'un méridien commun, rend également indispensable la recherche d'une ère commune pour établir la concordance des événements dans les diverses contrées. Tôt ou tard, quand les savants chercheront à remplacer pour la numération des années la bizarre méthode qui prévaut actuellement dans l'Europe chrétienne, divisant l'histoire en deux ères, dans la première desquelles ans et siècles se comptent à rebours, c'est très probablement dans les annales égyptiennes qu'ils chercheront le premier point fixe de repère entre la nuit des temps vaguement entrevus et la clarté de l'histoire.

Si antique est la civilisation de l'Égypte, qu'à certains égards on ne la connaît que par sa décadence; les annales nous montrent la population des bords du Nil toujours asservie et par conséquent sous un régime qui devait l'avilir, supprimer le ressort individuel et l'initiative, remplacer la vie spontanée par la règle, mettre les formules à la place des idées. Mais un peuple ne saurait se développer, accroître son avoir de connaissances, qu'en proportion de sa liberté : ce qu'un maître fait prodiguer en un jour pour sa gloire avait été laborieusement acquis par des hommes libres ou du moins jouissant par intervalles de ce répit dans la servitude que donnent les luttes entre les cités et les changements de maîtres. C'est donc par une période d'autonomie, d'indépendance relative, que doivent avoir passé les Égyptiens pour qu'ils aient pu acquérir les ressources matérielles et la science dont témoignent les monuments qu'il nous ont laissés. La construction des grandes pyramides, que tant d'écrivains ont célébrée comme une preuve de la haute civilisation des Égyptiens, prouve bien en effet qu'avant cette époque la nation avait fait des progrès très considérables dans les sciences et dans les arts; mais déjà dans ces temps antérieurs à nous d'environ cinquante siècles le peuple avait déchu. Ainsi que le disait Herder, peut-on s'imaginer l'état profond de misère, le degré d'abaissement auxquels devait être tombée la masse de la population pour qu'il fût possible de l'employer à dresser de pareils tombeaux? Triste civilisation, celle qui employait des milliers d'hommes pendant des années à transporter quelques blocs de pierre! L'asservissement des habitants de l'Égypte, que les écrivains hébreux attribuent à Joseph[1], devait être accompli depuis longtemps pour que les rois et les prêtres pussent employer le

[1] *Genèse*, chap. XLVII, versets 13 à 26.

peuple à un pareil labeur : terres et hommes étaient déjà devenus la propriété des Pharaons; au-dessous du maître, les populations n'étaient plus qu'un troupeau.

Semblable au Nil, la civilisation égyptienne cache sa source dans des régions jusqu'à présent inconnues[1], et, par delà ce roi Ménès que les annales disent avoir été le fondateur de l'empire, les hiéroglyphes nous montrent les Hor-chesou ou « serviteurs d'Horus », travaillant aussi à dresser des monuments sur le sol d'Égypte, d'après des plans tracés sur des peaux de gazelle[2]. Quel était alors l'état social des riverains du Nil? On ne sait; mais il est certain que les constructions les plus anciennes laissées par eux, notamment la pyramide à degrés de Saqqarah et le temple d'Armakhis, près du grand sphinx, témoignent d'une civilisation déjà sûre d'elle-même; nulle statue égyptienne n'est plus vivante, plus rapprochée du grand art que celle de Khephren, pourtant l'une des plus antiques! Aux premiers temps de l'histoire égyptienne, les tableaux qui couvrent les murs des nécropoles montrent que la philosophie des Égyptiens était humaine et rationnelle, ne ressemblant en rien, dit Mariette, au fétichisme mystique né à Thèbes, vingt siècles plus tard : l'époque la plus parfaite à tous les points de vue est précisément la plus ancienne qui nous soit connue. Lorsque l'Égypte entra dans une de ces périodes de domination guerrière que tant d'hommes considèrent encore comme l'indice de la véritable grandeur, les souverains de l'Égypte purent utiliser pour les conquêtes la force d'impulsion que donnait à leurs armées une civilisation antérieurement acquise, et leur empire s'étendit bien au delà des bornes naturelles du bassin nilotique, jusqu'en Asie. D'après Mariette et la plupart des égyptologues, la monarchie des Pharaons, à l'époque de sa plus grande étendue, embrassa tout l'espace compris entre les contrées équatoriales du haut Nil et les côtes de la Caspienne, entre les bords de l'Océan des Indes et les montagnes du Caucase. Mais les expéditions guerrières sont toujours le signe avant-coureur de la décadence : sous le conquérant Ramsès II, la chute est rapide, et dans les dernières années du règne on voit apparaître des œuvres barbares, des « sculptures de la plus étrange grossièreté »[3]. La force provenant d'une civilisation supérieure finit par s'épuiser, et l'Égypte fut conquise à son tour : depuis plus de vingt-deux siècles, elle n'a cessé de se trouver sous la domination de dynasties étrangères.

La destinée politique et sociale des cultivateurs du sol égyptien est

[1] Mariette, *Des nouvelles Fouilles à faire en Égypte*, Académie des Inscriptions, 21 nov. 1879.
[2] Fr. Lenormant, *Les Premières Civilisations*.
[3] Fr. Lenormant, ouvrage cité.

clairement indiquée par le milieu dans lequel ils vivent. Le Nil, propriété commune de la nation, inonde toutes les terres à la fois et, avant que les géomètres eussent cadastré le sol, il devait les rendre également propriété commune; les canaux d'irrigation, indispensables pour la culture depuis que l'exploitation du sol a dépassé la zone des terres régulièrement inondées, ne peuvent être creusés et entretenus que par des multitudes de travailleurs piochant en commun. Il ne s'offre donc que deux alternatives aux cultivateurs : être tous associés, égaux en droit, ou tous esclaves d'un maître, natif ou étranger. Pendant le cours de l'histoire écrite, c'est la dernière alternative qui s'est toujours réalisée, quelle qu'ait été d'ailleurs, sous les Pharaons, les Ptolémées et les sultans, la splendeur des cités et la prospérité apparente de la contrée. Les bas-reliefs des monuments nous montrent le peuple égyptien, il y a trois mille ans, courbé sous le fouet comme il l'est encore aujourd'hui; toujours opprimé, pressuré à l'excès, le fellâh ne saurait se déplacer comme le Bédouin nomade; dans l'immense plaine uniforme du delta ou dans l'étroite vallée du fleuve, il n'est pas une seule retraite dans laquelle il puisse tenter de se mettre à l'abri. Sa misère est sans issue, son avenir sans espoir, et pourtant il aime passionnément sa terre natale. Loin des bords du fleuve aimé, le fellâh est envahi par la tristesse et meurt rongé par la nostalgie : les plus beaux paysages sont les plus simples.

Depuis bientôt un siècle, ce sont des conquérants de l'Europe occidentale qui se disputent l'Égypte, centre naturel de l'Ancien Monde et clef de toutes les possessions coloniales sur les rivages de la mer des Indes, ainsi que l'écrivait déjà Leibniz en 1672. L'importance capitale de cette position maîtresse ne pouvait échapper aux hommes d'État : là devait se gagner la partie dont l'enjeu est la péninsule Cisgangétique. Si les armées de la République Française avaient réussi à conserver l'Égypte, par elles si rapidement conquise, c'en était fait de la puissance de l'Angleterre dans l'Hindoustan : l'héritage du Grand Mongol lui échappait. Mais, après la destruction de la flotte française dans les eaux d'Aboukir, la Grande-Bretagne, reprenant la possession incontestée des chemins de la mer, redevenait à son tour la maîtresse de l'Égypte, sans même qu'elle se donnât la peine de la conquérir, et les Français durent l'évacuer après deux années d'occupation. Au conflit des armes succédèrent les manœuvres diplomatiques, les luttes d'influence entre ministres à Constantinople et au Caire. Lors de l'inauguration du canal de Suez, œuvre française qui ouvrait aux bateaux à vapeur la route directe des Indes, il sembla que la France allait enfin exercer une sorte de suzeraineté sur l'Égypte ; mais

l'Angleterre, concentrant ses efforts sur l'acquisition de cette contrée de passage, a fini par conquérir politiquement l'Égypte, de même qu'elle s'est assuré la prééminence commerciale sur le canal des deux mers. Officiellement, l'Angleterre n'intervient que pour donner des conseils et rendre des services au souverain; en réalité, ses envoyés sont bien près d'être les maîtres absolus. Ils rédigent les traités, déclarent la guerre et concluent la paix, distribuent les places et les pensions, dictent les sentences aux magistrats et ne s'effacent derrière les fonctionnaires égyptiens que pour la signature des listes d'impôts et pour tous autres actes dont il leur convient de ne pas être responsables.

On peut dire que le bassin du Nil, avec ses quarante millions d'habitants, est devenu virtuellement, pour un temps plus ou moins long, partie de l'immense Empire Britannique. Bien que les généraux anglais n'aient guère d'armée à leur disposition, les mercenaires de toute race ne leur manqueront pas pour achever la conquête, commencée naguère, pour le compte du khédive et du sultan, par les Munzinger, les Baker, les Gordon, les Gessi, les Stone, les Prout. Toutefois les difficultés militaires de l'annexion ne sont pas les seules. Dussent même les autres puissances européennes aider la Grande-Bretagne à consolider son pouvoir en Égypte, cette autorité ne s'appuierait pas, comme dans la plupart des autres colonies anglaises, sur le concours d'une population d'origine britannique. Ceux des étrangers domiciliés dans le pays qui disposent des ressources financières, qui fondent les industries, écrivent les journaux, dirigent l'opinion publique, sont pour la plupart des Européens du continent, Italiens, Français, Grecs, Autrichiens, dont les intérêts et les vœux sont en opposition avec ceux des Anglais. Mieux accueillis par les gens du pays que les conquérants du nord, au regard froid, à la bouche sévère, que le climat empêchera toujours de former des colonies proprement dites, ces immigrants d'Europe constituent dans les villes une société grossissante qui déjà s'élève à près d'une centaine de mille individus, et qui ne manquera certainement pas de gêner l'exercice du pouvoir britannique. Il est vrai que les nouveaux maîtres de la contrée ont un moyen sûr, sinon de se faire aimer par les populations, du moins d'acquérir leur respect : c'est de rendre le sol aux cultivateurs, de les arracher aux usuriers qui les rongent, de leur assurer une justice impartiale, de laisser de plus en plus « l'Égypte aux Égyptiens ». Mais cet art de s'effacer peu à peu, quel gouvernement le posséda jamais! Celui de la Grande-Bretagne en donnera-t-il l'exemple? Si l'on en croyait les affirmations solennelles et réitérées des chefs du gouvernement anglais, ils n'auraient qu'une ambi-

tion : rétablir l'ordre dans les finances et l'administration de l'Égypte, puis, après avoir accompli cette œuvre pie, se retirer en laissant à leurs successeurs un bon exemple à suivre !

Rattachée comme elle l'est au cercle d'attraction de la politique européenne, l'Égypte est naturellement une des contrées les mieux explorées du continent africain. Lors de l'expédition française de la fin du siècle dernier, les nombreux savants qui accompagnaient Bonaparte, Desaix et Kleber, étudièrent le pays à tous les points de vue, géologie et minéralogie, histoire du sol, hydrographie, annales, architecture, mœurs et coutumes, économie sociale, et l'ensemble de leurs travaux est encore le monument scientifique le plus considérable qui existe sur la basse vallée du Nil. La carte générale qu'ils dressèrent à l'échelle du cent-millième est aussi restée à maints égards la plus complète que l'on possède, notamment pour la haute Égypte ou Saïd. La carte moins grande que fit graver Linant de Bellefonds, directeur des travaux publics en Égypte, est un autre document précieux ; mais, en dehors des grands traits de la contrée, marqués par l'ossature de rochers qui limitent les campagnes verdoyantes, les linéaments du sol changent d'année en année et telle carte locale, levée avec le plus grand soin pendant la génération précédente, serait presque complètement à refaire : d'un côté les berges du Nil ont été rongées par le flot, de l'autre se sont déposées des battures que les fellâhîn ont endiguées déjà et soumises à la charrue ; des canaux envasés ont été remplacés par d'autres fossés d'irrigation ; des chemins, des villages ne sont plus au même endroit et portent des noms nouveaux ; les cartes spéciales faites pour le cadastre des grands domaines leur donnent successivement une physionomie différente. Quant aux déserts « arabique » et « libyque », ils ne sont connus encore que par le réseau des itinéraires de quelques voyageurs, d'un côté entre le Nil et les ports de la mer Rouge, de l'autre dans la direction des oasis. Il serait temps que le pays où Ératosthène fit, il y a plus de deux mille années, la première mesure d'un arc de méridien, possédât enfin un réseau de mesures géodésiques auquel pussent se rattacher toutes les cartes spéciales.

Mais la plupart des explorateurs de l'Égypte ont plus étudié l'histoire ancienne du peuple que sa vie actuelle et la géographie spéciale de la contrée. Lorsque la découverte de Champollion eut révélé le mystère si longtemps et si ardemment cherché des hiéroglyphes, et que les savants purent enfin déchiffrer les inscriptions qui par milliers couvrent les murs et les colonnes de l'immense bibliothèque architecturale de l'Égypte, c'est avec ravissement qu'ils pénétrèrent dans ce monde d'autrefois naguère presque




DEUXIÈME, TROISIÈME ET QUATRIÈME PYRAMIDES

Dessin de Barclay, d'après une photographie de M. Béchard.

inconnu : aux ouvrages d'Hérodote et des géographes grecs s'ajoutaient des documents plus précieux encore, les « tables » et des papyrus écrits depuis quarante siècles par les Égyptiens eux-mêmes. Grâce aux fouilles de Mariette, continuées maintenant par M. Maspero, grâce aux lectures de Lepsius, de Birch, de Chabas, d'Emmanuel de Rougé, de Dümichen et de tant d'autres égyptologues, l'histoire de l'ancienne terre du Nil se reconstitue peu à peu ; on apprend à connaître dans sa vie intime, dans sa morale profonde, dans son âme pour ainsi dire, ce peuple auquel nous devons une si grande part de notre héritage d'idées. Quoi qu'on en dise, les changements ont été considérables depuis les temps représentés sur les monuments les plus anciens. Il est vrai que le type des figures et les physionomies peuvent se retrouver chez maint descendant des Rétou ; des modes même ont persisté, sinon chez les Égyptiens, du moins chez les Nubiens, qu'ils avaient assujettis ; le genre de culture ne s'est point modifié, du moins pour les villageois, et, comme autrefois, « la température toujours uniforme de l'Égypte » y fait, comme l'a dit Bossuet, « les esprits solides et constants ». Mais les évènements de l'histoire ne pouvaient s'accomplir sans avoir leur contre-coup dans les populations égyptiennes : les immigrants de toute race ont modifié complètement la civilisation urbaine ; après avoir enseigné les nations voisines, l'Égypte a dû être enseignée à son tour : Romains, Byzantins, Arabes, peuples d'Europe, sont devenus ses maîtres.

Il est possible que l'Égypte soit moins peuplée qu'elle ne le fut à l'époque de sa plus grande puissance ; mais les bourgs et les villages ont toujours été nombreux sur les bords du Nil : ils se touchent le long des rives comme au temps d'Hérodote. Comparativement à la surface du sol cultivable, l'Égypte est une des contrées du monde où la population a le plus de densité. En effet, la véritable Égypte se compose uniquement des terrains bas qui peuvent être soumis à l'action des eaux : les espaces pierreux ou sableux qui s'étendent en dehors de la vallée fluviale font partie de la Libye ou de « l'Arabie ». L'étroite bordure du « fil d'or » et de ses « franges » dans le delta, voilà tout le pays des fellâhîn ; par delà ces limites, quelques oasis à l'ouest, et dans les montagnes de l'est des fonds de pâturages, sont les seuls lieux habitables[1] : le triangle du delta et la vallée sinueuse du fleuve, qu'un piéton traverse facilement en quelques

[1] Superficie et population de l'Égypte en 1882 :
Superficie officielle : 955 275 kilomètres carrés ; 6 806 400 habitants ; 7 hab. par kil. carré.
» de la vallée et du delta, avec fleuve, canaux et lacs, d'après Amici : 33 259 kil. carrés.
Superficie du sol habitable de l'Égypte : 29 400 hab. Population probable, 6 900 000 hab. Pop. kil. 234
» » de la Belgique 29 455 » » » 5 600 000 » » » 190

heures, pourvu qu'il trouve un bateau pour franchir le Nil, c'est là tout le pays, ainsi qu'Amrou l'écrivait au calife Omar : « Un aride désert et une campagne magnifique entre deux remparts de montagnes, voilà l'Égypte. » Officiellement l'Égypte aurait une superficie de près d'un million de kilomètres carrés, sans y comprendre les possessions asiatiques d'outre-canal, mais en y ajoutant toute la région nilotique entre Assouân et Ouâdi-Halfâ. Pour cet immense espace, la population de 6 800 000 habitants, recensée en 1882, serait bien faible, moindre que ne l'est, en proportion du territoire, celle de la péninsule Scandinave; mais l'Égypte habitable, comparable pour la forme à un cerf-volant triangulaire, muni d'une longue queue sinueuse, n'a pas même 30 000 kilomètres carrés, ce qui donne à la contrée une densité de population triple de celle de la France, supérieure même à celle de la Belgique et de la Saxe.

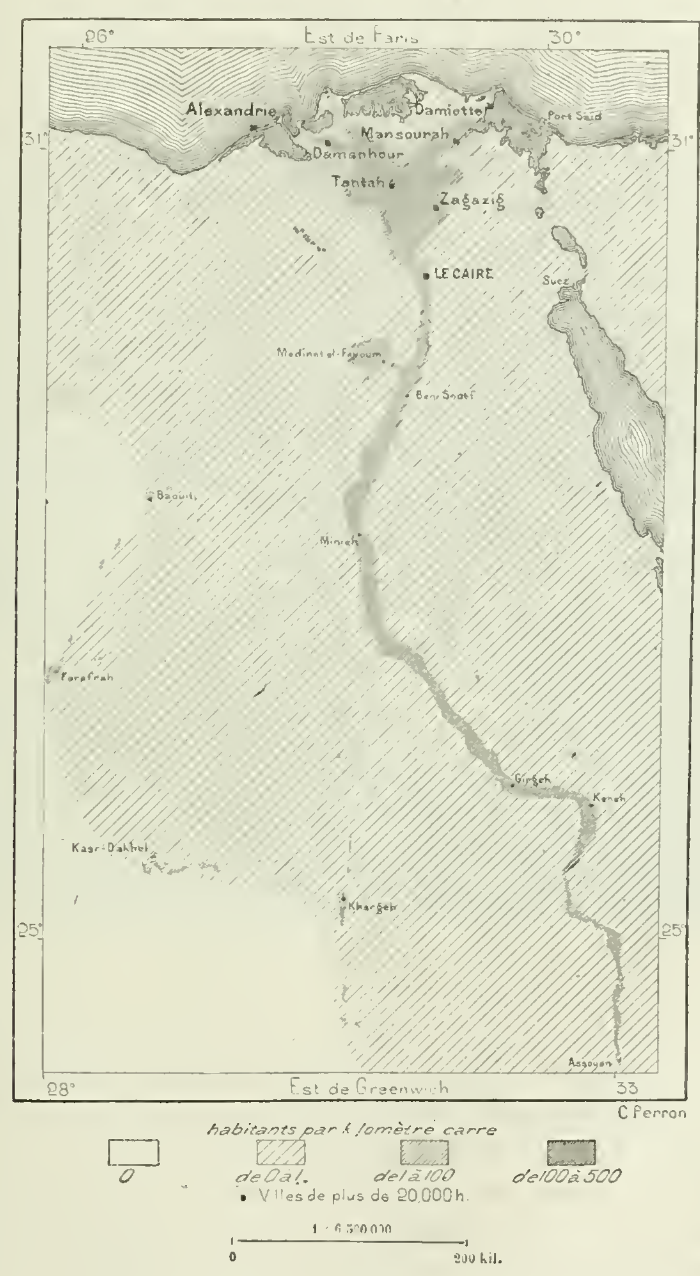
L'Égypte c'est le Nil, et son nom même est celui que portait autrefois le fleuve. L'appellation la plus ancienne de la contrée, celle de Kem ou Kemi, ou « Noire », lui vient aussi indirectement du Nil, puisqu'elle est due à la couleur des alluvions à reflets violacés que dépose le courant et qui contrastent avec la « Rouge », c'est-à-dire avec les sables et les rochers du désert : le nom de Kam ou Cham, attribué dans la Genèse aux peuples africains, n'est probablement autre chose que la désignation même de l'Égypte[2]. De cette glèbe noire, formée du limon fluvial, naissent les plantes nourricières; l'homme même en serait issu, répètent les anciennes légendes. Toutes les villes, tous les villages de l'Égypte se succèdent le long du fleuve et de ses canaux, dépendant pour leur existence de ses eaux vivifiantes. Récemment, les communications de la haute à la basse Égypte ne pouvaient se faire que par la voie du Nil, d'ailleurs très propice à une bonne navigation, puisque les barques le remontent ou le descendent avec une égale facilité, soit poussées vers l'amont par le vent du nord, qui domine pendant presque toute l'année, soit entraînées vers l'aval par la force du courant. Les naufrages ou les arrêts prolongés sont à craindre surtout aux brusques tournants et par le travers des ravins, d'où soufflent des vents irréguliers, transversalement à la direction du fleuve.

De part et d'autre, d'Assouân au Caire, les rives du Nil sont dominées soit par des versants de montagnes, soit par des rebords de plateaux, dont l'élévation varie de 50 à 350 mètres : de ces hauteurs on voit à ses pieds

[1] Brugsch, *Geographie des alten Ægypten.*
[2] Alb. Réville, *Revue des Deux Mondes,* 15 juin 1870

tout un segment de l'Égypte, de la frontière de l'est à celle de l'ouest, avec ses villages, ses canaux et ses cultures; d'en bas, les murailles jau-

N° 85. — DENSITÉ DE LA POPULATION ÉGYPTIENNE.




nâtres des rochers ressemblent en maints endroits à des carrières dont le fond serait occupé par un jardin. C'est à l'est surtout que les falaises prennent çà et là un aspect grandiose, quoique nulle part elles ne se dressent

en montagnes : il faut aller jusqu'à une certaine distance du Nil, dans le voisinage de la mer Rouge, pour atteindre la chaîne bordière, d'ailleurs bien imparfaitement explorée, qui continue dans la direction du nord les montagnes de l'Etbaï ; quelques-unes de ses cimes s'élèveraient, dit-on, à 2000 mètres. Ces hauteurs du désert « arabique », généralement désignées sous le nom d'El-Djebel ou « la Montagne », se composent de roches cristallines, granit, gneiss, micaschiste, porphyre et diorite ; elles forment plusieurs massifs distincts, séparés les uns des autres par des ramures de ouâdi sablonneux. Un de ces massifs, dans l'Égypte méridionale, donne naissance à la chaîne transversale des Cataractes, qui limite la Nubie proprement dite et va rejoindre la chaîne libyque à la porte d'Assouân : là, dans les rochers de syénite et de granit contournés par les rapides, se trouvent les fameuses carrières, maintenant abandonnées, où les Pharaons faisaient tailler des monolithes énormes pour obélisques et statues. Du côté de l'est, le même massif qui donne naissance à la chaîne des Cataractes projette dans la mer Rouge une péninsule triangulaire terminée par le promontoire du Râs-Benas et abritant au sud le golfe d'Oumm el-Ketef, qui est l'ancien port de Bérénice.

Au nord de la frontière nubienne, où les roches cristallines occupent toute la largeur du territoire égyptien, la zone des formations granitiques se rétrécit graduellement, mais en maintenant ses principaux sommets dans le voisinage de la mer. Cette région, aujourd'hui parcourue seulement par quelques nomades, était jadis exploitée par des armées de mineurs et de carriers. Le Djebel-Zabarah, le Smaragdus des anciens, qui s'élève sur la côte de la mer Rouge, sous la latitude d'Edfou, renferme dans ses roches des grenats et d'autres cristaux précieux, et Cailliaud y découvrit, en 1816, les gisements d'émeraudes, d'ailleurs rares et de mauvaise qualité, que les souverains de l'Égypte avaient fait exploiter à diverses époques, jusqu'en l'année 1558 ; au nord et au sud du massif se voient les restes des villages construits pour les mineurs. Plus au nord, dans la dépression qui réunit le méandre nilotique de Keneh au port de Kosseïr, on a retrouvé, près du puits de Hamamat, les restes d'une ville de deux mille habitations en pierre et de vastes carrières de « vert antique », de « brèche d'Égypte » et d'autres variétés de diorite que l'on employait surtout pour en tailler des vases, des sarcophages, des statues[1]. Encore plus au nord se succèdent les deux massifs de l'ancien « Mont Claudien », le Djebel-Fatireh et le Djebel-Dokhan, le premier granitique, le deuxième porphy-

[1] Mitchell, *Bulletin de la Société de Géographie du Caire*, 1879, n. 6.

ritique, dont les monolithes, amenés au bord de la mer Rouge, étaient ensuite transportés par le canal de Suez ou « fleuve de Trajan » au Nil, puis à Alexandrie, et de là dans toutes les villes méditerranéennes du monde romain[1]. Le Djebel-Dokhan, ou « mont de la Fumée », le « mont Porphyrites » des anciens, offrait le groupe de carrières le mieux exploité de toute l'Égypte pendant l'époque romaine ; les Égyptiens eux-mêmes n'a-




ASSOUAN. — CARRIÈRE ANTIQUE ABANDONNÉE.
Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. D. Héron.

vaient point travaillé cette roche dure. Depuis le règne de l'empereur Claude, Rome et Byzance importèrent l'admirable porphyre rouge qui servait à la construction de leurs temples et de leurs palais : on y trouve encore des colonnes de dix-huit mètres de long et d'une circonférence de sept mètres et demi, plus grandes que le plus gros bloc de la « colonne de Pompée ». L'invasion de l'Égypte par les Arabes mit un terme aux travaux

[1] Letronne, *Recueil des inscriptions grecques et latines de l'Égypte* ; — J. Russegger, *Reisen in Europa, Asien und Afrika.*

des fameuses carrières, que signalent d'énormes entassements de déblais et des restes de villes : le massif de phorphyre du Djebel-Dokhan s'élève au milieu des roches granitiques, comme les porphyres analogues du Djebel-Katherin parmi les granits de la péninsule de Sinaï : des deux côtés de la mer Rouge, les montagnes paraissent avoir eu la même origine[1].

En face de Tor, sur la côte sinaïtique, le Djebel-Gharib dresse ses pointes granitiques à 1885 mètres d'altitude : c'est le dernier grand sommet de la chaîne bordière, et d'après Schweinfurth « le plus élevé de tout le désert arabique » ; il semble inaccessible, tant les parois en sont abruptes. Au delà se montrent le Tenaseb, puis le Djebel-Chellalla, que le Ouâdi el-Tih ou « Val de l'Égarement » sépare du Djebel-Attaka; chaque massif de ces contrées se divise en de nombreuses cimes pyramidales, dont les contreforts se découpent également en pyramides, se succédant régulièrement de tous les côtés autour du cône central[2]. Ce massif, qui ne dépasse pas la hauteur de 500 mètres, mais qui doit à ses brusques escarpements au-dessus du golfe de Suez son aspect de haute montagne, forme l'extrémité septentrionale de la chaîne granitique. Plus au nord on ne voit que des rochers calcaires ou des dunes. Les deux versants de la chaîne sont également revêtus de strates d'origine moins ancienne. A l'est, des talus crétacés s'appuient en maints endroits sur les montagnes granitiques et constituent plusieurs des promontoires de la côte; on y trouve des gisements de soufre, ainsi que des sources de naphte et des amas de bitume; des éruptions basaltiques ont eu lieu dans le Djebel : on voit de ces laves jusque dans le voisinage d'Ismaïlia. Les terrains de la côte se composent de grès et de calcaires de formation contemporaine renfermant des coquillages et des polypiers : ce sont des débris de tests qui fournissent le ciment des molécules arénacées; des grès récents et les calcaires de même origine sont en entier formés de ces fragments entremêlés. Les riverains assistent à la naissance de ces roches nouvelles, analogues aux « maçonne-bon-Dieu » des Antilles, et, de même que sur la côte de la péninsule arabique, on remarque sur la côte égyptienne un mouvement graduel d'émergence du rivage, produit soit par la poussée verticale du sol, soit par l'abaissement des eaux. Dans son ensemble, la côte occidentale est plus saine, moins obstruée de coraux que la côte orientale; la mer est plus profonde à proximité du rivage et les bons ports sont plus nombreux.

A l'ouest des granits, des schistes et du porphyre de la chaîne bordière,

[1] Schweinfurth und Gussfeldt, *Globus*, 1876, n. 1.
[2] Schweinfurth, *La Terra incognita dell' Egitto propiamente detto*, Esploratore, 1878.

le revêtement du noyau cristallin se compose, comme à l'est, de calcaires et de grès. Dans la partie méridionale, s'élève un massif insulaire de grès comme ceux de la Nubie, du Kordofân, du Senâr. Au Djebel-Silsileh surtout, entre Assouân et Esneh, cette pierre, d'un grain très fin, et se divisant en assises régulières comme il en faut pour de grands édifices, est entaillée de vastes carrières d'où l'on a retiré les matériaux pour la construction de milliers de temples : les vides produits dans les rochers de la rive droite ont quelque chose d'effrayant par leurs prodigieuses dimensions : d'après Charles Blanc, au moins une moitié des monuments égyptiens serait sortie de ces montagnes. Les carrières de la rive occidentale, moins étendues, sont plus remarquables au point de vue de l'art, parce qu'elles renferment plusieurs temples creusés dans le rocher, des grottes funéraires, des statues : à peine ouvertes, les carrières avaient été transformées en tombeaux. Dans la partie septentrionale des monts « arabiques » les grès sont remplacés par les calcaires de divers âges, les uns de la période crétacée, les autres des étages éocènes : ce sont principalement les roches crétacées qui se dressent en falaises au-dessus de la rive droite du Nil et qui présentent les formes les plus pittoresques avec leurs assises d'aspect monumental, séparées par de simples fissures ou par de sombres ravins et surmontées de pyramides et de tours. Au nord, les dernières roches, qui se terminent au Caire même par le Djebel-Mokattam ou les « monts Écrits », sont presque en entier composées de nummulites, d'ostræa, de cerithium et d'autres coquillages, unis par un ciment calcaire; par l'abondance de leurs fossiles et de leurs concrétions, elles sont un « Eldorado » pour les géologues. Ces couches nummulitiques renferment en certains endroits des albâtres translucides de la plus grande beauté ; tels sont, à l'ouest de Beni-Souef, ceux du Djebel-Ourakam, d'où l'on a retiré les matériaux employés pour la mosquée de Mohammed-Ali, à la citadelle du Caire ; tels sont aussi, plus au sud, les albâtres nommés d'après la cité d'Alabastron, dont l'emplacement était peu éloigné de l'endroit où se trouve actuellement la ville de Minieh. Mais plus importantes que ces exploitations de luxe sont les carrières de pierres à bâtir qui bordent le Nil, notamment celles de Tourah et de Masarah : par les pyramides dressées de l'autre côté du fleuve on peut juger des excavations qu'on a dû faire depuis six mille ans dans ces carrières de nummulites, qui ont également fourni les matériaux de Memphis et du Caire.

Les collines libyques sont plus basses que celles de la rive « arabique ». Dans son ensemble, le relief de l'Égypte offre l'aspect d'un plan incliné dans le sens de l'est à l'ouest : de la crête formée par la chaîne bordière,

les massifs et les plateaux diminuent graduellement en hauteur jusqu'à la vallée du Nil ; du rebord occidental de cette vallée jusqu'aux oasis le sol s'abaisse également et finit même par se trouver à un niveau moindre que celui de la mer. Des deux côtés de la campagne verdoyante et peuplée que traverse le Nil, la zone des rochers est également dépourvue d'habitations permanentes; mais la région libyque, plus uniforme, sans hautes saillies de montagnes et couverte de sable, semble plus morne que la zone orientale : elle fait déjà partie de ce grand désert qui s'étend à l'ouest jusqu'aux plages de l'Atlantique. Vu de la pyramide de Chéops, ce plateau libyque paraîtrait n'être qu'une plaine sans fin parsemée de dunes; mais ce n'est qu'une illusion d'optique, ainsi que peuvent le constater les rares voyageurs qui pénètrent dans ces tristes solitudes. Dans son ensemble, le désert compris entre le Nil et la dépression des oasis est un plateau de calcaire nummulitique atteignant une hauteur de 250 mètres au-dessus du fleuve. Des escarpements marquent les limites de ce plateau, et sa superficie est découpée en massifs distincts par les anciennes érosions de la mer. Des « témoins », c'est-à-dire des buttes de hauteur uniforme, qui s'élèvent çà et là au-dessus du plateau, indiquent le niveau primitif de la contrée. Sans aucun doute, la Méditerranée lavait avant la période quaternaire la base de tous ces promontoires et brisait ses flots au milieu de ces archipels de rochers, où l'eau ne se montre aujourd'hui qu'en mirages trompeurs.

Le sable recouvre entièrement la surface du désert de Libye : dans les creux il s'amasse en couches profondes, sur les saillies il se promène en poussières clairsemées ; mais en peu d'endroits la roche est absolument nue : les grains de quartz la revêtent partout de leur teinte jaune ou rougeâtre. Ces sables quartzeux sont très certainement de provenance étrangère, car le plateau du désert n'offre que des roches calcaires et des argiles ; les vents, et précédemment les eaux marines, ont apporté de montagnes lointaines ces débris de roches primitives. En passant et en repassant incessamment sur le sol, les sables lui ont donné un remarquable poli : en maints endroits la roche a l'éclat du marbre travaillé. Toutes les pierres éparses sont comme vernissées par le sable qui émousse leurs angles et adoucit leurs aspérités : quelques-uns de ces blocs ont un tel brillant, que des voyageurs les ont pris pour des obsidiennes volcaniques. Le géologue Zittel pense que l'incessante friction des sables, a pour conséquence de modifier chimiquement la structure intime des pierres, car on rencontre un très grand nombre de silex qui contiennent au centre un rognon de calcaire nummulitique : c'est donc de l'extérieur à l'intérieur que la pierre s'est transformée, et quelle pourrait être la cause de ce phéno-

mène, sinon le passage continuel des grains de sable à la surface de la pierre? Parmi les myriades de nummulites qui recouvrent le sol en couches épaisses, toutes celles de la surface, constamment frottées par les molécules arénacées, sont entièrement changées en silex et prennent un aspect bleuâtre et presque métallique, tandis que les nummulites du fond, soustraites à la friction de même qu'à l'action de la lumière, restent blanches et gardent leur formation calcaire[1].

Quelles que soient les forces chimiques auxquelles les nummulites doivent de se changer en silex, ceux-ci ne se maintiennent pas intacts après s'être formés. Les alternatives de température, si considérables du jour à la nuit sous cette atmosphère sans nuages, font éclater les pierres, et de vastes espaces sont parsemés de leurs fragments. Parfois la brisure des silex se fait de manière à leur donner une forme d'une régularité parfaite : c'est ainsi que dans un ouâdi de la chaîne arabique, à l'ouest de Beni-Souef, on rencontre, épars en quantités considérables des fragments de silex semblables à des cônes tronqués et à huit pans égaux[2]. C'est aussi par de brusques changements de température que l'on a voulu expliquer les pierres éclatées et même taillées qui ont été trouvées en divers ateliers préhistoriques de l'Égypte ; cependant le travail de l'homme présente des caractères précis que l'on ne peut confondre avec les œuvres de la nature[3] : c'est en vain que Zittel a cherché dans le désert des éclats naturels de silex qui rappellent, même de loin, les pointes de lance et de javelot travaillées par l'homme durant l'âge de pierre, soit en Égypte, soit en Europe ou dans le Nouveau Monde. Parmi les pierres de forme régulière que l'on trouve dans les déserts égyptiens, Cailliaud et Russegger signalèrent les premiers des carnéoles, des jaspes, des agates et autres pierres dures qui ont la forme de lentilles ou de disques de grandeur variable entourés d'une saillie circulaire en guise d'anneau : l'intérieur de ces palettes est souvent disposé en couches concentriques. Ces concrétions se rencontrent très fréquemment avec les bois fossiles.

On sait que, par un singulier contraste, les arbres pétrifiés se rencontrent en beaucoup d'endroits dans ce pays, où les arbres vivants sont devenus si rares. A une faible distance du Caire, sur le revers oriental du Djebel-Mokattam, on voit, sinon une « forêt pétrifiée », comme on le dit d'ordinaire, ou des « mâts de navires échoués », percés de trous par

[1] *Briefe aus der libyschen Wüste.*
[2] Russegger, ouvrage cité.
[3] Arcelin, *Matériaux pour l'histoire de l'Homme*, février 1869 ; — Fr. Lenormant, *Premières Civilisations* ; — Richard Burton, *Stones and Bones from Egypt and Midian.*

les phollades et recouverts de débris marins, comme le prétendaient d'anciens voyageurs[1], du moins quelques troncs transformés en fûts de silice et de calcédoine. Mais, en pénétrant plus avant dans le désert on trouve des amas de bois pétrifié beaucoup plus considérables, qui méritent en effet ce nom de « forêts ». Au sud-est du Caire, dans un fond des plateaux « arabiques », les troncs d'arbres, gros et petits, se présentent en telles multitudes, que les fûts ou les fragments siliceux de bois fossile couvrent complètement certaines parties du sol, à l'exception de toute autre pierre. A l'ouest des pyramides, dans le désert libyque, d'autres « forêts pétrifiées » renferment des troncs ayant plus de 20 mètres de longueur, avec branches et racines, et partiellement recouverts de leur écorce[2]. Enfin, les voyageurs ont trouvé de ces amas de bois fossile en diverses parties du désert nubien, dans le Senâr et le Kordofân, même sur les hauts plateaux de l'Éthiopie, et, dans tous les cas, ces restes végétaux changés en silice appartiennent à l'ordre des sterculiacées : en Égypte, ce sont des *nicholia nilotica;* dans une des collections du Caire se trouve aussi une espèce de bambou retiré des mêmes gisements.

D'où proviennent ces troncs d'arbres pétrifiés ? Quelques géologues ont pensé qu'ils avaient été apportés par les vagues de la mer, lorsque la Méditerranée pénétrait plus avant vers le sud ; mais alors on ne comprendrait pas comment ces bois fossiles auraient pu échouer en si bon état de conservation sur les plages et sans aucun de ces organismes marins, végétaux ou animaux, qui s'attachent aux bois flottés ; il faudrait expliquer en outre comment le transport de ces épaves a pu se faire par-dessus monts et vaux jusque sur les hautes terres de l'Éthiopie Ce n'est pas non plus à des courants fluviaux comme celui du Nil que l'on peut attribuer l'apport de ces troncs d'arbres, puisqu'ils ne sont accompagnés d'aucune espèce d'alluvions. C'est sur place, ou du moins dans le voisinage immédiat de leur lieu de croissance primitif, que se trouvent ces sterculiacées du bassin nilotique. L'opinion la plus accréditée chez les géologues est que les fibres végétales se sont graduellement changées en silice sous l'action d'eaux thermales, comme il en jaillit en diverses parties de l'Égypte, notamment dans les oasis ; saturés par ces eaux, les troncs renversés se seront peu à peu changés en pierre, comme ils se changent en tourbe dans les marais des contrées humides du nord. Il est vrai que les pétrifications d'herbes et d'arbres qui se produisent sous nos yeux, autour des geysir de l'Islande et du Montana, diffèrent de celles des déserts égyptiens dans leur aspect et leur

[1] Sicard. *Nouveau mémoire des missions de la Compagnie de Jésus,* 1707.
[2] Cailliaud ; — Ehrenberg ; — Figari-bey.

mode de formation : là les bois se changent non en grains de quartz, mais en silice amorphe. Mais il y aurait peut-être à tenir compte de la différence des climats et de la longue action du temps. A côté de la « forêt pétrifiée » du Caire on remarque une colline de grès en forme de dôme, le Djebel el-Ahmar ou « mont Rouge », que les carriers évident à l'intérieur, grâce à la facilité du travail dans les couches profondes. Cette colline sableuse, se dressant au milieu des calcaires à nummulites, n'aurait-elle pas été rejetée par un ancien geysir, et ne serait-ce pas à l'action des eaux jaillissantes que les arbres de la plaine voisine, boisée à cette époque, ont dû leur préservation[1] ?

A l'ouest de l'Égypte, de même qu'à l'ouest de la Nubie, une chaîne d'oasis se développe suivant une courbe presque parallèle au cours du Nil. La première oasis, encore inhabitée, est celle de Kourkour, à une centaine de kilomètres d'Assouân ; à peu près à la même distance vers le nord-ouest s'étend la Grande Oasis des anciens, appelée de nos jours Khargeh, comme sa capitale ; elle occupe, du nord au sud, en y comprenant les palmeraies de Beris, une dépression d'environ 150 kilomètres de longueur ; ce n'est pas une oasis continue, mais plutôt un archipel de petites oasis, une pléiade d'îles de culture séparées par des espaces dépourvus de végétation. Puis vient, à l'ouest, l'oasis de Dakhel ou Dakleh, c'est-à-dire l' « Intérieure », désignée également sous le nom de Ouâh el-Gharbieh, « l'Oasis Occidentale » ; une solitude calcaire, couverte en partie de sables mouvants, la sépare de l'oasis de Farafreh, à 200 kilomètres au nord-ouest. Le labyrinthe de rochers qui occupe l'espace entre les deux oasis est une des plus étranges formations de ce genre qu'il y ait dans le monde. Les fissures étroites qui serpentent et se croisent sous des angles divers entre les masses laissées debout ressemblent aux rues d'une cité fantastique, bordées de monuments bizarres, de pyramides, d'obélisques, de trophées, de sphinx et de lions, même de statues ayant une vague apparence humaine. Au nord de cette ville sans habitants une des portes naturelles a reçu de Rohlfs le nom de Bab el-Jasmund, en l'honneur d'un compatriote. Un portail rapproché, plus gigantesque encore, qui se dresse à l'issue du labyrinthe du côté de l'oasis de Dakhel, est appelé Bab el-Cailliaud, en souvenir du premier voyageur européen qui, dans les temps modernes, parcourut ces régions inhospitalières.

Plusieurs oasis de moindre grandeur sont éparses autour de l'Ouâh el-Farafreh, formant un archipel qui se continue au nord-est par l'oasis

[1] Georg Schweinfurth, *Zeitschrift der deutschen geologischen Gesellschaft*, oct., nov., déc. 1885.

Bakharieh, probablement la « Petite Oasis » des anciens, l'une des plus rapprochées du Nil : elle se trouve seulement à 150 kilomètres des campagnes de Minieh, dans la vallée fluviale. Mais en cet endroit la série des cavités se bifurque, tandis qu'une branche continue de se développer parallèlement au Nil, l'autre s'oriente de la même manière que la côte de la Méditerranée, à l'ouest d'Alexandrie. Son axe traverse les dépressions des « Lacs sans Eau », Bahr Belâ-mâ, puis d'autres cavités qui furent jadis des lacs, et rejoint l'oasis de Siouah, anciennement consacrée à Jupiter Ammon. Au nord de cette vallée s'élèvent en falaise les escarpements du plateau de la Cyrénaïque, tandis qu'au sud de hautes dunes entourent des roches isolées de calcaire grossier. Dans cette région, voisine de la mer et déjà sous la zone des nuages pluvieux de l'hiver, l'eau forme de vastes étendues lacustres, mais toutes saturées de sel. Un grand lac, le Sittra, occupe le fond d'une dépression, à moitié chemin entre le Bahr Belâ-mâ et l'oasis de Siouah ; mais ce « saphir étincelant serti dans l'or » se continue par des marais. D'autres cavités sont vides aujourd'hui : se creusant en forme de puits, d'une profondeur de 20 à 50 mètres, elles gardent au fond une couche de boue mêlée de sel et de gypse ; il en est aussi où l'on voit jaillir une fontaine, mais la végétation manque au bord de la source saline ; dans les vasques des anciens lacs on ne voit quelques broussailles que là où le sable apporté par le vent recouvre d'une couche épaisse les efflorescences de sel. Non loin du lac Sittra s'étend une oasis abandonnée, el-Aradj, dont les sables s'emparent peu à peu : déjà la ceinture extérieure des arbres est partiellement enfouie; les puits, au fond desquels on ne trouve plus qu'une eau rare et saline, sont à demi comblés, la végétation se meurt, et bientôt il ne restera plus dans la plaine d'autre témoignage du séjour de l'homme que des tombeaux de style égyptien creusés dans la roche voisine.

L'oasis de Siouah, où parlait l'oracle d'Ammon que vint interroger Alexandre, rivalise en beauté avec l'oasis de Dakhel, quoique les collines calcaires formant enceinte ne puissent etre comparées aux pittoresques falaises de Bab el-Cailliaud ; mais elles sont d'un aspect à peine moins bizarre : en certains endroits, les rochers du plateau libyque se terminent en volées de marches, aux assises horizontales, et de hauteur uniforme, comme les perrons d'un palais : la couleur de la pierre, contrastant avec le sable blanc qui recouvre les degrés, contribue à l'étrangeté du spectacle[1]. Dans la dépression limitée par ces falaises en escaliers, les buttes escarpées

[1] Hemprich und Ehrenberg, *Reisen in Ægypten, Libyen, Nubien und Dongola.*

s'élèvent jusqu'à la hauteur des plateaux, dont elles faisaient autrefois partie; elles se dressent en îles au milieu des cultures et des bouquets de palmiers, les unes couronnées d'édifices, les autres découpées en tours et en murailles ayant l'aspect de forteresses. Les lacs bleus qui parsèment la plaine verdoyante donnent à l'oasis de Jupiter Ammon l'apparence d'un lieu de délices; toutefois le goût salin des eaux et les miasmes qui

N° 80. — CHAINE DES OASIS A L'OCCIDENT DE L'ÉGYPTE.

D'après Rohlfs — C. Perron

1 : 7 500 000

0 — 200 kil.

s'échappent du limon, sur le pourtour des sebkha, modèrent bientôt l'admiration du voyageur. Quelques sources d'eau douce, thermales pour la plupart, coulent à côté des jets salins[1]; d'autres eaux contiennent du soufre; quant à la fontaine dite du « Soleil », dont l'eau aurait été alternativement « chaude » au milieu du jour et « froide » pendant la nuit, on croit la reconnaître à quelque distance du temple d'Oum-beïdah, mais sa température est presque uniforme, de 28 à 29 degrés centigrades; on comprend toutefois que, en l'absence de mesures précises, les anciens aient pu

[1] Hornemann; — Frédéric Cailliaud, etc.

se tromper sur la température réelle de la source, la trouver fraîche sous le soleil ardent, et chaude durant les froides nuits[1]. Aux bois de dattiers de l'oasis se mêlent l'olivier, l'abricotier, le grenadier, la vigne, le prunier; des champs d'oignons occupent les clairières. Annexée à l'Égypte en 1820, l'oasis de Siouah est plutôt une dépendance naturelle de la Cyrénaïque, puisqu'elle se rattache au versant des Syrtes par l'oasis de Farèdgha et par d'autres îlots de végétation entourés de rochers et de sables. Au nord, sur la route d'Alexandrie, une autre dépression des rochers renferme l'oasis de Gara, habitée par une quarantaine d'individus : d'après une tradition locale, ce nombre de quarante ne peut être dépassé, et la mort le rétablit infailliblement quand il est né un surplus d'enfants ou que des immigrants sont venus en trop grand nombre[2].

A la vue de la chaîne d'oasis qui s'éloigne du Nil et qui serpente dans le désert pour gagner la mer par une suite de vallées et de défilés, il était tout naturel qu'on s'imaginât ces terres basses et fertiles comme le reste d'un ancien courant fluvial, comme un bras du Nil partiellement oblitéré par les sables. Les indigènes ont des légendes qui racontent le dessèchement de ce fleuve, maintenant sans eau, et jusqu'à une époque récente la plupart des voyageurs cherchaient encore les traces du Nil dans les oasis du désert libyen; même sur des cartes contemporaines le cours du Bahr Belâ-mâ est tracé de vallée en vallée comme si le cours en avait été reconnu. Il est en effet très probable qu'à une époque géologique antérieure des eaux fluviales et marines, creusant vallées et détroits, passèrent dans la région occupée de nos jours par les oasis; mais pendant la période actuelle ni un bras du Nil, ni un golfe de la Méditerranée n'ont pénétré dans ces dépressions du désert, car on n'y trouve ni limons d'origine fluviale, ni dépôts maritimes contenant des coquillages contemporains[3]; toutefois les eaux thermales des oasis contiennent des espèces animales qui appartiennent à la fois à la Méditerranée et à la mer Rouge : tels les deux petits poissons appelés *cyprinodon dispar* et *cyprinodon calaritanus*[4]. Mais si les oasis sont indépendantes du Nil actuel par leur formation, il est possible qu'elles soient en rapport avec le fleuve par les eaux qui font naître leurs palmiers. En effet, les sources abondantes qui jaillissent dans les oasis de Dakhel et de Farafreh ne sauraient avoir leur origine dans le pays lui-même, puisque les pluies y sont de la plus grande rareté. Les habitants

[1] Cailliaud, Bayle-St-John, Rohlfs, Zittel; — G. Parthey, *Das Orakel und die Oase des Ammon.*

[2] Hamilton, *Une visite à l'Ammonium d'Alexandrie*, Revue Moderne, 1868.

[3] G. Rohlfs, *Petermann's Mittheilungen*, 1879, n° VII.

[4] Zittel, *Die Sahara.*

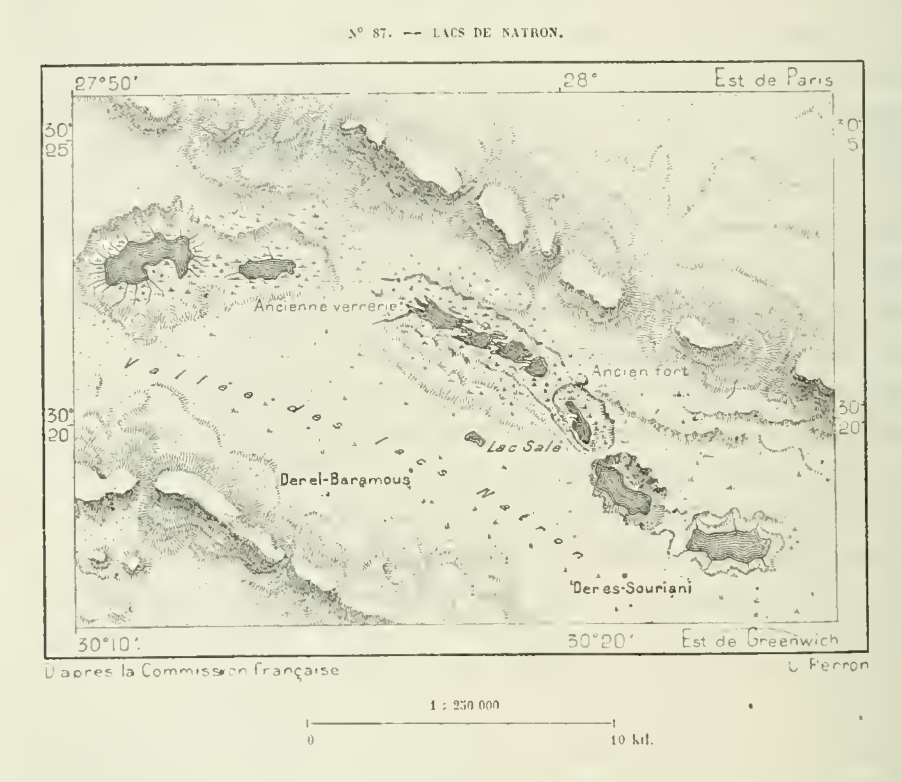
croient fermement que ces eaux sont alimentées par le Nil et prétendent même avoir remarqué une certaine recrudescence dans le jet de leurs fontaines à l'époque des crues du fleuve, ce qui serait d'ailleurs très étonnant, car le mouvement des nappes souterraines doit être singulièrement retardé par les sables qu'elles ont à traverser. Les explorateurs Cailliaud et Russegger admettaient comme les indigènes que l'eau des oasis est de provenance nilotique; toutefois, l'oasis de Dakhel étant beaucoup plus élevée que le lit fluvial sous la même latitude, il faudrait chercher l'origine des eaux profondes dans le cours supérieur du Nil; probablement elle provient des régions du sud, où tombent les pluies tropicales. Quoi qu'il en soit, la haute température qu'elle atteint dans son voyage caché prouve que la nappe s'étend à plusieurs centaines de mètres au-dessous du sol; toutes les sources ont en moyenne 36 ou 38 degrés centigrades, et on les utilise aussi bien pour la guérison des maladies que pour l'irrigation des champs. Depuis 1850, la quantité de ces eaux jaillissantes s'est considérablement accrue dans l'oasis de Farafreh, grâce à un homme intelligent qui, après avoir voyagé avec l'ingénieur français Lefebvre, est revenu dans son pays pour y creuser des puits et aménager les ruisselets d'arrosement; en outre, on a soin d'y creuser des galeries souterraines, analogues aux *kanat* ou *khariz* de l'Iran, pour empêcher l'évaporation de l'eau. Jusqu'à maintenant on n'a pas observé que les nouveaux puits aient diminué en rien l'abondance des anciennes sources; la nappe souterraine paraît inépuisable. Dans l'oasis de Beris, au sud de Khargeh, deux cents puits sont ensablés; il n'en reste que 25 dont l'eau thermale (25 à 30 degrés) et fortement ferrugineuse ne se rencontre qu'à la profondeur moyenne de 60 mètres[1]; d'après des auteurs anciens, quelques puits de la Grande Oasis auraient été forés jadis jusqu'à plus de 200 mètres. Des cadres en bois d'acacia retiennent les parois du puits et permettent de descendre jusqu'au fond: ce n'est pas sans danger que, lors du forage de nouveaux puits ou de la restauration de fosses comblées, on perce la dernière couche de sable. Là où l'eau coule en abondance, à Dakhel, et plus encore à Khargeh, elle se répand en mares empoisonnées.

Au nord du Bahr Belà-mà, et parallèlement aux dépressions successives connues sous ce nom, se développe, du sud-est au nord-ouest, une vallée plus régulière, dont le fond est occupé par sept mares sans profondeur: ce sont les « lacs de Natron ». Quoique séparée du méandre le plus rapproché du Nil par un désert caillouteux ayant une largeur de plus de

[1] Russegger; G. Schweinfurth; — Ascherson; — Zittel.

40 kilomètres, la vallée d'el-Natroun est très probablement alimentée d'humidité par le fleuve : pendant les trois mois qui suivent l'équinoxe d'automne, l'eau, d'un « rouge obscur ou couleur de sang », peut-être à cause des infusoires qui la remplissent, transsude du sol par le côté oriental de la vallée et forme des fontaines et des ruisselets qui descendent vers les lacs. Les eaux croissent dans les bassins jusqu'à la fin de décembre et atteignent d'un mètre à un mètre et demi de profondeur; elles décroissent ensuite, et quelques-unes des mares restent à sec. La composition des

N° 87. — LACS DE NATRON.




eaux lacustres diffère suivant les bassins : dans les unes domine le sel marin, dans les autres le carbonate de soude; le sulfate de soude est mélangé dans le liquide en diverses proportions. Deux des lacs, colorés en rouge, se dessèchent en s'entourant d'un cercle de sel rouge ou brun, qui répand l'agréable odeur de la rose : la décomposition du sel marin par le carbonate de chaux que renferme le sol humide produit des cristaux de soude qui se déposent en une couche grisâtre et que viennent recueillir les gens du village de Terraneh, sur la rive gauche du Nil de Rosette. Quelques filets d'eau douce jaillissent des rochers dans le voisinage des lacs, nourrissant une faible végétation d'espèces méditerranéennes et quelques palmiers souffreteux[1]. Les seuls habitants de la vallée du Natron sont les

moines de Baramous, de Saint-Macaire et d'autres couvents fondés au quatrième siècle de l'ère vulgaire, à l'époque où des milliers de moines se réfugiaient dans les grottes des rochers et les vallées des dunes; comme les anciens cénobites, les reclus de la vallée du Natron ne peuvent se nourrir du produit de leurs jardins : c'est de l'Égypte qu'ils reçoivent leur nourriture journalière. D'ailleurs l'esprit de renoncement n'a plus de nos jours aucune part au peuplement de ces couvents du désert : la plupart des religieux sont des bannis, voués à une longue mort. Aucune ruine de monuments antiques ne se montre dans ces solitudes, si ce n'est peut-être les restes d'une verrerie, reconnaissable aux débris de fourneaux en briques et aux fragments de scories et de sables vitrifiés[2]. Avant les évènements qui ont livré l'Égypte aux Anglais, on s'occupait de niveler le sol à l'ouest du Nil pour savoir si l'on pourrait dériver un bras du fleuve ou du Bahr-Yoûsef dans les dépressions du Bahr Belâ-mâ et gagner ainsi 200 000 hectares à la culture.

Le niveau des oasis n'offre pas une pente régulière des frontières de la Nubie aux bords de la Méditerranée. Déjà les mesures barométriques de Cailliaud avaient établi que le sol des cavités s'abaisse de l'oasis de Dakhel à celle de Farafreh, pour se relever vers l'oasis de Bakharieh et descendre au-dessous du niveau de la mer dans l'oasis de Siouah. Les opérations faites par Jordan en 1873 et 1874, avec plus de soin et des instruments de meilleure construction, ont confirmé les résultats obtenus par Cailliaud, mais en modifiant légèrement les chiffres donnés par le voyageur français. Il est hors de doute maintenant que les palmeraies de Siouah ont un niveau inférieur à celui de la Méditerranée, et l'oasis d'Aradj se trouverait à une cinquantaine de mètres plus bas[3]. Au delà, la chaîne d'oasis, qui fut peut être un détroit[4] durant une période géologique antérieure, se prolonge

[1] Natron des lacs de Terraneh, d'après Berthollet :

| | | | |
|---|---|---|---|
| Chlorure de sodium | 52 p. 100 | Sable | 3 p. 100 |
| Carbonate de soude | 23 » | Carbonate de chau | 0,9 » |
| Sulfate de soude | 11 » | Oxyde de fer | 0,2 » |
| Eau | 9,7 p. 100 | | |

[2] Andréossy, *Description de l'Égypte*, tome XII; — L. Hugonnet, *En Égypte*.

[3] Altitude des oasis d'après Cailliaud et Jordan :

| | | |
|---|---|---|
| Khargeh | 104 m (Cailliaud) | 68 m (Jordan) |
| Dakhel | 33 » | 100 » |
| Farafreh | 33 » | 76 » |
| Bakharieh | 33 » | 113 » |
| Aradj | —60 » | —80 » |
| Siouah | —33 » | —36 » |

[4] *Petermann's Mittheilungen*, 1869, n° VII.

au sud du plateau de la Cyrénaïque par Farèdgha, Djalo, Aoudjila; elle paraît être aussi dans son entier au-dessous du niveau de la mer, et seulement une barre d'écueils et des rangées de dunes empêchent les eaux marines de pénétrer dans cette dépression : la moyenne de la dénivellation serait d'une trentaine de mètres. Après avoir constaté ce fait géographique, on ne parlait de rien moins que de la possibilité de transformer toute la Cyrénaïque en une grande île, par l'introduction des eaux de la Méditerranée dans la fosse des oasis. C'est ainsi que, de l'autre côté des Syrtes, on proposait la création d'une « mer intérieure ».

Le nom d'oasis éveille l'idée d'un paradis d'eaux courantes et de verdure : les anciens nommèrent les oasis égyptiennes « îles des Bienheureux », comme si le séjour dans ces bosquets de palmiers assiégés par le désert était une faveur des dieux. Toutefois les souverains de l'Égypte, et plus tard les empereurs de Rome et de Byzance, avaient appris que les oasis ne sont pas ces lieux de bonheur chantés par les poètes, et c'est là qu'ils exilaient leurs ennemis pour les faire périr de tristesse et d'ennui : des milliers de chrétiens, bannis par d'autres chrétiens d'opinions différentes, succombèrent à la nostalgie dans ces vastes prisons. Quelques oasis, celle de Dakhel entre autres, ont la beauté que leur donne une superbe enceinte de rochers dressant leurs tours à deux ou trois cents mètres de hauteur au-dessus des villages et des palmiers; mais si le voyageur les admire, c'est principalement sous l'impression du contraste que présente leur verdure avec la morne étendue des rocs nus et des sables. Comment ne serait-on pas ravi, quand on vient de traverser le désert sans eau, à la poursuite du rivage, et que l'on trouve enfin de véritables sources, jaillissant sous les ombrages! C'est plus tard que l'étroite oasis paraît triste et désolée, en comparaison des libres campagnes, qui se prolongent, sans bornes visibles, d'un horizon à l'autre.

Les sables du désert se déroulent en dunes comme ceux des plages océaniques et méditerranéennes. Entre le cours du Nil et la chaîne des oasis s'alignent quelques rangées de ces dunes, presque toutes orientées du sud-est au nord-ouest, parallèlement à la direction du fleuve entre Assouân et Minieh. Ces dunes ne s'élèvent point à une hauteur comparable à celle des landes françaises, sans doute parce que le laboratoire où se triturent les sables est plus éloigné et parce que les vents ont moins de puissance. D'ordinaire ce sont d'humbles broussailles, surtout des tamaris, qui servent de points d'appui à la formation des monticules de sable. Une petite dune se forme en arrière de ces obstacles et recourbe en avant les cornes de son croissant : bientôt la plante est enveloppée; en peu de temps elle serait

entièrement enfouie si elle ne croissait pas peu à peu pour dégager ses branches. Ainsi se forment des buttes dont la hauteur moyenne est seulement de trois à cinq mètres et d'où l'on voit jaillir le feuillage d'un tamaris ou de quelque autre arbrisseau : ces faibles saillies qui par la forme et la couleur ressemblent à des roches érodées, mais qui portent toutes une broussaille au sommet ou sur les pentes, donnent une physionomie particulière au désert de Libye. Les sables ne franchissent pas les rochers qui dépassent le niveau moyen du plateau, ils s'arrêtent aussi devant les pyramides, au bord des falaises calcaires qui dominent la vallée du Nil : de là cette hypothèse, d'ailleurs dépourvue de tout bon sens, que les gigantesques tombeaux des Pharaons auraient été élevés pour empêcher l'invasion de l'Égypte par les sables du désert. Quand le vent souffle de l'ouest, des milliers de petites cataractes de sable rouge ou doré s'épanchent des créneaux rocheux du plateau et forment de longs talus empiétant çà et là sur les cultures : c'est ainsi que le cours du Bahr-Yoûsef a été graduellement repoussé vers l'est par les rangées de dunes qui bordent la rive gauche, mais ce progrès des sables est très peu considérable, et peut-être est-il compensé par les érosions dues à l'action du courant sur les falaises de la rive droite du Nil; d'ailleurs les sables peuvent être cultivés comme les autres terrains, partout où ils reçoivent les eaux d'irrigation, apportant les grasses alluvions du fleuve.

A l'ouest des oasis, le désert de Libye n'a pas encore été traversé par les explorateurs dans la direction de l'oasis de Koufra et du Fezzân : un espace d'au moins un million de kilomètres carrés, inhospitalier, infranchissable même à tout voyageur pourvu des ressources fournies par l'industrie moderne, s'étend dans cette partie de l'Afrique, séparant complètement l'Égypte et la Cyrénaïque des contrées riveraines du Tzâdé. Les habitants des oasis égyptiennes ne peuvent rien dire aux étrangers de ces régions mystérieuses et terribles qui limitent leur horizon et dans lesquelles ils se gardent bien de s'aventurer; ils en racontent seulement quelques légendes bizarres sans valeur historique. En 1874, Rohlfs, Zittel et d'autres explorateurs allemands tentèrent vainement de traverser ce désert en ligne droite pour gagner le Fezzân; en prévision d'un long voyage, ils se faisaient suivre de tout un convoi de chameaux portant de l'eau contenue dans des caisses en fer doublées intérieurement d'étain; mais, à six journées de marche de Dakhel, ils comprirent qu'il serait impossible à leurs chameaux de franchir les rangées successives de dunes qui leur barraient la route dans la direction du Fezzân, et ils se rejetèrent vers le nord pour chercher un refuge dans l'oasis de Siouah, où ils arrivèrent

vingt-deux jours après la dernière aiguade, n'ayant vu dans leur excursion que le sable, les roches et l' « eau de Satan » montrée par le mirage. La partie du désert libyen la plus rapprochée des oasis égyptiennes ressemble à celle qui avoisine la vallée du Nil : quelques buttes calcaires y alternent avec des rangées de dunes et des broussailles ; mais quand on arrive dans la région des grès quartzeux, tout reste de végétation disparaît : on ne voit plus que des sables et des couches de grès alternant avec des assises d'un très riche minerai de fer. Le sol s'élève graduellement dans la direction de l'ouest, et vers la zone de contact entre les calcaires et les grès l'attitude du plateau est de 440 mètres. Là commence l'océan de sable qui continue vers le Fezzân jusqu'à des distances inconnues ; au nord, vers l'oasis de Siouah, il n'a pas moins de 400 kilomètres. Les dunes énormes, produites par la désagrégation des couches gréyeuses, ont en moyenne 100 mètres de hauteur et dépasseraient donc les plus fières collines mouvantes de l'Europe ; des crêtes auraient même une élévation de 150 mètres[1]. Orientées du sud au nord ou du sud-sud-est au nord-nord-ouest, perpendiculairement aux vents polaires, les rangées de sable se succèdent comme les vagues de la mer sous le souffle régulier des alizés ; des dunes secondaires comparables aux cônes adventices nés sur les flancs de l'Etna, sont formées par les vents irréguliers, et se disposent transversalement ou obliquement aux rangées normales. Sur le fond des lèdes, entre deux remparts parallèles, la marche est assez facile, mais elle est singulièrement pénible sur les talus des sables qui s'éboulent. Aucune source ne jaillit au pied des dunes : on est là dans la région de la mort, et les voyageurs eux-mêmes, cheminant silencieusement dans la poussière, s'apparaissent les uns aux autres comme des fantômes.

Le climat de l'Égypte, quoique très différent dans le voisinage de la Méditerranée et dans l'étroite vallée du haut fleuve que des plateaux déserts dominent de part et d'autre, est surtout remarquable par la constance de ses phénomènes, par la marche régulière des courants atmosphériques et la sécheresse de l'air. Par le régime de ses vents, la vallée du Nil, qui est l'Égypte, ressemble à la mer Rouge. Comme dans toute gorge de montagnes, les courants de l'atmosphère qui viennent s'engouffrer dans cette avenue marine la suivent régulièrement dans le sens de sa longueur : ils se transforment, soit en *chemal* ou vent du golfe de Suez, soit

[1] Jordan, *Physische Geographie und Meteorologie der Libyschen Wüste.*



DÉSERT DE LIBYE, MIRAGE A L'HORIZON.

Dessin de Riou, d'après une photographie de M. D. Héron.

en *assiab* ou vent du golfe d'Aden. Ainsi la mousson du nord-est, qui dans l'océan des Indes souffle d'octobre en mars, change de direction en pénétrant dans l'entonnoir de la mer d'Aden et devient un vent du sud-est; de même, le khamsin, qui provient du désert de Libye, c'est-à-dire de l'occident, souffle vers le nord, parallèlement aux rivages, dès qu'il est entré dans la mer Rouge. Tous les vents issus de la Méditerranée, courants d'ouest, du nord et de nord-est, prennent la direction contraire à la mousson du sud-est; enfin les brises de terre et de mer, qui alternent avec une si grande régularité sur la plupart des rivages tropicaux, n'ont qu'un jeu très faible sur les côtes de la mer Rouge : à peine utilisables par les bateaux à voiles et seulement pendant quelques heures de la journée, elles sont emportées, soit au nord, soit au sud, dans le courant général de l'atmosphère; elles ne prennent un peu de force qu'à l'époque du renversement des saisons, au printemps et en automne. Sous l'action des vents alternatifs du nord et du sud il s'établit dans le canal de Suez un mouvement de va-et-vient qui, en été, chasse les eaux de la Méditerranée vers la mer Rouge, et en hiver pousse les eaux du golfe de Suez vers celui de Péluse : environ 400 millions de mètres cubes d'eau passent et repassent ainsi pendant chaque saison dans le canal, avec une vitesse variable de 15 à 60 centimètres par seconde[1]. Dans la vallée du Nil, comme dans la longue avenue de la mer Rouge, tous les vents, quelle que soit leur origine première, se changent également en courants d'amont et courants d'aval; seulement dans la basse Égypte, où nul obstacle ne fait dévier la marche des airs, ils soufflent de toutes les parties de l'horizon, suivant leur direction première et le lieu du foyer d'appel.

L'alternance des vents montants et descendants n'est pas réglée dans la vallée du Nil d'une manière aussi uniforme que dans la mer Rouge. Dans ce golfe allongé la succession se fait comme par un véritable rythme. En hiver, la mousson du sud-est, qui pénètre avec violence dans le détroit de Bab el-Mandeb, a la prépondérance et se fait sentir parfois jusque dans le voisinage de Suez. En été, c'est le contraire : les vents du nord-ouest l'emportent et sont les maîtres de l'atmosphère jusque près de l'entrée du golfe Arabique; pour éviter ce courant contraire, les marins venus de l'Inde ou de la côte des Aromates avaient intérêt à débarquer leurs denrées dans un port d'accès plus facile que le golfe de Suez : telle est la raison qui fit prendre une si grande importance aux havres de Bérénice et de Myos Hormos et fit construire par les Ptolémées et les Césars des routes

[1] F. de Lesseps, *Journal officiel de la République française*, 26 juillet 1878.

munies de citernes dans le désert entre la mer Rouge et le Nil[1]. De même en Égypte, les courants du nord soufflent régulièrement pendant la saison des chaleurs, appelés par la haute température des sables limitrophes, et rafraîchissent l'atmosphère. En hiver, la même raison donne également la prépondérance aux vents du nord sur ceux du sud ; seulement, de la fin de mars au commencement de mai, la lutte s'établit entre les courants opposés, et souvent dans cette saison l'Égypte est soumise à l'influence du vent des « cinquante jours », quoiqu'il souffle rarement pendant une période aussi longue ; d'ailleurs il ne règne jamais durant la nuit. La chaude haleine du khamsin est desséchante, chargée de poussière : d'après M. Pictet, un mètre cube d'air en renferme jusqu'à un gramme. Il arrive parfois que ce vent mérite le nom de simoun ou « poison » : on cite de nombreux exemples de caravanes et de voyageurs qui, même dans la basse Égypte, ont perdu leurs animaux de charge, tués par le souffle empoisonné du vent poudreux[2]. En moyenne, la fréquence des vents du nord au Caire est six fois plus considérable que celle des vents du sud. A mesure qu'on remonte le Nil et qu'on se rapproche des régions équatoriales, l'équilibre tend à se rétablir entre les deux courants contraires : en Nubie la balance est à peu près égale entre les vents du nord ou d'hiver et les vents du sud ou d'été.

La région du delta égyptien participe du climat de la zone méditerranéenne. L'été et l'hiver s'y succèdent comme dans l'Europe méridionale, si ce n'est que les saisons intermédiaires d'automne et de printemps sont réduites à une transition rapide[3]. L'été d'Égypte, pendant lequel se gonfle le Nil, inondant les terres, est la période où le ciel est le plus clair ; toutefois l'humidité de l'air est considérable et souvent très rapprochée du point de saturation : sur les bords de la mer Rouge notamment, on se trouve comme dans un bain de vapeur. L'hiver est la saison des pluies, mais l'humidité qu'elle apporte est rarement considérable, quoique dans le bas delta elle empêche fréquemment les communications : la moindre ondée change les bords des canaux, qui sont les seuls chemins, en une boue perfide et glissante. Même à Alexandrie, que baignent les nuages pluvieux alimentés par la Méditerranée, la moyenne des pluies annuelles est seulement de 175 millimètres d'après Russegger, de 200 suivant des

[1] Ernest Desjardins, *Mémoire sur l'Inscription de Coptos*.

[2] Reynier, *Considérations générales sur l'agriculture de l'Égypte*.

[3] Température moyenne de l'Égypte. . . . Alexandrie, 20°,4 Le Caire, 21°,9 Port-Saïd, 21°,15

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| » du mois le plus chaud (août). | » | 26° | » | 29°,3 |
| » » froid (janvier). | » | 12° | » | 10° |
| » la plus haute connue. . . . | » | 44°,5 | » | 47° |

observateurs plus récents, le tiers de la quantité d'humidité que reçoit Paris, le cinquième de la moyenne française[1]. Au Caire, où les nuages marins n'arrivent qu'allégés, les pluies annuelles sont bien moindres encore, de 34 millimètres : c'est la cinquantième partie de ce qui tombe à Tcherra-Pondji, dans l'Inde anglaise. Les anciens Égyptiens se disaient les habitants de la « Région Pure »[2]: toutefois le ciel est couvert au-dessus du Caire pendant plus d'un quart de l'année[3], et parfois des averses ont été assez violentes pour causer des inondations temporaires dans les rues : en 1824 et en 1845, plusieurs maisons furent renversées par l'irruption des eaux[4]. Au sud du delta, dans les deux déserts, arabique et libyque, les pluies sont encore plus rares; cependant elles n'y sont point inconnues, comme on l'a répété souvent : Cailliaud dans l'oasis de Siouah, Rohlfs à l'ouest de Dakhel, ont eu à subir de violentes averses. Dans le désert « arabique », des pluies soudaines ont emporté le village de Desam, près d'Atfieh, et l'on a dû le reconstruire en dehors du ouâdi. Mais il est arrivé aussi que les pluies ont complètement manqué : six années se sont écoulées sans qu'il tombât une goutte de pluie entre Kosseïr et Keneh; toute trace d'herbe avait disparu dans les vallées; parmi les arbres, l'acacia seul avait résisté, insensible à la sécheresse environnante[5]. Toutefois les citernes qui recevaient l'eau de pluie de l'ancienne route de Coptos à Bérénice prouvent bien qu'il pleuvait dans cette région[6]. En certains endroits on trouve des citernes naturelles, puisards que des écroulements souterrains ont formés dans les rocs nummulitiques et dans lesquels l'eau s'amasse sur un fond imperméable de strates siliceuses[7]. Ces *mgheta*, bien différentes des sources superficielles, appelées d'ordinaire *el aïn*, ont presque toujours de l'eau excellente et les Arabes des alentours cherchent à en cacher l'existence aux Européens.

Si minime qu'elle soit, l'humidité de l'hiver suffit d'ordinaire pour donner à la végétation, même sans le secours de l'arrosement, une apparence de fraîcheur et de vie qui lui manque pendant l'été : à cet égard l'hiver d'Égypte contraste singulièrement avec celui de l'Europe tempérée. D'ailleurs les pluies ne représentent dans le delta qu'une partie de l'humidité tombée; les rosées nocturnes sont assez abondantes, surtout avec les

[1] Moyenne des pluies à Alexandrie, de 1881 à 1875 : 206 millimètres.
[2] Élie Reclus, *Philosophie positive*, mars-avril 1870.
[3] Mackenzie Wallace, *Egypt and the Egyptian Question.*
[4] Clot-Bey; — Renou; — Amici.
[5] G. Schweinfurth; — Klunzinger.
[6] Ernest Desjardins, *Inscription de Coptos.*
[7] G. Schweinfurth. *La Terra incognita dell' Egitto propiamente detto*, Esploratore, 1878.

vents marins, pour mouiller régulièrement les toits et les balcons d'Alexandrie; mais, à mesure qu'on s'éloigne de la mer, on voit la proportion de rosée diminuer, et dans les déserts nubiens il ne s'en dépose un peu qu'au voisinage du fleuve. Au milieu des solitudes égyptiennes, là où les rochers et les sables blancs laissent la chaleur du jour rayonner la nuit dans les espaces, il arrive souvent que la rosée gèle au matin ; en se levant, le soleil, qui peu d'heures après aura donné au sol une température de plus de vingt degrés, commence par fondre la légère couche de verglas qui recouvre le désert; même dans les pays de culture les plantes gèlent parfois[1] ; M. Maspero a recueilli un glaçon entre Edfou et Esneh. Les écarts de chaleur et de froid, moindres que dans la Nubie, sont pourtant très forts dans la haute Égypte : ils s'accroissent graduellement du nord au sud, de la ligne isothermique de 20 à celle de 25 degrés.

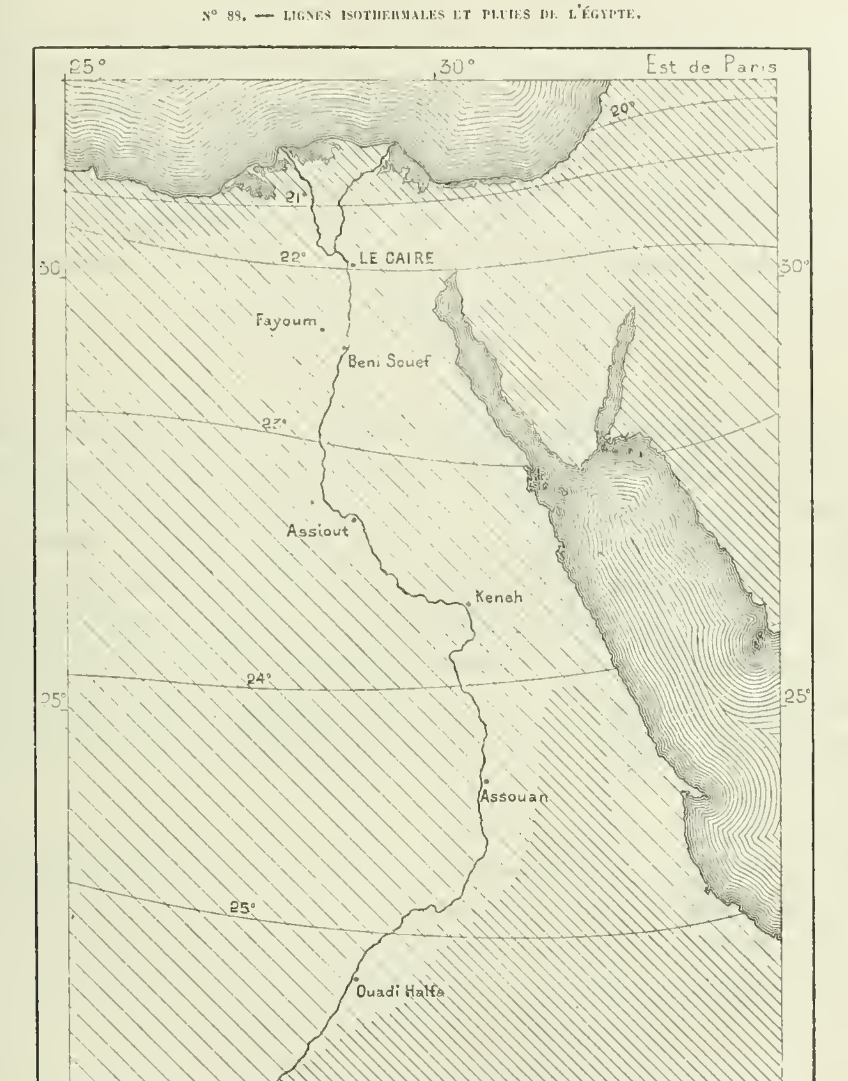
L'Égypte est une des contrées dont le climat doit avoir le plus changé depuis l'époque historique. A en juger par les bas-reliefs qui décorent les parois de la nécropole de Saqqarah, peut-être la plus antique du monde, le genre de vie des Égyptiens d'alors n'était pas celui d'habitants assiégés par le désert. Ils ne connaissaient point le chameau, l'animal domestique sans lequel l'Arabe de nos jours ne pourrait se hasarder dans les solitudes brûlantes; avant l'arrivée des Hyksos, ils n'avaient pas même de chevaux, ni de brebis : ils ne possédaient que le bœuf laboureur. Les Égyptiens n'étaient point alors le peuple asservi, que représentent les bas-reliefs et les peintures des âges postérieurs; c'étaient des agriculteurs joyeux, aimant la danse et les festins, ignorant les arts hideux de la guerre. Ne sont-ce pas là des indices qui justifient l'hypothèse d'un climat différent de celui de nos jours? M. Oscar Fraas va même jusqu'à dire nettement : « Le désert n'existait pas![2] » Une pareille assertion est exagérée sans aucun doute, mais il est certain que les eaux étaient jadis plus abondantes dans les vallées des monts libyques et « arabiques » ; en maints endroits on distingue encore sur les rochers la trace d'anciennes cascades qui coulaient d'un flot continu, tandis que ces contrées sont aujourd'hui sans eau[3]. Alors le bois suffisait pour l'exploitation des mines, qu'il serait impossible d'utiliser de nos jours à cause du manque de combustible. Les fellâhin ne brûlent pour cuire leur pain que des gâteaux de bouse, mêlés au limon et séchés au soleil.

Mais si l'on peut accueillir comme ayant un grand degré de probabilité

[1] Ernest Desjardins, *Notes manuscrites.*
[2] Russegger, ouvrage cité ; — Oscar Fraas, *Aus dem Orient.*
[3] Wilkinson ; Chaix ; Russegger.

l'hypothèse d'un changement considérable du climat égyptien depuis les origines de l'histoire, on ne saurait encore admettre comme démontrées les

N° 88. — LIGNES ISOTHERMALES ET PLUIES DE L'ÉGYPTE.




assertions de plusieurs voyageurs et météorologistes relatives aux modifications de climat qui se seraient opérées depuis la fin du siècle dernier. On prétend souvent que les plantations de mûriers et d'autres arbres faites

par Mohammed-Ali ont eu pour conséquence immédiate un accroissement des pluies; les grands progrès de la culture pendant la génération actuelle auraient eu les mêmes résultats; mais ces affirmations reposent sur des impressions toutes personnelles, qui n'ont pas encore été corroborées par des observations suivies. On peut se demander également s'il est bien réel que le climat local de l'isthme de Suez ait été légèrement modifié depuis la construction des canaux d'eau douce et d'eau salée. Une œuvre, gigantesque sans doute aux yeux de l'homme, mais insignifiante en comparaison de la surface des mers, a-t-elle pu, si ce n'est dans le voisinage immédiat du canal, modérer les écarts de chaleur et de froid, rendre l'atmosphère plus humide, accroître la fréquence et la durée des pluies?

Il est peu de contrées au monde, en deçà de la zone glaciale, qui soient moins riches que l'Égypte en espèces végétales. L'uniformité de la plaine, le manque de variété dans la composition chimique du sol, l'absence de collines et de montagnes bien arrosées, la régularité de la culture, tout concourt à restreindre la flore. Depuis des milliers d'années, les agriculteurs ont détruit les forêts, à moins qu'on ne considère comme telles les espaces parsemés de sount (*acacia nilotica*), l'arbre au bois jadis sacré dont les Hébreux se servirent pour faire l'arche de l'alliance[1]. Le bois est tellement précieux en Égypte, que des bateliers construisent les bordages de leurs bateaux en bouse de vache pétrie avec de la terre et de la paille hachée.

Dans son ensemble, la flore égyptienne offre un mélange d'espèces européennes, asiatiques et africaines; mais c'est à ces dernières qu'appartient la prépondérance, du moins en dehors du delta. La physionomie des paysages égyptiens est due surtout à des formes africaines : le tarfa (*tamaris nilotica*), le dattier, le sycomore ; le palmier doum, qui d'ailleurs ne croît pas en Égypte à l'état spontané, ne se voit dans les jardins qu'en amont d'Esneh. Le Fayoum portait autrefois le nom de « Pays des Sycomores » et l'une des anciennes appellations ds l'Egypte était celle de « Contrée de l'arbre Bek », qui était probablement le palmier[2]. Il n'est pas de village qui n'ait des avenues de palmiers autour de ses murs et le long de ses canaux, qui ne possède au moins un sycomore au large branchage étalé, sous lequel les hommes s'assemblent le soir. Jadis le sycomore,

[1] Jacques de Rougé, *Textes géographiques du temple d'Edfou*, Revue Archéologique, vol. XII.
[2] Alfred von Kremer, *Ægypten*.

très différent de l'espèce que l'on connaît sous ce nom en Europe, était un arbre beaucoup plus commun en Égypte : son bois, réputé « incorruptible », servait à la fabrication des meubles de prix et surtout des cercueils que l'on déposait dans les nécropoles ; après trois mille années, les planches que l'on retire du fond des hypogées ont gardé, grâce à la sécheresse de l'air, toute la résistance et la finesse de leurs fibres. Le fruit du sycomore était apprécié par les anciens comme l'un des meilleurs : « le mortel qui en avait goûté, disait-on, ne pouvait s'empêcher de revenir en Égypte ; » aussi, lors d'un départ, avait-on coutume de manger de ces figues pour assurer le retour dans les campagnes du Nil. Mais comment se fait-il que les fruits du sycomore égyptien ne soient plus aujourd'hui que les « figues des ânes » ? La saveur en a-t-elle changé, ou plutôt sont-ce les Égyptiens qui n'ont plus le même goût[1] ? Mais si des espèces se sont modifiées, d'autres, on le sait, ont complètement disparu. Les troncs d'arbres évidés dans lesquels on couchait les morts sous la onzième dynastie ne croissent plus qu'au Soudan[2]. Les fruits du palmier doum, qui ne dépasse plus la haute Égypte, et de l'argoun, qu'on ne voit plus qu'en Nubie, se trouvent en abondance dans les nécropoles égyptiennes. Qu'est devenu le papyrus, dont le nom s'identifie plus que tout autre avec celui de la civilisation égyptienne elle-même ? Salt, Drovetti, Reynier, Minutoli l'ont retrouvé près de Damiette, mais on ne le voit plus dans aucune autre partie de l'Égypte[3] ; l'ancienne patrie de la plante ne la possède plus, tandis qu'elle existe en Syrie, en Sicile, où elle fut introduite de la vallée du Nil. Où sont les fourrés de lotus rose, aux larges feuilles étalées, sous lesquelles voguaient, au temps de Strabon, les habitants d'Alexandrie, jouissant de la fraîcheur des eaux et du parfum des fleurs ? Le lotus blanc, jadis répandu dans toute l'Égypte, ne se rencontre plus que dans le delta[4]. Avec les joncs, les épilobes roses sont maintenant les plantes que l'on remarque le plus sur les bords des lacs et des marais de la basse Égypte.

La flore des oasis, séparée de celle de la vallée du Nil depuis une période inconnue de siècles, offre des particularités remarquables. Ainsi, tandis que les plantes égyptiennes sont en majorité originaires d'Afrique, celles des oasis, espèces cultivées aussi bien que plantes spontanées, sont pour la plupart de provenance européenne. On en conclut que ces oasis se sont trouvées en communication avec le monde méditerranéen de l'Occident à

[1] Stephan, *Das heutige Ægypten;* — G. Maspero, *Notes manuscrites.*
[2] Mariette, *Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1879.
[3] H. von Minutoli, *Abhandlungen vermischten Inhalts*, zweiter Cyclus
[4] Brugsch ; — Ascherson.

une époque précédant leurs relations avec l'Égypte proprement dite[1]. Naturellement la flore des oasis est d'autant plus riche que l'oasis elle-même est plus grande. Ascherson a recueilli dans le Farafreh une florule de 91 espèces, et plus du double, 186 espèces, dans l'oasis de Dakhel, 200 dans celle de Khargeh; c'est un fait curieux qu'une plante cosmopolite, le *plantago major*, qui se trouve dans les oasis de Farafreh et de Khargeh, manque dans l'oasis intermédiaire de Dakhel. Dans le désert arabique, la plante caractéristique des pentes et des hauteurs est une espèce de genêt, une *retama*, comme celles des Canaries; dans tous les fonds, sur les bords des ouâdi, croissent des armoises[2]. La flore de cette région du désert offre le type palestinien.

La faune de l'Égypte est, de même que sa flore, plus africaine qu'européenne. Si des animaux domestiques ont été associés à l'âne, que l'on voit figuré sur les anciens monuments d'Égypte[3], le chameau, la brebis et le cheval, espèce touranienne amenée par les Hyksos[4], sont venus d'Asie dans la vallée du Nil. La plupart des bêtes sauvages ne se trouvent plus dans la région du bas Nil, ils ont fui le voisinage de l'homme policé : les singes, qu'on représente sur les bas-reliefs antiques comme vivant en grande familiarité avec les hommes, ne se voient plus en Égypte; lions et léopards ont disparu; les hippopotames ou « chevaux du Nil », les crocodiles même, on le sait, se sont réfugiés dans les eaux nubiennes du fleuve : on n'en trouve plus au nord d'Ombos. Les hyènes sont communes aux confins du désert; des autres fauves, il ne s'est guère conservé que de petites espèces, le caracal, le chacal, le renard et le « chat des steppes », que l'on croit être l'ancêtre de notre chat domestique, le furet et l'ichneumon ou « rat de Pharaon ». Le chien-renard, figuré sur les bas-reliefs des temples et dans les tableaux des hypogées, vit en Égypte en liberté et s'aventure jusqu'aux limites du désert; les espèces de lévriers sculptées sur les monuments se sont aussi maintenues en Égypte. Les sangliers gîtent dans les fourrés de roseaux du bas Nil, quoique les anciens bas-reliefs ne représentent point cet animal[5]. Dans les solitudes voisines des cultures, les antilopes, descendant d'espèces que les Égyptiens d'autrefois avaient domestiquées[6],

[1] Hartmann, *Die Nilländer*; — G. Rohlfs, *Drei Monate in der Libyschen Wüste*; — Groneman, *Nature*, May 31, 1884; — Schweinfurth, *Nature*, Jan. 31, 1884.

[2] G. Schweinfurth und Güssfeldt, *Petermann's Mittheilungen*, 1876.

[3] Fr. Lenormant, *Les premières Civilisations*.

[4] Piètrement, *Les Chevaux dans les temps préhistoriques et historiques*; — Fr. Lenormant, ouvrage cité.

[5] Gardner Wilkinson, *Manners and Customs of the Ancient Egyptians*, revised by Samuel Birch.

[6] Fr. Lenormant, ouvrage cité.

sont nombreuses et représentées par plusieurs espèces, qui presque toutes se sont accommodées au milieu par la couleur de la livrée, identique à la nuance du sol qu'elles parcourent; de même les souris et tous les autres rongeurs, les reptiles, les insectes ont une teinte grise ou jaunâtre qui les fait confondre avec le sable ou le roc du désert. Le monde des oiseaux égyptiens est très intéressant par ses espèces européennes, telles que les cigognes et les cailles, qui traversent la Méditerranée deux fois par an, au printemps pour aller jouir en Europe de la fraîcheur des climats tempérés, en automne pour reprendre leurs nids aux bords du Nil, même jusqu'au pied des montagnes éthiopiennes, loin des froidures du nord. Parmi les oiseaux sédentaires de l'Égypte les formes spéciales sont nombreuses, et plusieurs sont d'une rare beauté : les aigles blancs tournoient dans les airs, et la nectarine métallique, aussi gracieuse que le colibri d'Amérique, voltige comme lui autour des fleurs. Le *charadrius ægyptiacus*, que les anciens disaient être le compagnon fidèle du crocodile, sautille toujours sur les rives du fleuve égyptien, bien que le grand saurien se soit retiré vers la Nubie; mais l'ibis a fui également vers les solitudes méridionales. Les pigeons volent en nuées au-dessus des champs. C'est par myriades que les oiseaux aquatiques, flamants, pélicans, grues, hérons et canards, couvrent l'eau des marécages et des lacs dans la région du delta, et quand les chasseurs se présentent, c'est en véritables nuées que s'élèvent ces volatiles. On sait comment le fellâh capture les oiseaux à la main : la tête cachée dans une courge percée qui semble flotter au hasard, il nage doucement vers l'oiseau sentinelle; soudain il le saisit par la patte et le plonge dans l'eau avant que l'animal ait eu le temps de donner l'alarme, puis il attaque le gros de la bande, plus facile à surprendre[1].

De même que les oiseaux aquatiques dans les fourrés de joncs, les poissons pullulent dans l'eau du Menzaleh et des autres lacs du bas delta. Chaque année, l'ouverture de la pêche est célébrée par une fête qui coïncide avec l'entrée des mulets de mer dans le grau de Gemileh. Les pêcheurs barrent d'un long réseau de filets tous les chenaux qui mènent dans l'intérieur du lac, puis, au moment prévu, ils attendent dans leurs barques, armés de leurs gaffes, tandis que sur les plages voisines les femmes préparent le festin. Bientôt on voit scintiller la mer : le banc de poissons, poursuivi par les marsouins et d'autres animaux voraces, approche de l'entrée et fait briller les eaux comme d'une multitude d'éclairs; un bruit sourd, composé d'innombrables frôlements et du clapotement des

[1] Geoffroy Saint-Hilaire ; — Marius Fontane, *Les Égyptes*.

flots, grandit et se mêle aux cris des pêcheurs, au glapissement des enfants et des femmes. Toute la masse vivante s'est engouffrée dans l'étroite porte du boghaz et se trouve emprisonnée dans les filets. Ce n'est plus qu'un massacre, et dans l'espace de quelques heures toutes les barques sont remplies. Désormais les poissons pourront entrer sans obstacle dans le lac pendant toute la saison, et la pêche se fera librement dans l'étendue du bassin. Le poisson le plus commun dans les eaux du Nil, désigné par les Arabes sous le nom de *chabal*, est armé sur le dos de trois épines aiguës et barbelées qui infligent des piqûres très douloureuses à ceux qui les touchent. Le chabal est un de ces rares poissons qui poussent un petit cri quand on les retire de l'eau : on croirait entendre le grincement de la cigale; toutefois le bruit est un peu moins fort. Un grand nombre de poissons du Nil et de la mer Rouge ont été représentés sur les anciens monuments, et avec tant de vérité que Russegger a pu en identifier toutes les espèces[1]. On sait que l'ouverture du canal de Suez a eu pour conséquence de mêler partiellement les faunes de la Méditerranée et de la mer Rouge, naguère si distinctes. Des poissons, des mollusques, d'autres formes marines ont passé de l'un à l'autre bassin ; des caravanes d'espèces diverses se sont arrêtées en route dans les lacs Amers. Plusieurs causes retardent la migration d'une mer à l'autre : la nature exclusivement sablonneuse des fonds et des rives, les courants d'entrée et de sortie, la trop grande salure de l'eau, le passage incessant des navires. Les espèces carnivores de poissons ne pénètrent pas à une grande distance dans le canal, à cause de la rareté des espèces qui leur servent de nourriture; les formes de coraux, qui sont représentées en si grand nombre dans la mer Rouge, n'ont pas encore essaimé dans la Méditerranée[2].

Un insecte égyptien a pris dans l'histoire des mythes le sens symbolique de la création et du renouvellement : c'est l'*ateuchus sacer* ou scarabée sacré. Image du soleil et de tous les corps célestes par sa forme globulaire, il crée aussi un monde, un microcosme d'argile dans lequel il dépose ses œufs, et, sans un instant de repos, il roule ce globe de la plage fluviale au bord du désert, où il l'enfouit dans le sable. Il meurt aussitôt après avoir fini son œuvre; mais, à peine éclos, les nouveaux scarabées reprennent leur travail de création. Il paraît que l'insecte sacré a reculé vers le sud, comme tant d'autres espèces végétales et animales de l'Égypte; très commun en Nubie, il ne se voit plus que rarement en aval d'Assouân : toutefois

[1] *Reisen in Europa, Asien und Afrika;* — Gardner Wilkinson, ouvrage cité; — Ernest Desjardins, *Notes manuscrites.*

[2] Keller, *Nature*, Déc. 21, 1882.

M. Maspero en a vu un certain nombre à Saqqarah. La cause de cette rareté du scarabée dans la haute Égypte doit être attribuée peut-être au trop grand espace de cultures qui sépare en maints endroits la plage du Nil et la lisière du désert; en Nubie, la distance qu'ont à parcourir les scarabées en roulant leur précieux fardeau est d'ordinaire beaucoup moindre[1]. Des mères coptes pendent souvent au cou de leur enfant malade un chiffon ou une coquille de noix renfermant un scarabée vivant[2].

Les Égyptiens actuels, descendants des Rétou, ressemblent beaucoup à leurs ancêtres, quoique depuis quatre mille ans bien des éléments étrangers se soient mêlés aux habitants originaires, du moins dans le delta et dans la moyenne Égypte : le type primitif se retrouve partout malgré le mélange des sangs. Les Coptes surtout doivent être considérés comme relativement purs : on leur donne encore le nom de « Peuple de Faroûn », c'est-à-dire de « Pharaon »[3]. Il est vrai que sous le régime des Ptolémées, et plus tard à l'époque romaine, ils ont dû se mêler diversement à leurs voisins des bords de la Méditerranée; mais depuis qu'ils ont été conquis par les mahométans, il y a plus de douze siècles, la haine religieuse a tenu ces chrétiens à l'écart de leurs envahisseurs, et le type spécial s'est mieux maintenu que chez les autres Égyptiens. Ils sont beaucoup plus nombreux qu'on ne le croyait naguère : d'après le patriarche d'Alexandrie, consulté à cet égard par Vansleb en 1671, il n'y aurait eu à cette époque que dix ou au plus quinze mille Coptes[4]; récemment, on les évaluait à 150 000, et pourtant le recensement de 1882 en compta plus de 400 000, soit la quinzième partie de la population; les Coptes ont, plus que tous les autres éléments ethniques de la contrée, le droit de se dire Égyptiens. Leur nom même, Coptes ou Koubt, paraît n'être qu'une corruption de l'ancien nom de Memphis, Hâ-ka Ptah, « demeure de Ptah », dont les Grecs ont fait le mot Aïguptos, appliqué à la fois au fleuve et à la contrée[5]; toutefois cette appellation de Coptes est aussi dérivée du nom de Gouft ou Coptos, ville où ils sont encore fort nombreux : la destruction de la cité chrétienne par Dioclétien est le point de départ de l'ère coptique. Les Coptes habitent surtout la haute Égypte autour d'Assiout, la « capitale copte », et le

[1] Amelia Edwards, *A thousand miles up the Nile*.
[2] Pruner, *Krankheiten des Orients*.
[3] Rudolph Kleinpaul, *Die Dahabîyé*.
[4] *Nouvelle relation d'un voyage fait en Égypte*.
[5] Volney, *Voyage en Syrie et en Égypte*; — Brugsch, *Alte Geographie von Ægypten*

Fayoum, où ils possèdent des villages entiers ; en certains endroits ils ont pris pour demeures des couvents à demi fortifiés, des *der* ou *deïr*, dont tous les premiers habitants étaient voués au célibat. Dans ces régions éloignées de la capitale et situées partiellement en dehors du chemin des conquérants, ils ont pu garder leurs mœurs et la foi monophysite qu'ils avaient reçue de Byzance comme les Éthiopiens; au nord d'Assiout, dans la vallée du Nil, on ne les rencontre que dans les villes, comme artisans, changeurs et petits employés; grâce à la tolérance religieuse, ils profitent maintenant du droit de s'établir dans toutes les parties de l'Égypte; mais aucun d'eux n'a jamais rempli de rôle politique, comme les Turcs, les Arméniens et même les Juifs. Avant qu'ils fussent assimilés aux musulmans pour tous les droits civils, les empiètements de l'Islam étaient continuels, principalement par les mariages. La plupart des Coptes étant circoncis, conformément à l'ancienne coutume égyptienne, bien antérieure à Mahomet, sont accueillis comme musulmans dès qu'ils entrent à la mosquée. Le costume ne diffère plus : la couleur du turban chez les hommes, celle du voile chez les femmes, tels étaient les signes qui distinguaient un Copte d'un fellâh mahométan, et souvent le Copte affectait d'enrouler autour de sa tête le turban blanc et de se vêtir comme les autres paysans pour accroître sa dignité. Ils ont actuellement 120 églises dans les diverses provinces; mais, en de nombreux districts où l'on ne voit plus de Coptes, des ruines d'édifices religieux témoignent que la population était encore chrétienne il y a quelques siècles. Maintenant le nombre de ces indigènes s'accroît régulièrement par l'excédent des naissances sur les décès, car les Coptes, qui se marient en général plus tardivement que les autres Égyptiens, respectent plus les liens de la famille et soignent mieux leurs enfants.

Mais si la religion de Mahomet n'a pas triomphé de celle du Christ, l'idiome des Arabes a fini par l'emporter en Égypte : cette langue copte, qui a permis de déchiffrer les hiéroglyphes, en reconstituant l'égyptien des Pharaons, dont elle ne diffère que très peu, n'est plus parlée nulle part. La plupart des Coptes n'apprennent leur ancienne langue que pour réciter des prières dont ils ne comprennent pas toujours le sens[1]; même des livres religieux sont écrits en langue arabe. Le copte possède aussi son alphabet, composé de lettres grecques, auxquelles ont été joints quelques signes empruntés aux formes cursives de l'ancienne écriture nationale. Le premier document écrit de la langue copte date du milieu du troisième

[1] Fr. Lenormant, *Histoire ancienne de l'Orient*.

siècle de l'ère vulgaire; au dixième siècle, le copte était encore parlé



TYPE ÉGYPTIEN. — BAS-RELIEF DÉCORANT UN TOMBEAU DE CHEIKH ABD-EL-GOURNAH, A THÈBES.
Héliogravure Dujardin, d'après une photographie de M. D. Héron

communément par tous les Égyptiens, à l'exception des conquérants [1]. Depuis le dix-septième siècle, l'arabe est l'idiome général dans toute

[1] Alfred von Kremer, *Ægypten*.

l'Égypte; mais un grand nombre de mots égyptiens sont encore usités dans le langage du pays. D'anciennes pratiques, certainement bien antérieures à l'invasion des religions étrangères, se sont maintenues chez les Coptes. C'est ainsi qu'ils construisent leurs tombes en forme de maisons, et que chaque famille se réunit une fois par an dans le mausolée pour un repas funéraire. Un des noms de baptême que l'on donne fréquemment est celui de Menas, qui rappelle Mena ou Menès, le fondateur vrai ou prétendu de la première dynastie égyptienne.

Les « laboureurs » ou fellâhin appartiennent comme les Coptes à la race indigène, plus ou moins modifiée par les croisements : ceux d'entre eux qui vivent en dehors des grandes villes, le Caire et Alexandrie, se donnent le nom d'Aoulad-Masr, c'est-à-dire « enfants de Masr » ou « Égyptiens ». Comme leurs ancêtres, Coptes et fellâhîn ont en général la taille moyenne, de 1m,60 à 1m,62, le corps souple, les membres adroits et forts. Leur tête est d'un bel ovale, le front large, le nez régulier, arrondi à l'extrémité, les narines dilatées, les lèvres fortes, mais d'un beau dessin, de grands yeux noirs et veloutés, dont la paupière est légèrement relevée vers l'extérieur. La plupart des enfants sont malingres et moroses; ils ont l'œil terne, la peau blafarde, le ventre ballonné; mais ceux d'entre eux qui résistent au carreau et aux autres maladies deviennent beaux et forts : on s'étonne que de superbes jeunes gens, d'admirables filles, aient pu grandir dans les cabanes boueuses des villages[1]. Très fréquemment on rencontre des hommes d'une véritable beauté, rappelant les traits des sphinx, et la plupart des jeunes femmes sont d'une figure agréable, d'une tournure élégante et fière : il n'est pas de tableau plus charmant que celui d'une jeune mère portant son enfant nu à califourchon sur une épaule. Dans la campagne, les femmes ne se voilent pas le visage aussi strictement que dans les villes; presque toutes se peignent les lèvres en bleu foncé et se tatouent une fleur sur le menton; il en est qui s'ornent de la même manière le front et d'autres parties du corps; en outre, celles qui ne sont pas tombées dans l'extrême pauvreté portent des diadèmes et des colliers de perles vraies ou fausses, de sequins ou de disques dorés : toute la fortune de la famille sert à les embellir. Le fellâh n'a, pour ainsi dire, d'autre besoin que ce superflu dont il fait présent à l'épouse; sa demeure n'est qu'une hutte en terre, un amas de mottes enlevées au sillon; il n'a d'autre vêtement qu'un caleçon, une chemise de coton bleu et le tarbouch ou la calotte de feutre; quelques galettes de dourrah, auxquelles le

[1] Lucy Duff Gordon, *Letters from Egypt*.

riche ajoute des fèves, des lentilles, des oignons, des pastèques, une ou deux dattes, suffisent à le nourrir. Il aime la paix par-dessus tout, et dans aucun pays du monde on ne voyait, sous le régime de la conscription, d'exemples plus fréquents de mutilés volontaires, borgnes, boiteux ou manchots. Il est généralement bon, naïf, gai, serviable, aussi hospitalier que sa misère lui permet de l'être ; s'il cherche à se servir contre ses oppresseurs des armes du faible, le mensonge et la ruse, il n'y réussit guère : ses petites machinations sont faciles à deviner et lui valent souvent un redoublement de brutalité chez ses maîtres. Le Copte est d'ordinaire plus savamment rusé que le fellâh musulman : c'est qu'il a eu non seulement à souffrir de la misère comme l'Égyptien musulman, il a eu en outre à se faire petit pour éviter la persécution : de crainte d'être dépouillé de tout, il a dû cacher son petit avoir ; il lui a fallu ramasser dans la boue la pitance jetée avec mépris, épargner avaricieusement tout le produit du travail, de la ruse ou de la mendicité. Ceux des Coptes qui ont quelque éducation montrent d'ordinaire un vrai talent pour le calcul et le maniement des capitaux : ce sont les dignes fils de ces anciens Rétou dont on a découvert les livres de compte et les manuels d'arithmétique, avec problèmes des fractions, règles de société, équations du premier degré[1]. Sous le gouvernement des mamelouks, l'administration des finances était entièrement entre les mains des Coptes ; grâce à un système de comptabilité spéciale, ils avaient rendu leurs livres incompréhensibles à tous, si bien que le monopole de ce travail devait leur être laissé. Mais l'introduction des méthodes occidentales pour la tenue des livres et surtout l'immigration, de plus en plus active, des catholiques syriens, non moins souples et non moins intrigants que les Coptes, mais plus instruits et connaissant les classiques arabes, ont ravi les hautes positions administratives aux chrétiens natifs. Les positions inférieures de calculateurs et de scribes sont toujours réservées aux Coptes : l'ensemble de la bureaucratie égyptienne comprend beaucoup plus de chrétiens que de musulmans[2].

L'élément sémitique est fortement représenté dans la population égyptienne, même depuis les temps antérieurs à la conquête arabe. Ainsi, d'après Mariette, les indigènes qui vivent sur les rivages méridionaux du lac Menzaleh seraient peut-être les descendants directs et à peine mélangés de ces « gens de race ignoble », les Hyksos, qui envahirent l'Égypte il y a plus de quarante siècles : leur type serait exactement celui des statues

[1] *Papyrus Rhind* du Musée Britannique ; — A. Eisenlohr, *Ein mathematisches Handbuch der alten Ægypter*.

[2] Mackenzie Wallace, *Egypt and the Egyptian Question*.

royales et des têtes de sphinx découvertes à San, l'ancienne Tanis, au milieu des alluvions du lac[1]. Ces fils d'Asiatiques peuplent les bourgades de Menzaleh, Matarieh, Salkieh et les hameaux voisins. Grands, puissamment musclés, ils ont la figure très large, comparativement à leur crâne arrondi, le nez gros, les pommettes saillantes, l'angle facial très ouvert, le front élevé, le regard et le sourire intelligents. D'après Bayard Taylor, les descendants des Hyksos seraient aussi très nombreux dans le Fayoum.

Ce sont les musulmans arabes et syriens venus à la suite d'Amrou qui donnèrent à la population égyptienne la part la plus considérable de sang sémitique. Sans doute ces Arabes ne se sont maintenus à l'état pur dans aucune ville de l'Égypte, mais eux et ceux qui leur succédèrent furent assez nombreux pour modifier profondément la race indigène, surtout dans les villes, où tous les musulmans qui ne sont ni Turcs ni Circassiens sont désignés uniformément sous le nom général d'Arabes. Sur les côtes de la mer Rouge, des tribus arabes récemment immigrées, telles que les Abs, les Aouâsim, les Irènat, vivent de la pêche et du commerce de cabotage[2]. Dans les campagnes, sur les confins du désert, mainte tribu de Bédouins, les Ahl el-Wabar ou « Hommes des Tentes », s'est conservée fièrement et trace sa généalogie jusqu'aux conquérants. Parfois, il est vrai, l'Arabe prendra femme dans la famille d'un fellâh, mais il ne lui donnera jamais sa fille : à demi nomade entre les champs cultivés et le désert, il méprise le malheureux laboureur, toujours courbé sur le sillon; qu'il abandonne lui-même la vie errante et, pour les Bédouins nomades, il ne sera plus qu'un fellâh comme les autres[3]; mais d'ordinaire il ne séjourne dans le village des champs que pendant une partie de l'année, et retourne dans le désert dès que la récolte est faite : le genre de vie plus que la race distingue les populations[4]. Toutefois, même après s'être établis comme colons résidents, les fils des nomades jouissent de grands privilèges pendant des générations : ils sont dispensés de la conscription et de la corvée. Du reste, les Bédouins de l'Égypte ne sont point indépendants : séparés en deux groupes distincts par la vallée du Nil, ceux du désert « arabique », de même que ceux des oasis libyennes, occupent des espaces faciles à bloquer de toutes parts, et se trouvent sous la dépendance complète de leurs voisins pour le commerce et les approvisionnements. En outre, ils sont divisés en une cinquan-

[1] Mariette, *Revue Archéologique*, 1861 ; — Édouard Naville, *Journal de Genève*, 22 juin 1882. — Couvidou, *Itinéraire du Canal de Suez*.

[2] Klunzinger, *Bilder aus Oberägypten der Wüste und dem Rothem Meere*.

[3] Du Bois-Aymé, *Mémoire sur les tribus arabes des déserts de l'Égypte* ; — Jomard, *Description de l'Égypte*.

[4] Mackenzie Wallace, ouvrage cité.

taine de tribus, dont plusieurs vivant en constante inimitié : il n'est pas d'exemple que tous les Bédouins du désert se soient jamais ligués pour dé-

N° 89. — TRIBUS ARABES DE L'ÉGYPTE.

C. Perron

1 : 6 000 000

0 210 kil

fendre la liberté commune. Une des plus puissantes tribus des monts « arabiques » est celle des Maazeh ou « Chevriers », que M. Maspero croit être les anciens Libyens Maziou, arabisés à une époque récente. Ce sont les ennemis héréditaires des Ababdeh, ces peuplades de race bedja qui vivent au

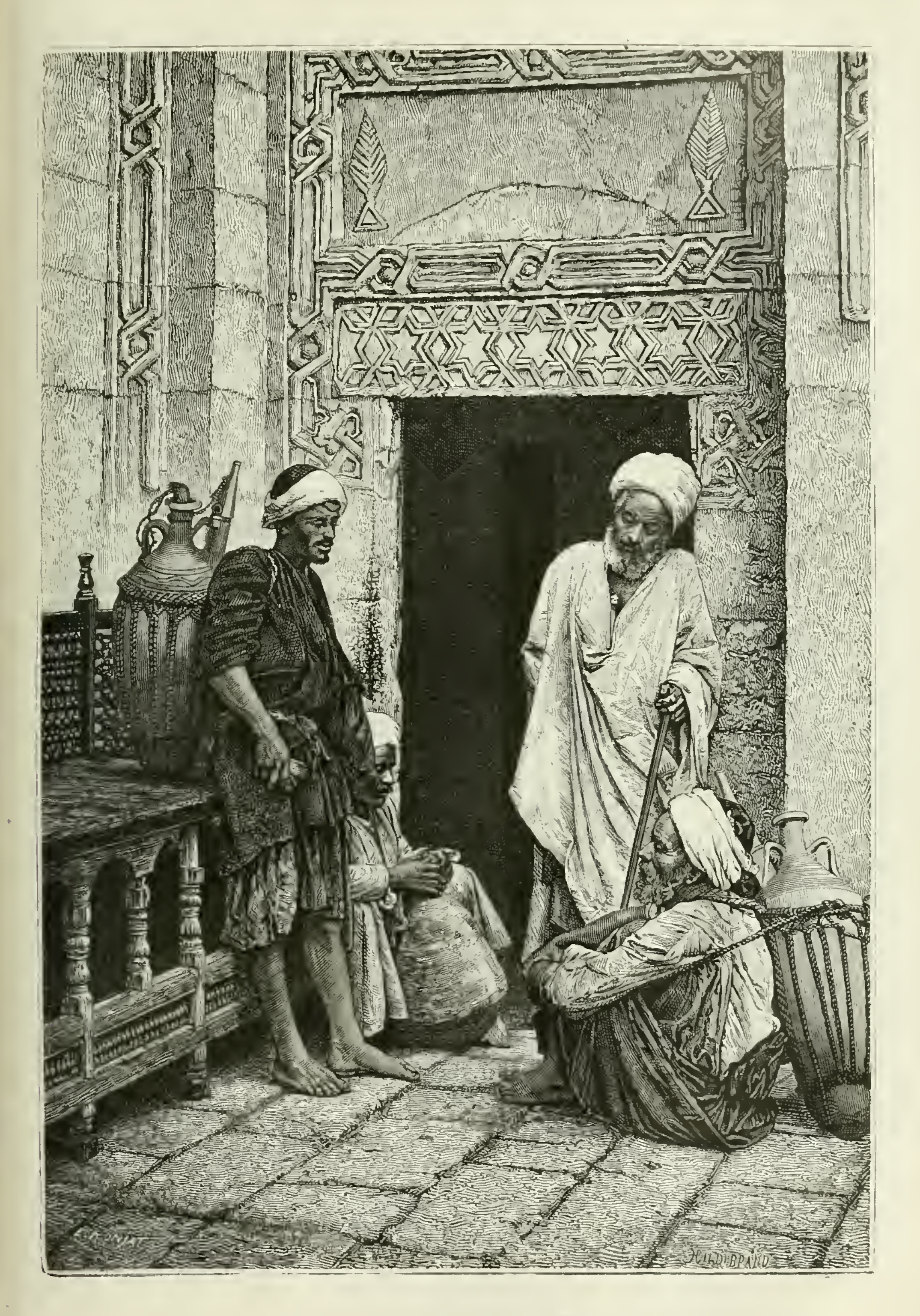
sud de Kosseïr, dans les vallées de la chaîne des Cataractes et dans la Nubie septentrionale. A l'ouest du delta, dans le désert libyque, la tribu dominante est celle des Aoulad-Ali. Les Hawarah de la haute Égypte, qui fournissaient à l'armée du vice-roi presque toute sa cavalerie irrégulière, sont d'origine touareg[1]. D'après le recensement de 1882, le nombre des Bédouins nomades et semi-sédentaires, que l'on évaluait naguère à 70 000 ou à 100 000 individus seulement, serait d'environ 246 000, avec prédominance considérable du sexe masculin : les hommes seraient en majorité de plus de 11 pour 100, proportion que n'offre aucun autre groupe d'habitants dont on ait fait le recensement régulier, si ce n'est dans certains districts du Japon, et qui ne se retrouve pas dans les autres populations de l'Égypte[2]. Il est à présumer que les Arabes auront plus d'une fois donné aux agents des renseignements erronés.

Les Turcs, qui sont officiellement les maîtres du pays, depuis la conquête qu'en fit le sultan Selim en 1517, sont encore tenus pour des étrangers, et d'ailleurs ils se sont toujours mis en dehors de la population comme soldats ou fonctionnaires. Ils sont peu nombreux, de 12 000 à 20 000 suivant les diverses évaluations ; mais il n'est pas exact de dire, comme on l'a souvent fait, que les enfants de ces étrangers soient condamnés par le climat à une fin prématurée. Sans doute la mortalité est très forte sur les enfants des familles imparfaitement acclimatées; mais la progéniture suit presque sans exception la nationalité de la mère; elle devient égyptienne par les traits comme par le langage : le nom de l'étranger se perd. Des statistiques précises ont établi que les anciens mamelouks avaient très peu d'enfants[3]; mais la preuve que tous les mamelouks, Géorgiens, Circassiens, Arnautes, ne mouraient pas sans postérité, est que l'impitoyable destructeur de cette soldatesque, Mohammed-Ali, lui-même Arnaute d'une île de Macédoine, eut une nombreuse famille, encore censée régner sur l'Égypte. De même les Levantins, c'est-à-dire les chrétiens de Syrie, de Grèce, d'Italie ou d'Espagne, établis depuis longtemps dans le pays, ont certainement fait souche sur les bords du Nil, comme leurs émules pour le trafic, les Juifs ou Yahoud. Depuis des siècles, leurs familles ne se marient qu'entre elles, et elles n'ont aucunement perdu sur la terre étrangère leur force de reproduction. Les Européens établis au Caire et dans les autres grandes villes élèvent avec succès leurs enfants, pourvu

[1] Du Bois-Aymé, ouvrage cité; — Alfr. von Kremer, *Ægypten*.

[2] Proportion des sexes parmi les indigènes résidents en 1882 :
Hommes : 3 216 247 ; femmes : 3 252 869.

[3] Chabrol de Volvic, *Essai sur les mœurs des habitants modernes de l'Égypte*.



TYPES ET COSTUMES. — ARABES DU CAIRE.

Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie de M. Sebah.

qu'ils observent soigneusement les règles de l'hygiène. Même la mortalité sur les nouveau-nés européens est moindre que sur les indigènes, qui ne peuvent, pour la plupart, donner les soins nécessaires à leurs enfants, à cause de leur pauvreté[1]; cependant la colonie étrangère, où les hommes sont beaucoup plus nombreux que les femmes[2], ne s'accroît que par l'immigration et non par un excédent de naissances sur les morts. Actuellement l'élément européen est représenté en Égypte, du moins dans Alexandrie et au Caire, par une colonie beaucoup plus considérable que celle des Turcs. En 1882 elle dépassait 90 000 personnes ; elle deviendra bien plus forte, maintenant que le pays se trouve sous le protectorat d'une puissance occidentale. Ce sont les Européens, et non les Turcs, qui sont les véritables maîtres, par l'intelligence, par la force et l'argent. A cette immigration des maîtres, arrivés du Nord, correspond celle des serviteurs, les Barâbra ou Barbarins, venus du Sud : ce sont les « Auvergnats du Caire »[3]. Les figures de Nubiens sculptées sur les monuments anciens de l'Égypte prouvent que cette immigration dure depuis des siècles[4]. Enfin, ces tribus hindoues auxquelles les Espagnols et les Anglais ont donné le nom de Gitanos et de Gypsies, c'est-à-dire « Égyptiens », ne manquent point sur les bords du Nil : ce sont les Ghagar. Chez ces peuplades errantes, les hommes se font maquignons, étameurs, danseurs de corde, montreurs de singes, maréchaux ferrants, diseurs de bonne aventure : c'est également parmi eux que se recrutent les tatoueurs et les tatoueuses, les psylles ou charmeurs de serpents, de même que les derviches tourneurs, considérés d'ordinaire, mais bien à tort, comme de fervents disciples de Mahomet. Quoique ayant le type asiatique et ces yeux sauvages et perçants qui distinguent les Bohémiens, tous se donnent d'ailleurs comme de purs Arabes et prétendent avoir émigré d'abord vers l'Afrique occidentale, d'où ils

[1] Mortalité des enfants jusqu'à dix ans, en 1878 :

Européens : 39,97 p. 100 ; indigènes : 55,55 p. 100.

(*Essai de statistique générale de l'Égypte* ; Bonola, *Esploratore*, 1879.)

[2] Européens d'Égypte, d'après le recensement de 1882 :

49 054 hommes ; 41 852 femmes.

[3] Edmond About, *Ahmed le Fellah*.

[4] Population de l'Égypte d'après le dénombrement du 3 mai 1882, non compris l'oasis de Siouah, la péninsule de Sinaï et Madian :

| | |
|---|---|
| Sédentaires. . . . . . | 6 469 716 |
| Nomades. . . . . | 245 779 |
| Étrangers. . . . . . | 94 886 |
| Ensemble. . . . . . . | 6 806 581 |

| | | | |
|---|---|---|---|
| Musulmans. . . . . . | | | 6 051 625 |
| Chrétiens. | Coptes . . . . | 408 905 | 514 521 |
| | Catholiques . . . | 57 389 | |
| | Grecs. . . . . | 42 066 | |
| | Protestants . . . | 4 556 | |
| | Arméniens grecs. . | 1 627 | |
| Juifs. . . . . . . . | | | 15 769 |

seraient revenus depuis des siècles. La tribu la plus « noble » des Ghagar se désigne même par le nom de Barmécides : c'est la peuplade que l'on connaît d'ordinaire par l'appellation de Ghawâzi [1] et dans laquelle se recrutent surtout les almées ou *awalim*, c'est-à-dire les « savantes ». Faut-il voir dans ce nom de Ghawâzi l'origine du mot Gabachos ou Gavaches que l'on applique en Espagne et dans le midi de la France aux Gitanos, de même qu'à tous les immigrants méprisés?

La nombreuse population de l'Égypte, presque triplée depuis le commencement du siècle [2] et s'accroissant en moyenne de 50 000 personnes par an, témoigne en faveur de la salubrité du pays [3]. Surtout dans la haute Égypte, où l'air n'est pas empli d'émanations humides, le climat est fort sain, malgré l'ardeur de la température; il est encore meilleur dans le désert, ainsi que le prouvèrent les statistiques médicales, lors des travaux, pourtant si pénibles, entrepris pour le percement du canal de Suez. L'Égypte est même visitée en hiver par un certain nombre d'Européens abusés qui viennent y chercher le rétablissement de leur santé, surtout pour les maladies de poitrine; mais il ne paraît pas que le séjour dans l'une ou l'autre des grandes villes, Alexandrie et le Caire, où des trombes de poussière tourbillonnent sans cesse dans les rues, soit bien choisi pour le traitement de ces affections; au contraire, la phtisie y sévit sur les immigrants du haut Nil et fait chaque année un grand nombre de victimes, même parmi les indigènes [4]; au Caire, le septième de la mortalité est dû à des maladies de poitrine; dans les hôpitaux militaires on a vu jusqu'à un tiers des morts causées par la tuberculose; mais certaines maladies des voies respiratoires, telles que le catarrhe, n'ont pas l'occasion de naître et de se développer sur les Européens. Les affections que ceux-ci ont le plus à redouter sont la dysenterie et, dans certaines parties du delta, les fièvres paludéennes. Les hépatites, presque inconnues chez les mahométans, qui s'abstiennent de spiritueux, « poison spécifique du foie », sont très communes chez les Européens à cause de leur genre de vie [5].

Les principales maladies des indigènes sont celles qui proviennent de la misère : la peste, jadis si terrible, et qui en 1834 et en 1835 fit périr 45 000 personnes à Alexandrie, 75 000 au Caire, a cessé de sévir sur les

[1] Bayle St-John, *Village Life in Egypt;* — Alfred von Kremer, ouvrage cité.

[2] Population de l'Égypte en 1800, sous l'occupation française, à 8 personnes par maison : 603 700 maisons, soit 2 514 400 habitants.
(Félix Mengin, *Histoire de l'Égypte.*)

[3] Mortalité moyenne : de 26 à 27 par 1000 habitants.

[4] Wernich; — Schnepp; — Pruner-bey.

[5] Wernich, *Geographische medicinische Studien.*

populations égyptiennes; le choléra, qui en 1883 fit de Damiette un vaste hôpital, n'exerce périodiquement ses ravages que dans une faible partie de la contrée; mais l'anémie, causée par l'insuffisance de la nourriture, sévit par toute l'Égypte, en frappant de préférence sur les enfants. Il n'est pas de pays au monde où les aveugles et les borgnes soient plus nombreux; en débarquant sur les quais d'Alexandrie, l'étranger remarque aussitôt les effets de l'ophtalmie contagieuse dans la foule qui se presse autour de lui, et ses observations subséquentes, appuyées par la statistique[1], confirment cette première impression. La pauvreté du sang, la réverbération de la lumière sur les murs blancs et sur les eaux du fleuve, les alternatives brusques de température et surtout la poussière saline et nitreuse qui se forme par la décomposition du limon nilotique et que le vent soulève en tourbillons, sont les causes auxquelles on doit attribuer ces dangereuses ophtalmies; néanmoins les Bédouins du désert ont presque tous une vue excellente. Les mouches, la « plaie d'Égypte », contribuent certainement à entretenir et envenimer les ophtalmies. C'est pitié de voir les petits enfants autour desquels les mouches tournoient en essaims; ils n'ont plus même la force de chasser les insectes qui se posent sur leurs yeux malades, et tristes, sans mouvement, ils attendent que le sommeil vienne interrompre leurs souffrances.

La lèpre, moins commune en Égypte qu'en Syrie, n'a malheureusement pas disparu. L'espèce de fièvre gastrique connue en Orient sous le nom de *dengue* est assez commune. L'éléphantiasis des Arabes atteint fréquemment des indigènes, surtout dans le delta; une autre maladie de peau, le « bouton » du Nil, analogue à la « datte » de Bagdad, et au « bouton » d'Alep et de Biskra, est endémique en Égypte, et la plupart des habitants et des étrangers ont à souffrir de cet ulcère, une fois pendant leur vie ou leur séjour, le plus souvent sous une forme assez bénigne.

Plus des neuf dixièmes des Égyptiens sont mahométans; mais dans ce pays, où les religions se sont succédé comme les alluvions du Nil, la nation n'a pas eu le temps de se donner une foi correspondant à son culte officiel et plus d'un observateur a pu retrouver dans les légendes et dans les cérémonies des fellâhîn les traces de la religion qui rassemblait jadis des foules dans les parvis des temples de Thèbes et de Memphis : telle fête nocturne où se pressent les paysans, attendant la visite de la vache d'or, dans le sanctuaire en ruines de Dendérah, rappelle les processions so-

[1] Proportion des personnes atteintes d'ophtalmie, dans la population égyptienne, d'après Amici : 17 pour 100.

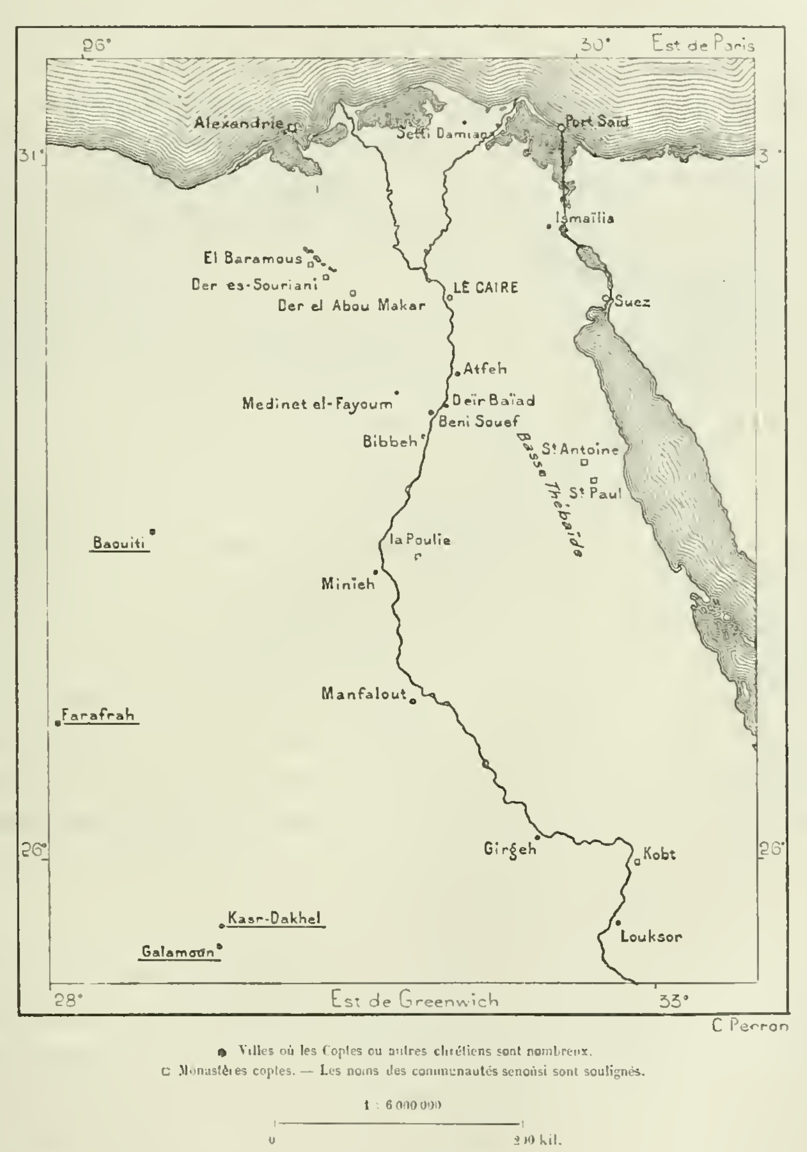
lennelles faites en l'honneur de la génisse Hathor[1]. Les Égyptiens ne sont mahométans qu'à la surface, et peu nombreux, en comparaison de la foule des indifférents, sont ceux qui observent avec scrupule toutes les prescriptions de Mahomet. Les mosquées sont peu fréquentées; le fellâh ne fait pas toujours ses ablutions dans le canal qui passe près de sa demeure et le Bédouin ne s'arrête pas dans le désert pour se frotter de sable. Depuis un demi-siècle, l'esprit de tolérance religieuse a fait de grands progrès en Égypte : quelle que soit la ferveur des hadji les plus ardents, nul d'entre eux ne se présenta pour combattre les Anglais jusqu'à ce que la « guerre sainte » fût proclamée, et même alors aucun des rares volontaires qui entrèrent dans les rangs n'était originaire de la basse Égypte[2]. Si fiers qu'ils soient d'appartenir au peuple des élus, les musulmans égyptiens n'ont plus le droit de mépriser les hommes étrangers à leur foi, puisqu'ils n'osent pas les combattre et que ces étrangers se présentent avec toutes les apparences de la supériorité intellectuelle et toutes les ressources de la force matérielle. Toutefois, c'est précisément dans les limites du territoire égyptien que se trouve le centre de la propagande hostile aux chrétiens. La redoutable confrérie musulmane du Mahdi ou « Guide » Sîdi Mohammed Ben Ali es-Senoûsi a son couvent métropolitain à Serhboûb ou Djaraboûb, dans l'oasis de Farêdgha[3]; mais le Guide lui-même, allié, dit-on, à celui qui a soulevé les tribus arabes du Kordofân et du haut Nil, est un Algérien et c'est de la Maurétanie que viennent presque tous les fidèles qui l'entourent. S'il a choisi cet endroit, c'est qu'il offre à la fois deux précieux avantages : une situation presque centrale pour la propagande dans le monde musulman, et son éloignement de tout poste militaire ou commercial occupé par des Européens. Il a pu y poursuivre presque secrètement son œuvre pendant une vingtaine d'années, sans qu'une menace d'intervention vînt contrarier ses efforts.

En recevant la religion des Arabes, les Égyptiens ont aussi, malgré leur grande supériorité numérique, pris la langue des vainqueurs, qu'ils parlent d'ailleurs avec pureté; l'université d'el-Azhar, au Caire, est même un des endroits où se discutent et se règlent les questions les plus délicates de la grammaire et de la littérature arabes. L'emploi de quelques mots turcs et coptes et le mode particulier de prononciation pour certaines lettres, telles sont les seules différences du langage égyptien, comparé à celui du Hedjaz. Arabes par la religion et l'idiome, les Égyptiens

[1] G. Maspero, *Notes manuscrites.*
[2] Mackenzie Wallace, ouvrage cité.
[3] H. Duveyrier, *Bulletin de la Société de Géographie*, 1884.

sont devenus Turcs par l'organisation politique, l'administration, l'absence d'aristocratie héréditaire. Pour les institutions sociales ils se sont aussi en grande partie conformés à l'exemple donné par leurs conquérants arabes

N° 90. — RELIGIONS EN ÉGYPTE.




● Villes où les Coptes ou autres chrétiens sont nombreux.
◻ Monastères coptes. — Les noms des communautés senoûsi sont soulignés.

1 : 6 000 000

0 — 200 kil.

et turcs. Plus volontiers que les Turcs, ils se font polygames, surtout dans les classes dirigeantes ; mais il est rare de rencontrer des paysans ayant plus d'une femme. Le divorce se pratique plus que dans tout autre pays musulman : près de la moitié des mariages seraient tôt ou tard sui-

vis d'une répudiation. Enfin, dans certaines familles coptes, il est encore d'usage de contracter des mariages temporaires, même pour quelques semaines; les prêtres bénissent ces unions avec solennité comme si elles devaient se faire pour la vie. Il est vrai que, si les époux le désirent, le mariage d'essai peut devenir définitif. Cousins et cousines sont fréquemment fiancés dès le berceau et se marient dès qu'ils atteignent l'âge de puberté. L'adultère est un événement rare dans les familles.

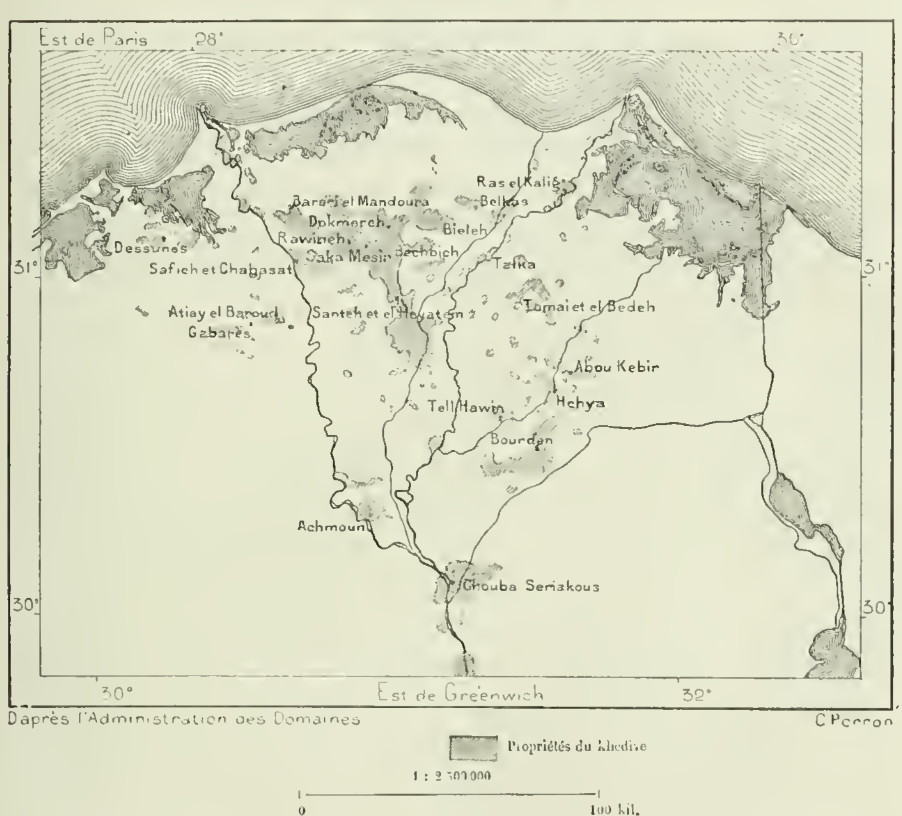
Officiellement la vente des esclaves est interdite en Égypte, de même que la traite est sévèrement défendue dans les possessions du haut Nil; en vertu de conventions antérieures faites avec l'Angleterre, la servitude personnelle aurait déjà dû être complètement abolie le 4 août 1884 dans les limites du royaume khédivial, mais les articles du traité sont restés lettre morte, et les représentants de la Grande-Bretagne, devenus tout-puissants en Égypte, se sont bornés à l'envoi d'une circulaire qui rappelle la loi imposée au khédive[1]. Il semble probable qu'ils observeront à cet égard la même réserve que Gordon dans le Soudan égyptien et qu'ils laisseront aux maîtres en toute propriété les hommes et les femmes acquis par capture ou par achat. Si les bazars d'esclaves sont fermés, les transactions ne s'en pratiquent pas moins, et les grands personnages peuvent toujours acquérir des eunuques pour garder leurs femmes. La raison d'être de l'esclavage en Égypte est le maintien des harems, dont le régime mystérieux ne s'accommode pas de serviteurs pouvant à volonté résilier leur contrat. Cependant il est certain qu'en dehors des palais appartenant aux grands personnages musulmans la domesticité remplace peu à peu l'esclavage; tous les noirs qui vont réclamer à la police leur « carte de liberté » l'obtiennent aussitôt et peuvent s'établir où il leur convient pour exercer une industrie. Conquérants comme les Arabes et les Turcs, les Occidentaux apportent avec eux une nouvelle organisation sociale.

Le régime de la propriété se modifie également par l'intervention des Européens dans la gestion des affaires. En prenant à la lettre la loi musulmane, c'est la communauté des fidèles, représentée par le trésor public, *beït-el-mâl*, qui est le seul possesseur de la terre; le particulier ne peut être qu'un détenteur temporaire, un usufruitier auquel l'usage et non le droit accorde l'hérédité. Toutefois ce principe a perdu depuis longtemps sa valeur absolue, et la propriété foncière personnelle s'est constituée, comme en Europe, pour une grande partie du territoire; depuis cette révolution, qui permet la libre transmission des terres, la valeur du sol

[1] F. Bonola, *Notes manuscrites*.

s'est considérablement accrue; les paysans propriétaires, qui désormais ne payent plus l'impôt en nature, ont gagné en bien-être; mais il s'est aussi constitué une nouvelle classe, celle du prolétariat agricole, la tourbe des malheureux qui n'ont plus leur part de terre et qui sont obligés de louer leurs bras pour vivre à n'importe quelles conditions[1]. Les terres des fellâhîn dépossédés, presque toutes confisquées pour non-payement d'impôts,

N° 91. — DOMAINES DE LA DAÏRAH DANS LE DELTA.




ont grossi le domaine particulier du souverain, des membres de sa famille et des personnages considérables de l'État; la Compagnie du canal de Suez est aussi l'un des grands propriétaires du pays : c'est au quart du sol arable de l'Égypte que l'on évalue l'ensemble des propriétés appartenant sous divers noms à la famille khédiviale; entre Assiout et Bedracheïn presque toute la terre est le sol du khédive et chaque station du chemin de fer est bâtie à côté de l'usine et de la ferme agricoles. Un autre quart

[1] Salaire moyen du travailleur agricole : 57 à 68 centimes, suivant les saisons.
(Mac Coan, *Egypt as it is*; — *Statistique de l'Égypte* pour 1878).

du sol se compose de terrains *ouchouri* ou « de dîme » appartenant en toute propriété à ceux qui les font mettre en culture. Quant aux terres des pauvres, divisées en petits lopins autour des villages, et constituant la moitié du territoire avec les possessions des communautés, elles sont grevées d'une taxe variable, le *kharadj*, qui peut être accrue à la volonté des gouvernements, mais qui est en moyenne d'un cinquième, comme au temps de Joseph[1]. En payant cet impôt, le détenteur du sol n'en reste pas moins à la discrétion de l'État; il n'est propriétaire que par tolérance, et ses héritiers ne sont considérés comme tels qu'après avoir fourni la preuve qu'ils sont en mesure de cultiver la terre concédée et d'en acquitter les impôts. S'ils veulent transformer leurs terres kharadjieh en propriétés à titre définitif, c'est à la condition de payer d'avance un impôt de six ans en une seule fois ou par versements partiels; outre le titre, ces payements anticipés leur valent un dégrèvement futur de la moitié de l'impôt foncier. Les terres *wakf* (*vakouf*) appartenant aux mosquées ou aux écoles changeront probablement de propriétaires en tout ou en partie; la saisie de ces biens de mainmorte permettra au gouvernement britannique d'équilibrer son budget égyptien.

Officiellement, la plus grande propriété territoriale de l'Égypte serait celle du khédive; toutefois ce domaine, la daïrah-sanieh, devenu le gage des prêteurs européens depuis l'année 1878, est géré par une commission dont la direction effective n'est pas en Égypte : les véritables propriétaires sont des banquiers de l'Occident. Une partie considérable de ce domaine est louée à des entrepreneurs qui sous-louent le sol aux paysans; des champs sont directement concédés aux ouvriers, mais une étendue notable de la daïrah, qui serait certainement mise en culture si elle appartenait aux fellâhîn, reste en friche. Pour l'exploitation directe, les créanciers du khédive ont recours soit à des ouvriers salariés, soit à des agents, qui s'entendent avec les maires des villages pour obtenir des travailleurs. Le labeur est rétribué par une pitance régulière ou par des cadeaux personnels faits aux chefs d'escouade : de la corvée gratuite au salaire librement débattu, entre ouvrier et patron, s'échelonnent tous les modes de rémunération. Mais tant d'intermédiaires ont à recevoir leur part de bénéfice dans la culture du domaine khédivial, tant d'intéressés, ayant, à divers titres, collaboré à la « régénération de l'Égypte », réclament la récompense due à leurs bons services, que le revenu définitif de ces terres, pourtant si fécondes, se réduit à bien peu de chose; il n'atteint pas 60 francs par hectare, et

[1] Mackenzie Wallace, *Egypt and the Egyptian Question*.

même il y a déficit, si aux dépenses annuelles on ajoute le service des intérêts pour l'acquittement des dettes antérieures[1].

Au contraste de tenure entre les terres des grands personnages et les terres kharadjieh des petits cultivateurs correspond en beaucoup d'endroits le contraste du mode d'arrosement. Au point de vue de l'irrigation, il faut distinguer nettement entre les terrains *sefi* et les terrains *nili*. Ces derniers, ainsi que le nom l'indique, sont les champs que recouvrirait en entier l'inondation fluviale, si des levées ne la retenaient, et que pénètrent par suintement les eaux profondes venues soit du courant, soit des canaux naturels ou creusés à une faible profondeur au-dessous de la surface du sol; les fosses les plus basses ont leur prise d'eau à 4 mètres en contrebas des terres cultivées; elles ne s'emplissent que durant la période de crue et se dessèchent pendant la période des basses eaux. Au siècle dernier, l'Égypte entière n'était arrosée qu'au moyen de bassins successifs échelonnés sur les deux bords du fleuve et recevant leurs eaux par les canaux nili[2]; plus des trois quarts des campagnes de la haute Égypte sont encore soumis au système d'aménagement par les bassins. Les canaux sefi, c'est-à-dire « d'été », tous d'origine moderne, sont creusés au-dessous du niveau moyen des maigres, de 8 à 9 mètres en contrebas du sol, de sorte que l'eau y pénètre en pleine saison de sécheresse; dans la région de la haute Égypte, on les trace parallèlement au fleuve, suivant une très faible pente, de manière à leur faire atteindre bientôt le niveau des terres à arroser. Dans la basse Égypte, d'où le système des bassins d'irrigation a complètement disparu, les canaux sefi restent partout au-dessous des terres, et c'est par pompes à vapeur, sakieh ou chadouf qu'il faut élever l'eau d'irrigation. Un de ces canaux sefi est le fameux canal Mahmoudieh, qui prend l'eau du Nil pour arroser les campagnes bordières du désert jusqu'à la ville d'Alexandrie et qui est en même temps une grande voie de navigation; mais, en partie comblé par les vases, il n'a plus assez de profondeur pour que le courant s'y établisse régulièrement, et des machines à vapeur, établies à Atfeh, sur la branche de Rosette, doivent y suppléer pour emplir le canal. La branche de Damiette alimente

[1] État du domaine, lors de la cession, le 31 octobre 1878 :

| | | |
|---|---|---|
| Superficie cultivée directement | 77 020 | hectares |
| » louée | 53 719 | » |
| » concédée aux ouvriers | 15 068 | » |
| » inculte | 32 940 | » |
| Ensemble | 178 747 | hectares. |

[2] Rousseau, *Irrigation d'Égypte*.

aussi de nombreux canaux d'été, grâce à son élévation relative au-dessus des campagnes du delta.

Les premières cultures sefi se firent sous Mohammed-Ali lorsqu'on commença les plantations de cotonniers Jumel, et maintenant encore ce sont presque uniquement les produits de grande valeur, le sésame, le sucre, le coton, que l'on obtient dans les terres sefi, arrosées trois mois durant, avant l'époque de l'inondation ordinaire. Aussi la petite propriété n'a-t-elle aucune part dans ces campagnes irriguées au temps des basses eaux : ce sont les personnages de l'État, les riches prêteurs auxquels l'Égypte sert les intérêts de la dette, qui seuls profitent de ces récoltes industrielles. Toutefois ils ne sont pas les seuls à subvenir aux dépenses d'entretien, qui sont énormes, car les boues qui s'accumulent dans les fossés les comblent peu à peu en maints endroits; une seule année suffirait pour changer un canal sefi en une simple coulée nili, si les chiourmes de fellâhin n'étaient employées pendant des semaines et des mois au curage des excavations. L'ensemble des canaux sefi représente une masse de déblais égale à une fois et demie celle du canal de Suez, et, chaque année, la masse de terre et de vase qu'il faut déplacer à nouveau pour le nettoyage des fossés s'élève au tiers des déblais primitifs. Pour ces travaux énormes il faut le concours de la population tout entière; le labeur journalier du fellâh ne suffisant en moyenne que pour le déplacement d'un demi-mètre cube de terre, de trois quarts de mètre au plus dans les circonstances exceptionnelles, c'est par dizaines de millions qu'il faut compter les journées de travail : en 1872, Linant de Bellefonds évaluait à 450 000 hommes le nombre des travailleurs employés chaque année, pendant une moyenne de deux mois, au curage des canaux d'été[1], et chaque fellâh doit en outre s'occuper de nettoyer les canaux nili de sa commune, ainsi que la rigole particulière qui apporte de l'eau à son propre champ. Pour un seul canal, le Mahmoudieh, Mohammed-Ali employa 315 000 corvéables[2].

Ce n'est pas tout : les crues exceptionnelles du Nil pourraient être un désastre effroyable pour la contrée si les digues n'étaient pas entretenues avec soin et même exhaussées dans les circonstances périlleuses. En 1874, toutes les cultures d'été, la canne à sucre, le cotonnier, le dourrah, le maïs étaient menacées d'une destruction complète, et c'en était fait de toute la richesse du pays, si la population, mue par le sentiment du danger commun, ne s'était défendue sans relâche contre les eaux montantes. Pendant plus

[1] *Mémoire sur les principaux travaux d'utilité publique exécutés en Égypte.*
[2] Félix Mengin, *Histoire de l'Égypte.*




CANAL SEFI DÉRIVÉ DU BAHR-YOUSEF, A FIDLMIN EL-FAYOUM

Dessin de A. de Bar, d'après une photographie de M. D. Héron

d'un mois, sept cent mille hommes travaillèrent à consolider et à recharger les levées, de manière à tenir constamment tête au fleuve. Souvent le tiers de la population fut occupé en même temps à lutter contre le Nil ; dans les années normales, le gouvernement appelle 160 000 hommes de corvée, répartis à peu près également entre la haute et la basse Égypte[1]. La lutte incessante pour l'accommodation du sol aux eaux fluviales n'a que rarement un caractère spontané. Appelés par la corvée et ne recevant d'autre cadeau du gouvernement que la pelle et le couffin, les paysans des communes se rendent en corps au chantier, précédé de leur cheikh-el-beled ou maire et souvent suivis des femmes et des enfants : les campements improvisés s'établissent au bord de la levée, et les ouvriers descendent dans le canal pour piocher dans la boue et rapporter un peu de terre sur leur tête, à dix, douze, même seize mètres de hauteur, jusque sur le revers de la digue ; les femmes font la cuisine, c'est-à-dire préparent la galette de dourrah à leur feu de bouse ; les enfants jouent dans le sable; des soldats armés se promènent silencieusement sur la levée. Sans doute il est naturel que presque tous les habitants se mettent en mouvement à la fois pour la réfection des canaux : c'est de la boue du Nil que naissent les richesses de l'Égypte ; à cet égard toute la population est solidaire ; les canaux qui apportent l'eau fécondante, et sans lesquels les riverains seraient condamnés à la famine, représentent une quantité de labeur trop considérable pour qu'ils ne soient pas une œuvre nationale. Mais il importerait que cette œuvre, à laquelle contribuent tous les travailleurs, fût vraiment faite dans l'intérêt de tous ; il serait nécessaire qu'elle profitât non seulement à la prospérité de quelques grands domaines, mais aussi à celle des cultures villageoises; il serait équitable qu'elle ne pesât pas seulement sur les laboureurs qui sont trop pauvres pour racheter leur travail; il faudrait que les malheureux grouillant au fond des canaux n'eussent pas à souffrir de la faim et ne fussent pas décimés par les épidémies : ce n'est pas la courbache qui devrait rythmer le travail ! Les monuments de l'ancienne Égypte nous racontent depuis six mille ans la triste histoire du fellâh courbé sur son panier de boue, tandis qu'au-dessus de sa tête s'agite le fouet du surveillant : bien que les noms aient changé, cette forme de l'antique esclavage subsiste encore. Ainsi que le disait Amrou au calife Omar, le peuple égyptien « ne paraît destiné qu'à travailler pour les autres, sans profiter lui-même de ses peines ».

Il est peu de contrées où d'anciens usages, s'accommodant difficilement

[1] Rousseau, mémoire cité.

aux temps nouveaux, contrastent d'une manière plus frappante avec les procédés mis en œuvre par la civilisation moderne. Tandis que le mode antique de culture est resté le même et que les paysans, réglant leur travail sur la crue du Nil, labourent, sèment et moissonnent toujours à la même époque, se servent des mêmes instruments, récoltent les mêmes céréales, mangent le même pain, l'agriculture nouvelle puise directement l'eau dans le fleuve par des machines à vapeur, cultive des plantes exotiques des Indes ou du Nouveau Monde, emploie charrues perfectionnées, moissonneuses, batteuses, machines à égrener; pour engraisser les champs, les paysans n'ont que la colombine, que leur fournissent des millions de pigeons tournoyant au-dessus des champs de blé; la bouse de vache est toujours utilisée comme combustible par les villageois, mêlée maintenant à la fiente de chameau, pendant que les agronomes font venir d'Europe et d'Amérique des phosphates et de guanos chimiquement dosés. Les chemins de fer passent à côté des masures de boue; des ponts en acier de la construction la plus hardie traversent les canaux et les bras du Nil, tandis qu'ailleurs le fellâh doit les franchir à la nage, enroulant sa tunique en forme de turban autour de sa tête, ou bien encore assis sur une natte en feuilles de palmier que soutiennent des cruches ou des calebasses enveloppées d'un filet, ou sur un train de bottes d'herbes, qu'il dirige en faisant une voile de sa chemise[1]. Enfin, en plein désert, dans les sables et les marais, des phares à lumière électrique, les « soleils des chrétiens », éclairent entre la Méditerranée et le golfe Arabique cette voie navigable qui, même à notre époque de gigantesques travaux, est l'œuvre la plus considérable de l'industrie humaine.

On sait que le canal des deux mers, après avoir existé peut-être naturellement pendant une courte période des âges quaternaires, fut rétabli indirectement par les Pharaons de la dix-neuvième dynastie, il y a plus de trente-trois siècles. Une légende, rapportée par Strabon, attribue le creusement du canal à Sésostris. Hérodote nous raconte que Nécos, fils de Psammétik, fit commencer près de Bubaste un canal qui contournait les montagnes des carrières, c'est-à-dire le Djebel-Mokattam, et se dirigeait à l'est pour achever sa course dans le golfe Arabique : déjà cent vingt mille ouvriers étaient morts à la peine pour creuser ce canal de dérivation du Nil, lorsqu'un oracle arrêta les travaux, « faits, disait-il, pour le profit d'un barbare ». En effet, ce fut un étranger, le roi Darius, qui établit la communication entre le Nil et le golfe d'Arsinoé, et par conséquent entre la Méditerranée et la mer Rouge, par un canal bien creusé,

[1] Norden; — Ernest Desjardins, *Notes manuscrites*.

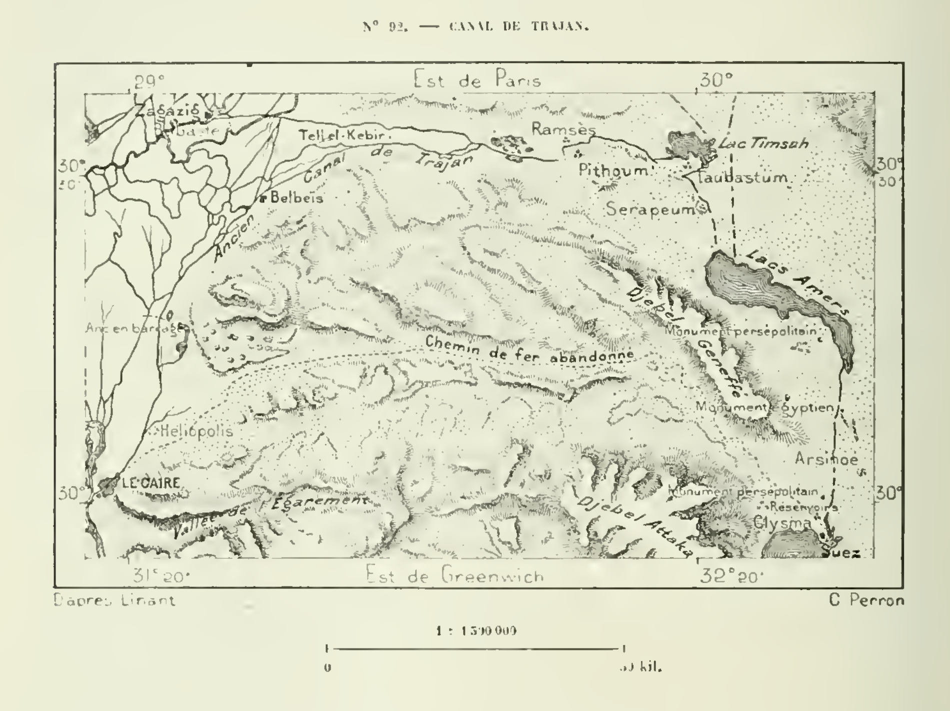
assez large pour que deux trirèmes pussent y passer de front, dit Hérodote. Bien plus, Darius aurait eu, d'après Diodore de Sicile, l'idée d'ouvrir un canal de mer à mer, entre le golfe de Péluse et les eaux de la mer Érythrée : il paraît même que les travaux furent commencés, puisque l'on voit encore les berges, hautes de 5 mètres, d'une fosse de 50 à 60 mètres de large, se dirigeant du lac Timsah vers El-Kantara par le Gisr[1]; mais on craignit que « les eaux de la mer Rouge, supérieures en élévation aux terres de l'Égypte », n'inondassent toute la contrée, et le creusement du canal fut abandonné. Des monuments portant des inscriptions en quatre langues, le persan, le médo-scythique, l'assyrien et l'égyptien, furent dressés sur les bords du canal, près de Suez : ils racontent les tentatives infructueuses faites par Darius pour accomplir l'œuvre menée de nos jours à bonne fin[2]. La crainte du roi de Perse, qui fut encore, jusqu'au milieu du dix-neuvième siècle, celle de la plupart des ingénieurs, se comprend d'autant mieux que la hauteur moyenne des eaux méridionales dépasse en effet celle de la nappe méditerranéenne devant Péluse : à marée basse, l'égalité est presque complète entre les deux niveaux, mais à marée haute la mer Rouge est plus élevée, même d'environ deux mètres et demi dans les cas exceptionnels. Du temps de Darius, le courant produit du sud au nord dans le canal par la différence de niveau aurait été plus fort que de nos jours, puisque l'isthme était plus étroit.

Les boues comblèrent le canal du Nil, et les sables fermèrent la fosse creusée à travers le seuil de l'isthme; cependant le souvenir des travaux accomplis ne se perdit point, et maint souverain d'Égypte garda devant les yeux, comme l'entreprise glorieuse par excellence, le projet d'union des deux mers. Ptolémée II aurait rétabli le canal, et quelques auteurs ont même cru, d'après les textes, d'ailleurs assez peu explicites, de Strabon et de Diodore, que la coupure se fit directement de golfe à golfe : d'ingénieuses portes à écluses permettaient aux barques de passer sans que les terres basses fussent inondées. Toutefois le commerce de mer à mer ne fut sans doute pas suffisant pour qu'on s'occupât d'entretenir les passes et les écluses; on a prétendu que lors du règne de Cléopâtre la voie navigable devait être fermée de nouveau, puisque, d'après Plutarque, la reine essaya de faire transporter ses vaisseaux par terre dans la mer Rouge afin d'échapper à Octave avec tous ses trésors; cependant il se peut que le canal existât encore temporairement durant la période des crues nilo-

[1] Linant de Bellefonds, ouvrage cité; — Ferdinand de Lesseps, *Percement de l'isthme de Suez.*
[2] Mariette; — Oppert, *Mémoire sur les relations de l'Égypte et de l'Abyssinie.*

tiques : lorsqu'elle voulut fuir, c'était précisément la période de l'étiage, et le canal était à sec[1]. Après les Ptolémées, ce fut au tour des conquérants romains de rêver l'union des deux mers. Trajan, qui mit la main à tant de grandes entreprises, fit travailler aussi au canal d'Égypte, et, sous le règne d'Hadrien, les bateaux naviguèrent sur le « fleuve de Trajan », creusé, comme l'ancien fleuve de Néchos entre le Nil, le Timsah et les lacs Amers, dans la zone du désert qui longe les terres cultivées. Ainsi que le fait observer Letronne, l'exploitation des grandes carrières de porphyre

N° 92. — CANAL DE TRAJAN.



D'après Linant — C. Perron

1 : 1 500 000

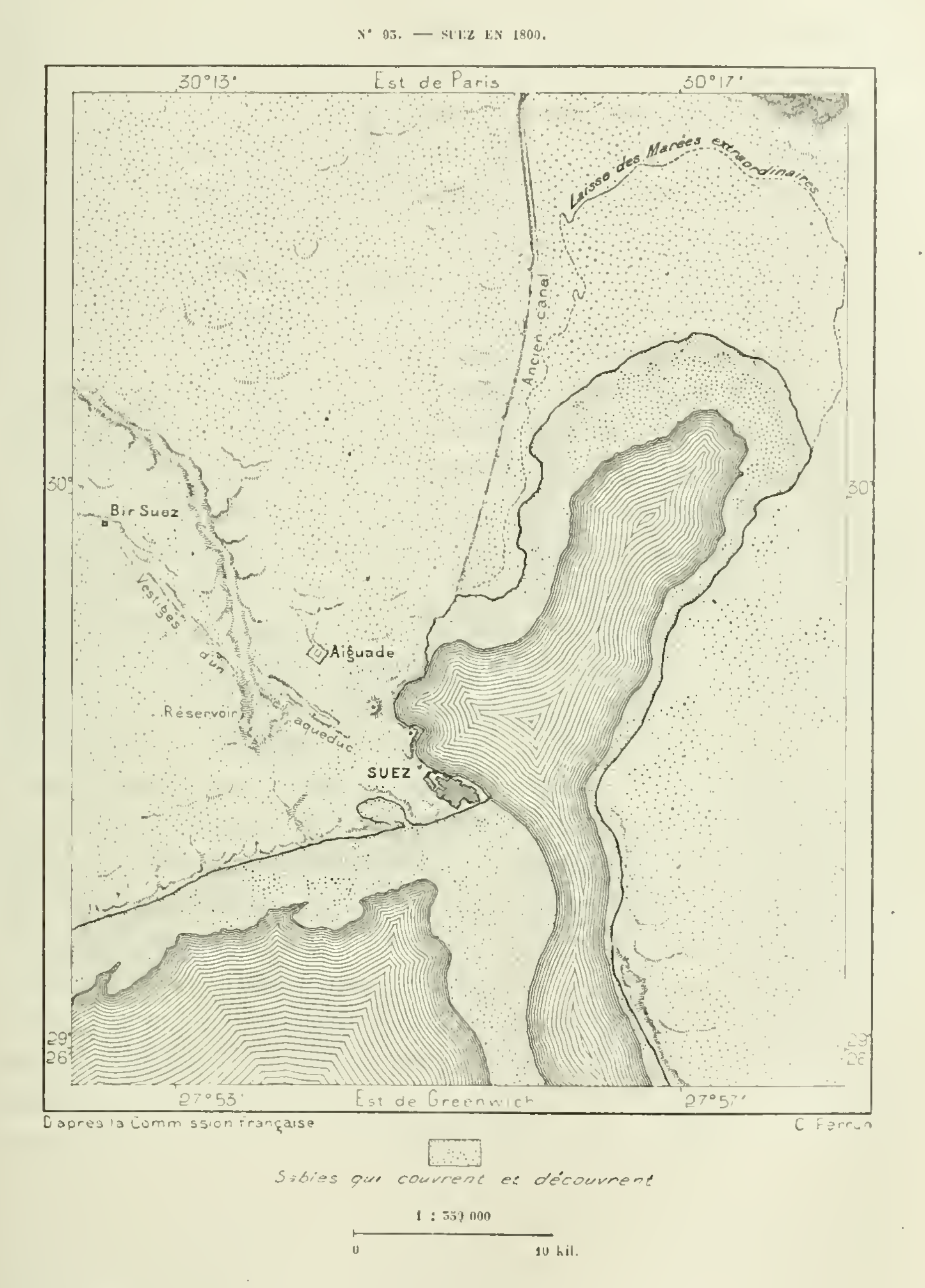
0 — 50 kil.

dans le mont Claudien ne pourrait se comprendre si un canal de mer à fleuve n'avait permis d'expédier par eau les énormes monolithes extraits de la montagne; on n'aurait pu les transporter dans la vallée du Nil par-dessus les monts et les rochers de la chaîne « arabique ». Le canal de Trajan était fait pour durer, comme la plupart des œuvres romaines et il se maintint en effet pendant des siècles : Makrizi raconte que les navires y passaient encore dans les premiers temps de l'islamisme. En s'emparant de l'Égypte, Amrou n'eut guère qu'à faire recreuser le fleuve de Trajan et d'en reconstruire les écluses. Son ambition eût été plus grande : il eût voulu ouvrir un canal direct de la mer Rouge à

[1] Letronne, *Recueil d'inscriptions grecques et latines*; Ferret et Galinier, *Voyage en Abyssinie.*

Farama, sur les bords du golfe de Péluse, en utilisant peut-être des coupures faites par Darius et par des Ptolémées; mais Omar, craignant,

N° 93. — SUEZ EN 1800.




dit-on, que les Grecs ne profitassent de cette communication pour attaquer les pèlerins de la Mecque, refusa l'autorisation demandée. Le canal restauré par Amrou ne dura pas longtemps : cent trente-trois ans après, il fut fermé par l'ordre du calife Abou Djafar el-Mansour pour empêcher un

rebelle de recevoir des approvisionnements. Depuis cette époque jusqu'aux temps modernes, pendant près de onze siècles, le lent travail de la nature s'est attaqué à l'œuvre des hommes : maisons, écluses, barrages ont disparu ; des fosses ont été comblées par les alluvions et les sables, tandis que des mares se sont creusées à la place des berges ; la forme du littoral a changé sur les lacs et sur les golfes, mais il reste encore de nombreux vestiges des constructions antérieures, égyptiennes, romaines et arabes ; en quelques endroits, notamment près de Suez, les digues, construites en pierres d'une telle dureté que les Arabes les prennent pour des roches naturelles, s'élèvent jusqu'à 6 mètres au-dessus de la plaine[1]. C'est probablement à un barrage dont on voit encore les restes que le seuil du Gisr doit son nom arabe, qui signifie « Digue ».

Pendant que les sables et les boues oblitéraient les œuvres des Pharaons et des Ptolémées, de Trajan et d'Amrou, les sultans de Constantinople, devenus maîtres de l'Égypte, projetèrent souvent de recommencer le travail de leurs prédécesseurs ; mais le projet de restauration du canal ne prit corps qu'avec l'expédition française : une pléiade d'hommes débarquait alors en Égypte, pleine du désir d'accomplir de grandes choses, et l'une des plus grandes lui parut être celle d'unir les deux mers. Lepère et d'autres savants se mirent aussitôt à l'œuvre pour niveler la surface de l'isthme et reconnaître d'une manière précise les conditions dans lesquelles l'œuvre pourrait être attaquée. Malheureusement, les résultats de l'exploration furent entachés d'une fâcheuse erreur. Lepère crut avoir trouvé que le niveau de la mer Rouge dépassait de 9 mètres 908, soit près de 10 mètres, le niveau de la Méditerranée, et, sous l'influence de cette forte méprise, il se laissa entraîner à partager l'illusion des anciens, qui craignaient pour les terres basses du littoral méditerranéen le débordement des eaux de la mer Rouge par la voie qui leur serait ouverte. Il renonça donc à proposer le creusement d'un canal maritime direct, quoiqu'il reconnût le grand avantage qu'il y aurait pour le commerce du monde à réunir les deux mers par une fosse profonde non assujettie aux alternatives des crues et décroissements du Nil[1]. Reprenant le plan des Pharaons, il proposait la construction d'un canal de 4 à 5 mètres de profondeur, se dirigeant du Caire à Suez par quatre biefs étagés, deux remplis de l'eau douce du Nil, et deux de l'eau salée de la mer Rouge ; en outre, ce canal devait être complété par une voie navigable creusée de la tête du delta au port d'Alexandrie. Utilisable seulement pour les barques du Nil, le canal projeté par Lepère n'aurait

[1] Linant de Bellefonds, ouvrage cité ; — Ferdinand de Lesseps, *Percement de l'isthme de Suez.*

pu servir au trafic de mer à mer que pendant les hautes eaux du fleuve.

Le séjour des Français en Égypte fut trop court pour que l'œuvre pût être commencée, mais l'idée de séparer l'Afrique et l'Asie par un nouveau Bosphore ne devait plus être abandonnée, elle devint même le dogme d'une religion nouvelle, les Saint-Simoniens l'ayant introduite dans leur apostolat : dès 1825, ils en parlaient dans leurs journaux, et, quand plusieurs d'entre eux durent quitter la France, l'étude du canal de Suez fut une des raisons principales qui les firent se diriger vers l'Orient. Plus tard, quand la religion saint-simonienne eut cessé d'exister, mais que la plupart de ses anciens adeptes furent devenus des hommes puissants dans le monde de l'industrie, c'est parmi eux que l'idée du percement eut ses plus zélés défenseurs. Enfin l'opinion devint assez pressante pour qu'il fût nécessaire de procéder à un nouveau nivellement, contrôlant celui de Lepère, que de nombreux savants, entre autres Laplace et Fourier, avaient toujours tenu pour erroné[1]. En 1847, une société européenne d'études se constitua, et sous la direction des ingénieurs Linant, Talabot, Bourdaloue, le sol de l'isthme fut nivelé, de Suez à Péluse, cette fois d'une manière définitive : désormais le fait était mis hors de doute que, sauf les inégalités causées par les marées et surélevant en moyenne le niveau du golfe de Suez, les eaux n'offrent qu'une faible différence dans les deux mers[2]; les opérations du « nivellement Bourdaloue » furent contrôlées encore en 1853, en 1855 et en 1856, et le résultat fut chaque fois presque identique.

Il semblait qu'après la démonstration de ce fait si important de géographie physique il ne restât qu'à procéder au creusement du canal direct; cependant le premier projet, que présenta l'un des collaborateurs dans l'entreprise du nivellement, M. Paulin Talabot, demandait la construction d'un canal de Suez à Alexandrie par le Caire. Ce projet, qui a été repris récemment par quelques ingénieurs anglais, en opposition à l'entreprise actuelle du canal[3], prévoyait la construction de biefs et d'écluses pour s'élever de part et d'autre au niveau du Nil en amont de la bifurcation ; en outre, il aurait fallu aménager des portes de flot pour résister aux inonda-

[1] Ferd. de Lesseps, *Percement de l'isthme de Suez. Exposition et documents*, 2e série, 1856.

[2] Méditerranée à Tineh, sur le golfe de Péluse :

| | |
|---|---|
| Basses marées . . . . . . . . . . . . . . | $0^m,0$ |
| Hautes marées . . . . . . . . . . . . . . | $0^m,58$ |

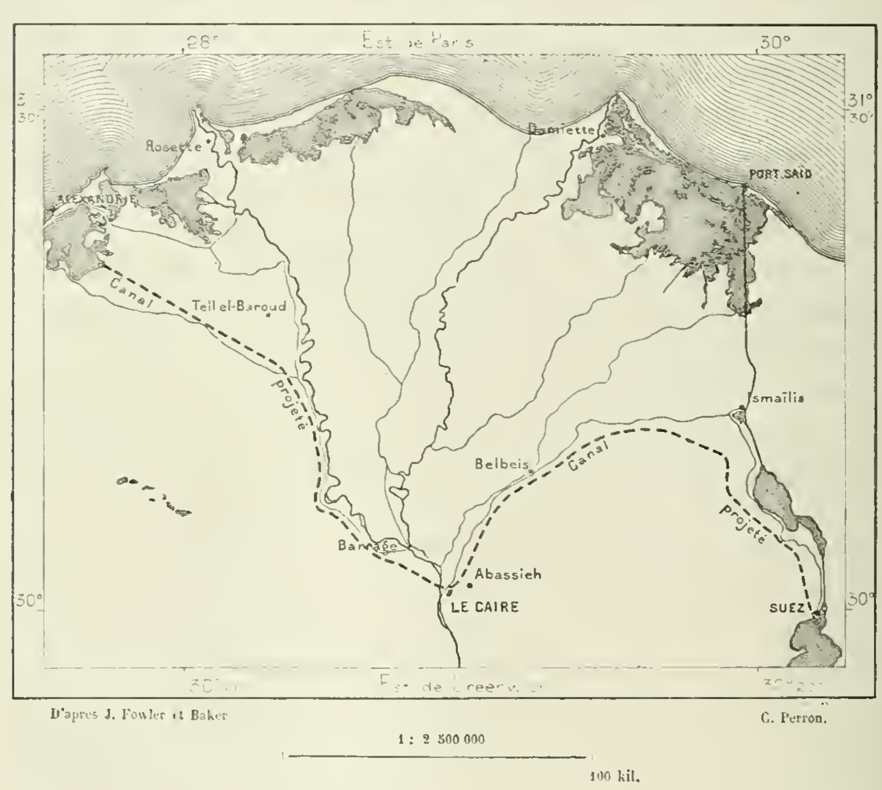
Mer Rouge à Suez :

| | |
|---|---|
| Basses marées . . . . . . . . . . . . . . | $-\ 0^m,7414$ |
| Hautes marées . . . . . . . . . . . . . . | $+\ 2^m,0886$ |

[3] John Fowler and Benjamin Baker, *A sweet-water ship-canal through Egypt*, *Nineteenth Century*. n° 71, Jan. 1883.

tions fluviales et jeter un pont de halage sur le Nil, entre les deux moitiés du canal, pour le remorquage des navires d'une rive à l'autre. Au point de vue de la navigation, l'infériorité de ce canal de la basse Égypte, comparé à celui de l'isthme, creusé sans écluses et près de trois fois plus court, est de toute évidence; mais l'utilité première de ce canal, long d'environ 400 kilomètres, devait consister dans l'irrigation du delta. Or, les intérêts de la navigation et ceux de l'irrigation étant tout différents et

N° 94. — PROJET D'UN CANAL D'EAU DOUCE, DE SUEZ A ALEXANDRIE.




D'après J. Fowler et Baker C. Perron.

1 : 2 500 000

100 kil.

même opposés, puisque les bateliers demandent le bas niveau pour leur canal, tandis que les agriculteurs ont avantage à tracer le lit de leur rivière artificielle à la plus grande hauteur possible, il serait mauvais de construire un canal à double fin : il est probable que si les terres riveraines du delta sont jamais enfermées d'un fossé circulaire, ce canal ne sera utilisé que pour l'irrigation et le trafic local.

Enfin le firman qui concéda le percement du canal direct de mer à mer fut signé en 1854. Le souverain qui signa l'acte de concession ne croyait pas à la possibilité de l'œuvre, et, même parmi les ingénieurs employés à la grande œuvre, plusieurs manquaient de la conviction qui



LE CANAL DE SUEZ AU SÉRAPÉUM.

Dessin de Riou, d'après nature

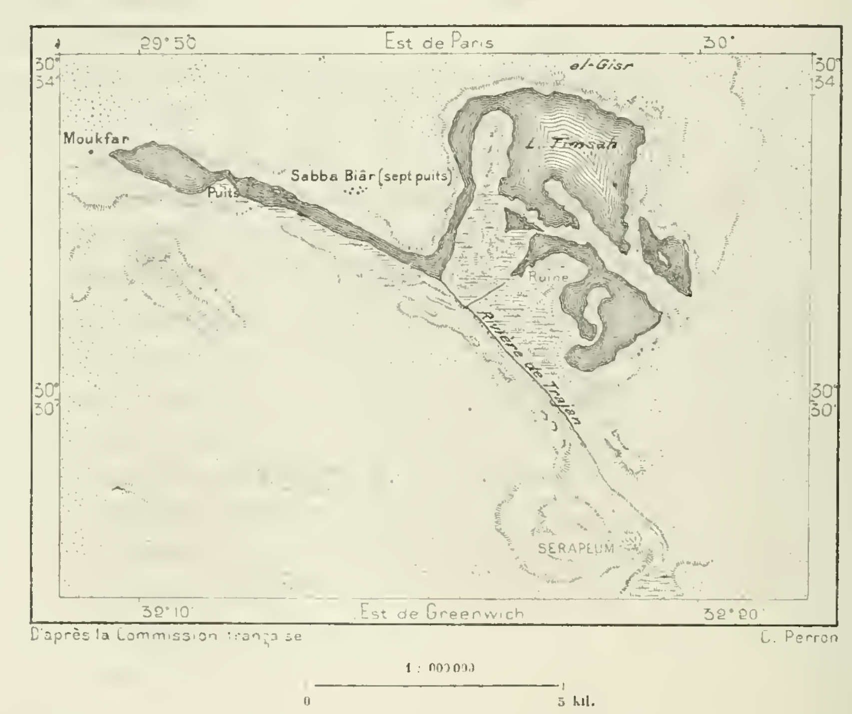
eût dû les soutenir dans l'entreprise. Mais l'homme en faveur duquel le firman avait été signé, Ferdinand de Lesseps, avait la foi robuste et la volonté tenace. Rien ne put le décourager, ni les difficultés financières, ni les défaillances des amis, ni l'opposition sourde ou déclarée des adversaires. Le gouvernement de la Grande-Bretagne, mécontent de voir s'ouvrir vers les Indes une route directe dont il n'était pas sûr de posséder un jour la clef, était au nombre de ces ennemis. A son tour il dut aussi s'avouer vaincu, et, le 17 novembre 1869, toute une escadre de bateaux à vapeur, se suivant en cortège de fête, transportait les invités du khédive, de Port-Saïd au lac Timsah. Quinze années avaient suffi pour accomplir cette œuvre gigantesque; mais, pour la mener à bonne fin, il avait fallu qu'on inventât des procédés et des engins nouveaux; une somme de 472 millions, dont près de la moitié souscrite par la France, avait été dépensée, et de plus le gouvernement égyptien avait contribué à l'entreprise par de nombreux services, cessions de terrains, construction de phares, dragages de port, avances d'argent sans intérêt, prêt d'ouvriers corvéables, qui représentaient un capital d'au moins une centaine de millions. En moyenne le nombre des indigènes employés aux travaux s'était élevé à 20 000 individus.

La voie maritime, véritable détroit que les cétacés et les requins visitent à l'entrée et où se rencontrent les espèces érythréennes et méditerranéennes de la flore et de la faune, offre des dimensions qui parurent prodigieuses et que l'on reconnaît maintenant insuffisantes. Long de 164 kilomètres de mer à mer, le canal, de 60 à 100 mètres de largeur entre rives, a 22 mètres au plafond et une profondeur qui nulle part n'est moindre de 8 mètres et qui atteint en certains endroits 8 mètres et demi; les bateaux dragueurs travaillent incessamment pour en retirer les sables et les boues que le battis du flot contre les rives entraîne sur le fond. Le cube de déblais, sans compter les dragages subséquents, qui sont d'environ 600000 mètres cubes par an, représente une masse de 85 millions de mètres, soit une pyramide ayant un kilomètre de côté et 250 mètres de hauteur; de simple marais, le Timsah ou « lac des Crocodiles », d'où ces animaux avaient depuis longtemps disparu, est devenu une mer intérieure; le bassin des lacs Amers a reçu de la mer Rouge une masse liquide évaluée à plus de deux milliards de mètres cubes; les énormes bancs salins qui les emplissaient se fondent graduellement par l'effet des courants alternatifs du canal. C'est un spectacle vraiment grandiose que celui du canal entre les deux talus des dunes, au Gisr, se dressant de part et d'autre à 15 mètres au-dessus du flot, et comment ne serait-on pas saisi d'admiration, quand, du phare de Port-Saïd, on voit à ses pieds le damier de la ville posée sur les

sables, le vaste port avec ses darses et ses bassins latéraux fourmillant de navires, les jetées blanches qui vont se perdre au loin dans le bleu de la mer, et là-bas, dans l'intérieur des terres, au milieu des dunes et des marais, ces bateaux à vapeur énormes, palais flottants qui semblent cheminer sur le sol, poussés par une force magique.

Le trafic du canal de Suez s'est plus rapidement accru que ne l'espéraient les constructeurs. Les navires à voiles n'auraient pu, sans le secours

N° 95. — EL GISR ET LAC TIMSAH AVANT LE CREUSEMENT DU CANAL MODERNE.




de remorqueurs, soit remonter, soit descendre la mer Rouge, contre les vents du nord ou contre ceux du sud qui soufflent directement dans l'eau du golfe; mais pour le trafic des Indes la voile a été remplacée par la vapeur; des flottes spéciales de paquebots ont été créées pour le service transocéanique par le chemin du canal et de la mer Rouge, et le tonnage moyen des navires s'accroît d'année en année[1]; en 1885, un seul voilier

[1] Mouvement du canal :

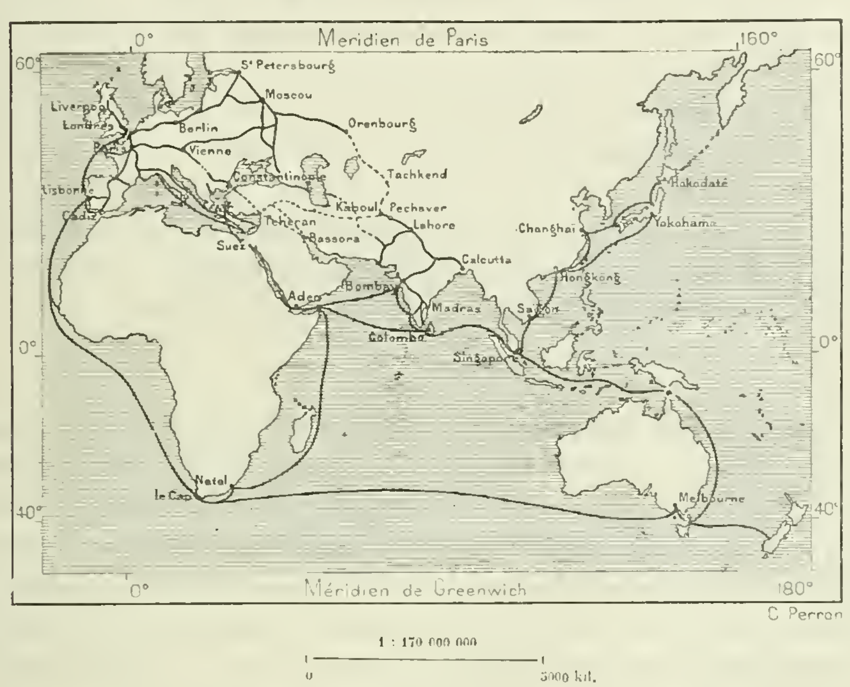
| | | | | | | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| 1870. . | 486 | nav. | jaug. | 654 915 | tonnage brut. | 436 609 | ton. | net. payant | 5 159 527 | fr. |
| 1875. . | 1494 | » | » | 2 940 708 | » | 2 009 984 | » | » | 28 884 300 | » |
| 1880. . | 2026 | » | » | 4 344 519 | » | 3 057 421 | » | » | 39 840 487 | » |
| 1885. . | 3507 | » | » | 8 051 307 | » | 5 775 861 | » | » | 68 523 545 | » |

Capacité moyenne des navires : en 1870, 1345 tonnes; en 1877, 2015 tonnes.

Droit de passage moyen d'un navire : 20 720 francs. Nombre des passagers en 1885 : 119 177.

a passé pendant l'année d'une mer à l'autre, tandis que chaque jour dix bateaux à vapeur opéraient leur transit[1]. Aussi l'agrandissement de la voie navigable est-il devenu nécessaire ; il faut supprimer les courbes trop brusques, comme on a déjà supprimé le double tournant du Gisr, donner plus de profondeur au chenal, terminer l'empierrement des berges, dont le sable, trop meuble, est facilement érodé par le flot, creuser des ports dans les

N° 96. — GRANDES ROUTES INTERNATIONALES DE L'ANCIEN MONDE.




lacs riverains, surtout élargir la voie, de manière à remplacer les gares d'évitement, qui se succèdent sur le canal actuel de dix en dix kilomètres : on avait prévu un trafic annuel de six millions de tonnes, il faut maintenant prévoir un mouvement double ou même quadruple pour un avenir peu éloigné. On projette de porter au triple la largeur actuelle de la voie, de sorte que les bateaux à vapeur se croiseront sans ralentir leur marche et qu'un échouement pourra se produire sans bloquer la voie pour les autres bâtiments. Et c'est précisément l'Angleterre, si opposée jadis à l'ou-

[1] Part des pavillons dans le canal de Suez en 1885 :

| | | |
|---|---|---|
| Navires anglais, jaugeant . . . . . . . . . | 6 156 847 | tonnes. |
| » français » . . . . . . . . . . . | 782 155 | » |
| » néerlandais » . . . . . . . . . . . | 509 585 | » |
| » allemands » . . . . . . . . . . . | 215 666 | » |
| » divers » . . . . . . . . . . . | 609 078 | » |

verture du canal, qui réclame maintenant avec le plus d'insistance l'agrandissement du canal! Les événements expliquent ce changement d'attitude. Par le pavillon des navires qui utilisent le détroit, celui-ci est devenu une voie presque exclusivement anglaise; environ la huitième partie de tout le commerce de la Grande-Bretagne, soit une valeur de plus de 2 milliards, passe par l'isthme de Suez. En outre, le gouvernement britannique est devenu l'un des principaux actionnaires du canal et, par la prise de possession de l'Égypte, il dispose de cette voie, qu'il peut ouvrir ou fermer à sa guise, comme il l'a déjà fait avant la bataille de Tell el-Kebir, insoucieux des conventions qui garantissent la neutralité du passage entre les deux mers. Ainsi la Grande-Bretagne, qui craignait de voir le chemin maritime des Indes tomber aux mains de ses adversaires, a réussi à s'en assurer la possession. Mais il ne saurait en être ainsi du chemin de fer transcontinental par l'Asie Mineure, la Mésopotamie, la Perse, qui se fera tôt ou tard et qui primera en importance la route tortueuse des navires. Ce futur chemin des Indes n'appartiendra point à l'Angleterre.

Tandis que des villes nouvelles se fondent en Égypte, des cités antiques se réduisent en poussière : la plupart des groupes de population considérables s'élèvent à distance des ruines qu'ont laissées les capitales d'autrefois. Mais ces débris, plus intéressants que la plupart des villes modernes, racontent l'histoire du peuple égyptien. En maints endroits, les cases des fellâhîn, petits cubes de brique ou de pisé, recouverts d'un toit de joncs ou d'une terrasse en argile battue, se voient à peine à côté des pylônes et des péristyles des temples. Depuis que l'exploration scientifique de l'Égypte a commencé, de beaux monuments ont été dégagés des sables qui les avaient enfouis, mais beaucoup d'autres ont disparu : le salpêtre qui sature les sables et les poussières alluviales ronge les pierres des monuments; les chercheurs de trésors démolissent les murs; les agriculteurs, qui mélangent la poudre des ruines avec la terre pour en faire un excellent compost, le *sebakh*, détruisent plus encore. Les fours à chaux ont consumé assise par assise les temples construits en calcaire; les monuments de grès, qu'on ne peut guère utiliser pour les constructions modernes, sont ceux qui ont été le plus épargnés Les villages égyptiens portent les noms les plus divers, suivant l'origine des habitants ou la tenure du sol : ce sont des *nahieh*, des *kafr*, *ezbeh*, *nag*, *abadieh* ou *menchât;* les villages fondés par les Arabes, de nomades devenus cultivateurs, sont des *nazleh*, c'est-à-dire des « descentes » ou colonies. Les villages changent fréquem-

ment de place, par suite des inondations ou d'un nouveau tracé des canaux; souvent aussi ils changent de nom, suivant les propriétaires qui en deviennent les acquéreurs[1]. C'est dans les villages que se voit encore la vieille Égypte : le pays est un « palimpseste dans lequel la Bible est écrite par-dessus Hérodote et le Coran par-dessus la Bible » ; dans les villes, c'est le Coran qui est le plus visible ; dans l'intérieur de la contrée, Hérodote reparaît[2].

L'Égypte classique commence à la première cataracte, à l'endroit où les barques de Nubie viennent débarquer la gomme, l'ivoire et l'ébène sur la plage de Mahatta, à l'ombre des sycomores et des palmiers. Devant ce bourg de la rive droite, le fleuve est encore uni comme un lac, mais vers le nord on voit déjà les rochers noirs entre lesquels serpentent les filets écumeux des rapides. Avant de s'engager dans le dédale des chutes, les eaux lentes baignent un archipel d'îles verdoyantes, dont l'une est la célèbre Philæ, l'Ilak des Égyptiens, l'île sainte où le tombeau d'Osiris fut transféré d'Abydos : de tous les serments, le plus redoutable était celui que l'on jurait « par l'Osiris qui est à Philæ ». L'île est petite, moindre d'un kilomètre en circonférence, mais elle se développe en un gracieux ovale, et nul monument d'Égypte n'est plus charmant que le kiosque de la rive orientale, dont les colonnes effilées, à chapiteaux en forme de fleurs, rivalisent d'élégance avec les fûts de palmiers qui l'entourent : cet édifice égyptien, du temps de Tibère, est celui que la peinture a le plus souvent reproduit; il ne porte ni relief ni écriture, mais il rappelle la forme de l'Érechthéon d'Athènes et le site en est enchanteur[3]. Les autres monuments de l'île, temples d'Isis reconstruits après la conquête de l'Égypte par Alexandre, sont plus remarquables par leurs inscriptions que par leur architecture ; des peintures parfaitement conservées se voient encore sur les colonnes. Philæ est devenue fameuse dans l'histoire des sciences par ses deux inscriptions bilingues, dont l'une, reproduction de la célèbre « pierre de Rosette », glorifie en caractères hiéroglyphiques et démotiques les victoires et la grandeur de Ptolémée V, « l'Immortel ». C'est aussi à Philæ que se trouvait l'obélisque sur lequel Champollion, après avoir déjà découvert le mystère des écritures sacrées, déchiffra le nom de Cléopâtre; ce monument précieux, emporté par Banks et Belzoni, fait maintenant partie d'une collection privée de l'Angleterre[4]. Une autre inscription de

[1] Jomard, *Description de l'Égypte;* — Amici, *l'Égypte ancienne et moderne.*
[2] Lucy Duff Gordon, *Letters from Egypt.*
[3] Ampère; — Ernest Desjardins, *Notes manuscrites.*
[4] Amelia Edwards, *A Thousand Miles up the Nile.*

Philæ, du 18 ventôse de l'an VII, rappelle le passage de la première division de l'armée française, sous la conduite de Desaix, poursuivant les mamelouks au delà des cataractes. Un tunnel passait sous l'étroit canal qui sépare l'île de Philæ de celle de Biggeh, qui jadis fut aussi terre sainte[1].

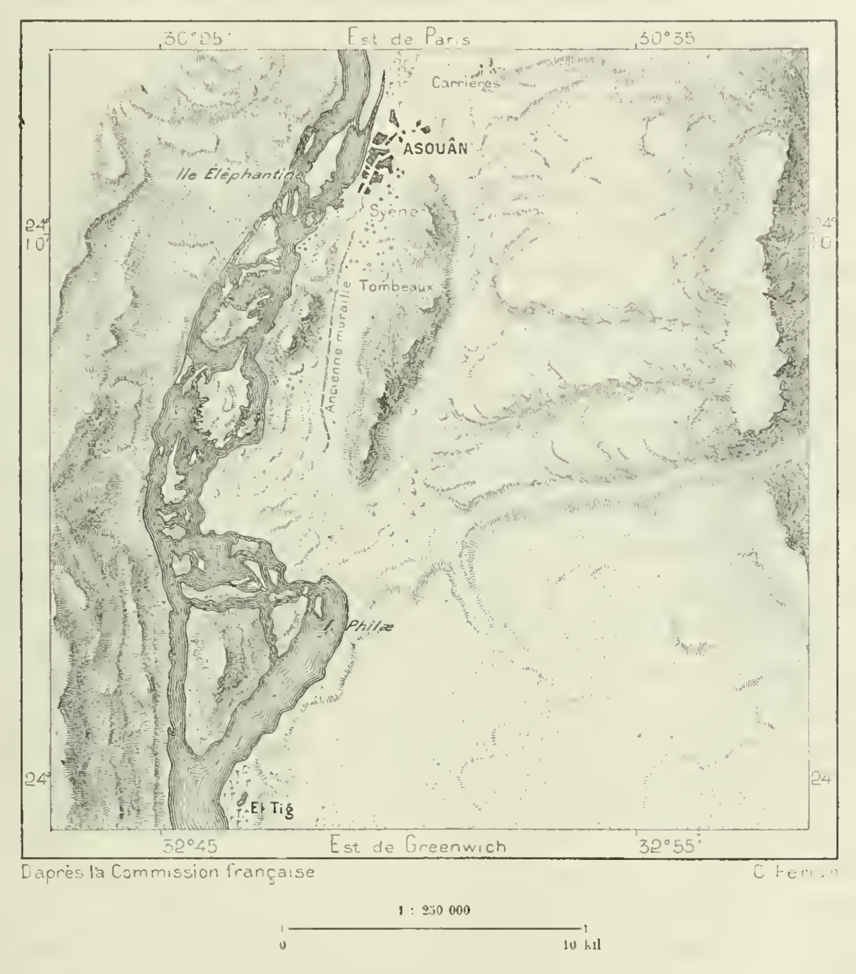
La vallée par laquelle s'épanchaient autrefois les eaux du Nil, quand elles coulaient à un niveau supérieur, sert de grand chemin aux caravanes qui contournent les cataractes pour transporter les marchandises par terre entre Mahatta et Assouân; le khédive Ismaël y a fait construire un chemin de fer de 15 kilomètres pour le transport des troupes. L'importance qu'eut, depuis quarante-sept siècles au moins, cette route commerciale, se voit aux inscriptions de langues diverses gravées sur les parois de rochers; sa valeur stratégique fut aussi reconnue, ainsi que le prouve un reste de muraille qui défendait Syène contre les attaques des Blemmyes. La ville est située en aval de la cataracte, au bord de la rive droite du fleuve et sur des pentes rocheuses où les maisons s'étagent en amphithéâtre. Des bateaux, toutefois moins nombreux que ceux de Mahatta, se pressent dans la crique d'Assouân et les chellali ou « gens de la cataracte » s'élancent vers la plage dès qu'une dahabiyé lève l'ancre pour se diriger vers les rapides : le bazar est empli de marchandises apportées de la Nubie et du haut Nil, armes et ornements, plumes d'autruche, peaux de fauves, ivoire, bois, drogues précieuses; autour de la ville, des bosquets de dattiers fournissent en surabondance des régimes que les bateaux transportent au Caire et dans le delta. L'ancien nom égyptien de Souân, arabisé en As-souân, s'est maintenu pendant près de cinquante siècles et, sous sa forme grecque de Syène, est devenu fameux dans l'antiquité classique : aux géologues il rappelle les carrières de granit et de « syénite » qui ont entaillé les rochers au sud de la ville sur un espace de plus de 6 kilomètres, et où l'on voit encore un obélisque de 36 mètres de longueur, à demi détaché de la pierre; aux astronomes, il dit les expériences d'Ératosthène, faites il y a plus de vingt et un siècles. Admettant que la ville des cataractes se trouvât exactement sous la ligne des tropiques, ce qui n'est pas tout à fait exact[2], et constatant qu'à Alexandrie l'ombre du gnomon était au jour du solstice d'été d'un cinquantième, il en déduisit le degré de courbure de la Terre et par conséquent les dimensions de la planète. Il ne mesura point directement la distance qui sépare Syène d'Alexandrie; mais un peuple qui savait aussi bien que le peuple égyptien tourner ses édifices vers le soleil levant

[1] Howard Wyse, *Operations carried on at the Pyramids of Ghizeh.*

[2] Latitude d'Assouân, 24°5′23″.

devait connaître non seulement les distances, mais aussi l'orientation précise, et l'évaluation populaire reproduite par Ératosthène n'a dû différer que faiblement de la vérité. Si la mesure du méridien prise par l'astronome d'Alexandrie était en pieds égyptiens, comme il est probable, il ne se

N° 97. — ASSOUÂN ET LA PREMIÈRE CATARACTE, AVANT LA CONSTRUCTION DU CHEMIN DE FER.




trompa guère que d'un 65ᵉ. La longueur réelle de l'arc du méridien entre Alexandrie et le parallèle de Syène est de 787 760 mètres. La mesure d'Ératosthène était de 810 000 mètres[1].

L'île d'Éléphantine, qui fait face à Assouân, de l'autre côté d'un bras fluvial de 150 mètres de largeur, portait aussi une ville célèbre. Là se trouvait Abou, la « cité de l'Éléphant » ; peut-être fut-elle ensuite, aux

[1] Faye, *Journal officiel de la République Française*, 29 avril 1881.

époques grecque et romaine, le lieu d'entrepôt de l'ivoire apporté du Haut-Nil[1]. Maintenant Éléphantine n'a plus guère de monuments des temps anciens : ses temples ont été démolis en 1822 comme matériaux à bâtir; on n'y trouve plus qu'un nilomètre, restauré en 1870, et des amas de poteries antiques, sur lesquelles les douaniers de l'époque romaine griffonnaient leurs reçus : deux villages de Barâbra s'élèvent sur les décombres. Mais Eléphantine, l'île « Fleurie » des Arabes, a ses admirables groupes de dattiers et l'éclat de sa verdure contrastant avec les roches noires qui gardent l'issue de la cataracte.

L'emplacement de la cité d'Ombos n'est plus indiqué maintenant que par un village, Kôm-Ombo, situé sur un méandre de la rive orientale, et par les ruines de deux temples accolés, consacrés à deux divinités opposées, Horus, le dieu de la lumière, Sebek, le génie des ténèbres : les eaux du fleuve qui rongent la rive droite auront bientôt emporté, pierre à pierre et grain de sable à grain de sable, les sanctuaires et la dune qui l'emplit. C'est en aval de Kôm-Ombo, au défilé de Silsileh ou « de la chaîne », qu'il serait le plus facile d'établir un barrage pour élever le niveau fluvial et rejeter une partie du courant dans les canaux d'irrigation : d'après ce projet, la fosse principale longerait la base de la chaîne libyque en arrosant toutes les terres, maintenant stériles, qui s'étendent à l'ouest du Bahr-Yoûsef. Le défilé « de la Chaîne, formé par des roches de grès, est un des sites les plus remarquables de l'Égypte. A l'est, les falaises ont été entaillées par les carriers en avenues et en cirques, où l'on admire l'art avec lequel ils choisissaient les couches du grain le plus fin et le plus égal et le soin qu'ils mettaient à les exploiter. A cet égard, les carrières de Silsileh peuvent servir de modèles : « il semble, dit Mariette, qu'on ait débité la montagne par morceaux réguliers comme un habile charpentier débite en planches le tronc d'un arbre précieux ». Sur la rive occidentale, les falaises ont été moins entamées, mais elles sont plus riches en sculptures et en inscriptions. Un temple excavé offre parmi ses bas-reliefs l'image de la déesse Isis nourrissant Horus de son lait : c'est un des tableaux les plus gracieux et les plus nobles que nous ait laissés l'antiquité égyptienne[2].

Deux pylônes gigantesques annoncent de loin au voyageur l'approche de la ville d'Edfou, la Teb des anciens, l'Apollonipolis magna des Grecs et des Romains. Parmi les temples d'Égypte, celui d'Edfou est le mieux con-

[1] Jacques de Rougé, *Textes géographiques du temple d'Edfou.*

[2] Mariette, *Itinéraire de la Haute-Égypte*; — Charles Blanc, *Voyage de la Haute-Égypte;* — Élie Reclus, *Philosophie positive*, mars, avril 1870.

servé dans toutes ses parties, et bien qu'il ait été bâti seulement à l'époque des Ptolémées, il offre une pureté de lignes et une harmonie de proportions qui permettent de le comparer aux monuments des grandes époques de l'art égyptien; nulle part les traditions architecturales n'ont été mieux respectées. C'est grâce au sable du désert que cette merveille de construction a été respectée par le temps; lorsque Mariette, après avoir démoli les quatre-vingt-douze masures éparses sur le monticule du temple, eut déblayé le sable qui l'entourait et le comblait à demi, l'édifice apparut presque aussi parfait qu'au lendemain de l'inauguration : rien n'y manque, si ce n'est quelques pierres des pylônes et du toit; même l'enceinte extérieure qui cachait le temple aux regards profanes est restée tout entière. De l'entrée de la cour on voit la perspective des colonnades et des salles se prolongeant jusqu'à près de 150 mètres, et dans cette immense étendue il n'est pas un réduit dont le bon entretien, les ornements et les inscriptions n'expliquent parfaitement l'usage; d'ailleurs chaque salle porte un nom : l'une d'elles est la bibliothèque ou « maison des livres » et le catalogue de ces documents est gravé sur les parois. L'édifice tout entier est lui-même une bibliothèque immense, qui renferme non seulement des prières et des actions de grâce en l'honneur de la Sainte Triade, Harhout, Hathor et Harpokhrot, mais aussi des scènes religieuses de toute nature, des tableaux astronomiques, des récits de campagnes, des représentations de sièges et de batailles; le temple offre une encyclopédie de l'histoire et de la mythologie égyptiennes. Mais le principal intérêt du monument d'Edfou provient de ses vingt-sept listes géographiques de l'Égypte et de la Nubie, énumérant tous les nomes avec leurs produits, leurs cités et leurs divinités tutélaires[1] : c'est grâce à ces nomenclatures, complétées par quinze autres listes plus ou moins complètes trouvées sur divers monuments des bords du Nil, plus qu'à celles d'aucun autre temple égyptien, que Brugsch a pu reconstituer la géographie de l'ancienne Égypte[2]. En montant sur l'un des pylônes, qui dominent de 38 mètres l'entrée du temple, on voit à ses pieds la petite ville actuelle, damier de petits cubes en terre jaune entourant une coupole de mosquée et un minaret, bien modestes édifices en comparaison du temple des dieux égyptiens.

En aval d'Edfou s'ouvre, à l'est, une gorge par laquelle descendaient les pillards Heroucha, ancêtres des Ababdeh. Aussi des remparts avaient-ils été construits en travers de la gorge et une forteresse en dominait-elle l'entrée.

[1] Jacques de Rougé, *Textes géographiques du temple d'Edfou*, *Revue Archéologique*, vol. XII.
[2] *Geographie des alten Ægypten.*

Le village d'El-Kab a succédé à cette place forte, la Nekhab des anciens Égyptiens, l'Eilethia des Grecs. Parmi les nombreuses grottes funéraires creusées dans les roches voisines, il en est une où sont représentées les victoires d'Ahmès ou Amosis sur les rois Pasteurs et les tribus de l'Éthiopie.

Plus bas, la vallée du Nil s'élargit et la moderne Esneh, la Latopolis des Grecs, gardant encore son nom primitif de Sni, se prolonge sur la rive gauche, entre les champs et les jardins. Esneh, chef-lieu de province et centre industriel, où l'on fabrique des cotonnades bleues, des châles, des gargoulettes et d'autres poteries, est une des villes commerçantes de la haute Égypte ; des plantations de canne à sucre occupent une partie de la plaine ; quelques palmiers doum s'y montrent encore ; mais plus bas, le long du fleuve, on ne voit plus que des dattiers. La population d'Esneh est très mélangée : aux coptes chrétiens et aux fellâhîn musulmans se joignent les gens des oasis, les Nubiens, les Bedja de diverses tribus ; c'est à Esneh que les almées du Caire avaient été exilées par Mohammed-Ali et dans cette ville qu'elles sont encore le plus nombreuses. L'ancien temple de Sni, consacré à Kneph, « l'âme du monde », a été partiellement dégagé, en 1842, des amas de débris et des sables qui le couvraient, mais il ressemble encore plus à un sanctuaire de catacombe qu'à un édifice bâti en pleine lumière ; il est d'un art très inférieur à celui d'Edfou.

Après avoir décrit un grand méandre en aval d'Esneh et dépassé le gracieux village et les sucreries d'Erment, le Nil entre dans la plaine où se montrent, sur les deux rives, les monuments, entiers ou ruinés de l'agglomération thébaine, monde de palais, de colonnades, de temples et d'hypogées : nulle part autant d'édifices religieux n'offrent un plus magnifique ensemble. Pourtant il ne reste plus qu'une faible partie de ce qui fut la Thèbes aux cent portiques : les quatre groupes principaux des ruines qui subsistent encore limitent un espace n'ayant pas plus de 12 kilomètres carrés. Aux temps où No, la « Ville » par excellence, mieux connue sous le nom de Pa-Amen, « demeure d'Ammon », était le centre du commerce et de la puissance de l'Égypte elle s'étendait beaucoup plus au nord, dans les plaines qui bordent la rive droite. Lors de la crue du Nil, les groupes de monuments s'élèvent en îlots au milieu des eaux.

Louqsor (El-Aksoreïn) ou « les deux Palais », le village le plus populeux bâti sur l'emplacement de l'antique cité, n'occupe qu'un monticule artificiel, amas de débris écroulés; mais dans cette butte est partiellement enfoui un beau temple que l'on s'occupe actuellement de dégager : devant le monument s'élevaient deux obélisques portant des inscriptions en l'honneur de Ramsès II; il n'en reste plus qu'un; l'autre est celui qu'on a

dressé dans Paris. Autour du temple on ne voit que d'informes décombres et des champs cultivés ; mais vers le nord-est se prolonge une avenue de 2 kilomètres bordée de piédestaux et çà et là de restes de sphinx à corps de lion, à tête de femme, tenant entre leurs pattes antérieure l'effigie d'Amenhotep III. A cette avenue succède une allée de sphinx à têtes de bélier, et l'on se trouve au milieu des monuments de Karnak, pylônes,

N° 98. — RUINES DE THÈBES.




D'après la Commission française — C. Perron

1 : 78 000

0 — 2 kil.

murs sculptés, nefs à colonnes, obélisques, sphinx, statues. Pendant trois mille années, de la douzième dynastie jusqu'aux derniers Ptolémées temple s'est ajouté à temple sur ce sol consacré. Partout on y rencontre des merveilles de labeur, mais la gloire du vaste musée architectural est la salle des Colonnes ou salle « hypostyle » construite sous le règne de Séti I<sup>er</sup> : c'est la plus grande de l'Égypte, celle dont l'aspect est le plus saisissant et le souvenir s'en présente toujours à la mémoire quand on reporte sa pensée sur les chefs-d'œuvre du génie de l'homme. Le plafond de la salle, qui n'a pas moins de 23 mètres de hauteur dans la nef du milieu, repose sur 134 colonnes ayant jusqu'à 10 mètres de circonférence dans la rangée

centrale; toutes sont couvertes de sculptures en creux et de peintures, de même que les parois, et parmi les bas-reliefs de la salle il en est de la plus haute importance historique, représentant les victoires des Pharaons sur les Arabes, les Syriens, les Hittites. Non loin de là, dans le « grand temple », se trouve le fameux « mur numérique », page d'annales dont une partie a été déposée au Louvre par Champollion et que l'on connaît maintenant dans son entier, grâce aux fouilles de Mariette. C'est au même explorateur que l'on doit la découverte d'une liste géographique de 628 noms de peuples et de lieux gravés sur des pylônes : parmi les tribus énumérées on a pu en identifier plusieurs de la Phénicie et de la Palestine, de l'Assyrie et d'autres contrées de l'Asie plus éloignées, de l'Éthiopie, de la région des Parfums, qui s'étend sur le littoral africain, au sud de la mer Rouge; on y a aussi déchiffré des noms qui se rapportent à ces pays lointains des grands lacs, que de nos jours les Speke, les Grant, les Baker ont découverts pour la deuxième ou troisième fois. D'après Hartmann, le type des Foundj se reconnaît de la manière la plus précise parmi les figures des prisonniers éthiopiens[1].

La Thèbes de la rive gauche était plus la ville des morts que celle des vivants; cependant la partie de la plaine où le sol commence à se relever vers les falaises libyques est aussi très riche en monuments, qui d'ailleurs ont un caractère funéraire. Un exhaussement du sol, portant le nom arabe de Medinet-Abou, est couvert de temples où l'on trouve des tableaux historiques peints et sculptés représentant avec une précision extraordinaire les types et les costumes de peuples vaincus, Hittites, Amorrhéens, Philistins, Teucriens, Danaens, Étrusques, Sardes, Éthiopiens, Arabes, Libyens; une fois déblayé, le temple de Medinet-Abou, le « livre des conquêtes et victoires de Ramsès III », le « maître du glaive sur la terre », sera le plus complet, le plus intéressant et le plus précieux de tous les sanctuaires de l'Égypte[2]. Près de là s'élèvent le temple presque grec de Deïr el-Medineh, bâti par Ptolémée Philopator, et le Ramesséum, avec son porche triomphal orné de quatre colosses décapités : c'est l'édifice décrit par Diodore sous le nom de « tombeau d'Osymandias »; dans une cour du temple gît brisée la statue en granit rose de Ramsès II, jadis bloc monolithe de 17 mètres de hauteur, qui pesait plus de mille tonnes, plus que la plus lourde pierre des temples de Baalbek, mais un tiers en moins que le bloc erratique sur lequel est posée la statue équestre de Pierre le Grand.

[1] *Zeitschrift für Ethnologie*, vol. I, 1869.
[2] Mariette, *Des nouvelles fouilles à faire en Égypte*.

Entre le Ramesséum et les temples de Medinet-Abou se dressaient plusieurs colosses : deux seulement sont encore debout, ceux qui devinrent si



RUINES DE THÈBES. — PROPYLONE OU PORTE DU NORD.
Dessin de G. Garen, d'après une photographie.

fameux dans l'antiquité sous le nom de « colosses de Memnon », et qui représentent en réalité le Pharaon Amenhotep II, assis dans la pose hiératique, les mains étendues sur les genoux. Les deux statues ont près de vingt mètres de hauteur avec leurs piédestaux, d'ailleurs en grande

partie enfoncés dans le sol alluvial. Le colosse que les Grecs et les Romains venaient visiter en foule et qu'ils ont couvert de leurs inscriptions, en vers et en prose, est celui du nord; c'est lui dont la pierre fendillée rendait un son comme celui d'une corde de lyre qui se brise, ou même, suivant quelques auteurs, vibrait longuement en soupirs harmonieux, au moment où les rayons de soleil vaporisaient la rosée du matin. Mais depuis que Septime Sévère fit lourdement réparer ou plutôt maçonner la statue, dans l'espoir de la rendre plus sonore, elle est devenue muette. C'est en vain qu'à l'aube on essaye de lui surprendre un son; mais on est plus heureux dans le temple de Karnak : là des blocs de granit vibrent en ondulations sonores au moment où les éclaire le soleil levant.

Au nord et à l'ouest du Ramesséum et du temple de Séti, qui s'élève sur la butte de Kournah, se dressent les rochers et s'ouvrent les ravins tout remplis d'hypogées. Une colline d'aspect pyramidal et taillée par la nature en énormes gradins parallèles se dresse au-dessus de la plaine. D'après Nestor l'Hôte, cette forme caractéristique aurait servi de modèle aux pyramides artificielles construites sur les tombeaux des rois : ainsi se trouvait réalisée, à Memphis comme à Thèbes, cette parole du rituel prononcée par le Dieu des Enfers : « Je t'ai accordé une demeure dans la montagne de l'Occident. » La gorge sinueuse et ramifiée qui contourne les rochers porte le nom de Biban el-Molouk ou « Portes des Rois »; elle offre aussi un aspect superbe par ses falaises nues rayées de fissures verticales : de part et d'autre s'ouvrent les tombes royales. Vers l'extrémité de la gorge on pénètre dans le caveau funéraire de Séti I^er^, découvert par Belzoni en 1818; c'est l'un des plus curieux par des bas-reliefs peints dont l'un représente les « quatre races du monde » : Rétou, Amou, Nahésou et Tamahou, c'est-à-dire Égyptiens, Asiates, Nègres et Libyens, marchant en procession aux funérailles de Séti. A l'ouverture des gorges, entre la colline de Kournah et celle d'Assassif, Mariette a découvert en 1859 la momie d'une reine Aahhotep, probablement la mère du roi Ahmès ou Amosis, dont les bijoux, déposés maintenant au musée de Boulaq, sont d'un art merveilleux : les joailliers modernes déclarent même qu'ils ne pourraient plus les imiter[1]. Il est probable que le papyrus d'Ebers, le livre « hermétique » contenant la pharmacopée des Égyptiens du temps des Thoutmès, provient aussi d'une tombe d'Assassif. A l'ouest de la butte principale, et non loin d'une autre colline, Cheikh Abd-el-Kournah, percée de galeries

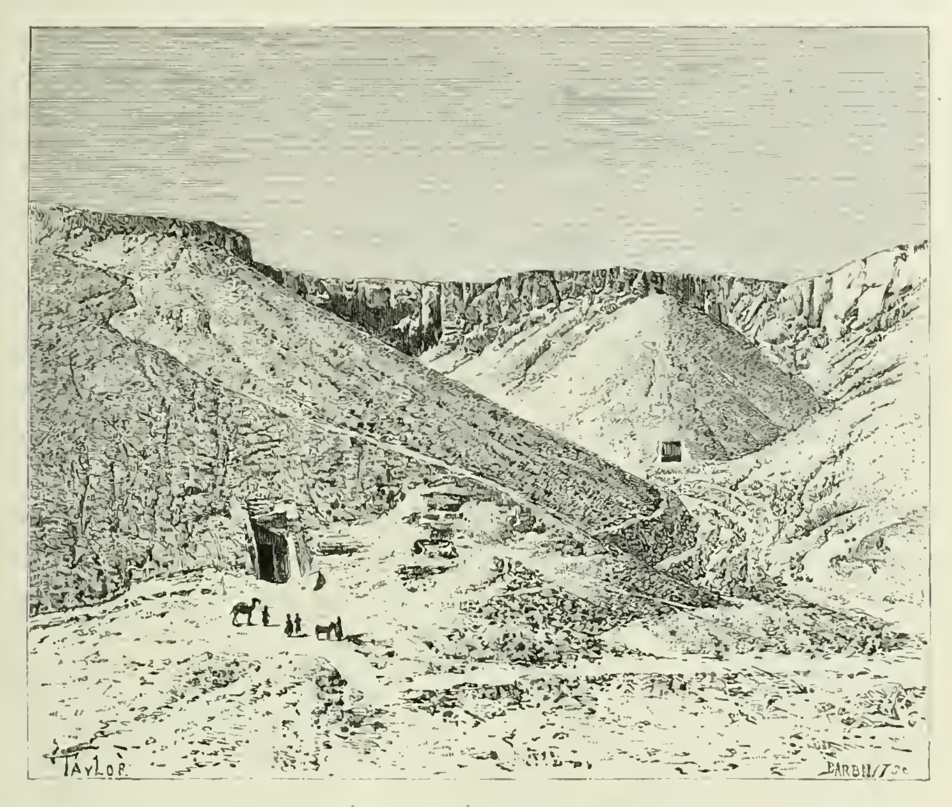
[1] Ernest Desjardins, *Revue des Deux Mondes*, 15 mars 1874.



THÈBES. — COLOSSES DU RAMESSÉUM.

Dessin de Benoist, d'après une photographie de M. Béchard.

comme un terrier, une chapelle funéraire, Deïr el-Bahâri, qui servit probablement d'église aux chrétiens, occupe une succession de terrasses : sur ses murs ruinés, Mariette a mis à jour de très intéressantes sculptures représentant divers sujets historiques, entre autres l'expédition navale envoyée par la régente Hatshopsitou dans le pays de Pount, c'est-à-dire l'Arabie méridionale ou la région des Somal. Dans une autre tombe, celle de




ENTRÉE DE LA VALLÉE DES TOMBES ROYALES.
Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Béchard.

Rekhmara, sont figurées également des scènes ethnographiques relatives au pays de Pount. Une grotte voisine a récemment livré à MM. Maspero et Brugsch, qui la cherchaient depuis longtemps, toute une série de momies royales, parmi lesquelles celles d'Ahmès I^er^, de Thoutmès III, le conquérant de l'Asie antérieure, de Ramsès II, le légendaire Sésostris des Grecs, de Séti I^er^, le constructeur de la salle hypostyle[1]. Des collections entières que possèdent les divers musées de l'Europe proviennent des hypogées de Thèbes. Du haut des collines de débris on embrasse d'un regard l'ensemble

[1] G. Maspero, *La Trouvaille de Deïr el-Bahari.*

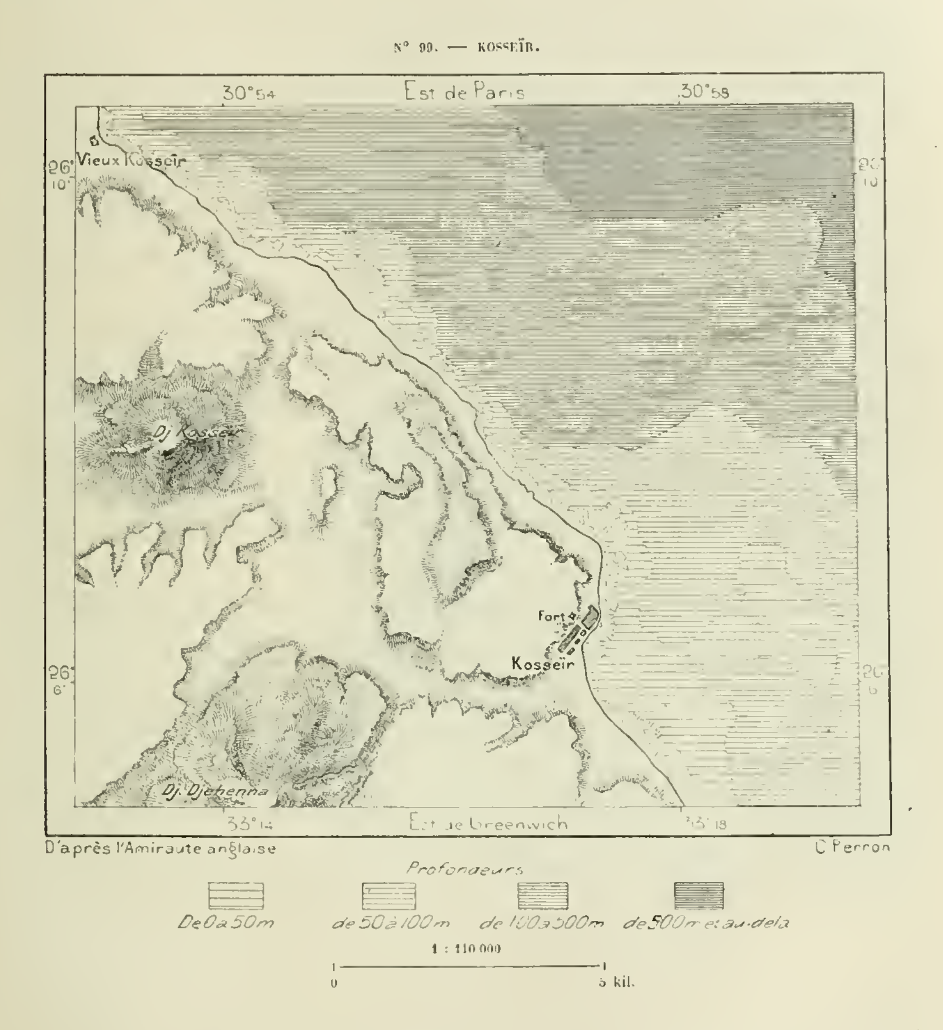
des monuments en « pierres éternelles » que dressèrent les Séti et les Ramsès.

La grande courbe que le Nil décrit vers l'orient en aval de Thèbes, et les larges brèches qui s'ouvrent de ce côté à travers les monts « arabiques » dans la direction de la mer Rouge, ne pouvaient manquer d'assurer à cette partie de la vallée une importance commerciale de premier ordre; mais l'emplacement du marché n'a pas toujours été au même endroit : ruinées par la guerre ou même rasées par les conquérants, les villes devaient renaître chaque fois à quelque distance du lieu précédent. Dans cette région, Koubti, la Coptos des Grecs, devenue aujourd'hui l'humble village de Gouft ou Koft, fut la première cité de trafic, il y a cinq mille ans, sous la onzième dynastie; elle fut même la rivale de Thèbes comme résidence royale; jusqu'au massacre de chrétiens qui se fit sous le règne de Dioclétien, elle resta l'entrepôt des denrées importées en Égypte par la voie de la mer Rouge et du port de Bérénice. En 1883, M. Maspero découvrit à Coptos, en recherchant un temple d'Isis, deux pierres carrées en basalte noir portant les fragments d'une inscription très curieuse qui se rapporte à la construction, par des légionnaires romains, des citernes situées sur les routes de Coptos à Bérénice et à Myos Hormos[1]. Kous ou Gous, Apollinopolis Parva, située également sur la rive droite du fleuve, à 9 kilomètres en amont de Coptos, lui succéda comme entrepôt et devint la ville la plus riche de la haute Égypte au temps des khalifes et des sultans mamelouks. Actuellement Keneh, la Kaïnopolis ou « Ville Neuve » des Grecs, a remplacé Kous comme lieu de transit pour les échanges entre la vallée du Nil et la mer Rouge : c'est le chef lieu d'une province. Avec de la cendre d'alfa et l'argile douce que les eaux soudaines du Ouâdi-Keneh apportent de la chaîne arabique, lors des rares averses, les potiers de la ville fabriquent les meilleures gargoulettes de l'Égypte; chaque année, des centaines de barques descendent vers le Caire, chargées de ces poteries.

L'ouverture du canal de Suez et le déplacement des courants commerciaux qui en a été la conséquence ont singulièrement diminué la valeur de Keneh comme entrepôt de denrées entre le Nil et le golfe Arabique, et le port maritime de Kosseïr, qui sert de point d'attache à ce commerce et de port d'embarquement aux pèlerins de la Mecque, a beaucoup perdu de son activité et de sa population. Toutefois les caravanes connaissent encore les chemins du désert entre les deux villes, et l'on parle toujours d'une voie ferrée, d'environ 200 kilomètres, qui, partant de Keneh, deviendrait

[1] Ernest Desjardins, *Académie des Inscriptions*, séance du 29 juin 1883.

la véritable embouchure commerciale du Nil : les bateaux à vapeur prendraient leur chargement à Kosseïr, et les frais de transport à travers l'étendue presque entière de l'Égypte jusqu'à Alexandrie seraient ainsi épargnés. En 1862, les Anglais avaient projeté la construction d'un chemin de fer plus long, celui de Keneh à l'ancien port de Bérénice, qui eût à peu près




N° 99. — KOSSEÏR.

suivi le tracé de la route romaine : grâce à cette voie ferrée, les navires à voiles auraient évité la navigation pénible et dangereuse dans la partie septentrionale du golfe Arabique[1].

Le bourg actuel de Kosseïr est situé sur une plage à peine infléchie, devant laquelle mouillent les navires, exposés au vent du large ; les barques des Arabes trouvent un abri tout près de la côte, protégés contre la

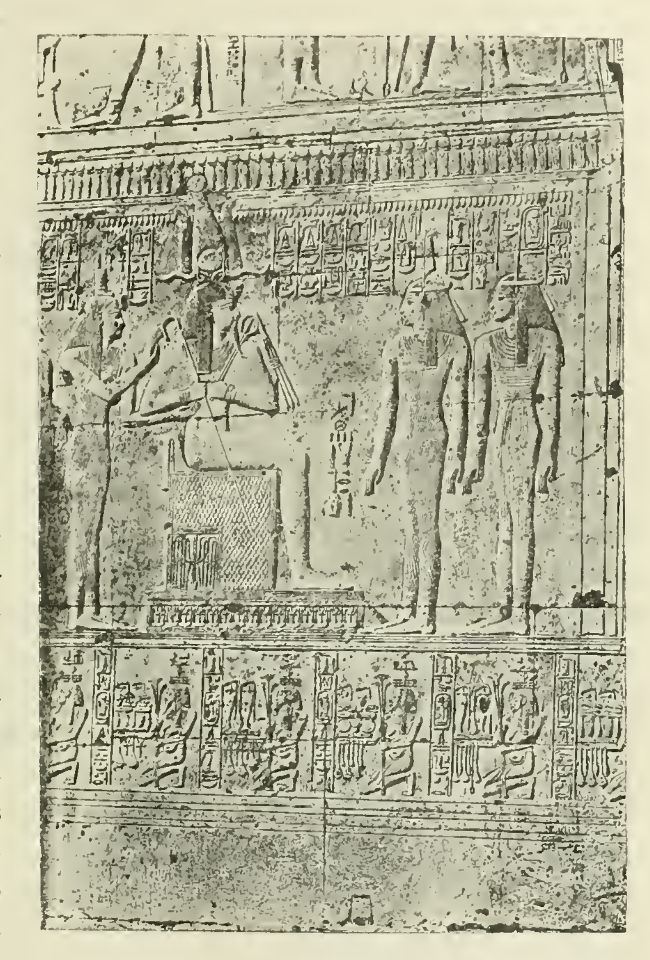
[1] Ernest Desjardins. *Notes manuscrites.*

houle du nord et du nord-est par un banc de coraux. Le fort délabré qui domine la ville fut construit par les Français lors de l'expédition d'Égypte. Kosseïr est très pauvre en sources et par conséquent en végétation. La seule eau vraiment douce est celle qui vient du Nil, mais presque tous les habitants se contentent d'un liquide légèrement sulfureux que l'on va chercher à plus d'une journée de marche dans le désert. Les collines, les plaines des environs sont presque complètement nues, et tout le long de la côte on ne voit guère que sables, argiles et coraux, soulevés graduellement au-dessus du niveau de la mer. Le vieux Kosseïr, situé à 6 kilomètres au nord-ouest, n'est plus accessible aux embarcations : le cheb ou dédale de coraux qui croît devant la plage a tellement rétréci l'entrée du port, que les marins n'osent pas s'y engager. Est-ce à Kosseïr, ou plus au nord, sur la baie d'Aboû-Sômèr[1], que se trouvait l'emplacement de l'ancienne Myos Hormos, l'un des ports les plus fréquentés de la mer Rouge sous la domination romaine? Des tombes, des inscriptions et d'autres restes de l'antiquité se voient en grand nombre dans les environs et dans le voisinage des puits, sur les chemins du désert « arabique ». Au nord, près du promontoire appelé Râs el-Gimsah, qui fait face au Râs Mohammed de la péninsule sinaïtique, on exploitait récemment des gypses très riches en gisements de soufre.

En face de Keneh, sur la rive gauche du Nil, les campagnes vertes de Denderah, la Tentyris des Grecs, contrastent avec des buttes de décombres jaunâtres et la triple enceinte d'un triple sanctuaire. Les Tentyrites étaient fameux dans l'antiquité par leur adresse à capturer et à charmer les crocodiles, dont ils se servaient comme de montures; de nos jours, il n'y a plus de crocodiles dans les eaux de Denderah. Le grand temple, construit sur les fondations de monuments antiques, est d'une époque relativement moderne, ainsi qu'en témoignent les médaillons de Cléopâtre et des empereurs romains jusqu'à Antonin le Pieux, mais par son ordonnance et sa décoration il reproduit les temples plus anciens, quoique sous l'influence évidente de l'art hellénique; la déesse Hathor, adorée à Denderah, était tout autrement comprise par les platoniciens d'Alexandrie qu'elle ne l'avait été sous les Pharaons. Fort bien conservé, le temple de Hathor est des plus riches en documents d'importance religieuse : programmes de cérémonies, tables géographiques de villes et de nomes, textes de prières et d'incantations, calendrier de fêtes, recettes médicales, répertoires de drogues; c'est à Denderah que se trouvait le précieux zodiaque transporté à

[1] Letronne, *Recueil des inscriptions grecques et latines de l'Égypte.*

la Bibliothèque Nationale de Paris. Mariette a consacré un grand ouvrage à la description du temple, « Talmud de pierre » qu'il a contribué à déchiffrer et dont il a découvert quelques pages[1]; mais ce poème liturgique est d'une bien plus grande unité que le Talmud : dans l'ensemble du monument se déroule dans tous ses détails la représentation de l'ancien rituel, et l'on voit se succéder toutes les cérémonies, de salle en salle, jusqu'au sanctuaire où, pénétrant seul, le roi se trouvait face à face avec Dieu.



ABYDOS. — BAS-RELIEF DANS LE TEMPLE DE SETI I[er] (SCÈNE D'ADORATION).
Héliogravure Dujardin, d'après une photographie de M. D. Héron.

Dans la partie la plus large de la vallée du Nil, en aval de Denderah, deux humbles villages, Harabât el-Madfouneh, c'est-à-dire « Harabât l'Enfouie », et el-Khargeh, s'élèvent sur les débris d'Abydos; on croyait naguère que c'était l'antique This (Thinis), qui fut jadis plus fameuse que Thèbes et que Memphis; toutefois c'est plus en aval, à Girgeh même ou dans le voisinage, que Mariette proposait de chercher les restes de l'antique cité; il est aujourd'hui certain que This et Abydos occupaient des lieux différents[2]. A This naquit Mena ou Menès, désigné comme le fondateur de la monarchie égyptienne; c'est là que, d'après la légende, le corps d'Osiris, transporté depuis à Philæ, avait été enseveli des centaines de mille

[1] *Dendérah, description générale du grand temple de cette ville;* — Ernest Desjardins, *Notes manuscrites.*

[2] G. Maspero, *Notes manuscrites.*

années auparavant; là naquit la nation et se forma la civilisation autochtone de laquelle la nôtre, par l'intermédiaire de la Grèce, est en grande partie dérivée. Le temple vers lequel les pèlerins accouraient de toutes parts, comme ceux du monde chrétien se dirigent aujourd'hui vers le Saint-Sépulcre, n'existe plus, mais on a retrouvé dans le sable nitreux un grand nombre des tombeaux que s'y faisaient dresser les personnages de l'Égypte, désireux de reposer à côté de leur dieu : d'après M. Maspero, beaucoup plus de la moitié des stèles conservées dans les musées proviennent d'Abydos. Un amoncellement de tombes, assez élevé pour avoir pris l'aspect d'une butte volcanique, est connu sous le nom de Kôm el-Soultan, ou « Mont du Roi » : les fouilles qu'on y fait révèlent des tombes de plus en plus anciennes à mesure qu'on descend plus avant, et l'on se demande si tôt ou tard l'on n'y découvrira pas l'entrée de la crypte qui menait au sépulcre du dieu[1]. A l'antique sanctuaire a succédé un monument qui, si postérieur qu'il soit au temple d'Osiris, est pourtant parmi les plus anciens de l'Égypte : c'est le Memnonium que Séti I$^{er}$ fit construire, il y a trente-trois siècles, pour rappeler sa gloire aux générations futures, mais que son fils, Ramsès II, fit servir beaucoup plus à commémorer la sienne propre. Des listes géographiques ont été sculptées sur les soubassements de ce temple de Séti[2]. Le Musée Britannique possède une « table d'Abydos », liste mutilée des rois provenant du temple de Ramsès II; mais une nouvelle « table d'Abydos » comprenant la liste complète des soixante-seize rois, de Ménès à Séti, a été révélée par les fouilles de Mariette.

En aval d'Abydos, les monuments antiques ont disparu pour la plupart : on ne voit que des villes et des bourgades sinon modernes, du moins n'ayant plus de curieux débris des siècles antérieurs. Girgeh ou Gerga, chef-lieu de province, apparaît sur la rive gauche du fleuve, érodée par le heurt du courant; après avoir heurté la rive droite, le Nil est rejeté brusquement à gauche et vient miner la berge de Girgeh : une moitié de la ville a disparu avec mosquées et minarets. Sohag et la ville industrieuse d'Akhmin, l'ancienne Chemnu, la Panopolis des Grecs, se font face, de l'une à l'autre rive du fleuve; puis on voit se succéder dans la plaine occidentale Tahta et Aboutig, près desquels s'ouvre une gorge visitée par les pèlerins adorateurs du serpent sacré; c'est la région de la haute Égypte où la langue copte s'est le plus longtemps conservée. Plus loin, dans le voisinage de la même rive, mais à l'intérieur des terres, et pendant l'inondation entre deux nappes

[1] Mariette, *Itinéraire de la haute Égypte.*
[2] Jacques de Rougé, *Textes géographiques du temple d'Edfou*

d'eau, se montre le profil pittoresque d'une grande ville, qui garde encore son ancien nom de Saout, légèrement modifié en Siout ou Assiout : c'est la Lycopolis des Grecs ou la « Ville des Loups », ainsi nommée parce qu'elle était consacrée à Anubis. Plotin était né dans cette ville. Siout, chef-lieu de toute la haute Égypte, est une cité de commerce et d'industrie : on y fabrique de curieuses poteries noires et blanches, et ses pipes fameuses sont expédiées même en dehors de l'Égypte ; son bazar est bien approvisionné de denrées du Fôr et des oasis; le port de Hamrah complète la ville par ses embarcadères et ses quais. C'est près de Siout, dans le village du Zaouïet el-Deïr[1], que des moines coptes se livraient naguère, par privilège spécial, à l'ignoble métier de mutiler des enfants pour les vendre plus tard comme gardiens de harems. Mohammed-Ali leur fit en une fois une commande de trois cents eunuques. Des Coptes tissent les toiles de lin, qui sont une des spécialités de l'industrie de la haute Égypte.

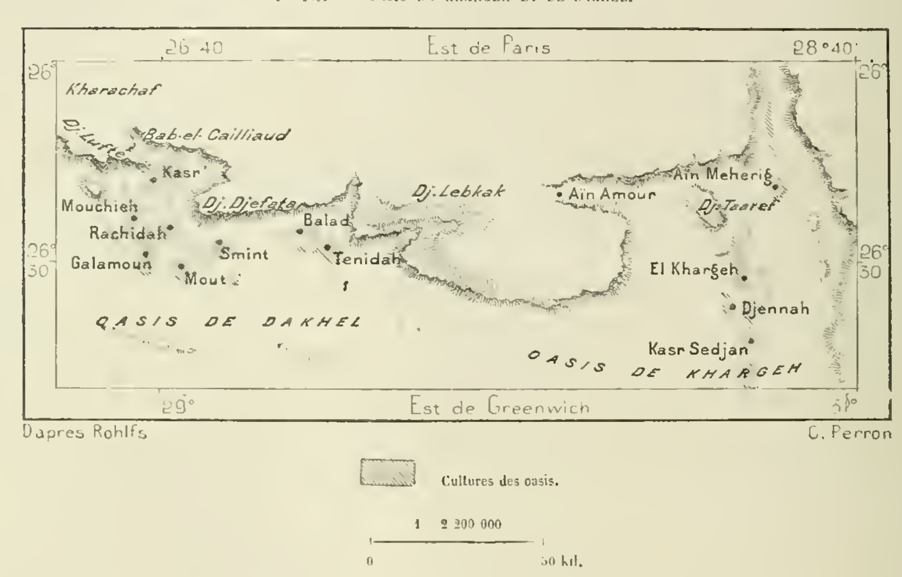
Siout est la ville égyptienne qui a le plus de relations directes avec les oasis, se développant en un vaste croissant parallèle à la courbe du Nil, au sud, à l'ouest et au nord-ouest. La « Grande Oasis », appelée aussi du Sud ou de Khargeh, n'est pas la plus populeuse, mais elle a de l'importance comme lieu de passage des caravanes du Fôr; sa capitale, qui ne s'est pas déplacée depuis les temps historiques, a gardé un temple d'Ammon, élevé sous le règne de Darius, « fils d'Isis et d'Osiris » ; une avenue de pylônes précède le sanctuaire, dans lequel les bas-reliefs offrent une variété extraordinaire de personnages : à cet égard, le temple de Darius est unique[2]. Tous les rochers des alentours sont percés de galeries funéraires où les tombeaux chrétiens sont fort nombreux ; l'oasis de Beris, au sud, a gardé aussi un temple égyptien de l'époque romaine[3]. On trouve beaucoup de ruines autour de l'oasis actuelle, preuve que les cultures occupaient autrefois une plus grande étendue : tous ces espaces pourraient être reconquis, car la plupart des puits se sont comblés, et les eaux utilisées dans les rizières forment çà et là des marais insalubres. Les habitants, un peu plus noirs que les Égyptiens et probablement mélangés de Nigritiens, sont pour la plupart d'un teint presque cadavérique; ils sont aussi très pauvres et en maints endroits en sont réduits à payer leurs impôts avec des couffes, corbeilles en feuilles de palmiers[4]. A l'intérieur du kasr de Khargeh, les constructions s'appuient les unes sur les autres, et le labyrinthe des ruelles

[1] Gallaud, *Tableau de l'Égypte pendant le séjour de l'armée française.*
[2] Hoskins, *Visit to the Great Oasis of the Libyan Desert.*
[3] Hoskins, ouvrage cité; — G. Schweinfurth, *Petermann's Mittheilungen*, 1875.
[4] Amici, *L'Égypte ancienne et moderne.*

passe en dessous par des galeries voûtées; en de rares endroits, une ouverture, pareille à celle d'un puits, laisse pénétrer dans ces caves ténébreuses une nappe de lumière aveuglante. Tel est le mode de construction pour toutes les villes de Siouah, de même que pour maint autre bourg des oasis : ce genre d'architecture se retrouve jusqu'en Nubie[1].

L'oasis de Dakhel ou Dakhleh ou l'Intérieure, appelée aussi l'oasis Occidentale, Ouâh el-Gharbieh, est de beaucoup la plus peuplée, quoiqu'elle ait été à peine mentionnée par les anciens; comme Khargeh, elle a son temple de Jupiter Ammon, situé dans le voisinage de la capitale, appelée

N° 100. — OASIS DE KHARGEH ET DE DAKHEL.




El-Kasr ou le « Château » : c'est probablement le sanctuaire que voulut visiter Cambyse dans son expédition malheureuse[2]. La population, composée de fellâhîn ayant les mêmes mœurs, le même genre de vie que ceux de la vallée du Nil, est d'une densité plus grande encore; chaque motte de terre utilisable est âprement cultivée; les dattiers, soignés avec une piété filiale, y donnent des fruits abondants et délicieux. « Fragment détaché de l'Égypte », l'oasis de Dakhel en diffère pourtant par sa végétation; elle a de belles plantations d'oliviers, de citronniers, d'orangers s'entremêlant aux palmeraies, qui donnent les meilleurs fruits des oasis. Les habitants de Dakkel ont quelques chevaux, mais ils n'ont pu élever de chameaux, à cause

[1] Frédéric Cailliaud; — Bayle Saint-John; — Rohlfs; — Jordan; — Hénon, *Notes manuscrites.*

[2] Vivien de Saint-Martin, *Le Nord de l'Afrique dans l'Antiquité;* — G. Rohlfs, *Drei Monate in der Libyschen Wüste.*

d'une mouche venimeuse qui infeste la contrée pendant l'été et dont la piqûre est mortelle pour l'animal. C'est à ce manque de chameaux que l'on attribue en grande partie l'ignorance complète des indigènes relativement au désert qui s'étend à l'ouest. Le rivage des sables est pour eux comme celui d'un océan dépourvu de navires.

La petite oasis de Farafreh, à 300 kilomètres de Siout en droite ligne,




RUE SOUTERRAINE A MEHENDI (NUBIE), PRÈS DE MAHARRAKA.
Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. D. Héron.

se trouve exactement sous la même latitude. Elle est peu considérable et ses quelques centaines d'habitants pourraient au besoin se réfugier dans l'enceinte du kasr qui domine le bourg principal. Visité seulement deux fois par des explorateurs européens, en 1819 par Cailliaud, en 1874 par Rohlfs et par ses compagnons, Farafreh n'accueille point de bonne grâce les « Infidèles », la confrérie des Senoûsi y ayant fait un grand nombre d'adhérents; ces missionnaires musulmans, venus pauvres, sont maintenant les plus grands propriétaires de l'oasis, et l'on peut dire que toute la population leur est asservie; en échange ils ont enseigné à leurs corvéables des versets du Coran; par leurs soins, tous les enfants ont appris à lire et à

écrire[1]. Bakharieh, plus rapprochée de la vallée du Nil et possédant plus d'eaux jaillissantes que Farafreh, est aussi beaucoup plus peuplée : c'est probablement la « Petite Oasis » des anciens et l'on y voit quelques monuments de la domination romaine, un majestueux arc de triomphe, des aqueducs souterrains, des fortifications.

Les oasis les plus éloignées du Nil, dépendance naturelle de la Cyrénaïque plus que de la région du fleuve, forment le groupe de Siouah, fameux dans l'antiquité par l'oracle d'Ammon, né, d'après Hérodote, « en même temps que celui de Dodone ». Les deux villes principales de l'oasis, Siouah et Agermi, sont construites en calcaire coquillier et en blocs de sel impur, chacune sur les pentes d'un rocher; par la disposition de leurs murailles extérieures et de leurs terrasses, elles constituent des forteresses bizarres, d'un aspect très pittoresque. Celle de Siouah, percée d'une quinzaine de portes, a seulement 380 mètres de circonférence; elle est surmontée de hautes tours, rondes et carrées, toutes de forme inégale : ce sont autant de maisons superposées cachant tout un réseau de galeries souterraines ; la ville croît en hauteur avant de s'étendre en surface. Le temple de Jupiter Ammon, où le Macédonien vint se faire annoncer l'empire du monde, se voit encore près d'Agermi, et à la distance d'un kilomètre les ruines d'un autre temple apparaissent au milieu des palmiers; les hiéroglyphes n'en ont pas encore été déchiffrés. Un des rocs insulaires qui se dressent dans la dépression du Siouah, le Djebel el-Moutah, est percé dans tous les sens par les galeries d'une nécropole.

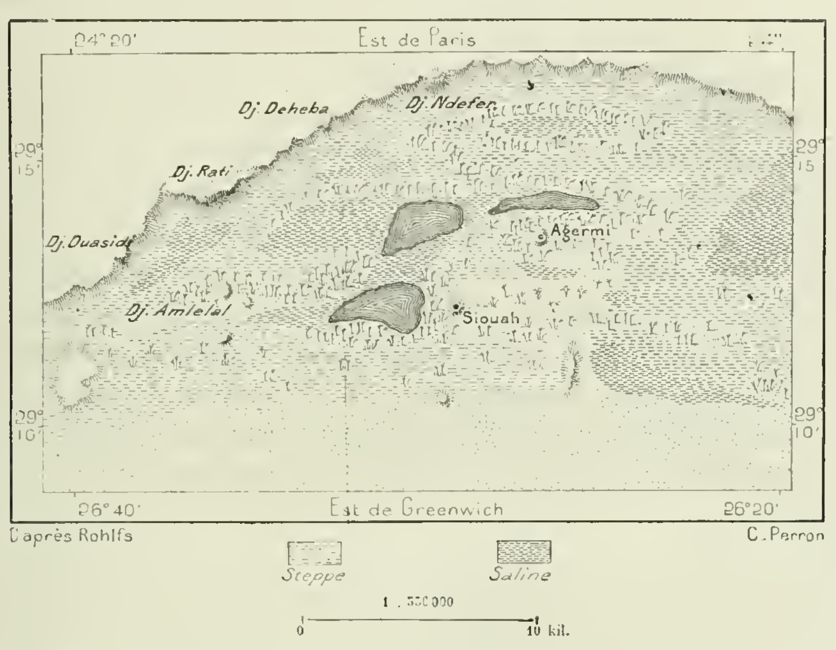
Les dattes sont la grande richesse de Siouah. M. Jordan a essayé de calculer la production des dattiers de l'oasis par le cube des fruits accumulés pour l'expédition sur la place d'entrepôt, d'environ 5 hectares, située près du grand caravansérail : d'après cette estimation sommaire, les cent mille palmiers de Siouah fourniraient 5 millions de kilogrammes de dattes, et celles d'Agermi à peu près autant[2] ; en outre des palmeraies publiques, mal entretenues, donnent des fruits d'une qualité inférieure qui servent à nourrir les animaux[3]. Le sel de Siouah, d'une qualité supérieure, était autrefois réservé pour certains cultes religieux et on l'exportait jusqu'en Perse pour l'usage des rois. Très sédentaires, les gens de Siouah attendent qu'on vienne leur acheter des dattes et le tabac de contrebande importé par le littoral de la Cyrénaïque. Fort laids et probablement d'une origine très mélangée, ils ne ressemblant point aux fellâhîn,

[1] G. Rohlfs, ouvrage cité.

[2] Jordan, *Physische Geographie und Meteorologie der Libyschen Wüste.*

[3] Amici, ouvrage cité.

mais ils sont aussi hâves et fiévreux que ceux d'El-Khargeh ; leur langue est d'origine berbère[1], toutefois la plupart d'entre eux comprennent l'arabe et le jargonnent un peu. Ils sont d'une extrême jalousie; les hommes non mariés, jeunes gens ou veufs, doivent habiter en dehors de la ville, harem commun de la tribu; on leur assigne une sorte de forteresse qui ressemble à la ville mère et leurs visites ne sont autorisées que pendant le jour. Les nouveaux mariés s'empressent de résider dans la ville, où les gens de la famille patrimoniale leur cèdent l'étage supérieur de leurs maisons en




N° 101. — OASIS DE SIOUAH.

pyramide : les générations se distribuent par rang d'âge, de bas en haut[2]. Le village de Gara, dans l'oasis du même nom, a, comme Siouah, l'aspect d'une forteresse féodale[3].

[1] Hornemann, *Voyage en Afrique*.
[2] Bayle Saint John, ouvrage cité.
[3] Population des oasis en 1882 :

| | Kilomètres carrés cultivables. | Population. | Habitants par kilom. carré. |
|---|---|---|---|
| Khargeh. . . . . | 8.56 (d'après Schweinfurth) | 6 166 | 757 |
| Dakhel . . . . . | 60 (d'après Jordan) | 15 295 | 255 |
| Farafreh. . . . . | 2.5 » » | 446 | 178 |
| Baharieh. . . . . | 8.42 (d'après Cailliaud) | 6 176 | 734 |
| Siouah. . . . . . | 15 (d'après Jordan) | 5 600 (?) | 373 |
| Gara . . . . . . | ? | 40 | ? |
| Farêdgha. . . . . | ? | 2 006 | ? |

Les gens de Siouah et de Gara sont encore très fanatiques, moins toutefois que ceux de l'oasis située plus loin, dans la direction des Syrtes, l'oasis de Farèdgha. Là, sur les pentes du plateau qui se dresse au nord de la dépression, se trouve la maison-mère des Senoûsi, Jerkboûb ou Djaraboûb, fondée en 1861 et résidence du grand-maître de l'ordre, Sidi Mohammed el-Mahdi; un petit arsenal et des ateliers d'armurerie dépendent de ce couvent, dont la population, en 1883, aurait été d'environ 750 individus, venus d'Algérie, du Maroc et d'autres pays musulmans[1]. D'après Godefroi Roth, le Mahdi de Farèdgha est le « bienfaiteur des Bédouins »: on lui doit l'établissement dans le désert africain de plus de cinquante stations où les caravanes trouvent de l'eau et des provisions.

De Siout au Caire, toutes les villes, unies les unes aux autres par la voie ferrée, se succèdent sur la rive gauche du fleuve, la seule que borde une large zone de campagnes en culture. Au delà de Manfalout s'ouvre le canal d'Ibrahimieh, nouvelle prise d'eau de Bahr-Yoûsef; les champs sont coupés dans tous les sens de canaux et de rigoles. Cette région fertile de l'Égypte était autrefois couverte de villes considérables. Au pied de la chaîne « arabique » est la grande nécropole de Tell el-Amarna, où tous les morts sont placés sous l'invocation du dieu sémitique Aten (Adôn ou Adonaï), le « Disque rayonnant ». Achmouneïn, près de la station et de la grande usine à sucre de Roda, occupe l'emplacement de Khmounou, que les Grecs appelèrent Hermopolis magna, et dont la nécropole, creusée dans les collines libyques, renferme en quantité des momies d'ibis et de cynocéphales. A l'est, sur la rive droite, en face de la ville de Mellaweh el-Arich, les palmeraies qui entourent Cheikh-Abadeh sont parsemées de ruines, les restes de l'antique Antinoé, bâtie par Hadrien en mémoire d'Antinoüs : de nombreux monuments de cette ville romaine, notamment de superbes colonnades doriques et corinthiennes, existaient encore au milieu du siècle; elles ont été démolies pour fournir de la chaux et des pierres aux constructions modernes. Les grottes funéraires criblent les rochers de la chaîne « arabique ». Au nord de Cheikh-Abadeh, la falaise offre d'autres grottes, dont quelques-unes ont près de cinq mille années d'existence. Ces hypogées, dits de Beni-Hassan, d'après un village voisin, renferment les tombeaux les plus intéressants de l'Égypte, précisément parce qu'ils ne sont pas consacrés aux rois ou aux grands personnages officiels. Les tableaux des murs ont moins de pompe conventionnelle et représentent moins de rites funèbres, de cérémonies mystiques, mais ils

[1] H. Duveyrier, *La confrérie musulmane de Sidi Mohammed ben' Alî es-Senoûsi.*

nous font assister à la vie même du peuple, à ses combats, à ses travaux de toute nature, à la vie de famille, à ses divertissements et à ses jeux, tels que la courte-paille, la main-chaude, la paume et même le cricket. Les bas-reliefs peints de ces tombeaux nous font apparaître les Égyptiens des anciens jours tels qu'ils étaient à la guerre, aux champs, à l'atelier, aux heures de l'amusement et du repos; ils nous révèlent tous les secrets de leur industrie, et jusqu'à ceux de leurs tours d'adresse et de passe-passe.

Minieh ou Miniet, qui remplace l'antique Mounât-Khoufou ou « Nourrice de Chéops », est l'une des grandes villes de l'Égypte et un chef-lieu de province; elle n'a rien gardé de ses anciens monuments, mais un marché considérable se tient à l'ombre de ses grands sycomores, et son usine sucrière est l'une des plus actives de la contrée. C'est près de Minieh, sur une falaise de la rive droite, que se dresse le fameux « Couvent de la Poulie ». Deïr el-Bakara, ainsi nommé d'une corde à poulie par laquelle descendent les moines coptes au passage des voyageurs pour nager au devant des barques en mendiant un bakchich. Dans l'intérieur du désert « arabique », mais beaucoup plus rapprochés de la mer Rouge que du Nil, se trouvent deux autres couvents de la « basse Thébaïde », Saint-Antoine et Saint-Paul. Le premier, peuplé d'une cinquantaine de religieux, est le plus ancien des monastères chrétiens de l'Égypte et du monde; l'un et l'autre possèdent des jardins ombreux, enfermés dans la même enceinte de murailles que les couvents.

La ville d'Abou-Girg, près du Nil et sur le chemin de fer, a succédé comme importance à Behneseh, située au nord-ouest, sur le Bahr-Yoûsef, au milieu des ruines de l'ancienne Pamsjat, l'Oxyrrhinchos des Grecs ou cité du « Poisson au museau pointu ». Maghâga, Fechn se succèdent, puis vient Beni-Souef, chef-lieu de province et ville commerçante, qui possède quelques fabriques d'étoffe : c'est là que se trouvent en plus grand nombre, depuis un temps immémorial, ces fours à éclosion ou « couveuses artificielles », qui furent pendant des siècles une industrie particulière de l'Égypte. Beni-Souef succède à l'ancienne Héracléopolis, qui fut capitale sous les neuvième et dixième dynasties, et dont on voit les ruines à l'ouest, autour du village d'Ahnas-el-Medineh; c'est de Beni-Souef ou des stations voisines dans la direction du Caire, Bouch-Cora et El-Ouasta, que partent les voyageurs pour visiter le Fayoum. D'El-Ouasta, ils pénètrent directement au centre de la province par un embranchement de chemin de fer; mais, des deux stations méridionales, ils entrent dans le Fayoum par la brèche que suivent les eaux du Bahr-Yoûsef et que bordaient les monuments élevés par les Pharaons.

A la porte même du défilé, près du village d'El-Lahoun (Illahoun), qui a conservé son vieux nom égyptien de Lo-Houn, « Bouche du Canal », se voient les restes de la digue éclusée qui retenait les eaux du lac Mœris : plus loin se dresse une pyramide, aujourd'hui butte informe, que l'on croit avoir été construite par Amenemha III, sous le règne duquel se fit le grand réservoir lacustre. Une autre pyramide, celle de Howara, haute d'une trentaine de mètres, s'élève au delà du défilé d'entrée, déjà dans le bassin circulaire du Fayoum, l'ancien « pays de la Mer ». Formée d'un noyau rocheux auquel s'appuyaient des assises de briques en limon du Nil, la pyramide n'a plus, comme celle d'Illahoun, que l'apparence d'un monticule naturel ; mais elle est bien conservée, en comparaison du palais dans lequel Lepsius croit avoir retrouvé ce « Labyrinthe, qui comprenait deux étages de quinze cents chambres chacun, où le visiteur se perdait en d'infinis détours. » Des somptueuses constructions du Loparohoun au « Temple de la Bouche du Canal », s'il est vrai qu'il se trouvât en cet endroit, il ne reste plus que des amas de décombres, des murs en briques, des vestiges de portails, de rares fragments de sculptures en calcaire ou en granit ; on y a découvert aussi une tête de sphinx royal comme ceux de Sân ; les Hyksos auraient donc pénétré jusque dans cette partie de l'Égypte[1]. Un papyrus conservé au musée de Boulaq décrit minutieusement l'ancien édifice et sert de guide aux archéologues qui cherchent à en reconstituer le plan. Une nappe liquide de sept kilomètres de largeur, le lac Mœris, enceint de digues que l'on reconnaît encore çà et là, séparait autrefois le Labyrinthe de l'une des grandes cités de l'Égypte. Pa-sebak ou la « Ville des Crocodiles », connue du temps des Ptolémées sous le nom d'Arsinoé, occupait une énorme superficie ; des murs, un obélisque rompu, d'autres débris prouvent qu'elle s'étendait au moins sur un espace de 8 kilomètres du sud au nord[2] ; dans quelques tombeaux des environs on a découvert des papyrus du plus haut intérêt, en langues diverses, égyptien, hébreu, grec et même pehlvi ; les manuscrits grecs fournissent des variantes de Thucydide, d'Aristote, des Évangiles.

La capitale actuelle, Medinet el-Fayoum, qui fut le séjour de plaisance des mamelouks, est une des plus animées et des plus originales de l'Égypte, l'une des plus gracieuses aussi ; ses jardins fournissent en abondance des fruits et des fleurs, entre autres ces admirables roses qui sont la gloire aussi bien que l'une des richesses du Fayoum, les Coptes les utilisant pour fabriquer de l'essence vraie. Au nord de Medinet, Senhourès est aussi une

[1] Ernest Desjardins, *Notes manuscrites*.
[2] Dümichen, *Ægypten*, Allgemeine Geschichte in Einzeldarstellungen.

ville importante du Fayoum. Les campagnes environnantes du riche « pays de la Mer », conquis jadis sur Typhon, c'est-à-dire sur le désert, par le bienfaisant Osiris, dieu symbolique des eaux du Nil, produisent beaucoup de blé, du coton, du maïs, du sucre, et tout un réseau de voies ferrées rejoint les sucreries du bassin au réseau principal; mais il a fallu abandonner quelques cultures à cause de la salinité croissante du sol, lessivé d'une manière insuffisante par l'eau d'irrigation. Les vignobles qui couvraient une partie du territoire de sept villages, au dix-septième siècle[1], ont disparu. Près de l'extrémité méridionale de Birket el-Keroun, le « Lac des Cornes » ou « Lac des Siècles », dans lequel s'amassent les eaux surabondantes des canaux d'irrigation, graduellement saturées de sel, se voient les ruines d'un temple, appelé Kasr-Keroun ou le « Château des Cornes » : on croit qu'il occupe l'emplacement de l'ancienne Dionysias. Au sud du lac la plaine s'étend au loin vers le Ouâdi-Reyan, dont certaines parties, séparées par un seuil du lac des Cornes, se trouvent à 85 mètres au-dessous de l'entrée de Bahr-Yoûsef à El-Lahoun[2]. C'est dans cette dépression que M. Cope Whitehouse cherche le lac Mœris!

Presque immédiatement au nord de l'entrée du Fayoum s'élève une pyramide, celle de Meïdoum, commençant la série des monuments de ce genre qui se termine au delà de Memphis : entourée de tombeaux, elle dresse au milieu d'une butte de décombres sa tour à parois inclinées se terminant par deux gradins en retraite; sa hauteur actuelle dépasse 60 mètres. Ce monument bizarre, désigné par les indigènes sous le nom de « fausse pyramide », n'a pas la haute antiquité qu'on lui donnait naguère; d'après M. Maspero, qui l'a ouverte, elle est de la onzième ou de la douzième dynastie. Plus loin, le village de Mataneh est dominé par deux pyramides, dont l'une a la forme classique, tandis que l'autre, plus inclinée vers le sommet que dans la partie inférieure, a l'aspect d'un gigantesque cristal. Puis on voit se dresser dans le voisinage du Nil les quatre pyramides de Dachour, dont l'une atteint 99 mètres : c'est la troisième de toutes celles de l'Égypte en hauteur et celle qui a le mieux conservé son revêtement de pierres polies. Dix-sept autres pyramides, placées en rang au bord de la falaise libyque, au-dessus du village de Saqqarah, sont toutes dépassées en hauteur par la fameuse pyramide à cinq degrés que la plupart des égyptologues considèrent comme la plus ancienne; sa forme même, imitée de celle qu'offrent de nombreux rochers de la chaîne libyque,

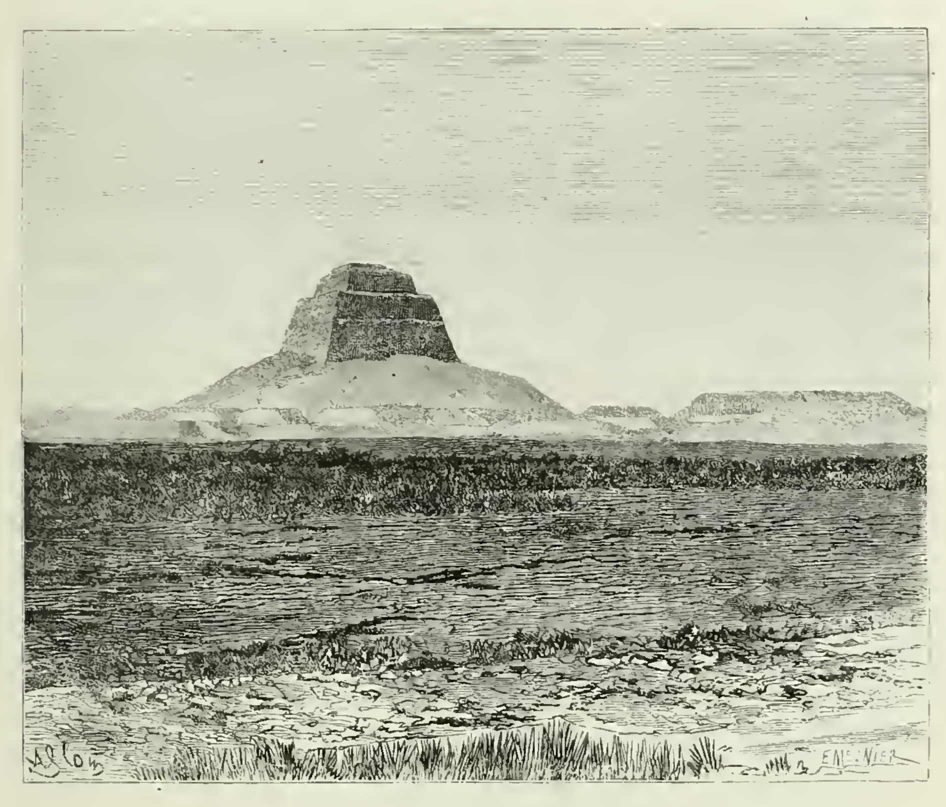
[1] Vansleb, *Nouvelle relation d'un voyage fait en Égypte*, 1671.
[2] Cope Whitehouse, *Athenæum*, july 22, 1882.

paraît avoir été le type primitif : d'après Mariette, il faudrait y voir une œuvre de la première dynastie, vieille d'au moins soixante-cinq siècles. Plusieurs des pyramides de Saqqarah, récemment ouvertes, ont été explorées en entier; elles renfermaient les tombeaux de souverains de la sixième dynastie. Des édifices quadrangulaires, en forme d'énormes pierres tombales, s'élèvent sur le bord des falaises libyques : ce sont les mastaba, qui recouvrent des chambres sépulcrales taillées dans le roc. La plus grande de ces constructions funéraires, dite Mastaba el-Faraoun par les Arabes, aurait été, dit la légende, le siège du haut duquel les souverains promulguaient leur volonté; les fouilles ont prouvé que ce fut le tombeau d'Ounas, un grand personnage de la cinquième dynastie. Les tombeaux de l'immense nécropole sont divisés par rues rectangulaires et M. Maspero pense que les pyramides étaient également distribuées suivant un certain ordre. Celles des premières dynasties se dressent au nord; au Fayoum on voit celles de la douzième; c'est entre les deux groupes que l'on doit s'attendre à trouver les tombes royales de la sixième à la douzième dynasties : ainsi se comblerait le « grand vide », le « trou noir », que signalait Mariette dans les monuments de l'histoire égyptienne.

Au pied des talus qui portent les pyramides de Saqqarah, les inégalités du sol indiquent les débris de ce qui fut Memphis; le petit village de Bedrecheïn est placé à l'extrémité méridionale de la région des ruines; celui de Mit-Rahineh en occupe le centre. Une forêt de palmiers s'étend sur une grande partie de l'espace jadis habité. La ville fondée par Ménès couvrait un énorme emplacement, à en juger par les restes de digues qui bordent le fleuve et les monticules de débris qui parsèment la plaine; mais, sans avoir été détruite par des conquérants, elle a été plus sûrement démolie par l'œuvre du temps. La fondation d'Alexandrie, puis la naissance du Caire sur la rive droite du fleuve, avec des avantages géographiques pareils à ceux de Memphis, rendirent inutile l'existence de cette ville; ses marbres et ses granits furent transportés à Alexandrie; ses matériaux moins précieux servirent à bâtir les cités voisines; elle se fractionna en villages de fellâhîn. Il n'en reste plus qu'un nom, donné au monticule le Tell Monf, et près de là deux statues colossales de Ramsès II. L'immense nécropole de Memphis, d'une superficie de plusieurs centaines de kilomètres carrés, a reçu, par millions, des momies d'hommes et d'animaux.

Le sable apporté par le vent de Libye recouvre sans doute bien des monuments. En 1850, Mariette ayant remarqué la tête d'un sphinx de granit qu'un remous du vent avait dégagée, eut l'idée que là se trouvait peut-être l'avenue du Sérapéum décrit par Strabon et il se mit aussitôt à

l'œuvre. Ses prévisions étaient justes : par des sondages également espacés sur une longueur de 200 mètres, et poussés jusqu'à 20 mètres de profondeur, il découvrait en effet une avenue où 141 sphinx étaient encore en place, et que terminait un hémicycle de statues représentant les grands hommes de la Grèce; puis il pénétrait à gauche dans un temple égyptien bâti par Nectanebo, et plus loin il trouvait à droite l'entrée des vastes souterrains qui constituent la tombe d'Apis : ainsi était démontré ce fait,



PYRAMIDE DE MEÏDOUM.
Dessin de Slom, d'après une photographie de M. D. Héron.

entrevu par la science, mais non encore prouvé, que le dieu Sérapis ou Osor-apis était le bœuf Apis après sa mort, c'est-à-dire l'incarnation d'Osiris. Ce n'est pas sans peine, ni même sans danger, que l'œuvre de découverte avait été accomplie, car dans la poursuite même de la science il faut compter avec des rivaux jaloux ; mais les résultats obtenus étaient immenses. Le déblaiement du Sérapéum a mis au jour sept mille monuments, dont les plus précieux sont placés au Louvre et au musée de Boulaq, et donné une série d'inscriptions chronologiques par lesquelles Mariette a pu remonter avec certitude jusqu'à l'an 980 de l'ère ancienne. Les nécropoles de

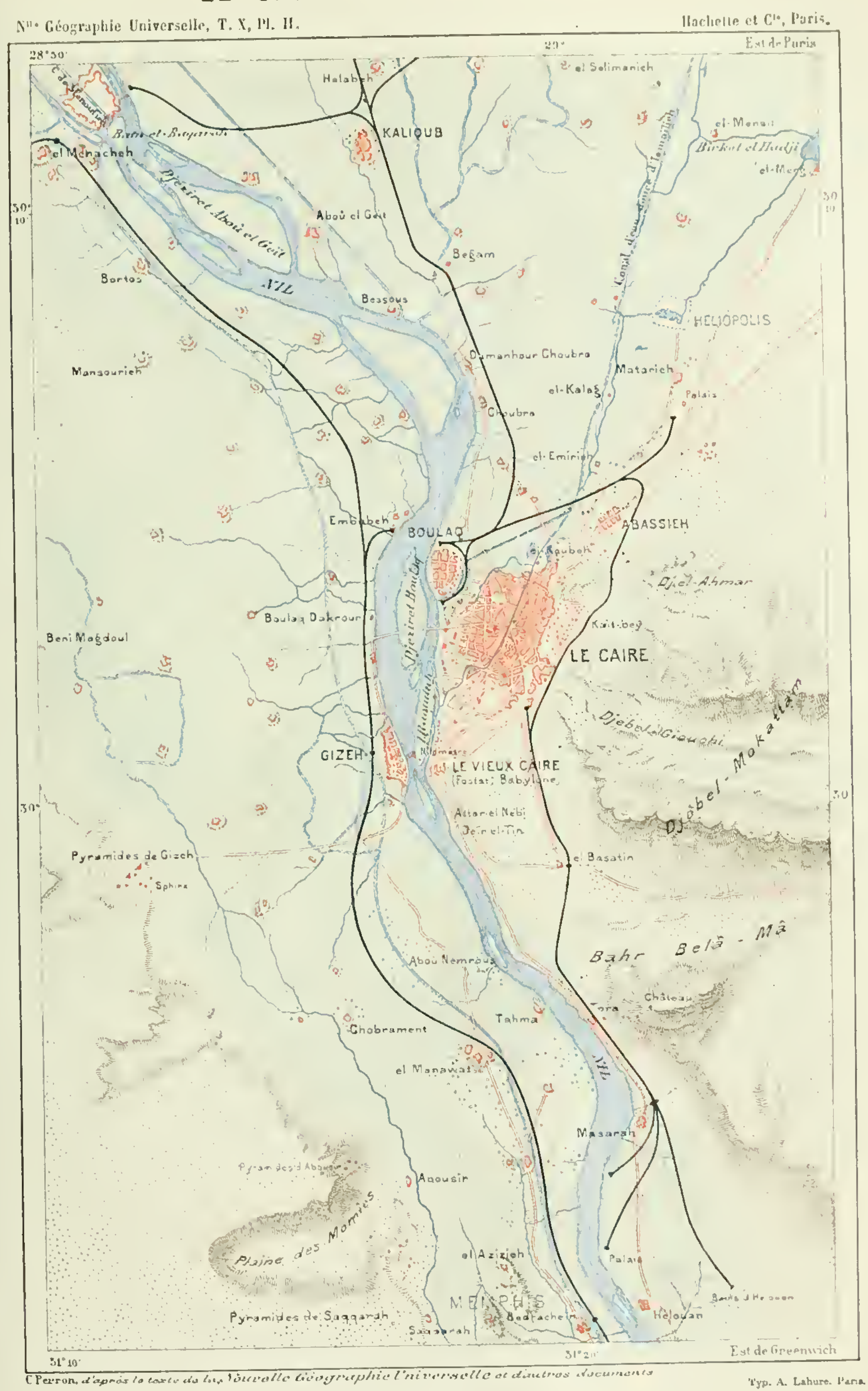
Saqqarah ont aussi fourni à Mariette et à divers explorateurs des objets de la plus haute valeur, entre autres la « table de Saqqarah » donnant une liste de rois, et la statue du scribe, si attentif, à l'œil fait en cristal de roche, que l'on conserve maintenant au Louvre. Une des tombes, celle de Ti, que M. de Rougé appelle la « merveille de Saqqarah », forme une admirable idylle par une série de tableaux charmants, représentant les paysages, les travaux et les plaisirs de la campagne. Une des scènes porte en inscription ces paroles qui résument l'histoire de Ti : « Quand il travaille, l'homme reste plein de douceur, et je suis tel[1]. »

Les pyramides qui terminent au nord la rangée des tombes royales sont celles qui ont reçu le nom du village de Gizeh, d'après le village de la rive gauche du Nil faisant face au Vieux Caire. C'est par ces monuments qu'est symbolisé tout le pays d'Égypte : les trois masses énormes veillant sur la campagne verte et sur le fleuve sinueux, telle est l'image qu'évoque le nom même de la contrée. Il est vrai d'ailleurs que leurs triangles dressés au-dessus du plateau libyque se voient d'une grande distance dans la vallée du Nil et dans les plaines du delta. On marche pendant des heures sans qu'elles paraissent grandir ou diminuer à l'horizon ; elles semblent accompagner le voyageur, cheminant par-dessus les villages, les arbres et les cultures. Vues de près, elles occupent tout un côté de l'espace, et c'est avec stupeur qu'on suit du regard les arêtes à degrés de l'entassement prodigieux, se profilant dans la lumière par leurs gradins inégaux et brisés : elles ressemblent plus à des montagnes taillées en carrières qu'à des édifices élevés de main d'homme; on y voit la transition « entre les colosses de l'art et ceux de la nature »[2]. « Toutes choses craignent le temps, dit un proverbe arabe, mais le temps craint les pyramides[3]. » Sans doute ces amas de pierres n'ont d'autre beauté que celle de leurs lignes géométriques, sans ornements d'architecture, mais ils imposent par leur masse, et plus encore par leur antiquité, par le souvenir des temps qui se sont écoulés à leurs pieds comme le flot du Nil. Si anciens qu'ils soient, ces monuments de servitude témoignent de l'existence de toute une grandiose civilisation antérieure de science et d'industrie. Dans l'énorme entassement de pierres, le géomètre retrouve des mesures d'une remarquable exactitude ; tout, dit Charles Blanc, est mesuré par proportions exactes dans cette immensité. La perfection de mesures qu'offrent les puissants édifices a paru à maints explorateurs avoir un sens symbolique profond et a même donné naissance

[1] *Mémoire sur les monuments des six premières dynasties.*
[2] V. Denon, *Voyage dans la basse et la haute Égypte.*
[3] L. Hugonnet, *En Égypte.*

# LE CAIRE ET SES ENVIRONS

Nlle Géographie Universelle, T. X, Pl. II. — Hachette et Cie, Paris.




C. Perron, d'après le texte de la Nouvelle Géographie Universelle et d'autres documents — Typ. A. Lahure. Paris.

Échelle de 1 : 200 000

0 — 10 kil.

à une sorte de « religion des pyramides » ayant des adeptes en Écosse et



ASCENSION DE LA GRANDE PYRAMIDE.
Dessin de Slom, d'après un photographie.

dans le Nouveau Monde. Par leurs proportions et leurs dimensions, les pyramides seraient des « bibles de pierre ».

On a calculé que la plus grande des trois pyramides, celle de Chéops ou Khoufou, couvre plus de 5 hectares de terrain et que ses quatre faces

triangulaires ont ensemble huit hectares et demi d'étendue. La quantité des matériaux qu'il a fallu transporter à distance du Nil, asseoir sur les fondements du rocher, hisser jusqu'à plus de 150 mètres, appareiller avec le plus grand soin, n'est pas moindre de 2 560 000 mètres cubes, quantité de pierres suffisante pour bâtir un mur de deux mètres de hauteur et d'un demi-mètre d'épaisseur, qui traverserait toute l'Europe occidentale, de Lisbonne à Varsovie. La basilique de Saint-Pierre disparaîtrait tout entière, avec ses colonnades et sa coupole, dans l'intérieur du monstrueux polyèdre de pierre. D'après Hérodote, une inscription de la grande pyramide évalue à 1600 talents d'argent, soit à 10 millions de francs, la somme nécessaire à l'achat de l'ail, des oignons et du persil pour la nourriture des ouvriers[1]. Et pour les instruments, les machines, le travail des carrières, à quelles énormes dépenses n'a-t-il pas fallu suffire! Que de vies humaines surtout n'a-t-on pas sacrifiées! D'après la légende grecque, qui ne repose, d'après M. Maspero, sur aucun document historique, le peuple aurait eu de l'horreur pour ces monuments de sa servitude et de sa misère : il aurait même évité de prononcer les noms des rois en l'honneur desquels ces monts de pierre avaient été bâtis!

Supérieures par la masse à tous autres édifices, les pyramides sont inférieures pour l'élévation à quelques-unes des cathédrales de l'Occident: la pyramide de Chéops, diminuée d'une dizaine de mètres par la perte de son revêtement et l'enfouissement de sa base, a 137 mètres de hauteur[2]; la pyramide de Khephren ou Khafra l'égale à 2 mètres près, tandis que celle de Mycérinus ou Menkerâ n'atteint pas même à la moitié de ces dimensions. Les autres pyramides du plateau, « simples embryons » pour ainsi dire, se distinguent à peine des amas de décombres épars à la base des deux montagnes de pierre : la dernière, dans la direction du nord, est celle d'Aboû-Roach. Quoi qu'on en dise, les deux grandes pyramides sont faciles à gravir, même sans l'aide des Bédouins, chargés, moyennant bakchich, de veiller à la sécurité des voyageurs, et certes le minime effort de l'ascension est largement compensé par la vue merveilleuse que l'on a du sommet sur le désert jaune et rouge, où les sables se déroulent comme des vagues, et sur la campagne verte, avec ses villages noirâtres, et les nappes argentines des lacs d'inondation laissés par les canaux et le Nil. Souvent des voyageurs montent avant l'aube sur la pyramide de Chéops pour voir le soleil à son lever éclairer soudain l'espace immense. Les grandes pyramides sont

[1] Livre II, ch. 125 et suivants.

[2] Hauteur précise, d'après Flinders Petrie, du socle à la pointe 146$^{m}$,7.

orientées et les Bédouins des environs savent parfaitement se servir des vieux monuments, non seulement pour reconnaître les saisons, mais encore pour compter exactement les heures[1]. Au jour de l'équinoxe, le soleil levant, vu en enfilade par la face septentrionale ou méridionale de l'édifice, ne montre presque exactement que la moitié de son disque. Lors de l'expédition d'Égypte, Coutelle, mesurant la pyramide de Chéops à la boussole, crut pouvoir affirmer que l'orientation en est parfaite. Nouet constata plus tard par des mesures précises qu'il n'en est point ainsi[2], et les travaux minutieux de Flinders Petrie, poursuivis pendant des mois, ont établi d'une manière indubitable que les deux côtés parallèles de l'est et de l'ouest, au lieu d'indiquer exactement le nord, sont inclinés vers l'ouest de 5′40″[3]. Quelle est la cause de cette déviation? Faut-il y voir le résultat d'une erreur de calcul ? Ou plutôt l'axe de la Terre, jadis considéré comme immobile, est-il changeant lui-même et le nord s'est-il graduellement déplacé vers l'occident[4].

Les blocs qui ont servi à la construction des pyramides de Gizeh ont été retirés des assises nummulitiques de Torah et de Masarah, qui s'élèvent au-dessus de la rive orientale du Nil et où l'on prend maintenant les matériaux pour agrandir le Caire après avoir pris ceux qui ont bâti Memphis : une légende populaire dit que les innombrables fossiles des pierres qui forment les degrés des pyramides sont les lentilles laissées par les ouvriers bâtisseurs. Jadis les blocs nummulitiques des monuments étaient recouverts d'une pierre calcaire unie, pareille au marbre; il en reste même une partie au sommet de la pyramide de Khephren; mais on ne voit plus trace de hiéroglyphes qui décoraient l'extérieur des monuments[5]. Les couloirs de l'intérieur, ménagés de manière à égarer les chercheurs et à leur interdire l'entrée des caveaux funéraires, sont parés de granit; après de longues explorations souterraines, les archéologues ont fini par découvrir les sarcophages des souverains auxquels on avait dressé les énormes tombeaux : celui de Khoufou est encore en place dans la chambre voûtée; les blocs de granit noir qui en forment le revêtement sont si admirablement polis que le visiteur y voit, à la clarté des torches, son image se refléter comme dans un miroir. La chambre sépulcrale de Menkerâ ou Mycérinus se trouvait dans un rocher, noyau primitif au-dessus duquel avait été bâtie la pyramide ;

[1] Mariette, Biot, de Rougé, etc.
[2] Nouet, *Rapport sur la situation géographique des pyramides de Memphis.*
[3] Flinders Petrie, *The Pyramids and Temples of Gizeh.*
[4] Piazzi Smith, *Nature*, oct. 16, 1884; — Jules Carret, *Le Déplacement polaire.*
[5] Ch. Lenormant, *Éclaircissements sur le cercueil de Mycérinus.*

le sarcophage qu'elle contenait s'est perdu sur les côtes du Portugal, avec le navire qui le transportait en Angleterre.

Dans l'angle formé au nord-ouest entre les deux tombes colossales de Chéops et de Khephren, le plateau inégal et bossué est évidé dans tous les sens comme un immense terrier par des tombes et des nécropoles où dorment les sujets des Pharaons. Au sud, à l'est, sont d'autres restes, murs et tombeaux, et sur le bord du plateau, entouré de dunes, se tient le sphinx, gigantesque gardien des pyramides. Le monstre, qui regarde la plaine de son œil impassible, est bien « l'œuvre merveilleuse des dieux », ainsi que le rapporte une ancienne inscription, jadis incomprise : c'est un rocher de grès auquel le hasard avait donné les vagues contours d'un animal accroupi et que les architectes égyptiens ont revêtu d'une maçonnerie destinée à compléter les formes. Les cavités considérables sont remplies par de grosses pierres assemblées sans art, mais l'enveloppe extérieure est composée de petites assises régulières, taillées et sculptées avec soin, de manière à modeler jusqu'aux muscles de l'animal, qui représentait le dieu Har-em-Khou, c'est-à-dire « Horus dans le Soleil Brillant » ou « Horus des Deux Horizons » : une inscription, découverte par Mariette, attribue à Chéops la « restauration » de ce monument. Les indigènes donnent au colosse les noms de « Père de l'Épouvante »[1] et de « Lion de la Nuit »[2]. La chambre ou les salles que Vansleb ou d'autres explorateurs auraient vues dans le dos du sphinx, ou derrière l'animal, n'ont pas été retrouvées; mais au sud-ouest, dans le voisinage immédiat du colosse, Mariette déblaya du milieu des sables un temple souterrain aux énormes murs de granit rose et d'albâtre, revêtus des plus grands blocs calcaires que l'on connaisse; dépourvu de tout ornement, il semble appartenir à une époque de transition entre les monuments mégalithiques et les édifices proprement dits[3]. La statue de Khephren que l'on a trouvée dans ce temple et que l'on voit maintenant au musée de Boulaq, est peut-être la plus belle œuvre connue de la statuaire égyptienne : à cette époque de l'art, la règle hiératique n'avait pas encore imposé aux sculpteurs des formes inflexibles. La statue avait été cachée, peut-être jetée dans un puits, après la construction de l'édifice.

L'héritière de Memphis, le Caire, occupe une situation analogue à celle de l'ancienne capitale. « Bouton de diamant » qui ferme l'éventail du delta, elle est, comme Memphis, au sommet du triangle des cultures

[1] Rudolf Kleinpaul, *Die Dhahabîyé.*
[2] Élie Reclus, *Philosophie positive*, mars, avril 1870.
[3] François Lenormant, *Premières Civilisations.*

arrosées par les bras du fleuve[1] et se trouve par conséquent au lieu de convergence naturel pour toutes les routes de la basse Égypte, d'Alexandrie à El-Arich; comme Memphis, elle est à proximité de la bifurcation du Nil; mais elle s'est déplacée vers le nord comme les eaux elles-mêmes. Transféré sur la rive gauche du fleuve, le Caire serait le simple prolongement de Memphis. Il paraîtrait plus normal en effet, relativement à



LE SPHINX.
Dessin de P. Benoist, d'après une photographie.

l'ensemble de la contrée, que la capitale se trouvât, comme presque toutes les villes de la moyenne Égypte, sur la rive occidentale, celle qui offre à la charrue plus des trois quarts de la zone cultivable et qui est la plus rapprochée d'Alexandrie, le grand port d'expédition; mais le Caire n'est pas de fondation égyptienne : elle a été bâtie par des conquérants venus d'Asie et ceux-ci ne pouvaient songer à placer leur citadelle sur un terrain dont les eût séparés le Nil. La position du Caire sur la rive droite du fleuve suffit pour démontrer que l'Égypte est un pays conquis.

[1] Chanson égyptienne citée par Edmond About (*Ahmed le Fellah*).

Le nom d'El-Kahirah, « la Victorieuse », donné dans le langage officiel à la capitale de l'Égypte, n'est point celui qui se trouve dans la bouche du peuple lui-même : l'ancienne appellation de la contrée tout entière, Masr, à laquelle on ajoute souvent l'épithète de « Mère du monde », est le nom que l'on emploie d'ordinaire pour l'appliquer à la ville. En l'an 19 de l'hégire, il ne se trouvait là, un peu en amont de la cité actuelle, qu'une petite place forte, désignée sous le nom de Babylone (Babeloun). Prise par Amrou, elle s'agrandit au nord par le quartier de la « Tente » (el-Fostât), devenue Masr el-Atikah ou le « Vieux Caire » ; puis, assiégée et conquise de nouveau plus de trois siècles après, elle s'augmenta, encore du côté septentrional, d'un troisième quartier, le campement militaire de la « Victorieuse » : c'est là que s'est bâtie la ville moderne, dont le nom s'est francisé en celui de Caire. Au nord-ouest, le grand faubourg industriel de Boulaq, qu'une avenue nouvelle, bordée de constructions, rattache à la cité, longe la rive droite du Nil de ses masures branlantes; en 1883, les Anglais, de peur du choléra, vidèrent complètement ce faubourg; en une nuit toute la population fut transférée sous la tente, près des carrières de Torah, en face des pyramides. Les murailles du Caire ont été en grande partie détruites ou dépassées par les constructions ; elles ne subsistent plus qu'à l'est et au sud, où elles s'appuient sur des amas de décombres; les falaises du Djebel-Mokattam, taillées en carrière, s'avancent jusqu'à l'angle sud-oriental de la ville et leur promontoire extrême porte la citadelle. Du haut de cette butte, flanquée de murs de soutènement, on a toute la ville à ses pieds, avec ses minarets et ses coupoles, ses édifices bariolés, ses jardins et ses arbres. Autour de cette ville aux couleurs joyeuses, d'où montent d'incessantes clameurs, s'étend la plaine grise et silencieuse que surveillent au loin les pyramides.

Le Caire avait été bâti au bord du Nil, mais le fleuve s'est déplacé depuis le dixième siècle et naguère la ville était séparée des eaux fluviales par une zone de bosquets et de jardins d'un à deux kilomètres de large ; seulement un étroit canal, le Khalig, desséché pendant une partie de l'année, traverse la ville dans toute sa longueur. Un autre canal, l'Ismaïlieh, large et creusé à une assez grande profondeur pour avoir de l'eau en tout temps, passe au nord-ouest de la ville, pour se diriger vers Suez par le Ouâdi-Toumilât. Le Nil, large de 400 mètres entre levées, est franchi par un pont moderne formé de quatre travées en fer reposant sur des piles en maçonnerie et se continuant à l'ouest sur un bras d'inondation par un long viaduc : si ce n'était des palmiers qui bordent la rive gauche du fleuve, des dhahabiyé et des cauges qui mouillent le long des



LE CAIRE. — UNE RUE DE LA VIEILLE VILLE.

Dessin de E. Schiffer, d'après une photographie.

quais, on pourrait se croire, en regardant le pont de fer, dans une ville de l'Occident. Toute la ville neuve qui se construit entre les quartiers égyptiens et le Nil, casernes, ministères, palais, hôtels, offre également un aspect européen ; seulement les plantes que l'on aperçoit à travers les grilles des jardins et les grands acacias lebek, qui des deux côtés ombragent les larges rues, rappellent que l'on est en Égypte. De gracieux édifices entourés de verdure contrastent avec les constructions banales de ce nouveau quartier[1].

Quelques avenues larges et droites, bordées de maisons d'une architecture vulgaire, ont été récemment percées dans les massifs des anciens quartiers, mais presque partout la ville égyptienne a gardé sa physionomie propre. Dans ces voies inégales, tantôt rues, tantôt ruelles, s'avançant par angles brusques entre des masures dont chacune s'est orientée à sa guise, la variété des perspectives est infinie : ici se présentent des places irrégulières que bordent les murs d'une mosquée aux arcades peintes ; ailleurs les deux moitiés d'un palais se rejoignent au-dessus de la rue par des passages voûtés ; à droite, à gauche, s'ouvrent des portes de labyrinthes aboutissant à des impasses ou traversant des cours entourées de balcons d'où pendent des tapis ; des colonnes de marbre, des porches sculptés font saillie çà et là sur les parois de brique grise ou rougeâtre. Les moucharabiés diffèrent tous par le dessin de leur treillis. Les étages même contrastent par l'architecture et la saillie ; en quelques endroits, tout le haut de la maison est posé sur le rez-de-chaussée en forme de paravent chinois et se replie en angles nombreux afin que les femmes puissent regarder les passants à leur aise ; des poutres placées obliquement d'un faîte à l'autre, des nattes tendues à diverses hauteurs font alterner au-dessous le frais et le chaud ; aux espaces noirs succèdent tout à coup des nappes d'une lumière aveuglante où tourbillonnent les poussières de la rue. Des plaques d'eau, des amas d'ordures ou de décombres arrêtent le piéton et de petites dunes tournoyantes se déposent dans les brèches des murailles.

Dans ces quartiers de l'ancienne ville la population offre déjà une singulière variété : Égyptiens et Barbarins, Arabes et nègres se croisent dans les ruelles, marchandent aux boutiques, se pressent autour des faiseurs de récits. Mais c'est principalement dans le Mouski et les autres rues qui avoisinent le bazar et où se font les échanges directs entre indigènes et Européens, que l'on voit la plus grande diversité de types et de costumes,

[1] G. Maspero, *Notes manuscrites.*

que se composent et se transforment incessamment les plus curieux tableaux. Le long des murs glissent, plutôt qu'elles ne marchent, les femmes voilées, musulmanes ou coptes : amas ambulants d'étoffes, elles n'ont de vivant que les yeux, regardant par une fente du voile qu'un étui doré rattache à la coiffure. Les femmes de la campagne, vêtues d'une simple robe à longs plis qui ondule librement suivant les mouvements du corps, marchent presque toutes la figure découverte, en offrant leurs denrées aux passants ; Syriennes, Levantines, Juives, Européennes, reconnaissables à leur type et à leur démarche, aux nuances du costume, à la discrétion ou à l'étalage des bijoux, traversent la foule ou s'arrêtent devant les magasins. Les élégants Barbarins en longue chemise blanche, les Bédouins fièrement drapés dans leurs haillons, les nègres de toute provenance, portant sur leur visage les cicatrices distinctives de leur nation, se mêlent aux Égyptiens, revêtus de la stambouline officielle et coiffés du tarbouch, aux Européens de tout pays, plus ou moins fidèles au costume occidental, aux soldats de toutes armes, en casques, en képis, en turbans, en coiffures de bandelettes comme on en voit aux statues antiques. Suivis de leurs petits âniers, qui crient et se démènent, les ânes et bourricots, gloire de l'Égypte, trottent prestement, si lourd ou si long que soit leur cavalier ; des chefs militaires ou de riches étrangers passent sur des chevaux arabes à la large croupe, à la superbe encolure ; les voitures élégantes traversent rapidement le flot de la multitude, précédées par un saïs ou coureur, au costume albanais tout chamarré d'or et de soie, armé de la verge traditionnelle, dont il se servait jadis pour frapper les gens trop lents à s'écarter. Parfois, dominant la foule comme un mage de Rubens, un chef nègre, somptueusement vêtu de soie blanche et rouge, à la ceinture étincelant d'armes damasquinées, apparaît, monté sur un chameau gigantesque, balançant des tapis brodés et des housses de velours aux franges d'or.

Actuellement il est presque sans exemple que des étrangers, à moins qu'ils ne se conduisent grossièrement, soient insultés par des fanatiques, même dans le voisinage de la mosquée d'El-Azhar, où résident les zélateurs de l'Islam les plus fervents. On peut suivre sans crainte, dans les ruelles les plus tortueuses, les gaies processions des épousailles et les funèbres convois des enterrements. Quant aux grandes cérémonies religieuses, que les chrétiens ne pouvaient jadis regarder que de loin, ou bien en se plaçant dans le voisinage des dignitaires, sous la protection des gendarmes et des soldats, elles ont perdu de leur solennité première et certaines parties de l'ancien programme sont désormais interdites. On sait que la plus

grande fête locale est celle de la « coupure », qui fait entrer les eaux bienfaisantes du fleuve dans les canaux de la ville, et que les solennités religieuses par excellence sont celles du départ et de l'arrivée des pèlerins de la Mecque. La fête du départ, dite du « tapis » par les Européens, est le *mahmal*. Un chameau, orné de housses brodées, de panaches, de métaux brillants, porte une litière somptueuse enfermant le présent du khédive à la Kaaba de la Mecque; des musiciens, des soldats le précèdent, et derrière vient la foule de pèlerins de toute race et de toute couleur. Au retour de la caravane sainte, on célèbre l'anniversaire de la naissance du Prophète, et les derviches, les psylles, les fakirs et jongleurs deviennent les maîtres de la cité : jamais on n'a de meilleure occasion pour étudier la population multicolore du Caire; chaque labyrinthe de ruelles, chaque bouge ou tanière déverse sa population, Arabes, nègres, Abyssins, Bedja, Somal, sur les places publiques et sur le grand champ de fête près de Boulaq, où le cheikh des derviches passe à cheval sur une litière de corps humains. Sa monture résiste d'abord, mais deux esclaves le tiennent par la bride, et marchant, eux aussi, sur le tapis de chair vivante, forcent la bête à les suivre. En 1884, des troupes anglaises, convoquées à la fête, rappelaient aux musulmans que la cité d'Amrou appartient désormais aux infidèles.

Les monuments les plus remarquables du Caire sont les mosquées et les tombeaux. Sur les quatre cents lieux de prière qui s'élèvent en diverses parties de la ville, quelques-uns sont parmi les beaux édifices du monde musulman. La mosquée de Touloun, qui faisait partie de Fostat avant la construction de Kahirah, tombe en ruines, mais elle a toujours la beauté que lui donne la noble simplicité du plan, une grande cour ouverte à l'air libre, entourée sur trois côtés d'un double péristyle et donnant sur un sanctuaire à quatre nefs aux arcades ogivales en bois de dattier; les galeries, brodées d'arabesques délicieuses, ont été maçonnées et transformées en d'ignobles cahutes pour les infirmes et les idiots[1]. La mosquée du sultan Hassan, la plus belle du Caire et signalée de loin par le plus haut minaret, est comme celle de Touloun, menacée d'écroulement : en voyant les grandes lézardes des murs, on redoute presque d'entrer dans la cour où murmurent les fontaines, de franchir les degrés du sanctuaire et des nefs latérales, sous les porches immenses où tourbillonnent les oiseaux. La mosquée d'el-Azhar, c'est-à-dire la « Fleurie », fut aussi une simple cour entourée de portiques, mais de nombreuses constructions ont été ajoutées à l'édifice primitif, car el-Azhar est à la fois université, bibliothèque, hôtel-

[1] Élie Reclus, *Voyage au Caire*, *Philosophie positive*, mars, avril 1870.

lerie pour les voyageurs studieux, hospice pour les aveugles, asile pour les pauvres. Le plafond du sanctuaire est soutenu par 380 colonnes en marbre, en granit, en porphyre, dont une partie ornait autrefois les temples romains : autour de la cour les colonnades sont réservées aux étudiants, qui se groupent par pays d'origine sous les piliers : du Maroc à l'Hindoustan, du Niger à l'Oxus, tous les peuples de l'Islam sont représentés dans cette université, la plus ancienne du monde ; jusqu'à 12 000 élèves, sans compter les assistants libres, sous la direction de 200 professeurs, y étudient le Coran, la jurisprudence, la langue arabe et les mathématiques ; en outre, une dizaine d'écoles préparatoires ayant chacune de 30 à 40 élèves et une école spéciale d'aveugles se trouvent dans le groupe des constructions ou *riwâk* qui entourent les nefs[1].

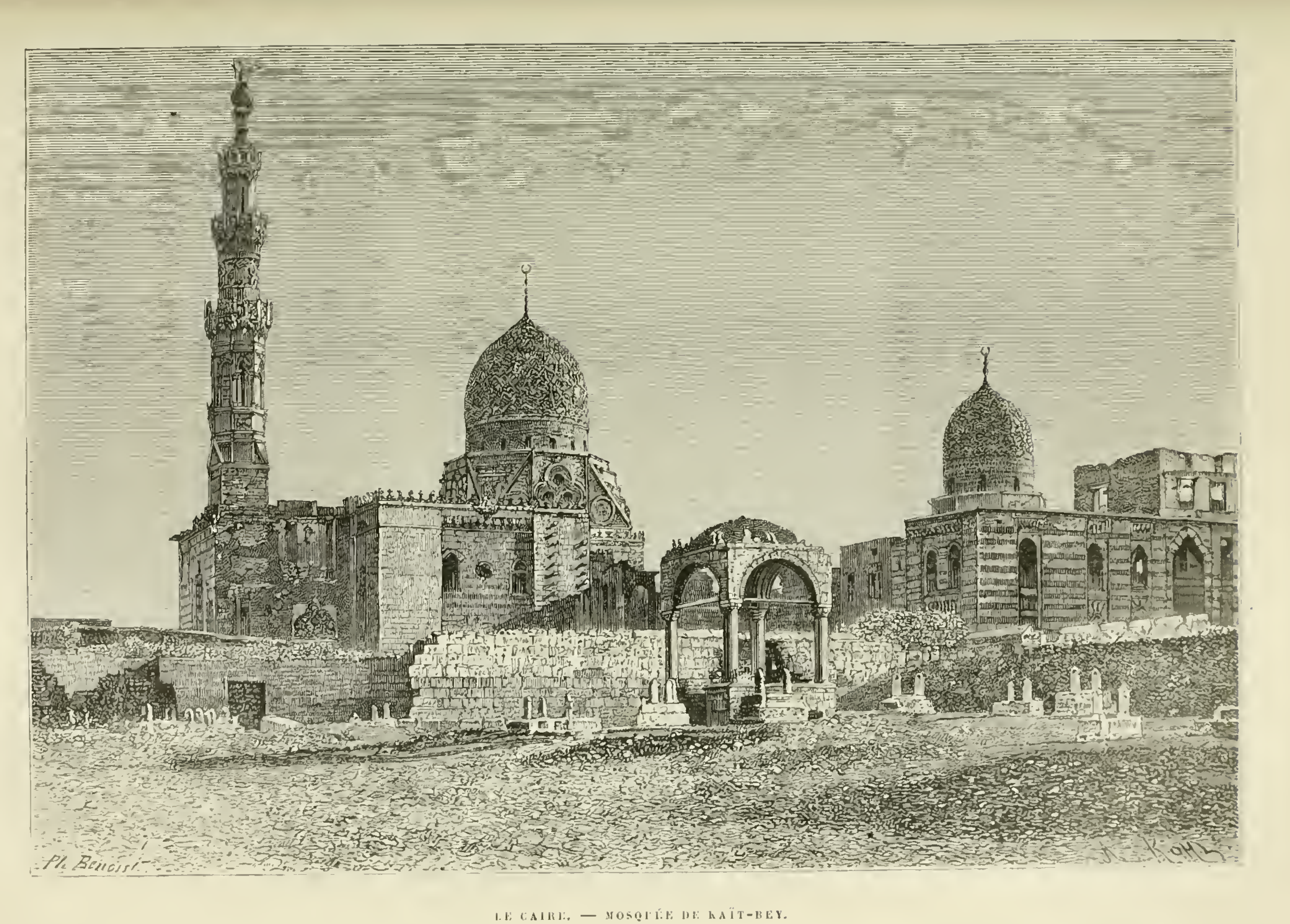
Une autre mosquée, celle du sultan Kalaoun, est presque en entier utilisée comme hôpital des fous. Quant à la mosquée de Mohammed-Ali, dans la citadelle, elle est fort somptueuse, ses pavés et ses piliers sont d'un albâtre translucide admirable ; mais sa richesse même ne sert qu'à mettre en évidence le mauvais goût du constructeur. Près de la mosquée, le « puits de Joseph », creusé par les ordres de Yousoûf Salah ed-din, le grand Saladin, descend jusqu'au niveau du Nil, à 88 mètres ; de la surface du sol jusqu'à la moitié de la profondeur du puits une rampe en colimaçon permet aux bœufs de descendre sur un palier pour soulever l'eau du fond par un chapelet de seaux. Au sud de la citadelle, dans la direction du Vieux Caire, et au nord-est, à la base du Djebel-Mokattam, d'autres mosquées, grandes et petites, élèvent leurs coupoles ogivales au-dessus de tombeaux royaux ou princiers : ces gracieux édicules contrastent avec la terre nue, semée de débris, et les escarpements des carrières. La mosquée de Kaït-bey, au nord du massif de collines, est un édifice du quinzième siècle, mais récemment restauré, qui est peut-être le monument le plus parfait de l'architecture arabe en Égypte par les dessins de ses murs en filets et entrelacs géométriques ; son minaret à galeries en encorbellement est d'une grâce parfaite. Le pays où se voient les constructions les plus massives, les pyramides et les mastaba, est également celui qui possède les minarets les plus élégants par la finesse du profil[2].

Première cité du continent africain par sa population, le Caire est cer-

[1] Étudiants inscrits à El-Azhar en 1883 : 12 025 ; professeurs : 216.

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| Rite chaféite : | 500 | étudiants, | 100 | professeurs. |
| » malékite | 4000 | » | 74 | » |
| » hanéfite | 1500 | » | 57 | » |
| » hambalite | 25 | » | 1 | » |

[2] Mariette ; — Ernest Desjardins, *Notes manuscrites* ; — Ch. Blanc, *Voyage de la haute Égypte.*



LE CAIRE. — MOSQUÉE DE KAÏT-BEY.

Dessin de Ph. Benoist, d'après une photographie

tainement aussi la première par ses institutions scientifiques et ses trésors d'art. Sans tenir compte de son université religieuse d'el-Azhar et des centaines d'écoles arabes établies près des mosquées ou aux étages supérieurs des fontaines, la ville a d'excellentes écoles européennes, presque toutes confessionnelles, catholiques, coptes, melkites, protestantes ou juives: elle possède une école de médecine et de pharmacie, une bibliothèque publique, des salles de cours, un observatoire, une collection précieuse de cartes et de plans, malheureusement dévastée lors de l'arrivée des Anglais, une société de géographie et d'autres compagnies savantes; mais la gloire du Caire est son musée d'antiquités, établi dans le faubourg de Boulaq, sur la digue même qui longe la rive droite du Nil. Cette collection précieuse, formée par Mariette, continuée par M. Maspero et déjà beaucoup trop riche pour l'édifice qui la contient, offre un cours complet, admirablement commenté, de l'histoire pharaonique et de l'art égyptien : outre les mille objets qui existent dans tous les musées, stèles, statuettes, momies, amulettes, bijoux, papyrus, elle a des œuvres capitales, la statue en diorite qui représente Khephren, majestueux et doux, la statue en bois du personnage débonnaire que les Arabes ont appelé cheikh-el-beled ou « maire de village », les sphinx des Hyksos qui reproduisent d'une manière si frappante le type des pasteurs conquérants. Dans la cour s'élève le tombeau de Mariette, sarcophage de marbre noir, d'où l'on voit à ses pieds passer les eaux lentes du Nil. Boulaq est le principal centre industriel de la capitale : le gouvernement y possède une grande imprimerie et des usines militaires, fonderie, manufacture d'armes. Le commerce fluvial, qui avait autrefois ses chantiers et ses entrepôts au Vieux Caire, s'est porté maintenant devant les quais de Boulaq : embarcations à rames, voiliers et bateaux à vapeur y couvrent le fleuve.

Ce qui reste du Vieux Caire ou Fostat, séparé par un espace d'un kilomètre environ du faubourg sud-occidental du Caire, longe la rive droite d'un petit bras du Nil. Une mosquée entourée de buttes de décombres rappelle l'ancienne splendeur de la cité : c'est le temple bâti par Amrou en l'an 21 de l'hégire sous les yeux des compagnons de Mahomet; après celles des villes saintes nulle djâma n'est plus vénérée que ce vieux monument, d'ailleurs fréquemment remanié; quelques-unes de 230 colonnes qui soutenaient les plafonds des galeries et du sanctuaire, autour de la cour centrale, ont cédé sous le poids de la nef. L'île, en grande partie couverte de cultures, qui sépare le Vieux Caire du Nil proprement dit est la Djeziret el-Raoudah, dans laquelle un neveu de Saladin avait établi l'école des « Baharites » ou « Fluviaux », qui furent les premiers mamelouks de

l'Égypte. La pointe méridionale de Raoudah porte le fameux mekyâs ou « nilomètre », parfois si anxieusement consulté pour mesurer les progrès de la crue : le nilomètre antique, auquel a succédé celui de Raoudah, se trouvait en amont, sur la rive droite du fleuve, vis-à-vis de Memphis. A l'exception du classique Nil, nul cours d'eau n'a donné son nom aux échelles qui servent à en mesurer les oscillations : on ne parle point de padomètre ni de rhodanomètre.

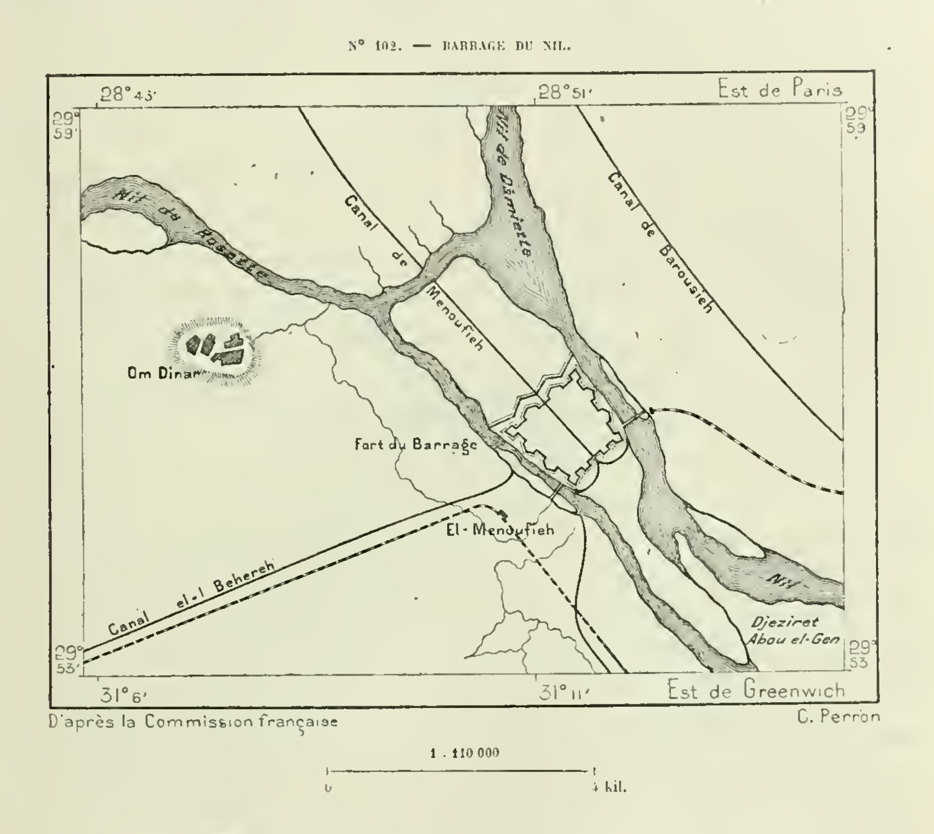
Capitale de l'Égypte, le Caire se complète par un village de bains, Helouan, situé à 24 kilomètres au sud, par chemin de fer, près de la rive droite du fleuve ; ses eaux sulfureuses, légèrement thermales (de 25 à 30°), sont dites très efficaces. De nombreux palais sont épars autour du village, au milieu de jardins et de parcs dont quelques-uns occupent en surface des kilomètres carrés. Les palais de Gizeh, de Djezireh, se succèdent sur la rive gauche en face du Caire ; au nord de la ville, et réuni à la gare par une magnifique avenue de sycomores, que bordent des maisons de plaisance, s'élève le palais de Choubrah ; au nord-est, sur les confins du désert, se montrent les palais d'el-Koubbeh et d'el-Abbassieh, occupés maintenant par l'école polytechnique et l'école militaire. Ce palais n'est pas éloigné du village de Matarieh, qui occupe en partie l'emplacement de l'ancienne « ville du Soleil », le Pè-Râ des Pharaons, l'Héliopolis des Grecs, où les prêtres venaient s'initier aux sciences ésotériques : de la cité de temples et d'écoles il ne reste que les fondements de deux enceintes et un obélisque enfoncé de huit à dix mètres dans le sol, qui fut dressé par Ousortesèn I^er^, il y a quarante-six siècles : de tous les monuments de ce genre, c'est le plus antique. Dans les marais des environs on voit toujours l'espèce d'aigrette appelée *ardea garzetta*, l'oiseau bennou, devenu si fameux dans l'histoire des symboles sous le nom de phénix[1] ; tous les cinq cents ans, au jour du solstice d'été, l'animal sacré, revenant de l'Arabie ou des Indes, se posait sur le faîte du temple du Soleil, et là, sur un bûcher fait de bois d'encens, se brûlait pour renaître aussitôt, jeune comme à son premier jour. Le village de Matarieh, sur la rive droite du Nil, de même que celui d'Embabeh, sur la rive gauche, rappelle des souvenirs de bataille : c'est devant Embabeh que Bonaparte remporta la victoire dite des « Pyramides », à Matarieh et dans les ruines d'Héliopolis que Kleber mit une armée turque en déroute. Dans un charmant jardin de Matarieh, des moines coptes montrent « l'arbre de la Vierge », sycomore âgé de moins de trois siècles, sous lequel se serait reposée la sainte Famille lors

[1] Brugsch, *Geographie des alten Ægypten.*

de la « fuite en Égypte ». Matarieh possède la seule ferme du delta où l'on s'occupe actuellement (1884) de l'élève des autruches.

Le barrage du Nil, dont les tours crénelées apparaissent de loin comme une forteresse, est aussi l'un des monuments de la grande banlieue du Caire. Formé de deux ponts ayant ensemble 134 arches et un peu plus d'un kilomètre de longueur, deux kilomètres avec la chaussée, il se dresse en travers du fleuve, à une vingtaine de kilomètres en aval de Boulaq, à l'endroit où les eaux se partagent en deux courants; une fosse intermé-

N° 102. — BARRAGE DU NIL.




diaire, le canal Menoufieh, coupe en deux la grande île de Chalaganeh, transformée par des quais et des murs en une place bastionnée : c'est la forteresse de Saadieh, qui commande à la fois les deux branches du Nil et les deux principales voies ferrées de la basse Égypte. Cette œuvre gigantesque, dont Mohammed-Ali posa la première pierre en 1847, devait avoir pour résultat d'accroître la surface des terres cultivées de plusieurs dizaines de milliers d'hectares et de régulariser la navigation dans toute la région de la basse Égypte. Mais le vice-roi n'avait pas dans ses entreprises une persévérance égale à sa fougue et la construction de quelques parties du barrage fut négligée. Des fondations ont cédé, des lézardes se sont pro-

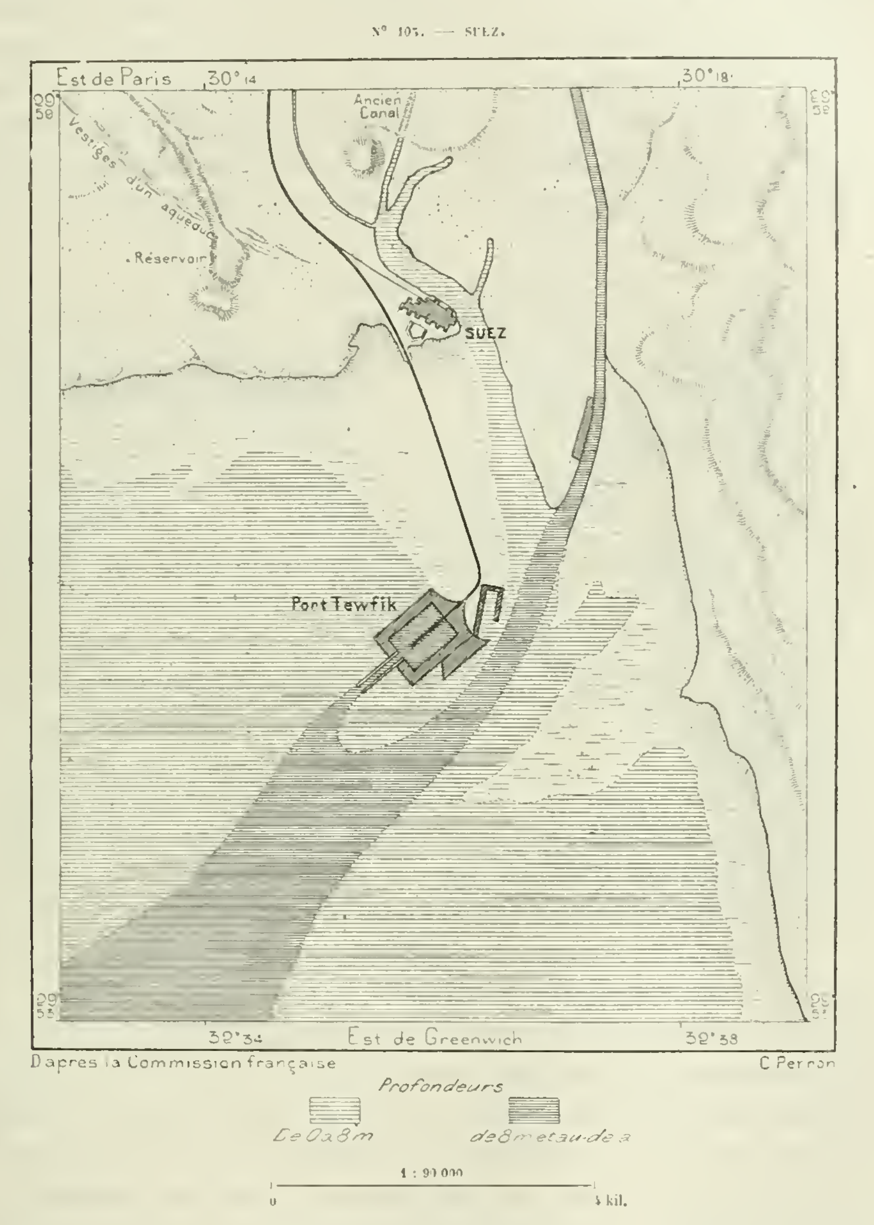
duites dans les arches, et des trois canaux qui devaient être creusés, le Charkieh, le Beharah, le Menoufieh, ce dernier seulement a été mené à bonne fin. Mais tel qu'il est, le barrage du Nil n'est pas, ainsi qu'on le répète souvent, une œuvre complètement inutile, le déplorable témoignage d'une prodigalité sans but : on l'utilise chaque année pour relever de 2 mètres le plan d'eau du fleuve[1]. Si l'on voulait exhausser le niveau de 5 mètres, suivant le plan primitif, consolider les fondations et terminer les travaux de canalisation, il suffirait, d'après l'ingénieur anglais Fowler, d'une dépense complémentaire d'environ 25 millions de francs[2]; mais il faudrait aussi modifier le plan primitif pour éviter les atterrissements qui se forment en amont de l'obstacle[3] ou bien creuser à côté du Nil des canaux de navigation.

Avant l'ouverture du canal de Suez, un chemin de fer direct, traversant le désert par les dépressions qu'emprunte l'ancienne route de pèlerins, unissait le Caire au port de la mer Rouge. La ville actuelle, située près de l'extrémité méridionale du canal maritime, a remplacé le Clysma des Grecs, le Kolzim des Arabes, que l'on croit retrouver au Tell-Kolzoum, situé à 6 kilomètres plus au nord, et la station d'Arsinoé, appelée plus tard Cleopatris, cherchée plus à l'est, non loin du village d'Agerout ; jusqu'aux lacs Amers, on reconnaît les traces d'un séjour antérieur des eaux du golfe Arabique. La mer s'est retirée, et si la ville devait suivre le mouvement des eaux, elle se déplacerait encore, pour se bâtir à 3 kilomètres plus au sud, à l'entrée même du canal, là où deux jetées divergentes, longues de 2510 mètres, forment le port Tewfik, bordé de magasins qui appartiennent à la Compagnie : à l'extrémité d'une jetée, quelques arbres entourent la statue de Waghorn, un des prédécesseurs de Lesseps dans la recherche des voies rapides entre l'Europe et les Indes. Suez, qui a perdu les aqueducs construits sous les Ptolémées, est alimentée d'eau pure par un canal dérivé du Nil qui passe par le Ouâdi-Toumilât ; la ville pourrait donc se développer librement sans craindre de périr de soif, comme à l'époque où elle devait se contenter des puits saumâtres creusés au pied de Djebel-Attakah ; mais après s'être rapidement agrandie, lors de la construction du canal, Suez a diminué de nouveau : la plupart des bateaux à vapeur qui se suivent en convoi passent outre après avoir fait viser leurs papiers. C'est à l'extrémité septentrionale du canal, à Port-Saïd, du côté tourné vers l'Eu-

[1] Barois, *Notes manuscrites*.
[2] *Rapport officiel. Réparation des barrages du Nil*, 1875.
[3] Rousseau ; — Ernest Desjardins, *Notes manuscrites*.

rope, que se trouvent les plus grands entrepôts d'approvisionnements pour les navires[1]. Toutefois assez de bâtiments se détachent des flottes de pas-

N° 103. — SUEZ.



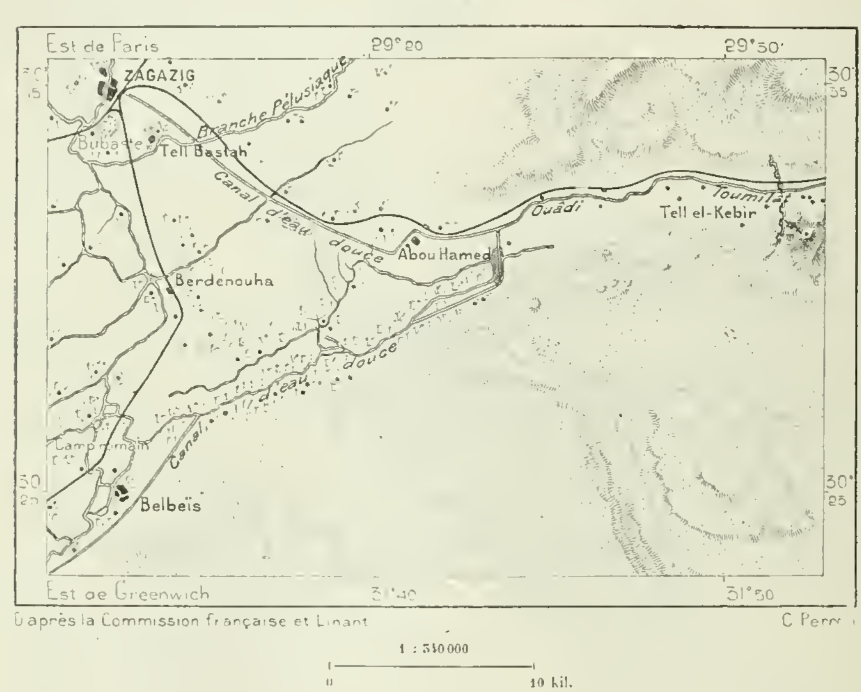

sage pour que Suez prenne rang dans le commerce de l'Égypte après les ports d'Alexandrie et de Port-Saïd.

[1] Mouvement du port de Suez, en 1880, d'après Amici :

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| Entrées . . . . . . . . . . . . | 581 | navires, jaugeant | 682 110 | tonnes. |
| Sorties. . . . . . . . . . . . | 563 | » | 677 626 | » |
| Ensemble. . . . . . . . . | 1144 | navires, jaugeant | 1 359 736 | tonnes. |

Actuellement, la voie ferrée qui unit le Caire à son port de la mer Rouge contourne au nord les massifs avancés de la chaîne « arabique » pour atteindre la dépression du canal par la brèche de Ouâdi-Toumilât, l'ancienne terre de Gessen, cultivée par les « Impurs », c'est-à-dire par les Hébreux esclaves; les Arabes Toumilât, dont le nom a été donné au ouâdi, ne vivent plus dans la contrée qu'à l'état de cultivateurs. Avant d'y entrer, près de la station de Chibîn el-Kanater, un monticule, Tell el-Yahoud ou « Butte des Juifs », rappelle leur séjour dans le pays; on y a trouvé les vestiges d'un édifice élevé par Ramsès III. Au delà, Belbeïs, Bordeïn se succèdent dans l'immense plaine bien arrosée. Des champs de cotonniers entourent tous les villages, que domine uniformément, se dressant au milieu des palmiers, la haute cheminée d'une usine à vapeur où des agents grecs font nettoyer la fibre et la compriment en balles pour l'expédition. Le grand entrepôt des cotons et des céréales de cette région du delta est la ville populeuse de Zagazig, située à la jonction de plusieurs chemins de fer, en face de l'issue occidentale du Ouâdi-Toumilât; sa population, enrichie par la culture du coton, a quintuplé depuis 1860. Au sud des jardins de Zagazig, de hautes buttes, dites Tell el-Bastah, portent encore le nom de l'antique cité Pabast, la Bubastis des Grecs, qui fut la capitale de

N° 104. — ENTRÉE DU OUADI-TOUMILAT, TELL EL-KEBIR.



l'Égypte, il y a de vingt-sept à vingt-huit siècles, sous la vingt-deuxième dynastie, alors que les guerres fréquentes avec l'Assyrie devaient reporter vers l'est le centre de gravité du royaume. Des fragments de colonnes, des blocs sculptés témoignent de la splendeur qu'eut cette grande ville. Au nord-est, aux confins du désert, et sur les derniers canaux dérivés du Nil, le village de Karaïm est entouré de palmiers qui produisent les meilleures dattes de l'Égypte.

L'entrée du Ouâdi-Toumilât est gardée à l'ouest par la station de Tell el-Kébir ou de la « Grande-Butte », que les Égyptiens avaient tenté vainement en 1882 de défendre contre les Anglais par des fortifications, d'ailleurs peu redoutables et faciles à tourner. Un palais qui s'élève dans le voisinage est le centre de la ferme du « Ouâdi », domaine d'environ 10 000 hectares que fit exploiter pendant plusieurs années la Compagnie du canal de Suez. Près de l'extrémité orientale du Ouâdi-Toumilât, d'autres monticules, comme celui de la Grande-Butte, ceux de Tell el-Maskhouta, rappellent la ville de Pithom, la « cité des trésors », bâtie par les captifs hébreux pour Ramsès II; M. Naville a récemment fouillé ces débris, que l'on croyait être ceux de la ville de Ramsès, mais qui appartenaient à une ville sœur, probablement voisine, construite à la même époque et par les mêmes esclaves; du temps des Grecs et des Romains, Pithom était connue sous le nom de Héro et Héroopolis. Près de là, à Nefich, la voie de Suez et le canal d'eau douce se dirigent vers le sud-est, tandis qu'un embranchement va rejoindre au nord-est, sur la rive du lac Timsah, la ville nouvelle d'Ismaïlia, qui, lors du creusement des seuils, eut une grande importance comme centre de ravitaillement pour les travaux du canal; elle est trop vaste maintenant pour sa rare population; ses places sont désertes et ses rues, ombragées d'arbres, bordées de jardins, ressemblent plus aux allées d'un parc qu'à des chemins destinés au trafic. Cependant Ismaïlia pourrait se repeupler si l'eau, amenée par le canal d'eau douce, était employée plus largement à la fécondation des terres de l'oasis, conquise sur le désert; le canal n'est guère utilisé non plus pour la navigation, quoiqu'il ait une profondeur normale de plus de 5 mètres et une largeur de 55 mètres, suffisante pour laisser passer des navires de 400 tonneaux. Quelques bâtiments venus du canal de Suez sont toujours mouillés dans le port et la rade est parsemée de grands navires[1]. D'Ismaïlia à Port-Saïd par le canal, une seule station mérite le nom de village, el-Kantara ou « le Pont », ainsi nommé

[1] Mouvement du port d'Ismaïlia, sans le transit, en 1882 :
271 bateaux à vapeur, jaugeant 596 000 tonnes.

d'un ponceau qui se trouvait en cet endroit sur une coulée, entre le lac Ballah et le lac Menzaleh. Situé sur un isthme, entre des espaces inondés, el-Kantara était le lieu de passage obligé des caravanes sur le chemin d'Afrique en Asie : il y passe chaque année quelques milliers de chameaux, que l'on abreuve en de grands réservoirs creusés par la Compagnie, près de la rive du canal. A l'ouest du village, on doit creuser dans le lac Ballah une grande gare d'évitement pour les bateaux à vapeur.

Port-Saïd, ville neuve comme Ismaïlia, mais en pleine voie de prospérité, grâce au mouvement croissant de la navigation dans le canal, est placée sur l'étroite plage sablonneuse qui sépare le lac Menzaleh de la Méditerranée. La création de cette ville sur un estran battu des vagues, à 40 kilomètres de toute coulée d'eau douce, de toute culture, du moindre bouquet d'arbres, est un des triomphes de l'industrie moderne. Entre la grande rade et les bassins intérieurs du port, la ville se compose d'une cinquantaine d'îlets séparés les uns des autres par de larges rues se coupant à angles droits ; les maisons, bâties en bois, en briques, en fer, sont pour la plupart des entrepôts de denrées et de provisions diverses, aussi riches et aussi bien fournis que ceux des cités commerçantes de l'Europe. A quelques centaines de mètres à l'ouest de la ville européenne, s'étend la ville arabe, où plus d'une maison est déjà bâtie comme celles des infidèles et qui finira par être englobée dans la cité grandissante ; d'ailleurs le lit du lac Menzaleh, recouvert d'une très faible épaisseur d'eau, offre aux constructeurs un espace illimité. La rade extérieure est abritée par deux brise-lames en blocs de béton de 20 tonnes ; l'une des jetées, celle de l'ouest, a 2500 mètres de longueur, l'autre, à l'est, a 1900 mètres ; ensemble elles limitent un avant-port d'environ 2 kilomètres carrés où peuvent évoluer les plus grands navires, et qui se ramifie devant la ville en divers bassins ayant près de 50 hectares en superficie. En face de la ville, sur la rive asiatique, sont des amas de charbon[1] ; au sud, sur la rive africaine, se trouvent les ateliers pour la construction et la réparation des barques et des dragues ; les yoles, les bateaux à vapeur vont et viennent entre les rives ; les gros bâtiments de commerce mouillent près des quais, les vaisseaux de guerre s'ancrent dans la rade au pied du phare. Port-Saïd, quoique sur territoire égyptien, est, par ses habitants, son commerce, ses mœurs, une ville d'Europe, ou plutôt une ville française. Le français est la langue dominante, celle que l'on parle aux quinze cents écoliers dans les deux établissements rivaux des capucins et des francs-maçons. Port-Saïd est la

[1] Importation du charbon de terre à Port-Saïd en 1885 : 542 221 tonnes.



DELTA ET C
Nouvelle Géographie Universelle, T. X, Pl. III.
Est de Paris
28°
Bouche de Rosette (Bolbitine)
Phare
Fort
Ft St Julien
Rosette
Lac Bourlos
el-Borg
Baie d'Abouhir
CANOPE
Abouhir
Forts
Edkou
Menderah
Siouf
Meddieh
Lac Edkou
Alexandrie
Phare
Ramleh
Sidi Gaber
L. d'Abouhir
Mex
Lac Maréotis
Kafr-Douar
Keriouh
Karoua
Tamameh
Abou-Hommos
Berimbal
Metoubis
Chinaouan
Fouah
Deirout
Atfeh
Mandourah
Naucratis
Dessouk
Rahmanieh
Zaouat el-Ghazal
Es Chek
Kafr el-Baragin
Safieh
Damanhour
Chebrekhet
Mariout
Fort
31°
SAIS
Nikleh
Sa el-Hagar
Mehellet Menouf
Teil Abou Omar
Kafr el-Zaiat
Tantah
Dilingat
Biban
Kom-Hamadeh
Kafr Boulin
Nagileh
Talah
Teirieh
Nil de Rosette
Chebin
Nader
Menouf
Tell Abou-Billou
Taraneh
Abou Nichab
Achmoun
Omm-Dinar
el-Menach
DÉSERT LIBYQUE
Ouadi el Natroun
Bahr Belà ma
Der el-Baramous
Der es-Souriani
Der el-Abou Makar
30°
Pyramides de Gi
Est de Greenwich
30°
31°
C. Perron, d'après la Nouvelle Géographie Universelle et d'autres documents
plus de 100000
plus de 20000
plus de 5000
moins de 5000 hab


Echell

0

# DELTA ET CANAL DE SUEZ

Hachette et Cie, Paris.

C. Perron d'après la Nouvelle Géographie Universelle et d'autres documents

plus de 100000 · plus de 20000 · plus de 5000 · moins de 5000 hab.

Profondeurs: de 0 à 25 m · de 25 à 50 m · de 50 m et au-delà

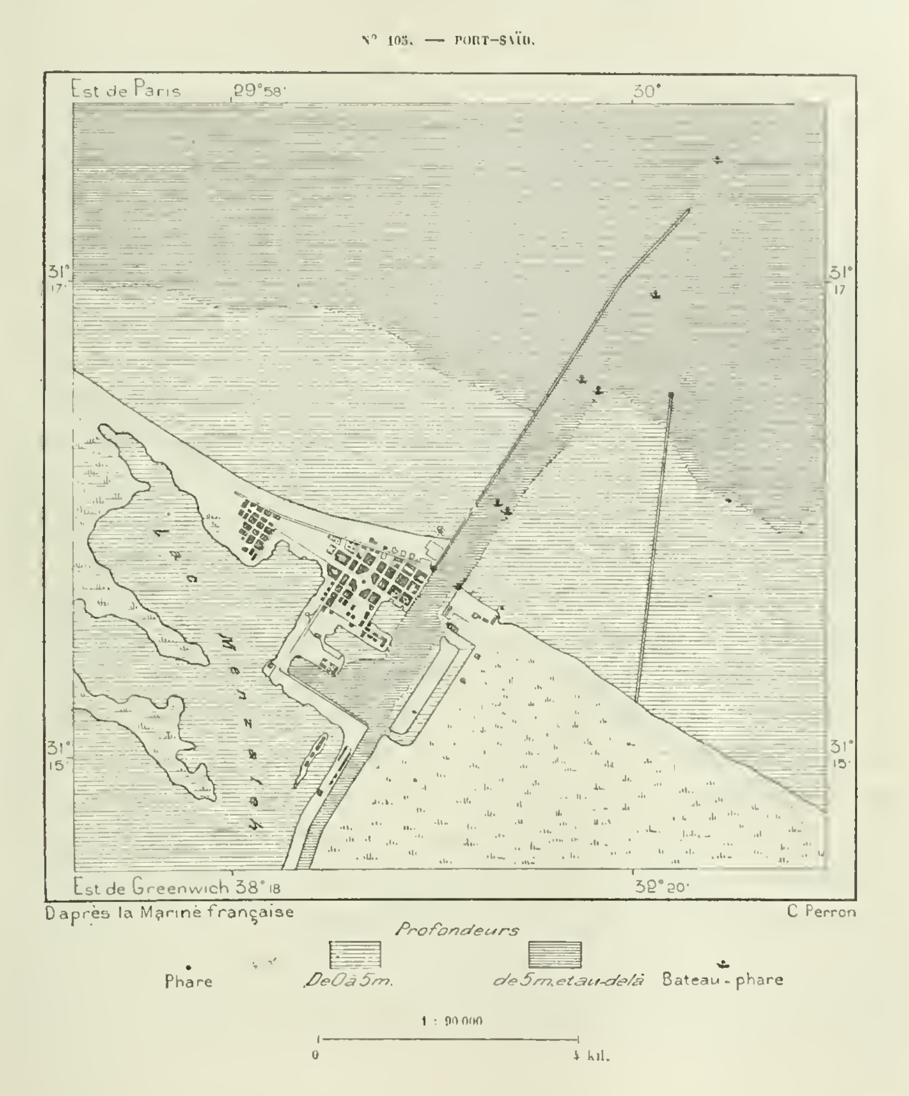
Echelle de [illegible] 000

0 — 50 kil.

Typ. A. Lahure, Paris.

ville la plus salubre de la basse Égypte : ce qui lui manque le plus, c'est une ceinture d'arbres; l'eau que lui envoie le canal d'Ismaïlia par des conduites en fonte, au taux d'environ 1000 mètres cubes par jour, suffit à peine à la consommation journalière des habitants et ne peut servir pour l'arrosement des jardins. Jusqu'à la fin de l'année 1884, la Compagnie

N° 105. — PORT-SAÏD.




avait en vain réclamé pour Port-Saïd la concession d'un canal direct dérivé du Nil de Damiette; c'est en vain qu'elle offre de donner l'unité commerciale à l'Egypte en rattachant directement son port au réseau des chemins de fer égyptiens par un embranchement construit à travers le lac Menzaleh. Craignant d'être supplantée par Port-Saïd, Alexandrie emploie son influence à retarder les progrès de sa rivale, destinée tôt ou tard à

l'emporter par le mouvement des échanges, grâce à l'excellence de son port et à sa situation sur le canal des deux mers[1].

A l'est de Port-Saïd l'Égypte possède encore un groupe de maisons ayant titre de ville et rang de chef-lieu de province : c'est El-Arich, située sur une éminence, à l'issue du ouàdi que l'on désigne ordinairement comme la frontière entre l'Égypte et la Palestine, au milieu précis de la courbe concave du littoral méditerranéen. Mais des antiques cités qui se trouvaient dans la région nord-orientale de l'Égypte il ne reste plus même de ruines; les terres d'alluvion ont tout recouvert. De Péluse, la « ville des Boues », on ne voit qu'une butte au milieu des marais, non loin d'un grau qui fut la branche pélusiaque du Nil. A l'ouest, dans le lac même de Menzaleh, les deux îles de Tenneh et de Tounah n'ont que d'informes décombres. Sân ou Tanis, l'ancienne capitale des « rois Pasteurs » sous le nom de Ha-ouar ou Avaris, et l'une des grandes villes égyptiennes, a laissé de plus importants débris : la butte qui s'élève près de la rive méridionale du lac Menzaleh porte les reste de trois temples, et l'on y a découvert des colonnes, des obélisques et les curieux sphinx qui représentent le type des Hyksos à figure large, à nez gros, à pommettes saillantes. Tous ces monuments étaient en matériaux beaucoup plus précieux que ceux de la haute Égypte : ce n'est pas des massifs gréyeux ou nummulitiques les plus voisins du delta que Ramsès II fit venir les pierres de ses temples; c'est Assouân qui lui fournit les blocs de granit rose dont on voit maintenant les débris sur la butte de Sân. Mais de ces constructions superbes rien n'a été respecté par les constructeurs, Romains, moines, chrétiens ou Arabes : pas un des quatorze obélisques, les plus grands de l'Égypte, n'a subsisté; des colosses ont été cassés en petits morceaux et comme réduits en poussière[2]. On a trouvé dans les ruines la précieuse « pierre de Sân », stèle trilingue qui aurait pu révéler le mystère des hiéroglyphes, si Champollion ne l'avait pas déjà déchiffré dans la « pierre de Rosette ». L'enceinte qui entoure le grand temple n'a pas moins de 24 mètres d'épaisseur[3]. On se demande comment une pareille capitale pouvait s'élever au milieu de ces terres à peine émergées, des

[1] Mouvement commercial de Port-Saïd, non compris les navires de passage, en 1880, d'après Amici :

| | | |
|---|---|---|
| Entrées. . . . . . . . . . . . . | 1507 navires, jaugeant | 997 611 tonnes. |
| Sorties. . . . . . . . . . . . . | 1530 » » | 997 395 » |
| Ensemble. . . . . . . . . . | 3037 navires, jaugeant | 1 995 006 tonnes. |

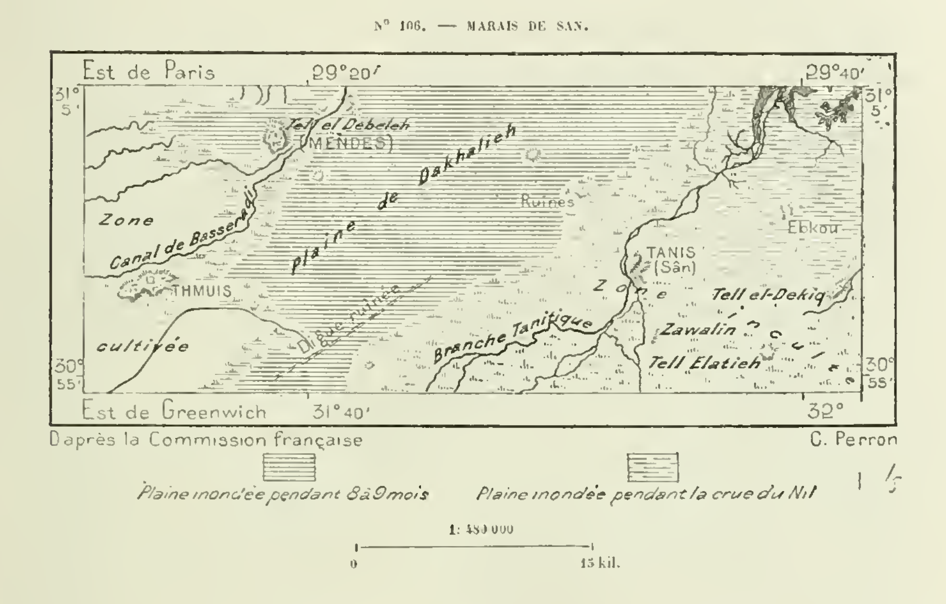
[2] Édouard Naville, *Journal de Genève*, 22 juin 1882.

[3] Flinders Petrie, *Times*, april 24, 1884.

vasières et des marais, des fonds salins qui bordent le lac de Menzaleh. Certainement le pays a changé d'aspect depuis les temps anciens, peut-être par suite d'un affaissement local.

Le Nil de Damiette, la moins abondante des deux branches fluviales, mais de beaucoup la mieux utilisée pour l'irrigation, grâce à la plus grande hauteur de son niveau, a quelques villes sur son parcours et de nombreux villages forment en maints endroits comme une longue cité. Benhâ-l'Assal ou la « Ville du Miel », qui envoie en effet aux habitants du Caire beaucoup de miel avec les denrées de ses jardins et de ses vergers, a de l'importance comme lieu de convergence des trois chemins de fer d'Alexan-

N° 106. — MARAIS DE SAN.




drie, du Caire et de Zagazig : un viaduc y traverse le fleuve. Non loin de la station, un « tell » de décombres, situé comme la ville actuelle sur la rive droite du Nil de Damiette, est tout ce qui reste de l'ancienne Athribis. Mit Ghamr et Ziftah, qui se font face l'une à l'autre, sur les deux rives du fleuve, sont parmi les villes les plus populeuses du delta. Plus bas, sur la rive droite, Samanhoud, la Sebennytos des Grecs, et la patrie de l'annaliste Manéthon, possède dans le voisinage les restes d'un temple, l'Iseum de Ptolémée Philadelphe, désigné de nos jours sous le nom de Behbeït el-Hagar. Mansourah ou la « Victorieuse », qui se montre ensuite sur la rive droite, n'a pas de souvenirs antiques, mais c'est une des villes les plus commerçantes et les plus industrieuses de l'Égypte et la capitale d'une province : c'est là que Louis IX tomba entre les mains des musulmans; déjà vingt-neuf années auparavant, en 1221, les croisés avaient été vaincus

au même endroit et c'est pour rappeler leur défaite que la ville avait été fondée. A Mansourah, une coulée, le Bahr es-Sogheïr, s'échappe du Nil pour se jeter dans le lac Menzaleh, qu'elle divise en deux bassins par une péninsule d'alluvions, et près de l'extrémité de cette presqu'île basse, entourée de marais, se succèdent les deux villes de Menzaleh et de Matarieh, peuplées de pêcheurs misérables, que leur type démontre, d'après Mariette, être les descendants des Hyksos. Le profit de la pêche est presque entièrement accaparé par les cheikh de Matarieh : quelques-uns de ces personnages sont millionnaires[1].

Damiette ou Doumiât, qui donne son nom au Nil oriental, est restée la plus grande ville de ses bords. Toutefois elle n'est pas située au même endroit que la Tamiathis des Grecs. Celle-ci se trouvait tout près de la bouche fluviale, sur la rive occidentale ; mais immédiatement après le siège infructueux tenté par Louis IX, le sultan Bibars la fit démolir et transporta les habitants à une dizaine de kilomètres en amont, dans un endroit moins accessible aux navires, près d'un coude brusque du fleuve facile à défendre contre une escadre. La Damiette nouvelle fabrique des étoffes diverses et fait un assez grand commerce de riz, de sel, de poissons, et les petits caboteurs de la Syrie, de l'Asie Mineure, de la mer Égée, viennent y chercher des vivres en échange de marchandises diverses[2]; mais l'entrée du port est dangereuse; quelquefois les vagues empêchent pendant des journées entières les navires de pénétrer dans le fleuve. La grande mosquée de Damiette, bâtie par Amrou et remarquable par la richesse et la variété de ses marbres, doit la célébrité exceptionnelle dont elle jouit à sa colonne « miraculeuse » couverte de sang coagulé et de bave desséchée; d'après la tradition, tous les malades qui viennent avec foi en lécher la pierre jusqu'à ce que le sang découle de leur langue, peuvent être assurés de leur guérison. Toutefois l'histoire récente de Damiette prouve suffisamment que pour éviter les épidémies il eût mieux valu se débarrasser des immondices qui encombrent les rues de la cité. Au sud-ouest de la ville, dans la plaine souvent inondée qui s'étend vers le lac de Bourlos, se trouve un autre « lieu de miracles », mais accomplis par une sainte chrétienne et non par des hadji musulmans : c'est le couvent copte de Setti-Damiana ou « Notre-Dame Damienne ».

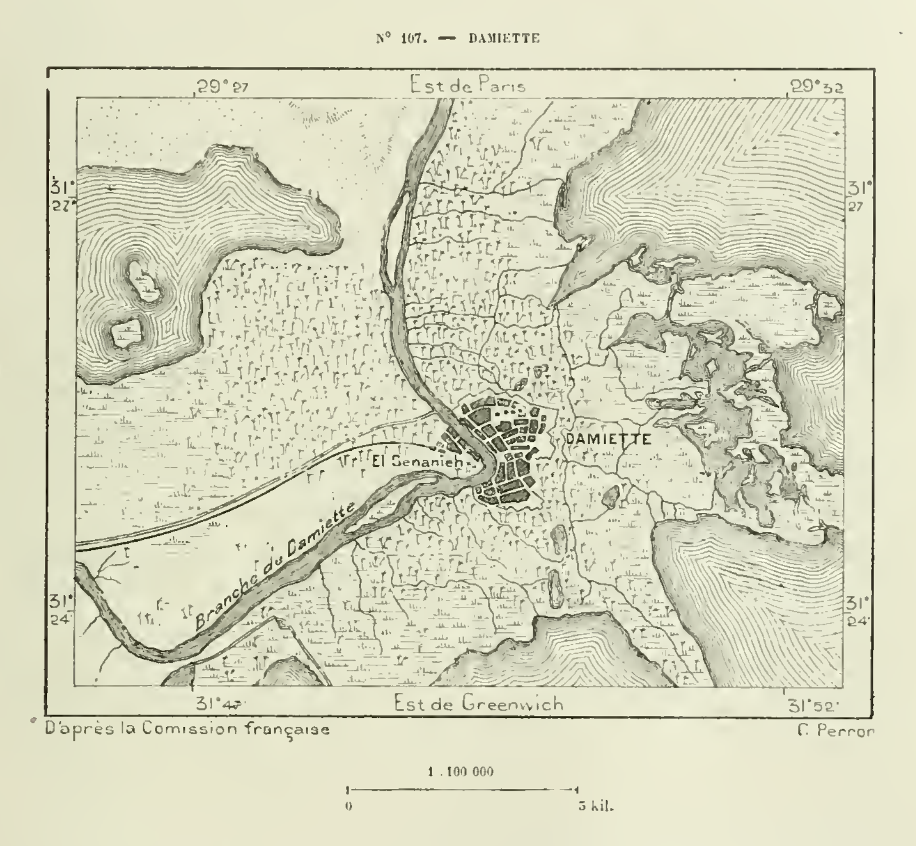
[1] Amici, *L'Égypte ancienne et moderne.*

[2] Mouvement du port de Damiette, en 1880, d'après Amici :

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| Entrées. . . . . . . . . . . . . | 1198 navires, | jaugeant | 85 215 | tonnes |
| Sorties. . . . . . . . . . . . . . | 1176 | » | 79 996 | » |
| Ensemble. . . . . . . . . . . | 2374 navires, | jaugeant | 165 211 | tonnes. |

Dans la partie du delta comprise entre les deux branches de Damiette et de Rosette, quelques villes commerçantes sont éparses au milieu des canaux et des fossés d'irrigation : Menouf, qui donne son nom au grand canal ou raya Menoufieh et où l'on a trouvé les débris d'une « pierre trilingue »; Chibîn el-Kôm, située sur un bahr dont les eaux sinueuses vont se déverser dans le lac de Bourlos; Tantah, peuplée de marchands; Mahallet el-Kebir ou « Ville Grande », qui possédait jadis le monopole de la fabrication des

N° 107. — DAMIETTE




soieries égyptiennes et dont les quartiers dispersés sont entourés de champs de cotonniers. Tantah, capitale de la province de Garbieh, est, de toutes les villes du delta, celle qui occupe la portion la plus centrale; elle est précisément à moitié route entre Alexandrie et le Caire, de même qu'entre la branche de Rosette et celle de Damiette; canaux, chemins et voies ferrées viennent s'y croiser : telles sont les causes qui, avec la réputation de la mosquée de Seïd el-Badawi, le plus grand saint musulman de l'Égypte, expliquent l'importance considérable des trois foires annuelles de Tantah; aux yeux des pèlerins, la mare qui reçoit les immondices de la mosquée rivalise de vertus curatives avec la colonne de Damiette. Pour

la population, Tantah dispute à Damiette le troisième rang parmi les cités de l'Égypte. Elle possède une école, El-Ahmadi, qui occupe, après celle d'El-Azhar au Caire, le premier rang en Égypte parmi les écoles arabes ; on y comptait 4885 élèves en 1877[1].

La branche de Rosette, longée sur une moitié de son cours par un chemin de fer qui s'appuie sur les premiers renflements de la chaîne libyque, n'a qu'une ville importante sur ses bords, celle d'après laquelle on la désigne. Terraneh, peut-être l'ancienne Terenuthis, est l'entrepôt du natron recueilli dans les lacs salins du Ouâdi-Natroun, près du couvent de Saint-Macaire ; plus bas, Teïrieh, à l'issue de l'étroite avenue de cultures ménagée entre les rochers et la rive gauche du Nil, a succédé aussi à une ville ancienne dont on voit les débris dans une butte voisine, Tell el-Odameh ou « Tertre des Ossements ». Kafr el-Zaïat, où la voie ferrée d'Alexandrie au Caire traverse le fleuve sur un grand pont de fer de douze travées, n'a pas de ruines pharaoniques dans les alentours, mais à une vingtaine de kilomètres en aval, sur la même rive orientale du Nil de Rosette, se trouvent les grandes ruines de Sâ, la Saïs des Grecs, appelées maintenant Sa el-Hagar par les fellâhîn. Sâ, qui était la capitale de l'Égypte lorsque Cambyse envahit la contrée, est peut-être une des villes vers lesquelles l'humanité doit regarder avec piété filiale, car c'est de là, suivant la légende, que partirent les colons qui fondèrent Athènes, apportant avec eux l'image de la déesse Neïth, qui devint l'Athéné des Grecs et la Minerve des Romains ; de là vinrent les Danaïdes, assidues au labeur ingrat de la culture sur les terres stériles d'Argos, si différentes des campagnes natales, inondées par le Nil. Des anciens temples de Saïs il ne reste guère que des décombres, et ses nécropoles ne livrent plus que de rares objets ; mais l'enceinte, d'un pourtour de plus de 2 kilomètres, étonne encore par ses énormes dimensions : elle a 25 mètres de haut et plus de 16 mètres d'épaisseur. L'ancien lac sacré n'est plus qu'un marais.

En aval de Dessouk, où une voie ferrée traverse le fleuve et dont les foires ne sont dépassées en animation que par celles de Tantah, la ville charmante de Fouah ou de la « Garance », aux nombreux minarets, est située sur la rive droite du Nil, presque en face de l'entrée du grand canal navigable de Mahmoudieh, qui se dirige vers Alexandrie. Fouah, qui fut la rivale du Caire au quatorzième siècle, n'a plus les cultures qui lui ont donné son nom, mais elle a quelque industrie pour la fabrication des tarbouch. Actuellement, Fouah le cède en importance à Rechid ou

[1] Fed. Bonola. *Notes manuscrites.*

Rosette, la capitale de la province, située sur la rive gauche du fleuve, à une quinzaine de kilomètres en amont de l'embouchure. Rechid, ville arabe fondée au neuvième siècle, eut comme Fouah une période prospère : au dernier siècle, son port était le plus fréquenté de l'Égypte et de toutes les échelles du Levant les navires de cabotage venaient y charger du riz, qui est encore la principale denrée d'exportation de la contrée[1]. La ville est entourée de magnifiques jardins au milieu desquels on a souvent trouvé des débris de constructions antiques : presque chaque maison de Rosette est ornée de quelque fragment de colonne, marbre, porphyre ou granit. La fameuse « pierre de Rosette », qui devint le point de départ des plus importantes découvertes en linguistique et en histoire, grâce à la science divinatrice de Champollion, a été trouvée en 1799 par l'ingénieur Bouchard, de l'expédition d'Égypte, à quelque distance au nord de la ville, là où s'élève le fort Julien. Cette précieuse inscription trilingue, en l'honneur du « Fils du Soleil, Ptolémée immortel », a été cédée aux Anglais par capitulation et déposée au Musée Britannique. Lorsque les eaux du fleuve sont basses, il arrive parfois que la mer afflue dans la bouche de Rosette jusqu'en amont de la ville, et les habitants doivent se contenter de l'eau saumâtre que l'on trouve dans les flaques.

A l'ouest du Nil de Rosette, tout l'angle nord-occidental du delta est arrosé par des eaux dérivées de cette branche du fleuve : le canal de Mariout, celui d'Abou-Dibab, la fosse de Damanhour, le Mahmoudieh et leurs innombrables filioles parcourent cette plaine et vont s'égoutter dans le lac de Mariout et d'Edkou. Damanhour, groupe de bourgades nombreuses, est la capitale de cette région de cultures où les cheminées des usines à égrener le coton ne sont pas moins nombreuses que les minarets. Entre Damanhour et Alexandrie, un isthme étroit réunit les termes du delta au cordon littoral, et route, chemin de fer et canal sont de part et d'autre protégés par des levées contre les eaux du lac d'Aboukir et celles du Mariout. Ce passage est la porte de l'Égypte ; aussi, lors de la récente insurrection de l'armée, Arabi-pacha avait-il fermé cette entrée du delta en barrant la route d'une rive à l'autre par les lignes de Kafr-douar : au lieu de la forcer, le général anglais préféra d'embarquer soudain son armée pour la faire entrer par une porte opposée, celle du Ouâdi-Toumilât.

Au nord de l'isthme de Kafr-douar, un autre cordon de terres étroites,

[1] Mouvement commercial de Rosette en 1880, d'après Amici :

| | | | |
|---|---|---|---|
| Entrées. . . . . . . . . . . . . | 758 navires, jaugeant | 20 124 tonnes. |
| Sorties. . . . . . . . . . . . . | 726 | » | 19 717 » |
| Ensemble. . . . . . . . . . | 1464 navires, jaugeant | 39 841 tonnes. |

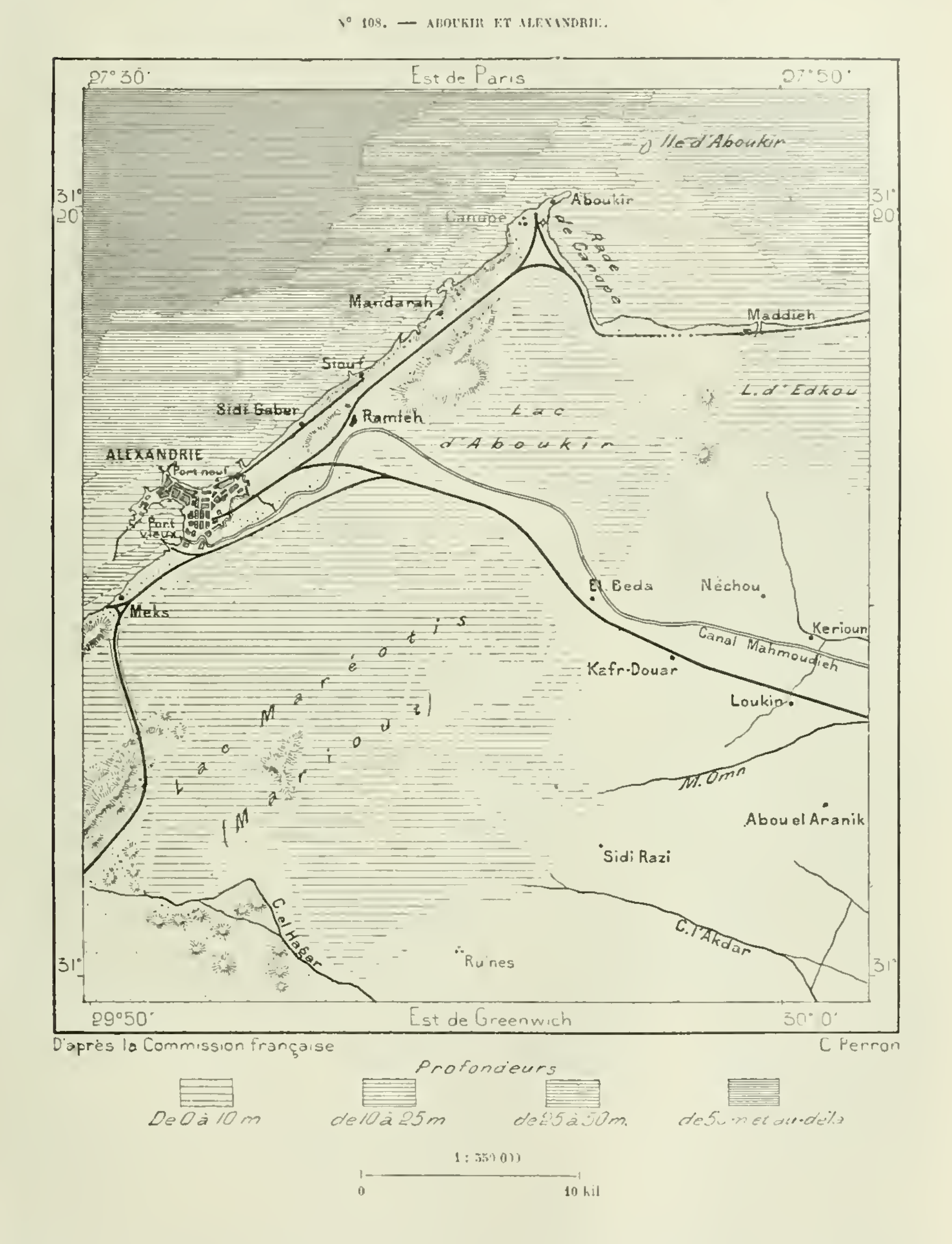
que les eaux assiègent des deux côtés, et qu'utilise également un chemin de fer, unit Rosette à la péninsule d'Alexandrie en passant par la petite ville d'Edkou (Edkò), environnée de dunes. A l'issue du lac d'Aboukir, le Maadieh, c'est-à-dire le « Gué » ou « Passage », rappelle le cours de l'ancienne branche Canopique du Nil, la plus occidentale des sept diramations du fleuve. Canope, qui donna son nom à la bouche fluviale, n'a laissé que des ruines incertaines sur un sol souvent remanié par les eaux. Dans toute la partie du cordon littoral voisine de la brèche de Maadieh les sables recouvrent les restes de constructions antiques : des villages, Mandarah, Aboukir, sont partiellement bâtis de ces matériaux. Aboukir, située au bord de la baie du même nom, probablement à l'endroit où se trouvaient Zephyrion et le temple d'Arsinoé Aphrodite, est un petit port assez actif, mais bien plus célèbre par les souvenirs de l'histoire que par son trafic. C'est devant Aboukir que Nelson anéantit en 1798 la flotte française et coupa ainsi toute communication entre les conquérants de l'Égypte et leur mère patrie. Une année plus tard, Bonaparte détruisit dans la péninsule d'Aboukir une armée turque, à peine débarquée.

Alexandrie, l'une des grandes cités commerciales du monde et la deuxième ville de l'Égypte et de l'Afrique entière par le nombre des habitants, est aussi l'une des plus remarquables par l'originalité de sa forme, d'ailleurs bien changée depuis l'époque où le conquérant macédonien, il y a vingt-deux siècles, donna au bourg de Rhacôtis le nom fameux que la ville a porté depuis. En cet endroit de la côte, le cordon littoral rocheux qui se prolonge du sud-ouest au nord-est a été rompu par deux brèches : et ainsi se forma une île à l'abri de laquelle mouillaient les navires des Phéniciens et des Grecs : c'était l'île de Pharos, déjà mentionnée dans Homère. Lorsque Dinocrate construisit la ville d'Alexandre, il ne dressa les temples et les palais que sur la rive continentale qui s'avançait en pointe dans la direction de l'île, éloignée de 1400 mètres environ ; mais un des premiers Lagides, Ptolémée Soter, réunit l'île à la terre ferme par une digue, dite des « Sept-Stades », à travers laquelle deux canaux entretenaient la communication entre les deux moitiés de la baie, désormais partagée en deux ports. Le canal s'est graduellement oblitéré et la chaussée s'est élargie, sans doute par l'effet des atterrissements marins et surtout par le délestage des navires grecs et italiens qui, pendant tout le moyen âge, venaient, lestés de pierres, dans le port d'Alexandrie[1] : de nos jours, l'Heptastade est transformé en une bande de terrain d'une largeur de

[1] Mariette ; — Ernest Desjardins, *Notes manuscrites*.

1200 mètres qui rejoint l'emplacement de la ville antique à la partie nord-orientale de l'ancien Pharos : c'est là que se trouve aujourd'hui la « ville

N° 108. — ABOUKIR ET ALEXANDRIE.




turque », dédale de ruelles inégales et tortueuses, percé de quelques larges avenues modernes. L'île, devenue presqu'île, est elle-même couverte de constructions, maisons particulières, casernes, entrepôts et palais. A l'extrémité sud-occidentale se dresse la grosse tour du phare moderne, qui

succède à la « merveille du monde », le célèbre Pharos de Ptolémée Philadelphe, monument de marbre blanc en forme de pyramide à degrés, élevé jadis à l'autre bout de l'île : Masoudi, qui vit encore les ruines du monument, dit que sa hauteur était de « quatre cents coudées » ; d'après Mahmoud-bey, il aurait eu plus de 110 mètres. On n'en voit plus de vestiges ; son emplacement même a été rongé par les flots, et le fort qui en porte le nom n'en a point employé les matériaux ; il n'en reste plus que le nom, appliqué désormais à tous les luminaires des rivages marins.

Tandis que les alluvions apportées par le flot formaient l'isthme de l'Heptastade, exhaussé plus tard par les décombres d'une ville maintes fois détruite et rebâtie, les autres parties du rivage paraissent s'être affaissées pendant la période historique : chemins, quais, anciennes carrières, tombeaux creusés dans les berges du littoral voisin, de même que les excavations connues sous le nom de « Bains de Cléopâtre », sont constamment envahis par les vagues, même lorsque la mer est au plus bas. Malgré de grands travaux, les ingénieurs employés par Mohammed-Ali n'ont pu réussir à dessécher le lac Mariout, que les Anglais ont créé en 1801, en ouvrant trois ou quatre brèches dans le cordon mitoyen qui limitait à l'ouest le lac d'Aboukir : le remplissage de la dépression dura 66 jours. Le bassin offre actuellement en certains endroits 2 mètres 40 centimètres de profondeur. Ce sera une œuvre difficile de récupérer pour l'agriculture ce territoire de 60 000 hectares, lacustre dans les fonds, marécageux sur les bords, où se trouvaient, dit-on, cent cinquante villages lorsque l'irruption des eaux fit d'Alexandrie une ville insulaire ; après l'extraction des eaux salines, il sera nécessaire de lessiver le sol en dirigeant successivement des branches du canal Mahmoudieh sur tous les fonds du bassin. Du temps de Strabon, le vin du Maréotis était un des plus exquis des bords de la Méditerranée. Un port avait été creusé dans ce lac pour toutes les denrées apportées de l'intérieur par les canaux du Nil ; de nos jours, le bassin n'est plus utilisé pour le commerce ; au lieu d'y pénétrer, le canal Mahmoudieh en longe la rive entre deux digues.

La « ville européenne », à l'est et au sud de la « ville turque », occupe à peu près l'emplacement de la cité bâtie par Dinocrate et les Lagides. Les rues droites et larges forment un ensemble régulier qui se continue au nord-est par des faubourgs modernes dont l'avenue principale est la route de Rosette, l'ancienne voie Canopique. Mais dans les limites de la cité moderne on ne voit plus aucun débris de l'antique Alexandrie. Tout ce qui en restait à la fin du siècle dernier, lorsque six mille habitants au plus se groupaient au milieu des décombres, a été démoli par les constructeurs




ALEXANDRIE. — VUE GÉNÉRALE.

Dessin de Taylor, d'après une photographie.

des nouveaux quartiers ; seulement on voit quelques fragments de sculptures dans les collections publiques et privées. On ne sait plus où se trouvait le Soma, le somptueux tombeau d'Alexandre ; on discute sur l'emplacement du fameux observatoire qu'habitèrent Ératosthène, Hipparque, Ptolémée ; on cherche les pierres du Muséum et la bibliothèque où professèrent Euclide et Érasistrate, que fréquentaient Théocrite, Aratus, Callimaque, Lucien, et où s'entassèrent jusqu'à sept cent mille volumes, brûlés

N° 109. — ALEXANDRIE.

D'après divers documents — C. Perron

Profondeurs

de 0 à 10m — de 10m et au-delà

1 : 75 000

0 — 2 kil.

pendant la guerre que César vint porter en Égypte. Une autre bibliothèque, non moins célèbre, se trouvait en dehors de la ville actuelle, à côté du temple de Sérapis ; mais on sait comment, à la fin du quatrième siècle de l'ère vulgaire, les moines égyptiens, forts de l'édit promulgué par Théodose, procédèrent, dans Alexandrie et dans toute l'Égypte, à la destruction des temples, au renversement des statues, à l'incendie de tous les papyrus, de tous les trésors d'art légués par l'antiquité. Ainsi périt la bibliothèque où avaient été précieusement recueillies toutes les œuvres

de la science et de la poésie helléniques. Sur la colline, où le Sérapéum n'a laissé que d'informes débris, un pilier solitaire, haut de 30 mètres, se dresse comme un monument funèbre: c'est la colonne dite « de Pompée », quoiqu'elle ait été sinon élevée, du moins restaurée en l'honneur de Dioclétien : il est probable qu'elle faisait partie du Sérapéum[1]; le chapiteau en est creux, soit qu'on l'ait fouillé pour recevoir la base d'une statue, soit qu'aux temps chrétiens on y ait ménagé une chambre pour servir d'asile à quelque stylite[2]. Au nord-est de la ville, près de la plage, un obélisque de granit rose appelé d'ordinaire « aiguille de Cléopâtre », quoiqu'il ait été transporté d'Héliopolis et dressé à Alexandrie sous le règne d'Auguste, indiquait aussi la proximité d'anciennes ruines : il a été donné à la municipalité de New-York et placé dans le Central-Park : le Nouveau Monde veut aussi avoir sa part des monuments égyptiens. Une autre aiguille, qui était à demi enfoncée dans le sable, a été transportée à Londres, où elle domine les nouveaux quais de granit, sur la rive gauche de la Tamise.

La statue équestre de Mohammed-Ali, sur la longue place « des Consuls », au centre de la ville « européenne », est une pauvre compensation pour toutes les œuvres d'art que l'on a méchamment brisées. Encore a-t-elle été menacée en 1882 par les boulets des Anglais qui foudroyaient la ville, démolissaient le fort Cafarelli, bâti sur un monticule au centre d'Alexandrie, allumaient partout l'incendie, que les pillards prirent soin d'entretenir pendant la nuit qui suivit le bombardement. Les quartiers de la cité qui furent jadis les plus somptueux présentent encore, deux années après la catastrophe, un aspect lamentable : les moellons, débris des maisons ruinées, ont été empilés de chaque côté des rues en énormes amas d'où l'âcre poussière de chaux s'élève en tourbillons ; en maints endroits, où l'œuvre de destruction a été complète, on se croirait non dans une cité, mais dans une carrière. L'état d'incertitude anxieuse dans laquelle vit la population commerçante d'Alexandrie, et la ruine de la plupart des propriétaires, qui attendent vainement les indemnités promises, ont arrêté jusqu'à maintenant les travaux de restauration. Les dalles des trottoirs et les pavés d'Alexandrie ont été importés d'Europe.

C'est à Alexandrie, et non au Caire, qu'a été fondé le principal établissement scientifique de la vallée du Nil, l'Institut égyptien : il semble qu'on ait ainsi voulu renouer les traditions ; on s'est rappelé qu'Alexandrie fut jadis le « cerveau de l'humanité » et que là se fonda, avec Plotin, Proclus,

[1] Ampère, *Voyage en Égypte et en Nubie.*
[2] Charles Blanc. *Voyage de la haute Égypte.*

Porphyre, Jamblique, l'école d'Alexandrie; grâce à elle, se fit, entre les Orientaux et les Occidentaux, entre les Indes, l'Égypte et la Grèce, cette alliance des mythes et des idées d'où naquirent les philosophies et les religions modernes. Mais la ville égyptienne n'a pas recouvré sa gloire comme ville des sciences et des lettres; elle est avant tout une cité commerçante. Plus du tiers des échanges de l'Égypte avec le reste du monde se fait par Alexandrie; avant que le canal de Suez ne fût ouvert, elle possédait le monopole de la navigation avec l'Occident[1]; en 1866, année de sa plus grande prospérité, qu'avait causée par contre-coup la guerre civile américaine, ses exportations s'élevèrent à près d'un demi-milliard de francs. Le port nord-oriental, appelé à tort le « Port Neuf », quoiqu'on n'y ait point fait de travaux d'aménagement, est sans profondeur et n'est fréquenté que par les barques; au siècle dernier, les bâtiments appartenant à des chrétiens étaient obligés d'y jeter l'ancre. Le port sud-oriental ou « Port Vieux », l'Eunostos des anciens, c'est-à-dire le havre du « Bon retour », est celui que doivent utiliser les navires d'un fort tirant d'eau; malheureusement, il est d'une entrée difficile : les passes sont tortueuses et bordées de récifs, et les gros bâtiments ne peuvent s'y aventurer sans pilote; quand la levée des vagues est un peu forte, les petits navires même ont à craindre de toucher le fond. Mais à l'intérieur du môle qui continue au sud-ouest le cordon littoral de la péninsule du Phare, les navires trouvent un abri sûr et un mouillage très étendu; la surface d'ancrage dans le port et l'avant-port n'a pas moins de 420 hectares, avec une profondeur normale de huit mètres et demi à dix mètres. Le canal Mahmoudieh, qui débouche dans le port, devrait servir et sert parfois, avec la voie ferrée, d'intermédiaire aux échanges d'Alexandrie et de la vallée du Nil. Mais l'eau du canal, d'ailleurs impure, est employée surtout à l'alimentation d'Alexandrie et à l'arrosement des campagnes riveraines; il est arrivé que le canal a été complètement asséché, laissant les bateaux échoués dans la vase. L'industrie de la ville elle-même ne contribue que

[1] Mouvement de la navigation dans le port d'Alexandrie en 1880, d'après Amici.

Entrées, 3305 navires, jaugeant 1 292 296 tonnes.
Sorties, 3250 » » 1 303 827 »

Ensemble, 6555 navires, jaugeant 2 596 123 tonnes,
soit 37 p. 100 de la navigation totale des ports égyptiens.

| | |
|---|---|
| Valeur moyenne des importations | 125 000 000 francs. |
| » » exportations | 325 000 000 » |
| Ensemble des échanges | 450 000 000 francs. |

Mouvement de la navigation en 1881 : 7363 navires, jaugeant 2 677 414 tonnes

pour une faible part à l'ensemble du trafic, par ses nattes de joncs et de palmes, ses essences de fleurs, ses tissus de coton et de soie.

Alexandrie, comme toutes les autres grandes villes, se complète par des

N° 110. — ALEXANDRIE ET LE LAC MARIOUT.

D'après divers documents — C. Perron

Profondeurs

De 0 à 10 m — de 10 à 25 m — de 25 à 50 m — de 50 m et au-delà

1 : 280 000

0 — 10 kil.

jardins de plaisance et des faubourgs de villas. Au sud, le long du canal et des fortifications, des avenues de palmiers, des groupes de bananiers, de mimeuses, de multipliants entourent les maisons de campagne ; au nord-est, Nicopolis, bâtie par Auguste en souvenir de la bataille d'Actium, est devenue Ramleh, c'est-à-dire le « Sable » : ce n'est plus, comme au siècle

dernier, une dune mobile, mais une agglomération de palais et de cassines, de villas et d'auberges, de maisons de toutes les formes et de tous les styles, peintes de toutes les couleurs et parsemées sans ordre en vue de la mer. Au sud, sur le cordon littoral, s'élève le château de Meks, dominant à la fois la plage, le lac de Mariout et le port d'Alexandrie : des rochers calcaires de cette côte ont été extraits les matériaux de construction pour la grande ville et les jetées du port. Au delà de Meks, il n'y a plus que des groupes de cabanes, des hameaux de pêcheurs et des ruines d'anciennes villes : le désert commence là où l'on cesse d'entendre les rumeurs de la cité.

A l'ouest des marais et du cordon littoral de Meks, le village d'Abousir rappelle la cité de Taposiris. Au delà, des chaînons de collines, fragments séparés du plateau qui s'étend au sud vers l'oasis de Siouah, se succèdent de distance en distance au bord de la mer ; les deux promontoires appelés Katabathmus par les anciens ont moins de 250 mètres de hauteur. Le village de Moudar est le seul de cette côte presque déserte, jadis parsemée de villes, qui se prolonge à l'ouest vers la Cyrénaïque : c'est le principal lieu d'étape des caravane entre Alexandrie et l'oasis de Siouah[1].

On sait que les ressources de l'Égypte lui viennent presque uniquement

[1] Villes de l'Égypte ayant plus de 10 000 habitants, et quelques autres villes de moindre population, d'après le recensement de 1882 :

| | | | |
|---|---|---|---|
| Le Caire | 374 838 hab. | Samanoud | 11 557 hab. |
| Alexandrie | 213 010 » | Gizeh | 11 410 » |
| Damiette | 34 044 » | Mit Ghamr | 11 225 » |
| Tantah | 33 750 » | Ziftah | 11 140 » |
| Assiout | 31 575 » | Suez | 10 919 » |
| Mahallet el-Kebir | 29 908 » | Mellaweh | 10 777 » |
| Mansourah | 26 942 » | Aboutig | 10 772 » |
| Medinet el-Fayoum | 25 799 » | Beni-Souef | 10 085 » |
| Damanhour | 25 553 » | Fouah | 9 905 » |
| Zagazig | 19 815 » | Esneh | 9 422 » |
| Akhmin | 18 777 » | Sohag | 8 774 » |
| Rosette | 16 666 » | Kalioub | 8 636 » |
| Port-Saïd | 16 560 » | Menzaleh | 8 450 » |
| Menouf | 16 281 » | Benha-l'Assal | 8 354 » |
| Chibin el-Kôm | 16 250 » | Dessouk | 7 677 » |
| Minieh | 15 900 » | Belbeis | 7 509 » |
| Keneh | 15 402 » | Ramleh | 4 342 » |
| Sanhourès | 15 392 » | Khargeh | 3 787 » |
| Girgeh | 15 279 » | Kasr-Dakhel | 3 559 » |
| Tahtah | 13 789 » | Ismaïlia | 3 364 » |
| Manfalout | 13 254 » | Aboukir | 2 530 » |

El-Arich . . . . . . . . . . 2 430 hab.

de son agriculture, comme aux temps anciens où vaches maigres et vaches grasses représentaient symboliquement la misère ou la fortune de la nation. Le sol alluvial, d'une profondeur moyenne d'environ 10 mètres, pourrait être d'une grande fécondité, mais il est nécessaire d'en renouveler la force par des engrais, et en maints endroits elle se sature de sel et de nitre quand elle n'est pas régulièrement lessivée par des eaux abondantes [1]. Dans l'ensemble, la culture du sol est encore dans un état tout rudimentaire : le froment de la vallée du Nil, mal récolté, est toujours chargé de terre et tellement saturé de sel que la conservation en devient difficile; à peine engrangé, il devient la proie des charançons. Les semences du lin sont mélangées au moins d'un cinquième de graines étrangères; l'indigo est brûlé et terreux; l'essence de pavot est fraudée de suc de laitue; à la fibre de coton se mêlent des impuretés de toute espèce[2]. Les champs des fellâhîn n'ont guère d'autres bouquets que ceux des palmiers, et les produits des arbres à fruits européens sont d'ordinaire assez médiocres : l'arbre par excellence est toujours le dattier, qui donne en moyenne un revenu annuel d'une vingtaine de francs[3]. Les animaux de ferme sont mal soignés et les éleveurs égyptiens n'ont à se glorifier que de leurs belles races d'ânes, surtout de leurs grands baudets blancs, que l'on dit être originaires du Yemen. Froment, orge, dourrah, lentilles, pois, haricots, lupins, safran, trèfle, chanvre, pavots, melons, légumes divers croissent toujours dans les champs du fellâh, mais d'autres plantes que ne connurent pas les anciens Égyptiens ont été introduites dans les rotations annuelles : indigo, tabac, maïs, riz, canne à sucre, mûrier, cotonnier. Le progrès se fait surtout par une révolution dans le mode de culture. Aux plantes cultivées dans les siècles passés il s'en est ajouté de nouvelles, de même que l'irrigation artificielle complète maintenant l'irrigation naturelle et que les machines à vapeur suppléent à l'œuvre des charrues primitives, telles que les figurent les bas-reliefs des hypogées, ou des simples bâtons pointus, comme on en voit encore dans le Darfour et même en Égypte, dans le voisinage de Kôm-Ombo[4]. Dans les bonnes années, la récolte des céréales est de 14 à 15 millions d'hectolitres, dont 5 à 6 millions pour le froment, 4 millions pour l'orge, 5 millions pour le maïs; on exporte aussi du riz et des lentilles.

La canne à sucre est surtout cultivée dans la haute Égypte et dans le

Russegger; — Mackenzie Wallace.

[2] John Ninet, *Revue des Deux Mondes*, déc. 1875.

[3] Dattiers de l'Égypte en 1875 : 5 000 000. Produit annuel : 100 000 à 120 000 tonnes de dattes.

[4] G. Maspero, *Notes manuscrites*.

Fayoum, sur les grands domaines princiers, les énormes capitaux nécessaires à l'établissement des usines avec leurs « obélisques fumants » n'étant à la disposition que du souverain ou de puissantes compagnies[1]. Le cotonnier a pris sa place dans les champs des fellâhîn, grâce à l'entremise des Grecs, qui achètent la fibre et la nettoient dans leurs petites usines de village ; mais aux travailleurs égyptiens ne se mêle pas un seul étranger : le bas prix de la main-d'œuvre empêchera toujours que des colonies d'agriculteurs européens se fondent en Égypte : les immigrants d'Europe ne peuvent s'établir que dans les villes. Introduit en Égypte sous le règne de Mohammed-Ali, surtout par les efforts du Français Jumel, le cotonnier prit graduellement, sous le nom de *mako*, une certaine importance dans le commerce de l'Égypte. Mais lorsque la guerre civile des États-Unis priva les industriels de leurs approvisionnements ordinaires de coton, tous les efforts des agriculteurs égyptiens se portèrent sur la production de la précieuse denrée, et c'est par milliards que se payèrent les exportations d'Alexandrie. A la période d'extrême prospérité commerciale succédèrent les faillites : la culture du cotonnier cessa d'envahir les campagnes au détriment des céréales, mais elle est restée la première de toutes par la valeur marchande de ses produits. Même la graine de coton, jadis sans emploi, a pris une importance économique fort considérable[2]. L'huile qui en découle sous la pression des machines n'est pas utilisée uniquement par le fellâh, qui en prépare ses aliments, elle est employée aussi à frauder les huiles qui se consomment en Europe : les usines de Douvres seules importent, pour la fabrication de ces huiles comestibles ou à savon, des cargaisons entières de navires[3].

Au commencement du siècle, les explorateurs qui accompagnaient l'expédition française évaluaient à 24 000 kilomètres carrés la superficie du sol cultivable de l'Égypte. Actuellement la région des cultures s'est augmentée d'un cinquième environ, grâce à l'extension du réseau des fosses et

[1] Superficie des terrains cultivés en canne à sucre en 1880 :
15 500 hectares. Produit : 46 750 tonnes. Valeur de la récolte : 23 575 000 francs.

[2] Production du coton égyptien en 1820 : 2 tonnes.

| | | | |
|---|---|---|---|
| Production du coton égyptien en | 1820 : | 2 | tonnes. |
| » » | 1831 : | 8 400 | » |
| » » | 1851 : | 17 500 | » |
| » » | 1865 : | 111 561 | » |
| » » | 1882 : | 122 575 | » |

Surface cultivée en cotonniers : 500 000 hectares.

| | |
|---|---|
| Valeur de la fibre en 1883 . . . . . . . . | 169 000 000 francs. |
| » graine » . . . . . . . . . . | 29 100 000 » |
| Ensemble. . . . . . . | 198 100 000 francs |

Valeur de l'exportation en 1866 : 402 000 000 francs.

[3] John Ninet, mémoire cité.

rigoles d'arrosement; mais il reste à conquérir au labour plus d'un tiers du delta par le dessèchement des marais et un meilleur emploi de l'eau d'irrigation. Presque toute la zone du littoral, du lac Marioul au lac Menzaleh, est occupée par des eaux marécageuses et saumâtres ou même salines; des dunes nues s'élèvent entre les marais, et tout le long des lacs, du désert arabique au désert libyque, s'étend une bande de terrains d'une largeur moyenne de 30 à 35 kilomètres, le Berari, dont le sol, à peine émergé, n'est soumis à la culture qu'en de rares îlots. L'état actuel de cette région du delta est le même que celui de la Camargue française, quoique les ruines de cités, éparses sur les buttes, témoignent d'une période antérieure pendant laquelle les terres, désertes aujourd'hui, portaient une population nombreuse de cultivateurs. Sur le cordon littoral, au milieu des sables, on est étonné de rencontrer en certains endroits des villages entourés de dattiers, de vignes et de jardins. Il est donc possible de cultiver le sable même, mais l'aménagement en est très pénible. Il faut creuser l'arène assez profondément pour que les racines des plantes y trouvent l'humidité nécessaire, mais en prenant bien garde de ne pas descendre trop bas, ce qui ferait pourrir les fibres végétales; en outre, les trous doivent être entourés de palissades, pour que le sable des dunes ne vienne pas les combler. On retire de ces jardins creux des melons, des pastèques, des figues, des fruits de toute espèce, meilleurs que ceux des autres parties de l'Égypte[1]. A l'embouchure du Guadalquivir, les dunes de Sanlucar de Barrameda sont cultivées de la même manière : il est probable que des immigrants de l'Égypte auront enseigné aux Andalous l'art de disposer ainsi leurs *navasos*.

La question la plus importante pour l'avenir de l'agriculture égyptienne est celle de l'irrigation. Les eaux du Nil, qui seraient si utiles pour la transformation des déserts en terrains de culture, ne devraient plus se perdre dans la mer. Depuis le commencement du siècle, on a beaucoup fait pour atteindre ce résultat; le réseau des canaux s'est accru : des fosses nili, où l'eau du fleuve n'entrait que pendant la période des crues, ont été changées en canaux sefi, qui répartissent pendant toute l'année le liquide nourricier; aux modestes appareils de puisage et aux manèges se sont ajoutées les puissantes machines à vapeur pour l'élévation de l'eau d'arrosage[2]. L'œuvre

[1] Girard, *Description de l'Égypte*; — Mackenzie Wallace, *Egypt and the Egyptians*.

[2]

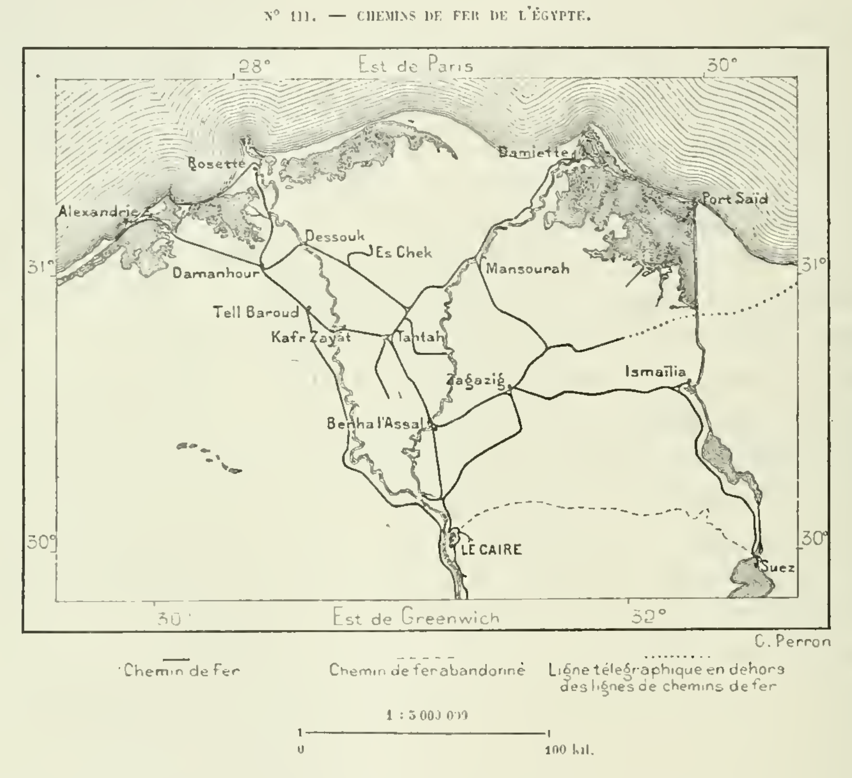
| | | |
|---|---|---|
| Canaux nili en 1880 | 13 440 | kilomètres. |
| » sefi » | 3 330 | » |
| Pompes à vapeur | 500 | » |
| Sakieh | 50 000 | » |
| Chadouf | 70 000 | » |

du barrage de Saadieh, on le sait, n'a pas complètement réussi, et ce n'est pas sans inquiétude que l'on entend parler d'autres travaux qui retiendraient les eaux en amont de la gorge de Silsileh : cet obstacle aurait pour conséquence de ruiner les terres qui se trouvent en amont jusque près d'Assouân et d'arrêter au passage des alluvions qui fertilisent maintenant les campagnes de l'aval[1]; en outre, on pourrait craindre que le retard des eaux dans les canaux dérivés n'en augmentât la salure, comme cela s'est déjà fait pour les canaux latéraux de Ramadi et d'Ibrahimieh, dont quelques terres, naguère fertiles, ont dû être abandonnées à cause de l'accroissement de la salinité; des plantations de sucre dans le Saïd et le Fayoum sont délaissées : la lessive du sol est insuffisante pour les débarrasser de leur sel[2].

De même que dans le domaine agricole, où l'on voit l'ancien mode de culture du temps des Pharaons se continuant sans modification à côté des procédés modernes importés de l'Europe occidentale, de même, à côté des métiers héréditaires légués par les anciens Rétou, et constitués en corps dont la routine est entretenue par les chefs, l'industrie égyptienne offre les procédés qu'ont introduits les conquérants arabes et syriens, et possède maintenant de puissantes manufactures dirigées par les ingénieurs occidentaux : partout se retrouve le contraste entre une Égypte pharaonique, immuable dans ses formes, et une Égypte nouvelle, appartenant au monde européen, si mobile dans son évolution. La principale industrie d'origine rétou est celle de la poterie, le limon du Nil et des ouâdi fournissant toujours en surabondance la matière première; sur les bords du Nil on voit des maisons entières construites en pots, remplaçant les briques[3]. Les industries apportées par les Arabes sont les mêmes qui se sont développées dans tous les autres pays musulmans : sellerie, cordonnerie, fabrication des tapis, chaudronnerie, damasquinerie, orfèvrerie. Quant au travail du fer, il est sans importance : c'est de l'étranger que viennent les outils de ce métal. L'Égypte n'a point de mines de fer, et dans les premiers temps elle ne connut d'autre minerai ferrugineux que celui des aérolithes. Le nom « matière du ciel », qu'ils employaient pour désigner le fer, semble prouver qu'ils se représentaient le firmament comme une voûte de métal dont quelques fragments se détachaient parfois pour tomber sur la terre[4].

[1] Georg Schweinfurth; — Bonola; — G. Maspero.
[2] Mackenzie Wallace, ouvrage cité; — Barois, *Notes manuscrites*.
[3] G. Rohlfs, *Drei Monate in der Libyschen Wüste*.
[4] Fr. Lenormant, *Premières Civilisations*.

Pour les relations commerciales, la vallée du Nil en est encore, sur les confins du désert, réduite à l'envoi périodique de caravanes qui reviennent seulement après des mois ou même le laps d'une année, tandis que sur le fleuve vont et viennent les bateaux à vapeur et que les campagnes sont traversées dans tous les sens par les locomotives : c'est par la vapeur maintenant que la plupart des pèlerins se font transporter au port de la




N° 111. — CHEMINS DE FER DE L'ÉGYPTE.

Mecque[1]. Le delta du Nil est une des contrées qui, proportionnellement à leur surface, mais non à la densité de la population, ont le réseau de voies ferrées le plus développé ; en outre, plus de mille kilomètres de canaux, sans compter les deux grandes branches du Nil, y sont ouverts à la navigation pendant toute l'année ; durant les hautes eaux, le réseau navigable offre une longueur au moins triple. De la tête du delta, le réseau de chemins de fer se prolonge sur la rive droite du Nil jusqu'à Siout, et pour les expéditions de ses troupes dans la Nubie, le dernier khédive avait fait construire plus avant d'autres lignes, que les Anglais se proposent de

[1] Bateaux à vapeur égyptiens sur le Nil : 40.
» » sur la mer Rouge et la Méditerranée : 16.
Ensemble de la flotte commerciale : 1500 navires. Barques du Nil : 10500.

continuer; en outre, chaque plantation de sucre dans la haute Égypte et le delta a son réseau de chemins de fer étroits. Parmi les projets de voies ferrées, il en est plusieurs qui doivent rattacher la vallée du Nil aux ports de la mer Rouge[1]. Le télégraphe a précédé le chemin de fer dans toutes les directions et traversait même le désert jusque dans les régions équatoriales[2]; mais le petit nombre de dépêches privées, de même que la faible proportion des lettres, moins d'une par habitant, prouve que les étrangers domiciliés en Égypte sont, en dehors des fonctionnaires, à peu près les seuls qui prennent part à l'envoi des correspondances[3].

Dans son ensemble, le commerce de l'Égypte est proportionnellement plus élevé que celui de plusieurs contrées d'Europe : par tête d'habitant, il représente presque la moitié de celui de la France; il est plus considérable par le mouvement relatif des navires dans les ports[4]. Même avant que la Grande-Bretagne eût pris possession de l'Égypte, elle occupait le premier rang dans l'intercourse de ses bâtiments; les pavillons austro-hongrois et français viennent ensuite par ordre d'importance, avant le pavillon de l'Égypte[5].

Le mouvement de l'éducation s'est accru, quoique la plupart des écoles

[1] Chemins de fer de l'Égypte en 1884, sans les voies agricoles de la daïrah : 1518 kilomètres.
» » » 2 000 kilomètres avec les voies agricoles.
Mouvement des voyageurs en 1879 : 2 172 668 ; en 1880 : 3 093 840.
» des marchandises » 5 250 000 tonnes.

[2] Longueur des lignes télégraphiques en Égypte et dans les possessions égyptiennes en 1878 : 7841 kilomètres.

[3]

| | | |
|---|---|---|
| Service extérieur : Lettres expédiées en 1883 | . . . . . | 2 407 000 |
| » Journaux et imprimés expédiés | . . . | 1 565 000 |
| » intérieur : Lettres | . . . . . . . . . . . . . | 4 196 715 |
| » » Journaux, etc. | . . . . . . . . . . . | 1 741 000 |
| Ensemble des années | . . . . . | 9 709 715 |

[4]

| | | |
|---|---|---|
| Importation de l'Égypte en 1883 | . . . . . . . . | 214 919 400 francs. |
| Exportation | . . . . . . . . . . . . . . . . | 307 747 150 » |
| Ensemble du commerce égyptien en 1883 | . . | 522 666 550 francs. |

Mouvement de la navigation en 1880 dans les ports de l'Égypte, non compris Massaouah, les ports de la Nubie et de la péninsule sinaïtique :

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| Entrées | . . . . . . . . . . . . | 8119 navires, | jaugeant | 3 102 772 tonnes. |
| Sorties | . . . . . . . . . . . . | 8040 » | » | 3 106 543 » |
| Ensemble | . . . . . . . . . | 16 159 navires, | jaugeant | 6 209 315 tonnes. |

(Amici-bey, *Statistique de la navigation dans les ports égyptiens.*)

[5] Part des diverses nations dans le commerce de l'Égypte en 1880, d'après Amici :

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| Grande-Bretagne . . . | 2556 navires, | 1 12 953 275 tonnes, | soit | 45,45 p. 100. |
| Austro-Hongrie. . . . | 744 » | 766 220 » | » | 11,79 » |
| France . . . . . . . | 492 » | 699 288 » | » | 10,76 » |
| Égypte.. . . . . . . | 7156 » | 590 442 » | » | 9,09 » |
| Italie. . . . . . . . | 515 » | 422 966 » | » | 6,51 » |
| Turquie, etc. . . . . | 4145 » | 412 777 » | » | 6,36 » |

soient encore de simples kouttâb, annexés aux mosquées ou aux fontaines, et que l'étude s'y borne à enseigner la lecture et la récitation du Coran[1]. Outre les écoles primaires, il existe quelques hautes écoles, où se font aussi des cours de mathématiques et de jurisprudence, comme dans l'université d'El-Azhar. Des écoles primaires sur le modèle européen ont été fondées depuis Mohammed-Ali; mais la plupart de ces établissements se sont fermés, et des écoles ouvertes par les diverses colonies européennes et des communautés religieuses les ont remplacées[2]. Le gouvernement égyptien a voulu imiter aussi les États d'Europe en fondant des écoles d'enseignement secondaire, supérieur et spécial; on trouve au Caire une école de médecine, des écoles polytechnique, de droit, des arts et métiers, de langues, d'arpentage et autres; toutefois la plupart des jeunes gens qui cherchent à s'instruire sérieusement dans les sciences vont poursuivre leurs études dans les écoles de l'Europe. La langue étrangère la plus connue en Égypte est le français[3], mais le nouveau gouvernement a réduit le budget de l'instruction publique en frappant surtout les professeurs français, afin de proscrire, dans un terme plus ou moins éloigné, l'emploi de leur langue dans les écoles civiles et militaires.

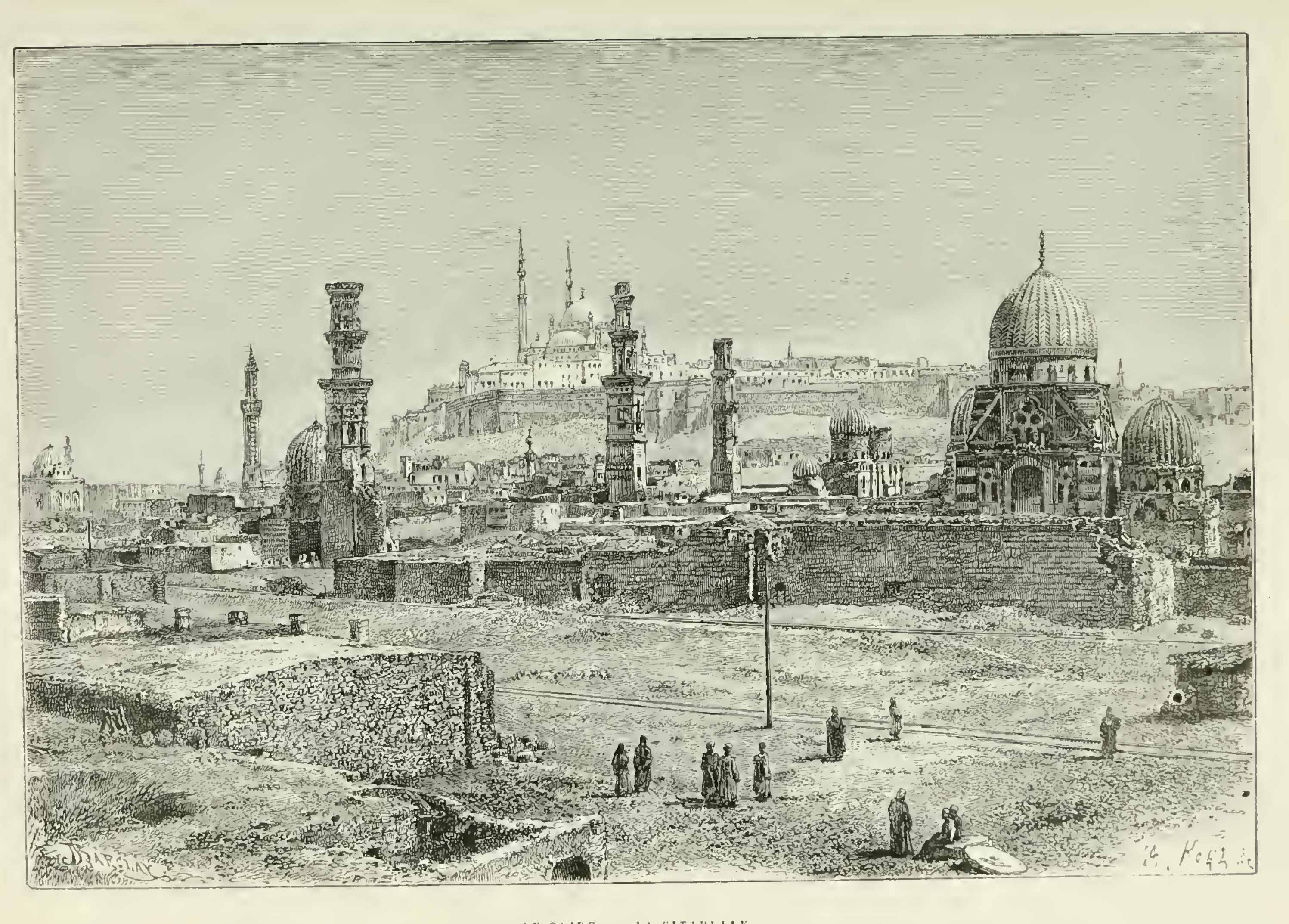
L'Égypte est un pays de despotisme: d'après la tradition politique, le peuple n'y a d'autre droit que celui de payer les impôts et d'obéir; mais par une singulière bizarrerie, causée par l'enchevêtrement de mille intrigues, les Égyptiens ne sauraient dire quels sont leurs maîtres. Il leur suffit de répéter le vieux proverbe arabe : « Le peuple est comme la graine de sésame : on l'écrase tant qu'il donne de l'huile[4]. » Officiellement, le souverain de l'Égypte est un prince de la famille de Mohammed-Ali, qui porte le titre de khédive, supérieur à celui de vice-roi, et le suzerain du pays est le sultan de Constantinople, au nom duquel les impôts sont prélevés et les monnaies frappées; il reçoit toujours un tribut de 18 millions de francs, comme si l'intervention de la Grande-Bretagne n'avait pas effacé jusqu'à l'ombre de son pouvoir; il perçoit en outre de 7 à 8 millions de

[1] Nombre des élèves en 1820 : 5 000
» » 1866 : 60 000
» » 1875 : 90 000
» » 1878 : 137 550 en 5370 kouttâb.

[2] Écoles étrangères en 1880 : 152.
Élèves : 12 247. — 7622 garçons, 4625 filles. — 6419 Égyptiens, 5828 étrangers.

[3] Journaux en 1879 : 29, dont 9 français, 7 arabes, 5 italiens, 3 grecs.

[4] Heinrich Stephan, *Das heutige Ægypten.*



LE CAIRE. — LA CITADELLE.

Dessin de Barclay, d'après une photographie

francs, provenant du monopole qui est accordé au tabac turc pour l'importation ; toutefois les trois quarts au moins des tabacs consommés dans le pays sont importés par contrebande, surtout par la frontière du désert. Naguère le dialecte officiel était le turc, idiome des maîtres, et non l'arabe, langue de presque tous les Égyptiens.

Mais le pouvoir n'est plus au sultan ; il appartient aux chrétiens d'Europe. Il y a quelques années, le *condominium* était exercé par la France et par l'Angleterre; leurs agents contrôlaient le budget, en disposaient même à leur gré, et de cette manière substituaient leur pouvoir à celui du khédive; par les tribunaux consulaires, devant lesquels, en vertu des « capitulations », étaient évoquées toutes les affaires litigieuses concernant à la fois des Européens et des indigènes, les nations d'Europe étaient plus maîtresses en Égypte que le gouvernement khédivial. Depuis la révolte de l'armée, qui se fit au cri de guerre : « L'Égypte aux Égyptiens! » mais qui eût eu pour résultat de la livrer à de nouveaux mamelouks de race indigène, non moins tyranniques et avides que les mamelouks d'autres races, Arabes, Circassiens, Arméniens, Soudaniens, la Grande-Bretagne est seule à exercer le contrôle. Les ministres qu'elle a nommés décident conformément à ses décrets, sans même se donner la peine de consulter le souverain officiel : il lui est enjoint de donner sa signature en échange de son traitement, et il n'a pas même le droit de mettre fin, par l'abdication, à son rôle peu honorable.

La situation politique de l'Égypte est d'autant moins nette que les Anglais, tout en exerçant le pouvoir, ne négligent aucune occasion d'affirmer leur ferme résolution de quitter le pays dans un délai rapproché et de rendre aux Égyptiens l'autonomie depuis si longtemps perdue. Il est vrai que les actes eux-mêmes tiennent un autre langage. Les Anglais, même des Anglo-Hindous, chrétiens et musulmans, arrivent par centaines pour occuper les places retirées aux anciens titulaires égyptiens ou étrangers non britanniques. Les allocations du budget, employées jadis en premier lieu à payer les prêteurs à gros intérêts, sont appliquées d'abord à subvenir aux traitements des nouveaux fonctionnaires; elles servent aussi, dans une certaine mesure, à payer les frais d'occupation de l'armée britannique ; mais pour ces énormes dépenses il a bien fallu puiser dans le trésor anglais : on a calculé que le transport des soldats de la reine dans le Soudan, en y comprenant les approvisionnements et les munitions, s'élèvera au moins à 25 000 francs par tête. Malgré les budgets officiels, qui donnent au commencement de chaque année le total des recettes comme supérieur à celui des dépenses, la situation financière paraît sans autre remède possible

que la faillite[1] : le moindre taux d'intérêt sur les emprunts qui ont été faits aux banquiers européens depuis 1870 est de 12 et demi pour cent, mais de nombreuses dettes ont été contractées à un taux deux fois plus onéreux[2], et dans l'espace de dix années la nation, qui croyait toujours son maître le plus riche des hommes, se trouva chargée d'une dette de près de trois milliards, de plus de 2000 francs par famille.

L'armée égyptienne, composée d'environ 3000 hommes, soit environ le cinquième de son ancien effectif, est réduite au rôle de simple corps de police, et l'on parle même de la supprimer complètement ; la conscription, sans être officiellement abolie, est tombée en désuétude. Tout le service militaire se fait maintenant par les soldats anglais, dont le nombre dépassait 13 500 hommes à la fin de 1884 ; même des constables spéciaux ont été introduits d'Angleterre. Officiellement la flotte comprendrait une dizaine de vapeurs, ayant environ 2000 hommes d'équipage.

Quant à la nation, elle aurait tort de compter sur l'autonomie promise : quoiqu'elle possède aussi sa constitution, rédigée en quarante-neuf articles, elle ne nomme point de délégués et n'est consultée sous aucune forme. L'assemblée de représentants convoquée annuellement sous le règne d'Ismaïl, pour donner son avis sur la répartition du budget, a cessé de se réunir. Il est certain néanmoins que le sentiment national s'accroît constamment en Égypte, quoique le pays soit devenu par la force partie intégrante du monde européen ; les maîtres étrangers auront de plus en plus à compter, non seulement avec la colonie des Européens du continent, mais aussi avec la population indigène, entraînée, elle aussi, dans le mouvement des idées modernes.

Le grand dignitaire de l'Islam pour les musulmans égyptiens est le cheik-el-Islam de Constantinople, et c'est par une dérogation complète aux traditions que le gouvernement anglais a modifié les lois du pays sans demander la sanction de ce chef des fidèles ; la principale autorité religieuse dans le pays même appartient au corps des docteurs dans l'université d'El-Azhar. L'église copte « jacobite » ou nationale est régie par le patriarche d'Alexandrie, qui, malgré son nom, réside toujours au Caire. Il est choisi parmi les moines, comme les patriarches de l'Église ortho-

[1] Budget égyptien en 1885 :

| | | |
|---|---|---|
| Recettes | 220 115 675 | francs. |
| Dépenses | 214 547 950 | » |
| Dette publique, y compris celle de la daïrah | 2 429 030 500 | » |
| » avec les dettes intérieures | 2 900 000 000 | » |
| Liste civile | 2 500 000 | » |

[2] Mac Coan, *Egypt as it is.*

doxe russe; quant aux prêtres, ils n'entrent dans les ordres que mariés; mais, devenus veufs, ils ne peuvent reprendre femme; de même, il est interdit de se remarier aux veuves des prêtres. Les coptes unis à l'église catholique romaine, d'ailleurs fort peu nombreux, n'ont point de patriarche; ils sont régis par un évêque sacré à Rome.

L'Égypte est divisée administrativement en provinces ou *moudirieh*, gouvernées par un préfet ou *moudir*, appelé *mohafez* dans les provinces qui se composent seulement d'une grande ville et de sa banlieue. Les moudirieh se subdivisent à leur tour en *markaz* ou *kism*, administrés par des *nazir*, et les kism en districts de troisième ordre, connus sous divers noms. Les moudir ou gouverneurs administrent leur province à la fois comme préfets, receveurs d'impôts et commandants militaires. Tous les autres dignitaires de la province sont sous leurs ordres directs, mais ils se déchargent de la plupart de leurs fonctions sur un *vekil* ou lieutenant et sur les scribes qui composent leur divan; les *kavas* et les troupes de police qui les entourent sont chargés de maintenir l'ordre dans la population des fellâhîn, ce qui d'ordinaire n'est pas difficile, tant les habitants de l'Égypte sont pacifiques et empressés à se soumettre aux ordres des autorités; cependant les dernières années de guerre et d'invasion ont eu pour résultat de faire surgir des bandes de voleurs dans les campagnes du delta, et, pour la première fois depuis des générations, des villages ont été attaqués et rançonnés par des brigands.

Le nombre des fonctionnaires payés est évalué à 21 000, sur lesquels, en 1882, on comptait 1280 Européens de toutes nations; mais, en outre, il existe de nombreux dignitaires de campagne qui se payent directement sur les produits de l'impôt. Les grands propriétaires sont les véritables maîtres des villages qui se trouvent sur leurs terres: c'est ainsi qu'un seul personnage peut être l'*omdeh* de tout un district, l'homme dont la volonté est suprême pour la répartition des impôts et l'appel des corvéables. De même dans les *teftich* appartenant aux domaines du khédive et des membres de sa famille, auxquels se substituent maintenant les employés des banquiers européens, la direction administrative est entre les mains des représentants du seigneur terrien. Dans les autres villages les fonctions de maire sont exercées par les cheikhs-el-beled ou « chefs du peuple », administrant chacun un groupe de familles : tel village n'a qu'un seul cheikh, tel autre en a plusieurs, jusqu'à vingt. En théorie ils sont élus par le peuple, mais d'ordinaire leur autorité se transmet du père au fils aîné ou bien dans une même famille par rang d'âge, du père au frère, ou du père au fils ou au neveu. En certains districts écartés, notamment

dans le Berari du delta, ce sont des maîtres absolus, de « petits rois » dont les décisions sont sans appel[1].

Le tableau suivant donne la liste des provinces avec leur superficie, y compris le désert et les oasis, et leur population en 1882 :

| RÉGIONS. | PROVINCES. | CAPITALES. | SUPERFICIE. en kil carr. | POPULATION | POP. KILOM. |
|---|---|---|---|---|---|
| | Le Caire. | Le Caire. | 20 | 374 838 | 18 720 |
| | Alexandrie. Siouah. | Alexandrie. | 85 202 | 236 400 | 2,8 |
| | Damiette. | Damiette. | 904 | 43 616 | 47 |
| | Rosette. | Rosette. | 125 | 19 378 | 157 |
| BASSE ÉGYPTE. | Beherah. | Damanhour. | 10 780 | 372 856 | 35 |
| 3 875 613 habitants. | Charkieh. | Zagazig. | 4568 | 457 737 | 100 |
| | Dakhalieh. | Mansourah. | 2061 | 584 204 | 280 |
| | Gharbieh. | Tantah. | 3092 | 912 167 | 299 |
| | Kalioubieh. | Kalioub. | 822 | 255 507 | 311 |
| | Menoufieh. | Menouf. | 1583 | 645 954 | 406 |
| ISTHME. | Port-Saïd, Ismaïlia. | Port-Saïd. | 6238 | 21 296 | 5 |
| 32 471 habitants. | Suez. | Suez. | | 11 175 | |
| EST. | El-Arich. | El-Arich. | 86 079 | 2 986 | 0,05 |
| | Assiout. | Assiout. | 128 700 | 550 275 | 4 |
| | Beni-Souef. | Beni-Souef. | 50 450 | 194 902 | 8 |
| | Fayoum et oasis. | Medinet el-Fayoum. | | 207 398 | |
| HAUTE ÉGYPTE. | Esneh et oasis. | Esneh. | 404 337 | 245 851 | 0,6 |
| 2 643 554 habitants. | Girgeh. | Girgeh. | 15 705 | 516 425 | 33 |
| | Gizeh. | Gizeh. | 24 716 | 274 815 | 11 |
| | Keneh. | Keneh. | 87 075 | 384 025 | 4.5 |
| | Kosseir. | Kosseir. | | 2 450 | |
| | Minieh. | Minieh. | 110 911 | 295 075 | 2,6 |

[1] Mackenzie Wallace, ouvrage cité.

Pour ce volume, consacré au bassin du Nil, j'ai eu le bonheur de pouvoir enrichir mes pages de précieuses annotations dues à MM. Gaston Maspero, Ernest Desjardins, Henri Duveyrier, et c'est avec une profonde gratitude que je prononce leurs noms. Parmi les Européens résidant en Égypte, MM. Bonola, Amici, Barois, Chélu ont eu aussi la gracieuseté de me fournir des documents ou de me signaler des erreurs de rédaction, et en Europe j'ai profité, comme les années précédentes, du bon concours que m'ont prêté à divers titres MM. Metchnikov, Senso, Perron, Élie Reclus, Ch. Schiffer, Polguère, Ceugney. J'ai une excuse à présenter à mes lecteurs et à mes critiques, notamment à M. Henri Duveyrier, celle d'avoir manqué de méthode dans l'orthographe des noms abyssins et arabes. Mais tant qu'un mode fixe de transcription des noms étrangers n'aura pas été adopté par les savants, ne convient-il pas de se conformer aux règles de l'usage?

# INDEX ALPHABÉTIQUE[1]

## A



[1] Les numéros précédés d'un astérisque indiquent la page où se trouve la description la plus complète des lieux, des populations ou des sujets désignés.

B

E



F

## I



## K



## L

V



W



Y



Z

# TABLE DES CARTES

*Les cartes générales de l'Afrique seront publiées avec le volume XI.*

# TABLE DES GRAVURES

# TABLE DES MATIÈRES

# ERRATA

Page 115, lignes 9 à 15. *Au lieu de :* On sait qu'autrefois une jeune fille était portée en grande pompe au fleuve et jetée aux eaux dévorantes pour obtenir du dieu une récolte favorable ; maintenant on ne livre plus aux flots qu'une poupée, mais c'est encore le bourreau qui est chargé de faire cette offrande, souvenir des sacrifices des temps passés. — *A lire :* On sait qu'autrefois un simulacre de jeune fille était porté en grande pompe au fleuve et jeté aux eaux dévorantes pour obtenir du dieu une récolte favorable, mais aucun document authentique ne prouve que cette poupée offerte au fleuve par le bourreau ait été jetée dans le Nil en souvenir d'un sacrifice des temps passés.

Page 116, ligne 5. *Au lieu de :* vents alizés du sud-ouest. — *A lire :* les vents alizés de l'hémisphère du sud.

Page 116, ligne 8. *Au lieu de :* alizés du nord-ouest. — *A lire :* alizés du nord-est.

Page 181, dernière ligne. *Au lieu de :* Dèm ou Douèm ou « ville ». — *A lire :* Dem (au pluriel Douèm) ou « ville ».

Page 216, dernière ligne et 217, première ligne. *Au lieu de :* « On ne sait pas où se trouve la montagne ignivome et peut-être n'est-elle autre que le volcan d'Ortoalé. » — *A lire :* la montagne ignivome d'Edd, bien connue maintenant, diffère du volcan d'Ortoalé.

10016. — Imprimerie A. Lahure, 9, rue de Fleurus, à Paris.




G
115
R3
t.10
Reclus, Élisée
Nouvelle géographie universelle
PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET
UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY